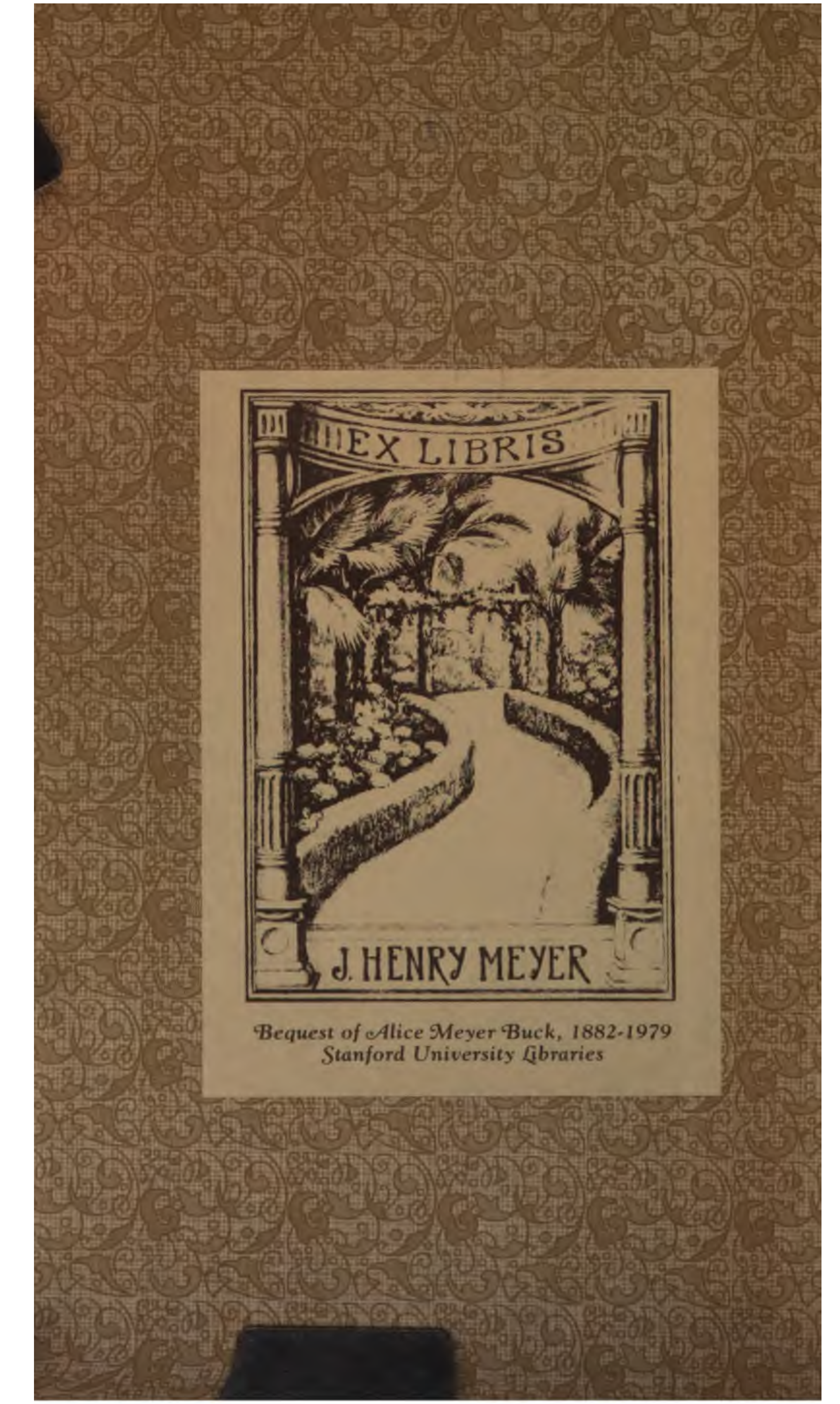
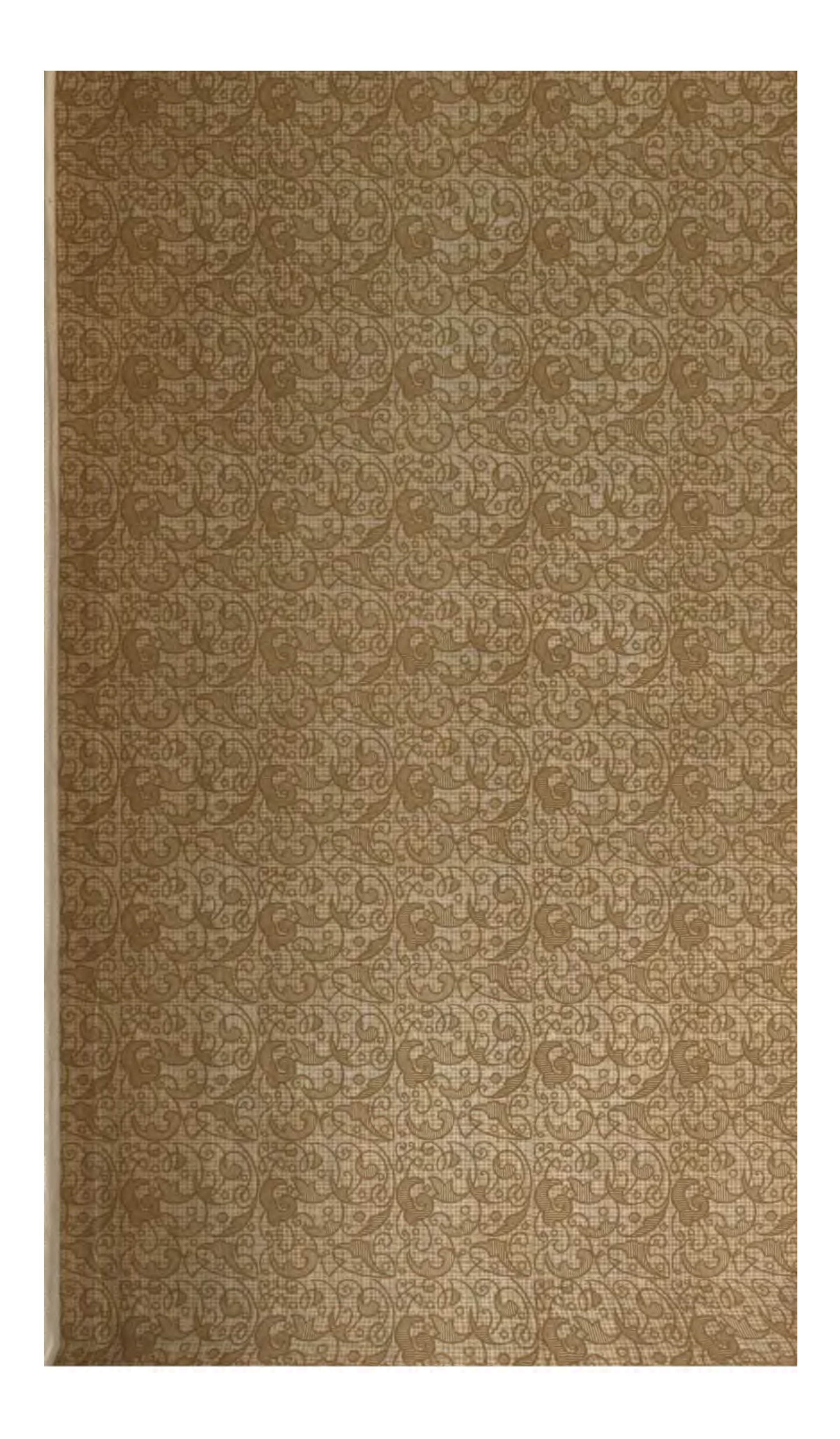



EX LIBRIS
J. HENRY MEYER



L'ITALIE,

LA SICILE, LES ILES ÉOLIENNES, L'ILE D'ELBE,

LA SARDAIGNE, MALTE, L'ILE DE CALYPSO, ETC.

D'APRÈS LES INSPIRATIONS, LES RECHERCHES ET LES TRAVAUX

DE MM. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND. DE LAMARTINE, RAOUL-ROCHETTE,
LE COMTE DE FORBIN, PIRANEZI, MAZZARA,

ET DE NAPOLÉON, DENON, SAINT-NON, LORD BYRON, GŒTHE VISCONTI, CICOGNARA, LANZI,
DE BONSTETTEN, SWINBURNE, ETC.

TOSCANE

PAR M. SAINT-GERMAIN LEDUC.

SITES, MONUMENS, SCÈNES ET COSTUMES,

D'APRÈS Mme. HAUDEBOURT-LESCOT, MM. HORACE-VERNET, GRANPT, ISABEY, CICERI, MAZZARA,
LE MAJOR LIGHT, LE CAP. BATTY, COOKE, GEEL ET GANDY, PINELLI, FERRARI,
ZUCOLI, ET BEAUCOUP D'AUTRES ARTISTES ITALIENS.

RECUEILLIS ET PUBLIÉS PAR AUDOT PÈRE,
Membre de la société de Géographie.

Paris.
AUDOT FILS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU PAON, 8, ÉCOLE DE MÉDECINE.

1834.

L'ITALIE.

INTRODUCTION.

Un ouvrage de longue haleine, comme celui que nous entreprenons aujourd'hui, demande nécessairement une introduction. La meilleure que nous puissions donner est la lettre suivante adressée par nous de Florence, vers la fin de l'année dernière, à une personne qui veut bien nous honorer de son amitié :

« Vous avez la bonté de trouver quelqu'intérêt aux lettres que je vous envoie sur l'Italie, et vous me demandez en même temps par quelles lectures vous pouvez achever de connaître cette terre délicieuse, cette patrie antique de tant d'illustres hommes d'état, guerriers, poëtes, savans et artistes. Je vous répondrai que je ne connais pas sur l'Italie un seul travail complet, un de ces livres qui reproduisent un pays sous toutes ses faces, qui vous y transportent, et vous y font vivre dans les mœurs actuelles aussi bien que dans celles anciennes, au milieu de la génération présente et dans la compagnie des hommes célèbres de tous les siècles; enfin un de ces panoramas vastes et animés comme M. de Laborde en a tracé un de l'Espagne. Il vous faudra donc vous armer de patience, vous préparer à étudier chacun des états et souvent chacun des objets, dans un auteur en particulier, consulter celui-ci pour les ruines de l'antiquité, cet autre pour les monumens du moyen-âge ; demander à l'un la description d'une fête pittoresque, à un autre quelques traits d'une observation fine sur les mœurs des différentes classes. Vous concevez qu'il serait un peu long de vous indiquer toutes les sources; je me contenterai de signaler celles qui me semblent les meilleures et que vous pouvez avoir plus facilement à votre disposition.

» Pour entamer connaissance avec le sujet en général, vous commencerez par la lecture des voyages le plus récemment publiés. En voyageurs français, vous pouvez feuilleter M. de Mengin Fondragon, dont le livre ne date que de 1833; c'est un homme du monde, avec qui vous trouverez parfois à passer un moment agréable.

Le bibliothécaire M. Valery se présentera avec des formes plus sérieuses et une érudition de meilleur aloi. Peut-être le trouverez-vous d'abord un peu froid; mais bientôt son jugement sûr et son impartialité vous frapperont,

et vous lui accorderez ce haut degré d'estime auquel a droit l'écrivain savant et consciencieux.

» Aimez-vous un style vif et entraînant, des anecdotes racontées d'une manière piquante et originale, des esquisses chaudement tracées, prenez les ouvrages de M. de Stendhal : les *Promenades dans Rome*, qui ne datent que de 1829 ; *Rome, Naples et Florence*, livre qui a trois années de plus, et l'*Histoire de la peinture en Italie*. M. de Stendhal est prodigieusement spirituel et a vécu autant dans les salons d'Italie que dans ceux de France. Il est né avec le talent d'observer; mais comme presque tous les hommes d'une imagination facile, et d'une conversation brillante, accoutumé à saisir au bond, dans une soirée, la première thèse qui se présente, et à trouver à toutes des développemens ingénieux, il porte jusque dans ses livres la passion pour le paradoxe. Il part d'un fait vrai, exposé avec une verve qui charme, constaté avec une sagacité qui étonne, et pour l'ordinaire il n'en tire que des conséquences que, par politesse, je qualifierai de singulières.

» Un voyageur anglais, lady Morgan, dont je vous recommande aussi la lecture, a le défaut contraire. Dénuée de tout talent d'observation, chez elle le fait qui sert de point de départ est ordinairement faux et absurde, mais le syllogisme est déduit avec talent et méthode, et le trait qui résume est toujours net et original. M. de Stendhal et lady Morgan auraient pu composer ensemble un excellent livre ; il aurait, lui, raconté l'anecdote, *la fable*, elle se fût chargée d'y coudre la *morale*.

» Je me rappelle le succès qu'obtint en 1828 le *Voyage en Italie et en Sicile*, par M. Simond. Il est difficile d'écrire avec plus d'esprit, il n'est pas facile en revanche de montrer moins d'impartialité. M. Simond s'était mis en route avec une haine profonde contre les *touristes*, qui, l'ouvrage de Dupaty en poche, s'arrêtent devant chaque chevrier, se prosternent devant le moindre caillou, et ouvrant une large bouche exclament : *Italie ! ô Italie !* Par malheur cette juste haine contre tant d'ignorans et monotones admirateurs, il semble l'avoir étendue jusque sur l'objet à admirer. Dénigrer semble chez lui un parti pris d'avance, une monomanie.

» M. de Custines, qui ne blâme ni n'admire, mais qui regarde et raconte, vous plaira par le naturel et par plusieurs pages empreintes d'une délicieuse rêverie : c'est toujours un esprit judicieux et éclairé, et c'est quelquefois un poëte.

» Lisez *Corinne* ou *l'Italie* de Mme. de Staël comme un drame admirable, comme une conception vigoureuse et marquée au coin du plus beau talent, mais méfiez-vous des détails qui tiennent aux localités dans lesquelles il a plu à l'auteur de mettre ses personnages en scène. Je vous citerai, par exemple, le passage où Corinne monte en triomphe au Capitole. Oswald est peint la regardant du bas du grand escalier et *accoudé sur un des lions qui le décorent*. Notez en passant que ces lions reposent sur des piédestaux d'au moins une dizaine de pieds d'élévation.

» Vous trouverez dans les œuvres complètes de M. de Châteaubriand quelques lettres sur l'Italie : elles parleront surtout à votre âme et vous feront penser, plus que ne le pourraient faire vingt volumes de tout autre écrivain : c'est le privilége du génie.

» Le Genevois, M. Lullin de Châteauvieux, dans des lettres écrites de 1812 à 1813, s'est proposé principalement

de décrire l'aspect champêtre de chaque état, ainsi que ses procédés d'exploitation rurale. En remplissant spirituellement une tâche qui pouvait être aride, il a fait un excellent livre. Au milieu de ce tableau complet de l'agriculture, on trouve une foule d'aperçus ingénieux et profonds.

» Pour la vérité d'observation, la solidité et la conscience des jugemens, et surtout l'utilité de mille petits renseignemens de détails, je vous recommande le *Journal d'un voyage pendant* l'année 1828. L'auteur n'a livré au public que les initiales de son nom : mais entre nous deux je trahirai l'*incognito*, et je vous signalerai M. Colomb, l'ami de plusieurs hommes d'esprit, tels que MM. de Stendhal, Français de Nantes, etc., et qui pourrait justifier plus de prétentions au mérite littéraire que sa modestie ne lui permet d'en élever.

» Ayez la patience de recueillir dans l'année 1823 du *Journal des Débats*, les lettres d'un Parisien. Elles étaient adressées par M. Delecluze, en matière d'art, le critique le plus éclairé et le plus impartial que je connaisse. Il est à regretter qu'il n'ait pas encore publié le grand ouvrage qu'il prépare, et dont ces lettres sont un extrait.

» Parmi les ouvrages généraux d'une date plus ancienne, il vous faudra prendre six excellens volumes de M. Roland de la Plattière, publiés en 1788. C'est celui qui, plus tard, épousa Melle. Philippon, devenue la célèbre Mme. Roland. C'était un homme à tête froide et exacte. Il a bien vu, et raconte avec une simplicité pleine de charme.

» Vous prendrez ensuite la traduction du voyage en 1789, de l'Anglais Arthur Young. Il s'est occupé plus particulièrement d'agriculture.

Les *Lettres sur l'Italie*, par Dupaty, écrites en 1785, sont l'ouvrage de ce genre qui ait obtenu le plus d'éditions. Il y a par-ci par-là quelques jolies choses à travers un style emphatique et boursouflé.

» Le voyage par le docteur Meyer, traduit de l'allemand, par M. Vanderbourg en 1801, offre une suite de tableaux intéressans.

» Les *Nouvelles Lettres d'un voyageur anglais*, par M. Sherlock en 1780, riches en détails de mœurs et en réflexions sur les arts, sont un ouvrage spirituel et original, mais peu développé.

» Le *Tableau de l'Italie*, par M. d'Archenholz, traduit de l'allemand en 1788, est bon à consulter.

» J'en dirai autant des *Considérations* écrites en 1767, et publiées seulement en 1791, par Duclos, de l'Académie française.

» Les neuf volumes de Lalande, écrits en 1766, sont peut-être ce qu'il y a de plus complet. Ils brillent surtout par la méthode et la bonne disposition des matériaux.

» La *Description historique et critique de l'Italie en* 1764, par l'abbé Richard, est aussi un bon livre, quoique moins intéressant que celui que M. Grosley publia à la même époque sous le titre de *Observations par deux gentilshommes suédois*, et beaucoup moins gai que celui de l'abbé Coyer, dont l'enjouement va quelquefois jusqu'à la gravelure.

» Vous ne manquerez pas d'interroger les souvenirs que Goëthe, le patriarche du romantisme, nous a retracés d'un voyage fait pendant sa jeunesse sur cette terre classique.

» Madame du Boccage, dans quelques lettres écrites à sa sœur, et que vous trouverez au troisième volume de ses œuvres, a raconté avec une simplicité charmante les impressions que firent

sur son âme un beau ciel, d'admirables sites, des monumens magnifiques et d'imposantes ruines. Elle a mis plus de malice dans les portraits d'Algarotti, Goldoni, mesdemoiselles Agnesi, Laura, Bussi etc., etc., tous personnages avec qui elle se rencontrait journellement.

» En lisant les *Lettres historiques et critiques de Charles de Brosses*, écrites en 1740, et livrées au public en 1798, vous reconnaîtrez un homme de l'esprit et de l'enjouement le plus aimables, cachant sous une plaisanterie quelquefois folle des trésors d'érudition et de sens. Le premier président du parlement de Dijon a jeté la robe et le mortier pour folâtrer avec ses amis.

» Les quatre volumes in-12 de Misson, publiés en 1722, obtiendront votre estime, comme ils ont obtenu celle d'une centaine d'écrivains, qui n'ont pas manqué depuis un siècle une occasion de les citer, souvent même sans en avertir le public.

» Je vais émettre un jugement qui vous paraîtra tenir du blasphème. De tous les écrivains qui ont parlé de l'Italie, Montaigne, l'immortel Montaigne, le Montaigne des *Essais*, est celui que je vous engagerai le moins à lire. Selon sa coutume, le *moi* revient dix fois dans sa phrase à propos de chaque objet extérieur; mais comme par malheur ce *moi* était pour lors vivement affecté par la terreur que lui inspirait la gravelle, le philosophe donne plus de détails sur la nature diurétique des eaux de chaque localité, que sur la magnificence du paysage. Il assied souvent son lecteur avec lui sur sa garde-robe; il se garde bien de l'arrêter devant une seule des chaises curules conservées dans les musées.

» Je vous suppose suffisamment lesté de notions préliminaires recueillies dans tous ces ouvrages généraux, nous allons passer à d'autres plus spéciaux.

» Vous consulterez avec fruit les *Études statistiques* sur Rome, par le comte de Tournon qui y fut préfet de 1810 à 1814, à l'époque où l'empire français comptait au nombre de ses départemens le département de *Rome*.

» Le *Séjour de trois mois dans les montagnes près de Rome pendant l'année* 1819, par Marie Graham, vous donnera des renseignemens curieux sur la vie nomade des brigands, sur les bagnes, et sur la campagne de Rome.

» M. Guinan Laoureins a publié un tableau de Rome en 1814, livre peu connu, mais qui se distingue par l'originalité.

» Il reste loin cependant de l'admirable ouvrage de M. de Bonstetten, intitulé : *Voyage dans le Latium*. Nul écrivain n'a mieux exposé la différence qui existe entre les deux organisations physiques de l'homme du nord et de l'homme du midi; la sensibilité si exquise de l'Italien, la haute capacité de réflexion de l'Allemand.

» Le *Tableau politique, religieux et moral de Rome*, par Maurice Lévêque, est le fruit de quatre années de séjour dans les états de l'Église; c'est un livre instructif, consciencieux, et qui répond tout-à-fait à son titre.

» Un journal d'un voyage à Rome en 1773, que l'on attribue à Guidi, est un livre beaucoup moins complet sur la même matière, mais, qui vous offrira des détails pleins d'intérêt.

» Si vous savez l'anglais et l'allemand, vous pourrez lire un excellent ouvrage de Denman, qui a paru à Londres en 1788, sous le titre de *Gouvernement temporel du pape;* et un ouvrage non moins bon sur Rome de l'Allemand Grellmann, qui date de 1791.

» Vous consulterez pour le royaume

ou plutôt à celle de l'Europe entière, qu'il est difficile que vous ne la connaissiez pas. Je ne vous ferai pas l'injure de m'ériger vis-à-vis de vous en pédant à ce sujet.

» Les histoires sur la peinture et les histoires littéraires sont de ces fléaux périodiques qui infestent régulièrement chaque année la littérature, et vous ne pourrez prétexter manque de renseignemens pour faire connaissance avec les grands écrivains et les artistes. Il va sans dire que vous donnerez la préférence à l'*Histoire litteraire* de Ginguené; je vous recommande aussi l'*Histoire de la peinture*, par le comte Orloff.

» J'ai trouvé un grand plaisir, et je suis certain que vous en trouverez de même, à la lecture des *Caractères physiologiques des races humaines considérées dans leurs rapports avec l'histoire*, par le docteur Edwards. Le savant académicien s'est appliqué à retrouver, dans les formes du visage des habitans actuels de la péninsule italique, les types de ceux de leurs ancêtres. Il faut lire son ouvrage pour bien comprendre tout ce que cette étude offre d'attrait, et tout ce qu'elle peut jeter de lumières sur les rapports des races anciennes avec les modernes.

» Savez-vous quelle idée me survient en ce moment? Je vous vois d'ici, cette longue liste à la main, haletant à la suite de tant de noms prononcés, dont plusieurs même sont médiocrement chrétiens, et écrasé comme les vaincus du lutrin sous le poids de tant d'ouvrages, dont fort peu sont légers, je vous assure. Vous calculez en pâlissant ce qu'il vous faudra de temps pour que vos yeux accomplissent cet effroyable pélerinage de lecture. Rassurez-vous, je vole à votre secours.

» Avec ma vie indolente et peu agitée, j'ai plus que vous le temps de lire, et j'ai déjà quelque peu lu, c'est une chose dont on peut se vanter. Le mérite ne consiste pas à avoir lu, mais à savoir tirer parti de ses lectures. Tout ce qui a rapport à l'Italie, je me suis promis de l'étudier en partie laborieusement, pour l'ordinaire de l'explorer avec curiosité, mais toujours au moins de le parcourir avec le pouce, comme disait Chénier. Pour combien de lectures le pouce vaut les yeux! Demandez à quiconque a exercé le journalisme. Ces ouvrages, je les possède: quelques-uns auprès de moi, dans mes malles; d'autres dans les bibliothéques de mes amis; le reste enfin dans notre bibliothéque nationale, laquelle, grâce à l'excellent M. Van-Praët, s'épanche au premier appel sur ma table, sur la vôtre, sur celle de chaque citoyen offrant une garantie morale suffisante. Le travail que j'entreprends pour mon utilité personnelle, je m'offre à vous en faire profiter. Tous les passages qui pourront offrir quelqu'intérêt d'instruction ou de plaisir, je me charge de vous les signaler par un trait à l'encre, ou toute autre indication moins pernicieuse pour le livre. Rien de ce qu'un livre renferme de vraiment bon ne vous échappera; il est tel dont vous n'aurez peut-être que deux lignes; mais ce n'est point à moi, c'est à l'auteur qu'il faudra vous en prendre; fiez-vous, pour l'exécution consciencieuse de ma promesse, à ma probité littéraire. Mon portier prétendait que j'étais le plus honorable *homme de lettres* qu'il eût connu. Il se servait encore de la locution *homme de lettres*, mon portier: j'espère qu'il s'est enfin corrigé.

» On frappe à ma porte, et je suis obligé d'interrompre ma longue épître.

. . . .

» Je reprends la plume et reviens à vous. Devinez pour qui je vous avais quitté? Pour un de nos compatriotes, un Parisien, et un Parisien du quartier latin, du centre de la civilisation intellectuelle, un libraire de la vieille roche, un éditeur *in utroque*, éditant le livre et la gravure, M. Audot père. Son goût, ou plutôt sa fièvre pour les arts, venait de l'amener en Italie; depuis une semaine il est à Florence. Je veux vous montrer, m'a-t-il dit après les complimens d'usage, quelque chose de curieux ; et il m'a fallu le suivre à l'hôtel de madame Imbert, où il est logé. Figurez-vous la collection ou plutôt la confusion, la mêlée la plus imposante de vastes in-folios, de robustes in-4°, de sveltes in-8°, d'album, sous leur pudique étui de satin moiré. Il y avait là aussi d'immenses portefeuilles, béans comme des abymes, et qui avaient englouti des masses de gravures, et bon nombre de dessins originaux. Comme l'asinissime bibliothécaire si vertement étrillé par Courier, dans l'*Histoire d'un manuscrit et d'un pâté*, je demeurais stupide. Que pensez-vous, me demandait mon compatriote, de ce Piranesi? je l'ai payé trois mille francs. Ceci est le *museo Borbonico*, il m'en coûte plus de six cents. Ce voyage de Naples en vaut deux mille. Voilà le bel ouvrage de l'abbé de Saint-Non avec les eaux fortes de Duplessis Bertaux. Pauvre abbé de Saint-Non, l'Italie lui a coûté sa fortune, il l'a sacrifiée à ce monument. Vous voyez aussi les ouvrages de Visconti, etc., etc. Voici qui vient de Venise. J'ai trouvé ceci à Ravenne... Un tel a croqué pour moi cette église ; je tiens cet autre dessin d'un tel; et à chaque œuvre arrivait toujours le nom d'un peintre célèbre, français, italien, anglais, etc., etc. Vous n'êtes pas sans avoir rencontré, au moins une fois dans votre vie, un antiquaire au milieu de son cabinet de médailles; un géologue devant sa collection de minéraux ; une actrice face à face avec son écrin; ce n'est rien comparé à M. Audot au centre des dépouilles opimes qu'il venait de recueillir dans tous les coins de l'Italie. Enfin, après un hum! hum! où l'on pouvait reconnaître l'esprit spéculateur faisant une invasion sur le sens poétique de l'amateur des arts : Tout cela ensemble me coûte vingt-et-un bons mille francs, j'ai conservé les notes détaillées avec le prix de chaque objet; mais je crois que je possède une collection aussi complète que possible. Maintenant il reste à mettre mes matériaux en œuvre et à fonder l'entreprise que je médite depuis plusieurs années : un recueil de jolies gravures, reproduisant les sites les plus délicieux, les monumens les plus beaux, les ruines les plus intéressantes. J'y joindrai les plus jolis costumes, groupés de manière à reproduire des scènes naïves qui fassent bien comprendre les usages les plus singuliers des différentes villes. — Et vous ajouterez à cela un texte?—J'avais envie de m'adresser à vous pour cet objet.—Je tiens dès aujourd'hui ma plume à votre disposition. — Vous avez habité long-temps l'Italie; vous lui avez voué un culte, et vous ne restez étranger à aucun des hommages que chaque nouvel écrivain dépose aux pieds de votre idole. — Ajoutez que mon intention est de poursuivre un cours assidu de recherches sur tout ce qui a rapport à son histoire, ses mœurs, etc. Le travail que vous me proposez me fournit une occasion admirable de mettre à exécution mon projet.—Il faut se méfier des recherches poussées à l'excès, le public redoute le pédantisme. Nous autres éditeurs,

nons aimons les livres qui s'adressent àtout le monde.—Si le pédantisme est l'excès de la science, rassurez-vous, je crains bien de ne jamais courir le risque de devenir pédant. — N'allez-pas cependant tomber dans l'excès contraire. Nous publions chez une nation devenue grave et éclairée, il ne faut pas qu'on nous accuse d'être superficiels. —Je m'appliquerai à traiter mon lecteur comme un homme du monde et un homme de sens qui me fait l'honneur de m'écouter. Je causerai de mon mieux; si j'ai quelque définition à donner, je tâcherai d'être bref et surtout clair; et je prends l'engagement de ne disserter qu'à la dernière extrémité. Là dessus je quittai l'honorable éditeur.

» Maintenant convenez que mon traité avec lui est une bonne fortune pour vous autant que pour moi.

» Pour nous livrer à l'étude que nous complotions ensemble, vous alliez être obligé de fouiller, d'après mes indications, dans quelques centaines de volumes, dont quelques-uns assez difficiles à se procurer. Au lieu de cela, moyennant une souscription modique, vous allez recevoir chaque semaine un joli cahier bien propre, d'une belle impression, et renfermant la substance extraite et convenablement élaborée de plusieurs poudreux bouquins. Heureux mortel, vous savourerez le jus de l'orange sans avoir pris la peine de le préparer de votre main! Des gravures exécutées par les meilleurs artistes, d'après d'excellens dessins, rendront sensibles à votre œil, mille objets dont la description, même par la plume la plus habile, laisserait toujours quelque chose à désirer.

» Quant à moi, le travail que j'entreprenais pour mon plaisir seul va se trouver rétribué. Je ne suis pas cupide, mais avec cet aiguillon de plus j'ai bien davantage la conviction que ma persévérance se soutiendra jusqu'à la fin de la tâche. Je trouve à la fois instruction et profit, sans compter la satisfaction de me voir imprimé tout vif.

» Reste M. Audot. Son amour éclairé pour les arts, et l'idée heureuse de cette entreprise, dont *le besoin était généralement senti* (style de prospectus), méritent une récompense. C'est au public à la lui accorder. Je fais des vœux sincères pour qu'il en advienne ainsi.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

MONNAIES,

POIDS ET MESURES DE L'ITALIE,

LEUR RÉDUCTION EN MONNAIES, MESURES ET POIDS FRANÇAIS.

Le nouveau mille d'Italie est de mille mètres.

NAPLES ET SICILE.

Le *mille* est de 7000 palmes napolitaines, 1091 toises de France, ou un peu plus d'une demi-lieue de poste, la lieue de poste étant de 2000 toises.

La *canne*, ou 8 palmes, 2 mètres * 96 millimètres, ou 6 pieds 5 pouces, ou 1 aune 3 quarts.

La *palme*, 9 pouces 7 lignes 1 quart.

Le *rotolo*, 1 kilogramme ou 2 livres environ.

La *livre*, 9 onces et demie.

Une once, monnaie de compte, vaut 3 ducats de 10 carlins ou 5 taris, le carlin 10 grains.

Le *ducat* varie de 4 fr. 25 c. à 4 fr. 40 c.

La *canne* de Sicile, 1 mètre 936 millimètres ou 6 pieds à peu près.

L'*once*, le *taro* et le *grain* de Sicile ne valent que moitié de ceux de Naples.

ÉTATS ROMAINS.

Le *mille romain* moderne ne diffère guère de l'ancien mille des Romains. Il donne 775 toises de France.

La *canne de Rome*, ou 8 palmes, est de 1 mètre 992 millimètres, ou une toise 1 pouce 6 lignes.

La *palme*, 9 pouces 2 lignes.

La *brasse*, 848 millimètres ou 2 pieds 7 pouces.

La *brasse de Bologne*, 645 millimètres ou près de deux pieds.

La *livre romaine*, 10 onces $\frac{1}{2}$.

La *livre de Bologne*, 11 onces.

L'*Écu romain*, de 10 pauls ou de 100 bajocchi, 5 francs 31 centimes.

Le *Paul*, 53 centimes.

TOSCANE.

Le *mille*, 825 toises.

La *canne*, 2 mètres 329 millimètres ou 7 pieds 2 pouces.

La *brasse*, 594 millimètres ou 1 pied 10 pouces.

La *livre* de balance, 11 onces.

Le *francescone*, ou 10 pauls, 5 francs 48 centimes.

Le *paul*, 55 centimes.

La *livre*, (lira) 84 centimes.

PIÉMONT ET GÊNES.

Le *mille* vaut une demi-lieue de France.

Le *ras*, 591 millimètres ou 1 pied 10 pouces.

La *palme*, 248 millimètres ou 9 pouces.

La *livre*, 12 onces.

La *livre de Gênes*, gros poids, une livre de France.

La *livre*, poids léger, 10 onces $\frac{1}{2}$.

Les nouvelles monnaies sont conformes à celles de France.

ROYAUME LOMBARDO-VENITIEN.

La *brasse de Milan*, 594 millimètres ou 1 pied dix pouces.

* Le *mètre* équivaut à près de 3 pieds 1 pouce anciens. *Centimètre*, la centième partie. *Millimètre*, la millième partie

L'aune française se divise en 44 pouces ou 1 mètre 190 millimètres.

La brasse de Venise, 666 millimètres ou 2 pieds.

La livre de Milan, gros poids, 1 livre 9 onces.

La livre de Milan, poids léger, 10 onces $\frac{1}{2}$.

La livre de Venise, gros poids, contient près de 16 onces françaises.

La livre de Venise, poids léger, 9 onces.

La livre autrichienne, 87 centimes.

La livre italienne (ou lira), comme le franc.

La livre ancienne *de Milan*, 76 centimes.

Le sequin 11 francs, 83 centimes.

Hauteurs, au-dessus du niveau de la mer, des montagnes et des principaux lieux de l'Italie et de la Suisse.

Mont-Blanc	4810 mètres.
Mont-Rose	4736
Yung-Frau	4180
Grand-Saint-Bernard, au passage	2491
Saint-Gothard *id.*	2075
Mont-Cenis *id.*	2066
Simplon *id.*	2005
Col-de-Tende	1795
Etna	3237
Pic du Midi, Sicile	2935
Vésuve	1198
Turin	230
Milan	128
Milan, dôme, au-dessus du pavé	109
Parme	93
Rome, le Tibre	31
Rome, Capitole	46
Rome, coupole de Saint-Pierre	132
Bologne	121
Bologne, tour des Asinelli au-dessus du pavé	107

Longitude au méridien de Paris, et latitude des principales villes d'Italie.

	Longitude Est.		Latitude Nord.	
Milan	6 degs.	51 m.	45 degs.	28 m.
Gênes	6	37	44	25
Florence	8	55	43	46
Rome	10	9	41	53
Naples	11	56	40	50
Palerme	11	»	38	»

Quand il est midi à Paris, il est à Rome midi 40 minutes 30 secondes : le soleil avançant d'environ 4 minutes par degré de longitude.

A Rome, et dans quelques parties de l'Italie, on compte encore les heures à partir du coucher du soleil ; c'est alors la première heure, et les autres se comptent jusqu'à 24. Cet usage se perd tous les jours.

Tableau des distances entre les principales villes d'Italie et jusqu'à Paris, en lieues de France.

Paris à Dijon	76 lieues.
Dijon à Genève	49
Genève à Milan	96
Milan à Plaisance	15
Plaisance à Parme	17 $\frac{1}{2}$
Parme à Modène	9 $\frac{1}{2}$
Modène à Bologne	6
Bologne à Florence	28 $\frac{1}{2}$
Florence à Sienne	18
Sienne à Rome	60
Rome à Terracine	31
Terracine à Naples	21 $\frac{1}{2}$
Naples à Reggio en Calabre, environ	120
Naples à Palerme, par mer	70
Paris à Lyon	118
Lyon à Chambéry	28
Chambéry à Turin	76
Turin à Gênes	48
Gênes à Florence, par la Spezia	80
Gênes à Livourne par mer	35
Florence à Livourne	26
Turin à Milan	33
Turin à Alexandrie	25 $\frac{1}{2}$
Alexandrie à Plaisance	25
Milan à Venise	46 $\frac{1}{2}$
Venise à Ferrare	25
Ferrare à Bologne	9
Bologne à Ancône	32 $\frac{1}{2}$
Ancône à Foligno	23
Foligno à Rome	40 $\frac{1}{2}$
Rome à Civita-Vecchia	18

TOSCANE.

ILE D'ELBE.

Il y a environ deux ans, je me trouvais à l'île d'Elbe, dans la petite ville de Porto-Ferrajo. Par égard pour le public, je passe sous silence les motifs qui m'avaient amené là; je devrais à l'histoire et à moi-même de les donner, si, comme Napoléon, j'y fusse venu en souverain à la suite d'un traité avec les monarques de la sainte-alliance; mais j'étais débarqué tout-à-fait bourgeoisement d'une modeste felouque portant quatre hommes d'équipage. Peut-être venais-je de Corse, peut-être arrivais-je d'Espagne ou d'Alger. La seule chose que je puisse vous dire, est que je me préparais à un voyage d'Italie.

J'étais déjà sur les états du grand-duc de Toscane, car les traités de 1815 lui assurent la possession de l'île entière et de ses dépendances. Les cartes de Danville désignent l'île d'Elbe sous le nom d'*Ilva*. Possédée dans les temps plus reculés par une colonie grecque, elle tomba, avec l'Étrurie, au pouvoir des Romains. Ses mines de fer avaient dès lors une grande célébrité. Elles furent d'un grand secours lorsqu'après la défaite de la Trebbia, il devint urgent de renouveler le matériel d'une armée à opposer à Annibal.

Virgile leur a consacré une mention (*Æneid.,* lib. 10, v. 172) :

. . . . ast Ilva trecentos,
Insula inexhaustis Chalybum generosa metallis.

Ilva, qui des métaux est la mine féconde,
Ilva, qui pour ceinture a l'empire de l'onde,
Y joint trois cents guerriers exercés aux combats.
(*Trad. de Delille.*)

On ne retrouve plus de mention de l'île d'Elbe jusqu'au onzième siècle, où on la voit figurer dans les dépendances de la république de Pise. Vers 1290 les Génois en dépossédèrent les Pisans et la cédèrent aux Lucquois, moyennant une redevance annuelle de 8,500 livres. Peu après, cependant, les Pisans en firent de nouveau la conquête; et, pour s'assurer la fidélité des habitans, ils leur accordèrent de nombreux priviléges. A l'époque où Pise fut vendue au duc de Milan par Gherardo d'Appiano, ce dernier se réserva la seigneurie de Piombino, et parmi d'autres possessions celle de l'île d'Elbe. Plus tard nous voyons Cosme Ier., duc de Toscane, offrir à Charles-Quint des sommes considérables pour la cession des états de Piombino et de cette île, et n'obtenir que la seule ville de Porto-Ferrajo, encore fut-ce sous la condition de la fortifier et de la défendre contre les Français, avec qui l'empereur était en guerre. L'architecte Belluzi de Saint-Marin fut chargé du travail. On y ajouta beaucoup après lui, et Napoléon, pendant ses dix mois de souveraineté, y fit faire encore des améliorations.

La rade de Porto-Ferrajo est grande et belle, le port petit, mais sûr. La ville est peuplée de 2,000, 3 à 400 personnes, non compris la garnison, qui est de 4 à 500 hommes. La montée qui y conduit, pratiquée dans le roc, est très-rapide. Le bas des coteaux est

assez bien cultivé ; c'est la meilleure partie de l'île, qui n'est qu'un groupe de montagnes.

Il s'y fait un petit vin passable, blanc en plus grande partie, dont on exporte les trois quarts, au contraire du grain, dont on ne récolte pas pour le quart de la consommation. Il y a quelques oliviers, quelques pâturages, très-peu de fourrage sec. La viande se tire de la Toscane : on voit un petit nombre de bœufs pour le labourage, des chèvres et des brebis. On trouve quelques perdrix rouges, peu de lièvres, moins encore de lapins, prodigieusement de myrtes, d'autres jolis arbrisseaux, et des plantes très-odoriférantes. L'île donne du bois à brûler au delà de son usage ; on en exporte beaucoup pour Gênes. Il n'y a que très-peu de plages ; celle qui est au fond du golfe de Porto-Ferrajo est très-marécageuse, on y a fait des salines qui sont d'un grand produit.

L'île a quelques fontaines de bonne eau, mais ne possède qu'une seule petite rivière qui passe dans le voisinage de *Rio*, le plus considérable des quatre ou cinq villages entre lesquels se répartit le reste de la population, évaluée à environ 8,000 âmes. Les habitans de Rio sont presque tous occupés à l'exploitation d'une mine de fer qui forme la principale richesse elboise, et que les géologues s'accordent à regarder comme l'une des plus curieuses par ses accidens, l'une des plus riches et du meilleur fer. Cette mine, dans quelques parties, a la dureté du fer même, autant de poids, beaucoup de brillant ; elle est sulfureuse et quelquefois vivement colorée. Comme dans l'exploitation ancienne on n'avait pas l'usage de la poudre, et que la matière était très-abondante, on se contentait de prendre la terre et les parties aisées à rompre ; aujourd'hui on fait le contraire.

La pêche du thon, qui se pratique dans le *Thonaire* du golfe de Porto-Ferrajo, donne aussi un produit important, et le spectacle m'en a beaucoup diverti. Voici la disposition des choses, d'après l'habitude de ce poisson qui entre toujours dans le golfe par le côté gauche. La drague, qui est un filet de cordes à grandes mailles, prend de ce côté gauche en entrant, et s'étend en forme de haie sur une ligne courbe à plusieurs centaines de toises en avant dans le golfe ; la partie supérieure toujours très au-dessus de l'eau, mais l'inférieure atteignant le fond. Elle reste tendue environ trois mois de suite, dont juin et juillet font partie. A son extrémité sont quatre chambres successives qui communiquent de l'une à l'autre. Lorsque le thon arrive, souvent par bandes et à la queue les uns des autres, il ne cherche ni à vaincre la résistance qu'il trouve, ni à rebrousser ; mais il dévie dans la direction du filet tant qu'il arrive à la première chambre, d'où il ne peut sortir que pour entrer dans la seconde, et ainsi de suite. On le laisse s'amasser ainsi quatre ou cinq jours. Veut-on faire la pêche ; à l'aide de bateaux on tend un filet à l'extrémité de la quatrième chambre, et on ouvre à cette extrémité une porte qui communique avec le filet. Si l'on veut juger de la quantité de thons qui sont entrés dans les chambres, et si l'agitation de l'eau empêche de les voir, on la calme en jetant dessus de l'huile. Si le poisson est trop lent à passer de la chambre dans le filet, on le hâte en jetant de la terre derrière lui.

Au moment où l'on tire le filet de l'eau, des hommes armés de longues





Porto Ferrajo. Giardino del Governatore. *Porto Ferrajo. Jardin du Gouverneur.*

posait d'un ou deux plats, et se terminait par une tasse de café. Le déjeuner fini, il se recouchait pour une couple d'heures. Il restait ensuite jusqu'au soir dans son cabinet, recevant les étrangers, expédiant des affaires, donnant des audiences, préparant des travaux, et peut-être méditant déjà ces belles proclamations par lesquelles il salua la France à son retour.

Dans la soirée il allait, accompagné de Bertrand ou de Drouot, prendre l'air à San-Martino ou à Longone, sans suite et toujours en voiture. Il dînait à huit heures, et jamais seul. Il plaçait à côté de lui les personnes de distinction; mais la place d'en face restait toujours vide. Il goûtait de plusieurs plats avec une rapidité extrême, et se les faisant passer sans la moindre interruption. Il terminait par un coup ou deux de vin de France. Le Chambertin était son vin favori. L'apparition du café était le signal pour se lever de table. Une demi-heure au plus suffisait pour le repas. S'il y avait des dames, il leur faisait les honneurs. Dans ses momens de belle humeur il étendait cette faveur à tout le monde. D'autres fois il restait pensif, sans ouvrir la bouche, et personne alors ne lui adressait la parole. Après dîner on passait dans le petit jardin derrière le château, et l'on restait à causer jusqu'à la nuit. Il se retirait à onze heures, mais sa mère ou sa sœur Pauline (on se rappelle qu'elles vinrent passer quelque temps auprès de lui) restaient jusqu'à ce que tout le monde eût quitté. Le dimanche à midi il assistait régulièrement à une messe, où toutes les autorités de l'île ne manquaient pas de se trouver, et qui se disait au château. Elle était suivie d'un lever où il adressait la parole à chacun en passant en revue le cercle entier. L'ancien lieutenant d'artillerie n'avait point perdu les *us* monarchiques contractés aux Tuileries.

A son arrivée dans l'île il était on ne peut plus impopulaire parmi les indigènes, qui jusqu'alors avaient eu peu à se louer de la France; son adresse et sa libéralité triomphèrent bientôt de cette répugnance. Son premier soin fut de réformer et d'améliorer, d'ordonner des routes et de faire bâtir. En quelques semaines un théâtre fut construit, où les Elbois purent trouver à se délasser le soir; une vieille église fut transformée en une vaste caserne; une chaussée carrossable fut exécutée à travers la ville et conduisit à l'extrémité de l'île; d'autres furent tracées conduisant à plusieurs points importans. Cinq mille hommes furent constamment employés, à six *paoli* par jour, à ces différens travaux. Le bon effet en fut promptement senti par les habitans, qui auparavant peut-être l'eussent à peine pu croire possible. L'influence des étrangers empressés à venir admirer l'homme qui avait long-temps fait les destinées de l'Europe, jeta dans le pays une certaine masse de capitaux. Ces honnêtes insulaires crurent recevoir une nouvelle existence; et pour la première fois probablement s'imaginèrent que leur imperceptible rocher occupait une place importante sur le globe. Parmi les voyageurs anglais seulement, on compte en neuf mois 867 présentations.

En visitant un endroit où il se plaisait, dans sa pose favorite, les bras croisés sur la poitrine, à venir contempler la mer, je me rappelai l'ode sublime que M. de Lamartine devait adresser plus tard au captif d'Hudson Lowe. Le monarque elbois était-il en effet autre chose qu'un captif?



Elbe n'était que l'avant-scène de Iélène.

bas cependant de ce sublime faîte.
ocher désert jeté par la tempête,
es ennemis déchirer ton manteau;
rt, ce seul dieu qu'adora ton audace,
rnière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

i m'aurait donné d'y sonder ta pensée
: le souvenir de ta grandeur passée
omme un remords t'assaillir loin du bruit,
les bras croisés sur ta large poitrine,
front chauve et nu que la pensée incline
'horreur passait comme la nuit!

n pasteur, debout, sur la rive profonde
ombre de loin se promener sur l'onde,
euve orageux suivre en flottant le cours;
sommet désert de ta grandeur suprême,
mbre du passé tu te cherchais toi-même;
'u rappelais tes anciens jours.

ient devant toi comme des flots sublimes
eil voit sur les mers étinceler les cimes,
ille écoutait leur bruit harmonieux;
reflet de gloire éclairant ton visage,
flot t'apportait une brillante image
ue tu suivais long-temps des yeux.

i'ai jamais lu sans attendrisse-e passage suivant du *Mémorial* -Cases. « Napoléon nous disait pendant son séjour à l'île d'Elbe vait conservé les couleurs trico-), son pavillon était demeuré emier de la Méditerranée. Il était é, disait-il, pour les Barbares-, qui d'ordinaire faisaient des ens aux capitaines, en ajou-qu'ils acquittaient la dette de cou.

e grand-maréchal nous disait quelques bâtimens réunis de e nation étant venus mouiller à d'Elbe, y avaient donné beau-o d'inquiétude. On avait inter-é ces gens-là sur leur intention, ni par leur demander nettement avaient quelque projet hostile; vaient répondu: Contre le grand » Napoléon! ah! jamais. Nous ne fai-» sons pas la guerre à Dieu.

» Quand le pavillon de l'île d'Elbe » entrait dans un des ports de la Mé-» diterranée, Livourne excepté, il y » était reçu avec de vives acclamations; » c'était la patrie qui semblait reve-» nir.

» Tout est gradation dans ce monde, » concluait l'empereur. L'île d'Elbe, » trouvée si mauvaise il y a un an, » est un lieu de délices comparée à » Sainte-Hélène. Quant à Sainte-Hé-» lène, elle peut défier tous les regrets » à venir. »

Comme je l'ai déjà dit, je me préparais à un voyage dans l'Italie. L'île d'Elbe était une sorte d'avant-poste, un point de station préliminaire d'où je planais en quelque sorte sur la péninsule entière. Ma pensée l'embrassait dans son ensemble. Alors me revint en mémoire un travail que Napoléon dicta un jour à Las-Cases.

« La lecture d'Arcole a réveillé les idées de l'empereur sur ce qu'il appelait le beau *théâtre de l'Italie*. Il nous a commandé de le suivre au salon et nous y a dicté durant plusieurs heures. Il avait fait étendre son immense carte d'Italie qui couvrait la plus grande partie du salon, et, couché dessus, il la parcourait à quatre pates, un compas et un crayon rouge à la main, comparant les distances à l'aide d'une longue ficelle, dont l'un de nous tenait une des extrémités. « C'est comme cela, me disait-il, riant de la posture où je le voyais, qu'il faut toiser un pays pour en prendre une idée juste et faire un bon plan de campagne. »

» Ce qu'il a dicté peut servir de base à un très-beau morceau de géographie politique sur l'Italie; le voici:

» L'Italie est une des plus belles par-

ties de l'Europe, c'est une presqu'île environnée à l'ouest, au sud et à l'est, par la Méditerranée et l'Adriatique. Elle est bornée du côté du continent par la chaîne des Alpes, montagnes les plus hautes de l'Europe, d'où descendent les rivières qui forment la vallée du Pô et se jettent dans l'Adriatique. Cette chaîne la sépare de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Elle forme un demi-cercle depuis le nord-ouest jusqu'au nord-est. Ce demi-cercle peut être considéré comme décrit de Parme pris pour centre; son extrémité de gauche passe sur l'embouchure du Var, son milieu sur le Saint-Gothard, et son extrémité droite sur l'embouchure du Lisonzo. Voilà les bornes naturelles du continent de l'Italie.

» En dedans de ces limites se trouvent les bailliages suisses, la Valteline, une partie du Tyrol, pays tous sur le penchant des Alpes, vers l'Italie, qui en font ainsi géographiquement partie, bien qu'ils ne lui appartiennent pas politiquement. C'est une espèce de compensation pour le duché de Savoie, partie politique de l'Italie, bien qu'elle lui soit géographiquement tout-à-fait étrangère, puisqu'elle est au delà des Alpes, et que toutes ses eaux déversent dans le Rhône.

» Du côté de l'est, Mont-Falcone, le comté de Gorice et une partie de l'Istrie, ont toujours fait partie de l'Italie, bien qu'en dehors de notre demi-cercle. Il est vrai qu'une autre limite naturelle serait encore de suivre la chaîne des Alpes de la Carniole, qui prend au-dessous d'Idria, et arrive jusqu'à Fiume.

» La Dalmatie, les bouches du Cattaro, soumises à la république de Venise depuis plusieurs siècles, ont toujours été considérées comme faisant partie de l'Italie, mais géographiquement elles appartiennent à l'Illyrie. Il en est d'elles comme de la Savoie.

» Les deux grandes îles de Sicile et de Sardaigne font aussi partie de l'Italie.

» L'Italie à l'ouest est séparée de la France par le Var, les monts Viso, Genèvre, Cénis, Saint-Bernard et Simplon. Elle est séparée au nord de la Suisse par le Simplon et le Saint-Gothard; enfin le Brenner, le col de Tarvis et le Lisonzo, la séparent des états héréditaires de la maison d'Autriche.

» L'Italie confine avec la Provence et le Dauphiné, provinces de France. Elle confine avec le Tyrol, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, provinces d'Autriche.

» La France communique avec l'Italie en passant le Var aux environs de Nice; de là on gagne Gênes et Florence, par le chemin de la Corniche, et Turin par le col du Tende. La France communique encore avec l'Italie par les cols des monts Genèvre, Cénis et du petit Saint-Bernard.

» La Suisse communique avec l'Italie par les cols du grand Saint-Bernard, du Simplon et du Saint-Gothard.

» L'Allemagne communique par les cols du Brenner, de Tarvis, et par les divers débouchés du Lisonzo.

» Le Saint-Gothard est le col le plus élevé des Alpes. A partir de ce col, les autres vont toujours en baissant; ainsi le Saint-Gothard est plus haut que le Brenner; celui-ci que les montagnes de Cadore; les montagnes de Cadore que le col de Tarvis et les montagnes de Carniole. De l'autre côté le Saint-Gothard est plus haut que le Simplon; le Simplon plus haut que le Saint-Bernard; le Saint-Bernard plus haut que le Mont-Cénis; le Mont-Cénis que le col de Tende. Depuis celui-ci, les Alpes continuent à baisser et finissent enfin

aux montagnes Saint-Jacques, près de Savone, où commencent les Apennins. Alors la chaîne de l'Apennin se relève toujours en augmentant par un mouvement inverse. Elle longe toute la presqu'île jusqu'à l'extrémité du royaume de Naples. Les Apennins sont des montagnes du second ordre. Une partie de leurs eaux se rendent dans le Pô; le reste coule dans l'Adriatique et la Méditerranée.

» De l'embouchure du Var à celle du Lisonzo, diamètre de la demi-circonférence, il y a cent vingt-cinq lieues de vingt-cinq degrés, ce qui donne à la demi-circonférence des Alpes, si elle était régulière ,cent quatre-vingt; mais à cause des sinuosités on en compte plus de deux cent trente; ainsi tous les points des Alpes sont éloignés de Parme de cinquante à soixante lieues.

» Depuis Parme jusqu'à Rome il y a *quatre vingts* lieues, et depuis Rome jusqu'à l'extrémité de la Basilicate, où remonte le golfe de Tarente, quatre-vingt-quinze lieues; et jusqu'à Reggio, extrémité de la botte, cent vingt lieues; ainsi depuis le Saint-Gothard jusqu'à Reggio il y a deux cent cinquante lieues.

» Les cinquante lieues du nord jusqu'à Parme pourront être regardées comme continentales; les deux cents autres formeront la presqu'île qui commencera à la hauteur de Parme, et aura dans toute son étendue environ quarante ou cinquante lieues de large; car de Livourne à Rimini il y a cinquante lieues; de Teracine à Termoli quarante lieues; de Naples à Manfredonia quarante lieues; de Monteleone à Brendisi, soixante lieues.

» De Reggio à Naples la carte de poste marque cent soixante-dix lieues, de Naples à Rome soixante lieues, ce qui fait deux cent trente; de Rome à Parme quatre-vingt-douze lieues; de Parme au Saint-Gothard cent lieues, ce qui ferait de Saint-Gothard à Reggio quatre cent vingt-deux lieues de poste. En en ôtant un dixième, il resterait trois cent quatre-vingts lieues; nous n'en avons compté que deux cent cinquante; différence, cent trente, ou un tiers, entre la distance astronomique et les grandes routes qui sont obligées de suivre les contours des montagnes, et de passer par les grandes villes, et dans le calcul desquelles on est forcé de considérer les pentes et les difficultés des chemins, comme aussi les priviléges que demandent les localités et qu'établissent les maîtres de postes.

» La partie de l'Italie contenue dans le demi-cercle a cinq mille lieues carrées. A partir du diamètre de ce demi-cercle, l'Italie se prolonge en forme de botte qui, ayant deux cents lieues de longueur et quarante à cinquante lieues de largeur, donne depuis Parme jusqu'au golfe de Tarente huit mille lieues carrées; la Sicile avec la Sardaigne, deux mille lieues carrées: total, quinze mille lieues carrées. Ainsi, près des deux tiers de l'Italie sont répartis sur une ligne prolongée, environnée de tous côtés des mers Méditerranée et Adriatique.

» Cette singulière configuration a incontestablement contribué aux destinées de ce beau pays. Si la presqu'île, au lieu de quarante à cinquante lieues de large, avait eu quatre-vingt-dix ou cent lieues, et avait été moins longue de moitié, le point central aurait été plus rapproché de toutes les extrémités; les intérêts seraient devenus plus communs; la nation, répandue sur de plus petites distances, aurait eu plus d'uniformité, elle aurait lutté avec plus d'avantage contre les actes qui tendaient à la morceler, et la force d'ad-

hérence, qui a constitué l'Angleterre, la France et l'Espagne, aurait agi sur l'Italie.

» Les côtes de la rivière de Gênes sont de cinquante lieues; la presqu'île a environ deux cent cinquante lieues de côtes de chaque côté. La base, depuis Reggio à Tarente et au delà, a cent lieues, ce qui ferait six cent cinquante lieues pour le littoral de la péninsule italique. Les côtes de l'état de Venise jusqu'à Fiume ont trente lieues; celles de la Sicile deux cent cinquante lieues; la Sardaigne deux cents lieues; l'Italie a donc un littoral de onze à douze cents lieues, c'est-à-dire égal à celui des îles britanniques, qui est aussi de douze cents lieues, et presque le double de celui de la France, qui n'est que de sept cents lieues.

» Les villes de Nice, de Gênes, de Livourne, toutes les petites villes sur les côtes des deux rivières de Gênes, sont très-peuplées. La population de Naples et de toutes les villes du royaume, celle d'Ancône et de toutes les petites villes de la Romagne, enfin celle de Venise, celle des côtes de Sardaigne, de Cagliari, et en Sicile celle de Palerme, Syracuse, forment une population maritime d'une grande importance.

» Les rades de Ventimiglia, de Vado, de Gênes, de la Spezia, de Porto-Ferrajo, du golfe de Naples, de Tarente, d'Ancône, de Venise; celles de la Sicile, celles de l'Istrie, de la Dalmatie, de Raguse, des bouches du Cattaro, appartiennent toutes à l'Italie.

» Si toutes ces parties eussent été réunies en un seul grand état, il eût été une des puissances maritimes du premier ordre. Les chanvres de la vallée du Pô, les bois de l'Apennin, ceux de l'Istrie, les fers de l'île d'Elbe, du Brescian, fournissaient en abondance tout ce qui est nécessaire pour le matériel d'une grande marine. Gênes, Pise, Venise, ont été les premières puissances maritimes de l'Europe dans le moyen-âge.

» L'Italie, battue de trois côtés par la mer, n'a de frontières de terre qu'à peu près deux cents lieues, c'est moins que le tiers des frontières de la France; et encore en front serait-elle défendue par les barrières les plus fortes qui puissent repousser les nations.

» L'Italie, ayant dix-sept à dix-huit millions de population, compris ses deux grandes îles, pourrait facilement avoir une armée de deux cent mille hommes. Dans l'état actuel de son agriculture, elle se fût difficilement procuré les chevaux nécessaires; mais dans le moyen-âge elle en produisait beaucoup, et si cette nation eût toujours été militaire, elle eût continué la culture des chevaux.

» La bravoure des troupes italiennes ne peut être mise en doute à aucune époque. Il suffit de nommer Rome et tous les condottieri du moyen-âge, et de nos jours les troupes de la république cisalpine ou du royaume d'Italie, etc., etc.

» Appelée par sa position et l'étendue de ses côtes à être la dominatrice de la Méditerranée, l'Italie n'aurait à craindre d'invasion que par les Alpes, plus faciles à défendre que toute autre frontière de l'Europe. Une vingtaine de places fortes, grandes et petites, suffiraient pour intercepter tous les débouchés des Alpes.

» Tant que l'Italie a été livrée à elle-même, et que l'influence de l'Allemagne et de la France n'a été qu'auxiliaire et n'a pas du tout maîtrisé l'Italie, elle s'est divisée en trois masses qui sont les divisions géographiques naturelles.

Au nord, la vallée du Pô com-
t tous les pays qui versent leurs
ans le Pô. Ils sont sur un même
, et peuvent communiquer entre
'est la Belgique et la Hollande
lie, et Venise est Amsterdam.
nprennent le Piémont, la Lom-
, les légations et la république
ise.

Au milieu de la péninsule, d'un
Toscane, et les états du pape à
de l'Apennin; c'est la vallée de
et du Tibre. De l'autre, tous les
tués à l'est de l'Apennin, entre
e du Pô et la frontière napoli-
En totalité, ils comprennent le
luché de Toscane, les états de
et la république de Lucques.

Enfin, au midi, le royaume de
, qui a toujours fait une division
phique et politique distincte.

ns cette définition, la Romagne
ire partie de l'Italie du nord,
ue c'est une plaine qui continue
ie du Pô.

s toute cette grande population,
ant la même religion, jouissant
ent des douceurs d'un climat
npéré, ayant le même langage,
e littérature, doit s'influencer
quement, et finir par s'agglo-
omme l'ont fait les divers royau-
itanniques, les diverses pro-
le l'Espagne, celles de la France,
le feront peut-être un jour
e l'Allemagne. Les parties ita-
ont eu et ont encore plus de
communes entr'elles que n'en
toutes celles-là.

amais ce grand événement avait
uelle serait la capitale? l'Italie,
configuration, n'a pas de ville
e. Serait-ce Rome, Milan, Bo-
ou Florence? Gênes ni Venise
raient y prétendre; elles sont
x extrémités.

» 1°. *Rome*, par ses souvenirs, par ce qu'elle est déjà et par sa position, pourrait aspirer à redevenir encore la capitale de cette belle contrée. Elle se trouverait à cent trente lieues de tous les points de la frontière des Alpes où l'Italie peut être attaquée par la France ou l'Allemagne; elle serait à cent lieues des extrémités méridionales du royaume de Naples et des côtes de la Sicile, un peu moins de celles de la Sardaigne. Paris, la capitale de la France, est à soixante lieues de ses frontières du nord (1), à quarante lieues de la Manche, à cent lieues du golfe de Gascogne, à cent cinquante lieues de la Méditerranée. La malsaineté de l'air, l'infertilité de ses environs, le manque d'un grand port et d'une rade à portée, seraient les grands défauts de Rome prise pour capitale.

» 2°. Si l'Italie finissait avec les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, c'est-à-dire si elle ne comprenait que la vallée du Pô et n'avait point de presqu'île, alors *Milan* serait sa capitale naturelle; encore serait-ce un grand défaut que cette ville ne pût avoir la ligne du Pô pour se défendre contre les invasions de l'Allemagne. Mais, dans l'agglomération du peuple italien, Milan ne saurait devenir sa capitale, étant trop rapprochée des frontières de l'invasion, et trop éloignée des autres extrémités exposées aux débarquemens.

» 3°. Dans ce dernier cas, *Bologne* serait infiniment préférable, parce que, dans le cas de l'invasion, les frontières forcées, elle aurait encore pour défense la ligne du Pô, et que sa position géographique, ses canaux, la mettent en communication immédiate ou prompte avec le Pô, Livourne, Gênes, Civita-

(1) Napoléon mesure sur la carte, avec le compas, à vol d'oiseau et sans tenir compte des sinuosités des routes.

Vecchia, les postes de la Romagne, Ancône et Venise, et qu'elle est beaucoup plus rapprochée des côtes de Naples.

»4°. Si l'Italie finissait au royaume de Naples, et que la partie du royaume de Naples et de la Sicile pût venir remplir le vide qui la sépare de la Corse, alors seulement *Florence* pourrait prétendre à être la capitale de l'Italie, parce qu'elle se trouverait dans une position centrale. »

Maintenant sur quel point de l'Italie allais-je me diriger d'abord? Force m'était de renoncer à la marche que suit religieusement chaque honnête *touriste* dans son pèlerinage : Chambéry, Turin, Gênes, etc., et la légende consacrée. Pas moyen de m'abattre de la cime des Alpes sur le royaume sardinois, à la manière d'un aigle, ou d'un lourd *gentleman*, qui a eu soin pendant un mois d'apprendre par cœur à Paris les trois mots qui composent pour lui le fond de la langue italienne : *Cameriere, pranzo*, *stanza*. D'ailleurs cela m'eût ennuyé fort, pour arriver à des mœurs vraiment italiennes, de passer par la filière des mœurs *franco-provinciales* de la Savoie, et par celles semi-anglaises de Turin.

Commencerais-je par Naples? c'était bien séduisant. La *rue de Tolède* se déroulait devant moi avec ses brillans magasins de fruits et de fleurs, les jolies petites boutiques ambulantes de ses limonadiers, ses cabriolets d'une forme si singulière, ses lazzaroni, etc. Mais, d'un autre côté, les antiquités *classiques* de Pompéï et d'Herculanum avaient quelque chose de solennel qui m'effrayait un peu pour un début. C'était du latin qu'il m'eût fallu relire et non de l'italien. Et puis, j'avouerai qu'en véritable Parisien je sacrifie parfois à la mode. La toge romaine, l'autel et la patère antiques avaient perdu de leur crédit dans le public. Le *moyen-âge*, avec sa robe fourrée, son chaperon, sa chaussure à longue pointe, sa face barbue et son poignard font fureur. Suivons la mode, et commençons par une de ces belles républiques italiennes du moyen-âge. Que le val de l'Arno reçoive mon premier salut; honneur à la patrie des Médicis et de Benvenuto Cellini!

Le lendemain une felouque me reçut en compagnie des thons que j'avais vu pêcher la veille. Une quinzaine de pauls fut le prix convenu pour mon passage à Livourne. Le *sirocco* soufflait de l'arrière et nous donnait bon espoir de faire en six heures ce trajet d'environ soixante milles. Par malheur la mer vint à se courroucer et le vent à changer; et ce ne fut qu'après vingt heures que nous atteignîmes notre destination.

Que toutes ces plages du Siennois et de la Toscane sont désertes et tristes! Les eaux de la mer sont jetées au loin dans les tempêtes, et les algues poussées en avant sur le rivage se corrompent et s'exhalent en vapeurs empestées. Il y a des bois maigres et rares dans quelques parties; des marais dans la plupart. On ne voit que peu d'habitations entre Piombino et Livourne, et pas un seul village proche de la mer. Ce n'est que très-avant dans les terres qu'on en remarque enfin deux ou trois qui ont l'air misérable.

vus dans l'atelier d'un sculpteur. Ils tiennent beaucoup, pour le dessin, des excellens ouvrages de Rubens; les têtes ont une belle expression de vive douleur accompagnée de résignation. La tête du nègre surtout m'a semblé parfaite.

Si jadis la chrétienté molesta les débris de la race Hébraïque aux quatre coins du globe, certes les juifs de Livourne peuvent se flatter d'avoir pris sur ma personne une belle revanche des mauvais procédés de nos pères. Je n'oublierai de ma vie les insinuations, obsessions, tribulations, persécutions qu'il me fallut subir de la part de leurs marchands ambulans pendant le court trajet du port à l'hôtel, où un matelot me conduisit. Une douzaine de ces figures ne cessa de s'agiter et de bruire autour de moi : *Son excellence* (la politesse italienne ne concède pas moins aux amours-propres), *son excellence ne refusera pas des tissus magnifiques?* Un autre m'offrait des foulards; celui-ci faisait sonner à mon oreille une montre à répétition; celui-là alongeait ou refoulait avec coquetterie les tubes d'un binocle. Et tout cela était véritable anglais; on le donnait pour rien. Heureuse Angleterre! la terre entière est un marché pour tes innombrables produits. Retranché enfin derrière une porte de chambre, je commençais à respirer; étendu sur le canapé, j'appelais de mes vœux l'heure du souper à la table d'hôte; je me croyais sauvé : vain espoir!

J'entends gratter timidement à ma porte. J'étais à cette époque un voyageur novice, plein de candeur et de confiance; le mot *entrez* s'échappe de mes lèvres; aussitôt l'un de mes douze bourreaux de la rue, il avait nom Matathias, s'insinue dans ma retraite. En un clin d'œil voilà trois pièces de toile, cinq coupons de quelques de drap, plusieurs douzaines de mises, bas, mouchoirs, gilets d nelle, déroulés, amoncelés sur la mode, la table, les bras du cana jusque sur les jambes de mon e lence. Que faire? Il ne me restai capituler; je sortis du combat priétaire de quelques babioles de dont en vérité je n'avais nul be et qui ne servirent qu'à grossir bagage, déjà assez embarrassant, que fort modeste.

Je dois convenir que, malgré l que mon vendeur ne manqua cert ment pas de faire, je n'ai jama dans aucun de nos bazars, des pr semblables à un aussi bas prix Angleterre même, et en fabrique, aurais, j'en suis certain, payé cher : ce qui s'explique par les e bremens fréquens de marchan qui ont lieu dans les maisons de mission de Livourne.

Messieurs les juifs sont en nombre dans la ville. On en c jusqu'à vingt mille sur la popu entière, qui est de soixante. J'av tendu vanter leur synagogue c la plus belle qui fût au monde, m'empressai de la visiter. Elle e au-dessous de sa réputation; c' carré long, dont les deux côtés des extrémités sont entourés d'u tique. Au-dessus règne une t grillée et réservée aux femmes hommes se tiennent en bas sous l tique et dans le reste du temp sont assis, comme dans les églis tholiques et protestantes, et ils c entre eux ainsi que les catholique çais à l'église. Tout le monde c vait le chapeau sur la tête comm Bourse. Il y avait un grand luxe d rage en bougies. Au milieu s'éleva chaire carrée où le rabbin, les é

couvertes d'une grande pièce d'étoffe, chantait de l'hébreu avec une voix assez belle. L'assemblée entière répondait : cela ressemblait beaucoup à notre plain-chant. M. Valery, qui se trouvait à Livourne dans les grandes chaleurs, vit aux mains du rabbin un long éventail vert, semblable à celui de nos vieilles marquises de comédie ; éventail dont il faisait un fréquent et bruyant usage. Les juifs de Livourne sont, comme ceux de presque tous les pays, des commerçans fort riches pour la plupart. Plus des trois quarts des propriétés foncières leur appartiennent ; on s'en aperçoit de reste à la cherté des loyers. Leurs femmes, parmi lesquelles il y en a de fort jolies, rappellent beaucoup les Espagnoles pour le genre de beauté. Les hommes se distinguent par leur intelligence et leur amour pour les lumières. L'enseignement mutuel a été introduit dans leurs écoles de pauvres.

Lorsque le grand-duc Léopold rendit cet édit libéral qui assimilait en Toscane tous les propriétaires, de quelque pays et de quelque religion qu'ils fussent, aux mêmes honneurs, il arriva une chose assez singulière. Un juif respectable fut nommé, à la pluralité des voix, magistrat municipal de Livourne ; les prêtres lui refusèrent la place que sa dignité lui donnait dans les cérémonies religieuses, et ils adressèrent des remontrances au souverain. Mais celui-ci décida que la présence d'un homme vertueux, qui en jugeant les hommes représentait en quelque sorte la Divinité sur la terre, ne profanait point le culte qu'on lui rend. Il fut prononcé que le privilége contesté ne pouvant être un objet de scandale, le juge en jouirait comme d'un droit personnel, mais sans être obligé d'assister à ces cérémonies. En tolérance religieuse, la Toscane avait dès long-temps devancé la France.

Le tableau suivant, tracé par le président Desbrosses, reste encore ce qu'on a dit de mieux au sujet de Livourne :

« Figurez-vous une petite ville de poche, toute neuve, jolie à mettre dans une tabatière. Elle débute aux yeux des voyageurs par des fortifications, construites et entretenues avec une propreté charmante ; elles sont de briques ainsi que la ville entière. Les fossés, revêtus de même, sont remplis de l'eau de mer. On entre par une rue large et longue tirée au cordeau, à laquelle aboutissent deux portes. Les juifs demeurent dans le quartier de la ville qui est à gauche, moins agréable que celui de la droite, où l'on a creusé des canaux pleins de l'eau de la mer, comme à Venise, et bordés de quais de part et d'autre.

» La grande rue est interrompue par une place carrée fort vaste, terminée d'un bout à la principale église catholique, *il Duomo*. Cette église, peu remarquable pour l'Italie, a meilleure mine que bien des cathédrales de ma connaissance, ne fût-ce que par son riche plafond peint et doré, et par ses marbres de brèche violette (1).

» La plupart des maisons de la ville étaient d'abord peintes à fresque, ce qui devait faire un fort joli effet ; mais le voisinage de la mer, ennemie naturelle de toutes peintures, les a presque entièrement effacées.

» Chaque nation a l'exercice de sa religion. Je ne vous parle ni de la synagogue, ni de l'église des Arméniens, qui n'a rien de singulier que des inscriptions de tombes écrites de façon

(1) On appelle *brèche* un agrégat pierreux, formé de fragmens qui ont une origine commune avec la pierre qui les unit.

qu'il faudrait être pis que démon pour les lire; mais l'église grecque a quelque chose dans sa forme qui mérite de s'arrêter. Le chœur est entièrement séparé et fermé, on ne le voit qu'à travers les jalousies. La nef est faite, non comme celle de nos églises, mais précisément comme un chapitre de moines, sans autel, chapelles ni autres ornemens quelconques, que quelques méchantes peintures à la grecque et une tribune dans le haut. »

La seule rectification à faire à ces détails est dans l'accroissement énorme de la population, accroissement que favorise l'abandon fait aux particuliers du terrain des fortifications et d'autres emplacemens des environs. Livourne est appelée, dit-on, à égaler Florence en étendue; mais il y aura toujours bien loin d'une ville que M. Valery proclame avec raison la plus *indocte* de toute l'Italie, malgré sa prospérité matérielle et sa civilisation anglaise ou américaine, à cette Florence si riche en nobles souvenirs, et en monumens splendides.

J'allais oublier une amélioration de la plus haute importance. Livourne, privée d'eau potable, en était réduite à se servir de citernes. Le gouvernement s'est déterminé récemment à y conduire une source d'eau très-bonne, éloignée de douze milles et provenant des montagnes de Colognola, par le moyen d'un aqueduc.

Pour ceux qui ont encore foi à la contagion de la peste, et le nombre en est grand, malgré la division d'opinions qui commence à s'élever à ce sujet parmi des médecins notables, le lazaret est un monument à visiter. Il est impossible de n'être pas frappé de l'intelligence qui a présidé à cette construction. Le lieu est commode, les bâtimens sont vastes, les distributions bien entendues. Tout y paraît pris en grand et mis dans l'ordre le plus convenable à l'objet. Ces détails, et ceux des lois de la police que l'on y doit observer, sont curieux. On y trouve diverses sortes de magasins sous voûtes pour les marchandises les plus précieuses : celles à odeur séparées de celles qui n'en ont pas; les plus salines toujours à part : celles d'aucune cargaison ne se confondent avec celles d'une autre; les étrangers également séparés des marchandises et les uns des autres. Tout est prévu, jusqu'à des prisons, des cachots pour les différentes classes et les différens états. Les logemens des officiers, des administrateurs sont beaux et commodes. De grandes citernes fournissent l'eau au moyen d'une pompe placée au milieu de la cour. Un canal de navigation sert à voiturer les marchandises à la ville.

L'entrepôt général des huiles excita aussi mon admiration. Afin d'épargner l'entretien de la quantité de tonneaux qu'il faudrait pour les conserver, on a fait un magasin d'une grandeur prodigieuse, dans lequel on a songé à la solidité et à l'utilité plus qu'à la décoration. Les voûtes en sont basses; on a pratiqué dans toute leur étendue des caves, ou pour mieux dire de petites cuves de quatre pieds en carré, de maçonnerie, doublées d'ardoise, et que l'on ferme à clef; on les remplit d'huile, et elle s'y conserve parfaitement. Les marchands, moyennant une modique rétribution, y serrent leurs huiles, et ne les en retirent que pour les vendre.

Le corail est le principal objet de fabrication à Livourne : cette matière [illegible] tire des côtes de la Sardaigne et [illegible] Corse, et surtout des environs de [illegible]zerte, sur la côte d'Afrique. On [illegible] étonné de la quantité de mains par [illegible]quelles il faut que les grains de corail



Porto di Livorno *Port de Livourne.*

merce du Levant. Il eut dès-lors l'habileté, quoiqu'engagé vis-à-vis de la cour de Rome à fournir à l'ordre de Saint-Étienne d s galères pour la course contre les Turcs, de se faire comprendre comme allié de l'Autriche dans le traité que l'empereur Léopold Ier. conclut, en 1664, avec la Porte-Ottomane. Un firman de 1668 autorisa les sujets toscans à naviguer librement sous le pavillon impérial et avec passe-ports de l'empire, et à commercer dans tous les états du grand-seigneur.

Mais le système de neutralité que les grands-ducs s'appliquèrent à faire respecter en tous temps et par toutes les nations, fut la véritable source de la prospérité de Livourne. Les marines des nations en guerre contractèrent peu à peu l'habitude de son port, et les habitans profitèrent du bon marché qui se présente toujours dans la vente des prises. Il est vrai que le gouvernement eut souvent beaucoup à faire à discuter ensuite avec la nation qui se prétendait lésée.

En 1651, par exemple, nous voyons une flotte anglaise attaquer dans le port une flotte hollandaise, et le canon de la place agir au secours de celle-ci, ce qui constitua le grand-duc en une position très-difficile vis-à-vis Cromwel. En 1671, une escadre française tente de brûler des vaisseaux hollandais; de là de nouveaux débats. Ce fut pour en prévenir d'autres par la suite que Côme III, cédant aux insinuations faites par la France, proposa aux nations, alors en guerre, un traité qui appliquerait aux circonstances de la localité les principes les plus essentiels de la neutralité, et en assurerait l'exécution la plus rigoureuse.

Le duc Alexandre de Médicis la fit fortifier en 1537, et fit bâtir ce qu'on appelle actuellement *Fortezza-Vecchia*, que l'on a augmentée dans la suite. Il y fit placer ses armes avec cette inscription : *Un solo signore, una sola legge*, *un seul seigneur, une seule loi;* ce qui annonçait la nouvelle domination des souverains de la Toscane.

Le grand-duc Côme Ier. en fit un port franc, y attira beaucoup de Grecs, et accorda des priviléges considérables à ceux qui viendraient s'y établir. Il augmenta la ville, construisit dans l'ancienne forteresse un beau puits, et fit élever le fanal que l'on voit sur le côté en mer, à quelque distance au delà du môle qui forme aujourd'hui le port. Son projet était de lier à la Terre-Ferme la jetée où il a établi son fanal, et d'enclaver par conséquent un bien plus grand espace d'eau. Le travail était immense et de l'exécution la plus difficile; Ferdinand Ier., son fils, après avoir employé quelque temps tous les bras de la Toscane à lutter contre les obstacles, laissa le fanal isolé au loin, et, resserrant le bassin du port projeté, construisit le môle actuel. C'est déjà un assez bel ouvrage; le président Desbrosses, prétend qu'on a entassé là plus de rochers que n'en lança jamais Briarée. Certes, Ferdinand Ier. a gagné aussi légitimement qu'aucun souverain la statue chargée de nous représenter son image. Je regrette seulement, non pour l'art, mais par amour pour la justice, qu'au lieu des quatre esclaves qui l'entourent, on ne nous ait pas donné les statues des quatre plus savans ingénieurs qui dirigèrent ces utiles travaux.

Tout cela ne pouvait manquer d'attirer en ce lieu de nouveaux habitans. En outre, les circonstances où se trouvait l'Europe poussaient de toutes parts à des émigrations vers la Tyr naissante. Les juifs, vivement persécutés, et chassés des immenses contrées régies par le sceptre espagnol, imploraient un asile où ils pussent vivre en paix, sous un régime légal offrant quelque stabilité. Des guerres civiles désolaient la France, et grand nombre de familles, amies du repos, réalisaient leurs biens et allaient chercher une autre patrie. La population corse, qui maudissait le joug génois, tournait parfois ses regards sur Livourne, et plus qu'aucune autre fournit à la nouvelle ville des habitans et des citoyens.

Restait à assainir la campagne d'alentour, presque déserte et très-marécageuse. La culture seule pouvait y parvenir. Côme II crut trouver les colons qui lui étaient nécessaires parmi les dernières familles mores, ces anciens conquérans de l'Espagne, dont Philippe III achevait de purger le sol national. Tout donnait à espérer que, sous une administration plus douce que celle espagnole, l'âpreté du caractère africain viendrait à s'adoucir; par malheur il n'en fut pas ainsi, les nouveaux hôtes se montrèrent intraitables, et il fallut promptement les rembarquer. On se résigna à attendre du temps une amélioration qui ne pouvait manquer d'arriver, dès que les commerçans citadins auraient fait fortune, et que les capitaux seraient en assez grande abondance pour s'offrir d'eux-mêmes à l'agriculture.

Ferdinand Ier. eut l'heureuse idée d'établir, entre les sujets du czar de Moscovie et les marchands toscans, une réciprocité de commerce libre qui fut fort avantageuse à ces derniers. A Florence, les *arts* de la laine et de la soie (les citoyens de Florence se partageaient en différens arts), ne voyaient de prospérité possible que dans le com-

merce du Levant. Il eut dès-lors l'habileté, quoiqu'engagé vis-à-vis de la cour de Rome à fournir à l'ordre de Saint-Étienne d s galères pour la course contre les Turcs, de se faire comprendre comme allié de l'Autriche dans le traité que l'empereur Léopold I[er]. conclut, en 1664, avec la Porte-Ottomane. Un firman de 1668 autorisa les sujets toscans à naviguer librement sous le pavillon impérial et avec passe-ports de l'empire, et à commercer dans tous les états du grand-seigneur.

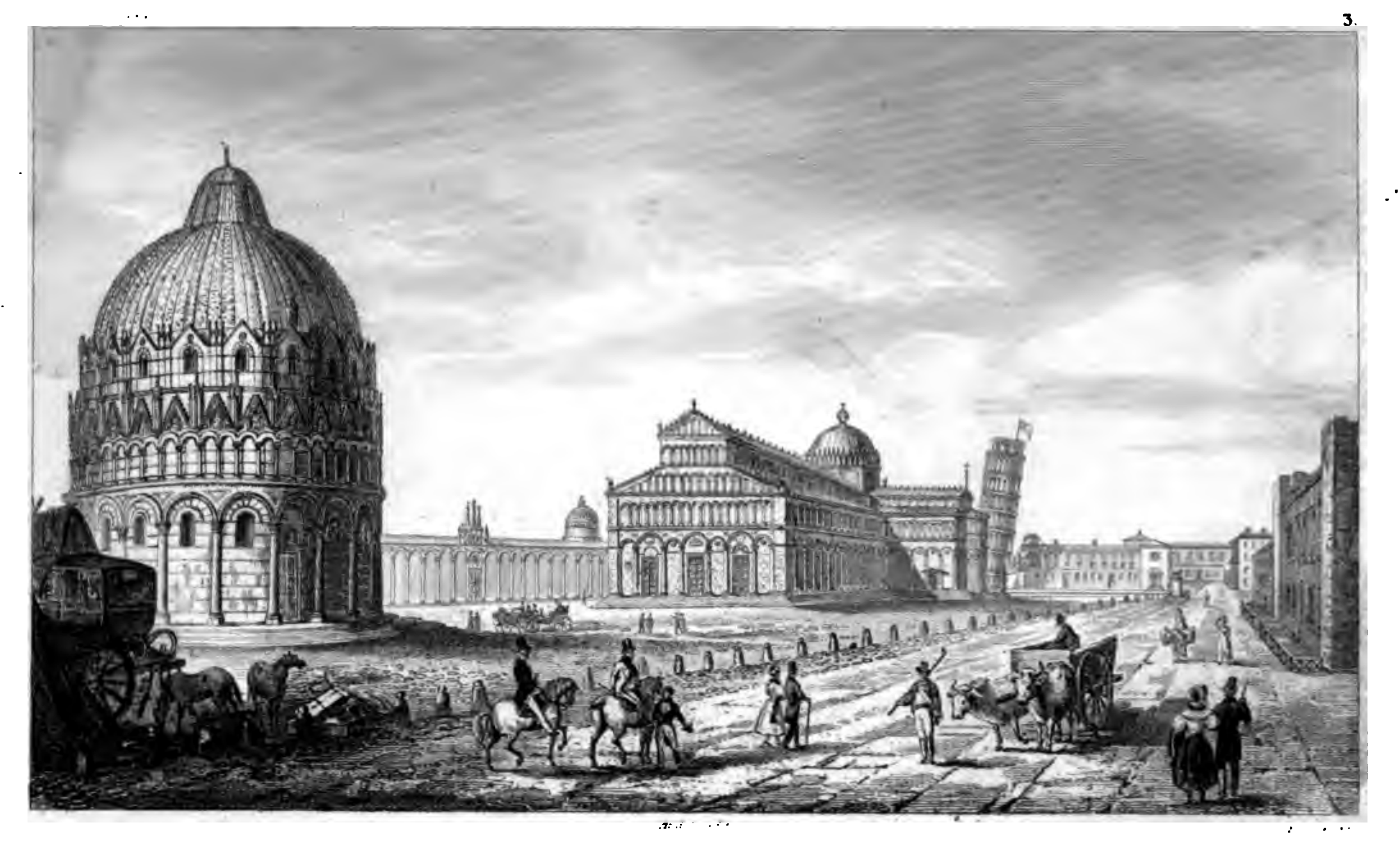
Mais le système de neutralité que les grands-ducs s'appliquèrent à faire respecter en tous temps et par toutes les nations, fut la véritable source de la prospérité de Livourne. Les marines des nations en guerre contractèrent peu à peu l'habitude de son port, et les habitans profitèrent du bon marché qui se présente toujours dans la vente des prises. Il est vrai que le gouvernement eut souvent beaucoup à faire à discuter ensuite avec la nation qui se prétendait lésée.

En 1651, par exemple, nous voyons une flotte anglaise attaquer dans le port une flotte hollandaise, et le canon de la place agir au secours de celle-ci, ce qui constitua le grand-duc en une position très-difficile vis-à-vis Cromwel. En 1671, une escadre française tente de brûler des vaisseaux hollandais; de là de nouveaux débats. Ce fut pour en prévenir d'autres par la suite que Côme III, cédant aux insinuations faites par la France, proposa aux nations, alors en guerre, un traité qui appliquerait aux circonstances de la localité les principes les plus essentiels de la neutralité, et en assurerait l'exécution la plus rigoureuse.

Trois articles principaux en furent la base, qui prévenaient toute hostilité dans le port et en deçà de la frontière maritime. Une fois entrés dans le port, les bâtimens de guerre n'en devaient sortir qu'un certain temps après le départ des vaisseaux ennemis qu'ils avaient pu y rencontrer. Ces articles, proposés aux consuls de France, d'Espagne, d'Angleterre et de Hollande, obtinrent la ratification de chacun de ces gouvernemens, et le traité fut signé définitivement en octobre 1691, à la grande joie de la Toscane. Le traité n'était que temporaire et expirait à la fin de la guerre qui alors agitait l'Europe, mais, l'habitude une fois prise, il fit loi dans les guerres qui suivirent, et devint la base de la franchise de Livourne, ratifiée: à Londres en 1718, lors du traité de la quadruple alliance; à Vienne en 1725, dans la convention entre l'empereur Charles VI et le roi d'Espagne Philippe V, relativement à la succession de Toscane; et dans les préliminaires de 1735, qui réglèrent la cession de la Toscane en faveur de la maison de Lorraine. Dans la dernière guerre continentale, la liberté et la franchise du port de Livourne, tombé sous la domination française, cessèrent d'être respectées par les flottes ennemies. Depuis 1815, l'ancien traité a repris sa pleine et ancienne vigueur.

Je ne quitterai pas Livourne sans mentionner un avantage par lequel elle se recommande aux gastronomes. On y mange des huîtres, et ce qui n'est pas fréquent sur les côtes de la Méditerranée, des huîtres bonnes, quoique inférieures à celles que les gourmets de Paris reçoivent d'Ostende et de Cancale.

3.



Pisa Piazza del Duomo *Pise Place du Dôme*



Pisa. Piazza del Duomo. Pise. Place du Dôme.



4.

Audot edit.

Pisa. Campo Santo. *Pise. Campo Santo.*

se,
ute
ba-
me
voi-
uvé
ame
oche
cam-
mme
r. Le
que;
e les
deux
ioique
tique;
es bois
myrtes

le la so-
ppris de
ieille un
us ouï ra-
alon. En-
se est une
etro-al-Ma-
. « Il fut un
e, où la mer
, saint Pierre
, une tempête
er à cette place.
lus tard un pape
ets la suite, ainsi
ités que le lecteur
naginer. Deux jours
tant un auteur italien,
église datait au plus de
ème siècle, comme l'at-
e de peintures que l'on
e naguères. Elles repré-
ite des papes, en remon-

tant de Jean XIV, qui vivait en 969, jusqu'à saint Pierre. Aujourd'hui cette légende curieuse a disparu sous un blanchissage à la chaux, et on distingue à peine les lettres de quelques noms.

Le souvenir que l'on garde le plus long-temps, lorsqu'on a visité Pise, est celui de la *Piazza-del-Duomo* (Pl. III). On voit à gauche le *Baptistère*, ensuite le mur de marbre blanc du *Campo-Santo*, le *Dôme* ou la cathédrale et la *Tour penchée*. C'est une chose très-remarquable et peut-être unique dans le monde, que cette réunion des quatre plus beaux édifices de la ville sur une seule place, sans qu'aucun d'eux soit masqué par quelques constructions particulières. Ils se font mutuellement valoir, et leur ensemble est d'une harmonie parfaite. M. de Valery prétend que l'on se croirait dans quelque quartier désert d'une grande cité de l'Orient. Tous sont, de la tête aux pieds, revêtus en marbre blanc, et se détachent sur une pelouse verdoyante. Mon œil, accoutumé à la pierre noirâtre des monumens français, se refusait à croire à tant de magnificence, j'eus l'enfantillage de m'avancer assez près pour m'en assurer par le tact. Je me rappelai le mot de Desbrosses, qui prétend qu'à Pise le marbre est aussi commun que l'eau, encore fait-il observer qu'il parlait ainsi un jour de grande averse.

Le *Campo-Santo* fut le premier lieu où je courus d'abord; on n'a pas si souvent l'occasion de faire pèlerinage en *terre sainte*. Figurez-vous (Pl. IV) un grand cloître carré long qui renferme un préau, tout de terre apportée de Jérusa-

lem, et prise au mont Calvaire par l'archevêque Ubaldo Lanfranchi, compagnon d'armes de Richard Cœur-de-Lion. Le préau a 450 pieds de longueur; il est découvert et divisé en trois parties; la couche de terre sainte a une épaisseur de 9 pieds; on assure que les corps y étaient consumés en vingt-quatre heures, actuellement elle a perdu sa vertu dissolvante : peut être les sels alcalins, dont cette terre avait été imprégnée, sont-ils en partie évaporés. Une foule d'Allemand vinrent mourir à Pise dans la guerre de 1733; quelques années après le fossoyeur, qui avait fait sur leurs corps l'expérience de la Terre-Sainte, s'exprimait ainsi à un voyageur: « *Laterra logbravagli con le loro grosse pancie, in termine di duoi giorni. La terre les mangeait eux et leurs gros ses panses : c'était l'affaire de deux jours.* »

Le cloître est d'architecture gothique, et composé de soixante-deux arcades d'une rare élégance; elles sont de marbre blanc ainsi que le pavé. L'archevêque Ubaldo conçut l'idée de ce monument, le plus extraordinaire certainement de ceux que possède Pise. Commencé dix-huit ans après, sous la direction de Giovanni Pisano, il ne fut achevé qu'en 1283.

Les statues au-dessus de la porte principale sont de cet artiste, elles occupent une espèce de temple, et le statuaire s'est représenté lui-même agenouillé devant la Madone. Les tombeaux, placés sous les arcades, sont pour la plupart de marbre, et les urnes funéraires, trouvées à Volterra, sont d'albâtre. On remarque le tombeau de Béatrix, mère de cette célèbre comtesse Matilde, dernière héritière des comtes de Toscane, et dont le testament fut si favorable à la cour de Rome. Le bas-relief dont il est orné représente, selon quelques opinions, la chasse de Méléagre, et, selon d'autres, l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte. J'avoue qu'il me serait impossible de prononcer entre ces deux sujets, seulement ce choix, de l'un ou de l'autre, me paraît tout aussi bizarre pour la circonstance; la seule excuse est dans le mérite du morceau, que tout fait croire un antique. Giovanni et son fils ne cessaient de l'étudier et de l'imiter. De là jaillit la première étincelle du feu qui devait animer les artistes de la renaissance. La pauvre Béatrix est d'ailleurs assez rudement traitée dans son épitaphe : on la qualifie de *pécheresse*.

Un vase antique de marbre de Paros, enrichi de bas-reliefs, et connu sous le nom du *vase au Bacchus barbu*, a servi, sans nul doute, aux cérémonies religieuses grecques et romaines.

Un buste de Brutus antique est d'un beau travail.

Un Pégase de bronze, que l'on croit grec, a figuré long-temps au sommet de la coupole de la cathédrale.

Le tombeau d'Algarotti inspire de singulières réflexions; on y lit en latin cette épitaphe :

A ALGAROTTI,
RIVAL D'OVIDE,
DISCIPLE DE NEWTON,
FRÉDÉRIC LE GRAND.

A côté de la terre de Jérusalem, ces trois gloires rappelées du païen Ovide, du protestant Newton et du *philosophe* Frédéric! Le savant aimable avait vécu long-temps à la cour de Prusse, et revint mourir à Pise, sa patrie. Vieux, il quitta *Sans-Souci* pour venir dormir au *Campo-Santo*. Peut-être la transition a-t-elle paru brusque à ses mânes. Du reste, Frédéric traita son chambellan mieux que lui-même en fait de

Guidotti, mais de sa première manière et avant que son talent se fût formé.

Vasari nous apprend que Vittoria Pisanello de Vérone avait aussi enrichi le Campo-Santo de quelques ouvrages, c'est en vain qu'on les chercherait aujourd'hui.

Buffalmacco, qui peignait en 1350, a représenté dans quatre compartimens la *Création du monde*, et les a entourés de bordures et d'ornemens. Beaucoup des têtes sont portraits; il y a placé le sien avec une inscription en vers. Par malheur tout cela n'a de mérite que comme premier pas d'un art qui bégaie encore.

Le reste des sujets de l'Histoire Sainte, qui ornent ce côté de galerie, est de Benozzo Gozzoli, mort en 1478, imitateur de Masaccio et le plus récent des maîtres qui ont travaillé au Campo-Santo : c'est le Raphaël de ces temps primitifs. Doué d'une rare fécondité, il ne mit, dit-on, que deux ans à terminer les vingt-trois sujets qui lui furent confiés et dont trois sont perdus. « Ouvrage effroyable, dit Vasari, et capable d'épouvanter une légion de peintres. » Malgré la sainteté du lieu, vous rirez beaucoup de son Noé montrant sa nudité; près de lui est une jeune fille qui, se bouchant les yeux avec les mains, ouvre les doigts de toute sa force afin *de ne pas voir*. Cette gracieuse figure a reçu le nom de *Vergognosa* la pudique, et a donné lieu au proverbe : *Comme la pudique du Campo-Santo*. La *Tour de Babel* est le mieux conservé de ses compartimens. Parmi les mages et les ministres qui accompagnent Nemrod sont plusieurs portraits. On reconnaît Côme l'ancien, son fils Pierre, ses neveux Laurent le Magnifique et Julien.

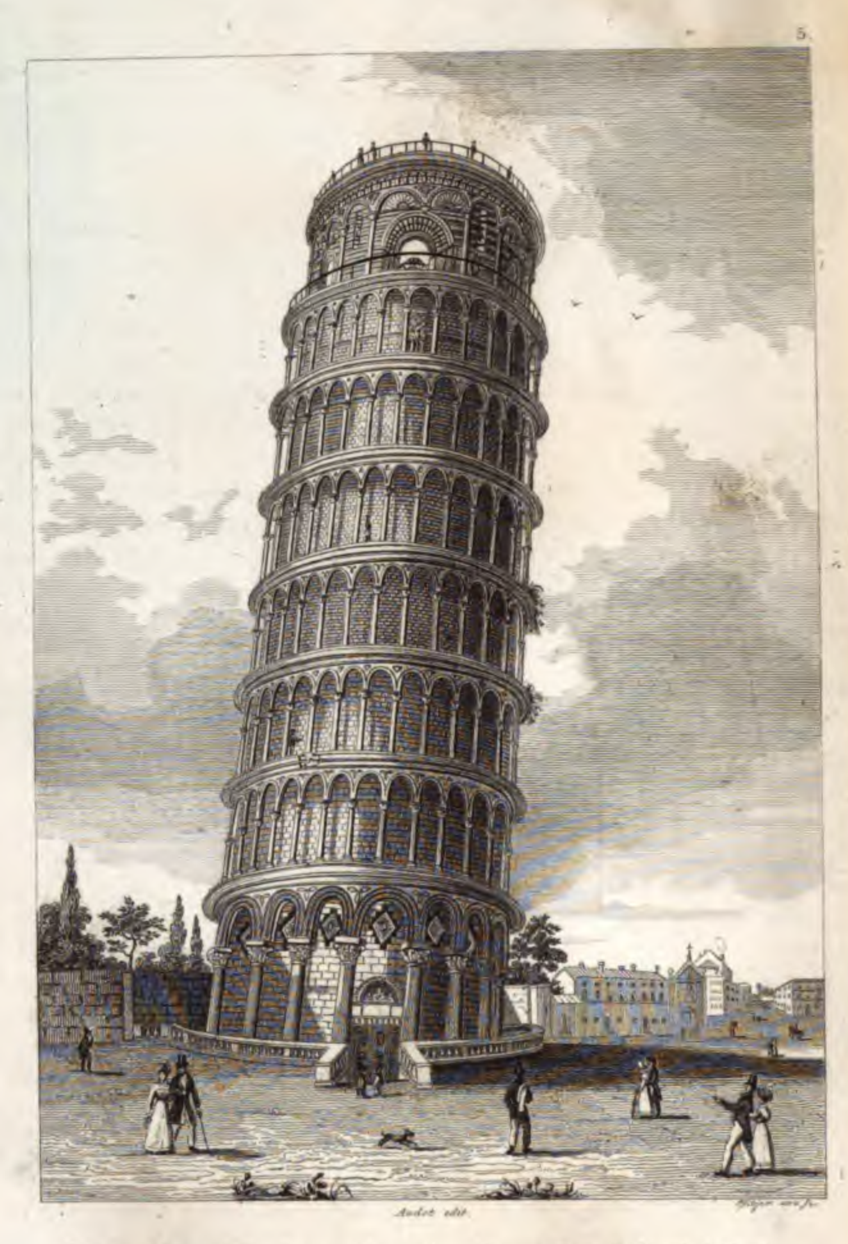
L'*Histoire du roi Osias* et le *Festin de Balthasar* sont de Rondinosi. Un mauvais plaisant leur a appliqué une expression du Dante. Le visiteur, dit-il, *guarda e passa*, regarde et passe.

Un crucifiement, une résurrection et une ascension sont du même Buffalmacco dont nous avons déjà parlé.

La variété, l'imagination et la poésie sont, malgré le défaut complet de perspective, les qualités qui recommandent à un haut point les œuvres d'Andrea Orgagna. Il y joint une pensée et une verve satirique à la façon de Hogarth. Dans son *Triomphe de la Mort*, une religieuse, serrant dans sa main une bourse, montre que le vœu de pauvreté était alors parfois assez mal observé. La mort prend plaisir à frapper des riches, des heureux, des amans qui se reposent à l'ombre d'un bosquet d'orangers au son des instrumens; tandis qu'elle reste sourde aux vœux de misérables qui l'appellent comme une amie. Plusieurs figures sont des portraits. Le personnage qui porte un faucon sur le poing représente le célèbre Castruccio, aventurier gibelin, qui s'empara du pouvoir à Lucques, et obtint le titre de duc, en faisant alliance avec l'empereur Louis de Bavière. Celui-ci s'y trouve aussi, avec une longue barbe et tenant un arc à la main. Dans le *Jugement dernier*, un ange tire par les cheveux et rejette parmi les damnés un religieux qui s'était glissé au nombre des élus; tandis qu'un autre ange place parmi ceux-ci un jeune et joyeux mondain, perdu dans le groupe réservé aux supplices.

Andrea devait en outre exécuter un *Enfer;* mais, obligé de retourner à Florence, il chargea de ce soin son frère Bernard, qui y reproduisit la terrible image inspirée par le Dante.

« Le souverain de l'empire des douleurs tenait dans chacune de ses trois bouches un pécheur, que ses dents dé-



Audot édit.

Pisa. Torre della Primaziale. | *Pise. Tour de la Cathédrale.*

que de sûreté, sont un terrible argument.»

De Lalande, qui est pour l'affaissement du sol, combat avec une arme bien forte. Il met en avant l'opinion de Vasari, de Soufflot, qui construisit le Panthéon (et qui devait se connaître en affaissement; car il fut menacé lui-même, pour son chef-d'œuvre, d'un accident semblable) de la Condamine, Bernouilli et beaucoup d'autres savans. La raison sur laquelle il s'appuie surtout, est que les colonnes inférieures sont plus enterrées à mesure qu'elles approchent du côté où est l'inclinaison, ce qui annonce bien l'inégalité dans le sol. Sa description de la tour est la meilleure. « Sa forme, dit-il, est celle d'un cylindre, environné de huit rangs de colonnes posées les unes sur les autres, ayant chacun leur corniche; le dernier rang qui forme le *campanile* est en retraite. Toutes les colonnes sont de marbre, et paraissent avoir été tirées des ruines d'anciens édifices : chacune porte deux retombées d'arc. Il y a un intervalle suffisant pour passer entre les colonnes et le mur circulaire de la tour; le vide du milieu ressemble à un puits, et autour règne un assez bel escalier. La pente en est si douce qu'on pourrait le monter à cheval. Le vide se déverse en totalité, ainsi que l'escalier, du côté où la tour s'incline, et toutes les assises de pierre sont également inclinées. Le *campanile* paraît se redresser, ce qui fait croire qu'il a été construit après coup. On en a à peu près la certitude, d'après une peinture du Campo-Santo, représentant la vie de saint Renier, et où se trouve la tour penchée seulement avec sept étages. Le huitième a-t-il été ajouté pour rétablir l'équilibre?

Une opinion de juste milieu (en quelle matière n'existe-t-il pas de juste milieu?) prétend que le sol aura cédé d'un côté sous le poids de la tour, alors qu'elle était déjà élevée à la moitié de sa hauteur, et que les architectes, après avoir examiné la nature du terrain, certains que la couche sur laquelle reposait leur édifice ne pouvait désormais s'affaisser, en continuèrent la construction sur le même plan.

Quoi qu'il en soit, que la tour doive son inclinaison à un jeu de la Providence ou à une combinaison savante de la part d'un homme, j'en remerciai sincèrement l'un ou l'autre, quand j'appris du sacristain boiteux, qui me servait de guide, que cette inclinaison avait aidé à Galilée pour ses expériences sur la chute des corps et les lois de la gravitation. Il était alors professeur de mathématiques à l'université de Pise. Il perdit peu après sa chaire, ou plutôt ses élèves perdirent leur professeur vénéré, par suite d'une légère atteinte que sa conscience le força de porter à l'amour-propre d'un frère du grand-duc Ferdinand I[er]. Le prince avait imaginé une machine pour vider la darsène du port de Livourne, le savant reçut mission du gouvernement pour l'examiner; il démontra, ainsi que l'expérience le confirma plus tard, qu'elle était insuffisante et inutile. Sa disgrâce fut le prix de son examen probe et de son rapport courageux.

De la plate-forme du *campanile* on jouit d'une vue fort étendue. Ce sont les bains, à quatre milles de Pise; c'est le village d'Acciano, d'où part l'aquéduc qui apporte les eaux à la ville; ce sont de riches campagnes, avec la belle ceinture bleue dont la mer les entoure du côté de l'ouest.

Un itinéraire en anglais, que par désœuvrement j'avais feuilleté en route, m'avait annoncé que *il Duomo* de Pise

ne construction *Greco-Araba-*
ɪ. L'expression m'avait fait sou-
ans que je pusse parvenir à la
endre ; je fus forcé de la recon-
juste, lorsque j'eus le monu-
levant les yeux. Les colonnes me
èrent la Grèce, la toiture le style
, et je reconnus cette prodigalité
ıe d'ornemens qui se retrouve
ous les monumens de Pise, et
ɔpelle la première époque de la
ance.

ıit vers la fin du onzième siècle,
blique de Pise venait de chasser
rasins de la ville de Palerme, la
tait rentrée chargée d'un riche
on eut l'idée de le consacrer à
on d'une magnifique cathédrale.
tto, Grec d'origine, jouissait
dans les arts, d'une haute re-
ie ; on s'adressa à lui pour des
ı. Dans son premier projet, il
égligé d'exhausser son œuvre sur
e perron ; il s'y décida d'après
ɪd nombre d'avis qui lui arrivè-
toutes parts, et, assise sur une
levée, elle gagna b aucoup en
é. Les travaux commencés en
sous le pontificat d'Alexandre II,
terminés en 1119, sous le pon-
le Gelase II, qui fit la consécra-
ennelle, et dédia l'église à l'As-
on de la Vierge.

[uante-quatre colonnes, répar-
cinq étages, entrent dans la
sition de la façade. La diversité
rbres et du travail, le manque
onie dans les chapiteaux, attes-
ı'elles sont le produit de diffé-
tistes et de différens siècles. Plus
une autre ville d'Italie, Pise se
rassembler des objets d'art en-
ıux nations vaincues. Les con-
qu'elle fit par mer lui procu-
le moyen de faire transporter
nombre de colonnes.

Mais les plus riches ornemens sont les trois célèbres portes de bronze. Leur beauté a donné lieu à cette tradition populaire, que ce sont les portes de l'ancien temple de Jérusalem. Il faut dire cependant qu'un auteur italien parle d'une porte latérale en bronze, avec figures d'argent, que Godefroy de Bouillon aurait donnée à la ville de Pise vers l'an 1100 : elle a péri dans l'incendie de 1595, dont l'église eut beaucoup à souffrir. Avant cet incendie, les bas-reliefs des portes, exécutés d'après Bonanno, étaient au-dessous du médiocre, à l'exception de ceux de la porte qui regarde le clocher et se trouve dans la croix. Les bas-reliefs d'aujourd'hui sont d'une date plus récente, ils furent exécutés d'après les dessins et sous la direction de Jean Bologne, par Francaville, Tacca, Antonio Susini, Orazio Mochi, Giovanni dell' Opera, Fra Domenico Portigiani, et Gregorio Pagani. La porte du centre a vingt-deux pieds de haut sur onze de large ; de gracieuses guirlandes de feuillages, de fleurs et de fruits forment l'encadrement. Elle se divise en huit compartimens, où sont représentés différens mystères relatifs à la Vierge, avec plusieurs figures de prophètes et de saints, et quelques images symboliques. Les deux portes voisines sont d'un tiers moins grandes, et représentent la Passion de Jésus-Christ. De Lalande signale, sur la plinthe d'une de ces portes, un *rhinocéros* très-bien modelé, faisant regard à un cerf ; ce qui prouve que le rhinocéros était alors connu des Italiens. En France, avant 1749, époque où la ménagerie s'enrichit d'un animal de cette espèce, tout le monde, et même la classe instruite, s'accordait pour en regarder l'existence comme fabuleuse.

Cent petites fenêtres à vitraux co-

loriés donnent à l'intérieur une lumière assez faible, le caractère de l'édifice en acquiert une teinte plus religieuse et plus imposante. Son étendue est considérable; il se compose d'une nef et de deux bas-côtés portés sur quatre rangs de belles colonnes, au nombre de soixante-quatorze, dont soixante-deux sont de granit oriental, et douze de beaux marbres. Inégales entre elles, elles sont évidemment des débris recueillis de différens édifices; l'architecte, pour le dissimuler autant que possible, a usé d'adresse. Il a parfois placé dessous de faux attiques, et exhaussé les chapiteaux et les abaques (partie supérieure du chapiteau), de manière à rétablir l'harmonie, au moins pour l'œil.

Un effet moins agréable, et que nul artifice ne peut corriger, est celui du plafond formé de charpentes de bois doré : magnificence qui ne vaut jamais celle de la plus simple voûte. Le pavé semble chargé de réparer le tort du plafond ; il est tout entier de marbre blanc, coupé, à larges dessins réguliers, par de belles bandes de marbre jaune. Au centre de la croix est une brillante mosaïque.

La disposition et le dessin des douze chapelles, réparties sur les flancs de la nef, sont attribués à Michel-Ange. Elles furent exécutées par Stagio Stagi.

Aux côtés du maître-autel il y a deux superbes colonnes de porphyre, et quatre bons tableaux d'Andrea del Sarto, représentant saint Jean, saint Pierre, sainte Marguerite et sainte Catherine. Ces deux dernières passent pour les plus jolies figures de femmes sorties de son pinceau. La colonne proche du siége de l'évêque est ornée des meilleurs ouvrages de Stagi, et porte un ange de bronze grandement estimé; les ornemens de l'autre sont de Foggini. Le groupe d'anges, sur un fond d'or au-dessus du tabernacle, est de Ghirlandajo, le maître de Michel-Ange. Derrière l'autel une *Tentation d'Ève* excita la critique de Desbrosses. « Le sculpteur, dit-il, a donné très-hors de propos une tête de femme au tentateur, puisque, de toutes les têtes qu'il pouvait lui donner, celle-ci était la moins capable de tenter notre première mère. » Les stalles du chœur (sorte de mosaïque en bois introduite en Toscane à l'époque de Brunellesco), méritent une mention.

Sur le côté droit de la croix est la chapelle de saint *Renier*, dont le tombeau est l'œuvre de Foggini. Une statue antique, qui fut autrefois le dieu Mars, est aujourd'hui saint Éphèse.

Sur le côté gauche est la chapelle du Saint-Sacrement. Le ciboire d'argent massif, et les bas-reliefs d'argent autour de l'autel, sont d'après les dessins de Foggini.

On a adapté, comme balustrade à la galerie qui règne au-dessus de l'entrée principale de l'église, des bas-reliefs de Jean de Pise. Il est maladroit d'avoir placé cet ouvrage exquis à une telle élévation qu'il échappe à la vue. Ils avaient servi d'abord à soutenir l'ancienne chaire.

Aujourd'hui la chaire est supportée par deux petites colonnes : l'une est en porphyre; l'autre est d'une très-belle brocatelle orientale, et passe pour le plus beau morceau que l'on connaisse de cette espèce de marbre.

Sur le pilier de gauche, qui, au plus haut bout de la nef, supporte la coupole, on a placé la sainte *Agnès*, le chef-d'œuvre d'Andrea del Sarto : on l'a long-temps cru un Raphaël, par Mengs.

En ouvrages de sculpture j'ai re-

zône extérieure était à peine terminée; le zèle religieux et patriotique des Pisans y remédia : une contribution volontaire, d'un florin par feu, mit bientôt à même de terminer le noble édifice. On a gravé sur l'une des colonnes, qu'il le fut en 1153. La ville comptait alors treize mille quatre cents feux; si l'on met cinq personnes par feu, on trouve soixante-sept mille habitans. En 1715 on n'en compta que dix-huit mille; on n'en compte aujourd'hui environ que seize mille.

L'intérieur du baptistère est beau : les colonnes sont de granit, et ont été apportées de Sardaigne. Elles forment une espèce de bas-côté tournant. Ces colonnes en portent d'autres qui soutiennent une coupole elliptique. Le centre est occupé par une grande cuve octogone de marbre, avec des rosettes sculptées sur les faces : elle est élevée sur trois degrés, et diffère de celles des autres baptistères, en ce qu'elle se divise en cinq cavités, dont la plus grande est au milieu et les autres sont au pourtour. A l'époque où le baptême se pratiquait par immersion, coutume qui fut abandonnée dans le treizième siècle, la cuve du milieu servait pour les adultes, les autres pour les enfans.

La chaire, où l'on monte pour lire l'Évangile, est d'un marbre presque transparent. Soutenue par huit ou neuf petites colonnes de marbre et de granit oriental, portées par des lions, elle est environnée de bas-reliefs, qui représentent le Jugement dernier. C'est encore un ouvrage de Nicolo Pisano, et l'un de ses plus estimés. Le samedi saint, jour où se renouvelle l'eau bénite, et par conséquent jour de grande affluence, le podestat devait envoyer un de ses agens avec des gardes, ayant mission spéciale de veiller à la sûreté de cette chaire précieuse. La porte principale et l'architrave sont aussi ornés de bas-reliefs et de sculptures dignes d'attention ; la finesse de l'exécution annonce déjà l'aurore des beaux jours de l'école de Pise.

J'allais oublier de mentionner le célèbre écho de l'intérieur, et c'était de l'ingratitude ; car il ne manqua pas de me répondre, ainsi qu'il l'a fait et le fera toujours, en écho poli, à tous les voyageurs passés et futurs. Il répète, on ne peut plus distinctement, des mots entiers. Si l'on parle bas d'un côté de la muraille, l'on entend à l'autre extrémité tout ce qui a été dit : c'est l'effet de toutes les voûtes elliptiques. Celle-ci est en outre si élastique et si sonore, que, pour peu qu'on frappe d'une canne contre terre, le retentissement dure aussi long-temps que le vibrement d'une cloche.

Il est possible que cet écho ait, par hasard, donné lieu à la découverte de quelque conspiration. Cette conjecture expliquerait peut-être une tradition populaire que je tiens de la vieille du bateau de Livourne. « Vous verrez, m'avait-elle dit, le baptistère de notre belle ville de Pise. Il y avait autrefois une colonne où, quand il se tramait quelque chose contre l'état, cela se voyait comme dans un miroir. »

Un des monumens le plus empreints du caractère pisan est Santa-Maria *della Spina* (Pl. VI)., ainsi nommée parce qu'elle reçut jadis une relique du plus haut prix, l'une des épines de la couronne de Jésus-Christ. Les écrivains italiens la qualifient de *Tempietto*, Eglisette. La richesse d'ornemens et le fini de leur exécution dans des proportions incroyablement minimes, font de cet édifice une délicieuse miniature : elle passe pour le chef-d'œuvre de ce genre en Italie.



Audot edit.

Pisa. Santa Maria della Spina. | Pise. Ste Marie de l'Epine.

es traitait Livourne de ville
, il devait traiter Santa-Maria
à mettre sous verre, comme
es que l'on travaille à Dieppe.
st située sur le bord de l'Arno,
roit où autrefois existait un
pelé le Ponte-Nuovo, aussi
-t-elle d'abord Sainte-Marie
-Neuf. Le terrain d'alentour
eu à peu exhaussé, ou peut-
débordemens du fleuve ayant
des remblais, elle se trouve
ui enterrée de quelques pieds
descend par plusieurs mar-

amen de l'intérieur et de l'ex-
il est facile de reconnaître
compose de deux construc-
poques différentes, ce qui se
a reste confirmé dans de vieux
its. La partie qui regarde l'est
rd une simple chapelle. L'af-
des fidèles dans ce lieu, en
énération, engagea le sénat à
ter, vers l'an 1230, la partie
nd à l'ouest. Le nom des deux
es est inconnu. Ils ont travaillé
style du siècle où ils vivaient,
ni-gothique et demi-moresque
en Italie par des artistes orien-

tatuettes nombreuses de l'ar-
de la porte murée sont d'An-
ise et de Jean : elles ont de la
. Dans l'un des deux saints
vers l'Orient, Jean a représen-
ère Nicolas.
nateurs de monumens trouve-
ore à se récréer dans la visite
ques églises. Je leur recom-
dans la *casa Mecherini*, une
u Guerchin. Près du palais des
rs de St.-Étienne, on montrait
s encore la célèbre *tour de la*
ui servit de prison au comte
Qui ne connaît le terrible épi-
sode de l'enfer du Dante ! Ugolin enfermé avec ses quatre fils dans un cachot, par l'archevêque Roger, qui fait jeter les clefs dans l'Arno et murer les portes ! La terrible peinture de cette agonie a long-temps suffi pour établir en France la renommée du Dante. Combien de mes honorables compatriotes n'ont jamais lu de lui que l'épisode du damné rongeant en enfer, et par représailles, le crâne de l'archevêque Roger; et l'épisode dans un genre opposé et si suave de Françoise de Rimini !

L'ordre des chevaliers de St.-Etienne était un ordre militaire et le grand ordre de la Toscane, établi par Côme Ier, en 1561, pour défendre la Méditerranée contre les Turcs, et surtout les côtes de la Toscane contre les pirates. Le costume se distinguait par une croix de satin rouge, à huit pointes, et sur la poitrine une petite croix d'or avec ruban couleur de feu. Les chevaliers, au nombre d'au moins quatre cents, n'étaient pas tenus au célibat, mais devaient prouver cinq degrés de noblesse de père, et en outre noblesse de mère et de grand'mère; le noviciat consistait en un service de trois ans sur les galères de l'ordre. A leur qualité était attribué le droit d'arrêter un citoyen dans les occasions de querelle, de tumulte; il leur suffisait de dire : *Per quanto stimate la grazia del gran duca*, *andate in arresto;* si vous faites cas des bontés du grand-duc, allez-vous-en aux arrêts; et celui à qui ils avaient adressé la parole était obligé d'obéir sur-le-champ.

Je vais citer la singulière fête qui se donnait tous les trois ans sur le *ponte marmo*, pont de marbre. Les *cispontins* et les *transpontins*, c'est-à-dire le peuple de deçà et celui de delà la rivière se disputaient le pont, dans un combat

qui durait trois quarts d'heure. Les combattans se présentaient au nombre de neuf cent soixante, revêtus de cuirasses, portant en tête des casques dorés, et à la main des massues de bois, dont cependant il leur était défendu de faire usage : la lutte devait se borner à une vigoureuse poussée. On assure néanmoins qu'elle ne se terminait guères sans qu'il n'y eût plusieurs blessés, quelquefois même des morts. Certains poudreux pédans (la race en pullule même sous ce beau ciel) ont eu la rage de voir dans tout cela un reste des anciens jeux de la Grèce et de Rome. Ils ont imprimé que cette institution, noble copie des jeux Olympiques, ne datait rien moins que de Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie et fondateur de Pise. De moins audacieux en ont fait honneur à Néron. Quelques érudits, plus accommodans, n'y voient qu'un souvenir de la défaite de Musetto, roi de Sardaigne, sur ce point de l'Arno, en l'année 1005.

On mentionne encore l'illumination de la St.-Renier, triennale, ainsi que le combat, et qui ne le cède, assure-t-on, qu'à celle de Palerme. Je n'ai pas eu l'honneur d'en jouir; un Pisan, pour me consoler, m'engagea à relire dans l'Arioste quelque description de palais enchanté : c'est dans une de nos illuminations, me dit-il, que le poëte a puisé tout l'éclat et la variété inouïe de ses fantastiques peintures.

Un capital mieux employé que les quelques milliers de *scudi*, consumés dans une soirée en lampions et en lanternes de papier de couleur, est celui consacré par les Médicis à la ferme de *San-Rossore*, l'un des établissemens agricoles les plus remarquables de l'Europe. Peu de voyageurs en ont parlé. L'excellent Lullin de Châteauvieux, dont Genève a déploré depuis peu la perte, en a donné une description pleine d'intérêt : son ouvrage à la main j'ai fait ce pèlerinage.

Entre Pise et la mer, des bouches du Serchio à celles de l'Arno, les eaux ont délaissé une plaine de plus d'une lieue carré d'étendue, dont le sol mêlé de sable marin, était trop stérile pour être défriché. Il est couvert d'un gazon fin, et des chênes verts ont crû au milieu de cette plaine qui constitue le domaine de San-Rossore.

On ne peut le parcourir qu'à cheval. On sort de Pise en passant auprès de la tour penchée, et on entre immédiatement dans une avenue plantée d'ormeaux; elle conduit au Casin ou maison de chasse. Déjà l'on est sur les terres du domaine; des deux côtés de l'avenue s'étendent des prairies dont le foin sert à la nourriture d'hiver des animaux de la ferme; mais bientôt ces prairies viennent se perdre dans des gazons plantés çà et là de chênes verts et d'églantiers. Les Italiens désignent par le nom de *Macchie* ces terres sauvages qui sont à la fois des pâturages et des bois. Peu après on arrive au Casin : c'est une jolie maison carrée, n'ayant qu'un rez-de-chaussée et un étage, et décorée de fresques représentant des chasses.

Il n'a tenu qu'à moi de me croire Gulliver tombé tout à coup au milieu d'une république fédérative de chevaux. Plusieurs troupeaux de ces animaux, entièrement libres et sauvages, broutaient ou galoppaient en hennissant autour de moi. Les jumens formaient différentes tribus, composées d'une vingtaine d'individus et gouvernées par un étalon. Ces tribus ne se mêlent jamais, ou bien il en résulte des combats qui ne se terminent que par la mort du chef de l'un des deux partis. Chaque tribu a son quartier de

ıge; elles se sont partagé le ter- ıans que les pâtres soient interve- vec une équité qui ferait honneur ›enteur et au cadastreur les plus ıgens.

ıs loin est cantonnée une nation iron dix-huit cents vaches sau- , au poil gris ardoisé, aux formes bles et bien pr ses, et le front de cornes immenses. Elles sont aises laitières; d'ailleurs il ne se- as facile de les traire : on se con- de leur enlever leurs veaux. On e elles-mêmes vers l'âge de sept t ans pour obtenir leur cuir et chair : on annoblit cette tuerie en ıt une chasse; elles succombent ment sous le fer des lances.

sclavage et non le trépas attend oupeau d'environ deux cents cha- x, famille asiatique qui existe ette plage dès le temps des Croi- ; elle y fut amenée par un grand r de Pise de l'ordre de St.-Jean. y est plus remarquable qu'utile, qu'elle fasse tous les travaux de l'exploitation du domaine. C'est là que les bateleurs de l'Europe viennent acheter, pour le modique prix de six ou sept louis, ces pacifiques phéno- mènes, qui viennent sur nos places pu- bliques disputer à l'ours et au singe l'admiration des bonnes et des en- fans.

Il est impossible de tirer un meilleur parti d'un sol que la nature semblait s'être efforcée de disputer à la cupidité de l'homme.

A propos de cupidité, je terminerai ce chapitre par un exemple du peu de modération que les indigènes de Pise apportent dans l'exploitation des voya- geurs. Cette ville, recommandable par la douceur de son climat, est pendant l'hiver un asile pour des malades qui accourent de toutes les parties de l'Eu- rope. Croiriez-vous que le plus mo- deste médecin italien, qui se trouve heureux de recevoir de ses compatrio- tes 3 pauls, c'est-à-dire 33 sous par visite, ne visite pas un étranger à moins de 7 à 8 francs.

FLORENCE.

ıand je fis le trajet de Pise à Flo- : j'étais en compagnie d'un pro- aire des environs, homme éclairé, onné pour l'agriculture, et qui lonna quelques détails sur la Tos- .

ı Toscane, me dit-il, comprend régions absolument distinctes : ıo, au fond de sa riante vallée, : au milieu des montagnes un ın dont Florence occupe le centre, ui se prolonge au midi jusqu'à one, et à l'occident jusqu'à Pise. Au voisinage de la mer, ce bassin, sou- vent très-resserré, s'ouvre en une vaste plaine, unie comme une glace et dé- laissée par les eaux.

La rive droite de l'Arno est bordée par la haute chaîne de l'Apennin; sa rive gauche s'étend jusqu'à la mer et aux frontières de l'état de l'Eglise. Elle n'offre qu'une surface inégale et tour- mentée, d'un sol peu fertile, où l'air est en grande partie mal sain, et dont chaque sommité est couronnée par les ruines de tous les âges.

monie. Ici les teintes sont uniformes et vives, les formes toutes semblables les unes aux autres; le paysage y semble toujours vu dans une chambre obscure, et le Poussin n'y aurait jamais pris le sujet de ses tableaux. C'est le séjour le plus perfectionné par la civilisation, et celui où l'homme a su le mieux approprier à son usage les forces natives de la création.

L'imagination s'effraie lorsqu'on réfléchit à la somme de capitaux qui ont été répartis dans le val d'Arno pour parvenir à une telle division de la propriété, à la construction d'une quantité si prodigieuse de fermes, et au perfectionnement de tout ce matériel. Considérez en outre les travaux immenses qu'il a fallu, pour couvrir le sol de ces milliers de canaux et de rigoles dont vous le voyez coupé dans tous les sens. Jadis la vallée était périodiquement dévastée par une foule de torrens qui se précipitaient des montagnes, chargés de pierres et d'éboulemens. Un jour on les a encaissés dans de fortes murailles de briques, une multitude de prises d'eau successives sont venues diviser chaque courant principal, et tempérant sa violence ont fait profiter les terres d'alentour de l'arrosement de ces eaux; voyez comme ces canaux se subdivisent à l'infini! il n'est pas un carré de terre qui n'en soit entouré. Et ces gigantesques efforts de la civilisation datent du moyen-âge! Voilà qui dépose en faveur des républiques de cette époque, bien plus haut que les églises et les palais de marbre.

Croiriez-vous qu'au milieu de ces merveilles de l'industrie humaine, dans ces élégantes demeures tapissées de pampres et décorées de fleurs, s'abrite une population presque misérable. Entrez dans ces habitations, vous y trouverez presque toujours une absence totale de toutes les commodités de la vie, une table plus que frugale, et une sorte d'apparence de dénûment. Tous ces ménages ne sont que métayers du manoir qu'ils habitent; ils acquittent au propriétaire la moitié en nature de toutes les récoltes. Une portion du sol n'a point été, comme en France, arrachée par une révolution radicale des mains de l'aristocratie, et jetée en vente à un prix assez bas pour que le paysan pût prétendre à devenir acquéreur. La propriété est extrêmement divisée, parce que le principe d'égalité s'est établi de bonne heure dans nos villes, qu'une bourgeoisie nombreuse s'est enrichie et a été forcée de venir verser ses capitaux dans nos campagnes; mais la population est restée partagée en deux classes qui ne se mélangent jamais : les propriétaires citadins et les paysans non propriétaires. Quelques uns des bourgeois des nombreuses villes des fertiles vallées de la Toscane possèdent jusqu'à cent métairies; un très-grand nombre en ont dix, vingt, trente, etc., etc.

Mais nous touchons à Florence. Lucius Sylla le dictateur, qui traça sa première enceinte, savait fort bien ce qu'il faisait en choisissant cette situation. Peu de villes jouissent de plus d'avantages; malgré des chaleurs souvent très-grandes, l'air y est constamment sain, des eaux limpides descendent de l'Apennin, et la magnificence des citoyens florentins les a employées dans le moyen-âge à orner et rafraîchir la ville par des fontaines somptueuses. Vous avez vu quelle riche campagne nous attendait dans le val d'Arno inférieur; du côté des Apennins s'élève un amphithéâtre de collines riantes, sur lesquelles on recueille l'huile la plus exquise et les vins les plus recherchés de l'Italie. Plus

loin les hautes montagnes, couvertes de vastes forêts de châtaigniers, offrent aussi leur tribut pour la nourriture du pauvre, sans exiger d'autre travail que celui de recueillir les fruits qu'elles portent chaque année. L'Arno qui pendant les grandes chaleurs abandonne presque son lit, le remplit de nouveau durant la saison des pluies, et ouvre au commerce et à la navigation une communication prompte et facile avec Pise et avec la mer.

Salut *Firenze la bella*, Florence la ville des fleurs, qui semble reposer, comme l'a dit M. Delécluze, sur un coussin de verdure; toi qui jadis eus pour armes un lys blanc sur un champ de roses, et qui le changeas pour un lys rouge !

Ce qui frappe surtout en entrant dans la ville, c'est l'aspect des palais des anciennes familles, masses carrées, pesantes, inébranlables, dont la force fait le principal ornement : ce sont d'épaisses murailles, des portes élevées au-dessus du sol, et auxquelles il faut toujours monter en venant de la rue ; de larges anneaux de fer ou de bronze, où l'on plaçait les cierges dans les illuminations publiques, et auxquels on suspendait aussi les drapeaux d'un parti(1): d'autre part, on n'y voit aucune ‹ nade, aucun péristyle, aucun où l'architecture prétende à la gr à la légèreté. A l'aspect de Flo je m'écriai, comme M. de Sismon reconnaît la ville des nobles, la de la force individuelle, la ville pouvoir public était faible quelq mais où chaque homme était ma seigneur dans sa maison.

Pour rendre l'idée plus sen j'emprunte à des lettres que M. cluze a publiées, en 1823, sur lie, la description suivante du Strozzi :

« Figurez-vous un énorme bâti dont l'ensemble a, au moins à la forme d'un cube. Le soubass est en pierres saillantes séparé de larges refends; et de distance e tance de grands anneaux de fer, c avec beaucoup d'art, sont atta des colliers de même métal, dan quels on mettait des torches arde certaines occasions. Ce soubasse très-élevé, est surmonté de deux ‹ construits en pierres simples, su quels des fenêtres cintrées, m petit nombre, se dessinent ave mâle élégance. Un large et riche blement devait couronner ce n ment, mais il n'y en a qu'une p de placée. Deux grandes portes trées aussi, s'ouvrent, l'une au l l'autre au couchant. Placé à l'u ces entrées, on voit l'intérieur d lais, au milieu duquel règnent un tique et une cour dallée pour re les eaux de la pluie. La largeur cour, relativement à la hauteur d nument, est petite, ce qui don

(1) On a disserté beaucoup pour savoir à quoi pouvaient servir ces anneaux. M. Berlinghieri, Siennois et président de l'académie de cette ville, donne l'explication suivante qui me paraît la plus simple et la plus raisonnable:

Lors de la construction de ces palais, la noblesse de Toscane, et surtout de Florence, était riche et puissante. Elle n'allait point en voiture mais à cheval, accompagnée d'une grande suite de cavaliers. Les anneaux que l'on remarque encore aux murs de quelques grands et vieux palais servaient alors à attacher les chevaux des nobles et de leur suite lorsqu'ils allaient se visiter.

Quant aux bras de fer placés aux fenêtres et aux crampons mis en haut, les premiers, selon l'opinion d'un savant florentin, Luigi Rigoli, ont toujours servi, et servent encore à attacher des torches les jours d'illumination : les maisons m en sont également pourvues. Les crampo employés à pendre des étoffes légères en s toile ou en paille pour garantir les appar des rayons du soleil.



Firenze. Piazza del Granduca. | *Florence. Place du Grand Duc.*



Cenni del. — Audot edit. — Pfnzer sc.

Firenze. Piazza del Granduca. | *Florence. Place du Grand-Duc.*

Dalla Loggia de' Lanzi. | *Prise de la Loggia de' Lanzi.*



Firenze. Fontana di Nettuno | *Florence. Fontaine de Neptune.*



Cicori del. *Audot edit.* *Pfister sc.*

Firenze. Piazza del Granduca.
Dalla Loggia de' Lanzi.

Florence. Place du Grand-Duc.
Prise de la Loggia de' Lanzi.



Firenze. Fontana di Nettuno

Florence. Fontaine de Neptune.

l'ombre et répand une teinte de gravité dans les portiques, dont les murs sont chargés d'écussons de six à sept pieds de haut, où sont peintes des armoiries. Toutes les boiseries, toutes les portes, sont massives et sculptées en bois qui a conservé sa couleur naturelle. Il y a dans tout cet ensemble quelque chose de grand, de sérieux, qui frappe l'imagination, et contraste singulièrement avec les mœurs actuelles. Songez à l'effet que peut produire, sous ce portique silencieux et grave, une jolie petite calèche bien légère, qui attend la maîtresse de la maison pour la conduire à la promenade. »

Dans le treizième siècle, de turbulente mémoire, chaque demeure était couronnée d'une forte tour à créneaux; outre cela, dans quatre ou cinq places principales, les nobles de tout un quartier se concertaient pour élever des espèces de fortifications mobiles, qu'ils appelaient *serragli*: c'étaient ou des barricades ou des chevaux de frise, avec lesquels on fermait en partie une rue, et derrière lesquels on se défendait. Aujourd'hui on marche sans crainte comme sans obstacle dans ces rues, revêtues de larges dalles, tellement bien jointes qu'on peut comparer ce pavé au carrelage le plus parfait. Je ne conçois pas comment les chevaux y tiennent, ils y vont cependant aussi vite qu'ailleurs et sans glisser.

Je me rappelle m'être beaucoup diverti à voir plusieurs personnes rassemblées devant une de ces vieilles demeures, et penchées vers un petit guichet d'un pied de haut à peine. Elles attendaient qu'une main leur passât un flacon en verre blanc garni de jonc, et que l'on nomme *fiasco*: chacun à son tour recevait le vin et donnait le prix par la petite ouverture. Cet usage remonte à l'ancien temps, où chacun était forcé de se fortifier chez soi, et voulait cependant tirer parti de son revenu. Les propriétaires de vignes, par suite marchands de vin, fermaient soigneusement leur porte, et pratiquaient de petites ouvertures aux murailles pour débiter leurs marchandises. La défiance était telle, que les guichets ne peuvent pas laisser passer une bouteille droite, et une porte épaisse se referme aussitôt.

Sur la place du Grand-Duc (Pl. 7 et 8), on peut faire un cours complet d'histoire florentine. Le *Palazzo-Vecchio* (Pl. 7) est la forteresse que le pouvoir démocratique se construisit, après avoir, dans la révolution de 1250, humilié l'orgueil des nobles. En même temps que, par une ordonnance, il contraignit les nobles à baisser leurs tours, il voulut s'en élever une à lui-même qui n'eût point de rivales. Sous la *Loggia*, loge ou galerie (les arcades noircies, à droite du palais), les magistrats s'assemblaient pour traiter les affaires à l'abri de l'inclémence de l'air, mais toujours exposés aux regards et à l'observation du peuple, devant lequel toutes les questions importantes étaient débattues. Derrière la loge on découvre le commencement des *Uffizii*, les offices, cette galerie si riche, construite par les Médicis lorsqu'ils se furent emparés du pouvoir absolu. Il n'est pas jusqu'au centre vide de la place qui ne rappelle un souvenir, celui de l'aristocratie vaincue. Là était, avant 1250, le palais des Uberti, que le peuple alors rasa jusque dans ses fondemens, décrétant que le sol resterait *inoccupé pour perpétuer l'infamie des traîtres.*

L'on doit à un respect religieux pour ce décret de voir le *Palazzo-Vecchio* construit à l'un des angles et non dans le centre de la place. Ce bâtiment carré, d'une architecture sévère, sans

colonnes, est construit de grosses pierres saillantes. Il a deux étages qui supportent un attique en saillie, surmonté de créneaux et terminé en terrasse. Dans des niches pratiquées sous la saillie de l'attique, on a peint des armoiries qui font un effet assez pittoresque. Au-dessus de la plate-forme s'élève une tour très-haute, dite *della Vacca*, d'une construction très-légère, et chef-d'œuvre d'architecture gothique : cette tour a son point d'appui sur des espèces de cons les qui font une saillie extrême, de sorte qu'on peut dire presque à la lettre qu'elle est construite dans l'air.

En 1298, Arnolfo di Lapo a donné les dessins de cette antique fabrique; cinq siècles ont passé sur elle sans même endommager ses portes noires et pesantes ; et, si l'on en juge d'après leur apparence, un laps de temps aussi considérable peut encore s'écouler et les laisser intactes. Au devant d'elles sont de chaque côté le David gigantesque de Michel-Ange, puissant ouvrage de sa jeunesse, et l'Hercule colossal, terrassant Cacus, de Baccio Bandinelli.

Il y a, à propos de ce David, une vieille histoire d'un gonfalonier Soderini, qui aurait pu fournir à notre Potier le type du bourgmestre de Saardam. Il fut le seul qui trouva quelques fautes dans l'ouvrage. Le nez surtout lui parut trop gros. Michel-Ange, qui pourtant n'était pas plaisant de sa nature, imagina de retoucher son œuvre devant le magistrat. Seulement il eut soin, avant de monter sur l'échafaud, de cacher dans sa main de la poussière de marbre, qu'il laissa ensuite tomber, après avoir fait semblant de frapper du ciseau le nez condamné. Soderini, enchanté, cria pour lors à l'artiste : *Vous lui avez donné la vie*. Il avait largement, comme on voit, mérité cette épigramme de Machiavel : « La nuit que mourut Pierre Soderini, son âme se présenta à la porte de l'enfer. Lors Pluton : *Pauvre sotte, toi en enfer ! va dans les limbes avec les bambins*. »

Voici une seconde anecdote qui offre plus d'intérêt. Dans une journée de guerre civile, où le Palazzo-Vecchio servit de forteresse à un parti, pierres, marbres, meubles pesans furent lancés de la plate-forme sur les assaillans. Un banc massif tomba sur le bras du David, et le brisa en trois morceaux. Par bonheur deux jeunes admirateurs de Michel-Ange eurent le courage de se glisser au milieu des soldats et du peuple qui combattaient encore, et d'emporter les précieux fragmens. Quand le calme fut rétabli, ils les réunirent et les rétablirent dans la perfection où on les voit maintenant. Ces jeunes gens étaient : Vasari, depuis l'élève, l'ami et le biographe de Michel-Ange ; et le peintre Salviati.

L'Hercule m'a rappelé la plaisante altercation qui eut lieu devant le grand-duc entre son auteur et le caustique Cellini. « Ton Hercule, disait ce dernier, a-t-il une tête d'homme, de lion, ou de bœuf? Logerait-on sous son crâne la cervelle d'un moineau? Ses deux épaules ressemblent aux paniers d'un âne, le dos à un sac de pommes de pin, etc., etc. » Bandinelli, envié à cause de sa faveur auprès du prince, peu estimé à cause de son caractère égoïste et sordide, furieux de la centaine de sonnets décochés contre son œuvre, invoqua le secours de la police, et eut assez de crédit pour riposter à quelques-uns par la prison. Heureux temps pour les arts, où une opposition de cette nature avait une telle importance! Du reste, Michel-Ange, moins

sévère que Cellini, déclara, dit-on, dans l'Hercule plusieurs parties admirables, notamment l'attache du col.

La vaste salle du conseil, exécutée par Cronaca, rappelle les mœurs et les habitudes de l'ancienne république. Mille citoyens y délibéraient sur les affaires publiques. Ils formaient un conseil d'état perpétuel, tandis que la première magistrature était de deux mois.

L'endroit de la tour appelé la *Barberia* et non l'*Alberghettino*, comme le fait observer M. de Valery, est demeuré célèbre par l'emprisonnement de Côme de Médicis à la suite d'un mouvement populaire. De là, raconte Machiavel, il entendait le peuple assemblé sur la place demander sa mort; de là il partit pour un exil qui servit à sa fortune. La *Barberia* est aujourd'hui bien déchue de sa destinée politique. Une partie sert de bûcher, l'autre est un cabinet réservé pour le service des gens de la garde-robe du grand-duc.

Sur les battans de la porte de la salle dite d'audience, on remarque avec plaisir les portraits de Pétrarque et du Dante.

Une autre pièce, espèce de garde-meuble, offrait il y a peu d'années, et peut-être offre encore, une réunion de portraits assez bizarres. A côté de plusieurs personnages de la f mille Médicis, figuraient un Louis XIV et un portrait de Napoléon, laissés par lui à l'île d'Elbe.

La *Loggia dei lanzi*, loge des lansquenets (nom que l'on donnait alors aux soldats allemands), ainsi appelée parce qu'elle était voisine de leur caserne, est un ouvrage d'Orgagna, en date de 1355. C'est le plus bel ornement de la place du Grand-Duc, et on peut le dire, le premier portique du monde. Il est fâcheux qu'il n'ait que trois arcades, et que Côme Ier. n'ait pu exécuter le conseil donné par Michel-Ange, de le continuer dans tout le tour de la place.

On peut appeler ces arcades les anciens rostres de Florence, d'où le peuple, convoqué au son du beffroi de la tour du palais vieux, était harangué. Là s'instalait le gonfalonier, là les généraux recevaient le bâton du commandement et les insignes de chevalier; là se promulgaient les décrets du gouvernement. Plus tard cette loge devint un dais magnifique pour les souverains dans certaines solennités. Je l'ai vue décorée, ou plutôt salie, par des draperies et du clinquant, servir au tirage d'une loterie. Pour l'ordinaire, elle sert d'abri pendant le jour et quelquefois la nuit à des portefaix.

Sous cette loge vous regretterez que Donatello n'ait point donné à sa Judith plus de noblesse et d'abandon. En 1495, une révolution enleva cette statue du palais de Pierre Médicis, et l'apporta à cette place. Elle devint une allégorie et un monument public de la délivrance de Florence. On inscrivit au bas ces mots redoutables : *Exemplum salutis publicæ cives posuère* 1495. *Emblème de la patrie délivrée, posé par le peuple.* A leur retour, les Médicis crurent devoir ménager le préjugé populaire, et laissèrent la statue en place, sans même toucher à l'inscription.

Le groupe de l'enlèvement d'une Sabine passe pour une des plus belles œuvres de Jean de Bologne. Puissance de l'art, qui, par le mérite de la seule exécution, parvient à rendre imposante une véritable scène de cabaret, comme l'appelle M. de Valery : un mari jeté par terre, dont un soldat emporte la femme!

En regardant le Persée, qui porte la tête de Méduse et foule aux pieds son cadavre, belle statue à laquelle vous reprocherez peut-être quelque affectation, rappelez-vous qu'un des élèves de Cellini lui servit de modèle. « J'ai pris pour modèle ce jeune garçon, raconte-t-il, car nous n'avons point d'autres livres pour apprendre l'art, que celui de la nature. » La Méduse est le portrait de sa servante, la belle Dorothée. Demandez aux artistes de notre nation dans quelle mansarde de Paris ils rencontreraient de tels modèles !

L'histoire de la fonte du Persée est, dans les mémoires de Benvenuto, un épisode trop délicieux pour que je me refuse le plaisir d'en traduire ici quelques passages.

Mille contrariétés se sont suivies dans les travaux préliminaires : c'est le feu qui prend à la baraque, le vent et la pluie qui refroidissent la fournaise Enfin tout se répare et le métal chauffe. Cellini, épuisé de fatigue et dévoré par une fièvre brûlante, est obligé d'aller se mettre au lit, avant que le temps soit venu d'ouvrir le conduit par lequel la fusion s'élancera dans le moule.

« Aussitôt que je fus au lit, j'ordonnai à mes servantes de porter à boire et à manger à tous les gens de mon atelier, et je leur dis : Demain je ne serai plus en vie. Celle qui conduisait toute ma maison, nommée Mona Fiore da Castel del Rio, la plus brave femme et la plus attachée qui fut jamais, me soignait de son mieux. Tout en me reprochant de manquer de courage, elle qui avait bon cœur, me voir si malade et si accablé, lui tirait des larmes, et elle avait soin de se détourner pour pleurer. Tandis que j'étais en proie à ce supplice, entre un homme tortu, il semblait une S majuscule, avec une

voix piteuse et lamentable, cc
celle des gens qui avertissent les
damnés que l'heure est venue
recommander à Dieu. « Benver
me dit-il, votre ouvrage est perd
il n'y a plus de remède au mor
A cette nouvelle je jette un cri,
eût entendu du troisième ciel; j
précipite à bas du lit, je saute su
vêtemens, je m'habille, non san
tribuer force coups de pied et de
aux servantes et aux autres qui
chaient à m'aider. Je criais en
mentant : Ah! traîtres! ah! env
c'est une trahison! Mais de par
je le saurai. Avant que je meur
laisserai au monde une preuv
ce que je suis, et une preuve ca
d'en épouvanter plus d'un. H
enfin, je vais, la tête perdue, à
atelier. Je vois ces gens épouva
stupéfaits, eux que j'avais quitt
si bonne disposition. Je comn
ainsi : « Or çà, écoutez-moi, et pui
vous n'avez pas voulu, ou que
n'avez pas su suivre ce que j'ai
obéissez maintenant que me voici
même à mon ouvrage; et que pa
ne s'avise de répliquer : il s'agit i
secours et non de conseils. » Sur
un certain maître Alessandro Last
me répondit : « Voyez, Benvenuto,
voulez entreprendre une chose co
les règles de l'art et qui est tout-à-
impossible. » Là-dessus je me ret
nai furieux, et prêt à faire un mau
coup; mais lui et tous les autres
crièrent à la fois : « Allons, comman
nous vous aiderons dans tout ce
vous ferez, tant que nous aurons so
de vie. » Je pense qu'ils me dirent ce
roles d'amitié, parce qu'ils s'attenda
à me voir bientôt tomber mort. J'
tout d'abord visiter le fourneau. Je
que le métal s'était entièrement
gulé, avait formé ce qu'on appell



Audot edit.

Firenze. Ponte a Santa Trinità. | *Florence. Pont de la Trinité.*

a. J'ordonnai à deux manœuvres
r en face, à la maison de Capretta
icher, chercher une pile de bois
unes chênes qui étaient secs de-
plus d'un an, et que dame Gi-
, femme de Capretta, m'avait
s. Les premières brassées à peine
ées, j'en remplis le foyer, parce
cette espèce de chêne fait un feu
vif que tous les autres bois.»
pendant peu à peu le gâteau com-
e à se liquéfier, grâce à une série
nœuvres que Cellini commande.
'oyant que, malgré l'opinion de
norans, j'avais pour ainsi dire res-
é un mort, je repris ma vigueur
int de ne plus sentir ni fièvre ni
:e de mourir. Tout à coup sur-
une détonation, et une grande
ie, comme un éclair, brille à nos
Tous, et moi plus que les autres,
fûmes frappés d'une terreur extra-
aire. Le fracas et la lueur cessés,
commençâmes à nous entre-regar-
Nous vîmes que le couvercle de la
aise s'était brisé et soulevé, de
que le bronze en sortait. J'or-
ai aussitôt d'ouvrir l'orifice de
moule; je fis en même temps frap-
ur les tampons du fourneau, et
it que le métal ne coulait pas avec
omptitude ordinaire, et que tout
bois avait passé à ce grand feu,
prendre tous mes plats, mes
les, mes assiettes d'étain, environ
cents, je les mis l'un après l'autre
it mes canaux, et j'en fis jeter par-
ins le fourneau. Alors tous mes ou-
s, voyant le bronze devenu parfai-
nt liquide, et le moule s'emplir, se
it à me seconder et à m'obéir avec
ige. Je leur commandais tantôt une
:, tantôt une autre; je les aidais et
écriais: « O Dieu! qui par ta puis-
: ressuscitas d'entre les morts et
as glorieux dans le ciel!».. En sorte que tout d'un coup mon moule s'emplit. Je me jetai à genoux et je remerciai le Seigneur de toute mon âme. Je pris ensuite une assiettée de salade qui était là sur une mauvaise table, je mangeai de grand appétit; et je bus avec tous ceux qui étaient présens; puis j'allai au lit sain et joyeux, car il était deux heures avant le jour, et je me reposai aussi tranquillement que si jamais je n'eusse été malade. Ma bonne servante, sans que je lui eusse rien dit, m'avait préparé un bon chaponneau bien gras. Quand je me levai, c'était l'heure de dîner; elle m'aborda gaiement en me disant: « Eh bien, où est donc cet homme qui se sentait mourir? Je crois que ces coups de poing et ces coups de pied dont vous m'avez bourrée cette nuit, dans votre rage de damné, ont épouvanté la fièvre, si forte qu'elle fût, et qu'elle s'est enfuie.» Tous ces braves gens qui me servaient, revenus de leur frayeur et remis de leurs extrêmes fatigues, allèrent acheter de la vaisselle de terre pour remplacer les plats et les écuelles d'étain, et nous dînâmes tous joyeusement. Je ne me rappelle pas de ma vie avoir fait un repas de meilleur appétit ni plus gai. »

Quel talent de narration! quelle verve! comme ce petit drame palpite d'intérêt!

Je me rappelle qu'en quittant le Persée, je voulus, par reconnaissance pour Cellini, aller voir ce *Ponte-Vecchio*, pont vieux où les orfèvres de l'époque et lui-même exposaient leurs merveilles. Que les temps sont changés! Les boutiques y sont encore; mais aujourd'hui, pas un travail, pas une pièce que notre Odiot daignât placer dans son étalage de la rue Vivienne.

Ma promenade ne fut pourtant pas perdue; car j'eus l'occasion d'admirer le pont de la Trinité, chef-d'œuvre

d'élégance et de légèreté (Pl. 9), construit en 1558 par l'Ammanato, et le premier modèle de ce genre d'arches à voûte surbaissée, dont notre pont d'Iéna offre une belle copie. A chacune de ses deux extrémités sont quatre statues représentant les quatre saisons. A un angle du quai, une sombre maison en forteresse étale sa masse terrifiante couronnée de créneaux. J'éprouvai le sentiment de plaisir qu'avait éprouvé avant moi M. Delécluze, de trouver là, au lieu de soudards prêts à assommer le passant comme en 1300, un café où l'on me servit une limonade et une glace que j'aurais pourtant désiré meilleures.

Maintenant que me voici un peu rafraîchi, portons nos pas vers la cathédrale ou dôme (Pl. 10). Voulez-vous juger du style que parlait la république de Florence vers l'an 1294, lisez le décret suivant :

« La haute sagesse d'un peuple d'illustre origine exigeant qu'il procède dans les choses d'administration de manière à ce que la prudence et la magnanimité de ses vues éclatent dans les œuvres qu'il fait exécuter, il est ordonné à Arnolfo di Lapo, chef-maître (*capo-maestro*) de notre commune, de tracer un modèle ou dessin pour la restauration de Santa-Reparata, lequel porte l'empreinte d'une pompe et d'une magnificence telles, que l'art et la puissance des hommes ne puissent rien imaginer de plus grand ou de plus beau ; et cela, d'après la résolution prise en conseil public et privé, par les personnages les plus habiles de cette ville, de n'entreprendre pour la commune aucune œuvre dont l'exécution ne doive répondre à des sentimens d'autant plus grands et généreux, qu'ils sont le résultat des délibérations d'une réunion de citoyens dont les intentions ne forment qu'une seule et même volonté. » On se croirait aux beaux jours d'Athènes.

Arnolfo dit Lapo se mit à l'œuvre. Après des travaux qui durèrent cent soixante ans, et qui furent conduits successivement par Giotto, Gaddi, Orcagna, Filippi et Brunellesco, l'église se trouva ce qu'elle est aujourd'hui, terminée à l'intérieur, mais manquant de façade. C'est de nos jours que la fabrique de la paroisse vient de faire élever près du portail les statues colossales d'Arnolfo et de Brunellesco.

L'aspect des murs énormes du dôme, revêtus richement en divers marbres, rappelle, dit M. Delécluze, les flancs latéraux de ces vieux meubles, plaqués de bois précieux et de diverses couleurs. Malgré cette variété, comme l'église est assez sombre, l'aspect grave des temples du nord s'y retrouve plus que dans les églises ordinaires d'Italie. Dans son ensemble, l'intérieur est trop nu, inconvénient qui frappe d'autant plus, que l'édifice m'a semblé habituellement vide de fidèles.

La partie la plus étonnante est la coupole, ouvrage d'autant plus merveilleux que le dôme est double, et qu'il fut élevé sans cintres, sans noyau, sans armature, et avec le seul secours d'un échafaud très ingénieusement imaginé par Brunellesco, qui avait conçu l'idée de cette grande machine, et qui conduisit le tout à fin par des procédés, pour lesquels la tradition de son art le laissait sans ressources.

A croire les Florentins, qui ne manquent pas plus qu'un autre peuple d'esprit national, Michel-Ange aimait si fort ce dôme, que, partant pour aller faire celui de Saint-Pierre à Rome, il alla prendre congé de lui, et lui dit : *Adieu, mon ami, je vais faire ton pareil, mais non pas ton égal.*



P. del — Audot edit. — Duran sc.

Firenze. Piazza del Duomo | *Florence. Place du Dôme.*



autre hommage de Michel-Ange
is le choix qu'il fit de la place où
it reposer, à l'église Santa-Croce,
sa mort. Il voulut que de son
au, les portes de l'église ouvertes,
it apercevoir le chef-d'œuvre
vait imité.
is ne lirez pas sans plaisir un vrai
'artiste échappé à Arnolfo, dans
uvement d'orgueil bien pardon-
L'opinion du temps attribuait
mblemens de terre à des courans
souterrains; Arnolfo fit creuser
uits profonds dans l'intérieur de
e, afin d'en prévenir les effets.
ai préservé des tremblemens de
dit-il en s'adressant à son mo-
it, Dieu te préserve de la
! »
coupole, à peine terminée, fit
à Paul Toscanelli, médecin,
lu premier gnomon que l'astro-
moderne ait exécuté : l'essai fut
ip de maître. Le rapprochement
liptique, et peut-être l'affaisse-
le la coupole, l'avaient mis hors
rice vers l'an 1757, époque où il
paré.
is la chapelle de la croix, ne
iez pas de vous faire montrer un
u de marbre blanc, lequel est
par les rayons du soleil, quand le
u solstice d'été ils traversent un
atiqué dans la lanterne du dôme.
omon, ou la plaque par laquelle
it les rayons du soleil, est élevé
pieds au-dessus du marbre, sur
se font les observations sur
uité de l'écliptique et les mou-
is apparens du soleil.
is vous ferez montrer sous ces
solennelles le tombeau de Bru-
co et son portrait en bourgeois
orence. Giotto, le restaurateur de
iture, repose à côté. Un autre
au renferme Marsile Ficino, le premier traducteur de Platon, le chef de l'académie platonicienne fondée par Côme de Médicis, et chanoine de la cathédrale; les chanoines n'ont pas tous été comme celui que servait Gil-Blas. Le monument de Pierre Farnèse, général florentin, est très-beau. On le voit dans un bas-relief, la dague au poing, éperonnant un mulet; son cheval avait été tué. Sur son ignoble monture il gagna la victoire.

Près d'une porte de la nef latérale j'ai contemplé avec attendrissement une naïve peinture, d'auteur incertain. C'est le Dante debout, en robe rouge, avec une couronne de laurier par-dessus son bonnet, et tenant un livre ouvert à la main. D'un côté est une sorte de représentation des trois parties de son poëme, et de l'autre une vue de l'ancienne Florence.

Au treizième siècle les églises furent parfois témoins de drames horribles; en voici un : la conjuration des Pazzi et de quelques autres familles contre les Médicis. J'extrais de Machiavel ce passage, parce qu'il est curieux en détails de mœurs d'une époque qu'on se plaît souvent à nous représenter comme profondément religieuse :

« Ils choisirent donc, pour assassiner les deux frères, l'église cathédrale de Santa-Reparata (nous avons vu, dans le décret de 1294, la cathédrale porter ce nom, quelques écrivains prétendent que c'est à cette époque qu'elle le changea pour celui de Santa-Maria del Fiore qu'elle porte actuellement; leur assertion est démentie par cette citation de Machiavel. La conjuration est de 1478, et, comme on voit, le nom n'avait point encore changé). Un cardinal était leur complice, et le pape, sans se mêler à la conjuration, eût été cependant bien aise de la voir réussir. Les conjurés voulaient que Giovan Battista

se chargeât de frapper Laurent; Francesco de Pazzi et Bernardo Bandini frapperaient Julien. Battista refusa, soit que les relations qu'il avait eues avec Laurent eussent touché son âme, soit que quelqu'autre motif le retint. Il répondit qu'il n'aurait jamais le courage de commettre un tel forfait dans une église, et de joindre ainsi le sacrilége à la trahison, refus qui fit manquer leur entreprise. Comme le temps les pressait, ils furent obligés de confier ce soin à messer Antonio de Volterra et à Stefano, deux hommes que leurs habitudes et leur caractère rendaient tout-à-fait inhabiles pour un semblable coup. Ces dispositions arrêtées, ils choisirent pour signal l'instant où le prêtre, qui disait la grand'messe, célébrerait la communion. Dans ce même moment l'archevêque devait s'emparer du palais public et se rendre, de gré ou de force, la seigneurie favorable, après la mort des Médicis.

» Tout convenu, ils se rendirent à l'église, où le cardinal et Laurent les avaient déjà précédés. Le temple était rempli de peuple et l'office divin commencé, que Julien de Médicis n'était pas encore arrivé. Francesco de Pazzi et Bernardo, désignés pour le frapper, allèrent le trouver chez lui, et firent tant par leurs prières et par leur adresse, qu'ils le décidèrent à se rendre à l'église. C'est une chose vraiment remarquable que la fermeté et l'inaltérable constance avec laquelle ils surent dissimuler tant de haine et un aussi épouvantable dessein; car en le conduisant au temple, pendant le chemin et dans l'église, ils l'entretinrent de bons mots et de plaisanteries de jeunes gens. Sous prétexte de lui faire des caresses, Francesco ne manqua pas de le tâter de la main, et de le presser même dans ses bras, pour voir s'il n'était pas revêtu d'une cuirasse ou de quelque autre défense pareille.

» Julien et Laurent connaissaient bien la haine que leur portaient les Pazzi et le désir qui les possédait de leur ravir l'autorité qu'ils avaient dans le gouvernement; mais ils étaient loin de craindre pour leur vie, persuadés que si les Pazzi voulaient entreprendre quelque chose, ils le tenteraient par les voies légales et non par un semblable forfait: c'est pourquoi, n'ayant aucune inquiétude sur leur propre vie, ils feignaient d'être leurs amis. Les assassins étant donc prêts, les uns se pressèrent auprès de Laurent, ce que la foule qui remplissait le temple leur permit de faire sans qu'ils éveillassent le soupçon; les autres se mirent auprès de Julien. L'instant marqué étant arrivé, Bernardo Bandini, avec une arme courte et destinée à cet usage, perce le sein de Julien, qui tombe après avoir fait quelques pas. Alors Francesco de Pazzi se jette sur lui, le perce de coups; et, aveuglé par sa fureur, il le frappe avec tant de rage, qu'il se fait lui-même une large blessure à la jambe. De leur côté, Messer Antoine et Stéfano attaquent Laurent, et, après lui avoir porté plusieurs coups, ils ne lui font qu'une légère blessure à la gorge, soit que leur manque de vigueur, ou que le courage de Laurent, qui se défendit avec ses armes dès qu'il se vit attaqué, ou qu'enfin le secours de ceux qui l'entouraient ait rendu vains tous leurs efforts. Ils se sauvèrent alors saisis d'épouvante et coururent se cacher; mais on les découvrit bientôt: on les fit mourir d'une manière ignominieuse, et on traîna leur cadavre par toute la ville. Laurent, de son côté, entouré de tous ses amis, se renferme dans la sacristie du temple. Bernardo Bandini, voyant Julien expirant, frappe encore

Neri, grand ami des Médicis, poussé par une antique haine ou pour l'empêcher de secourir Julien. Non content de ces deux homicides, il s'élança vers Laurent pour suppléer, par son courage et sa promptitude, au coup qu'avaient manqué ses complices par leur faiblesse et leur lenteur; mais l'ayant trouvé réfugié dans la sacristie, il ne put exécuter son dessein. Au milieu du tumulte, occasioné par ces scènes terribles, et qui aurait pu faire croire que le temple s'écroulait, le cardinal se réfugia à l'autel, où les prêtres eurent les plus grandes peines à le préserver, jusqu'au moment où la seigneurie, après avoir tout apaisé, put le ramener à son palais. »

Après un coup d'œil aux quatre évangélistes du *Donatello*, nous sortirons de la cathédrale pour admirer le *Campanile*, et répéter la phrase laudative consacrée, qui, pour la première fois, sortit de la bouche de Charles-Quint : *C'est un monument à conserver dans un étui*.

Figurez-vous une tour haute de deux cent cinquante-huit pieds, incrustée de marbres précieux, travaillés en bas-reliefs et en groupes parfaitement sculptés. Cependant cet édifice date de 1334, du temps où la sculpture n'avait pas encore d'école, ni le dessin d'académie, quand la nature seule donnait des lois. Il est l'ouvrage de Giotto, d'un paysan qui laissa le troupeau qu'il conduisait dans la vallée de *Vespignano* pour travailler dans le grossier atelier de Cimabué, pour surpasser son maître et se montrer également habile dans l'art de construire, pour devenir l'ami du Dante et de Pétrarque, et mourir à Florence chargé d'années, d'honneurs et de biens, chanté par les premiers de ses poëtes et honoré par les meilleurs de ses citoyens. La statue du *zuccone*, du chauve, par Donatello, rivalise avec l'antique pour la noblesse du style et l'expression.

Sur la même place est le baptistère ou église Saint-Jean. Le joyeux Debrosses prétend que c'est un vieux temple de Mars, qu'on a métamorphosé en baptistère contre l'intention des fondateurs. Le fait est que c'est une construction du sixième siècle, et qui servit d'abord de cathédrale à la ville. On la dut à la reine Théodelinde, lorsque la Toscane était soumise à la domination des Lombards. Une multitude de ruines antiques, dit M. Valery, offrait aux constructeurs des pierres toutes taillées, des débris de chapiteaux et de colonnes. Ces nombreux fragmens, étrangers les uns aux autres, se montrent dans le baptistère, et l'on y reconnaît entre autres une pierre portant une belle inscription romaine en l'honneur d'Aurélius Vérus.

L'édifice est de forme octogone et assez peu élevé. Il a trois portes en bronze, dont l'une, du côté du midi, est sculptée par André Pisano, et les deux autres de la main de Ghiberti, sont célèbres par la beauté de leur travail et l'admiration qu'elles causèrent à Michel-Ange, qui disait *qu'elles étaient dignes de fermer le paradis*.

Elles furent décrétées par la seigneurie et les prieurs de la confrérie, après la cessation de l'horrible peste de 1400, afin de décorer le temple du protecteur de Florence. Un décret invita tous les artistes d'Italie à présenter des dessins de portes, qui fussent plus belles encore que celle exécutée déjà par André Pisano. Ghiberti, jeune homme de vingt-quatre ans, sortit vainqueur des grands maîtres de l'art, Brunellesco et Donatello. La

dépense fut, dit-on, de 40,000 sequins, qui feraient aujourd'hui plusieurs millions.

L'entablement extérieur de ces trois portes est décoré de groupes de statues, qui ont rapport à la destination du lieu. Intérieurement le plancher est en mosaïque. A la voûte sont exprimées, aussi en mosaïque, des images de saints et la figure gigantesque de Jésus-Christ, qui a au moins vingt pieds de proportion. La mosaïque sur laquelle on marche n'offre que des ornemens. La décoration du reste de l'église est plus moderne, elle brille d'or de tous côtés. Les fonts de baptême sont placés près du mur, quoique ce monument prenne aussi la forme octogone intérieurement.

Deux colonnes de porphyre s'élèvent à la principale entrée. Elles ont été données aux Florentins par les Pisans, en 1117; et la chaîne de fer qui est suspendue à la muraille est un trophée de la conquête de Pise par les Florentins, en 1362; c'était la chaîne du port de Pise.

La plus belle réunion de villageois toscans que j'aie jamais vue, ce fut sur cette place du dôme, à un feu d'artifice qui se tire chaque année au samedi-saint, entre le baptistère et la cathédrale. Les femmes portent ordinairement le chapeau rond en feutre noir, avec une grande plume noire placée sur le devant; cette coiffure leur sied à merveille. Ce jour-là je suivis la foule avec un de mes amis : elle était telle, que nous y fûmes comme portés. Dans la nuit on avait disposé sur la place un grand coffre de forme ovale, plein de pièces d'artifice : à midi précis une fusée lancée de la cathédrale y mit le feu, et aussitôt toutes les cloches de la ville sonnèrent. Les grenades qui s'échappaient de la
machine enflammée vinrent «
contre l'église et sur nous. On se p
on se culbuta pour les éviter;
une joyeuse fête, de laquelle
grand plaisir d'avoir pris ma pai
promettant cependant d'apporter
d'empressement pour l'année sui

Tout en nous acheminant v
palais Pitti, je vais vous en app
l'origine, telle que le secrétaire d
rence la raconte, au livre VII «
histoire. Vers l'an 1460, pend
dernières années de la dominati
Côme, une scission se manifest
son parti, ainsi qu'il arrive dan
les partis vainqueurs. Le perso
le plus influent de cette scissi
Lucca Pitti, homme que Mac
qualifie courageux et plein d'a
qui parvint à la charge de gonfa
de justice, fut par la république n
chevalier, et reçut de la seigneu
de Côme, ainsi que de la vill
pressée à les imiter, des présen
lués à plus de vingt mille ducat
influence devint enfin si grande,
l'historien, que ce n'était plus
mais messer Lucca qui gouvern
république.

« Il en conçut une telle présom
qu'il fit commencer à Florence
Ruciano, à un mille de la ville,
édifices superbes et d'une magnifi
royale : celui de la ville surtout
le plus vaste qu'un simple citoy
jusqu'à ce jour fait construire.
reculait devant aucun moyen ext
dinaire pour les terminer. Non-
ment les citoyens et les plus si
particuliers lui faisaient des pré
et lui fournissaient les maté
nécessaires à la construction, ma
communes et des populations en
l'aidaient de leurs ressources.
plus, tous les bannis, les assassin
voleurs, tous ceux qui avaient en



Firenze. Palazzo Pitti. | Florence. Palais Pitti.

par leurs crimes la vengeance publique, trouvaient dans ces deux édifices un asile assuré, pourvu qu'ils pussent être utiles à la construction. »

Est-ce par ironie sanglante que Lucca Pitti, au lieu d'éterniser par quelque belle inscription sa reconnaissance envers la république entière, ou tout au moins envers ceux de ces auxiliaires qui n'étaient ni bannis, ni héros de grands chemins, eut l'impolitesse bizarre de ne remercier qu'une honnête mule?

Dans les ornemens du palais, un de ces animaux, sculpté en bas-relief sur marbre noir, et placé là par son ordre, attire encore aujourd'hui l'attention des voyageurs. L'original de ce portrait travailla au transport des matériaux employés à la construction de l'édifice, ainsi que l'explique le distique suivant :

Lecticam, lapides et marmora, ligna, columnas,
Vexit, conduxit, traxit et ista tulit.

Elle porta, tira, voitura, mena, litière, pierres, marbres, bois et colonnes.

Quelques années s'écoulèrent ; Pierre de Médicis, après la mort de Côme, ressaisit le pouvoir d'une main ferme, et, au milieu de toutes ces révolutions, dit Machiavel, il n'y eut jamais d'exemple plus remarquable des vicissitudes de la fortune que Lucca Pitti, préservé de l'exil par l'humiliation la plus complète. On vit soudain toute la différence qui existe entre la victoire et la défaite, entre le mépris et la considération. Sa demeure, jusqu'alors fréquentée par la foule des citoyens, n'offrait plus qu'une profonde solitude. Lorsqu'il paraissait dans les rues, ses amis et ses parens craignaient, non-seulement de l'aborder, mais même de le saluer; car les uns avaient perdu leurs honneurs, les autres une partie de leurs biens, et tous étaient également menacés. Les édifices superbes qu'il avait commencés furent abandonnés par les ouvriers : les faveurs dont on avait été autrefois prodigue envers lui se convertirent en outrages et ses honneurs en opprobre, de manière que la plupart de ceux qui jadis lui avaient fait don de quelqu'objet précieux pour acheter ses bonnes grâces, le lui redemandaient comme n'étant qu'un simple prêt, et ceux qui jusqu'alors l'avaient porté jusqu'aux nues, l'accusaient d'ingratitude et de violence.

Nous visiterons ce palais sous la direction de M. Delécluze, à qui je vais emprunter un fragment d'une de ses charmantes lettres, qu'il est à regretter de voir ensevelies dans les feuilletons de vieux journaux :

« Comme résidence du souverain, comme morceau curieux d'architecture, et l'un des dépôts les plus importans de statues et de tableaux, le palais Pitti, et les jardins Boboli qui y tiennent, forment l'ensemble le plus beau et le plus curieux dans ce genre à Florence. Ce palais est situé de l'autre côté de l'Arno, au delà et dans la direction du *Vieux-Pont*. De la place sur laquelle est son entrée, il présente trois étages de hauteur à peu près égale : la largeur du dernier, moins grande, pyramide sur les autres. De fausses portes à rez-de-chaussée et des fenêtres aux deux étages, le tout cintré, donnent à cet édifice, bariolé de refends, un air de grandeur et de simplicité qui étonne plus qu'il ne séduit au premier moment. Deux ailes, semblables au rez-de-chaussée, s'avancent carrément devant le palais et en forment la place. La porte du palais est au milieu du monument : on entre par la gauche dans les jardins Boboli. En suivant ce dernier chemin, on fait le

tour du flanc gauche de l'édifice, et l'on arrive à la façade intérieure qui donne sur le jardin. Deux ailes qui s'avancent sur le corps de bâtiment principal, et qui joignent par devant une terrasse qui s'unit au rez-de-chaussée par un portique de colonnes doriques, forment une cour dont trois faces se composent de trois étages : l'un est dorique, l'autre ionique, et le dernier corinthien. A droite, le palais n'est pas terminé; à gauche, on voit des constructions modernes qui, je le suppose, sont des appartemens particuliers, et plus loin les communs (1). Devant la façade intérieure du château est figurée dans le jardin une arène demi-circulaire; des gradins en pierre l'entourent, et le cintre, planté régulièrement d'arbres, peut servir à donner des bals ou de grandes fêtes.

» L'ensemble des jardins Boboli a la forme d'un clavecin, dont la plus grande dimension court parallèlement au palais. Une grande allée, qui coupe l'arène, monte ensuite vers le sommet d'une colline, sur la gauche de laquelle est un pavillon, et au delà des murs un petit fort. En tournant sur la droite, on saisit d'un seul coup d'œil toute la longueur du jardin, sur laquelle est tracée une immense allée toute garnie de statues en marbre blanc, et interrompue à plusieurs endroits par des vasques de la même matière, faites pour recevoir les jets de l'eau. Des deux côtés de cette allée sont des bosquets coupés de promenades réguliè dont l'épaisseur va en diminuan l'extrémité du jardin, qui, de c fait la queue du clavecin. Lucc en avait fait faire les dessins a nellesco. L'ouvrage ne fut avan sous un de ses descendans; et, Côme Ier., qui en fit l'acqu en 1549 de Bonaccorso, petit- Lucca, et l'embellit, ce lieu n cessé d'être la résidence des d Toscane, qui tous ont contribu rendre plus beau et à y amas chefs-d'œuvre les plus précieu arts.

» Le palais Pitti et les jardins sont évidemment le type qui a s modèle pour bâtir Versailles siner son parc; et la mauvaise p terie que je vous ai faite derniè sur les pruneaux de Tours, le bons de Bayonne et les froma Parme, qui ne sont point faits d pays dont ils portent les nom viendra moins frivole en vous reconnaître que nos *châteaux*, tout nos *jardins à la française* d'invention italienne. Ce jard Florence a tout-à-fait intérieu l'apparence du parc de Versaill grandes allées droites ornées tues, les terrasses soutenue des murs, les bosquets dessi étoiles, sont les mêmes; et si vou suivi avec attention la descripti je vous ai donnée du palais Pitti retrouverez encore dans la disp de son plan une ressemblance pante avec celui du château de sailles, seulement il est retourné ce dernier, la cour de marbre ailes en avance sont du côté de l et la grande façade du côté du tandis qu'on avait fait le contra palais Pitti. Cette résidence ne pas fort belle déjà par elle-mêm

(1) Cette cour est tellement petite que pour regarder le palais, en quelqu'endroit que l'on se mette, il faut lever la tête d'une manière incommode. Les Italiens affectent souvent de faire les cours étroites pour donner de la fraîcheur aux appartemens. J'avoue que, sans respect aucun pour l'œuvre d'Ammanato, regardée comme l'un des meilleurs morceaux de l'architecture moderne, je fus tenté de trouver à tout cela une physionomie triste, et un peu de l'air d'entrée d'une prison.

deux fois; on en cite un qui l'est jusqu'à quatre. Une de ses lettres, datée de Mantoue, nous apprend que pour connaître la détresse, le grand poëte n'avait point eu besoin de quitter la cour.

« J'aurais grand besoin, dit-il, des hauts-de-chausses que m'avait promis la signora Tarquinia, car je n'ai pas de quoi changer. Un pourpoint de moire, dont le prince sérénissime m'a fait cadeau, et le jupon, quoique neufs et tout brodés, feront triste figure d'ici à quinze jours, et, n'ayant pas d'argent, je ne sais comment faire. »

Les manuscrits de Machiavel sont renfermés dans six boîtes qui, indépendamment des diverses pièces de sa main, contiennent les lettres originales et les instructions dont il fut chargé par la république, ainsi qu'un grand nombre de lettres à lui adressées par des personnages importans. M. Valery nous apprend que, lors de son séjour à Florence, il vit vendre à lord Guilfort trois volumes de ces autographes pour le prix de 72 livres sterling. Il est impossible de mettre plus de bonne grâce à faire les honneurs d'une bibliothéque que le bibliothécaire actuel, le zélé M. Molini.

Nous venons de voir le palais, demeure des souverains, depuis que le pouvoir s'est perpétué sur des bases solides à Florence. N'oublions pas celui du *Bargello* (c'est le nom du chef de la justice), ou bien encore du Podesta, qui fut la première résidence des chefs de la république naissante.

La première ordonnance, portée au nom du peuple lors de la révolution de 1250, enjoignit aux nobles d'abaisser leurs tours jusqu'à la hauteur de 50 brasses. Les matériaux que fournit la démolition de tant de fortifications privées furent employés à la défense commune; on en bâtit les murailles ville dans le quartier au midi de l' En même temps on fonda le pal Podesta : c'est là qu'on établit les bres du gouvernement, qui ju avaient habité des maisons pri qui ne s'étaient réunis que d églises. Son entrée principale mée, et l'on voit encore sur la p lions, l'emblème de la ville de F Il offre extérieurement à peu mêmes dispositions que le pal chio, à cela près qu'il est pl encore, et que ses créneaux p breux frappent davantage. La est également surmonté d'une porte par laquelle on y entre la rue *del Palazzio*. S'il y a un Florence, qui doive nous tran en idée vers le treizième siècle, sûr c'est celui-là. Une énorm carrée, dont les murs ont peu nêtres et sont très-hauts, ne lai nétrer qu'un jour mystérieux da enceinte. Un grand puits est pré porte (Pl. 12); et, sur la g monte le long d'un mur élevé calier massif d'un gothique part à l'Italie, et couvert d'un toit d pente lui est parallèle (1). Sous jusqu'aux marches, la muraille crustée de tables de pierre su quelles sont gravés les noms, pr et qualités de tous les juriscons qui bien ou mal ont rendu la dans ce lieu. Les plus ancienne de 1400 et tant. Le monumen de 1250, et a été construit sur le sins d'Arnolfo di Lapo. Aujou on a établi là les prisons et le de justice. J'avouerai que l'int de ce palais, si terrible à l'exté

(1) L'artiste, pour ajouter à l'effet, a i dans son dessin les costumes du treizièm l'illusion est complète, on peut se croire vieux Florentins.



D del. Audot edit. Durau sc.

Firenze. Palazzo del Podestà. Florence. Palais du Podesta.



D. del. Audot edit. Dyrou sc.

Firenze. Chiesa di S. Spirito. | *Florence. Eglise du S.t Esprit.*

m'a paru assez sain et assez propre; tout est blanchi à la chaux, et l'air circule de tous côtés. Les portes des différentes chambres donnent sur des balcons en saillie, dont plusieurs étages règnent dans une grande cage de pierres solides et épaisses. L'ensemble aurait peut-être obtenu de ma part moins d'indulgence, si j'avais été condamné à l'habiter comme prisonnier.

J'oubliais d'ajouter que là aussi se trouvent les bureaux du fisc. A côté de la porte par laquelle on entre dans ces bureaux, est une lame de bronze incrustée dans un carreau de marbre blanc, dont les extrémités sont en acier et qui a deux brasses de longueur, correspondant à quatre anciens pieds de Rome, du Capitole. C'est là la seule mesure linéaire connue et prescrite par la loi dans toute la Toscane, où anciennement chaque ville, bourg, etc., avait ses poids et ses mesures particuliers. L'uniformité des mesures est un bienfait dont le pays est redevable au grand-duc Léopold.

M. Delecluze présente avec raison l'église actuelle de *Santo-Spirito*, du Saint-Esprit (Pl. 13), construite sur les dessins de Brunellesco, comme le modèle du style intermédiaire entre celui d'Arnolfo di Lapo et celui du Bramante, qui un peu plus tard donna tant de lustre à l'architecture dite de la *renaissance*. Ce beau monument, dit-il, dont le portail n'est pas terminé, forme la croix latine, est surmonté d'un dôme, et bâti en pierre brune. La nef est divisée en trois parties, dont chacune, des deux côtés, forme un long portique soutenu par des colonnes corinthiennes d'un seul morceau, et unies entre elles par des arceaux en plein cintre. L'entablement, figuré sur le chapiteau de chaque colonne, peut ne pas être d'un goût bien pur, mais il donne à ces colonnades une rare élégance. Au-dessus des corniches règnent de longues galeries; le mur est percé de grandes croisées larges; la seule disposition gothique, dans cet édifice, éclaire cette nef, dont le plafond est en charpente travaillée comme de la menuiserie soignée. Dans le fond on découvre les deux grandes archivoltes au milieu desquelles s'élève la coupole. Dessous est un petit temple en marbre pour recevoir le tabernacle et l'autel. Cette dernière portion, plus moderne, jure avec le reste du monument, et est un des exemples du malheur que le luxe porte aux arts. Ce petit dôme est du plus mauvais goût. L'église, bâtie en pierre obscure, mais pure de style, correcte de dessin, est un admirable ouvrage d'architecture; toutes les chapelles, qui ne sont que de grandes niches adossées aux deux grands murs, sont ornées avec soin, et dans plusieurs de celles qui sont au fond on remarque des ouvrages de Giotto et de Bronzino, et un Christ mort de Jean de Bologne. Le chœur et le maître-autel sont d'une rare magnificence. La sacristie, véritable temple du dessin de Cronaca, n'est pas moins admirable.

Cette église en remplace une qui périt en 1471, dans un accident qui peint l'esprit et les mœurs d'une époque. Il faut lire le passage suivant de Machiavel:

« Les mœurs corrompues acquirent un nouveau degré de corruption par l'exemple des courtisans du duc de Milan, lorsqu'il vint, en 1471, avec le duchesse et toute sa cour, à Florence, pour remplir, à ce qu'il disait, un vœu qu'il avait formé. On le reçut avec toute la pompe convenable à un aussi grand prince et à un ami aussi puissant de la république. On vit alors ce que notre ville n'avait jamais vu: on

était dans le carême, temps auquel l'Église ordonne l'abstinence de la chair dans les repas, et toute la cour du duc, sans respect pour Dieu et pour son Église, ne se nourrissait que de viande. Parmi les spectacles nombreux qu'on célébra en l'honneur de ce prince, on représenta dans l'église de San-Spirito la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres; et les feux dont on se servit pour cette représentation ayant occasioné un incendie qui consuma toute l'église, la multitude se persuada que Dieu lui-même, indigné contre nous, avait voulu donner cette preuve de son courroux. Et si ce prince trouva Florence remplie de courtisanes en proie aux voluptés, et souillée par des mœurs opposées à l'esprit d'une république, sa présence ne fit qu'ajouter au mal : aussi les bons citoyens pensèrent qu'il était urgent d'y mettre un frein; et une nouvelle loi mit des bornes au luxe des vêtemens, des funérailles et des festins. »

Que dites-vous des idées de Machiavel en économie politique? Tant il est vrai que les sciences ne peuvent marcher que pas à pas et lentement. Le vigoureux génie auquel on doit *le Prince* partageait, au sujet des impôts, les préjugés de son époque.

Voici pourtant une église, *Santa-Maria-Novella*, Sainte-Marie-la-Neuve (Pl. 14), dont la façade est terminée, ce qui n'est pas fréquent à Florence; et même cette façade, construite sur les dessins d'Alberti, est fort belle; et de plus elle offre deux curiosités astronomiques : un cadran céleste destiné à mesurer la grandeur de l'axe céleste compris entre les tropiques, méridienne la plus ancienne de l'Europe, et l'armille ou sphère céleste de Ptolémée. On les doit au père Ignace Danti, dominicain et cosmographe de Côme Ier. Cette façade, les murs du couve les deux obélisques de marbre (1) sés sur des tortues de bronze, for un ensemble qui a beaucoup de c tère.

J'en demande pardon aux âmes ses; mais ma première pensée, e nétrant dans l'intérieur de l'églis pour Boccace. Je me rappelai la qui sert d'introduction au Décamé et la rencontre que l'écrivain fit ce lieu d'une bande d'aimables et je conteurs. Mon imagination ma bientôt la fenêtre haute, avec vit coloriés, sous laquelle les sept j dévotes étaient assises en cercle, qu'après avoir dit un *Pater*, elles mencèrent à se lamenter sur les moraux et physiques de la pest désolait leur ville natale. Boccace blit la vertu de ces dames en les d vant : *fuyant, comme elles auraien la mort, les exemples déshonnêtes nés par les autres*. Une d'elles l'ape venant dans son costume lugubre a ter à l'office divin; il s'approche, en leur résolution d'abandonner la pour la retraite sûre et champêt la ville de *Schiffanoia* (aujourd'h villa Palmieri, à peu de distanc Florence, sur les bords du Magno et se mêle alors timidement au cercle pour lequel son Décaméron composé.

Ce vénérable édifice est encor grande partie tel que Boccace l'a peint. Il a été terminé en 1350. Mi Ange en faisait le plus grand ca disait qu'il aimait *Marie-la-N comme une fiancée*. L'architecte ici d'artifice; les arcs des nefs vo diminuant par degrés : ce qui a effet de les faire paraître plus gra

(1) Notre planche n'en représente qu'un le point de vue d'où l'église est prise l'a ainsi.



Audot edit. Bury sc.

Firenze. Piazza di S.ta Maria novella | *Florence. Place de S.te Maria novella.*

comme si on les voyait en perspective.

Je regardai, avec plus d'intérêt et de respect que d'admiration, l'ancienne et célèbre image de la Vierge de Cimabue, qui fut le signal de la renaissance de l'art à Florence. Son apparition excita un enthousiasme prodigieux. Elle fut portée par le peuple, en triomphe et au bruit des fanfares, de l'atelier du peintre à la place qu'elle occupe encore aujourd'hui.

J'éprouvai le même intérêt pour le grand crucifix qui est au-dessus de la porte d'entrée. C'est un des premiers ouvrages de Giotto. Il est à regretter que les fresques des peintres grecs, qui servirent de maîtres à Cimabue, soient à peu près détruites. Peut-être eût-on mieux fait de veiller à leur conservation que de leur donner pour compagnie, dans la chapelle souterraine où elles se trouvent, de vieilles planches qui servent pour les gradins dans les solennités.

Les peintures du chœur et de plusieurs des chapelles, par Ghirlandajo, sont curieuses en ce qu'elles donnent, dit-on, les portraits de plusieurs personnages historiques. Dans la vie de la Vierge, Jean et Laurent de Médicis l'ancien seraient représentés sous la figure de saints et de docteurs, conservant les costumes et la tournure de l'époque à laquelle ils vécurent. Ces fresques, auxquelles certains auteurs prétendent que Michel-Ange a mis la main, rappellent le temps où, âgé de quatorze ans, il travaillait dans l'atelier de Ghirlandajo, et, au lieu de payer son maître, recevait déjà de lui une rétribution de dix florins par an. On prétend aussi que les soldats d'un martyre de sainte Catherine, par Buggiardi, furent dessinés par l'enfant sublime, afin de tirer d'embarras l'auteur du tableau, peintre médiocre, ridicule par son amour-propre, et qui lui servait d'objet habituel de risée. Les tombeaux des deux cardinaux Guidi ont été exécutés à Rome sur des dessins de Michel-Ange, dans la maturité de son talent de statuaire.

Il paraîtrait que de tout temps les huissiers ont eu maille à partir avec les peintres, si l'on s'en rapporte à la vengeance qu'Orgagna tira de l'un d'eux dans son tableau de l'enfer. Le personnage qu'il y a placé avec un papier au bonnet, n'est autre que l'huissier de la commune, qui avait saisi les meubles de l'artiste.

Le couvent de dominicains, dépendant de Sainte-Marie-Nouvelle, est adjacent à cette église. Il a été fondé par ces riches moines, en 1239, sur les dessins de deux religieux, fra Sisto et fra Ristoro, et la première pierre a été posée par le cardinal Latina. Le monastère est très-spacieux et très-beau. Aujourd'hui, qu'il n'est plus question d'inquisition, ces bons frères, qui cumulaient jadis la procédure criminelle et l'apothicairerie, n'exercent plus que la dernière de ces deux missions sur la terre. Lady Morgan, qui s'était vu refuser l'entrée de cette retraite, dont *nul pied de femme ne doit fouler les parvis intérieurs*, aura sans doute moins regretté de n'avoir pu visiter deux portraits célèbres, la Laure et le Pétrarque, lorsqu'elle aura lu dans M. Valery que l'authenticité de ces portraits est, avec très-forte raison, contestée. Parmi les portraits des plus célèbres dominicains, celui de Savonarola attira le plus mon attention.

La *fonderia*, apothicairerie et parfumerie à la fois, est l'une des branches les plus productives des revenus de ces frères. En frappant à l'une des portes latérales du couvent, on fait arriver un *fraticino*, ou petit page encapuchonné,

âgé de dix à douze ans, plein de grâce et d'agilité. Il conduit les acheteurs au *magazzino*, à travers une suite de pièces magnifiques, où les crucifix et les madones, les vases de porcelaine et les ornemens d'or moulu, offrent un mélange du sacré et du profane tout-à-fait singulier. Le magasin est une vaste et élégante pièce, de laquelle on a la vue du jardin, des cloîtres et de l'intérieur du couvent. Elle est entourée d'armoires à vitraux où les eaux cordiales, les conserves aromatiques, sont mêlées aux cosmétiques et aux poudres odoriférantes. Je me souviens de jolis petits livres de prières servant de pelottes, de missels en coffrets de toilette. Cependant le frère lai, humble, modeste et posé, préside à ce *nid d'aromates*, pesant sa poudre et mesurant son eau de violette. Son capuchon, sa robe, son cordon, son rosaire, forment contraste avec son emploi mondain. Un sourire venait sur mes lèvres, qui s'est arrêté, quand je me suis rappelé le temps où les couvens étaient les dépôts des lumières. C'était alors un usage assez commun chez les moines de charmer les loisirs de leur retraite, en se livrant à quelques occupations qui les rattachassent au monde. Ils choisissaient généralement des objets d'utilité, et dont la distribution pût servir à des actes de bienfaisance. La préparation des drogues médicinales remplissait leur but; les couvens pauvres imaginèrent naturellement de couvrir leurs frais de fabrication, en débitant aux riches des cosmétiques, que leurs talens de chimistes leur permettaient de confectionner mieux que personne.

L'*Anunziata*, l'*Annonciade*, église favorite des miracles et de la mode, fondée par les *servites* de Marie, *i servi di Maria*, est une des plus célèbres de la Toscane. Sur la place qui la cède est la statue équestre du gr duc Ferdinand Ier. Tacca la fondit le bronze des canons pris aux T par les chevaliers de Saint-Étienn lit sur la sangle du cheval cette ins tion : *Dei metalli rapiti al fiero Ti* du métal ravi au Thrace farouche souhaiterait plus d'animation da cheval et dans le cavalier.

L'église a la forme d'une croi n'a qu'une seule nef. La tribu la coupole en forme de roto sans fenêtres ni ouverture, sont effet extraordinaire. Alberti en d les dessins; le marquis de Man Louis Gonzague, en fit les frais.

Voyez-vous, me disait un de amis florentins, cette première ch le, à main gauche en entrant, qui plendit d'argent, d'or et de pierr c'est la fameuse chapelle *della-Sa sima-Virgine-Annunziata*, const par ordre de Pierre, fils de C père de la patrie; l'autel est en a massif; la tête du Sauveur, sur l'a est d'André del Sarto. Tous les mens qui décorent cette chapelle dus à la dévotion de quelques pr pieux de la chrétienté, et surtou Florentins, qui ont toujours e grande vénération l'image de la de Jésus-Christ, peinte à fre en 1250, par Bartolommeo. Jadis eussiez vu suspendus à cette voûte nombrables *ex-voto*. C'étaient so d'énormes mannequins couvert riches habits, et représentant d' tres personnages. D'habiles artist dédaignaient pas quelquefois de vailler à ces figures. Cellini fit un Alexandre qui se balança là-haut long-temps; un jour la corde laquelle il était attaché se romp y avait quelque danger à venir pri ce lieu. Aujourd'hui la voûte est n

et la personne du fidèle n'est plus menacée.

Dans l'église *modernisée* il reste à admirer des ouvrages d'Allori, de Volterrano, etc., et une œuvre plus récente, les bas-reliefs du tabernacle qui sont de Thorwaldsen.

Dans la chapelle *della-Vergine-del-Soccorso,* de la Vierge-de-Bon-Secours, construite aux frais et d'après les dessins de Jean de Bologne, cet artiste a exécuté lui-même, à plus de quatre-vingts ans, les deux génies tenant deux flambeaux éteints que l'on voit assis sur son tombeau.

Mon esprit national seul me décida à accorder un regard à une statue de saint Roch, en bois de tilleul, par un sculpteur français nommé Jann.

C'est dans le magnifique cloître, du dessin de Cronaca, qu'il faut aller chercher la *Madone del Sacco,* la Vierge au sac, chef-d'œuvre de grâce, de naturel et de pureté, d'André del Sarto. Michel-Ange et Titien n'ont pas été les plus froids de ses admirateurs. Le saint Joseph, qui s'appuie sur un sac de blé, a valu au tableau le nom par lequel on le désigne. On raconte une autre origine de ce nom. André, dit-on, dans un moment d'extrême indigence, aurait offert aux moines de ce couvent de leur peindre une Madone pour un sac de blé.

Au mois de mai, le plus bel âne qu'on peut trouver dans la ville est, m'a-t-on raconté, chargé d'huile, de fruits et de vins, et conduit processionnellement, à travers l'église, à la châsse de la Vierge, où ces offrandes sont reçues en grande pompe.

L'Annonciade est fréquentée par les dévots et dévotes du bon ton. Les bons pères *Servi di Maria* sont les élégans monastiques de Florence. On les rencontre dans les plus brillans salons. Leurs jambes nues, leurs pieds couverts de sandales, leur robe de bure, ne les empêchent pas de s'asseoir à la table des plus grands seigneurs florentins. Leur cordon et leur rosaire prennent place à côté de la décoration de l'ordre de Saint-Etienne, ou la croix de Marie-Thérèse, dont leurs hôtes sont parés.

Mon Florentin, qui était de la famille des Pucci, ne me laissa pas quitter cet édifice sans me mentionner combien il avait dû de sa magnificence à cette illustre famille. Le portique avec ses curieuses fresques, dont plusieurs ont été peintes par André del Sarto, leur protégé, a été bâti à leurs dépens, ainsi que la chapelle de St.-Sébastien, riche en statues, tableaux et monumens de marbres. Trois cardinaux y ont leur sépulture.

Cellini fut aussi enterré dans cette église. Le document suivant, extrait des archives de l'académie de dessin de Florence, donne les détails de cette cérémonie:

« Le 15 février 1570, messire Benvenuto Cellini, sculpteur, a été enseveli d'après ses ordres dans notre chapitre de l'Annonciade. La cérémonie s'est faite avec un grand appareil; toute notre académie et toute la corporation des artistes étaient présentes. On se rendit à sa maison; on se rangea en ordre, et tous les religieux ayant défilé, quatre académiciens prirent le cercueil que l'on porta dans l'église de l'Annonciade, en changeant alternativement les porteurs comme d'ordinaire; et là les prières d'usage ayant été dites, les mêmes académiciens reprirent le cercueil et le portèrent dans le chapitre, où l'on continua les cérémonies du culte divin. Un religieux monta en chaire; on l'avait chargé, la veille de l'enterrement, de prononcer en public l'oraison

ssire Benvenuto, en ire de sa vie, de ses elle disposition d'âme laquelle il mourut. fut très-satisfaite de n fit hautement l'éloge, ple qui s'efforçait d'en-pitre pour voir messire jeter de l'eau bénite sur entendre louer ses grandes y avait un très-grand nom-lumières et de bougies dans le . Je vais noter les cierges qu onna aux académiciens. Les co eurent chacun un cierge d'une e ; les conseillers, les secretaires et riers, chacun un de huit onces; urvoyeur, un d'une livre; les autres membres chacun un cierge de quatre onces, et il y en eut cinquante.»

Cette cérémonie était l'expression du regret général qu'inspirait la perte d'un si grand artiste. Mais personne en particulier ne s'occupa d'élever un monument à sa mémoire. Il n'existe ni pierre tumulaire ni inscription qui indique l'endroit précis où reposent ses cendres. Ce dernier trait de son histoire n'est pas le moins digne d'observation.

Toutes les illustrations florentines n'ont point eu ce malheur; l'église *Santa-Croce*, Sainte-Croix, le Panthéon de la Toscane, en fait foi.

En avant de cet édifice est une place que son étendue et sa régularité rendent extrêmement propre à servir de théâtre à des courses de chevaux, à des carrousels, à des mascarades, à des batailles simulées et à toute espèce de spectacle public.

Elle était autrefois entourée d'une palissade, et la jeunesse de la ville s'y exerçait au célèbre jeu du *calcio*, du coup de pied. Dans ce jeu, qui était un exercice gymnastique très-avantageux au développement des forces, et qui, depuis long-temps, est tombé en désuétude ainsi que la paume, deux partis de jeunes gens, avec un uniforme de couleur différente pour chaque parti, s'efforçaient de lancer avec le pied, au delà d'une limite fixée, un ballon de moyenne grosseur. Le parti qui parvenait à faire franchir au ballon la limite défendue par l'autre remportait la victoire. Les combattans devaient être au nombre de cinquante-quatre et s de dix-huit à quarante-cinq ans. On lmettait parmi eux que des militaires et des gentilshommes. C'est là qu'au milieu du treizième siècle, à la suite d'un combat plus sérieux, se forma l'état populaire de Florence. C'est là que les bourgeois vainqueurs des nobles, après avoir déposé le podestat, s'organisèrent en vingt compagnies avec chacune un chef et un étendard, et créèrent au sein d'une émeute une constitution qui dura dix années.

On doit au grand-duc Léopold d'avoir rendu cette place plus belle et plus commode, en faisant substituer à la palissade des bornes et des bancs en pierres de taille, où les promeneurs viennent s'asseoir et prendre le frais dans les belles soirées de l'été.

A l'extrémité ouest, une fontaine publique, décorée de marbre, fournit une eau qu'on m'a dit avoir une réputation de salubrité.

Je regardai avec intérêt la façade du Palazzo *dell'Antella*, qui a été peinte à fresque par plusieurs artistes estimés. De belles figures d'animaux attirent surtout l'attention.

Quant à *Santa-Croce*, son aspect présente l'aspect d'une montagne de briques qui attend son revêtement, et peut-être attendra long-temps. Que de bons livres se sont passés de préface, combien de belles églises peuvent se

de portail! Depuis 1514 celle-
ore en outre la perte de son clo-
ıe la foudre ruina. J'aperçus au
la rue voisine, le basement d'un
çant que les marguilliers de la
se ont songé un peu tard à lui
r.

ınd je fus au milieu de ces deux
de piliers octogones, qui divisent
aste enceinte en trois nefs, et dont
piteaux sont surmontés d'arcs en
igu, dans ce temple nu, som-
stère, éclairé par de superbes
gothiques, je reconnus le gé-
re et puissant du grand archi-
la république florentine Arnolfo
. Il en fournit le dessin en 1294;
restaurée depuis, avec des
ations, par Vasari.

premier mouvement fut de
u tombeau du Dante ou plutôt
ate (comme le fait observer
guené; mais l'usage vicieux
du, et le savant critique lui-
tout en grondant, s'y est con-
. Bien me prit de n'avoir cédé
a désir d'honorer le grand hom-
le talent du sculpteur, M. Ricci,
moderne, ne s'est pas élevé à
a hauteur de sa tâche.

Dante est représenté assis sur le
e la tombe, sa pose annonce la
tion. D'un côté la Poésie pleure,
tre l'Italie montre ce vers de la
Comédie : *Onorate l'altissimo*
honorez le plus grand poëte.
ix du vers est ce qu'il y a de
malheureux dans toute cette
allégorie.

surplus ce monument récent,
. Étienne Ricci, professeur ac-
sculpture à l'académie de Flo-
n'est qu'un cénotaphe. Comme
monde le sait, les cendres du
sont à Ravenne.

nt la fin du siècle où il mourut, la république de Flor[...]i vait traité avec tant de rigueu[...]en illustre, eut l'idée de réparer ses torts envers lui : la reconnaissance coûte moins vis-à-vis des morts. Dès l'année 1396 elle avait rendu le décret, espérant obtenir le précieux dépôt de Ravenne; mais celle-ci connaissait trop bien la valeur du trésor.

De nouvelles instances et un nouveau décret, dit M. Valery, sont datés de l'année 1429. Enfin en 1519, une autre demande fut encore adressée à Léon X par les Florentins. Parmi les signataires est le nom de Michel-Ange, admirateur passionné du poëte, avec lequel son génie à lui avait tant de rapports, et à la mémoire de qui il avait consacré de beaux vers. L'apostille qui accompagna sa signature est d'une simplicité sublime : *Io, Michel-Agnolo, scultore, il medesimo, a vostra santità supplico, offerendomi al divin poeta fare la sepultura sua condecente e in loco onorevole in questa città.* Moi, le même Michel-Ange, sculpteur, je supplie votre sainteté, m'offrant à faire au divin poëte sa sépulture convenable, et en lieu qui fasse honneur à cette ville.

J'emprunte à M. Ginguené le passage suivant : « Le Dante était d'une taille moyenne; dans ses dernières années il marchait un peu courbé, mais toujours d'un pas grave et plein de dignité. Il avait le visage long, le teint brun, le nez grand et aquilin, les yeux un peu gros, mais pleins d'expression et de feu, la lèvre inférieure avancée, la barbe et les cheveux noirs, épais et crépus; habituellement l'air pensif et mélancolique. Plusieurs médailles frappées en son honneur, qui ornent les cabinets des curieux, et un grand nombre de portraits, tant en marbre que sur la toile,

qui se trouvent à Florence, sont très-ressemblans entre eux, et annoncent tous le même caractère. Ses manières étaient nobles et polies. La hauteur et le ton dédaigneux qu'on lui reproche n'étaient point naturels, et s'il les eut, ce ne fut du moins que depuis ses malheurs : une persécution injuste peut produire cet effet dans une âme élevée.

» Il étudiait et travaillait beaucoup, parlait peu, mais ses réponses étaient pleines de sens et de finesse. Il se plaisait dans la solitude, loin des conversations communes, sans cesse appliqué à augmenter ses connaissances et à perfectionner son talent. Il était sujet à des distractions fréquentes, surtout lorsqu'il était occupé de quelque étude. A Sienne étant entré un jour dans la boutique d'un apothicaire, il y trouva un livre qu'il cherchait depuis longtemps. Il se mit à lire appuyé sur un banc qui était devant la boutique, et avec une telle attention, qu'il resta immobile à la même place depuis midi jusqu'au soir. Il ne s'aperçut même pas du grand bruit et du mouvement occasionés par le cortège d'une noce, ou selon Boccace, d'une fête publique qui vint à passer dans la rue. »

Le même Boccace, à propos du teint du Dante, raconte cette anecdote : « A Vérone, où son poëme et surtout la première partie, l'*Enfer*, avait déjà beaucoup de réputation, et où il était lui-même généralement connu, parce qu'il y séjournait souvent depuis son exil, il passait un jour devant une porte où plusieurs femmes étaient assises. L'une d'elles dit aux autres à voix basse, mais pourtant de façon à être entendue de lui et de ceux qui l'accompagnaient : « Voyez-vous cet homme-là, c'est celui qui va en enfer, et en revient

quand il lui plaît, et rapporte s
terre des nouvelles de ceux qui s
bas. » A quoi une autre femme r
dit avec simplicité : « Ce que
doit être vrai ; ne vois-tu pas c
il a la barbe crépue et le teint
c'est sans doute la chaleur et la
qui en sont cause. » Dante, v
qu'elle disait cela de bonne foi, e
tant pas fâché que ces femmes e
de lui une semblable opinion,
et passa son chemin. »

Le Dante de M. Ricci, ne m'a
ment rappelé le pénitent pro
ment ému qui remonte de l'enf
l'illuminé dont les regards déco
le Paradis. J'y ai reconnu tout a
le théologien ergoteur qui vint
ris, fréquenta l'université et y s
une thèse vivement disputée : c
stance d'autant plus à remarque
Paris était alors pour cette scie
théâtre le plus brillant de l'E
En 1320, il soutint aussi à V
dans l'église de Sainte-Hélène,
une nombreuse assemblée de do
une thèse célèbre sur deux élém
terre et l'eau. De *Duobus ele
terræ et aquæ*.

Devant le marbre d'où le st
n'a su tirer qu'un souteneur de
là, d'où il devait faire jaillir un l
de génie, je me suis senti moi
que je ne l'avais été devant le blo
me que l'on m'avait montré prè
cathédrale, et que l'on nomme
du Dante, parce que, dit-on, i
coutume de venir s'y asseoir
que cette tradition ancienne pui
accusée de fausseté, la rue, dit
trouvant beaucoup plus étroit
poque où vivait le poëte.

Je m'étais senti plus d'émoti
core un jour où ma promenad
vait amené non loin du dôme
je m'étais enfoncé dans la ville

d'une chapelle dédiée à Saint-Martin.

Derrière est un impasse au fond duquel, sur la droite, on aperçoit les vestiges d'une de ces tours carrées si nombreuses à Florence. C'est la maison qu'habitait le Dante. La face en est armée de grandes pierres saillantes au milieu desquelles les voisins, qui étaient du même parti, dans le temps des Guelfes et des Gibelins, établissaient des ponts en planches, d'où ils assommaient leurs ennemis à coups de pierres.

En quittant le mausolée de ce grand homme, pour qui Florence avait été, ainsi que lui-même l'a dit, *parvi mater amoris*, une mère de peu d'amour, on rencontre le mausolée de Galilée, élevé, à l'époque de la plus grande corruption du goût, et qui ne s'en ressent que trop. Son buste est ce qu'il y a de moins mauvais dans la composition entière. Dans la mauvaise exécution de ce monument, peut-être faut-il voir une allégorie, peut-être a-t-on voulu rappeler que Galilée naquit deux jours avant la mort de Michel-Ange, c'est-à-dire deux jours avant la mort de la sculpture, qu'il ne devait être accordé qu'à Canova de faire revivre en Italie.

Personne n'ignore, dit lady Morgan, comment Galilée, pour avoir enseigné le système de l'univers tel qu'il avait été découvert par Copernic, ce système maintenant familier à l'enfance elle-même, fut déclaré par l'inquisition coupable d'avoir avancé une doctrine *hérétique dans la foi et fausse en philosophie*. Condamné à une mort horrible pour avoir dit que le monde tournait autour du soleil, il y échappa en déclarant publiquement et à genoux que le monde ne tournait pas, et en protestant qu'il ne troublerait point l'*ordre social* par de telles innovations contraires aux systèmes é t ainsi enduré une longue et hu pénitence, et une pénible inc tion dans les cachots de l'inqui où pour consolation du moins il eut la visite d'un homme digne de l'apprécier, Milton, il fut banni à Florence.

Perdu pour le monde, plongé dans un triste abandon, ses yeux se tournèrent encore vers le ciel, où il avait lu les plus sublimes vérités, et ils se fermèrent pour toujours. Il mourut pauvre, exilé, dans la disgrâce de son souverain et de l'Église. Ses crimes étaient : l'invention du télescope, l'observation des phases de Vénus, l'examen du mouvement du pendule, et la vérification de la théorie des cieux, en un mot l'amélioration de la condition humaine en étendant la sphère des connaissances.

Arrivons au lieu où repose la cendre de Machiavel, qui, déposée à Sainte-Croix, fut près de trois siècles sans recevoir d'honneurs et de distinction. Dans l'histoire de l'humanité, sous chaque grand nom on peut lire presque toujours une victime de l'ingratitude des hommes : en voici de suite trois illustres exemples. Le tombeau actuel ne fut élevé qu'en 1787, et, chose singulière, ce fut le nom d'un Anglais, d'un pair, lord Nassau Clavering, comte Cooper, l'éditeur de ses œuvres in-4°., qui figura en tête de la souscription, composée de Florentins et approuvée par Léopold. Une figure emblématique, que le cicerone affirme tenir d'une double nature et être à la fois l'histoire et la politique, est d'un goût médiocre, sans doute pour continuer jusqu'au bout le troisième exemple d'une reconnaissance tardive et mal servie dans son inspiration. L'idée de Machiavel, représenté balançant le poids d'une épée par celui d'un rou-

connait. Je vois avec plaisir qu'elle ait pris ce moyen de me fouler aux pieds, et je veux connaître si elle n'aura pas honte de me traiter toujours avec cette rigueur.

» Le soir venu, je m'en retourne au logis et j'entre dans mon cabinet. Je me dépouille sur la porte de ces habits de paysan souillés de poussière et de boue, je me revêts d'habits de cour ou de mon costume; et, habillé d'une manière convenable, je pénètre dans l'antique sanctuaire des grands hommes des temps passés. Accueilli par eux avec bonté et bienveillance, je me repais de cette nourriture, qui seule est faite pour moi, et pour laquelle je suis né. Je ne rougis pas de m'entretenir avec eux, de leur demander compte de leurs actions. Ils me répondent avec bonté, et pendant quatre heures j'échappe à tout ennui, j'oublie tous mes chagrins, je ne crains plus la pauvreté, et la mort ne saurait m'épouvanter. Je me transporte en eux tout entier. Et comme Dante a dit : Il n'y a point de science si l'on ne retient ce que l'on a entendu; j'ai noté tout ce qui, dans leur conversation, m'a paru de quelqu'importance, et j'ai composé un opuscule de *Principatibus*, où je me plonge autant que je puis dans les profondeurs de mon sujet, recherchant quelle est l'essence des pouvoirs, de combien de sortes il en existe, comment on les acquiert, comment on les maintient, et pourquoi on les perd; et si mes rêveries vous ont plu quelquefois, celles-ci ne doivent pas vous être désagréables. » Plus loin se plaignant de ce qu'on ne l'emploie pas et que ses talens sont condamnés à l'oubli : « Quant à mon ouvrage, s'ils prenaient la peine de me lire, ils verraient que, les quinze années que j'ai été occupé de l'étude des affaires, je ne les ai employées ni à dormir ni à jouer. Chacun devrait tenir à se servir d'un homme qui a déjà acquis, aux dépens des autres, l'expérience qu'il possède. On ne devrait pas non plus douter de ma fidélité, car si jusqu'à ce jour je l'ai scrupuleusement gardée, ce n'est pas aujourd'hui que j'apprendrais à la trahir : celui qui pendant quarante-trois ans a été fidèle et honnête homme, et tel est mon âge actuellement, ne peut changer de nature. Et le meilleur garant que je puisse donner de mon honneur et de ma probité, c'est mon indigence. »

Rentrons à Santa-Croce et visitons le tombeau de Michel-Ange. Mort à Rome à quatre-vingt-dix ans, il devait être, par ordre du pape, enterré à Saint-Pierre; mais Côme de Médicis, jaloux d'une telle conquête, le fit enlever de nuit et transporter à Florence; il fournit les marbres de la sépulture.

Le détail de ces funérailles révèle la rivalité qui existait, dès cette époque, entre les deux arts de la sculpture et de la peinture :

« On députa deux peintres et deux sculpteurs pour aller recevoir les dépouilles mortelles de ce grand homme. Au nombre de ces artistes fut *messire* Benvenuto Cellini (c'est le premier acte où l'on voit donner le titre de messire à Cellini). Les restes de Michel-Ange furent déposés dans l'église Sainte-Croix où ils sont encore aujourd'hui. On avait fixé le jour de la cérémonie au 18 juin, mais elle ne put avoir lieu avant le 14 juillet. Dans cette occasion les peintres ayant eu le pas sur les sculpteurs, les anciennes querelles qui avaient divisé les artistes recommencèrent avec plus de chaleur. On écrivit avec acrimonie de part et d'autre, oubliant que Michel-Ange lui-même

avait ordonné de cesser ces discussions, qui faisaient perdre plus de temps qu'il n'en fallait pour exécuter de beaux ouvrages. Le caractère inflexible et orgueilleux de Cellini, et la haute estime qu'il avait pour son art, devaient l'entraîner dans la lice. C'est alors, en effet, qu'il écrivit son discours sur la prééminence de la sculpture sur la peinture (1). »

Ces querelles entre deux classes d'artistes, qui procèdent dans leur imitation de la nature par des moyens si différens, sont encore loin d'être éteintes aujourd'hui. Il en est de même au surplus entre les prosateurs et les poëtes.

Le reproche à faire au tombeau de Michel-Ange, composé de trois statues d'habiles sculpteurs, Giovanni dell' opera, de Cioli et Lorenzi, c'est que chacun d'eux a plus songé à l'effet particulier de sa statue qu'à l'effet de l'ensemble. Il va sans dire que ces trois statues sont nécessairement l'architecture, la sculpture et la peinture.

L'intérêt qu'éveille la vue de ce monument s'accroît encore, quand on se rappelle que devant lui le génie de Victor Alfieri aimait à venir s'inspirer. C'est là que pour la première fois il avait senti dans son cœur s'allumer la soif de la gloire. Il voyait le génie donnant l'immortalité à l'obscurité plébéienne, et il résolut de suivre la route brillante de la renommée, de confier le nom d'Alfieri à de plus hautes destinées que celles que le blason piémontais lui avait préparées.

Plus tard, sur le déclin de sa vie, il était revenu souvent y méditer. Foscolo l'a peint en beaux vers dans ces ardentes rêveries : « Et à ces marbres Victor vint souvent s'inspirer. Indigné contre les dieux de la patrie, silencieux, il errait là où l'Arno coulait le plus solitaire, contemplant avidement et les champs et le ciel; et comme aucun aspect vivant ne calmait son angoisse, il s'arrêtait ici, sombre et portant sur le visage la pâleur et l'espoir de la mort. »

Sa tombe est entre celles de Michel-Ange et de Machiavel. Noble place! répétai-je avec lady Morgan. On lit en latin : « A Victor Alfieri, né à Asti, Aloïse, de la maison princière de Stolberg, comtesse d'Albany. »

Le poëte en avait composé une touchante pour sa noble amie, pour sa dame comme il l'appelait : *la mia donna*.

« Ici repose Aloïse Stolberg, comtesse d'Albany, illustre par ses aïeux, célèbre par les grâces de sa personne, par les agrémens de son esprit et par la candeur incomparable de son âme. Inhumée près de Victor Alfieri dans le même tombeau, il la préféra pendant vingt-six ans à toutes les choses de la terre. Mortelle, elle fut constamment servie et honorée par lui, comme si elle eût été une divinité. »

La note qui accompagnait l'épitaphe était aussi belle de simplicité: « Ainsi j'ai écrit, espérant, désirant mourir le premier; mais s'il plaît à Dieu il faudra autrement écrire; inhumée par la volonté de Victor Alfieri, qui sera bientôt enseveli près d'elle dans le même tombeau. »

Aujourd'hui Aloïse repose sous les mêmes voûtes que son noble ami.

M. Simond, qui d'habitude n'est pas louangeur, s'exprimait ainsi en parlant d'elle en 1827 : « Les étrangers sont très-curieux de voir la comtesse d'Al-

(1) Extrait de la vie de Benvenuto Cellini, traduite par M. D. D. Fayasse, 2 vol. in-8., fig., Paris, 1833. Cette traduction est faite d'après le manuscrit autographe nouvellement découvert.

veuve de Charles Edouard,
des princes anglais déchus du
que l'on suppose être aussi
en secondes noces du Shaks-
e l'Italie, Alfieri. Elle conserve
malgré son âge, de la fraîcheur et
auté; sa taille est majestueuse,
nières ouvertes et franches;
nd est sa langue maternelle,
e parle fort bien le français et
et entend l'anglais. Veuve d'un
elle n'est pourtant pas ultrà-
:, et, quoique femme, ses opi-
litiques sont modérées. Elle
l'Angleterre, et a demeuré en
où elle se trouva au commen-
le la révolution. La société
rencontre chez cette dame est
ée et en grande partie compo-
angers. »

mbeau d'Alfieri fut l'œuvre
va, qui paya cet hommage de
ı talent à la mémoire de deux
dont il avait eu l'amitié. Un
é toscan ne manqua pas de me
'est la tombe de Sophocle par
. Le monument est beau; mais
a souvent fait mieux; les cri-
prétendent qu'ici sa sensibilité
u développement de tout son
C'est l'Italie couronnée d'un
de tours qui pleure sur une
éraire. Dans un médaillon au
u buste est le portrait du poëte;
image des traits spirituels et
fs de l'original.

mbeau de la comtesse est l'œu-
artiste français, M. Percier;
igne de la réputation de l'ar-

lu bénitier une inscription, fort
e et à peu près effacée, indique
lture d'un Bonaparte; c'était
d'un nom colossal qui s'inscri-
ı à côté de grands noms.
nom était destiné à aller en
croissant, [celui de Bu porté
par un neveu de Michel- , n'était
pas réservé à la même progression.
L'érudit neveu a laissé, me dit-on,
soixante volumes manuscrits sur les
antiquités grecques et latines. Excel-
lent homme, il faisait mon métier, il
décrivait du moins des monumens,
faute d'en savoir créer ainsi que son
oncle!

Je saluai encore sous ces voûtes quel-
ques illustrations de second ordre : un
Arétin, qu'il ne faut pas confondre
avec son homonyme de sale mémoire,
et qui écrivit, non des ordures et des
satires atroces, mais une grave et pa-
triotique histoire de Florence, et fut
biographe de Cicéron, du Dante et de
Pétrarque; Lanzi, à qui l'on doit une
excellente histoire de la peinture en
Italie; Nardini, célèbre joueur de vio-
lon; Filicaia, dont le nom rappelle de
beaux souvenirs de vertu, de génie et
de patriotisme, et le plus noble chant
qu'ait inspiré l'amour de l'Italie, etc.

En sortant de Santa-Croce et re-
descendu des hauteurs poétiques sur
la terre, la réflexion que Biron a con-
fiée à sa correspondance me revint en
pensée :

« L'église de Santa-Croce contient
beaucoup d'illustres néans. C'est le
Westminster-Abbey de l'Italie. Je n'ai
admiré de ces tombes que ce qu'elles
renferment. Celle d'Alfieri est lourde,
et toutes me semblent surchargées.
Que faut-il de plus qu'un buste, un
nom, et peut-être une date? la der-
nière pour les ignares en chronologie
tel que moi. Mais toutes ces allégories
et apothéoses sont choses infernales et
pires que les longues perruques des
têtes anglaises plantées sur des corps
romains, dans la statuaire des rè-
gnes de Charles II, de Guillaume et
d'Anne. »

Le couvent de Sainte-Croix, remis à neuf du haut en bas, et fort bien entretenu, forme un contraste marquant avec l'extérieur de l'église. Là, me disai-je en entrant, Sixte-Quint a longtemps vécu simple moine, consacrant son temps à l'étude et à la duplicité, jouant l'infirme et se préparant à étonner le conclave par sa terrible exclamation sortie d'une poitrine si forte: *Je suis pape*. Clément XIV y a rempli l'office de lecteur. Aux religieux conventuels de Saint-François, qui l'habitent, fut assigné autrefois, par Urbain IV, le tribunal de l'inquisition, qui obtint de la république des exécuteurs et des prisons particulières, où l'on était enfermé au moindre soupçon d'hérésie; un seul témoin suffisait pour faire condamner.

Aujourd'hui l'hérétique anglican y pénètre, non chargé de liens, mais déliant sa bourse pour le frère laï qui lui raconte toutes ces histoires. Il admire dans le premier cloître la chapelle de la famille des Pazzi, élevée sur le dessin de Brunellesco (Pl. 15), et ornée d'ouvrages en terre cuite vernissée de Lucca della Robia, et d'anges en pierre par Donatello. Dans le réfectoire du second cloître est une cène, œuvre de Giotto.

L'église de Saint-Laurent (Pl. 17), a été érigée en 1625 sur une ancienne fondation (l'oratoire Saint-Laurent), par Jean *dei Medici*, vieux marchand républicain, qui trouvait dans sa piété un moyen d'employer le superflu des richesses, que son industrie et la prospérité du commerce national lui avaient permis d'accumuler. L'architecte était son intime ami et son concitoyen Brunellesco. Ce Jean fut le père de ce célèbre Cosme qui reçut le nom de père de la patrie.

Les deux fils de Jean (Cosme et Laurent) ont formé deux branches distinctes de la maison de Médicis : celle de Cosme terminée aux deux papes Léon X et Clément VII, et celle de Laurent qui a fourni les ducs de Toscane. Le premier, qui prit le titre de *grand-duc* fut Cosme Ier., souvent confondu avec Cosme le père de la patrie.

L'église est simple, imposante et gothique; elle rappelle admirablement l'époque à laquelle on l'a élevée et son digne fondateur, dont le monument par Donatello est un modèle de grâce et de simplicité.

La sacristie, observe lady Morgan, a un autre caractère, et marque une autre période de la fortune de cette maison. Léon X en ordonna l'érection à Michel-Ange, et cet artiste la commença aux dépens de Clément VII. Ces deux papes la destinaient à devenir un monument sépulcral pour leur famille. Les tombeaux de Julien et de Laurent sont une œuvre vigoureuse éclose sous le puissant ciseau de Michel-Ange. On admire sur le premier ses deux figures colossales représentant le *jour* et la *nuit*. Une vigueur hardie, rude, se déploie dans chaque membre, dans chaque muscle de la statue du jour. Celle de la nuit ressemble à la tristesse qui sommeille.

Le quatrain qui lui fut adressé, et celui par lequel répondit le statuaire-poëte, se trouvent dans tous les livres sur l'Italie.

«La nuit que tu vois sommeiller dans cette délicieuse pose fut sculptée dans ce marbre par un ange, et bien que sommeillant elle a vie; éveille-la si tu ne me crois pas, elle te parlera.»

Réponse: «Il m'est doux de dormir, et plus d'être marbre, tant que durent le deuil et la honte; ne point voir, ne point sentir, m'est une grande félicité;



Audot édit. Durau sc.

Firenze. Corte del Palazzo Vecchio. | *Florence. Cour du vieux Palais.*



Audot édit. Durau sc.

Firenze. Capella Pazzi nel Chiostro di S.ta Croce. | *Florence. Chapelle des Pazzi dans le Cloître de S.te Croce.*



Bury del. Audot edit. Pfitzer sc.

Firenze. San Lorenzo. 1. *Florence. S.t Laurent.*

se m'éveille donc point; de grâce, parle bas. »

Entre ces deux figures s'élève la statue de Julien.

Le monument de Laurent porte deux figures, emblèmes de l'aurore et du crépuscule, superbes aussi, et que domine celle du prince. Cette dernière statue est si pleine de vie, que chaque visiteur est étonné, comme le fut Charles-Quint, *de ce qu'elle ne se lève point pour parler*.

La Vierge tenant son fils dans ses bras, vis-à-vis de l'autel, est encore une œuvre de ce prodigieux génie. Quel malheur que de tout cela les deux statues des princes soient les seules achevées! L'autel et les candelabres ont aussi été travaillés par Michel-Ange.

La *chapelle ducale* de St.-Laurent marque une troisième époque de l'histoire des Médicis, et contraste complétement avec la rude simplicité de l'église fondée par Jean, et avec l'admirable sacristie commandée par Léon. Le premier des grands-ducs de ce nom, le premier Médicis qui prit, et par le fait et par la forme, un pouvoir souverain sur son pays, Côme Ier., résolut d'élever pour lui et ses descendans une sépulture qui surpassât en magnificence toutes celles connues jusqu'alors. Vasari fournit le dessin qui fut exécuté sous le règne de Ferdinand Ier.

L'Italie n'a rien de plus somptueux que cette chapelle, qui cependant est loin d'être de bon goût. Elle est de forme octogone et d'un ordre composite. Des pilastres de jaspe s'élancent de leur base de marbre; leurs chapiteaux sont en bronze, et surmontés de corniches de beau granit d'Elbe et de jaune antique. Les écussons des armoiries sont en pierres précieuses. Les tombeaux sont en granit égyptien, en jaspe vert de Corse et en jaspe varié de Sicile, et ils supportent les lourdes effigies d'une grandeur passée, dont les couronnes reposent sur de coussins ornés de rubis et de topazes, et sculptés dans la Calcédoine orientale. On voit des fragmens de porphyre et de granit étonnés de se trouver mêlés à la poussière azurée du lapis lazuli et aux parcelles brillantes de la nacre.

N'avez-vous pas cru lire la description d'un palais de fée? Le grand-duc Ferdinand conçut un instant, dit-on, le projet d'y placer le saint-sépulcre, que l'émir Faccardin Ebneman, venu à Florence en 1613, et qui se disait descendu de Godefroy de Bouillon, lui promettait d'enlever de Jérusalem. Le tombeau de Dieu au milieu des tombeaux de sa famille, ce n'était pas précisément un mouvement d'humilité chrétienne.

Dix à douze années sont, à ce qu'on assure, encore nécessaires pour terminer cette chapelle. Les dépenses restant à faire sont évaluées à près de six millions.

Dans le cloître de l'église *San-Lorenzo*, élevé d'après le dessin de Brunellesco, on trouve la statue de l'historien Paul Jove, puis un escalier qui conduit à la bibliothéque Laurentienne, un de ces foyers illustres dans les annales des lettres, et qui passa longtemps pour le plus riche de l'Europe.

Nous ne saurions prendre, pour nous y introduire, un meilleur guide que M. Valery.

L'édifice, commencé par Michel-Ange, a été terminé par Vasari.

L'intérieur de la salle est d'une architecture régulière et sage. Les vitraux, coloriés et d'une extrême élégance, répandent un jour mystérieux

q[illegible] à l'étude. Suivant l'usage du temps, les manuscrits sont posés à plat sur des pupitres auxquels ils tiennent par une petite chaîne. Les bancs placés devant et entre les quatre-vingt-huit pupitres pour les travailleurs, qui n'y sont pas trop à leur aise, rappellent des mœurs littéraires d'un autre âge. La Laurentienne, qui n'eut long-temps que des manuscrits, en compte environ 9,000. Le catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens de Bandini, travail de quarante-quatre années, est un vrai chef-d'œuvre de méthode, d'exactitude et de critique. Il en est de même des catalogues des manuscrits orientaux et hébreux.

Le *Virgile* du quatrième ou cinquième siècle est le plus ancien manuscrit de Virgile. Il n'y manquait que les premières pages; elles ont été miraculeusement retrouvées à la bibliothéque du Vatican.

Les *Pandectes*, prises, dit-on, au siége d'Amalfi par les Pisans, en 1135, sont les plus anciennes connues, et peuvent être regardées comme l'original de toutes nos Pandectes. Apportées à Florence en 1406, elles furent placées au Palais-Vieux; elles n'étaient montrées du temps de la république qu'avec de grandes considérations, en allumant des cierges et en se mettant à genoux. Aujourd'hui un volume ouvert est exposé sous verre, l'autre est serré; et la faveur d'en toucher les feuillets est accordée avec obligeance et discernement par messieurs les bibliothécaires.

Deux manuscrits de *Tacite* sont d'une date fort ancienne quoique contestée.

Une copie du *Decameron*, par un ami de Boccace, a acquis une valeur inappréciable depuis la perte de l'original.

Un *Plutarque* du neuvième ou dixième siècle est d'une conservation extraordinaire.

Un manuscrit de *Longus* est devenu célèbre par la tache d'encre de Paul-Louis Courrier, faite par *étourderie*, selon une déclaration de sa main jointe au manuscrit.

La copie des *Lettres familières de Cicéron*, de la main de Pétrarque, d'après l'ancien manuscrit qu'il avait le premier découvert dans la bibliothéque du chapitre de Vérone, ainsi que la copie des lettres à Atticus, prouvent le culte qu'il avait voué à l'orateur romain. Ces copies sont encore remarquables sous le rapport calligraphique et comme main-d'œuvre. La reliure n'est que du temps de Côme. La vieille couverture en bois de ce volume, si souvent pris et repris par Pétrarque, l'avait, par des chutes fréquentes, tellement blessé à la jambe, qu'on faillit la lui couper : le métier d'érudit était alors rude et presque meurtrier.

C'est à la Laurentienne que fut découverte, à la fin du dernier siècle, la lettre superbe du Dante écrite en latin à un religieux de ses parens, par laquelle il refuse, après quinze années, d'acheter, en faisant amende honorable, son retour dans son ingrate patrie. Cette lettre n'est point autographe, on ne connaît rien de l'écriture du Dante.

J'ai examiné le manuscrit des tragédies d'Alfieri. Peu d'auteurs ont autant travaillé leurs ouvrages.

Un des plus élégans et des plus authentiques portraits de *Laure* est celui d'un antique manuscrit du *Canzonière* qui, s'il n'a point été peint d'après l'original, a peut-être été fait d'après le portrait contemporain de Simon Memmi. Celui de Pétrarque, avec une couronne de laurier par-des-

sus son capuchon, est beaucoup moins gracieux.

Un doigt de Galilée est exposé dans un bocal au milieu de la salle. Ce doigt avec lequel il avait montré les satellites de Jupiter, cette vénérable relique de la science, fut dérobé du tombeau de son martyr à l'église Sainte-Croix par l'antiquaire Gori.

Depuis le voyage de M. Valery, une salle nouvelle a dû recevoir une précieuse collection des premières éditions des classiques grecs et latins formée par M. d'Elci de Sienne.

Nous allons dire un adieu aux églises de Florence par une course à celle de St.-Marc, de l'architecture de Jean de Bologne, et remarquable par quelques excellens tableaux et statues.

C'est une épitaphe quelque peu fastueuse que celle qui orne le tombeau de Pic de la Mirandole. Il y est dit, dans un dystique latin : « Cy gît Pic de la Mirandole. Pour les détails, demandez depuis le Tage jusqu'au Gange et peut-être aux Antipodes. »

Mais il faut reconnaître que ce jeune prince, mort à trente-deux ans, fut un véritable phénomène. Sa science prodigieuse avait approfondi toutes les croyances égyptiennes, hébraïques, chaldéennes, grecques, latines, arabes, cabalistiques. On prétend qu'à dix-huit ans il savait vingt-deux langues. A vingt-quatre il soutenait des thèses *de omni re scibili* sur toute chose que l'on puisse savoir. A la tête de ces ouvrages se trouvent 1,400 conclusions générales sur lesquelles il était toujours prêt à disputer. Quelques élémens de géométrie et de sphère étaient dans cette étude immense, dans ce lourd fardeau dont cette vaste mémoire avait réussi à se charger, la seule chose qui eût de l'utilité, tout le reste ne sert qu'à faire voir l'esprit du temps. C'est le précis des ouvrages d'Albert, surnommé le Grand; c'est un fatras des questions ineptes de l'école ; c'est un mauvais mélange de la théorie scolastique et de la philosophie péripatéticienne. On y voit qu'un ange est infini *secundum quid* dans tous les sens; que les animaux et les plantes naissent d'une corruption animée par la vertu productive, etc.

Dans le couvent de cette église un dominicain vous racontera comment Jérome Savonarole, l'ancien prieur, ce sombre ennemi des Médicis, s'y enfermait toutes les fois que Laurent, dont la famille avait fondé cette retraite, y faisait une visite ou paraissait dans le jardin.

Une chapelle est construite dans l'enceinte même des petites chambres qui formaient autrefois ces cellules ; au dessus de la porte d'entrée on lit en latin : « *Le vénérable père Jérôme Savonarole, homme apostolique, a habité ces cellules.*

Il était né à Ferrare, d'une famille noble. Dans les troubles qui agitaient Florence il embrassa le parti qui était pour la France contre les Médicis. Il prédit que l'église serait renouvelée, et demandait un conseil pour cette réforme et pour la déposition du pape. Il s'adressait à cet effet à l'empereur Maximilien et à Ferdinand et Isabelle. Excommunié par Alexandre VI, il continua ses prédications. Alors le pape et les Médicis se servirent contre lui des mêmes armes qu'il employait. Un franciscain fut chargé de soulever un parti opposé dans la populace; ce parti se porta à des actes violens, à une attaque du couvent de Savonarole ; les magistrats, favorables au parti Médicis, saisirent cette occasion de rétablir l'ordre, et Savonarole fut arrêté. Il passa du chevalet de la tor-

her, justifiant ce mot que mavel avait dit à son sujet : « Les prophètes qui n'ont point d'armée finissent toujours mal, je lui conseille d'en avoir une. »

Voulez-vous quelques lignes du secrétaire florentin, qui me paraissent fort curieuses pour la morale de l'époque?

« Si la fortune est tellement propice à un homme *vertueux*, qu'elle le prive de ses rivaux par une mort naturelle, il peut alors monter sans opposition au faîte de la gloire, puisqu'il peut faire éclater sans obstacle une *vertu* qui ne saurait plus offenser personne. Mais, quand il n'a pas ce bonheur, il faut qu'il cherche à se défaire de ses rivaux par tous les moyens; et, avant de rien entreprendre, il doit n'en épargner aucun pour surmonter cette difficulté. Quiconque lira la Bible dans le sens propre, verra que Moïse fut contraint, pour affermir ses lois et ses institutions, de massacrer une foule d'individus qui, par envie seulement, s'opposaient à ses desseins. Le frère Jérôme Savonarole était convaincu de cette nécessité. Cependant il ne put parvenir à la surmonter, parce qu'il n'avait point l'autorité nécessaire, et qu'il ne fut point compris par ceux qui le suivaient et qui en auraient eu le pouvoir. »

Ne vous semble-t-il pas que ce passage, rapproché de la lettre que j'ai citée plus haut explique en entier Machiavel? C'est un amant passionné de l'étude et de la vérité, sans nul besoin personnel, sans nulle cupidité. Il veut le bien, la *vertu*, quels que soient, il est vrai, les moyens par lesquels on y peut arriver; mais enfin c'est la vertu qu'il veut. Il y a loin de là aux calomnies atroces qui l'ont poursuivi pendant sa vie et plus encore après sa mort.

Dans une de ses lettres, Machiavel donne des détails curieux sur les prédications de Savonarole.

« Il commença son discours par des prédictions effrayantes et des raisonnemens tout puissans sur quiconque ne les approfondit pas, avançant que ceux qui avaient embrassé son parti étaient les meilleurs citoyens, et qu'il n'avait pour adversaires que les plus vils scélérats..... Il fit des fidèles deux troupes, dont l'une, composée de ses partisans, combattait sous les ordres de Dieu, et l'autre, commandée par le diable, offrait la réunion de tous ses adversaires...... Il dit que par les persécutions les bons croissaient en esprit, parce que l'homme s'unit davantage à Dieu lorsque l'adversité l'environne, et qu'il puise de nouvelles forces en s'approchant davantage de son moteur; c'est ainsi que l'eau chaude, lorsqu'on la met près du feu, devient bouillante parce qu'elle se rapproche de l'agent qui excite la chaleur...... Se servant du passage de l'exode où Moïse tue un Égyptien; l'Égyptien, dit-il, ce sont les méchans, et Moïse le prédicateur qui les tue. *O Égyptien!* s'écria-t-il, *je veux te donner un coup de poignard*. Et il commença alors à déchirer les livres et les prêtres, et à les traiter de manière que les chiens n'en voudraient pas manger. »

La parole du réformateur avait tellement de puissance, et il avait un tel ascendant sur ses concitoyens, qu'il fit une année renoncer au carnaval. (Concevez-vous des Italiens qui renoncent au carnaval!) A la suite de ses prédications sur le retour aux mœurs austères de la primitive église, c'était à qui de ses sectateurs s'empresserait de livrer aux flammes, sur la place du vieux palais, livres, ta-

bleaux, instrumens de musique, cartes et dés.

Un jeune homme du plus beau talent, *Baccio*, surnommé *della Porta*, parce qu'il avait son atelier près de l'une des portes de la ville, à la suite d'un de ces sermons, eut horreur des séductions de la peinture, et jeta dans un de ces bûchers ce que son atelier renfermait de tableaux voluptueux. Il prit dès lors l'habit de Saint-Dominique, et fut depuis connu dans les arts sous le nom de fra *Bartoloméo*, ou plus simplement le *frate*, le frère.

Michel-Ange lisait avec plaisir les ouvrages de Savonarole. Commines, juge si profond, et qui l'avait visité dans son couvent réformé de Saint-Marc, le répute *bon homme*. Un poëte platonicien, Jérôme Benivieni, était son disciple ardent, aussi bien que Pic de la Mirandole, qui se proposait de parcourir le monde, seul, pieds nus et prêchant l'Evangile. Deux autres disciples, dont les noms ont péri, trouvèrent en leur sein assez de ferveur pour partager la torture et le bûcher de leur maître. Plus d'adresse et moins de fougue, et le mouvement était imprimé sérieusement à une révolution religieuse; la politique, et surtout l'intérêt des Médicis, l'arrêta court. La foi ardente de Savonarole trouva un obstacle plus terrible dans l'indifférence en matière de religion de la part des hommes d'état que dans le clergé puissant qu'il attaquait, comme le prouve cette anecdote :

Il défiait un jour, en plein sénat, un moine qui lui était opposé, de passer avec lui par les flammes, pour éprouver par le jugement de Dieu de quel côté était la raison. L'un des sénateurs opina qu'il valait mieux faire cette épreuve dans un cuvier plein d'eau, qu'elle serait moins périlleuse, et le miracle non moins éclatant en faveur de celui qui en sortirait sans être mouillé. Cependant l'épreuve du feu faillit avoir lieu, entre un disciple de Savonarole et un cordelier qui s'engagea à prouver par cette épreuve que le prédicateur était un scélérat. Le peuple, avide d'un tel spectacle, en pressait l'exécution; les magistrats furent contraints de s'y prêter. Les champions comparurent devant une foule innombrable; mais quand ils virent tous deux de sang-froid le bûcher en flammes, ils tremblèrent l'un et l'autre, et leur peur commune leur suggéra une commune évasion. Le disciple ne voulut entrer dans le feu que l'hostie à la main, ce à quoi le chevalier déclara ne pouvoir jamais consentir, et l'affreuse comédie préparée en face de la *Loggia*, devant le Palais-Vieux, se termina aux approches de la nuit par une pluie violente qui éteignit le bûcher et dispersa l'assemblée.

Je me rappelle que le cœur tout ému de l'histoire tragique du réformateur, je sortais de Saint-Marc, quand, au détour de la place je me trouvai en face de plusieurs pénitens en robe noire, qui, le visage caché sous le capuchon, portaient un brancard sur lequel gisait un pauvre diable blessé.

Qu'est cela? demandai-je à un homme qui regardait du seuil de sa boutique. Des frères de la Miséricorde, répondit-il. Tout à l'heure a sonné la cloche du Dôme et ils sont accourus. Il s'agissait de transporter à l'hôpital des maçons qui sont tombés avec un échafaud.

J'appris aussi que la confrérie de la Miséricorde fut fondée vers le milieu du XIIIe. siècle. Son institution, commune à toutes les villes de la Toscane, vint après les pestes qui ravagèrent Floren-

qui la composent (et a plus haute classe en vouent, chacun son tour, s it des blessés et au service c taux ; c'est une garde nationale bienfaisance. La cloche du Dôme it-elle à sonner, tout à coup vous v s'échapper discrètement du salon quelqu'un de ceux qui causaient avec vous. Au rappel de la charité, il a couru revêtir son uniforme religieux, qui dissimule l'inégalité des rangs, et auquel un chapelet est suspendu. Le point de réunion, le *corps-de-garde*, est la chapelle de la confrérie, située au centre de la ville, près de la place du Dôme.

Je me souvins alors que le catholicisme n'avait pas toujours été détourné de son but par les mauvaises passions de l'humanité, et avait fait mieux que de dresser des bûchers ; que le moyen-âge lui avait dû plus d'une institution admirable de dévouement et de charité, que la religion seule avait encore imaginées, et pour l'observance desquelles elle seule jusqu'ici avait pu parler assez haut dans le cœur de l'homme.

Je suivis le brancard jusqu'à l'hôpital Sainte-Marie-Nouvelle, le plus ancien des grands hôpitaux de l'Italie et l'un des plus beaux de l'Europe. Il fut créé par Folco Portinari, généreux citoyen de Florence, et le père de cette Béatrice, que le Dante a chantée après l'avoir honorée d'un amour grave et pur comme celui que l'on porte à la sagesse et à la vertu. Il est impossible de voir un établissement mieux tenu.

Il en est de même du petit hôpital du monastère de Saint-Jean-de-Dieu, auquel le philanthrope Howard a consacré un éloge. Il comprend l'ancien palais Vespucci, habitation de l'heureux Florentin qui donna son nom au Nouveau-Monde. On lit en latin, sur la porte, une inscription dont le sens est : *A Americo Vespucci, patricien de Florence, qui par l'Amérique découverte a illustré son nom et celui de la patrie, et ajouté des contrées à la terre, dans ce palais Vespucci jadis habité par un si noble possesseur, les pères de Saint-Jean-de-Dieu reconnaissants, l'an* 1719.

Sagace et persévérant Christophe Colomb, ce n'était pas assez de t'enlever la consolation de donner ton nom à une découverte qui fut pour toi la source de tant de maux ; il fallait te voir contester jusqu'à l'honneur de l'avoir faite !

Laurent le Magnifique s'entendait à protéger les arts. Il avait rassemblé en assez grand nombre des statues, des bas-reliefs et des tableaux des meilleurs maîtres. Lorsque Pierre son fils fut chassé de sa patrie en 1494, la collection fut vendue à l'enchère et dispersée. L'un des premiers soins de la famille, en revenant au pouvoir, fut de racheter tous ceux de ces objets que l'on put retrouver. Côme Ier., dans le but de réunir dans un même local les différentes *branches* de l'administration, avait fait construire le bâtiment actuel des *Uffizii* des Offices. Aujourd'hui les fonctionnaires sont relégués dans une partie du rez-de-chaussée et du premier étage ; le deuxième est consacré à un musée, ou, comme dit l'itinéraire florentin, à un *grand emporium* ou grand marché des arts.

L'édifice forme trois côtés d'un parallélogramme, est d'ordre dorique, et bâti d'après les dessins de Vasari. Ses arcades ou *portici* sont occupées par de petites marchandes, comme nos galeries du Palais-de-Justice ; mais les

objets exposés en vente sont plus élégans. On peut dire que les boutiques sont exclusivement remplies de marchandises françaises et anglaises.

La première suite de pièces du bâtiment renferme la trésorerie, les archives et la fameuse bibliothéque *Magliabecchi*, du nom de son fondateur, mais immensément enrichie depuis lui par les bibliothéques des couvens supprimés et par les précieux et rares manuscrits de la famille Strozzi. Là se voit le premier *Homère* que Florence, la première, eut la gloire d'imprimer en 1488. L'exemplaire est sur beau vélin, offert et dédié à Pierre de Médicis, orné des armes de sa famille, exécutées dans un superbe cadre et de riches miniatures. Vingt feuillets manquent et sont remplacés par des feuillets manuscrits imitant assez bien l'ancienne impression. Cette bibliothéque possède encore le premier livre imprimé à Venise en 1469. Ce sont les lettres familières de Cicéron.

On souhaiterait plus de magnificence dans l'entrée de l'escalier de la galerie, qu'il faut chercher de porte en porte sous les arcades; mais on doit songer que ce musée a toujours été propriété particulière des souverains, et que l'architecte n'a pas eu mission de s'occuper de l'entrée du public. Quant aux grands-ducs, ils entraient d'abord par la communication qui existe avec le vieux palais; et depuis qu'ils habitent le palais Pitti, de l'autre côté de l'Arno, un corridor a été construit qui, longeant des habitations particulières et traversant l'Arno sur le vieux pont, va correspondre à leur demeure.

Cependant l'escalier de marbre qui conduit à l'attique renfermant la galerie est beau.

« Le vestibule est comme partagé en deux: on a placé dans ce que j'appellerai l'entrée (dit le *Guide de Florence* avec une coquetterie charmante), les bustes de tous les princes qui ont fondé ou enrichi la galerie: c'est un trait d'esprit et de justice à la fois; ils semblent réunis pour faire tous ensemble aux étrangers les honneurs de leurs palais et des restes de leur puissance. »

Après donc mon salut à ces honorables hôtes, et un autre salut, dans le second vestibule, à quelques empereurs romains, qui sont là en compagnie de très-beaux chiens-loup, d'un sanglier d'une vérité admirable, et d'un cheval superbe (ce que le *Guide de Florence* trouve peut-être aussi un trait d'esprit et de justice de la part de M. le directenr du musée), j'arrive dans la galerie.

Trois corridors: deux de 430 pieds, et celui qui les unit de 97 pieds de long forment le corps principal de ce temple des arts: la largeur n'est que de 11 pieds et la hauteur de 20. Vous voyez d'après ces proportions que le nom *corridor*, qui est le mot officiel, est bien justifié.

Les cabinets latéraux, pour les diverses écoles anciennes et modernes, sont des chapelles votives dédiées chacune à quelque déité particulière. Les fenêtres sont d'un seul côté des corridors, et les plafonds sont richement peints. De chaque côté on voit des bustes, des statues, des sarcophages; au-dessus de ces antiques les tableaux des maîtres des écoles italienne et toscane sont distribués en séries chronologiques: on commence par les tableaux anciens. Ce sont pour ainsi dire les pièces justificatives de l'histoire de la peinture de Vasari, et c'est pourquoi il avait supplié Côme Ier. de ne pas les disperser.

« Dans les corniches des trois corridors, d'un côté comme de l'autre, commençant à l'entrée de la galerie, on voit représentée (je copie mon Guide de Florence) une série de cinq cent trente-trois portraits, très-intéressante pour l'histoire, et fort curieuse à connaître. Cette série en question contient des souverains de plusieurs pays, des pontifes et cardinaux, des plus fameux capitaines et d'hommes illustres dans les sciences, les lettres et les beaux-arts. Nombre de portraits ont du mérite par la manière dont ils sont peints, quoique la partie de la peinture ne soit pas ce qui rend importante cette nombreuse collection de portraits. »

Ce n'est pas moi qui infirmerai le jugement. Toutefois j'ai éprouvé un grand plaisir à voir à la fois rassemblés sous mon regard Saladin et Louis XIV, Catherine de Médicis et Roxelane, qui n'a pas du tout un nez retroussé : demandez après cela de la vérité aux traditions populaires en fait d'histoire.

Je n'abuserai pas de vos momens en vous promenant de statue en statue, de tableau en tableau. Je ne vous demande que la permission de vous introduire dans la fameuse *Tribune*, le *saint des saints* de la galerie.

Venez y contempler la merveille de laquelle Thompson a dit : *La statue mollement penchée qui charme l'univers.*

A son sujet lady Morgan fait une réflexion très-piquante : il est difficile pour les petites femmes, dit-elle, de passer devant elle sans jeter un grain d'encens, ou sans adresser une prière à cette déesse mignonne, que sa taille de quatre pieds onze pouces leur fait regarder comme une *madonna del conforto*, une madone de reconfort.

Il appartient, ajoute-t-elle ave[...] moins d'esprit, à ce siècle d'anti[...] idéalisme de voir la Vénus to[...] comme l'assiette d'émeraude de G[...] dans les mains impitoyables [...] science; de voir juger si sévèr[...] cette belle tête qui en a tourné[...] d'autres, et soutenir enfin q[...] déesse de l'amour, avec une tête[...] blable, ne pourrait être qu'une [...] (Gall et Spurzheim ont en effet p[...] ce blasphème). Mais, Vénus aprè[...] n'était pas destinée à jouer le r[...] bel esprit; et les disciples de l[...]nologie peuvent se consoler de la [...]vaise conformation du front, e[...] mirant ce *pied* au sujet duquel D[...] dont la foi n'a jamais chancelé, [...] que *trouvé seul, il eût été à lui s[...] monument.*

Pauvre Vénus! avant le mépr[...] phrénologues, il t'avait fallu su[...] scepticisme des artistes. Coch[...] Lessing se sont déclarés tous [...] contre l'antiquité de la tête; l[...] droit est donné à un sculpteu[...]derne, le gauche à un autre; on [...]claré que les pieds avaient sub[...]sieurs fractures. Cependant il es[...]solant d'apprendre que *tout l[...] est évidemment antique, à l'exc[...] de quelques petits morceaux d[...] torse et ailleurs.*

Rentrons vite dans le ton ad[...]tif, et répétons avec Denon : [...]cendue du ciel, l'air seul a pres[...] fluides contours : pour la premiè[...] son pied vient de toucher la te[...] de fléchir sous le poids du plus [...] et du plus élastique de tou[...] corps. »

« La Vénus de Médicis, a dit [...] Winkelmann, ressemble à une [...]
» qui s'épanouit doucement au [...]
» du soleil. Elle semble quitter c[...]
» qui est rude et âpre, comme les [...]

it leur maturité; c'est ce qu'in-
ie son sein qui a déjà plus d'é-
lue et de plénitude que celui
ie jeune fille. » Monsieur Win-
nn, voilà qui est bien coquet
pour un abbé.

gaze and turn away, and know not where,
led and drunk with beauty.

ontemple, et l'on se retire étourdi, ébloui
ré de beauté.

cependant je ne puis résister à
de poser à côté de tout cet en-
opinion de M. Simond, que je
e. Au sujet de la Vénus, je re-
rai seulement que depuis Praxi-
isqu'à Canova, les artistes, par
ion de l'antique, se sont ac-
à lui donner le sentiment de
e pour toute expression. Apol-
t tout nu comme elle, mais il
it rien ou il n'y pense pas. Elle
nme, soit; mais elle est déesse,
à-dire un être idéal à qui l'on
e d'autres sentimens que ceux
femme ordinaire. De deux choses
ou la déesse a le sentiment de
, ou bien elle ne l'a pas. Si sa
tie en souffre, qu'elle mette un
. Il est absurde à elle de se pro-
ainsi nue sous les yeux de
'Olympe, dans un état de souf-
qu'il lui serait si facile de s'épar-
Milton avait d'autres idées d'une
rtelle.

. . . . *No veil*
eded, virtue proof, no thought infirm
red her cheek. . . . .

oile ne lui était point nécessaire ; ver-
érable, aucune pensée faible ne fai-
nter la rougeur sur ses joues. (*Paradis*

is l'attitude de la Vénus il n'y a
e la pudeur de théâtre; c'est ain-
ce sentiment serait joué à l'O-
Canova, dans sa trop belle Vé-
nus du palais Pitti, renchérit encore
sur l'expression de l'antique; aussi
trouve-t-elle encore plus d'amateurs
d'un certain genre.

A côté de cette œuvre admirable du statuaire Cléomène, fils d'Apollodore d'Athènes, ainsi qu'il est gravé dans la base (1), figurent quatre autres chefs-d'œuvre antiques : le *Petit Apollon* peut être le plus parfait modèle de l'idéal gracieux; on a dit à ce sujet que si les *statues pouvaient se marier, la Vénus ne pourrait trouver un parti plus sortable que lui*. Le *Rotateur*, statue d'homme accroupi aiguisant un couteau : nous en possédons une copie en bronze à la porte du palais des Tuileries (messieurs les antiquaires en ont fait d'abord l'esclave qui découvrit la conspiration des fils de Tarquin, ou celle de Catilina; aujourd'hui ils en font le Scythe, qui, sur l'ordre d'Apollon, se prépare à écorcher Marsyas); le groupe des *Lutteurs*, où, à côté de la vigueur et de l'expression, se trouve au plus haut point la science des détails anatomiques; le *Faune*, chef-d'œuvre de vivacité et d'enjouement sauvage, dont la tête et les bras ont été restaurés par Michel-Ange.

En Tableaux, la Tribune possède six Raphaël. On s'est attaché à rapprocher ses trois manières, ce qui permet au

(1) Suivant plusieurs critiques, cette inscription n'est qu'une fraude, la partie du socle où elle se trouve étant visiblement une pièce rapportée. D'ailleurs les caractères qu'on a cherché à imiter du grec antique ne le sont pas assez exactement pour qu'on n'y reconnaisse pas des fautes. Ce doute sur le véritable nom de l'auteur laisse un champ libre aux conjectures. Les uns pensent que cette Vénus est celle de Phidias, que Pline admirait à Rome dans le portique d'Octavie; d'autres y reconnaissent la Vénus de Gnide, œuvre de Praxitèle et décrite par Lucien; enfin, il en est qui prétendent qu'elle nous offre la Vénus de Scopas, et que le dauphin et les petits amours caractérisent la manière de ce maître.

visiteur de comprendre en un instant tout le progrès que fit en si peu de temps l'immortel artiste. Regardez d'abord le portrait d'une *dame florentine*, Magdeleine Doni, demi-figure, assise, avec des bagues aux doigts et une croix attachée au cou avec un ruban. Deux *Saintes Familles*, peintes sur bois, vous rappelleront l'école du *Pérugino* et les élans du disciple déjà placé si fort au-dessus de son maître. Dans le *saint Jean au désert*, si inspiré, vous reconnaîtrez sa troisième manière. La *Fornarine* et le portrait de *Jules* II sont de son style le plus sublime.

Un tableau rond représentant une *Sainte Famille* est de Michel-Ange, et l'on sait de quelle rareté sont ses tableaux de chevalet; on y trouve le genie fier de son auteur, mais peu de grâce. On raconte, au sujet de cet ouvrage fait pour Agnolo Doni, gentilhomme florentin, que le tableau terminé, le peintre en demanda soixante-dix écus. L'acheteur se récria, sur quoi Michel-Ange en demanda cent quarante, que le pauvre Doni, tout honteux, s'empressa de payer dans la crainte de voir encore augmenter le prix.

Des deux *Vénus* du Titien, c'est à tort que l'une est regardée comme le portrait de sa femme. Algarotti prétend que l'autre est la rivale de la Vénus statue. On lit dans les mémoires de Byron : « J'entendis un hardi Breton dire devant ce tableau, à la femme à laquelle il donnait le bras : *Eh bien, voilà qui est réellement très-beau, en vérité*. Observation qui, comme celle de l'hôte dans Joseph Andrews sur la certitude de la mort, était prodigieusement juste. »

Viennent après un *Charles-Quint après son abdication*, de Vandyck, *Hérodiade recevant la tête de saint Jean*, par Léonard de Vinci
Corréges, un exquis Paul Véro
des plus beaux André del Sa

Il vous faudra avoir, comr
épuisé par de longues et fr
visites votre admiration, p
votre œil distrait, en retomba
pavé de marbre de la tribune
çoive que, malgré son grand
n'est pas d'un goût digne de
qu'il occupe. J'en dirai autan
nemens en nacre de perle do
revêtu le dôme; car j'ai oublié
dire que la Tribune est une
forme octogone et de vingt-et-
de diamètre, qui s'élève en f
coupole, et où la lumière est on
mieux ménagée.

Avant d'entrer dans les aut
nets particuliers, remarquons
nion de bustes antiques d'em
romains et de leur famille, ré
plus complète qui existe. To
originaux, les artistes les étudi
fruit; ils y apprennent à juger
grès, la décadence et les diver
de la sculpture aux différentes
de l'histoire romaine.

Au milieu des statues anti
voit le Bacchus de Michel-An
ne dépare point cette collectio
jadis acheté comme tel par un
seur. L'artiste l'avait enterré p
santerie, et son triomphe le dé
Bacchus est exalté et non pas
par le jus de la grappe, qu'il
avoir pressée dans la coupe qu
de sa main droite. Son front e
ronné de lierre et de vigne; u
petit satyre, caché sous la p
chèvre qui sert de draperie a
s'efforce de recueillir les gout
s'échappent de sa main.

Les deux cabinets consacré
cole toscane sont très-riches. J
dé le souvenir de la fameuse

, de Léonard de Vinci. Le
ıessire Pierre, son père, ra-
·on, honnête notaire de Flo-
ıi, était très-fier du talent de
le pria de peindre un bouclier
paysan qui demeurait près de
pagne. Quand Léonard pré-
:t ouvrage, le bon homme re-
horreur. Ce bouclier était la
Méduse, de laquelle Galéas
duc de Milan, donna depuis
nts ducats. Les reptiles dont
lle tête est coiffée doivent leur
te vérité à l'étude approfondie
:nne peintre avait faite sur des
'ivans. Quand le bouclier fut
on trouva son cabinet rempli
itans les plus nuisibles des ma-
les taillis. Je recommande aussi
curiosité un portrait de cette
Bianca Capello, dont la vie fut
ın, et dont la mort fournirait
;édie. M. Valery remarque que
'ait, haut en couleur, s'accorde
rec les habitudes bachiques de
me remarquées par Montaigne.
le vénitienne offre plusieurs
œuvre de ses premiers maîtres :
ne, Véronèse, Titien, Cara-
'intoret, etc., etc.

tableaux de l'école française
s plus faibles de leurs auteurs.
istingue un Poussin ; et comme
:urieux, les portraits de madame
igné, de J.-B. Rousseau, d'Al-
de la comtesse d'Albany.

ɔle flamande offre beaucoup de
:élèbres, mais pas de nom capi-
r ai rencontré avec plaisir le
t du réformateur Zwingle et
e Thomas Morus.

ɔle hollandaise est fort riche.

collection singulièrement heu-
est celle des portraits de pein-
lèbres de tous les pays, chaque
.t exécuté par l'original même. Vous y remarquerez avec intérêt le portrait de Canova ; ce grand statuaire peignait quelquefois pour son amusement : la date de cette œuvre est de 1792.

Voulez-vous (comme le fit Canova dans l'intérêt bien entendu de sa gloire) retourner de la peinture à la sculpture, faites-vous conduire dans la *salle de Niobé*. Vous y verrez la scène tragique de la malheureuse famille qui expira sous la flèche de Diane, parce que Niobé avait eu l'orgueil de se comparer à la déesse. Homère donne douze enfans à Niobé. Le groupe conservé en présente quatorze, ce qui, joint à la mère et au pédagogue, forme un ensemble de seize statues. Il faut remarquer que l'une d'elles, la seconde à gauche en entrant, est évidemment une Psyché, et qu'on a beaucoup de doutes sur une autre encore. Toutes ne sont pas du même auteur ni d'un égal mérite, mais quelques-unes sont sublimes.

A Rome, où ces statues, au sortir de la fouille, vinrent orner la villa Médicis, elles étaient disposées sur les différens plans d'un rocher factice, de manière à figurer la scène. Ici elles sont rangées méthodiquement autour d'une salle, ornée trop magnifiquement peut-être de stuc, de peintures et de dorures. En plaçant ces chefs-d'œuvre, on a plutôt songé à la place convenable aux études qu'aux effets pittoresques, et l'on a eu raison.

Quand vous aurez admiré dans le *cabinet* de l'hermaphrodite la délicieuse statue qui lui donne son nom, tournez votre regard sur ce buste colossal d'Alexandre, autre merveille de l'art antique. J'ai conçu sur-le-champ que le porteur d'une telle figure ait trouvé à se faire passer pour le fils d'un dieu.

Quittez le tyran sublime pour aller dans la salle des *inscriptions* saluer un mortel moins beau, mais qui châtiait les tyrans, Brutus. Cette tête à peine ébauchée et déjà pleine de vie, et d'un si grand caractère, a commencé à s'animer sous le ciseau de Michel-Ange. Pourquoi ne l'a-t-il pas achevée? probablement par un de ses caprices accoutumés, quoique le dystique suivant qu'on lit au bas donne un autre motif :

Dùm Bruti effigiem sculptor de marmore ducit
In mentem sceleris venit et abstinuit.

L'artiste tirait du bloc l'effigie de Brutus, le forfait lui revint en pensée, il s'abstint.

A ce lieu commun un Anglais, et il était lord, Sandwich, a vigoureusement riposté :

Brutum effecisset sculptor, sed mente recursat
Tanta viri virtus; sistit et abstinuit.

L'artiste allait achever Brutus; tout ce qu'avait été le héros lui revint en pensée, il s'arrêta et s'abstint.

Au-dessus du Brutus se voit une tête de faune, dont l'histoire bien connue a été rajeunie d'une manière charmante par lady Morgan.

« Dans l'année 1490, de précieux antiques étaient rassemblés dans les cours et les jardins de la Casa Medici; c'était une sorte d'atelier public où les artistes florentins avaient permission de venir étudier et travailler. Un jeune homme, il comptait seize ans, et avait contracté un engagement de trois ans, moyennant vingt-quatre florins, pour travailler dans la boutique du peintre Ghirlandaïo, vint comme les autres contempler ces prodiges de l'antiquité. Dès ce moment adieu la boutique et les florins du patron. Un des sculpteurs, frappé de l'assiduité de ce jeune homme qui paraissait intelligent, lui fournit des matériaux pour s'es[...] Il commença à copier la tête m[...] d'un faune, réparant ce qui manqu[...] modèle, et produisit un chef-d'o[...] Il était encore occupé à la ter[...] lorsqu'un promeneur s'arrêta à [...] dérer le travail de l'artiste, [...] étonné de la perfection du pre[...] d'après la jeunesse du second. Il [...] pressa de demander le jeune ga[...] son père, et lui donna une plac[...] table et un appartement dans s[...] son. Le promeneur était Laur[...] Magnifique, le jeune homme [...] Michel-Ange, et la tête du fau[...] un des trésors du musée de Flore[...]

Ajoutez que la bouche du fau[...] pié, quoique vieux, avait un[...] choire bien garnie (le modèle [...] mutilé dans cette partie, et il [...] fallu imaginer la bouche). Laur[...] en riant la remarque qu'aux vie[...] il manque toujours quelque de[...] prodigieuse intelligence du jeu[...] tiste eut bientôt fait son pro[...] cette critique; ce fut l'affaire de [...] ques coups de ciseau.

Le classement des inscription[...] cette salle est ingénieux. La pre[...] classe est destinée aux dieux et [...] ministres; la deuxième aux Cés[...] troisième et la quatrième aux c[...] et aux magistrats de Rome; l[...] quième aux spectacles; la sixièm[...] guerriers; la septième aux dénc[...] tions par lesquelles les anciens Ro[...] désignaient leurs morts; la huitièm[...] mariages; la neuvième aux [...] chis; la dixième aux tombeau[...] chrétiens; la onzième aux épig[...] ou noms des trépassés; la do[...] aux mélanges; après cette cla[...] voit deux classes d'inscription[...] numéro : une grecque et l'autre [...] de différens argumens.

Dans la salle des bronzes antiq[...]

» Ce cabinet est un monument d'une époque malheureuse de l'histoire des arts. Il marque cet instant où le goût public décline avec l'esprit public, où le caprice de seigneurs puissans, secondé par une richesse démesurée, donne au talent une direction fantasque, et l'éloignant de plus nobles desseins, substitue la protection privée à l'encouragement national.

« Les six armoires sont ornées de huit colonnes d'agathe et de huit en cristal, dont les bases et les chapiteaux sont parsemés de topazes et de turquoises. Elles contiennent des vases de rubis, des urnes faites d'une *seule et parfaite chrysolithe*, des coupes d'émeraude et des jattes d'onyx, des empereurs romains et des dames romaines, dont le front d'améthyste répand le véritable *lumen purpureum* de l'amour et de la beauté. Mais les objets les plus curieux sont saint Pierre et saint Paul en jaspe, un chevalier combattant couvert d'une cotte de maille en diamans, un chien de perles avec une queue d'or et des pates de rubis, le duc Côme II en or émaillé, priant devant un autel de pierres précieuses, et une châsse de cristal représentant la Passion. »

J'allais oublier de mentionner, dans une salle consacrée aux tableaux de maîtres italiens, d'admirables tables en pierres fines et gemmes de manufacture de Florence, qu'on appelle *opera di commesso*, ouvrage en marqueterie.

Celle octogone, placée au milieu, a demandé pendant vingt-cinq ans le travail de vingt-deux ouvriers. C'est le plus riche de tous les ouvrages de ce genre. Il y a des topazes, des onyx, des agathes, des lapislazuli, etc. On prétend qu'elle a coûté 40,000 sequins, plus de 400,000 francs.

Roland de la Platière parle ainsi de cette industrie aujourd'hui tombée, mais qui était encore de mode lo son voyage :

« Une industrie particulière à rence est le travail et l'incrustatio pierres dures en fait de tables bleaux, etc. Tout se polit à l'ém se scie avec la même matière à l d'un archet très-délié. On emploie ces pièces de rapport ou de pl toutes sortes de pierres dures, de phyres, de granit, beaucoup d'ag très-variées ; des marbres ancie communs de toute espèce et de couleur, de la nacre et jusqu'à de doise, quand sa nuance convient exécute des ouvrages d'un long tr d'une extrême patience et d'un g prix ; avec tout cela c'est plutôt u faire de *manœuvre* que *d'artiste*.

» Allons, m'écriai-je le jour où mon dernier adieu aux *Uffizii*, les rentins ont raison d'être fiers d galerie ; elle est encore sans rivale l'univers. C'est un noble monume leur ancienne suprématie intellec sur toutes les nations de l'Europ

Je me rappelle aussi ce que B qui n'était pas d'un naturel po l'éloge, en a dit dans ses mémoir

« J'ai visité les deux galerie Vénus éveille plutôt l'admiratio l'amour ; mais il y a des sculptu des peintures qui, pour la pre fois, m'ont donné une idée de ce q gens entendent par leurs extases jargon, et de ce que M. Braham a *enthousiasm*, *enthousiasme*, su deux arts les plus artificiels de t

Plus heureux que Byron, il s avoir connu plus habituellement thousiasme, M. de Stendhal, plume a su l'analyser d'une m vraiment spirituelle.

« Absorbé dans la contemplati la beauté sublime, je le voyais d je le touchais pour ainsi dire. J

ia moir iale des cinq classes de notre Institut.

L'académie de la Crusca a du moins sur notre académie des lettres un avantage, c'est d'avoir terminé son dictionnaire, que toutefois le célèbre Monti (avec un peu d'exagération, il est vrai,) qualifie de : *vilissimo*, *schifosissimo*, *barbarissimo amasso di lingua*, l'amas de mots le plus ignoble, le plus sale et le plus barbare. Pauvres académies! leur destin en tout pays est d'être immolées aux quolibets : il faut bien que la canaille intellectuelle se venge de l'aristocratie des beaux esprits.

Voulez-vous voir un autre palais plus cher encore à ceux qui aiment des souvenirs de gloire? Faites-vous conduire dans la *via Scala* au palais *Ruccellai*.

Le nom de cette famille vient, dit-on, de la teinture appelée *oricello*, tournesol, introduite à Florence par Bernard *Ruccellai* à son retour du Levant, d'où il rapporta d'immenses richesses. Quelques-uns prétendent qu'il apprit dans ces contrées le secret de cette teinture; d'autres soutiennent qu'il fut le premier à découvrir dans le tournesol la propriété de changer son vert en violet au moyen de l'urine. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Florentins ont été les premiers à en faire usage. Bernard possédait des jardins connus sous le nom d'*orti oricellari*, et dont la beauté était célèbre dans toute l'Italie. Léon Alberti, le restaurateur de la bonne architecture en Europe, les embellit de bosquets plantés avec goût, et y ménagea des promenades couvertes d'ombrages épais, à la manière des Grecs.

C'est là que Bernard recueillit une foule de fragmens précieux de l'antiquité, et que, par un noble emploi de ses richesses, il aimait à recevoir la foule des étrangers curieux de venir admirer sa demeure; c'est là qu'il rétablit l'académie platonique à laquelle la mort de Laurent le Magnifique, son ami, avait porté un coup funeste. Il mourut, mais ses fils conservèrent les mêmes goûts et se plurent à réunir sous les ombrages qu'il avait plantés, les savans, les artistes et les citoyens les plus éclairés. Machiavel, surtout, se lia d'amitié avec le jeune Côme Ruccellai, qui était pour ainsi dire devenu son patron. Il est impossible de lire sans émotion l'éloge plein de sensibilité qu'il a fait de ses vertus et de son caractère au commencement de son Art de la guerre. Ce jeune citoyen, que sa patrie devait trop tôt perdre, était resté infirme des suites d'une maladie d'enfance; il ne pouvait marcher, et c'était dans une brouette ou dans une litière qu'il se faisait porter au milieu de ses magnifiques jardins, pour y jouir de la fraîcheur et de l'entretien de ses amis.

On distinguait parmi eux Laurent *Strozzi*, Zanobio *Buondelmonte*, Baptiste *della Palla*, Louis *Alamanni*. Machiavel, plus âgé qu'eux, éclairé par une longue connaissance des hommes qu'avaient encore fortifiée ses profondes études, leur prodiguait dans des entretiens pleins d'intérêt et de gravité les trésors de son esprit.

Ce fut en sortant de ces jardins que deux jeunes patriotes laissèrent tomber une liste de conspirateurs contre les Médicis, étourderie qui les conduisit à l'échafaud, et Machiavel à la torture. Ce dernier était-il du complot? c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir : aucun tourment ne put triompher de sa force de caractère, en lui arrachant un aveu ou une adhésion à l'acte d'accusation.

La dimension de ces jardins est, je

16.



D. del. Audot edit. Duran sc.

Firenze. Piazza di S.ta Trinità. | *Florence. Place de la Trinité.*

encore la même que dans le prin- mais rien ne reste de leur an- e disposition, excepté la grotte :s conspirateurs s'assemblèrent; esques en sont très-peu effacées. ıt aux bosquets entremêlés d'in- lions et de monumens du temps, ınt remplacés aujourd'hui par des es gothiques, des temples grecs, quéducs, des grottes de sibylles, s babioles en miniature, avec ıupinières pour montagnes et des es à robinets. Le tout est terminé ın soleil couchant peint sur les . Les possesseurs actuels appel- ela un *jardin anglais*. Il est resté, ne on voit, quelques Welches en .

palais Ruccellai porte aujour- le nom de palais Strozzi Ridolfi, branche de cette fameuse famille Strozzi, long-temps rivale de celle Médicis. A cette époque, où les sses et la haute considération dont aient les Strozzi engagèrent le le à donner au plus illustre le ti- le *messire*, ce citoyen répondit: *nom est Philippo Strozzi; je suis archand florentin et rien de plus; qui me donne un titre m'insulte.* n monument sublime est le testa- du vieillard héroïque, dernier ien de la liberté florentine, testa- t tracé dans sa prison, au moment frapper d'une épée qu'il y avait uverte.

A Dieu, libérateur.—Pour échap- u pouvoir de mes cruels ennemis leur torture injuste et horrible éussirait peut-être à arracher de quelques paroles préjudiciables à honneur, à ma famille et à mes innocens, moi, Philippe Strozzi, ésolu, de la façon qu'il se pourra, que mal qu'il doive s'ensuivre, eu d à mon âme, de terminer ma vie de ma propre main. Je recommande mon âme à Dieu, à sa miséricorde infinie, le suppliant en toute humilité de ne pas lui refuser au moins, à défaut d'autre bien, d'aller au lieu où est Caton d'Utique et les autres hommes vertueux qui ont fini de même. »

Ame généreuse et trempée à l'antique, j'ignore quelle place te fut accordée là-haut, mais ici-bas, dans le cœur de tout homme de bien, ta mémoire est au niveau de celle du dernier des vieux Romains.

C'est en l'honneur de la victoire remportée en 1537, à Montemurlo, sur ce Strozzi et les patriotes émigrés qui revenaient en armes, que Côme Ier. fit élever un monument sur la place de la Trinité, au lieu même où il avait reçu la nouvelle (pl. 16). Le pape Pie IV lui fit tout exprès l'envoi d'une magnifique colonne de granit oriental qu'il prit dans les ruines des thermes d'Antoine. Côme la fit surmonter de sa statue actuelle de porphyre, représentant la justice; le choix était heureux. La statue, une fois posée, paraissant trop grêle à l'œil, on a imaginé de l'affubler d'un ridicule manteau de métal.

Heureusement pour Florence elle a mieux que cette statue pour l'ornement de ses rues, ne fût-ce (sans rappeler les merveilles dont nous avons déjà parlé) que le superbe groupe d'*Hercule tuant le centaure Nessus*, œuvre de Jean de Bologne, placé sur une fontaine qui lui sert de base à la descente du Port-Vieux, au milieu d'un étroit carrefour.

Secouons maintenant la poussière du moyen-âge et allons récréer vos yeux, que l'éclat du marbre et de la dorure a peut-être fatigués, par les rians aspects de la promenade des *Cascine*, laiteries qui appartiennent au grand-duc.

J... ous une île bordée d'un ... par le Mugnone et de l'autre par l'Arno, dans lequel ce torrent se jette. L'ensemble a la forme d'un clavecin dont la petite extrémité est du côté de la ville. Lorsqu'on y arrive on trouve des allées divergentes qui dessinent le tour de l'île. Vers le milieu de ce vaste ...in, tout planté d'arbres fort beaux, ... une prairie au milieu de laquelle est parqué un troupeau de vaches. Sur le côté est le *Palazzo delle Cascine*, ...lais des laiteries, lieu destiné à re...oir le souverain, lorsqu'il veut se ...oser et se rafraîchir. Au delà de la ...irie est un bois percé d'allées en ...ile, au milieu duquel sont des laite...ies. Parfois la futaie devient plus rare et on trouve des prés délicieux. Cette promenade est ravissante. On conçoit que les Florentins en tirent vanité et en fassent aussi constamment usage. Chaque soir, vers les six ou sept heures, les voitures se dirigent de ce côté, et le grand-duc ne manque guères d'y venir.

Le premier de nos poëtes lyriques présens et passés, M. de Lamartine, après avoir, pendant son séjour à l'ambassade de Florence, abandonné aux babioles diplomatiques des instans que la poésie a dû vivement regretter, ne manquait pas un seul jour de se rendre aux Cascine. Il choisissait le milieu de la journée, l'heure de la solitude. Sans être nullement connu de lui, que de fois j'ai pris plaisir à me trouver à sa rencontre! Il était pour moi Pétrarque promenant ses rêveries amoureuses sous l'ombrage, et mon orgueil national était flatté! cette fois le Pétrarque était Français.

Les Cascine ont cet avantage qu'on peut y trouver à volonté ce qu'une grande ville offre de plus attrayant, ou la solitude et les plaisirs champêtres. Après avoir circulé entre les voitures qui stationnent devant le palais des Cascine, après avoir remarqué l'élégante parure des dames de Florence, on peut en philosophe se retirer à travers la prairie, parcourir les bois et rentrer dans la ville en suivant la route qui longe l'Arno. Ce fleuve est un peu sec dans la belle saison, cependant ses bords sont fort agréables. Les Cascine qui le bordent de l'autre côté sont fort gracieuses, et le couvent et l'église de San-Miniato qui les couronne sont un point de vue charmant, surtout à la chute du jour.

Le théâtre de la *Pergola*, ce qui veut dire de la Treille, du nom de la rue où il est situé, est le premier de Florence. Il passerait pour prodigieux à Paris, il n'a rien d'extraordinaire pour le pays. Il est administré par trente nobles qui en sont propriétaires, c'est-à-dire qui le soutiennent par une redevance très-forte chaque saison. On les appelle les *immobiles*, et le théâtre a pour devise un moulin à vent avec ces mots : *Il est fixe en son mouvement*.

Le soir même de mon arrivée, du fond d'une loge ou petit salon où j'étais en visite selon l'usage, je découvris à travers les demi-ténèbres de la salle deux belles compatriotes que j'avais l'honneur de connaître. Franchissant escaliers et corridors, j'arrive à la porte de leur loge. Un grave abbé en sortait, donnant la main à une sorte d'Oriental aux moustaches attachées par un fil : c'était l'abbé N..... qui, entre les deux actes de l'opéra et pendant que le ballet s'accomplissait, venait de présenter madame Pizzaroni en costume d'Arsace aux aimables Françaises que je cherchais. *Per Baccho !* m'écriai-je, cette fois il n'y a pas à s'y tromper; je suis bien en Italie.

Il m'eût été aussi impossible de ne m'y pas croire le jour où j'assistai à une

: de chevaux libres, divertisse-
favori de toutes les villes italien-
Le *borgo di ogni Santi*, le fau-
de tous les Saints, et le *Prato*
t couverts de monde entassé sur
alcons de bois. C'était vers les
eures du soir en juin, et la grande
ır était tombée.

bruit sourd, qui s'éleva du fond
rène, annonça que les chevaux
it, en remontant vers le point de
:, être exposés d'abord à la cu-
des assistans. On fit en effet
sous les yeux de la foule assem-
:ois de ces animaux chargés de
les ornemens de plumes, et numé-
, 2 et 3. Ils allaient à pas lents,
e de l'empressement que l'on
t à les voir et à les approcher;
ı voulant communiquer à son voi-
conjectures sur le vainqueur. A
es ce moment donnerait lieu à
rture de bien des paris; l'Italien
ins cupide, dans ses jeux il songe
isir, non au lucre. Enfin les che-
vont être lâchés. Près d'eux la
st libre; mais à mesure qu'on en
ıs loin, la foule des curieux se
et forme un angle rentrant, dont
met est prêt à s'ouvrir pour lais-
asser les coureurs. Derrière la
se referme à l'instant; c'est un
flottant qui court aussi rapide-
que les joûteurs. La course ter-
, je fus curieux de voir quelle
e attendait le vainqueur. Il mar-
:enu par son maître, entouré d'ar-
à figures noires, et précédé par
roupe d'enfans presque nus qui
ent un grand drapeau jaune.

ais combien il est difficile de juger
nent des mœurs d'un peuple, et
dant je crois pouvoir me ranger
ıscience de l'avis de M. Stendhal,
plus que moi vécu à Florence, et
ur les mœurs italiennes, a donné
en plusieurs endroits de ses ouvrages
des observations si fines et si piquantes.

« En arrivant de Bologne, ce pays
des passions, comment n'être pas frap-
pé, dit-il en un endroit, de quelque
chose d'étroit et de sec dans toutes ces
têtes florentines?

» L'instinct musical me fit voir, dès
le premier jour de mon arrivée, quelque
chose d'*inexaltable* dans toutes ces fi-
gures; et je ne fus nullement scandalisé
le soir de leur manière sage et décente
d'écouter le Barbier de Séville.

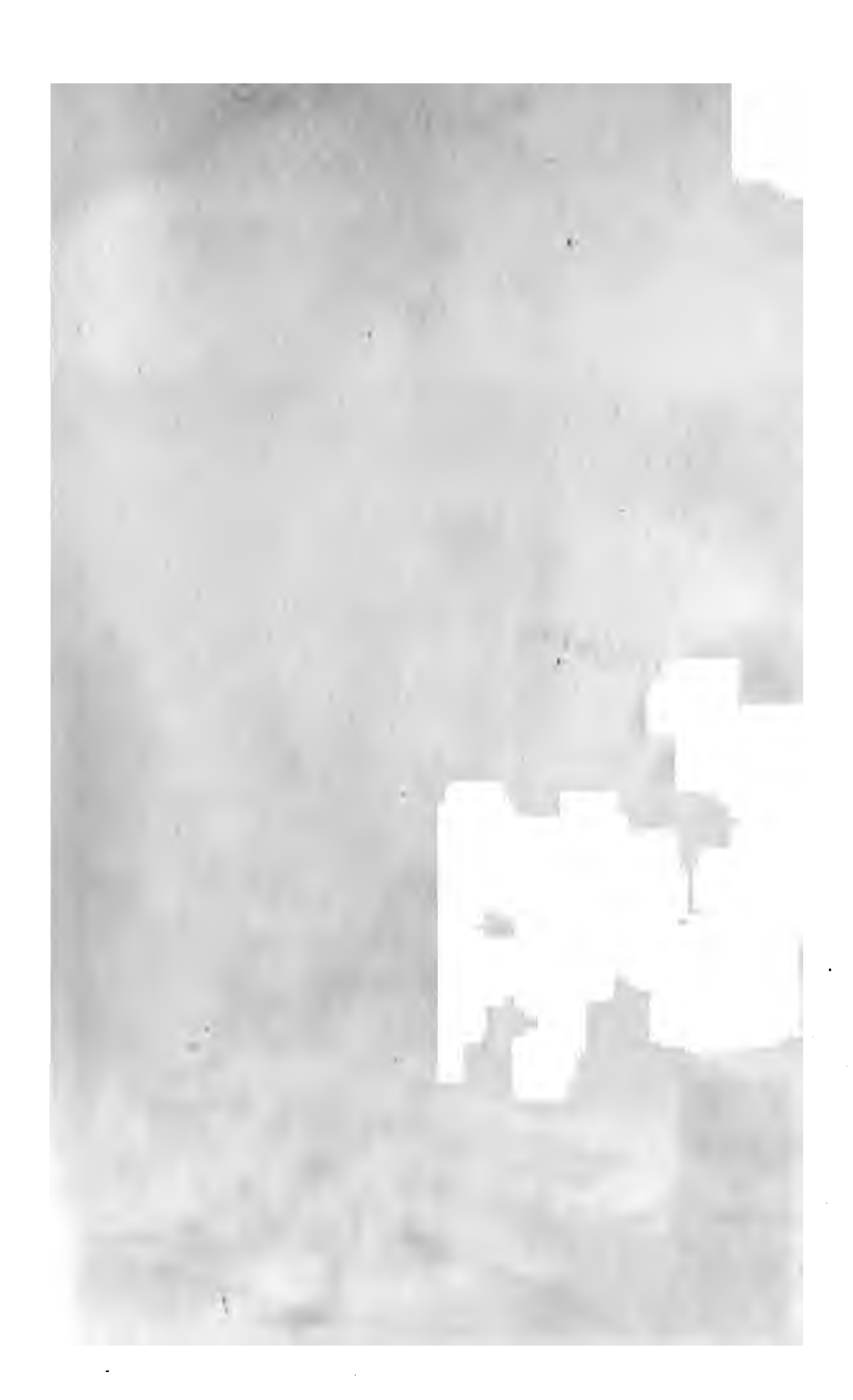
» Souvent assis au-dehors de la ville,
j'ai remarqué de fort beaux yeux chez
les femmes de la campagne; mais il n'y
a rien dans ces figures de la douce vo-
lupté ni de l'air susceptible de passion
des femmes de la Lombardie. Ce que
vous ne trouverez jamais en Toscane,
c'est l'air *exaltable*, mais en revanche
de l'esprit, de la fierté, de la raison et
quelque chose de finement provoquant.

» Le Florentin est le plus poli des
hommes, le plus soigneux, le plus fi-
dèle à ses petits calculs de convenance
et d'économie. Dans la rue il a l'air d'un
commis à 1,800 francs d'appointement,
qui, après avoir bien brossé son habit
et ciré lui-même ses bottes, court à son
bureau pour s'y trouver à l'heure pré-
cise. Il n'a pas oublié son parapluie;
car le temps n'est pas sûr, et rien ne
gâte un chapeau comme une averse.
Afin que l'Italie offrît tous les contrastes,
le ciel a voulu qu'elle eût un pays ab-
solument *sans passion*, c'est Florence.»

Toutefois il s'empresse de rendre
hommage aux agrémens, à l'esprit de
conversation, au ton de politesse aisée,
au bon goût qu'il a rencontrés dans les
salons de la bonne compagnie.

Il va même plus loin, il consacre au
peuple cet éloge qui, au peu que j'ai
pu voir, m'a semblé vraiment mérité:

« Les paysans de la Toscane forment,





Audot edit

Fortier sc

Fiesole.

FIESOLE, VOLTERRA, SIENNE, AREZZO, PISTOIE, ETC.

Fiesole fut le berceau de Florence, comme le rappelle le Dante dans le chant 15ᵉ. de son Enfer (pl. 18), où il qualifie le peuple de Florence « *peuple ingrat et méchant, qui, descendu jadis de Fiesole, tient encore de la montagne et du roc.* » Aujourd'hui elle a encore d'intéressant ses ruines, ses souvenirs, sa vue et les sculptures de sa cathédrale, ouvrages de Mino, et placées au rang des chefs-d'œuvre de la renaissance.

Fiesole date de la plus haute antiquité, et était l'une des douze cités étrusques, célébrée par presque tous les anciens historiens, qui y placent le berceau de l'art de la divination, et la plus ancienne école des augures. Chaque année on envoyait de Rome dix jeunes gens pris dans les familles nobles, pour y être instruits dans la langue étrusque et y apprendre à lire dans l'avenir. Cet usage remontait au temps de Numa, et dans les occasions les plus critiques c'étaient les augures de Fiesole que l'on consultait de préférence.

En l'an 405, lorsque Radagaise, roi des Goths, se jeta sur l'Italie avec une armée innombrable de barbares, Fiesole seule devint une barrière contre laquelle échouèrent leurs efforts. Florence, dans le principe, est une des colonies romaines fondées par les soldats qui avaient servi sous Sylla, sans doute pour surveiller la cité étrusque, se réunit aux Fiesolans sous les ordres de Stilicon, général de l'empereur Honorius, et défit Radagaise.

Plus tard elle fut moins heureuse; tombée au pouvoir des Goths, et reprise par les Romains, puis saccagée plusieurs fois dans les différentes autres invasions de barbares, elle ne dut pourtant sa ruine complète qu'à la jalousie de ses voisins les Florentins.

Ils voyaient en effet de mauvais œil les actions glorieuses des Fiesolans, et les hautes tours de cette ville leur portaient ombrage; ils ne rougirent pas, pour assouvir leur haine, de recourir à la trahison. Voici ce que raconte Valespini :

« Voyant donc que Fiesole était trop bien fortifiée par l'art et par la nature pour être aisément réduite, les Florentins conclurent une trêve avec les habitans, cessèrent de guerroyer, les accoutumant par-là à se tenir peu sur leurs gardes et à recevoir et à rendre des visites d'une ville à l'autre en toute confiance. Peu à peu ils profitèrent de la sécurité de leurs voisins pour mettre sur pied un grand nombre de troupes qui ne se réunissaient qu'en cachette; et lorsque tous leurs préparatifs furent terminés, sous prétexte de venir assister à la fête de saint Romuald, ils entrèrent dès le matin, et par différens côtés, dans Fiesole, le 6 juin de l'an 1010 (ou, selon d'autres historiens, en 1125). Quand ils se virent en force, et à un signal convenu qui devait être aperçu de loin, l'armée des Florentins, qui se tenait prête, escalada la montagne, s'empara des portes de la ville et se répandit dans toutes les rues, sans pourtant faire mal à ceux qui se soumettaient.

su pris de toutes parts, résistance serait vaine, nt leurs maisons, s'enfuirent dans les campagnes ou s'enfermèrent dans la citadelle : le reste se soumit aux vainqueurs, qui saccagèrent et les maisons et les monulise épiscopale et la fors qui tenait encore.

» laissa aux malheureux habitans ulté de s'établir à Florence ou en tout autre lieu qu'il leur plairait de choisir pour retraite.

» Cependant la citadelle était très-forte, et plusieurs nobles Fiesolans s'y étant enfermés avec les meilleures troupes, résistèrent (chose difficile à croire) pendant cent quinze années à tous les efforts de leurs ennemis. »

Ces familles redoutables et respectées même après leur défaite, devint la souche de familles célèbres dans toire florentine. Il suffit de nomles Pazzi, les Strozzi, les Guada-, pour concevoir une haute opinion du caractère des anciens Fiesolans.

Ce mauvais procédé, entre voisins, comme M. Simond qualifie cet acte, eut entre autres résultats celui de fournir aux Florentins des matériaux pour embellir leur ville. Ils en tirèrent des statues et des marbres travaillés pour orner leurs églises et leurs palais : Rome avait ainsi traité Corinthe et bien d'autres cités. Cependant partout où l'on fouille dans l'antique Fiesole, à travers les huit ou dix pieds de terre qui se sont accumulés on ne sait comment sur elle, on trouve encore des débris précieux. Il y a peu d'années encore on découvrit la base d'un vaste amphithéâtre, et depuis lors les restes d'un temple dont on a fait ensuite une église.

La vue de Fiesole s'étend sur la plus grande partie du célèbre val d'Arno. Il est tout gris d'oliviers, et les montagnes de l'autre côté de la vallée sont également grises, mais c'est de stérilité. Cependant, sans roches sourcilleuses, sans beaux-arts, sans eaux (car l'Arno de cette hauteur ne semble qu'un petit ruisseau), il est encore admirable, parce qu'il est vaste et vague, dit M. Simond, et surtout, ajouterai-je, parce qu'il repose sous le magnifique ciel vraiment d'azur de l'Italie.

Les *Cicerone* du lieu semblent fort au fait des ruses du clergé païen ; ils montrent parmi les ruines d'un temple la cachette d'où le prêtre, qui faisait le dieu, avait coutume de rendre ses oracles, et le conduit par lequel passait sa voix. Tous ont des médailles et des pièces de monnaie antique à vendre.

Redescendu dans la vallée, voulez-vous vous former une idée du délicieux paysage des environs, lisez le passage suivant de Castellan : Parti de Fiesole, il s'est égaré en chassant au pied de l'Apennin ; il arrive dans un verger isolé où un paysan et sa jeune fille lui donnent des cerises et de la galette (collation qui à elle seule m'induirait, moi, à refaire le voyage).

Le paysan lui indique ainsi le chemin de Pratolino, où il l'engage à visiter les jardins du grand-duc. Vous supposerez que Castellan a ajouté quelque pompe au texte de son *Cicerone*, mais enfin le fond subsiste.

« Voyez-vous cette montagne ombragée de hauts châtaigniers, et au milieu de la verdure briller les vitraux de cette vieille villa ? Dirigez-vous de ce côté ; vous laisserez le bâtiment sur votre gauche ; un sentier est auprès. Un ruisseau sourdit de dessous la pelouse : vous suivrez sa pente sinueuse, il vous servira de guide au travers de l'obscure feuillée ; arrivé dans la prai-

rie, il ralentit son cours et se dirige vers Pratolino. Bon voyage, et Dieu vous garde. »

Les jardins de Pratolino ont eu une telle réputation en Italie, et l'homme qui les avait créés en 1569, Bernardo, surnommé *Buontalenti*, est si célèbre comme peintre, sculpteur, architecte, ingénieur et mathématicien, que le lecteur me saura gré de faire causer ici Castellan à ce sujet.

« Les premières années de Bernardo furent marquées par un événement malheureux qui devint néanmoins le principe de sa fortune, en le mettant à portée de développer son génie.

» Il était encore enfant lors de la fondation de 1547; le quartier de Florence qu'il habitait fut détruit par les eaux, et la maison de son père devint le tombeau de sa famille. Le jeune Bernardo, préservé par une pièce de charpente, fut enseveli sous un monceau de débris, sans être accablé; et pour que rien ne manquât à cette faveur singulière de la Providence, les murailles, qui s'étaient entr'ouvertes, permirent à l'enfant de faire entendre ses plaintes au dehors et de recevoir les alimens qu'on s'empressait de lui jeter. Un serviteur de Côme de Médicis, qui se trouvait au nombre des curieux attirés par cet événement extraordinaire, courut en faire part à son maître. Le prince donna des ordres pour qu'on retirât le petit malheureux du milieu des ruines, et qu'on en eût le plus grand soin. Il se chargea ensuite de l'éducation du jeune orphelin, qui bientôt montra de grandes dispositions, surtout pour le dessin, qu'il apprit à l'école des Salviati, des Bronzino et des Vasari; mais son goût le portant plus particulièrement vers l'architecture et la sculpture, il y fit de très-grands progrès sous Michel-Ange.

» Il n'avait que quinze ans lorsque le grand-duc Côme le mit auprès de son fils, le prince François, pour lui donner les premiers élémens du dessin. A cet âge il exécuta un crucifix en bois, de grandeur naturelle, qui fut admiré des connaisseurs et placé dans une église de Florence. Il étudiait aussi avec beaucoup d'ardeur les mathématiques; il dressa un petit théâtre mécanique pour l'amusement de son jeune élève, et inventa plusieurs machines ingénieuses qu'il eut plus tard l'occasion d'exécuter sur une plus vaste scène.

» Le prince avait un laboratoire où il se livrait à des recherches chimiques. Bernardo le dirigea dans la plupart de ses expériences, particulièrement dans la fabrication des cristaux et d'une porcelaine en tout semblable à celle de l'Orient. Ils introduisirent aussi à Florence l'art d'incruster les pierres dures et de former par leur rapprochement des dessins imitant la mosaïque. Le prince aimait aussi à monter des pierres précieuses; il trouva même le moyen d'en fabriquer de fausses dont l'éclat trompait un moment les connaisseurs.

» Le génie de Bernardo brillait surtout dans les jeux, dans les fêtes publiques, dans les feux d'artifice et dans les représentations théâtrales. C'est alors qu'il déployait les ressources de la mécanique en les cachant sous l'appareil de la sculpture et de la peinture, de manière à réaliser les prestiges de la féerie. Les fêtes qu'il imagina dans plusieurs circonstances servirent par la suite de modèle à celles de la cour de Louis XIV, et plus tard aux illusions de l'opéra, soit italien, soit français.

» Nommé surintendant des bâtimens civils et militaires, Buontalenti déploya les talens d'un excellent ingénieur. Il fut chargé de fortifier plusieurs villes d'Italie. Il jeta en fonte des canons dont

l'un était si énorme et portait si loin, qu'on l'appela *scaccia diavoli*, chasse-diables. Les boulets avec lesquels on le chargeait étaient creux et faisaient l'effet des bombes dont ils donnèrent l'idée. Il inventa en même temps les grenades. Enfin cet homme universel construisit une quantité de palais et d'édifices dont l'énumération serait trop longue, en cela très-utile à son souverain qui avait un goût particulier pour bâtir. »

Ce que les curieux venaient surtout visiter à Pratolino, c'étaient des grottes artificielles, mesquine et détestable parodie des merveilles de la nature, qui avait coûté des sommes énormes et ne servait qu'à attester le faux et mauvais goût d'une magnificence que plus tard Versailles fut destinée à naturaliser parmi nous.

Un des grands divertissemens dans la société des princes d'alors était de se tendre des piéges, de se faire ce que nos courtauds de boutique appellent des *niches;* la plus usitée était de s'asperger mutuellement. Cela se conçoit dans un pays chaud. Ces grottes avaient été construites dans ce but. Buontalenti y avait prodigué les surprises et préparé mille piéges pour les visiteurs. Tantôt un siége commode les invitait à s'asseoir, puis tout à coup, s'affaissant sous leur poids, les précipitait au fond d'un bain. Plus loin un escalier semblait promettre de les conduire à quelque objet de curiosité; à peine avaient-ils posé le pied sur la première marche, qu'une détente partait et démasquait un jet d'eau qui les frappait en face ou par derrière. Ailleurs une nappe d'eau s'opposait tout à coup à leur passage; ou lorsqu'ils s'y attendaient le moins, quelque monstre marin, quelque figure étrange s'agitait, roulait les yeux, ouvrait une énorme gueule et vomissait sur eux des torrens.

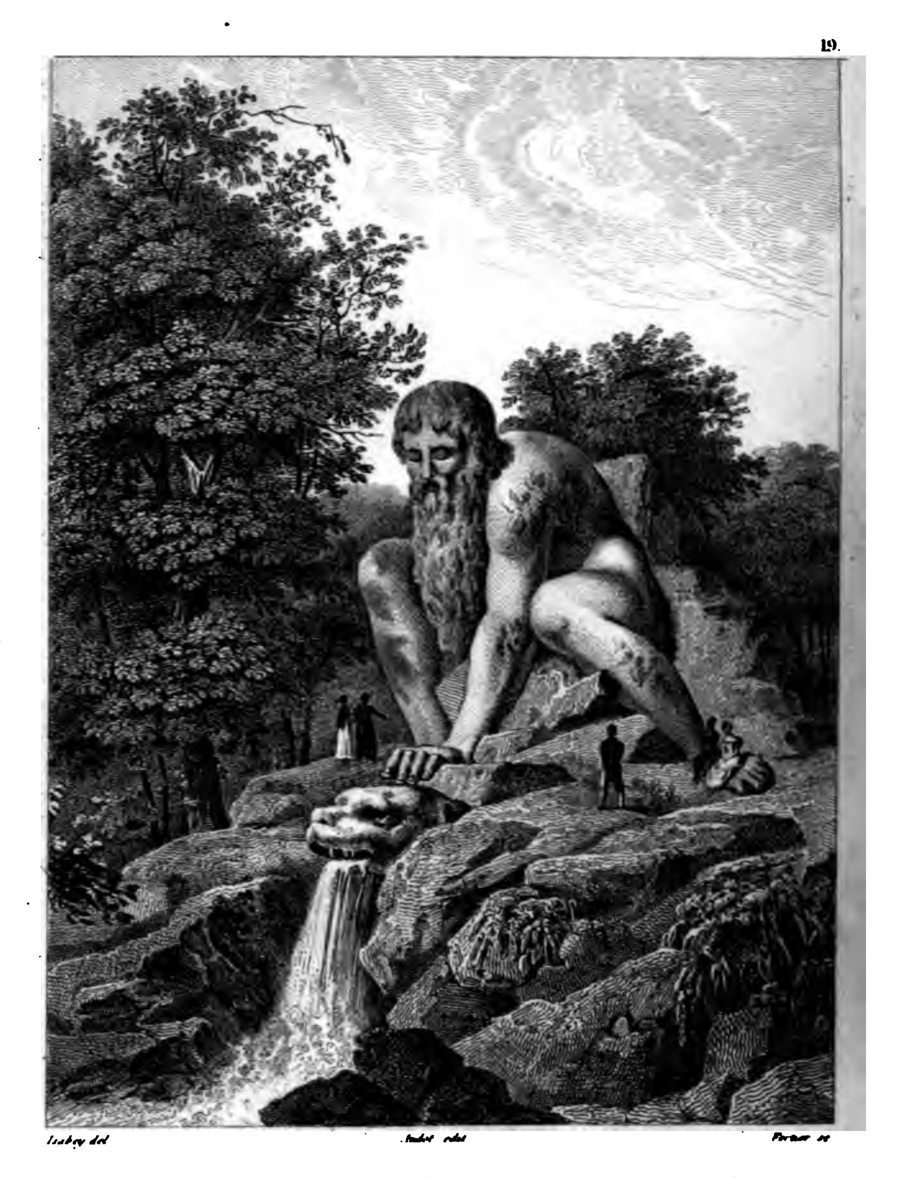
C'étaient en outre de petits c
d'œuvre de mécanique, des auton
auxquels l'eau communiquait le ı
vement. Montaigne, qui visita P
lino, parle d'une roche « jetant de
qui faisait mouvoir au dedans
grotte plusieurs corps, tels qu
moulins à eau et à vent, de p
cloches d'église, des soldats en s
nelle, des animaux, des chasses et
choses semblables. »

En un mot, figurez-vous, sur
plus grande échelle, tous les colifi
du *pittoresque artificiel*, qui em
encore aujourd'hui la campagne
demi-arpent de nos épiciers retir

Aujourd'hui il ne reste à Prato
de toute cette fausse splendeur, q
superbe jardin paysager et une s
colossale, à laquelle on a donné le
de l'*Apennin* (pl. 19). Peu de
geurs se dérangent de leur route p
visiter, et c'est un tort de leur
ainsi qu'ils peuvent s'en convaincr
le dessin que nous en donnons
M. Isabey père a bien voulu o
pour nous son portefeuille et nou
ser prendre ce souvenir. Son c
si fin, si gracieux quand il s'agit
produire de ravissantes figures
siennes, a su devenir énergiq
large pour retracer la face barbue
vieux dieu.

Exhaussé sur une base, en appa
irrégulière et déjà fort élevée,
quelle on parvient par deux ramp
suivent la forme semi-circulaire
ancien bassin, ce colosse semble a
mier coup d'œil un rocher pyran
sur lequel la main de l'homme
fait une ébauche semblable à cell
çue pour le mont Athos par le stat
Stasicrate; mais bientôt on y reco
le génie d'un élève et d'un digne
de Michel-Ange.

C'est en effet Jean de Bologne



Isabey del. *Audot edit.* *Fortier sc.*

Pratolino. Colosso l'Apenino. | *Pratolino. Le Colosse l'Apennin.*

inspiré par les écrits des anciens, a mis en œuvre l'idée qu'ils se formaient et qu'ils nous ont laissée de leur Jupiter pluvieux, comme l'atteste ce vers de Tibulle :

Et sitiens pluvio supplicat herba Jovi.
Le gazon altéré invoque Jupiter pluvieux.

Ce nom conviendrait mieux au colosse dont nous parlons, que celui de l'Apennin qui a prévalu. La pose est simple et belle; le dieu, accroupi, s'appuie sur une main, et de l'autre retient sous un rocher un monstre marin qui vomit une belle nappe d'eau : on ne voit du monstre que la tête.

Cette œuvre est du style le plus grandiose, et le caractère de la tête est parfaitement assorti au sujet. Pour ajouter à l'effet, on avait disposé autour de la tête une sorte de couronne formée par de petits jets d'eau qui retombaient sur ses épaules, et ruisselant sur le tout, là faisaient briller d'un éclat surnaturel lorsqu'elle était frappée des rayons du soleil.

Ce colosse est si bien en harmonie avec tous les objets qui l'environnent, qu'on ne peut se rendre raison de sa véritable grandeur qu'en le comparant avec les groupes de promeneurs qui passent auprès de la pièce d'eau ou sur ses rampes, et qui, vus à une certaine distance, ressemblent à des pygmées. Ce n'est qu'en s'approchant qu'on est vraiment effrayé de la proportion de ses membres; elle est telle, qu'en supposant le colosse debout, on ne s'éloignerait guères de la vérité en lui donnant cent pieds d'élévation.

Dans l'intérieur du corps sont pratiquées des grottes, et dans la tête se trouve un belvédère auquel les prunelles servent de fenêtres. Les extrémités sont construites en pierres et par assises; le tronc est formé de briques revêtues d'un mortier ou ciment qui a acquis la dureté du marbre, mais qui pouvait, lorsqu'il était frais, se modeler aisément et recevoir les formes convenables : il a fallu un heureux mélange des règles de la statuaire et de celles de la construction.

On raconte à ce sujet que plusieurs élèves de Jean de Bologne, employés à une manipulation si différente de celle qui s'applique aux ouvrages d'une dimension ordinaire, y perdirent la justesse du coup d'œil et l'adresse de la main, et que, rentrés ensuite dans l'atelier, l'habitude qu'ils avaient prise de travailler sur les muscles de l'Apennin leur fit gâter plusieurs statues. On dit même que l'un d'eux, auparavant fort habile, en devint presque fou.

Vous pensez bien que je ne vous laisserai pas passer près de Poggio-Cajano, autre maison de plaisance, sans la petite version obligée sur la célèbre Bianca Capello, qui y mourut d'une manière si tragique : c'est mon droit de voyageur. Deux opinions existent sur elle : les uns la font cupide et intrigante, les autres aimante et victime. Je me rangerai à la seconde, d'abord parce que je suis porté à toujours bien penser des femmes, et ensuite parce que cette opinion a été la moins généralement exploitée. J'extrais par bribes de l'ouvrage de Sanseverino :

C'était vers l'année 1572 ou 1573. L'inclination dominante des Florentins était tournée vers le commerce, qu'ils regardaient comme le soutien principal d'un état. Les Salviati, famille noble et ancienne, avaient des comptoirs dans presque tous les pays, et leur coutume était d'y envoyer ceux d'entre les jeunes gens pauvres de Florence qui avaient le plus de capacité. Un Salviati envoya donc à son comp-

toir de Venise un jeune garçon de Florence, bien élevé et d'une figure agréable; il s'appelait Pierre Buonaventuri, sortait d'une famille honnête, mais peu favorisée de la fortune.

Vis-à-vis du comptoir où il demeurait s'élevait le palais du patricien Capello, dont la fille Bianca était remarquable par sa beauté. Des œillades furent d'abord échangées, une vieille gouvernante amadouée, et le cœur de Bianca se prit : il faut remarquer pour excuse qu'elle crut voir, dans le jeune commis, Salviati lui-même. Quand Buonaventuri la désabusa d'une erreur qui n'était due qu'au hasard, leur passion avait déjà trop de force pour permettre à Bianca de réfléchir sur les conséquences de l'inégalité entre les deux conditions.

Une nuit où Bianca, sortie furtivement de chez elle, était entrée dans la maison de son amant, un homme (c'était un fournier qui, selon l'usage, parcourait le quartier avant le jour pour avertir les femmes du peuple de se lever et de préparer le pain qu'elles apporteraient au four) passe devant le palais Capello, et, voyant la porte entr'ouverte, croit bien faire de la refermer. Il lui suffit de la tirer à lui, vu, disent les auteurs anciens, que la serrure était à la sarrasine; en sorte qu'une fois fermée on ne pouvait l'ouvrir de dehors sans le secours d'une clef.

Cet accident décida de la destinée de Bianca ; elle s'enfuit avec son amant. Un curé qui avait été le maître de Buonaventuri, et que celui-ci reconnut à Pistoia, les maria sans aucun préliminaire, selon la coutume du temps, et les deux nouveaux époux se présentèrent à Florence dans la famille du mari.

La jeune femme y vécut quelques mois dans une situation au-dessous de sa naissance, mais se montrant toujours gaie et contente, et ne sortant presque jamais, dans la crainte qu'elle avait des recherches de ses parens de Venise; car le père outragé avait porté plainte au conseil des dix, et le ravisseur avait été par contumace condamné à mort.

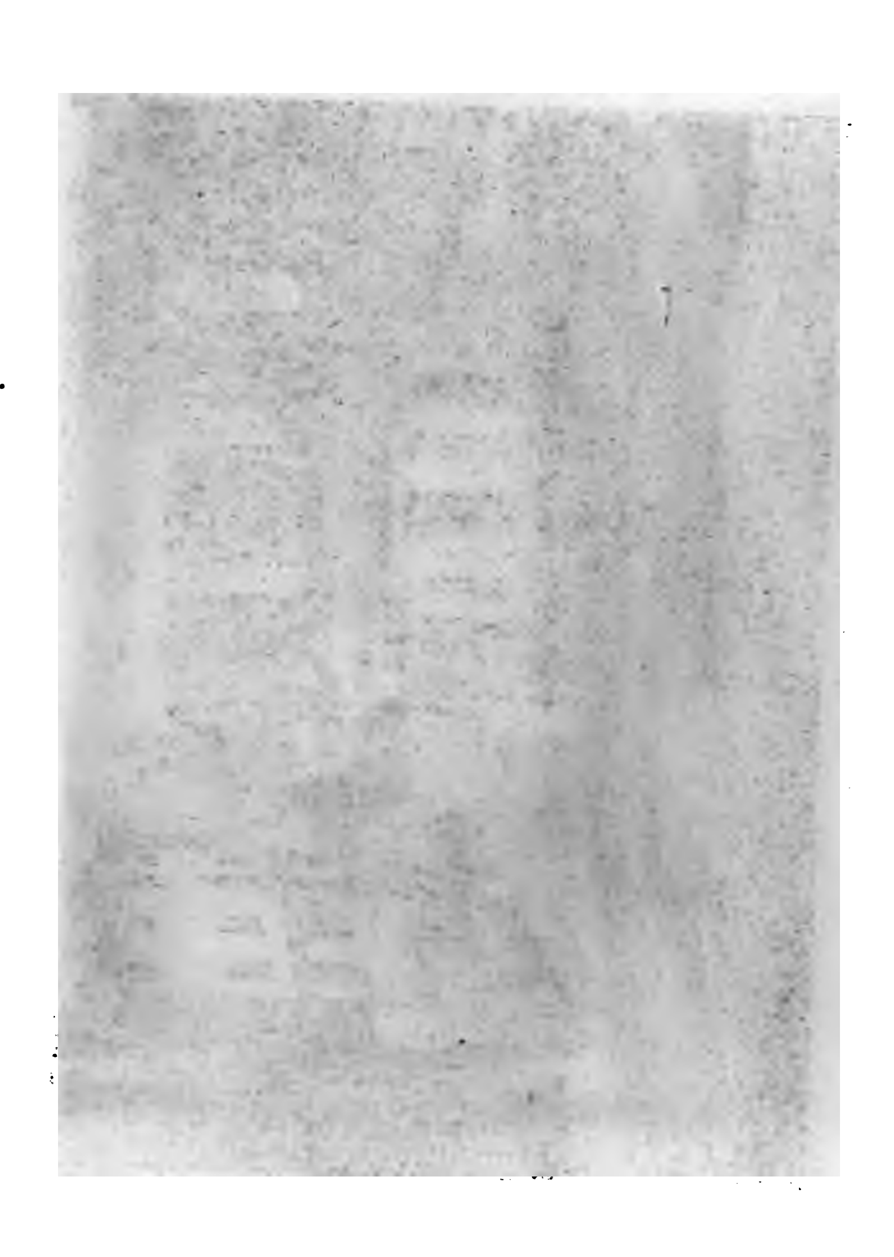
Un jour il arriva que François de Médicis, grand-duc de Toscane, allant en carrosse à l'église de l'Annonciade, passa sous les fenêtres de Bianca. Celle-ci était à la fenêtre; elle leva la jalousie pour mieux voir, et ses regards rencontrèrent ceux du prince.

Marié jeune et selon les lois de la politique, François était uni à une princesse d'Autriche, plus vertueuse qu'aimable; aussi lui accordait-il encore plus de respect que d'amour : son carrosse reprit fréquemment le même chemin pour le conduire à l'Annonciade.

Bientôt son cœur s'ouvrit à un certain Mandragone, gentilhomme espagnol que Côme son père avait placé jadis près de lui en qualité de mentor, et qui sentait le besoin d'égayer tant soit peu son rôle. Madame Mandragone, femme d'esprit, se chargea de la négociation.

Huit jours après, Buonaventuri était installé à la cour, avec un poste considérable et bon nombre de pensions: le mois n'était pas encore écoulé qu'il put se dire le principal favori du prince. Le vertueux couple Mandragone en enrage et crie à l'immoralité.

Voilà donc Bianca parvenue tout d'un coup à une brillante fortune; mais rien, disent les panégyristes, ne lui était plus suspect qu'un changement si subit. Le pauvre prince en était, assurent-ils, pour toute sa dépense en folle passion : démenti remarquable à cet



boutiques sont tournées, de façon que le peuple et les artisans peuvent l'entendre sans quitter leur travail ni sortir de leur place. Au moment de l'élévation on sonne une trompette pour avertir le monde. »

Ce qui caractérise surtout cette place est sa construction en forme de coquille, qui permet de la remplir d'eau à volonté. La fontaine qui l'embellit date environ de l'an 1350; elle est l'œuvre de Jacob de la Quercia, que l'on n'a plus nommé depuis que Jacob de la Fontaine. Autour de la Vierge figurent les vertus cardinales et théologales, et plusieurs sujets de l'Ancien Testament, notamment l'histoire d'Adam et d'Eve. Le tout forme un des morceaux les plus curieux pour qui veut étudier l'art à la première époque de la renaissance.

L'hôtel-de-ville, qui fait façade sur la place, est un assez bel édifice gothique, et renferme de vieilles peintures intéressantes pour l'artiste et l'amateur de profession.

Mais le plus beau monument de Sienne est une magnifique cathédrale (Pl. 21), toute construite en marbre noir et blanc, et l'un des meilleurs morceaux d'architecture gothique qui existent en Italie. Quelques dessins, des mosaïques du pavé, d'une rare beauté, présentent parfois des nudités qui mettent les curieuses dans un assez grand embarras. On montre la chapelle Ghigi, qui est d'un joli dessin, et possède deux statues du Bernin, et deux tableaux de Charles Maratte. L'église possède encore plusieurs autres belles statues, et les bustes des papes, sur une double corniche qui règne des deux côtés de la grande nef.

Une salle attenante à l'église est la dernière chose que l'on fait voir aux étrangers; elle sert de *sacristie* (pl. 22), et on la nomme la *bibliothèque*, parce qu'elle renferme une collection de superbes missels dont les vignettes sont des chefs-d'œuvre en ce genre. Tout autour règne une suite de fresques d'après les dessins de Raphaël; on s'accorde même à reconnaître dans une le pinceau du grand-maître. Mais ce que vous étiez loin sans doute d'attendre dans une *sacristie*, c'est un groupe antique des trois Grâces, exécuté en marbre blanc. Pourquoi cependant MM. les chanoines de la cathédrale n'auraient-ils pas aussi bien que vous la passion des beaux-arts? Les trois Grâces, nues et entourées de surplis et d'étoles, voilà un de ces rapprochemens bizarres qui caractérisent l'Italie.

Après vous être arrêté devant la jolie façade gothique de la paroisse Saint-Jean (pl. 23), entrez dans l'intérieur pour visiter les fonts baptismaux exécutés sur les dessins de Jacob de la Fontaine, par Donatello, Ghiberti, etc.

Une grande et assez belle fresque se voit dans l'église de l'hôpital; celle de Saint-Dominique possède un tableau du Pérugin.

Çà et là, sur divers points de la ville, quelques tours carrées élancées dans les airs, comme pour annoncer au loin l'ancienneté des familles, se font remarquer par leur prodigieuse élévation, proportionnée à la vanité de ceux qui les élevèrent.

Et à propos de vanité, il faut croire que c'était là le péché mignon des habitans de Sienne, à en juger par ce que dit le Dante à la fin du chant 5e. de l'Enfer :

. . . . Or fu giammai
Gente si vanna, come la Sanese?
Certo non la Francesca si d'assai.

« Fut-il jamais nation si vaine que la Siennoise? La française même ne l'est pas autant. »

Au surplus, s'ils sont vains de la



Audot édit. W. P. Skelton sc.

Siena. Duomo. | *Sienne. Cathédrale.*





Bury del. *Audot edit.*

Siena. S. Giovanni. | *Sienne. S.t Jean.*





Arezzo Piazza | *Arezzo Place*



Bury del. Audot edit. Millet sc.

Arezzo. Duomo. | *Arezzo. Cathédrale.*

beauté de leurs femmes, ils ont raison. Je suis de l'avis de je ne sais quel Itinéraire qui dit : « Sous ce rapport, Sienne est une des villes les plus intéressantes de l'Italie. »

On prétend que l'air subtil de la ville d'Arezzo a été favorable au génie. En effet, elle a fourni des hommes distingués depuis Mécène jusqu'à Pétrarque. Elle est plus remarquable par ses souvenirs que par ce qu'elle est actuellement.

La place publique (Pl. 24) se recommande par un ancien bâtiment nommé *Loggia*. Il a été construit sur les dessins de Vasari, qui était né dans cette ville. On y a fait un théâtre et un hôtel pour l'éternelle *douane*. La cathédrale a pour mérite sa grandeur et ses fresques (Pl. 25).

Les moines du Mont-Cassin avaient à Arezzo un des couvens les plus riches et les plus magnifiques de leur ordre. Fermé pendant les révolutions dernières, il a été rétabli depuis 1815.

L'édifice doit avoir été superbe, les cloîtres sont hauts et spacieux. Le réfectoire servait de bibliothèque, comme l'attestent plusieurs tablettes vides et vermoulues qui y sont encore. Cette salle est ce que les voyageurs, et surtout les artistes, s'empressent de visiter. Sur les murs peints à fresque on voit encore, en dépit du temps et de l'humidité, les chefs-d'œuvre de Vasari. Le sujet est le festin d'Assuerus. Vasari, suivant la mode du siècle, s'était placé lui-même dans le groupe des courtisans du roi de Perse. Sa belle tête se reconnaît à une longue barbe d'un brun foncé et brillant. Il a aussi conservé le portrait d'un des religieux du couvent qui, suivant la tradition, l'avait souvent fatigué de questions oiseuses pendant son travail. La manière dont il a peint la figure courte et apoplectique de ce moine est très-ingénieuse. Il venait de peindre un vase de cristal plein d'eau, quand ce babillard entra dans le réfectoire. Pendant qu'il tournait autour de Vasari, en lui débitant toutes les nouvelles sottises qu'il avait ramassées, le malicieux peintre esquissa sur le vase la réflexion de son large visage, et il y est resté ; car les moines qui aiment aussi la plaisanterie, comme l'observe lady Morgan, ne voulurent jamais qu'on l'effaçât malgré les plaintes de leur confrère caricaturé.

Je cherchais la maison de Pétrarque ; quel désappointement ce fut pour moi, au lieu de ses antiques et vénérables murailles, de rencontrer un bâtiment tout neuf qui ressemble assez bien à une auberge ; une inscription placée sur la porte m'annonça que là avait été la *casa Petrarca*, la maison de Pétrarque.

Les choses allaient mieux du vivant même du grand poëte, comme on peut le voir par ce passage de Ginguené :

« Dans un de ses retours à Florence, en passant par Arezzo, lieu de sa naissance, où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son mérite et à sa renommée, une des choses qui le flatta le plus fut d'être conduit sans s'en douter (il avait été fort jeune emmené par ses parens dans l'exil) par les principaux de la ville à la maison où il était né, et d'apprendre d'eux que le propriétaire avait voulu plusieurs fois y faire des changemens, mais que la ville s'y était toujours opposée, exigeant que l'on conservât dans le même état le lieu consacré par sa naissance. »

Le père de Pétrarque était notaire, et se nommait Pietro. Les Florentins, qui aiment, ainsi que tous les peuples du Midi, à modifier les noms pour leur donner une signification augmenta-

tive ou diminutive, l'appelèrent *Petracco*, *Petraccolo*, parce qu'il était petit; son fils fut appelé Francesco di Petracco. Dans la suite, dès qu'il commença à rendre ce nom célèbre, on changea, par une sorte d'ampliation, ce di *Petracco* en di *Petrarcha*, et ce fut le nom qu'il porta toujours (1).

Pendant que nous sommes en Toscane et que nous ressassons nos souvenirs sur Pétrarque, vous ne me refuserez pas de retourner avec moi dans le territoire de Sienne, au village de Certaldo, situé sur une charmante colline, et devenu immortel par le séjour et la mort de Boccace, si longtemps l'ami le plus intime dn grand poëte. Certaldo était le lieu d'origine de sa famille, mais lui-même n'y était pas né. Il avait reçu le jour à Paris; son père, marchand florentin, : été épris dans ses voyages d'une j Parisienne, et jamais Boccace n'a lé de sa mère, qu'il paraît n'avoir connue.

La maison de Certaldo, en br avec une petite tour, est entre avec soin. On a reconstruit l'es et décoré la chambre du poëte d portrait et d'une bibliothéque fo des éditions de ses œuvres. Les bles sont les plus anciens que l'o pu retrouver à Certaldo, ou faits mitation de ceux qu'on voit dar tableaux de cette époque. La l paraît véritablement ce qu'il y plus authentique, puisqu'elle fu trouvée dans la maison, et que la reté de l'huile prouve son ancien La pierre qui, pendant plus de q

(1) La vénération que nous avons vue portée par lui à Cicéron, il la possédait peut-être à un plus haut point encore pour Virgile. Son Virgile était toujours près de lui. Il lui confia la note suivante en latin; j'emprunte la traduction de M. Ginguené:

« Laure, illustre par ses propres vertus et long-temps célébrée par mes vers, parut pour la première fois à mes yeux au premier temps de mon adolescence, l'an 1327, le 6 du mois d'avril, à la première heure du jour (c'est-à-dire six heures du matin), dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon; et dans la même ville, au même mois d'avril, le même jour 6 et à la même heure, l'an 1348, cette lumière fut enlevée au monde, lorsque j'étais à Vérone, hélas! ignorant mon triste sort. La malheureuse nouvelle m'en fut apportée par une lettre de mon ami Louis. Elle me trouva à Parme, la même année, le 19 mai au matin. Ce corps, si chaste et si beau, fut déposé dans l'église des frères mineurs, le soir du jour même de sa mort. Son âme, je n'en doute pas, est retournée, comme Sénèque le dit de Scipion l'Africain, au ciel d'où elle était venue. Pour conserver la mémoire douloureuse de cette perte, je trouve une certaine douceur, mêlée d'amertume, à écrire ceci, et je l'écris préférablement sur ce livre qui revient souvent sous mes yeux, afin qu'il n'y ait plus rien qui me plaise dans cette vie, et que mon lien le plus fort étant rompu, je sois averti par la vue fréquente de ces paroles, et par la juste appréciation d'une vie fugitive, qu'il est ten sortir de Babylone, ce qui, avec le secour grâce divine, me deviendra facile par l templation mâle et courageuse des soins flus, des mâles espérances et des évén inattendus qui m'ont agité pendant le tem j'ai passé sur la terre. »

Il y a de bien beaux sonnets dans Pétrar y en a de bien touchans, ajoute le tradu mais je n'en connais point qui le soient que ces lignes d'un grand homme studi sensible, sur ce qui était sans cesse l'ob son étude, de ses méditations, de ses tri doux souvenirs.

Sa figure et ses avantages extérieurs très-remarquables dans sa jeunesse. Une élégante, de beaux yeux, un teint fleuri, de nobles et réguliers, le distinguèrent par compagnons d'âge et de galanterie. Le soin r ché qu'il avait pris de sa parure et les succè il avait joui dans le monde lui faisaient piti son âge mûr. Il les avouait comme d blesses; mais peut-être, par une autre faib en parlait-il trop en détail et trop souven agrémens de son esprit, sa conversation fiante et animée, ses manières ouvertes lies, lui donnaient un attrait particulier, sûreté de son commerce, sa disposition à et sa fidélité inviolable dans les liaisons tié, lui attachaient invinciblement ceu ce premier attrait avait une fois approcl lui.

siècles, couvrit son tombeau, a été recueillie et placée dans cette maison avec une inscription, ainsi que nous l'apprend M. Valery.

Ce tombeau exista d'abord au milieu de l'église Saint-Jacques, dite encore la *Canonica*, parce qu'elle avait des chanoines vivant de son revenu. Contre le mur voisin était son épitaphe, composée par lui-même en quatre vers latins :

Hâc sub mole jacent cineres ac ossa Joannis.
Mens sedet ante Deum meritis ornata laborum
Mortalis vitæ. Genitor Bocchaccius illi,
Patria Certaldum, studium fuit alma poësis.

« Sous cette pierre sont les cendres et les os de Jean. Son âme est devant Dieu revêtue des mérites des travaux d'une vie mortelle. Son père eut nom Boccace, Certaldo fut sa patrie et la douce poésie son étude. »

En 1503 on lui érigea sur la façade intérieure de l'église un plus magnifique cénotaphe, que la construction d'un orchestre a fait transférer récemment (c'est M. Valery qui parle), dans une autre partie de la *Canonica*. Boccace y est représenté en buste, et tenant sur sa poitrine à deux mains un in-fol. sur lequel est écrit *Decameron*. Malgré le costume du temps et l'espèce de capuchon et de robe dont il est enveloppé, les traits du visage sont naturels, expressifs, et même assez gracieux. Ils paraissent s'accorder avec le portrait qu'a tracé Philippe Villacci, son successeur à la chaire pour l'explication du Dante.

« Sa taille était un peu forte, mais élevée; la face ronde et l'épine du nez un peu aplatie; les lèvres assez fortes, mais belles et bien dessinées; le menton gracieux avec une fossette. Ses manières étaient libres et engageantes; sa conversation gaie, spirituelle et pleine d'agrémens. Son caractère franc et ouvert ne manquait pas d'une noble fierté. Son goût do[...] des passions avait [...] plaisir tempéré par [...] de [...] Dans son âge avancé l'étude resta et l'occupa tout entier. »

Nous avons vu l'histoire du cénotaphe, voici celle du tombeau. Pendant plus de quatre siècles il avait été l'honneur de Certaldo, et attirait de nombreux voyageurs à la Canonica, lorsqu'en 1783 il en fut retiré par une fausse interprétation de la sage loi de Léopold contre les sépultures d'église. La pierre qui le couvrait fut brisée et jetée comme inutile dans le cloître voisin. On rapporte que le crâne et les os de Boccace furent alors exhumés, ainsi qu'un tuyau de cuivre et de plomb contenant divers parchemins du même siècle. Ces précieux débris, maintenant disparus, furent long-temps conservés par le recteur de l'église, lequel, dix ans après, passa curé dans le val d'Arno supérieur. Tels sont les faits que constate un acte du 31 octobre 1825, et certifié par huit habitans de Certaldo et la vieille servante du curé. Comme le remarque Montaigne, on peut voir dans le testament de Boccace, « à quelle misère était réduit ce grand homme. Il ne laisse à ses parentes et à ses sœurs que des draps et quelques pièces de son lit; ses livres à un certain religieux, à condition de les communiquer à quiconque dont il sera requis. Il met en compte jusqu'aux ustensiles et aux meubles les plus vils; enfin, il ordonne des messes et sa sépulture. On a imprimé ce testament tel qu'il a été trouvé sur un vieux parchemin bien délabré. »

De la chambre de Boccace je vous ferai passer sans transition au monastère de *Villa Ombrosa*, Villombreuse, dont les bois dominent la route qui conduit de Florence à Arrezzo. Trois des plus puissantes institutions mo-

se sont élevées sur , dans des situations :es riches vallées, au- er de l'Italie et la sauve- ue de Rome. Ces trois monastères : Vallombrosa, les Camaldules et rnia. Le premier fut fondé par des s bénédictins dans le onzième le second par le fameux saint ...ld, et le troisième était primi- ent l'humble retraite de saint is.

... revenu des moines de Vallombrosa, avant la révolution, était estimé à cent cinquante mille francs par an, somme très-considérable pour la Toscane, et l'influence de leur ordre sur le peuple était proportionnée à leur influence. Quand toutes les autres institutions monastiques furent supprimées, raconte lady Morgan, on débattit dans un conseil où Bonaparte était présent, si les moines de Vallombrosa ne pourraient pas être conservés. La cause de cette hésitation en leur faveur était que les forêts profondes qui couvrent cette chaîne des Apennins n'étaient connues que d'eux seules (la vente des bois forme une partie de leurs revenus), et que le mouvement de ce couvent et la constante résidence des moines, tendaient à détruire les loups, qui sans cela pouvaient se multiplier et infester les vallées. Si Vallombrosa était vendue comme propriété nationale à des cultivateurs, ces nouveaux propriétaires n'y auraient travaillé qu'en certaines saisons ; au lieu que les moines, qui avaient intérêt à demeurer dans des déserts aussi imposans, aussi propres à donner une idée plus frappante de leur abandon du monde, habitaient toute l'année au milieu de ces bois. La discussion fut longue et si aigre, si peu raisonnable, qu'un des membres du conseil finit par se lever en colère, s'écriant vivement : *Signori, o monaci, o lupi.* Messieurs, ou des moines ou des loups. *Lupi*, répondit-on presque en masse, et les loups l'emportèrent.

Aujourd'hui les moines de Vallombrosa sont rétablis dans leur demeure, à la grande satisfaction des voyageurs pieux et romanesques.

Vallombrosa a bien quelques rapports avec notre grande chartreuse; mais c'est une chartreuse de l'Apennin, moins âpre que celle des Alpes, avec le ciel d'Italie et la vue de la mer. Les superbes et sombres sapins qui environnaient l'abbaye sont depuis des siècles plantés en quinconces ; ils offrent ainsi une magnificence plutôt régulière et symétrique que sauvage. Les eaux ont été habilement dirigées, et le Vicano est moins là un torrent qu'une belle cascade.

Vallombrosa a été merveilleusement chantée par les trois plus grands poëtes qui l'ont visitée. L'Arioste a dit.

Vallombrosa ;
Così fu nominata una badia
Ricca e bella, nè men religiosa,
E cortese a chiunque vi venia.

« Vallombreuse ! c'est le nom d'une abbaye riche, belle, et non moins pieuse et courtoise pour quiconque se présente. »
ORLANDO, *ch.* 22, *v.* 26.

On lit dans Milton :

Thick as autumnal leaves that strow the brooks
In Vallombrosa, where the Etrurian shades,
High over-arch'd, imbower.

« Épais autant que les feuilles d'automne dont se couvrent les ruisseaux de Vallombreuse ; là où des ombrages étrusques s'enlacent en gigantesques arceaux. » PARAD., *ch.* 1, *v.* 303.

Voici à son tour comment s'est exprimé notre Lamartine dans la deuxième de ses Harmonies.

Esprit de l'homme, un jour sur ces cimes glacées,
Loin d'un monde odieux quel souffle t'emporta ?

Tu fus jusqu'au sommet chassé par tes pensées;
Quel charme ou quelle horreur à la fin t'arrêta?

Ce furent ces forêts, ces ténèbres, cette onde,
Et ces arbres sans date, et ces rocs immortels,
Et cet instinct sacré qui cherche un nouveau monde
Loin des sentiers battus que fondent les mortels.

Outre Vallombrosa, M. Castellan visita le *Paradisino*, ermitage qui en dépendait et qui servait comme d'habitation d'été au prieur. Les détails de cette visite vous intéresseront peut-être.

Le rez-de-chaussée de l'ermitage sert d'habitation à un véritable ermite qui y demeure toute l'année. Il a un petit jardin; une source abondante jaillit au sommet de ce rocher et lui sert à arroser des plantes et des fleurs dont la culture est son occupation favorite. Mais les neiges, qui s'accumulent de bonne heure dans les gorges resserrées, rendent impraticable le chemin du couvent. Alors, comme enfoui dans cette profonde solitude, sans communication aucune avec les vivans, il trouve apparemment, dans la vie contemplative qu'il a adoptée, un préservatif contre l'ennui. On lui fournit les provisions qui lui sont nécessaires pour ce temps de réclusion, et, d'ailleurs, il a la ressource dans un besoin pressant de sonner la cloche de l'ermitage pour appeler à son secours. »

Un ouragan force un beau jour M. Castellan, et un autre peintre de ses amis, de chercher au milieu d'une de leurs courses un abri à l'ermitag

« Nous en agitons vivement la cloche; l'ermite ouvre, et nous nous réfugions dans la partie qu'il habite. Il fait du feu pour nous sécher, et nous offre quelques provisions grossières que la faim, excitée par un exercice violent, nous fait trouver excellentes.

» Le lieu était sombre et tirait à peine du jour par une lucarne élevée. La tête de l'ermite, éclairée seulement par la flamme du foyer, présentait un aspect si piquant d'effet et d'expression, que nous eûmes le désir d'en tirer une esquisse.

» Cet homme, quoique très-âgé, paraissait encore doué d'une énergie prodigieuse. Sa tête, couverte de cheveux gris hérissés, son immense barbe, son nez aquilin, son œil extrêmement vif, et qui, sous un épais sourcil, brillait d'un sombre éclat; en un mot, l'ensemble de sa physionomie lui donnait plutôt la figure d'un satyre que d'un anachorète.

» Ce ne fut pas sans peine que nous le décidâmes à laisser faire son portrait. Cependant il y consentit; et, prenant la position qui lui était habituelle, c'est-à-dire le corps un peu courbé, les mains jointes sur son chapelet, sa physionomie exprima alors le calme et le recueillement religieux, convenable à un pécheur repentant. Mais bientôt la conversation étant tombée sur la guerre qui désolait alors le nord de l'Italie, sa tête se releva avec fierté, ses traits prirent le caractère d'une exaltation qui devint de plus en plus profonde; ses yeux s'animant par degrés parurent jeter des flammes, et nous reconnûmes, sous le capuchon d'un anachorète, un brigand célèbre, *Francesco Fornacciaio*, qui avait fait long-temps trembler la Lombardie et la Toscane. « Faut-il que j'aie renoncé au monde, s'écria-t-il, aujourd'hui que l'Italie est envahie! A ma voix, à mon coup de sifflet, que de braves se leveraient pour marcher sous mes ordres à sa défense! » Ces mots furent accompagnés d'imprécations énergiques; puis tout à coup se jetant à genoux, la face contre terre, il demanda pardon à Dieu de ce mouvement de colère mondaine, et resta long-temps prosterné sur le pavé. »

...iote avait long-temps ...ande redoutable que ...avait enfin détruite. ...comme par miracle, il ... voué à la vie de retraite et de ... Une habitude de son ancien ...er lui joua un mauvais tour. L'eau ...ource était, pendant l'hiver, un ...e réconfortant; il se procura des ...urs fortes, dont il abusa au point ...venir la proie d'une combustion spontanée, digne fin d'un si terrible pénitent!

Nous avons plusieurs fois parlé des Maremmes, partie de la Toscane, distinguée du reste par une physionomie tout-à-fait particulière. Peu de voyageurs l'ont visitée; je n'en ai pas eu moi-même la facilité; mais Lullin de Châteauvieux, homme impartial et observateur sagace, en a laissé une description dont je vais reproduire ici les traits principaux:

« Après avoir quitté Pise, j'ai remonté, raconte-t-il, la rive de l'Arno jusqu'à Empoli. Là, j'ai quitté la grande route de Florence pour prendre le chemin de Volterra et de Piombino. Ce chemin, tracé par Léopold, est le seul qui conduise dans les Maremmes. Dirigé avec beaucoup d'art sur la pente des coteaux, il n'a que neuf pieds de largeur; mais il est entretenu avec un grand soin et ressemble davantage à l'allée d'un jardin qu'à une grande route.

» Au delà de *Castel-Fiorentino* l'on entre dans les Maremmes. La surface du pays est sillonnée par de grandes ondulations semblables aux vagues immenses d'un profond océan, mais dont toutes les formes auraient été adoucies par le temps et le travail de l'homme. De loin en loin j'apercevais sur les sommités de vieilles enceintes de murailles dont les pans ruinés laissaient découvrir des habitations; elles semblaient être protégées encore par quelques vieilles tours.

» Dans les vallons on voyait à grande distance l'une de l'autre des maisons éparses; elles n'étaient entourées ni de verdure ni de jardins, mais de maigres parcelles de terrain plantées de maïs ou de sorgho. Au-dessus de toutes les sommités dominait celle où reposent les antiques murailles de Volterra.

» Le sol ne présentait partout que ce que les Italiens appellent des *macchie*, sur lesquelles s'élèvent quelques vieux chênes que le temps ne remplace pas; car ces landes servent de pâture aux troupeaux, et toutes les jeunes pousses sont dévorées.

» Je me rappelle le spectacle que m'offrit sur la route une malheureuse mère, marchant à côté de deux de ses enfans couchés sur une de ces petites sédioles (sorte de cabriolets) en usage dans le val d'Arno. Ces deux pauvres petits avaient été mordus par un chien enragé, et la mère les conduisait à Volterra. Elle me dit que l'on gardait dans cette ville un clou de la vraie croix dont l'attouchement sur les morsures de ce genre en prévenait l'effet. Je ne pus m'empêcher de lui montrer quelque doute sur cette efficacité; elle m'assura que, de temps immémorial, ce remède était usité en Toscane. Je me permis de lui apprendre que la cautérisation était regardée comme un remède plus sûr encore; mais elle ajouta alors, qu'avant d'appliquer la sainte relique sur les blessures, on la chauffait jusqu'au rouge. Ainsi, le secret de la cautérisation, si moderne dans la médecine, se pratiquait dès long-temps en Toscane.

» Les habitans des Maremmes fixent leur décadence vers l'époque de la peste du 16ᵉ. siècle. Il paraît que ses ravages

détruisirent une grande partie de la population. Depuis, cette population ne s'est plus trouvée assez forte pour s'opposer à l'influence du mauvais air.

» L'affaiblissement de la population, en détruisant la concurrence, a fait tomber la propriété aux mains des grands seigneurs toscans; dès ce moment l'activité productive en a été bannie sans espoir de retour. Les tentatives faites par Léopold pour essayer des colonies dans les Maremmes ont toutes échoué. Le sol y est devenu stérile; il n'offre plus qu'une argile pure, dont la blancheur n'est tempérée que par le mélange du soufre qui s'élabore avec profusion dans cette région. On voit sourdir de la terre ces sources sulfureuses ou *solfatares* dont l'aspect a quelque chose d'effrayant. Des flammes fétides s'élèvent dans des tourbillons de fumée; les bords de ces petits cratères sont revêtus de bavures, au centre desquelles bouillonne une eau livide.

» Dépeuplé par la nature et tombé aux mains de grands propriétaires oisifs et sans capitaux, il ne restait plus de moyen pour tirer parti du sol de ces contrées, que de l'abandonner à sa production spontanée, et de lui donner pour habitans une population nomade qui n'y séjournât que pendant la saison salubre, et fît consommer par des animaux les plantes indigènes que la nature y fait croître. Des moutons, des chevaux, des vaches et des chèvres s'y alimentent aujourd'hui par troupeaux, et subviennent au manque total de l'éducation des bestiaux dans le val d'Arno.

» Les conséquences de cette économie ont été de créer un désert au milieu de l'Italie, et de le peupler, pendant la moitié de l'année, d'hommes à demi-sauvages, qu'on voit parcourir ces solitudes, comme des Tartares, armés de longues lances, et d'habits de bure et de peaux parées.

» La population attachée pour l'année entière trouve à de l'exploitation du soufre, du de l'alun.

» Dans le voisinage de Volterra, je fus supris de voir le chemin prendre une teinte blanche que le soleil faisait briller d'un éclat éblouissant. C'était de l'albâtre dont on chargeait la route; tout le sol de cette montagne en est composé, et c'est de là qu'on extrait les blocs qui servent aux statuaires et aux modeleurs. Ce chemin, pavé d'albâtre, me semblait l'avenue d'un palais de fée, et me présentait je ne sais quoi de fantastique.

» Après avoir gravi pendant une heure, je parvins sur la montagne où l'on a bâti VOLTERRA. Cette ville n'offre plus à l'œil que des couvens en mauvais état, des jardins abandonnés, quelques oliviers, d'antiques murailles et des palais mal tenus, qui rappellent cependant une ancienne splendeur. Là vivent environ quatre mille habitans, dont grand nombre fabricans d'albâtre.

» Cette ville est l'une des plus anciennes villes étrusques; et son enceinte est fermée par des murailles dont la structure a précédé de beaucoup les temps de la fondation de Rome. On passe encore sous la porte qui fut bâtie dans ces temps inconnus; sa masse énorme a résisté aux élémens et qui plus est aux ravages de l'homme.»

Outre un musée curieux de vases et d'autres antiquités étrusques, Volterra possède de curieuses antiquités romaines.

La forteresse actuelle a été, dit-on, bâtie par la famille Médicis, peut-être sur les ruines de celle construite par l'empereur Othon. Au centre s'élève,

26.



Rury del. Audot edit. Dureau sc.

Pistoja. San Giovanni. | *Pistoie. St. Jean.*



TOSCANE.

TABLE DES PRINCIPAUX LIEUX CI

ET

PLACEMENT DES PLANCHES.

L'ITALIE,

LA SICILE, LES ILES ÉOLIENNES, L'ILE D'ELBE,

LA SARDAIGNE, MALTE, L'ILE DE CALYPSO, ETC.

D'APRÈS LES INSPIRATIONS, LES RECHERCHES ET LES TRAVAUX

DE MM. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND, DE LAMARTINE, RAOUL-ROCHETTE,
LE COMTE DE FORBIN, PIRANEZI, MAZZARA,

ET DE NAPOLÉON, DENON, SAINT-NON, LORD BYRON, GŒTHE, VISCONTI, CICOGNARA, LANZI,
DE BONSTETTEN, SWINBURNE, ETC.

ROYAUME DE NAPLES,

PAR MM. C.-D. DE LA CHAVANNE, D.-D. FARJASSE ET P***.

SITES, MONUMENS, SCÈNES ET COSTUMES,

D'APRÈS Mme. HAUDEBOURT-LESCOT, MM. HORACE-VERNET, GRANET, ISABEY, CICERI, MAZZARA,
LE MAJOR LIGHT, LE CAP. BATTY, COOKE, GELL ET GANDY, PINELLI, FERRARI,
ZUCOLI, ET BEAUCOUP D'AUTRES ARTISTES ITALIENS.

RECUEILLIS ET PUBLIÉS PAR AUDOT PÈRE,
Membre de la société de Géographie.

Paris.
AUDOT FILS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU PAON, 8, ÉCOLE DE MÉDECINE.

ROYAUME DE NAPLES.

TABLE DES PRINCIPAUX LIEUX CITÉS ET PLACEMENT DES PLANCHES.

TABLE.

L'ITALIE.

ROYAUME DE NAPLES.

VOYAGE DE LIVOURNE A NAPLES.

Tout est solennel dans un voyage dont la mer marque les premiers pas! Une sorte de fièvre, un mélange confus de vifs regrets, vient ébranler la résolution la plus ferme; que de choses résume ce mot: « Adieu, je vous reverrai peut-être! »

Mais il est trop tard pour s'abandonner à de tristes réflexions, elles viennent se briser contre la nécessité; il faut partir. L'heure sonne, la fumée s'élève noire et épaisse, la vapeur fait retentir les conduits, les roues s'ébranlent, impatientes qu'elles sont de battre l'eau. Adieu, je quitte Livourne, son port, son commerce florissant, ses femmes séduisantes, ses juifs et tout ce qu'elle renferme.

Le bateau à vapeur sur lequel je pars est le *Francesco Primo*, un des plus beaux, le plus gros surtout de ceux qui sont sur l'échelle de Naples. Son salon est meublé avec luxe, un beau tapis, de larges glaces; l'on se croit dans un élégant salon de Paris. La société la mieux choisie complète l'illusion.

Des jeunes gens enthousiastes parlent déjà avec feu de tout ce que va dérouler à leurs yeux cette terre classique. Une lorgnette au poing, quelques-uns ne quittent pas le pont; d'autres, couchés dans leur cabine, payent à leur premier voyage maritime un rude tribut. Demain seulement j'aurai pu apercevoir tous mes compagnons de voyage, au nombre de cent cinquante à deux cents.

Il n'y a que quelques heures que nous sommes en mer, et déjà nous sommes loin, bien loin. Nous fuyons avec une rapidité inconcevable. Bienheureuse invention des bateaux à vapeur, de combien d'heures d'impatience et d'ennui tu nous sauves!

Je ne vous peindrai pas tous les jolis minois anglais qui voguent avec nous, il y aurait de quoi tourner mille têtes moins ardentes que la mienne.

Parmi les personnes qui m'entourent, j'ai remarqué un jeune homme; il se tient à l'écart, et prend souvent des notes; au premier aspect, sa figure maîtrise sans attirer, son sourire est froid et mélancolique; il semble fuir une pensée fatale et opiniâtre : s'il parle, ce n'est jamais que d'une existence antérieure; il a des manières élégantes et recherchées, et cette franche rudesse d'un homme qui a l'habitude des

v[illegible] me dit le capitaine, la tro[illegible] u'il vient à Naples. Il m'as[illegible] e donnera avec plaisir q[illegible] s sur les mœurs cu- r[illegible] que je vais explorer, et qu'il a étudiées avec cette finesse de tact d'un homme qui ne se déplace pas dans le seul but de changer de lieux.

Dès que je le vis, je desirai le connaître intimement. Le capitaine nous présenta l'un à l'autre; peu à peu la réserve fut bannie, et l'abandon prit le dessus; il voyage sous le nom d'Édouard. Atteint d'une maladie incurable, il quitte sa patrie pour n'y plus revenir; il veut consacrer le reste d'une vie dénuée d'espérance et d'avenir, à parcourir les pays les plus intéressans, faire un recueil de ses observations, et le léguer à ses amis! C'est décidément le compagnon de voyage qui peut le mieux me convenir; comme il ne s'oppose pas à ce que je me mette sous son patronage, je m'attache à sa fortune.

Partout des souvenirs de notre ancienne gloire, des débris d'un trône brisé. Voici Piombino, cette petite principauté dont Napoléon forma une portion de l'apanage de sa sœur aînée Élisa, mariée au colonel Félix Bacciochi; autrefois cette ville était sous la protection des rois de Naples qui avaient le droit d'y entretenir une garnison.

Nous suivons la tangente du golfe, et nous apercevons Porto Ercole, qui n'offre presque que des ruines. Le costume des femmes qu'Édouard me décrit, est pittoresque et gracieux; c'est celui de la Toscane; un jupon rouge, un canezou de drap noir, le chapeau d'homme orné d'une plume : ce chapeau disparaît au delà des confins. Tant pis, il sied au caractère de ces figures demi-grecques, et les rend presque toutes jolies.

Ce petit pays est abandonné à cause de l'exiguité de son port, qui n'est, à proprement parler, qu'une anse à demi comblée par les sables, et n'offrant que peu de sécurité aux navires; aussi n'y entrent-ils que pour chercher un abri contre la tempête; il ne reste intact que quelques maisons et les deux châteaux forts, habités par une milice sous les ordres d'un officier.

Le poisson est abondant sur cette côte et d'un goût exquis.

Édouard me dit encore qu'à deux ou trois milles dans les terres, vers la partie nord, est la petite ville d'Orbitello, remarquable par la singularité de sa position; bâtie au milieu d'un lac salé, elle tient à la terre, à l'ouest, par une chaussée longue et étroite. Vue des hauteurs de Porto Ercole, son aspect est des plus romantiques.

La route qui y conduit est à peine tracée dans un bois frais et bien fourni; arrivé au bord du lac, point de pont pour entrer dans la ville. Une barque de pêcheur vient vous prendre; l'on eût mieux fait de s'en tenir au délicieux tableau qu'elle promet de loin, car, dans l'intérieur, rien d'intéressant. Une rue droite la traverse du nord au sud. Un hôpital pour les pauvres, propre et bien tenu; deux églises fort simples et entièrement dépourvues de peinture et de marbre, sont les seules choses que l'étranger puisse visiter. La pêche aux anguilles, dont ce lac est abondamment fourni, est la seule branche de commerce des habitans, qui vendent ce poisson salé dans presque toute l'Italie.

Nous voilà en face de Cività-Vecchia, à dix-huit lieues de Rome; son ancien nom était Centum Cellæ. Il venait peut-être de ce que le port avait cent arches ou cales pour abriter les barques; il y en a encore actuellement

rs que les papes ont fait re-

ıvire fuit; nous sommes, par le de Rome, à Fiumicino, jolie rille moderne, qui a un quai et e, surmonté d'une tour et d'un Un remous bien prononcé dans x se fait remarquer. Il est oc- par l'embouchure du Tibre, ce *Tiberinus* de Virgile dont les flots nt les vagues et les jaunissent. oilà donc ce fleuve, autrefois de vaisseaux, bordé de palais! e prophète par lequel les Ro- ageaient et le bien et le mal, hant des présages, même dans dations! qui peut-être sous s livides cache les plus beaux ns des arts! Tant de gloire a ıte fatigué le temps. Autrefois nbouchure était à Ostie; la tait ces murs et ceux de Porto, ait entre ces deux villes une le golfe en demi-cercle; elle retirée peu à peu jusqu'à Fiu- ne laissant dans cet espace errain aride et inculte.

reste maintenant de ces deux ue des débris de théâtre, d'am- ıtre et de portiques, servant à encore leur ancienne grandeur nagnificence.

à Ostie où les Romains creu- eur premier port, et d'où sortit ıtte sous les ordres de Duilius, rit aux Romains qu'on pouvait incre les Carthaginois sur la mer. ıbarquent Régulus à son retour ıe, et Caligula lorsqu'il vient à rendre possession de l'empire. les pages occupe toute cette rive istoire! Comme dans toute l'I- souvenir de ce peuple géant eul à travers les siècles, et encore aux peuples qui l'ont ! Nous venons de dépasser Porto d'Anzio, qui a remplacé Antium, capitale des Volsques, à l'extrémité de ces marais Pontins pestilentiels qui tirent leur nom de Pometia, cité antérieure à Rome, et qui n'existe plus.

Sur cette grève où s'élève aujourd'hui la tour d'Astura, était autrefois un petit port où Cicéron s'embarqua pour se rendre à sa villa de Formianum, le jour où il fut assassiné. Dans ce même lieu, Conradin fut surpris et arrêté victime de la trahison de Frangipani, seigneur d'Astura, chez qui il était venu chercher un asile.

Enfin voici Terracina, dernière ville sur la plage, et lisière maritime des états pontificaux. C'est ici que commence vraiment le midi.

Fondée par les Volsques, sous le nom d'Anxur, et plus tard, recevant des Grecs celui de Trachina, elle enclavait dans son contour une portion de la colline qui la borde au sud, et qui maintenant est couverte d'orangers, de citronniers et de cactus. Les Romains en avaient fait un lieu de délices.

Horace, dans son voyage de Brindisi, n'a garde d'oublier Anxur.

Impositum late saxis candentibus Anxur.
Hor., *sat.* V, *v.* 26.

« Et nous vîmes d'Anxur s'élever le rocher. »
Trad. de Daru.

Qu'est devenue tant de splendeur? Terracine est aujourd'hui un relai de poste.

Ne vous livrez pas, me dit Édouard, à d'inutiles regrets sur les révolutions que le temps peut amener. Vous n'en êtes qu'à la première page de votre voyage, et d'autres émotions vous attendent. Vous parcourrez des plages désertes où furent autrefois des peuples vaillans! Des villes entières ont

disparu de la surface de la terre, et c'est la pioche à la main qu'on parvient à en retrouver les vestiges. D'autres, dont il ne reste, et de leur puissance et de leur fortune, que quelques pans de murailles recouverts de lierre et de plantes parasites, Cumes, Herculanum, Pompeï sont là pour émouvoir votre âme, et donner carrière à votre imagination. Hélas! un sort pareil est réservé peut-être aux nations qui foulent aujourd'hui le sol de l'Europe!

Nous touchons à Monte-Circello, promontoire élevé, à l'extrémité des marais Pontins. Les lagunes dont il est environné peuvent aisément le faire prendre pour une île : c'est ce qui aura donné lieu à la fiction de Virgile; et, d'après lui, à l'erreur d'autres auteurs qui ont voulu y reconnaître la fameuse île de Circé.

Ici finissent les plages romaines, bas-fonds redoutés des navigateurs, et où la lame trop courte dans les gros temps donne aux navires des ressacs qui les fatiguent. Cette raison est une de celles qui ont fait abandonner tout ce littoral. Les bateaux plats des anciens y manœuvraient à l'aise; mais nos bâtimens modernes, avec leurs quilles tranchantes, y seraient exposés à de trop grands dangers.

Ce raisonnement termina une conversation assez longue entre Édouard et moi, et dans laquelle nous avions, après bien des points débattus, cherché à examiner si, à l'aide de bonnes lois, et profitant de la position de Cività-Vecchia, on ne pourrait pas y faire prospérer le commerce, en faisant de cette ville un entrepôt général; mais ce plan offrirait des difficultés insurmontables. Cività-Vecchia, Porto Ercole et autres ne peuvent être que des ports de sauvetage, un refuge contre la tempête pour les bâtin marchands.

Nous parlions encore quand un i dent ramena mon attention sur le vire.

L'on avait amené le pavillon en s de salut. Capitaine et matelots, s'agenouillaient sur le pont, en s gnant, le regard fixé sur le son d'une colline qui se dessine en fest Le moment était peu favorable questions; comme étranger, Édo ne pouvait m'être d'aucun seco ma curiosité était trop excitée m'arrêter à de vaines considérati et je pris le parti de m'adresser gros moine, véritable type du couv qui s'était déjà montré obligear joyeux compagnon. De la meill grâce du monde il voulut bien donner tous les détails que je dési

— « C'est l'église de la Trinité l'équipage vient de saluer avec ta vénération, vous l'apercevez sur c cher. Elle est hors de la ville de G bâtie à l'est, sur le versant de montagne. Le jour de la mort de N ce rocher se fendit en trois partie l'honneur de la Sainte-Trinité gros bloc tombé dans sa princ fente, s'y arrêta et servit de base à chapelle du Crucifix, fort petite vérité, mais fort élevée, sous laq vient se briser la mer. Cette chap des plus anciennes, fut rebâtie en 1 par Pierre Lusiano de Gaëte. Ell le seul exemple, même dans ce de merveilles, d'une construction hardie, et dans une situation étonnante. Pour la préserver d'êt gloutie dans l'abîme sur lequel el suspendue, on l'a assujettie pa fortes chaînes en fer qui la retiem mais ne l'empêchent pas d'être b cée par la vague.

» Elle est en grande vénération

royaume, et les fidèles y accou-
e toutes parts, chargés de riches
les.

on vous montre sur une des pa-
la grotte l'empreinte d'une main;
l'un Turc qui avait blasphémé en
ppant. Sa main y resta attachée,
'à ce qu'il eût abjuré; converti à
chrétienne, elle lui fut rendue,
l'empreinte en est restée pour
iser le miracle.

On y lit un distique latin qui le
lle et l'explique. »

*..a mens verum renuit quod fama fatetur
re, at hoc, digitis, saxa liquata probant.*

te âme impie nie la vérité d'un fait que
mmée confesse, mais le rocher ramolli
par une empreinte miraculeuse. »

us commencions à distinguer
. Le spectacle majestueux du
fournit au moine matière à dé-
r son érudition.

Voyez à côté de pauvres maisons
hes, ces ruines imposantes de
uctions romaines. Là est cette
ianum, lieu de retraite de Cicé-
où venaient se délasser quelque-
Scipion et Lélius : à un mille et
dans les terres, l'on vous mon-
un sarcophage, qui marquerait
ce où fut assassiné Cicéron, lors-
llait chercher à Rome un refuge
e les fureurs d'Antoine. Ces temps
t aussi leurs jours de proscrip-
!

Le fort de Gaëte, dont les fonda-
furent jetées par Antonin le
, est en demi-cercle, ouvert
ment du côté de l'est, et revêtu
aux quais garnis d'artillerie, avec
ues ouvrages avancés dans la mer.
rt, au-dessus de la ville, fut con-
sous Frédéric II et Alphonse
agon, et augmenté par Ferdi-
et Charles-Quint, leurs succes-
seurs. Ce dernier, en l'entourant Gaëte de fortes murailles, la rendit une des clés du royaume. Il la fortifia tellement, que jusqu'en 1807 elle fut regardée comme inexpugnable du côté de la terre. A cette époque elle fut prise par les Français, commandés par Masséna.

» Un autre siége, soutenu en 1815 contre les Anglais et les Autrichiens réunis, en a fait un monceau de ruines.

» L'on a conservé dans une des chambres du château les restes du connétable de Bourbon, tué au siége de Rome en 1528. Jusqu'à ce que, en 1757, Ferdinand I[er]. les ait fait ensevelir avec toute la pompe due à un prince de sa maison.

» Le clocher de la cathédrale, dédiée à Saint-Erasme, continua le moine, est remarquable par sa hauteur et par son élégante construction. La ville le doit à Frédéric Barberousse. On conserve dans cette église l'étendard donné par le pape Pie V, à D. Juan d'Autriche, et un superbe tableau de Paul Véronèse; elle renferme en outre une des colonnes du temple de Salomon, et autrefois on y voyait un baptistère en marbre de Paros, sur lequel est sculpté Bacchus que Mercure remet, au moment de sa naissance, entre les bras d'Ino. Ce bas-relief de Salpion l'athénien a été depuis peu transporté dans le musée de Naples, où il est sous le nom de *Tazza di Gaeta*.

» A côté d'une des petites portes est un groupe antique fort bien composé. La figure principale est un vieillard qui pose le pied sur un chien couché en partie sur une tête de mort. Un serpent se tortille autour de la jambe et du corps du vieillard, et a la tête posée sur la sienne qui est surmontée d'un aigle. Ce groupe emblématique représente la vieillesse, qui, malgré la

:nétration des méde- culer le terme de la

ıutrefois indépendante
ᵇ auon de ses ducs, famille
ı et puissante, qui a fourni à fameux cardinal Cajétan, . VIII. Elle fut réunie au rc ne de Naples, et ses princes reçurent en échange des terres dans l'intérieur.

» Remarquez qu'elle est encore plus ancienne que Rome, puisqu'Énée en fait le tombeau de sa nourrice, et lui donne son nom qui l'a illustrée à jamais.

Tu quoque littoribus nostris, Æneia nutrix,
Æternam moriens famam, Cajeta, dedisti :
Et nunc servat honos sedem tuus, ossaque nomen
Hesperiâ in magnâ, si quà est ea gloria, signat.
(*Æneid.*, *lib.* VII, *v.* I.)

« Et toi, de mon héros nourrice bien aimée,
» De nos bords, en mourant, tu fis la renommée,
» O Caiète! et ton nom protége ton cercueil,
» Que l'antique Hespérie honore avec orgueil.
(*Trad. de Delille.*)

» Sur le sommet de la colline est le mausolée de Lucius Munatius Plancus, fondateur de Lyon. Il date de seize ans avant l'ère chrétienne. Une fausse interprétation de l'inscription avait fait croire que c'était un temple à Saturne; mais sa forme, semblable au monument de la famille Metella à Rome, a prouvé que ce n'était qu'un tombeau. Le vulgaire l'appelle la tour de Roland. »

Je remerciai le moine de sa complaisance. *Commandi il suo servo.* « Commandez à votre serviteur », me répondit-il. Cette formule est très-usitée à Naples, m'a-t-on dit.

J'avais écouté avec la plus vive attention ce récit, qui m'avait fort intéressé. Les Italiens aiment à parler de leur pays, dont l'ancienne gloire semble rejaillir sur eux, et dont il n'est pas un coin de terre qui n'ait inspiré des chants aux poëtes. Les vers latins qu'il m'avait récités avec sa prononciation italienne, produisirent sur moi un effet singulier. Cette prosodie naturelle et fortement accentuée, cette vibration de syllabes pleines et sonores, ces *u* changés en *ou*, tout leur donnait une harmonie qui m'était inconnue. Je crus entendre du latin pour la première fois, prononcé par Virgile lui-même.

La plage se déroule en demi-cercle et nous permet de distinguer Mola di Gaëte, gros bourg bâti sur les ruines de l'antique Formie, ville des Lestrigons dont parle Ovide, et qui possédait un port dont les ruines subsistent. Elle fut détruite en 856, par les Sarrasins, et ce sont maintenant des pêcheurs qui habitent Mola.

Horace estimait les vins de Formie à l'égal de ceux de Falerne.

Au delà, dans les terres, à environ trois milles, sont les marais de Minturnes. L'imagination s'élançant dans les siècles reculés, évoque Marius. Elle voit cet homme audacieux, obscur plébéien, devenir l'arbitre des destinées de cette ville, qui dicta ses lois aux nations. Elle le voit fuyant à son tour les proscriptions de Sylla; et à Minturnes terrifiant de son regard et de sa parole le Cimbre envoyé pour l'égorger; elle le suit encore aux ruines de Carthage, et prononce ce vers :

Et ces deux grands débris se consolent entre eux!

La manœuvre du bâtiment nous porte au large, et nous fait rabattre sur un archipel dont les îles, de formes variées, découpent admirablement l'horison, Ponza, Palmarola, Zannone, Ventotena et Sto. Stefano. Pline nomme ces îles *Œnotrides*. Elles ont été successivement habitées par les Tyrrhéniens et les Grecs.

za, la plus considérable, a quatre de longueur; sa partie la plus n'a qu'un mille, dans quelques ts même, elle n'a qu'une cende pas. Son nom latin, *Pumex*, re-ponce», indique une origine nique, prouvée à chaque pas par nas de tuf, ainsi que par des bandes ories et de lave. Une vieille tradil'a aussi désignée comme l'île de ;.

tait au temps des Romains, ainsi jourd'hui, un des lieux d'exil de qui encouraient la disgrâce des du gouvernement. Tibère y exila e et sa sœur Julie, ainsi qu'un Germanicus qu'il y condamna à r de faim. Caligula y relègua sa Livie, et Domitilla, parente de ien, y fut martyrisée pour avoir ssé la religion chrétienne. Aujhui l'on y déporte les criminels, qui y sont soumis à la surveilsévère du commandant de la gar-

port est grand et profond, et peut nir plusieurs vaisseaux de guerre. âtimens marchands y trouveraient bri commode; mais, à cause de arantaine, ils préfèrent, en cas s temps, se réfugier à Gaëte, où ganisé un bureau de santé.

e, peu boisée, est assez bien culsur les points qui en sont suscep-; sa partie escarpée est plantée nes. Les oliviers y sont en petit re; on y trouve aussi les cactus, végétation de l'Afrique, si comen Italie.

ntiquaire s'arrête avec intérêt deun aqueduc en fer à cheval d'en- trois mille pieds de contour, ues pans de mur, et des bains des marches qui avancent dans

maison du gouverneur, située à l'extrémité du port, est attenante à la forteresse où sont renfermés les forçats; on y va par une promenade publique qui sert de toiture à une ligne de maisons creusées dans la terre. La ville peut contenir environ trois cents habitans, presque tous pêcheurs. Le reste des insulaires, cultivateurs, véritables troglodytes, habite le creux des rochers, dans des grottes fort propres et blanchies en dedans. Ces grottes, fraîches en été et chaudes en hiver, sont sans la moindre humidité; avec des pâturages, ils n'élèvent point de bestiaux, se contentant du produit de leur pêche qu'ils exporten à Naples.

Palmarola et Zannone, toutes deux inhabitées, sont des dépendances de Ponza.

Ventotena, l'ancienne Pandataria, où Tibère exila Agrippine, en est à vingt milles à l'est; elle n'a qu'une lieue et demie de circuit. Long-temps restée inculte par la crainte qu'inspiraient les pirates africains, elle n'est peuplée que depuis un demi-siècle, par une colonie que Ferdinand Ier. y instala, et qu'il fit venir de la Torre del Greco, petit pays au pied du Vésuve. Sa population s'élève aujourd'hui à cinq cents âmes, l'eau y est saumâtre et mauvaise et le vin médiocre; en revanche, on y peut faire bonne chère. Dans la saison de la chasse, qui se renouvelle deux fois par an, en mars et en septembre, les cailles y sont très-abondantes; à ces époques, Ventotena et les îles environnantes sont couvertes de filets avec lesquels on les prend par milliers pour les porter sur les marchés de Naples.

C'était encore mon moine qui me donnait tous ces détails; il était en verve, et, avec son urbanité ordinaire, me faisait les honneurs de son pays.

Cicerone habile, il dirigeait mes observations. C'est ainsi qu'il me donna, sur un petit rocher qui eût pu passer inaperçu, quelques notions intéressantes. Ce rocher est Santo Stefano, le Botany-Bay du royaume, que son isolement complet au milieu de la mer, ses roches vives et à pic, et surtout son sommet plat, sur lequel on a construit des bastions, ont fait choisir comme lieu d'exportation pour les prisonniers d'état, condamnés à une prison perpétuelle.

Ischia nous apparaît au large, comme un massif blanc, et de toute part inaccessible. L'œil s'arrête d'abord sur l'Époméc, ancien volcan, et le point le plus culminant de cette terre de merveilles. Les voilà réalisés ces contes fabuleux de la lutte des géans contre les dieux! cette allégorie, cette allusion aux phénomènes volcaniques! Ischia doit sa formation à cette force gigantesque qui entasse montagne sur montagne. L'imagination la plus vive succombe à l'idée que des masses aussi énormes aient pu, par la seule action du feu, se soulever et s'amonceler au point de former une île aussi considérable.

De toutes les éruptions qui ont concouru à la formation de l'île, car tous les historiens anciens et modernes s'accordent sur ce point, celles qui ont éclaté du côté du midi, et en partie vers l'E., doivent avoir été les plus fortes et les plus terribles; aussi la masse principale et la plus grande partie du terrain se trouve-t-elle de ce côté.

On a souvent agité la question, savoir si Procida, séparée d'Ischia par un canal qui donne libre passage aux petits bâtimens, s'est jamais trouvée en contact immédiat avec cette île et le continent. Des naturalistes et des historiens, parmi lesquels se trouv Pline et Strabon, partagent cette o nion; ils veulent qu'elle en ait été parée par l'action du feu et celle l'eau.

D'autres, au nombre desquels vérité on ne compte pas des noms a illustres, invoquent en faveur de l' nion contraire un examen attenti exact des lieux. Ils comparent les ches du sol, les anfractuosités d côte, et les trouvent si différen qu'ils concluent à l'impossibilité. effet, l'empreinte d'un déchiren aussi violent, résultat d'une con sion volcanique, quoique dénat par le temps et par les vagues, n' l'être au point qu'il devienne impo ble d'en reconnaître les traces : traces se retrouvent en examinant vara, îlot attenant à Procida, où est forcé de reconnaître une agglom tion évidente.

A mesure que nous avançons, l'I mée semble s'affaisser; l'île gran elle vient à nous; ses sinuosités se sinent, chaque minute fournit sa spective; quel aspect saisissant et toresque! quelle nature neuve! q riches contrastes! A côté d'un s de lave, des massifs d'arbres rob et verts; puis, quand on détaill merveilles de cet amphithéâtre, maisons blanches, des églises, chapelles étagées sur la montagn adossées à un mur de lave noire; tout, sur ce sol de volcan, des jar des bosquets et de vertes avenues pour encadrer ce tableau, une calme qui en baigne le contour.

Au sortir du goulet, nous rang de très-près le cap Misène. Ce lui fut donné par Énée, qui y dé les restes de son compagnon.

En suivant les sinuosités de baie, nous voyons Baïa, ses tem

...beau d'Agripine. Tout dans ces ... jusqu'à la pierre apportée par la ...ur le rivage, est un appel au ...ir. Mais que pourrais-je dire de ...eux que la plume élégante de ... Lamartine a décrits dans ses ...vec tant de bonheur !

. . . .
...liberté, vieille et sainte patrie !
...autrefois féconde en sublimes vertus,
. . . .
...pire est tombé ! tes héros ne sont plus !
...s dans ton sein l'âme agrandie
...leurs monumens respirer leur génie,
...n respire encor dans un temple aboli
...té du dieu dont il était rempli.
...terrogeons pas vos ombres généreuses,
...ains! fiers Catons! mânes des deux Brutus!
...demander à ces murs abattus
...irs plus doux, des ombres plus heureuses.
...ce, dans ce frais séjour,
... une retraite embellie
...les plaisirs et le génie,
...it les pompes de la cour ;
...erce y visitait Cynthie,
...ous les regards de Délie
...y modulait les soupirs de l'amour.
. . . .
. . . .
. . . .
...de Baïa ! poétique séjour,
...eux vallon qu'habita tour à tour
...t ce qui fut grand dans le monde,
...entis plus de gloire ni d'amour ;
...s une voix qui me réponde,
...e le bruit plaintif de cette onde
...le réveillé des débris d'alentour !

...ne dis point adieu à cette côte. ...venons, Édouard et moi, d'orga... des plans de promenades char...es. Il est convenu qu'aussitôt ...és à Naples nous visiterons pas à ...cette rive si belle, ces Champs-...ées de Virgile. Pouzzole, « l'an...ie Dicearchia, » la Solfatara, ...rne, Cumes. Mais voici Nisida, ...nd de cette anse, son nom grec ...fie petite île. Elle n'a guères d'un mille et demi de circuit. Il ...résumable, qu'autrefois unie au ...nent, elle en fut détachée par un tremblement de terre. Elle faisait partie d'une des grandes villas de Lucullus. Cicéron nous l'apprend, en nous parlant de son entrevue avec Brutus. Porcie, femme de ce dernier, s'y donna la mort.

Sa forme est celle d'un cône tronqué; couverte de petits arbustes très-verts, son aspect est des plus gracieux, on dirait une touffe de gazon. La végétation y est admirable, chose d'autant plus extraordinaire, que, battue par les flots, elle reçoit les jours d'orage des ... vent fort haut. Sa belle, ... verdure n'en est point ... n vieux château-fort en couronn... pointe nord. Sa position élégant... mantique fixe l'attention des peintres et leur fournit un des plus jolis ...s qu'ils rapportent d'Italie. Ni... est le lieu où les bâtimens de commerce viennent purger leur quarantaine; les passagers sont transportés dans un lazaret bâti sur la crête d'un rocher élevé, creusé en arche, sous lequel passent les barques. Mais nous sommes dans le golfe; nous cinglons avec rapidité, déjà nous laissons à notre droite Capri, et sa grotte d'azur, et ses douzes palais construits pour Tibère, ses orgies et tous ces grands et tristes souvenirs, nous apercevons Naples!

Salut, ancienne Parthénope, si digne d'inspirer des chants aux poëtes. Enfant chéri d'une nature prodigue pour toi, puisqu'à toi seule elle a donné cette vapeur légère, transparente, cette teinte pourprée qui colore ton atmosphère, ce prisme qui se place entre l'œil et les objets qu'il aperçoit, et leur prête un charme magique.

Placée sous le ciel le plus pur, enrichie par la mer qui lui apporte de toutes parts le luxe et l'abondance, Naples offre les points de vue les

plus ravissans. Constantinople seule peut lui être comparée. Les objets lointains s'y distinguent avec une netteté extraordinaire, surtout le soir, quand le soleil, caché derrière les hauteurs, les éclaire encore d'une douce lumière. Quel ravissant spectacle que ce Vésuve, phare gigantesque, posé par la nature, pour avertir le nautonier qui cherche Naples, que Naples est là ! Qu'elles sont solennelles les pensées qu'il inspire! A ses pieds, trois villages bâtis sur des ruines imposantes. Les deux Torre, Resina et le séjour royal de Portici. Portici, assis sur Herculanum, et dont chaque maison a pour base les toits d'une cité romaine. De l'autre côté le mont Pausilippe, si beau, et dont le nom grec signifie « repos de la tristesse. » Doucement incliné vers Naples, il est semé de délicieuses villas, de jardins élégans et de riches vignobles. Pas un pouce de terrain qui ne soit recouvert de la plus fraîche verdure, depuis les bords de la mer jusqu'à son sommet; plusieurs ruines sont sur le rivage, et semblent encore disputer, à la vague qui vient les ébranler, quelques années d'existence. Pour bien jouir du coup d'œil délicieux de Pausilippe, il faut le voir de la mer, à une heure favorable aux effets pittoresques, à celle où le soleil s'abaisse sur le tombeau de Virgile, et l'entoure d'une auréole resplendissante. On dirait que le plaisir et la piété ont depuis plusieurs siècles choisi ce lieu pour leur asile. Autrefois Lucullus et Tibère y donnaient leurs fêtes, maintenant le noir dominicain y fait entendre sa prière, et son couvent s'élève au milieu de ce paradis qui s'étend à trois milles le long de la côte méridionale. De toutes parts se mêlent d'élégans belvédères aux villas, et ce paysage gracieux rappelle et justifierait seul l'enthousiasme des poëtes qu chanté l'Italie (Pl. 27).

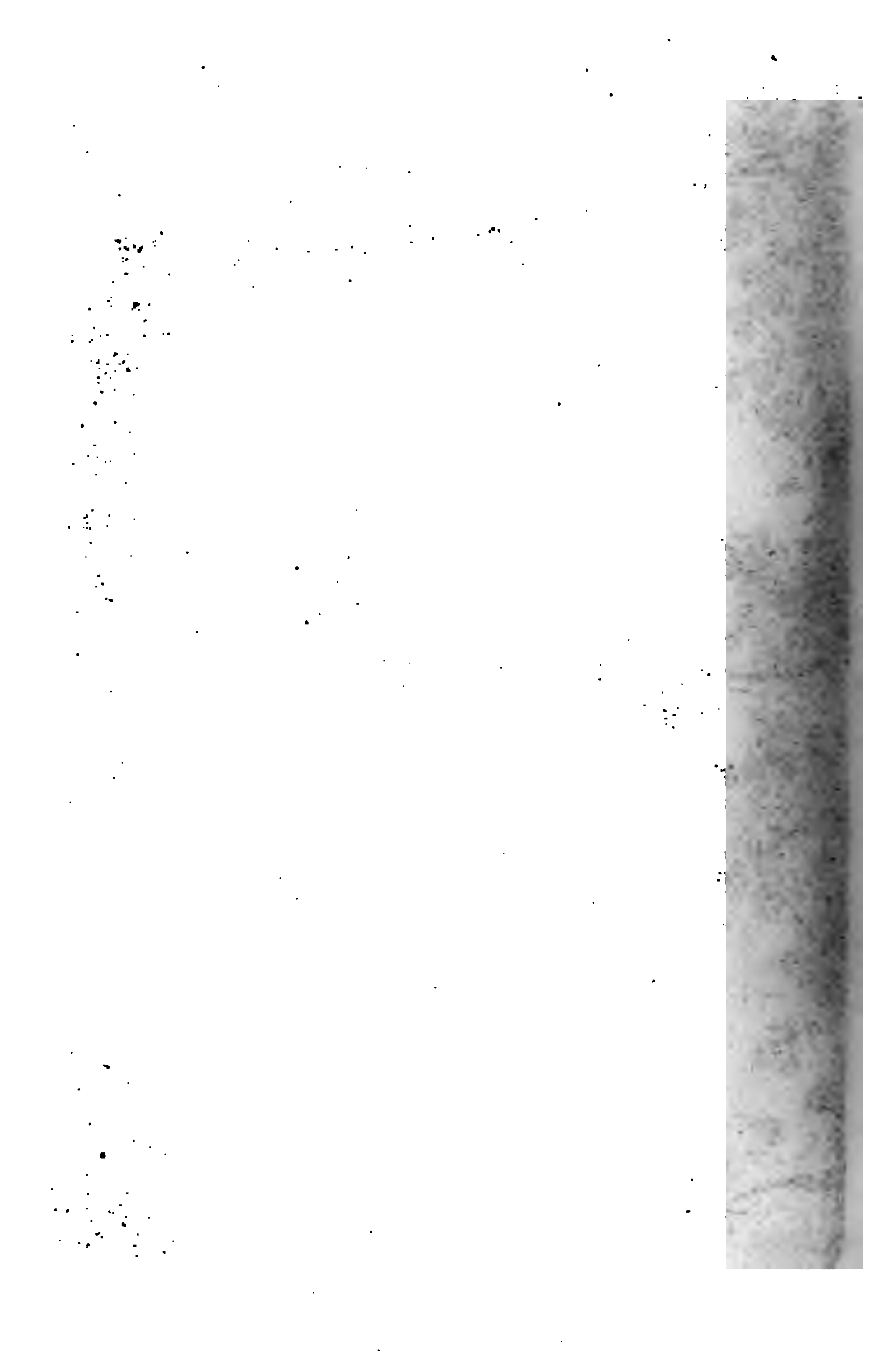
Là vous voyez encore ce pala Jeanne, ce témoin des orgies de reine qui a marqué sa place dans toire par une page sanglante. Pui saluez la grotte de Pausilippe, e cherche encore une fois la pla Virgile dort sous son bosquet.

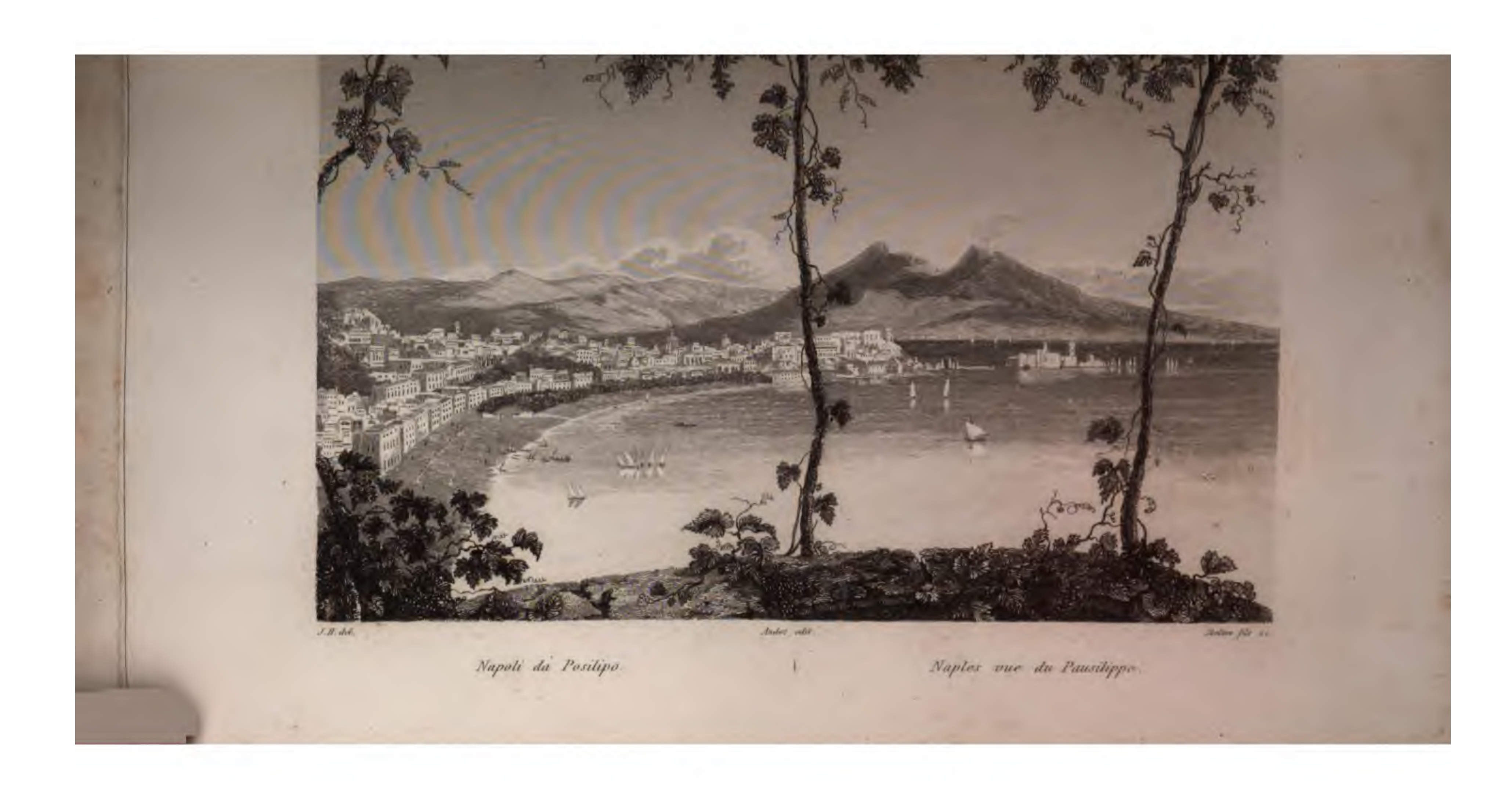
Naples, bâtie en amphithéâtre ploie tout autour de son golfe (P L'élégante architecture de ses avec leurs terrasses orientales, l dure de ses jardins plantés d'ora font disparaître ce qu'aurait de tone cette perspective. Ses coupol dômes dorés et le fort Saint-Elme domine, complètent l'ensemble de norama unique. Tout, jusqu'à ble qui reçoit la dernière conv de la vague mourante, est un s vif intérêt. Sur les bords de c mense golfe sont semées à pro de petites pierres ferrugineus brillent de toute part, et ann cette patrie du feu. L'air que l'o pire fait éprouver le bien être, r peut attérer les sensations agr qu'il vous cause; il semble que soit plus en rapport avec les extérieurs, et qu'elle s'harmonis eux. Sans doute les heureux ha de cette terre ont aussi leurs m de mélancolie, en quel lieu la de de l'homme ne produit-elle pa impression! mais au moins ell être exempte d'anxiétés et de re Telle qu'elle est, leur existenc suffire à leurs facultés.

En entrant dans le port, une titude de barques nous entouren unes bariolées de couleurs vives vertes de petites banderolles q vent agite avec une capricieuse lité, d'autres aux insignes de l



Collina di Posilipo. | Côte du Pausilippe.





J. B. del. — Andot edit. — Bolton fils sc.

Napoli da Posilipo. | Naples vue du Pausilippe.

ne et des Saints; elles contiennent s musiciens qui improvisent des ants, des religieuses qui font la ête, des capucins qui bénissent notre ivée, ou bien des hommes qui, ur quelques pièces de monnaie, nous rent les fruits qui naissent dans les atre parties du monde. Toutes se urtent, se croisent et ne s'éloignent ie lorsqu'elles sont repoussées par les qui viennent nous chercher.

La barque nous conduit à terre et is y dépose en face du bureau de la té. Un flot de peuple nous entoure; nous examine de la tête aux pieds, me des objets de curiosité. « La des étrangers, me dit Édouard, ise ce peuple, qui n'a d'autre e du bonheur que le plaisir. Voyez homme nous regarder, adressez-une question, avant d'y répondre vous tendra la main, vous allez en iclure qu'il aime l'argent, et vous ez dans l'erreur, chez lui ce goût st ni méthodique ni réfléchi; c'est ur le dépenser aussi vite qu'il le çoit, avec même une sorte de noble nérosité. »

Nous nous hâtons de nous soustraire cette multitude bruyante, et nous erchons à nous préparer, par quelques heures de repos dont nous avons soin, aux jouissances du lendemain. 'est pour cela qu'après avoir terminé les formalité qu'exigent et la poli les magistrats qui composent le bureau de la santé, et qu'on appelle *i cavalieri* « les chevaliers » et, chargé de notre bagage sur le dos d'un *facchino*, nous nous acheminons vers la douane où nous devons les faire examiner.

Cette opération ne nous retient que peu de temps, et toujours escortés par la foule, nous arrivons à notre hôtel, où un bon souper, et surtout une bonne nuit, vont nous remettre des fatigues de la mer.

J'ai oublié de mentionner un fait qui caractérise les mœurs du pays d'une manière frappante:

Au signal du débarquement, je cherchais mon moine dans la foule des passagers qui encombrait le pont; je voulais lui faire mes adieux. Je le trouvai aux prises avec le cuisinier du navire, à qui il avait promis la *buona mano* d'usage. Celui-ci, sur la foi des traités, avait eu mille attentions pour lui. « Je t'ai promis quelque chose, lui répondait le moine; eh bien, je dirai deux messes à ton intention. » Chaque fois que l'autre insistait pour avoir de l'argent, le moine lui répétait « *due messe*, *due messe.* » Pendant ce temps, les barques étaient arrivées, et le cuisinier n'obtint que cette promesse, et une bénédition que le moine lui donna de loin.

NAPLES ET SES ENVIRONS.

Je me réveille, dans une chambre haute, aérée, où je respire à l'aise. Le soleil y donne dès son lever. Devant moi, en face de mes fenêtres, sur le largo del Castello, s'élèvent majestueusement les tours du Château-Neuf. On les doit à Alphonse Ier., qui les fit ajouter au château construit par Charles d'Anjou, en 1283. Les fossés sont masqués par une rangée de maisons basses bâties sur la place. Un corps-de-garde le termine, et rabat sur la strada Molo. On nomme ce poste la grand' garde ; cent soldats d'infanterie, quatre officiers, et trente hommes de cavalerie y stationnent tous les jours, avec deux pièces de canon.

Le fort du Château-Neuf mérite un examen particulier; je me contente aujourd'hui d'en admirer la vue, plus tard il aura ma visite. Avant d'aller m'enfermer dans ses murs, je veux voir Naples à l'intérieur, étudier ce dialecte si expressif, dont chaque mot peint une action, et pour cela il faut que je parcoure ces rues, que je me mêle un peu à ce peuple, et surtout que je tâche de saisir son langage et ses gestes, car je m'aperçois qu'ils sont pour lui une seconde langue.

Un froncement de sourcils, une façon d'alonger le menton, de contracter les narines, composent une conversation animée. Ce sont des demandes ou des réponses claires et positives. Quand la parole vient s'y mêler, sa pantomime est si pressée, les doigts deviennent des auxiliaires si rapides, que le regard peut à peine les suivre. Je remarque un geste particulier qui veut dire non. Il est assez gracieux, et se fait en passant plusieurs fois la main très-vite sous le menton; c'est en prenant ainsi la nature sur le fait que j'arrive au Môle. « Signor, una barca, una barca », me crie-t-on de toutes parts; l'idée n'est pas mauvaise; hier j'ai admiré Naples au soleil couchant, je veux aller contempler une seconde fois ce spectacle au soleil levant. Je ne saurais trop multiplier mes jouissances; d'ailleurs, hier, j'étais si distrait, tant d'objets attiraient mes regards! Aujourd'hui je suis plus calme, je recevrai mes impressions sans tumulte, une à une, et je pourrai mieux les savourer. Je saute dans l'esquif qu'on me propose, et je fais pousser au large.

A demi couché dans ma barque, je suis à la dérive le caprice des flots, tantôt mes regards viennent errer sur Naples, dont le bruit sourd vient mourir à mon oreille, tantôt ils se portent sur les îles dont la rade est semée. Les rochers sombres de Capri se prononcent fièrement sur l'azur du ciel : leur configuration bizarre a quelque chose de farouche et de heurté qui m'étonne et me plaît.

« C'est surtout de la mer, dit M. Lemonnier dans ses *Souvenirs d'Italie*, qu'il faut voir Naples, car l'aspect extérieur de cette ville est encore plus singulier que l'intérieur même : c'est vers le milieu du golfe que l'œil embrasse un ensemble d'objets dont on ne peut, du rivage, se figurer qu'imparfaitement l'effet général. Quelle nature à la fois riante et pompeuse ! que de contrastes frap-

pans, et en même temps que d'harmonie dans ce tableau ! Qui peut avoir vu, senti cela, et dire qu'il n'a pas goûté un instant de bonheur ? Ah ! c'est plus que du plaisir que l'on éprouve à naviguer le matin sur cette mer paisible qui étincelle des feux du soleil, à savourer la fraîcheur balsamique de l'air, à contempler ce ciel où flottent de légers nuages pourprés sur un fond d'un si bel azur, à s'emparer à la fois de tous les charmes d'une nature privilégiée. Oui, c'est bien à tort que l'Italien exagérateur a dit : *Veder Napoli e poi morire* « voir Naples et puis mourir » disons, disons plutôt : *Veder Napoli e poi vivere* ; « voir Naples et puis vivre. » A Naples, en effet, l'homme ingrat que fatiguait son existence, s'y rattache, et y découvre des attraits jusqu'alors méconnus ; il semble qu'il reprenne des sentimens plus calmes avec l'air suave qu'il respire ; malgré des espérances trop souvent déçues, presqu'en dépit de lui-même, il ressaisit encore d'anciennes illusions qu'il croyait échappées pour toujours. Telle est la salutaire influence du climat napolitain ; elle agit d'une manière indicible sur nos sens, imprime une diversion favorable au cours de nos idées, nous modifie à notre insu, et ce n'est pas un médiocre bienfait de cette admirable nature de nous réconcilier avec notre propre cœur.

« Je suis au milieu du golfe. Bateliers, détendez cette voile latine ; ne vous courbez plus sur vos rames ; laissez la barque voguer à l'aventure ; donnez au repos que vous aimez, les instans que je vais consacrer à la contemplation de l'horizon qui m'entoure.

« J'embrasse alternativement et le promontoire de Minerve et le mont Pausilippe ; d'une part le tombeau de Virgile ! de l'autre le berceau du Tasse ! Leur gloire est partout ; mais ici on croit voir leur génie éteint se rallumer et rayonner d'un plus vif éclat. »

Toutes ces sensations si bien décrites, je les avais éprouvées. J'étais seul sur une terre étrangère, et cependant mon âme n'éprouvait pas cet abattement que devrait faire naître une situation semblable. Oh ! je n'eusse pas été si calme dans les froides régions du nord, sous un ciel brumeux et environné d'une nature silencieuse !

Mais la journée s'écoule, j'oublie que j'ai donné un rendez-vous à Édouard, et qu'il doit m'attendre. A terre, dis-je à mes bateliers ; et ils me ramènent au rivage.

La musique est surtout le triomphe des Napolitains. Il semble que, dans ce pays-là, les cordes du tympan soient plus tendues, plus harmoniques, plus sonores ; la nation est toute chantante ; le geste, l'inflexion de la voix, la prosodie des syllabes, la conversation, tout y marque et respire l'harmonie ; aussi Naples est-elle la source principale de la musique, la patrie des grands compositeurs et de nos meilleures opéras. L'on peut juger de ce goût national en les voyant affluer le soir une heure après le coucher du soleil, lorsque l'horloge du palais donne le signal de la retraite, et que l'élite des musiciens des divers régimens de la garde, sortant du palais, se réunit sur la place, la parcourt deux fois depuis la rue de Tolède jusqu'à la rue du Gigante, puis, se fixant au centre, exécute des morceaux d'opéras nouveaux en face du balcon où souvent le roi vient avec sa famille entendre cette délicieuse harmonie. Le roulement des tambours, qui par intervalle y mêle un son guerrier, corrige ce que pourrait avoir de trop efféminé cette manière de rappeler le soldat à la caserne.

Une foule innombrable escorte alors les musiciens et se mêle à leurs évolutions.

Nous étions allés l'entendre avec Édouard, à cette heure où la brise avait rafraîchi l'atmosphère ; nous éprouvions l'un et l'autre un surcroît de vie, un besoin de communiquer nos pensées qui se succédaient en foule avec une netteté difficile à concevoir pour qui n'a pas respiré l'air de Naples.

Au bout d'une demi-heure nous quittions la place, et nous suivions la foule qui se dirigeait vers Sainte-Lucie, portion du quai qui s'étend à l'ouest au bout de la rue du Gigante, grande et belle rue que le roi Murat fit élargir aux dépens des casernes qui sont au-dessous. Je fus ébloui par la quantité de lumières et par la vue d'une foule immense que j'apercevais d'autant mieux, que j'y arrivais par le haut du quai ; mon œil planait sur toute la longueur de Ste.-Lucie ; je crus à une fête, à une illumination. Édouard me dit que tous les soirs c'était même luxe et même affluence de lumières. Dans une étendue de trois cents pas environ, sont étalés sur de petites tables en bois toutes les sortes de coquillages appelés *frutti di mare*, en grande abondance sur cette plage.

L'étalage du vendeur de *frutti di mare* (Pl. 29), est une masse de bois carrée, s'ouvrant par derrière, dont le dessus est en plan incliné, de façon à pouvoir étager tous ces jolis coquillages groupés avec art sur de petites corbeilles plates garnies de mousse.

Les huîtres du Fusaro dans des seaux remplis d'eau de mer sont sur le premier plan : vient ensuite le *canolichio*, coquillage le plus estimé et aussi le plus cher. Une enveloppe mince, mais dure, le recouvre des deux côtés ; la chair est placée au milieu, et par sa forme longue et effilée, il figure parfaitement le manche d'un couteau ; après lui la *truffe* dans sa coquille blanche et cannelée en travers ; le *vongolo* dans ses deux valves rosées et ovales ; la *patella reale* à l'écaille nacrée ; l'éponge marine, l'huître rouge, et tant d'autres dont l'énumération deviendrait trop longue.

Cet étalage est abrité du côté de la mer par une toile où sont inscrits le nom et le numéro du propriétaire, et à laquelle sont suspendues des lanternes qui, par leur multiplicité, donnent au quai un aspect d'illumination permanente.

Dans le vide que laissent entre elles ces baraques, sont de petites tables sur lesquelles une femme place un fourneau de terre, et fait cuire des polypes. Ce molusque, dont la chair est coriace, est un grand régal pour le Napolitain.

Tous ces marchands bordent la mer ; en face, et du côté des maisons, est assis sur trois rangées de chaises tout ce que Naples compte de fashionable dans la bourgeoisie, car l'élégante marquise vient aussi à Sainte-Lucie, mais elle reste dans sa voiture.

Édouard avait donné rendez-vous à une famille qui l'avait invité à souper à Sainte-Lucie. « C'est une récréation dont vous me saurez gré, me dit-il, car vous êtes de la partie ; j'ai dit que je passais la soirée avec un ami ; amenez-le, m'a-t-on répondu, et c'est convenu. »

Notre amphytrion ne se fit pas attendre. Il se nomme don Paolo Falanca ; l'usage en Italie étant de s'appeler par son nom de baptême précédé du Don espagnol, je m'y conformerai, et je dirai Don Paolo. Don Paolo est un gros homme à figure réjouie qui





Napoli. Santa Lucia. Frutti di Mare.



La toiletta. La toilette.



Chasselat del. Audot edit. E. Rouargue sc.

Maccheroni. Lazzaroni.



Napoli. Santa Lucia. Frutti di Mare.



La toiletta. *La toilette.*



...olin del. Audot edit. E. Renargue sc.

Maccheroni. *Lazzaroni.*

e en me serrant les mains, si nous nous connaissions de-g-temps; il est avec sa femme eux filles, à qui on se dispensa résenter.

nt de suite un air familier : — ons ces dames ordonner le sou-us dit-il, et allons nous bai- Ce que nous acceptâmes avec Nous eûmes peine à trouver net, à cette heure où les bai-**affluent dans cette partie de la uoiqu'il y ait des bains con-dans l'eau tout le long de la eux-ci sont préférés. On y est ment libre, un mur élevé vous it aux regards des promeneurs. ortir de l'eau nous nous ache-s vers le souper, l'exercice avait nos estomacs. — « Faites comme edit Don Paolo; en même temps ois prendre des mains d'une lle un grand verre rempli d'une ipide qu'il avale d'un seul trait. r, et surtout le goût de cette eau, èchèrent d'en faire autant. Ce-at, autour de moi, je voyais des es et des femmes en boire jus-i trois verres. J'en surpris même ues-uns la savourant au point emper de petits biscuits.**

pris de Don Paolo, que deux s d'eaux minérales contribuent à er et à entretenir la foule dans ce er. L'une, d'eau ferrée, *acqua a*, vis-à-vis le Château-de-l'Œuf; d'eau sulfureuse, *acqua zolfe-* celle-ci au bas de l'église de *Santa i della Catena*. Cette dernière boisson favorite des Napolitains. fficacité est tellement constatée, e fait surmonter la répugnance on éprouve quand on la goûte la première fois. Des marchands lans en vendent dans de petites es de terre.

Il est étonnant que le go[illegible] nt n'ait pas pensé à embellir d[illegible] -struction élégante cette fontaine, qui est dans un trou infect. Si au lieu de ce cloaque où des hommes à demi-nus sont obligés de se plonger, des robi-nets bien propres la faisaient couler dans les verres des buveurs; si des tuyaux de plomb, recevant celle qui tombe, et la portant à la mer, l'empê-chaient de former une mare sous les **pieds des promeneurs, avouons que tout n'en serait que mieux.**

Tout le quai de Ste.-Lucie est en général trop bas. L'on dit bien que Ferdinand Ier. avait eu l'intention de le rehausser, mais qu'il rencontra la plus vive opposition de la part des *Chiaiesi*, qui craignirent de voir dé-truire cette promenade : on y trouve plusieurs morceaux d'architecture qui appellent l'attention; d'abord, à l'ex-trémité de la rue du Gigante et proche du palais, une fontaine, œuvre de Cosimo. A l'extrémité opposée et ados-sée aux murs de la caserne, une autre fontaine représentant le Sebeto, par Charles Fansaga, en 1590. Puis, au-dessous de la source d'eau sulfureuse, une troisième fontaine dont les deux bas-reliefs représentent, l'un Neptune et Amphitrite et des Tritons; l'autre une dispute de dieux marins au sujet de l'enlèvement d'une nymphe. Ce morceau remarquable est de Dominique Auria. Don Paolo m'engage à voir tout cela de jour; cette fontaine est au nom-bre des quatre qui fournissent la meil-leure eau de la ville.

A Sainte-Lucie, comme à chaque coin de rue, est un restaurateur en plein air qui réalise la chanson du pays de Cocagne de Béranger.

Sur des fourneaux portatifs sont des chaudières énormes où l'on fait cuire le macaroni dans toute sa lon-

gueur. Cette pâte est la nourriture du Lazarone ; dès qu'il a gagné deux sous, il les dépense là, et ne songe à regagner la même somme que lorsqu'il est pressé par la faim ; aucune idée de prévoyance ne vient ni l'animer ni l'inquiéter. Si une heureuse aubaine ou la Providence lui fait gagner une somme plus forte, il la mangera en un jour ; je dis manger, car le Lazarone ne comprend pas d'autres besoins.

Ecoutez sa conversation, vous n'y entendrez que les mots : *mangiare*, *buscare* et *denari*, « manger, gagner et argent. » Souvent de riches Anglais se dirigent vers cette partie de la ville, font arrêter leurs voitures en face d'un vendeur de macaroni, ils payent le contenu d'une ou deux chaudières, et les font distribuer au peuple qui les mange avec les doigts, dont ils se servent avec une adresse particulière. Ces Anglais rient beaucoup de la complaisance des estomacs napolitains, qui ne refusent jamais rien. J'ai vu un Lazarone faire le pari de boire, sans perdre la raison, vingt bouteilles de vin dans une heure ; au bout de huit minutes il en avait bu quatorze.

Les mêmes restaurateurs ont à côté des chaudières, des viandes rôties, des fritures de poissons, et différens autres mets. A voir sans cesse et en si grande abondance tout ce qui peut satisfaire les besoins matériels, on serait tenté de croire que la vie de ce peuple se passe tout entière en festins.

Nous nous rapprochâmes enfin des dames qui nous attendaient. Des coquillages, des rougets, des fritures de poissons et de crevettes firent les frais du souper : auprès de nous, à d'autres tables, étaient des hommes et des femmes s'abandonnant à une grosse gaieté qu'animait le vin capiteux qu'ils buvaient à rasades.

Tout à la fois j'avais sous le
le repas du Lazarone, et je par
le souper de luxe du bourgeois.

Ce qui me parut curieux, ce
ne voir que deux ou trois ver
une table de six couverts ; et ce
parut plus extraordinaire encor
que la plus jolie des filles de do
voulut bien me permettre de
dans le sien : elle m'offrit sans
ras et sans hésiter la moitié de l
son qu'elle y avait laissée. C'
usage que le temps a consacré
personnes de cette classe, qui n'
vent rien que de très-naturel
moi, le souvenir de cette intimi
une jeune et jolie fille me pr
sommeil le reste de la nuit.

Je ne pus m'empêcher d'en p
Édouard, qui me dit que cet
commençait un peu à se perdre
ples, que déjà même il n'exist
chez la noblesse ; mais qu'autre
n'était pas rare que le même
servît à toute une famille ; que
mieux, on ne mettait jamais d'
la table, se contentant de faire c
un grand verre omnibus, plein
glacée, où buvait qui voulait,
existant encore dans les provinc

Notre souper s'était prolon
avant dans la nuit. Nous nous a
nions vers nos demeures ; sur
voir toujours même clarté, mêm
mination, j'en fis tout haut la rem
don Paolo m'apprit que c'était à
votion des Napolitains qu'on la

« Le culte de la Vierge est pa
lièrement cher aux Italiens, me
il semble s'allier de quelque man
ce qu'il y a de plus pur, de plu
sible dans l'affection pour les fe
Rien de plus touchant que la foi
inspire. J'ai vu une malheureuse
de famille, dénuée de toute prot
auprès des grands qu'elle devai

our obtenir une pension, dé-
placet sur les genoux de la Ma-
attendre, avec cette foi exempte
e, une réponse favorable.
prêtres entretiennent cette
e ; ils ont sur le peuple un
nt qui triomphe de tout. C'est
influence, mise habilement en
e nous devons la sûreté des rues
t la nuit. Elles étaient autrefois
tables coupe-gorge.
murs, sont tapissés de pein-
ossières, représentant des ima-
Madones et de saints ; la poli-
agina d'en tirer parti. Un des
s de Ferdinand Ier., le che-
cton, homme habile, fit com-
son idée au père Rocco,
qui, déjà de son vivant, avait
utation de sainteté ; celui-ci
a le peuple que le meilleur
d'honorer la Madona et les
était de placer devant chaque
ne lampe brûlant jour et nuit.
n'aurait pu obtenir le gouver-
le plus despote, sans faire
une émeute, la simple parole
uasion d'un moine l'obtint, et
fut éclairée de cette seule ma-
usqu'à l'arrivée des Français. A
oque, le gouvernement nou-
nna des réverbères à la ville ;
os images n'en ont pas moins
é leurs lampions. »
u depuis que, dans l'intérieur
ambre à coucher, le Napolitain
urs un tableau de la Vierge ;
objet de son culte, une lampe
evant, et malheur à la femme
égligeant le soin de l'entretenir,
erait s'éteindre ! Dans certaines
le mari se porterait aux der-
extrémités, persuadé que cette
nce entraînerait les plus grands
rs. Qui ne reconnaît là le culte
a, et son feu sacré ? Souvent ce
tableau est entouré de ri
ne manque pas de fermer
pour dérober à la Madona q
tions dont le scandale l'offen

Ces images, léguées de ... en génération, sont gard... avec ... plus grand soin ; les proprié... pour elles un attachement ... à celui qu'avaient les anciens leurs pénates, ils les considèren... me des divinités dont la famille se promet la protection. Si une série d'événemens malheureux arrive, ils en accusent leur impiété, mais jamais le saint à la protection duquel ils sont voués.

A quelques coins de rue, il est des Madones dont le luminaire est aux frais des plus riches propriétaires du quartier. Celles-là sont entourées de grilles de fer, auxquelles sont appendus des *ex voto* et des offrandes de toute espèce. Les plus édifiantes sont celles faites par de jeunes femmes nouvellement mariées, à qui il est arrivé des malheurs. Elles viennent alors déposer leurs joyaux de noces, leurs boucles d'oreilles, leurs colliers ; et c'est le plus grand sacrifice qu'une Napolitaine puisse faire, et la plus grande preuve de foi qu'elle puisse donner, car l'orgueil est pour ce peuple un second péché originel.

Les jours de fête ils se ruinent pour acheter des feuilles d'or ; ils revêtent la Madona de papier doré ; l'Enfant Jésus qu'elle tient dans ses bras doit être également brillant ; tout enfin, excepté la perruque dont ils coiffent la Vierge, doit être couvert de ce riche métal. Il faut à ce peuple des spectacles de dévotion pour l'intéresser à la religion. Aussi les ornemens des églises, les reposoirs, les autels que l'on construit dans la rue, la crèche que l'on fait à Noël, sont d'une richesse, d'une somptuosité, que l'on ne voit point ailleurs.

Les préparatifs d'une fête de saint durent quelquefois plusieurs mois, et coûtent autant que celles qui seraient données par de grandes villes dans des occasions solennelles. Les illuminations, les feux d'artifice, les processions, augmentent ces sortes de dépenses qui reviennent chaque année.

Non content de s'agenouiller devant ces Madones, j'ai vu des gens se prosterner la face en terre, et, balayant la poussière avec leur langue, prier avec une ferveur qui les absorbe entièrement, et ne leur permet pas de voir ce qui se passe autour d'eux (Pl. 30).

Un mois avant Noël, les Calabrais et les Abruzzais désertent en masse leurs montagnes, et viennent, avec leurs cornemuses, fêter les Madones de Naples. Leur costume est à la fois original et pittoresque. Une peau de mouton, à laquelle sont pratiquées deux ouvertures pour les bras, les enveloppe en guise de cafetan ; un feutre pointu, noir ou gris, orné de rubans, couvre leur tête ; des rubans parent aussi leur cornemuse ou *zampogna*. C'est avec cet instrument, dont le son monotone est relevé par une clarinette au diapason criard, que, s'arrêtant devant chaque image de la Vierge, ils jouent le même air depuis des siècles. Moyennant une modique rétribution, les marchands s'abonnent avec eux, et font fêter l'image dont ils ont décoré le fond de leur boutique. Le nombre des lampes est doublé, on les approprie, et une fois par jour a lieu la sérénade. Quelquefois les musiciens montent dans les appartemens pour fêter la Madona du riche ; alors c'est un véritable concert ; cinq ou six instrumens, des harpes, des violons, se joignent à une improvisation que la galanterie du chanteur fait à la maîtresse du logis.

Le jour de Noël, à minuit, tout rentre dans l'ordre, pour faire p
aux orgies de *la natale*, et les z
pognari, tous pâtres ou cultivat
retournent dans leurs familles,
le reste de l'année avec les épa
de leur pieux pèlerinage.

Ainsi que les anciens Rom
avaient des amulettes, le Napolita
toujours sur lui des scapulaires, a
quels il attache des espérances de
lut. Le brigand même ne s'en sé
jamais ; c'est le rosaire à la main q
assassine.

Mais pour jouir d'un coup d'œil v
ment imposant, il faut voir porte
viatique, et pour cela se trouver d
un endroit spacieux, ou une place ;
dans une rue étroite, il ne fait
tant d'effet. Une bannière que l'
en avant le fait reconnaître à l'œil ;
que le son aigu d'une clochette l'
à l'oreille. Il est entouré de
en costume, et souvent d'
d'honneur. L'encens fume
cortége, et les fidèles, que le
duit sur ce chemin, croient qu'il
devoir d'un chrétien de le
foule se grossit ; au bruit
succède tout d'un coup le plus
lence. Les marchands deviennent
des milliers de spectateurs se jette
genoux, se frappent la poitrine et f
le signe de la croix ; la garde prend
armes et bat aux champs tant que
cortége est en vue. Si c'est le soir,
vingtaine d'hommes portent de cha
côté des fagots enflammés, auxquels
joignent des lumières que l'on pl
sur chaque balcon ; à l'instant mêm
et comme par enchantement, la nuit
plus obscure se change en un beau jo
tous les étages sont éclairés, on t
dans la rue une quantité de fusées
de serpenteaux qui pétillent et éclat
près du cortége ; la lumière s'éte
toujours, on dirait qu'elle passe



...poli. *La Madonna.* *Divozione a S. Antonio.*



Taverne *Tarantella.*



Aubert del. E. Rouargue sc.

Predicatore.



Anime del Purgatorio
quêtant pour les âmes du Purgatoire.

Madona.

Divozione à S. Antonio.

Prediatore.

Vogel del.

maison en maison, de balcon en balcon, jusqu'à ce qu'enfin elle se dissipe dans le même ordre, et que tout rentre dans l'obscurité comme auparavant.

Le désir de voir les prédicateurs de carrefour, dont j'avais entendu parler, et de m'assurer par moi-même si ce que l'on m'avait dit était conforme à la vérité, me fit chercher l'occasion d'assister à un de leurs sermons. Dans un endroit très-passager, j'aperçus, entouré d'une foule nombreuse, un prêtre respectable debout sur une planche soutenue par deux tonneaux (Pl. 30). A ses côtés un fidèle tenait en main une énorme croix qu'il donnait et reprenait alternativement; tout le monde avait chapeau bas.

Le prédicateur parcourant son tréteau avec autant d'agitation que de régularité, ne manquait jamais de partir au commencement d'une phrase, et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule; il faisait tant de gestes, il avait l'air si passionné, qu'on l'aurait cru capable de tout oublier; sa fureur était systématique. Dans ce pays, j'ai eu lieu d'observer que la vivacité des mouvemens n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Il avait aussi trouvé une manière de faire de l'effet, en ôtant son bonnet carré, et le remettant avec une grande vivacité; son sermon roulait sur le jugement dernier. Improvisant un dialogue entre Dieu le père et Jésus-Christ, tour à tour il faisait les deux interlocuteurs. Dieu en courroux, et d'une voix tonnante, accusait les hommes, que Jésus-Christ défendait d'une voix douce et dans le fausset. La manœuvre du bonnet allait son train. Lorsque Dieu parlait, le bonnet était sur sa tête; lorsque c'était Jésus-Christ, il était dans sa main. Enfin, le Christ obtenait notre pardon.

J'ai entendu un autre prédicateur s'énoncer très-convenablement. Il prêchait sur la pénitence, et avertissait en même temps de la force des mauvais exemples. « Vous autres, gens légers, disait-il, vous pensez en vous-mêmes: Mon voisin fait ceci ou cela, pourquoi n'en ferais-je pas autant? Celui-là reste impuni, pourquoi serais-je plus malheureux que lui? Mais avez-vous senti ses remords qui sont plus cuisans que les peines corporelles? Si un insensé se précipitait dans les flammes, voudriez-vous vous y jeter après lui? » Tout son sermon était rempli d'argumens de cette force, qu'il mettait toujours à portée de ses auditeurs, sans se permettre la moindre phrase qui eût pu n'être pas interprétée au profit de la religion.

Le gouvernement a quelquefois eu la plus grande confiance dans le talent persuasif de quelques-uns de ces prêtres; un de ceux qui ont joui de la plus grande considération était le père Rocco dont j'ai déjà parlé, à qui la cour fournissait un équipage afin qu'il pût se transporter d'un bout de la ville à l'autre, quand les circonstances l'exigeaient; car il se faisait non-seulement aimer mais craindre. Il avait acquis sur la multitude un tel ascendant, que lorsqu'il rencontrait des malheureux jouant les jours de fête, il les frappait violemment avec son crucifix.

L'Italien est plus superstitieux que dévot, quoiqu'il sache que la doctrine primitive de la religion n'admet certainement aucune de ces pratiques superstitieuses, qui semblent être depuis des siècles la marque distinctive de ce peuple; Suétone nous apprend que la flotte d'Auguste ayant été dispersée par une tempête, et ayant perdu plusieurs de ses vaisseaux, l'empereur défendit que la statue de Neptune fût portée en procession avec celles des autres dieux; il pensa que le dieu de la

...aire ou n'ayant pas ...téger, il était inutile ...e moindre respect. ...oit aussi aux rêves, ...iens, enfin à une se... ...aculté des imaginations ...rouble souvent les cœurs ...s. J'ai vu des hommes jouis... ...nt ... réputation d'hommes d'es... ...t, r ... er, même après leur réveil, ...ni ... ils avaient rêvé la mort. I ... rcher à calmer chez eux ... ion, ils sont au contraire ... ut ce qui peut l'augmenter. ... voudrais que l'impie au cœur froid, à l'âme insensible, pût assister ici à la bénédiction du Saint-Sacrement un jour de fête; une musique délicieuse se fait entendre derrière l'autel, l'orgue y ajoute ses sons mélodieux, la foule se prosterne au pied du Saint-Sacrement, qui, entouré d'un foyer de lumières, tandis que le reste de l'église est plongé dans l'obscurité, offre un spectacle aussi merveilleux qu'imposant. On sent son âme s'élancer dans les régions éthérées; une voix ferme, persuasive, nous crie de ne plus douter pour ne pas mentir à nous-mêmes; et pendant qu'on se livre à cette extase intuitive, la foule qui remplissait ce vaste temple s'écoule peu à peu, sans bruit, sans désordre, et bientôt l'église et ses vastes galeries rentreront dans le silence !

La première fois que j'assistai à cette cérémonie, je restai encore long-temps dans l'église, quand tout fut fini ; je voulais voir en détail ce qu'elle renfermait, je lus une inscription placée sur un monument élevé à saint Janvier, Divo Januario. Je cherchai à m'expliquer comment je trouvais là, dans une église chrétienne, une inscription au divin Janus; je n'étais pas le premier sans doute qu'elle avait frappé d'étonnement, la réflexion me démontra ensuite qu'elle s'appliquait aussi à saint Janvier ; mais il est évident que le marbre sur lequel elle est gravée a appartenu à un temple profane, elle aura été placée ici à cause de la similitude du nom.

Je visitai ensuite les diverses chapelles de l'église, toutes enrichies de tableaux, peints par les premiers maîtres. Arrivé à celle de la Vierge, j'y vis une jeune fille prier avec une ferveur qui l'empêchait de m'apercevoir, quoique je fusse depuis long-temps auprès d'elle à l'examiner attentivement; je pris le parti de lui parler : Pourquoi, lui dis-je, ce culte aux images, lorsqu'il serait beaucoup plus simple, et surtout plus conforme à notre religion, de vous adresser directement à Dieu, le créateur de l'univers, le dispensateur de tout bien? — « Mon culte, me répondit-elle, ne » s'adresse point aux images ; j'adore » Dieu, et je m'en acquitte du mieux » qu'il m'est possible ; mais je ne puis » parvenir à vaincre une certaine timi» dité en m'adressant à lui ; tandis que » la bienheureuse Marie, étant femme » comme moi, et connaissant mes fai» blesses et mes imperfections, j'é» prouve beaucoup moins de peine à » lui ouvrir mon cœur. » Puis me conduisant vers un tableau du Corrège représentant la Madona : « Voyez com» bien cette figure est douce, combien » elle est gracieuse ! »

C'est ordinairement avec Don Paolo et sa famille que je fais mes courses et mes observations. J'étudie les mœurs du pays; rien de plus simple que cette manière de vivre; c'est toujours la nature prise sur le fait. Don Paolo n'a pu renoncer à ses habitudes napolitaines, pas même par son frottement avec les étrangers qu'il aime, et que sa position de chef d'une administration



Acquajolo.

dicul consiste en deux mains, dont et le pouce entre les deux prem s de l'autre. Les mains et le u baldaquin sont peints et ornés d nages de saints avec *la Madona ed il bambino*, et à leurs pieds le peuple en adoration. Sur ce haut et massif édifice sont groupés des tas énormes de citrons et d'oranges, des ustensiles en cuivre resplendissant de propreté, des verres de toute dimension, des bocaux de cristal, contenant de petits poissons rouges, des aiguières pour *l'acqua di sambucco* au goût d'anis, le tout éclairé par une vingtaine de lanternes, aussi artistement arrangées que le reste de l'étalage.

L'eau est contenue dans une bouteille de métal au long col, et surtout à la large base, placée dans un baril dont l'intérieur est garni de liége et de goudron; la neige s'introduit dans la partie inférieure du baril, qui est soutenu par les deux colonnes latérales, et auquel on imprime un mouvement rapide et continuel qui communique à l'eau cette fraîcheur de glace.

Il faut voir avec quelle dextérité le marchand fait tous les mouvemens. En un clin d'œil il coupe son citron, en exprime le suc avec une tenaille en cuivre, remplit son verre, présente à boire, reçoit l'argent, rend la monnaie, tout cela en moins de temps que je n'en mets à le dire.

« Avouez, me dit Antonia, qu'ici, où l'air volcanisé dessèche nos poumons, nous sommes trop heureux de trouver à chaque pas un rafraîchissement simple, mais nécessaire; aussi personne ne le dédaigne; nos belles dames même font arrêter leur voiture et boivent la modeste limonade du vendeur d'eau. Pour donner une idée de ce qu'il peut vendre, je vous citerai un acquajolo qui a donné à sa fille une dot de 12,000 ducats (50,000 francs). Outre ces boutiques, il y a encore des marchands d'eau qui courent la ville, en criant toute la journée, *acqua!* Ils ont également trois ou quatre verres très-propres attachés à leur petit tonneau. »

Je la remerciai de m'avoir fait surmonter une fausse honte, et de m'avoir initié aux jouissances de l'eau glacée.

Elle m'apprit encore que la neige était à Naples une denrée de première nécessité.— « Le peuple se passerait plutôt de pain; aussi le gouvernement en a fait l'objet d'un monopole dont il retire 50,000 ducats par an. Tous les trois ans il passe un bail avec un entrepreneur. Celui-ci est tenu d'avoir des approvisionnemens, de deux ans sur les montagnes et de deux jours dans la ville. L'infraction à ces clauses entraînerait une amende pécuniaire pour la première fois, la seconde fois la prison, et pour la troisième ces deux punitions, et de plus la résiliation du bail. »

« Il est rare de voir tomber la neige à Naples, continua-t-elle; mais sur les montagnes environnantes, à Castellamare et à Salerne, elle tombe en abondance chaque année. L'on a creusé sur ces montagnes des fosses dans lesquelles on la conserve, en la recouvrant de feuilles de châtaigniers, puis d'une forte couche de terre. Dans cet état elle acquiert une dureté telle, qu'il faut une pioche pour la rompre. On la sépare en gros blocs qu'on enveloppe d'une natte grossière, et des barques nous la transportent la nuit. Le fermier la fait ensuite distribuer aux divers entrepôts de la ville, qui doivent avoir sur leurs boutiques un écusson royal pour constater leur droit





Vogel del. — Goutière sc.

Calesso.

:. Par ce moyen, personne n'en é; et petits ou grands, riches ou, tous en ont à leur repas, et ent en la mettant dans un ver- n versant dessus l'eau ou le vin. le ce qu'il faut vendre de neige fournir à 50,000 ducats, aux administration, et encore en- l'entrepreneur, ainsi qu'il est . »

de tout ce que Naples offre de traordinaire aux yeux du voya- *Calesso* (Pl. 32) est ce qui m'a le ppé. Quelle singulière voiture! est un trépied triangulaire qui ur un train à deux roues très- à rayons dorés, tourbillonnant poussière par l'activité de deux hevaux grêles dont la chétive ap- voile une agilité fougueuse, car lentissent pas leur allure, quoi- roit conducteur recrute, tout le la route, des passagers qui se sans cérémonie auprès de vous, parent des trois quarts du siége s suffisait à peine. Voulez-vous plaindre; vous tournez la tête ire vos réclamations au cocher, puis long-temps a cédé sa place, monté derrière la voiture, où rez peine à le distinguer parmi veaux visages que vous aper- pendant ce mouvement, les rds sont envahis, comme s'ils des siéges commodes, et deux s s'asseoient sur vos pieds; le filet suspendu comme un hamac train, a reçu des enfans et des Il faut vous résigner, car, aus- ancés, les chevaux volent, ils t le pavé; le conducteur les guide rrière, les rênes se séparent et rejoindre dans l'une de ses mains, que l'autre est occupée à faire r à votre oreille le clic-clac d'un fouet sans cesse en mouvement; sur les flancs des chevaux battent les glands rouges ou jaunes, suspendus à leurs harnais brillans; des rubans aux couleurs vives garnissent leur crinière, et leur tête est ornée de plumes de couleurs variées. Ce voyage, que le fashionable de Paris aurait de la peine à comprendre, et qu'il faut avoir fait pour en avoir idée, s'est effectué sans accident, au milieu des flots de populace qui inondent les rues et les quais sans trottoirs, sur de larges dalles où vous glissez un parquet, et où cent fois ous paraît devoir s'abattre, ce ependant arrive rarement, g la précaution de ne pas le f eds de derrière, et de piquer l manière à produire des as- i le retiennent. Dans ce resplendissant équipage, vous chissez avec une étonnante rap une distance considérable en peu stans et pour la somme la plus modique; seulement au retour donnez une heure à votre toilette, et ne fouillez pas trop dans vos poches, ou tâchez d'oublier une partie des objets que vous y avez placés.

J'ai souvent fait la réflexion que, chez nous, ces dalles, élevées des deux côtés des rues pour la sûreté des gens de pied, indiquent que la classe du peuple est tout aussi considérée par le gouvernement que celle des riches et des grands, tandis qu'à Naples les malheureux piétons sont quelquefois obligés de se réfugier dans les boutiques pour éviter d'être écrasés. Les cochers ne sont astreints à aucune règle, et la classe inférieure est exposée à leur insolence, et à la morgue des grands, qui se considèrent, dans ce royaume, comme au-dessus des lois, quoique infiniment subordonnés au monarque.

CAPRI.

En France, Tacite et Suétone nous intéressent, on les lit, parce que l'étude de l'histoire faisant partie de notre éducation, nous ne devons rien ignorer de tout ce qui se rapporte à ces peuples dont nous suivons, dans nos écoles, l'origine et les progrès. Notre lecture terminée, nous fermons le livre, et nous blâmons, ou nous admirons suivant les émotions que nous avons éprouvées; mais quel attrait puissant se réveille en nous, lorsque, jetés sur ces lieux, jadis le théâtre des scènes que nous avons lues, notre imagination n'a plus qu'une très-faible portion du drame à se représenter! C'est ce que je ressentis en arrivant en Italie, et c'est aussi ce qui me décida à faire un voyage à l'île de Capri; je voulais aller voir ces lieux que l'affreux Tibère avait à jamais immortalisés.

J'allai donc à la marine, et faisant accord avec le patron d'une de ces barques qui apportent le produit de la pêche des habitans de Capri, je me disposai à partir le soir, pour consacrer la journée entière du lendemain à visiter l'île. L'heure arrivée, après avoir pris congé d'Édouard, qui m'accompagna jusqu'au môle, je montai sur ma barque, et nous partîmes. Il faisait une belle soirée d'été. L'équipage était composé du patron de la barque et de son fils, jeune homme de dix-huit ans; nous voguions doucement sur ce golfe qu'effleurait à peine un léger vent d'ouest qui enflait notre voile latine; je voyais, peu à peu, s'effacer cette ligne lumineuse qui marque les contours de Naples, et qui, s'étendant jusqu'à *Torre del Greco*, semble prolonger la ville jusque-là. Nous avancions, la brise fraî-
chissait, la nuit était belle, et la
semblait se balancer sur chacun
vagues. Plongé dans une religieus
ditation, je pensais à la France,
famille, aux amis bien chers que j
laissés derrière moi, rien ne me
trayait que le bruit monotone
rame, qui par intervalle aidait
voile, et auquel se mariait la vo
mes pêcheurs qui chantaient leur
patrie. Ces voix s'élevant seul
milieu de cette mer si impo[illegible]
calme, me faisaient éprouver [illegible]
sations difficiles à peindre. [illegible]
continuait d'étendre ses ombr[illegible]
panorama que j'avais sous le[illegible]
disparut; les chants cessèrent;
patron veillait en silence à sa ma
vre, le sommeil vint aussi s'empa
moi, et je ne m'éveillai que le l
main au jour, au moment où notr
que abordait sur la marine de C
petite plage seule accessible da
partie septentrionale de l'île.
avions parcouru dix-huit milles (P

A notre arrivée, je fus entou
toute la population, ainsi que
lieu dans tous les petits pays de l'
où la vue d'un étranger est toujou
objet de grand intérêt, inspiré
doute par la pensée qu'il sèmera
que argent, et apportera quelqu
lagement à leur affreuse misère.

Les habitans de la marine de
sont peu nombreux; quelques pêc
et une petite brigade de doua
voilà ce qui compose sa popul
L'on est obligé de se servir des
montures que l'on trouve dans l'
de la parcourir sur un âne, qu'a
pagnent toujours un guide et un
rone, dont on se charge plutôt p



Salathé del. — Audot edit. — Strutt sc.

Isola di Capri. — *Ile de Capri.*



Salathé del. — Audot edit. — Strutt sc.

Città di Capri. — *Ville de Capri.*

sur le haut du rocher la Tour de Tibère

é que par besoin; c'est une ma-
de faire avec délicatesse une au-
à un malheureux.
plan de mon voyage était depuis
temps arrêté; nous partîmes de
heure, afin d'éviter la chaleur.
montâmes le sentier droit qui
nit à la ville de Capri, en passant
de l'endroit nommé Castiglione,
l'emplacement répond à celui
des villas de Tibère, celle dédiée
otune. Des excavations répétées
it découvrir un réservoir et un
pour l'écoulement des eaux; la
circulaire du bâtiment donne lieu
umer que c'était là le Ninfeo ou
le bains. Les stucs représentant
onstres marins et des figures ai-
moitié génies, moitié poissons,
ont été retrouvées, confirment
opinion. Mon cicerone me parla
de quantité de morceaux de mar-
et entre autres me cita un vase
travail précieux sur lequel était
un seau que l'on retire d'un puits.
j'arrivai à la porte de Capri,
véritable, précédée d'un fossé
ié de deux tourelles, et munie
pont-levis. Toute la partie de la
ni s'étend sur le flanc de la mon-
est défendue par un mur crénelé,
l sont adossées les maisons qui
pour recevoir un peu d'air et de
que de petites ouvertures res-
nt parfaitement à des embrasu-
e qui donne à la ville l'air d'une
fortifiée. Sa situation est extrê-
nt pittoresque, mais son inté-
est loin de répondre à ce dehors
ssant. C'est celui du plus mauvais
, et cependant elle renferme dix-
ents âmes. Les maisons en sont
les rues étroites et tortueuses;
fin ne retrace l'antique magnifi-
dont cette île fut le théâtre. En
il, il paraît qu'on ne retrouve guères à Capri, de sa splendeur passée, que les souvenirs qu'on y porte.

Il y a une cathédrale avec son pavé en mosaïque, enlevé à l'un des palais de Tibère, probablement celui consacré à Jupiter; le sacristain le montre avec orgueil, ainsi qu'une foule d'ornemens attachés à la châsse de saint Costanzo, patron de l'île. Ces ornemens sont des pâtes antiques de saphirs, de grenat, d'améthyste, recueillies sur le pavé de la villa de Jupiter. C'était avec ces pâtes, imitant les pierres précieuses, telles qu'on les fait encore aujourd'hui, et avec des morceaux d'ambre et de corail taillés en camées, qu'étaient jadis ornés les murs et les plafonds de ces somptueuses villas. Ce qui en reste aujourd'hui sert à la parure du saint de l'île et de son église.

En deux enjambées nous eûmes franchi cette capitale; mais en revanche, quelle fatigue pour parvenir au sommet oriental de l'île! l'on est obligé de monter pendant plus d'une heure un chemin affreux, raide, couvert de pierres, pour arriver enfin à ces célèbres ruines. Je ne dois pas oublier celles de la villa de Junon-Moneta, à laquelle se trouve substituée une chapelle bâtie par saint Bernard de Sienne, dans ce siècle fameux par les discordes des Italiens. La mer offre de temps en temps, le long de ce chemin, des points de vues magnifiques; quelques rochers, par leur couleur ferrugineuse, contrastent admirablement avec le vert tendre des vignes et des oliviers, qui entourent des casins et de petites maisons rustiques dont les jardins et les champs sont plantés en terrasses; l'on voit partout briller des traces de couleurs antiques sur des murs presque recouverts de plantes parasites.

A ma droite, sur le point culminant

du rocher, je vis les restes de cette tour du Phare, qui devait être gigantesque, à en juger par ses fragmens de constructions en brique, et dont Suétone raconte que la chute précéda de quelques jours seulement la mort de Tibère. Rien de plus effrayant que l'abîme sur lequel est implantée cette ruine colossale, qui, après tant de siècles, subsiste encore, pour perpétuer d'âge en âge le souvenir du tyran qui la fit élever.

C'est avec une peine extrême que l'on arrive, en suivant un sentier étroit que borde un précipice, sur le petit emplacement un peu au-dessous de la tour. Là le sol est aplani jusqu'au bord du roc qui laisse apercevoir la mer, à une épouvantable profondeur. Ce lieu devait être celui où Tibère faisait précipiter, par des barbares dévoués à ses crimes, les victimes de ses plaisirs. Je vis pourtant des femmes s'approcher de ce gouffre, et y vider la corbeille pleine de terre qu'elles portaient sur leur tête. Cette terre provient des excavations que quelques malheureuses paysannes continuent. Effrayé de leur audace, j'essayai de les détourner; mais je n'y pus réussir. Ces infortunées languissent dans la misère la plus affreuse, et ce n'est que par un travail forcé qu'elles trouvent le moyen de satisfaire quelques-uns de leurs besoins.

Me hâtant d'abandonner ce lieu horrible et par ses souvenirs et par sa situation, j'arrivai aux immenses substructions du palais, qui paraît avoir été la principale résidence des empereurs, et la villa Jupiter, commencée par Auguste et achevée par son successeur. Un tronçon de colonne encore debout faisait partie de la porte d'entrée, qui devait être fort étroite, sans doute pour éviter les surprises. Après l'avoir franchie, je descendis dans une petite chambre carrée pavée en mo que, où je trouvai quelques reste colonnes. Les murs, suivant l'usag Romains, en étaient de constru réticulaire, c'est-à-dire composé briques longues et étroites, en f de losange alongé. La partie lo s'enfonçait dans le mur, la partie co en formait le parement; ce qui dor au stuc dont on le revêtait plus de dité, et permettait de peindre à fres Un corridor et un escalier de marbre duisent à l'étage supérieur. Les app mens inférieurs, qui ressemblent à des prisons qu'à autre chose, doi avoir été destinés à la tourbe innom ble des valets, et pour cette cause més *crypto-portiques*. Dans les c bres du haut, où fut retrouvé un relief représentant Crispine, femm l'empereur Commode, et Lucile sœur, je vis des murs encore revêt leur stuc, des seuils de portes en bre, aussi bien conservés que s'il naient d'être posés, et deux imm salles voûtées, dont une à moitié blée. Mon guide me dit que ces salles furent jadis un théâtre e thermes. Je n'eus garde d'oubli goûter l'eau d'une source qui le mentait, et qu'on dit être la meil de l'île. Parmi ces chambres, il e une que l'on affirme positivement été celle de Tibère : elle conserve core tout son pavé en mosaïque seuil en marbre blanc, et de p restes de stuc sur ses murs. Je m' tai long-temps dans cette chambre. de réflexions ce lieu fait naître! ici qu'au milieu des plus honteuse gies il traçait ses listes de proscrip D'ici partait la mort pour aller pl sur son vaste empire; Rome trem à cent cinquante milles de Capr sénat courbait son front en rece les décrets qui décimaient ses pro

es; Séjan lui-même, ce digne
e d'un tel maître, n'échappa
ıu glaive dont il avait frappé
têtes : il fut précipité du rocher
e six cents brasses, où tant de
es avaient péri. A peine on peut
lre le mugissement des vagues,
barque ne paraît de là qu'une
dans l'espace.

plus haut point de la montagne
levait jadis la partie culminante
lais, est occupé par une petite
le nommée Santa Maria del Soc-
et par une cellule, l'une et l'au-
es, à n'en point douter, avec les
ıux du palais de Tibère et de la
Jupiter. C'est là qu'habite au-
ıui un pauvre ermite, qui m'of-
on un de ces repas somptueux
servait à Tibère, mais du pain
ec, des figues, du fromage de
et du vin de Capri, fort estimé
liens, mais qui ne me parut pas
de sa renommée; c'est ainsi que
gion chrétienne expie en ce lieu,
solitude et par les longues pri-
s d'un moine, les plaisirs infâ-
t le faste orgueilleux d'un empe-
il y a, dans la présence de cet
e, seul habitant de ces ruines
ıses, de ce moine qui mendie
n habit sacré, de ce chrétien qui
ıtre si humble au milieu de tous
ıvenirs de la corruption païenne,
traits les plus frappans des vi-
ıdes humaines, et peut-être la
a plus morale qui soit au monde.
ître faudrait-il encore d'autres
les de vertus, car c'est trop peu
pénitence d'un seul homme pour
ilier l'humanité avec les souve-
e Capri.

ıt derrière la cellule de l'ermite que
ıut que se soit passée la scène rap-
par Suétone, d'un pêcheur qui,
aissant à l'improviste devant Tibère, lui présenta un poisson. L'empereur, effrayé de la hardiesse de cet homme qui était venu là en grimpant sur des rochers escarpés, ordonna qu'on lui frottât le visage avec son poisson. Le patient se félicitant tout haut de ne pas lui avoir offert un homard qu'il avait pris, Tibère ordonna qu'on fût le chercher dans sa barque et lui fit déchirer la figure avec les piquans de ce crustacé.

M. Valery raconte, et ne trouve pas surprenant, qu'un Anglais ait vécu trente ans dans cette île à peine habitée, et à laquelle il ne reste d'intéressant que les souvenirs attachés à ses ruines. Je trouve qu'il fallait que cet Anglais eût fortement à se plaindre des hommes pour pouvoir ainsi se séquestrer de la société.

Mon modeste repas terminé, je pris congé du vénérable ermite, et je me fis conduire au lieu appelé *le Camerelle*. Mme. Starck veut qu'elles ne soient que les ruines d'un aquéduc. M. Raoul Rochette, qui ne partage pas cette opinion, en donne la description suivante :

« Les Camerelle ne sont plus qu'un long mur construit dans le sens de la longueur de l'île, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, percé de petites chambres voûtées, d'une forme et d'une dimension semblable, desquelles il ne subsiste plus que les arrachemens, sans aucun débris des murs latéraux. Dans l'état où cette ruine se trouve aujourd'hui, il est bien difficile d'en déterminer la destination antique. Nul doute qu'elle n'ait fait partie d'une des villas de Tibère, de celles qui, construites dans la plaine, réunissaient aux jouissances d'un luxe dispendieux tous les agrémens de la culture. Mais pour assurer, comme le font les savans du pays, que c'est là l'emplacement de ces infâmes *Sellaria*, décrits par Sué-

ce que l'on doit le plus admirer, ou de la vue qui se découvre ici dans toute sa magnificence, ou de la hardiesse de l'homme qui sut se frayer jusqu'à ce petit coin de terre une voie si périlleuse. Sur une pointe du rocher, l'on me montra une immense enceinte d'un château bâti au temps de Frédéric Barberousse, encore flanqué de tours et occupé par une garnison d'invalides. Ce monument gothique, en face du palais de Tibère, met en présence deux civilisations tout entières, l'antiquité et le moyen âge, entre lesquels s'étend un intervalle aussi profond que l'abîme réel qui les sépare.

Me souvenant qu'Auguste prenait plaisir aux exercices de la jeunesse de Capri, il me sembla piquant de parodier un empereur romain. En conséquence je me procurai une chaise sur laquelle je m'assis gravement, et je proposai une course entre quelques jeunes gens. Une ligne tracée par moi fut le point de départ, un arbre désigné le but, et quelques *grani* devaient être la récompense du vainqueur. C'était absolument les jeux gymniques des Grecs, dont mes héros n'avaient conservé que la nudité. Qu'il faut peu de chose pour se faire bénir par le pauvre ! Au bout d'une heure j'avais acquis l'amitié de toute cette population. C'était à qui me le prouverait : l'un m'apportait des cailles toutes vivantes prises dans les filets qui couvrent l'île à cette époque, un autre me fit don de quelques oiseaux au joli plumage ; mais dans ma haine pour la tyrannie et pour les tyrans, excitée encore par l'aspect du lieu où je me trouvais, je m'empressai de leur rendre la liberté.

Redescendu des hauteurs d'Anna Capri à la Marine, je voulais payer mon tribut de curiosité à la grotte d'Azur, découverte faite depuis six ans par un étranger qui se baignait ; apercevant une cavité assez profonde sous un rocher, il eut la curiosité d'y entrer au risque de ce qu'il y trouverait ; il en sortit émerveillé, et racontant ce qu'il avait vu, il inspira le plus vif désir d'aller vérifier si son récit n'était pas fabuleux.

J'avais aussi le dessein d'aller visiter Pestum : jusque-là aucun plan n'avait été arrêté ; j'hésitais pour savoir si je m'y rendrais par terre ou par mer. Je mis fin à mes incertitudes, et je m'arrêtai à ce dernier parti. Je louai une barque partant le lendemain pour la Calabre ; par nos accords, il était convenu que je pourrais visiter la côte, et y employer le temps nécessaire. Comme il faut voir la grotte d'Azur par une journée claire et sans nuage, j'allai achever ma nuit dans la seule espèce d'auberge qui existe dans la ville, et y attendre le lendemain.

Au lever du soleil, je me jetai dans mon gros bateau, suivi par un autre plus petit qui devait nous servir pour entrer dans la grotte, mais sur lequel on ne se hasarde pas de faire le trajet. La grotte d'Azur (Pl. 34) est à un mille et demi de Capri, du côté ouest de la Marine : cette caverne immense, de forme circulaire, est souvent visitée par les curieux, qui, comme moi, sont obligés de se placer sur la petite barque avec laquelle on ne peut entrer que par un temps calme, et en passant sous une ouverture cintrée de trois à quatre pieds de haut et de la largeur du batelet : ce qui d'abord fait craindre de ne rencontrer qu'une obscurité complète ; mais, au contraire, lorsque le ciel est sans nuage, l'on est environné d'une lumière éblouissante, et qui serait insoutenable si elle n'était tempérée par sa teinte du plus beau bleu. Peu à peu



Capri. Grotta d'azzurro. *Capri. Grotte d'azur.*

:coutume à cette clarté magi-
:'est alors que l'on admire à son
beauté de ce bain gigantesque
:, dont les contours resplendis-
ıment l'idée d'un palais enchan-
: peu que l'on fût romanesque,
it tenté de croire qu'une élé-
éréïde en a fait son boudoir.

tard je m'expliquai ce phéno-
jamais la moindre oscillation
: ici altérer la surface de la mer.
é du rocher qui sépare cette
e la pleine mer, ne descendant
ır d'eau, la lumière y arrive
ınière horizontale, en tra-
toute la masse de cette eau
: la Méditerranée, qui fait ici
lu verre coloré, teignant de
ɛurs le jour qu'il transmet. La
ouverte de stalactites, contri-
ɔre à cet éclat. Toutes ces com-
ıs produisent un effet de lu-
: plus surprenant que j'eusse
lont je ne puis donner l'idée
: comparant à celui produit par
teilles de cristal pleines d'eau
jui décorent nos pharmacies,
ère lesquelles on aurait placé
ière.

ques personnes veulent que l'on
e parvenir à l'extrémité de cette
à cause d'un reste de maçon-
ıtique qui forme obstacle; ne
ɔas parcourue en entier, je n'ose-
firmer, cependant je doute que
ıaçonnerie existe, et qu'elle ait servi, comme on veut le faire croire, de communication avec une villa de Tibère ou de Julie. La masse supérieure du rocher me semble trop considérable pour avoir pu être percée. On a pu venir prendre des bains dans cette voûte enchantée; mais en admettant même des restes de fabrique, nul doute que cette grotte ne soit l'ouvrage de la nature. Sa situation, à la base d'une énorme roche perpendiculaire, et la petitesse de son entrée, avaient, par la difficulté des abords, empêché qu'on y pénétrât; ou plutôt son existence était soupçonnée; mais une superstition populaire, qui la peuplait d'esprits, en écartait les curieux.

Je m'amusai à laisser tomber dans cette eau quelques cailloux que je trouvai par hasard dans le bateau; ils descendaient très-lentement. Mon œil en les suivant les voyait environnés d'un reflet argenté; ils mettaient quinze secondes à peu près pour atteindre le fond, où je les distinguais encore parfaitement.

Ce n'est pas sans une espèce de danger que l'on visite cette grotte, car si, dans le moment où l'on y est, un vent d'ouest venait à s'élever subitement, on risquerait d'y demeurer prisonnier tout le temps qu'il soufflerait.

Je ne dois pas oublier une espèce d'écho qui dénature la voix au point de ne pas reconnaître celle de la personne qui vous parle.

MASSA, AMALFI, SALERNE, PESTUM, EBOLI, LA CAVA,

Je partis de Capri à dix heures du matin, et me voilà une autre fois en mer. La vie d'un voyageur est aventureuse; laisser le bien-être pour des privations, un bon dîner pour un mauvais, telles sont les chances que court un homme voué à une vie nomade, tout cela pour aller chercher des notions nouvelles et revenir en faire part à des personnes qui n'y attachent souvent que peu d'importance.

Je devais débuter par *Massa*, située sur la pointe de la Campanella, autrefois promontoire de Minerve.

Massa était déjà célèbre dans les anciens âges; alors, comme aujourd'hui, elle donnait son nom au pays qui touche au Promontoire. Des écrivains nous disent que deux femmes portèrent le sceptre et régnèrent sur cette portion du continent, et sur la ville, où du temps d'Ulysse il existait une académie renommée pour l'éloquence et les sciences qu'on y enseignait, en même temps que pour la corruption des mœurs des académiciens. Delà la fable des syrènes célèbres par la douceur de leur voix, qui perdaient l'imprudent assez faible pour s'en laisser charmer.

Vue de la mer, Massa offre une jolie perspective. Délicieusement située au milieu de champs de vignes et d'oliviers, sur le versant d'une colline, pas assez haute pour laisser apercevoir les îles des Syrènes, et au pied de laquelle viennent se briser les vagues de la baie de Naples, je n'y retrouvai que les vestiges d'un aquéduc parmi d'autres débris. Dans la ville, je visitai la cathédrale qui possède une petite Sainte Famille que l'on me dit être de Raphaël, un palais épiscopal attenant à la cathédrale et une jolie ég
de la Marine. Les habitans m
rent la fête de cette église le
la foire qui dure toute la jou
musique que l'on y entend,
feux d'artifice qui la termine
une occasion saisie par le b
des environs pour venir faire a
luxe et de coquetterie; je
dans cette fête les *feriæ sat*
Latins, empruntées elles-mê
Grecs, et j'en conclus que
temps les mêmes cérémonies
lieu. Les noms seuls ont chan

A Massa je trouvai un jeune
établi depuis plusieurs jours
liéavec lui en moins d'un quart
En pays étranger, on a beso
rapprocher, et l'on n'a pas de
perdre en cérémonial: il ava
temps de recueillir toutes s
notions intéressantes. Je lui
de m'accompagner à Pestum,
accepta d'autant plus volontie
était au terme de ses explorati
ces contrées.

Me voilà donc un compagn
je ne connais rien de plus trist
voyager seul sans avoir à qui
niquer ses sensations.

La mer calme favorisait no
sein de côtoyer le rivage; un
vent, nous eussions éprouvé d
difficultés, à cause de l'oscill
la mer, toujours agitée à cette
par l'action et la réaction des
deux golfes.

Le premier lieu que nous vi
est la Marina de' Cantoni; pu
une petite île voisine du riva
paraît renfermer quelques c
souterrains; mais elle est tran

ıui en garenne, dont les ave-
t fermées par des portes. Les
ont déposées à Massa. L'ayant
nous entrâmes dans une pe-
e, appelée Marina Nerano,
lui vient d'un temple des né-
u'on y voyait autrefois. C'est
hui un havre de refuge pour
eurs de Sant-Agata, qui ali-
les marchés de Naples. Sur le
ıus pûmes apercevoir les ves-
temple qui paraît avoir été un
ırré. Il aurait occupé tout l'es-
ıaut de l'anse, à en juger par
en pierre, ouvrage réticu-
nous vîmes. Dans son centre
ıcien réservoir servant appa-
à purifier l'eau. Une portion
en aquéduc et quelques voûtes
ore debout. Un sentier étroit
rd d'un précipice, baigné par
es, conduit à une autre ruine,
ıtérieur nous montra une église
en trois parties par deux rangs
ınes; six sont en marbre pa-
s deux autres en granit; elles
ıent des arceaux sur lesquels
ints, ainsi que sur les murs,
ets de l'Écriture. Ces peintures
de la renaissance; elles sont en
t, si l'on considère que l'édifice
toiture; le chœur, à l'exception
droits où le stuc est tombé,
te aussi des fresques assez bien
rées. Des pêcheurs nous dirent
avait été dédiée à saint Pierre.
église rappelle celles bâties du
de Constantin. Les murs exté-
sont construits avec des vases
rs sphériques, placés très-près
des autres, précisément, me
illiam, comme ceux du cirque
ert à Rome depuis peu, et re-
avoir été consacré au fils de
ce: s'il est vrai que ce mode de
ıction date du temps de Maxence, cette église aurait probablement été bâtie peu de temps après cette période.

De petites chambres modernes ont été ajoutées dans la suite à l'édifice, et sur un des murs est une inscription.

Probablement ces peintures furent faites dans le quinzième siècle, ainsi que les chambres occupées par un pieux ermite qui donnait des secours aux marins en danger; on découvrit, il n'y a pas long-temps, sous le plancher de la sacristie, un nombre considérable de monnaies. Près de l'église était un cimetière qui s'est écroulé dans la mer.

Non loin de la Marina Nerano est le village de Torca, anciennement *Theorica*, nom qui dérive sans doute de la procession qu'on y faisait de toutes les divinités, pour se rendre dans un temple d'Apollon. Avant l'ère chrétienne, une procession partait tous les ans du Panthéon de Surrentum et se rendait aux temples de Minerve et d'Apollon pour y célébrer la fête du *Lectisternium*. Le canton de Massa était obligé de fournir les personnes qui l'accompagnaient et de leur donner des vivres et du vin. Aujourd'hui une procession va annuellement de l'église de San-Bacolo à Sorrento, aux églises qui ont remplacé les temples détruits, et les habitans de la moderne Massa sont obligés, comme autrefois, de fournir les personnes, les vivres et le vin. Ainsi les anciennes coutumes se retrouvent, les images des divinités païennes ont fait place à celles vénérées de la Vierge et des saints.

De Torca à Amalfi, la côte n'avait rien d'intéressant; aussi nous ne nous arrêtâmes pas, et notre barque nous porta en vue de cette dernière ville où nous descendîmes.

Amalfi (Pl. 35) est bâtie en amphithéâtre; sa côte escarpée, ses bois d'o-

liviers et de myrtes, ses grottes, ses ruines, ses précipices et ses blanches maisons, autour desquelles se groupent des massifs d'orangers, ses cascades si belles après un jour de pluie, méritent l'éloge qu'en faisait Bocace lorsqu'il la citait comme une des plus délicieuses contrées de l'Italie.

Autrefois république puissante du moyen âge, célèbre par ses armes et par son commerce en Orient, qui rivalisait avec celui de Venise, Amalfi vante la plus haute antiquité, quoique les historiens ne la fassent pas remonter au delà du troisième siècle, en en attribuant la fondation aux familles romaines fuyant la persécution des Goths. Mais laissant à part les fables, dont tout peuple ne manque pas d'entourer son origine, citons les titres que ses habitans ont véritablement à la gloire. Déjà riches et puissans à l'époque des Croisades, ils aident de leurs armes et de leurs vaisseaux, qui couvraient les mers, les chrétiens qui volent à la conquête du saint sépulcre; en 1020, nous les voyons fonder cet ordre de religieux hospitaliers, devenu depuis l'ordre de Malte; saccagée en 1135, c'est dans leur ville que l'on retrouve les Pandectes de Justinien; enfin, en 1302, un Amalfitain, Flavio Gioja, invente la boussole.

Son code maritime servit long-temps de règle aux autres nations, et encore aujourd'hui forme la base de la jurisprudence de mer.

Sa sagesse et sa puissance ne la préservèrent pas du joug. Elle fut conquise par Roger, duc de Calabre, dont elle avait excité la jalousie, et pillée deux fois par les Pisans. Ce fut cette seconde attaque qui compléta la ruine d'une ville peuplée de cinquante mille habitans, et surnommée la reine des mers.

Aujourd'hui sans splendeur, n'est citée que pour ses fabriqu macaroni, le meilleur du roya et ses papeteries. Son sol ne p pas de quoi l'alimenter, l'on do courir à Salerne; ce qui, dans les de bourrasque, rend très-précieu approvisonnemens, car la route terre est impraticable aux voit Entre ses deux cascades est une derie où se travaille le fer qu'on ti l'île d'Elbe.

La porte de la mer paraît êt ancienne; la cathédrale, grand édifice qui renferme les reliqu saint André, s'élève fièrement s ruines d'un ancien temple payen vîmes un vase antique de porphy vant de baptistère, et deux b lonnes de granit rouge d'Orient colonnes qui ornent le maître-aute également antiques. Sur le mur d glise, dans un endroit obscur, e bas-relief dont la sculpture, évi ment grecque, est fort belle: il r sente la Discorde sous les traits femme assise dans un char traîn des serpens, et chassant devant el groupe de figures, parmi lesquell distingue Cérès; ce char est pr par un autre que traînent des chev et que guide un homme âgé sou traits de Pluton. On nous enga descendre sous la cathédrale pou un crypte, supposé avoir fait p d'un temple payen, et orné de peintures probablement apparten à l'école florentine, et une statu bronze de saint André.

Sur une hauteur auprès de la est un ancien fort bâti par les mains, d'où l'on jouit d'un point d admirable. Plus haut encore est un cienne église, qui ne contient ri remarquable qu'une colonne de ma cipolin avec son chapiteau corintl





Strutt del. Audot edit. Strutt sc.

Amalfi





Strutt del. Audot edit. Strutt sc.

Salerno. *Salerne.*

etit village d'Atrani, patrie de ello, tout près d'Amalfi, offre ument très-curieux, ce sont les iefs en bronze des portes de l'é- San Salvatore, avec l'inscrip- e l'année 1087, époque de la ur de la république d'Amalfi. ortes, commandées par Panta- Viaretta pour le rachat de son ont aujourd'hui les plus ancien- s nombreuses portes en bronze lie.

avions vu à peu près tout ce e plage offre d'intéressant; nos nous conseillèrent de profiter du jour pour nous rendre à , d'autant qu'il était à craindre endemain la journée ne fût pas elle. Reconnaissant la sagesse seil, nous regagnâmes notre

voici à SALERNE, au fond du i porte ce nom. La ville est bâ- tion dans la plaine et portion ontagne, d'où s'exhalent quel- peurs sulfuriques, qui, jointes des rizières, rendent la ville lsaine en été. Dans cette saison, tans un peu aisés se réfugient à petite ville peu distante, où excellent (Pl. 35).

Romains s'emparèrent de Sa- dans l'origine château fortifié entins, et en firent un rempart ses premiers maîtres. Tite-Live pprend qu'elle devint colonie e, sept ans après la seconde punique. Elle ne tarda guères à florissante; cependant nous ne ns pas figurer dans l'histoire de épublique. En 1005, quarante ers normands la sauvent du pil- de la destruction dont elle était e par les Sarrasins qui l'assié- , et finirent par s'en empa-

Elle a un quai superbe et six églises, non comprise sa cathédrale consacrée à San Matteo, et devenue presque un musée par la multitude de colonnes et de bas-reliefs enlevés aux temples de Pestum par Robert Guiscar, son fondateur. Grégoire VII, fugitif, y est enterré, ainsi qu'un cardinal Caraffa, sur le tombeau duquel est un bas-relief antique et une inscription. En antiquités, elle renferme six colonnes cachées dans l'écurie de l'archevêché, et en édifices modernes, un lycée, destiné à l'étude des sciences exactes; un orfanotrofio, « maison pour les orphelins; » un théâtre et l'intendance. Tous ces bâtimens sont assez beaux.

Deux fois par an, en mars et en septembre, on tient à Salerne une foire considérable, où se rendent les marchands de tous les points du royaume.

L'école de médecine de Salerne avait acquis, sous les derniers princes lombards, une réputation brillante, grâce aux Arabes qui s'y réfugièrent en foule, et y apportèrent leurs sciences et leurs connaissances profondes de cet art, dans lequel ils excellaient. En 1100, les professeurs de cette école publièrent leur célèbre ouvrage en vers latins, qui depuis a été traduit dans toutes les langues.

Nous avions passé une journée entière à Salerne; le lendemain, à la pointe du jour, nos marins viennent nous réveiller, et nous voilà en mer, nous coupons la tangente du golfe. En vue de PESTUM, terme de notre voyage, la barque s'approche de la côte, deux marins nous chargent sur leurs épaules, entrent dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, et nous déposent sur la grève. Après ce singulier débarquement, ils nous renouvellent la recommandation de ne pas coucher à Pestum, ni même d'y at-

tendre la chute du jour, à cause du mauvais air, tellement pernicieux, qu'il est impossible d'y venir dans les mois de juillet, août et septembre. Nous les remerciâmes de leur obligeant avertissement, et, prenant congé, nous nous enfonçâmes dans les ruines de cette ancienne *Possidonia*, pour aller voir des temples que déjà Auguste visitait comme des antiquités (Pl. 36).

Nous foulons un sol jadis célèbre par sa fraîcheur et sa fertilité : ce sol est aujourd'hui une plaine marécageuse et brûlante, un désert sauvage et aride. Des troncs d'arbres pétrifiés, des débris de colonnes et de frises, à demi usées par le temps, des eaux croupissantes et infectes ; pas un arbre, pas une plante, pas une fleur, pas un brin d'herbe, partout la ronce et l'épine, remplaçant les bouquets de roses, et l'eau croupis sur le lit du ruisseau ; tel est le site où s'élèvent de nos jours les murs abandonnés de la ville de Neptune, l'antique et superbe Pestum, où les vainqueurs du monde, oubliant leur ambition et leurs soins, venaient parfois suspendre aux branches du rosier et du myrte, un glaive fatal aux vaincus.

Qui pourrait nier l'impression qu'on éprouve à la vue de ce site, où s'élèvent les temples de Pestum ? de ces temples qui, intacts et solides, ont traversé les siècles, et semblent dire à celui qui les considère : « Œuvres des plus anciens peuples de la terre, trois mille ans ont passé devant nous ; des générations se sont succédées et ont disparu comme des ombres ; Osques, Étrusques, Romains, tour à tour ont foulé ces portiques, et nous, toujours debout, nous bravons les siècles ! »

La fondation très-reculée de Pestum, autrefois Possidonia, remonte aux anciens Sybarites qui, abordant sur cette

plage, y fondèrent une ville, cha
de leurs montagnes les habitar
mitifs et s'établirent à leur place
à leur tour ils furent dépossédé
les Lucaniens, et ceux-ci par l
mains, l'an 479. Ce fut sous c
niers que le nom de Pestum fu
stitué au nom grec de Possidon
indiquait sa consécration à Ne
Pestum, faisant partie de l'
d'occident, fut détruite par le
rasins vers la fin du neuvième

Quels avaient été ces habitan
mitifs expulsés par les Sybarit
il nous faut avoir recours à S
et à Hérodote, qui nous appr
que Sybaris fut fondée l'an 720
J.-C., et Velia colonie Phoc
l'an 540, d'après l'avis des habi
Possidonia. Possidonia fut donc
dans l'intervalle. A ce sujet, Hé
rapporte qu'une grande famine
eu lieu sous le règne d'Atys en l
royaume puissant de l'Asie mi
les Lydiens résolurent de se div
deux parts, sous le command
des deux fils d'Atys, Lydus
rhenus, puis de tirer au sort.
devait émigrer, l'autre rester
pays. Tyrhenus fut désigné
sort comme devant s'éloigner. E
séquence il fit équiper une fl
Smyrne, et se mit à la recherch
royaume. Les Pélasges qui hab
les îles de Lemnos et d'Imb
joignirent à lui, et après avoi
long-temps et visité diverses con
il se fixa sur les côtes de l'O
où ses compagnons prirent le n
Tyrhéniens.

Les Lydiens avaient conservé
coup des mœurs des Chaldéens
Cananéens, et comme nous v
souvent ces trois peuples unis,
probable qu'un grand nombre d
turiers des deux premiers acc



Strutt del. Audot edit. Strutt sc.

Pesto. *Pestum.*

rrhenus dans son expédition
, et que ce prince visita la Si-
Lucanie; peut-être même les
ıbitans de Possidonia furent-
origine Chaldéens et Cana-
·les proportions du temple de
à Pestum ne correspondent
lles d'un ancien temple grec,
ent tous les caractères d'une
ıre asiatique. Ce temple ne
l pas avoir été élevé par les
puis embelli et décoré à l'ex-
r les Sybarites qui le consa-
Neptune?

s preuves que Possidonia fut
ar des peuples d'Asie, se
s les peintures intérieures
anciens monumens sépul-
est dit dans Isaïe que les
s avaient l'habitude de pein-
rieur de leurs habitations,
euve que les Chaldéens ont
n Sicile, est l'inscription
e trouvée à Palerme.

: une analogie frappante entre
nes des Pélasges et celles des
le l'Asie. La divination et les
'usage de consulter les entrail-
ctimes auquel fait allusion le
Ezéchiel, existaient chez ces
ons. Les danseuses de l'Étru-
lmirées, ne sont-elles pas les
s? L'écriture étrusque de
auche n'est-elle pas aussi celle
eux? L'usage de tirer sa paren-
nère et non de son père, celui
re les femmes dans les ban-
tés par Hérodote, ne sont-ils
traits caractéristiques com-
ces deux peuples? La chaire
la robe de pourpre n'étaient-
toutes deux des marques de
chez eux? Enfin, les Romains
erses n'avaient-ils pas les
aigles sur leurs étendards?
civilisation des Étrusques, et
leur profonde connaissance d
arts et dans les sciences, originaires de l'Orient, sont la preuve la plus évidente de la véracité du récit d'Hérodote.

Au premier coup d'œil, William me fit remarquer une différence dans le style de ces antiquités. Cette différence provient sans doute des adjonctions et des embellissemens faits par les Sybarites aux temples, aux salles de bains et autres édifices qu'ils trouvèrent à Possidonia. Les Romains, en leur succédant, y introduisirent leur architecture.

Les murs de la ville, construits de larges pierres, lisses et oblongues, placées les unes sur les autres, et fort bien jointes, quoique sans ciment, donnent une idée des constructions cyclopéennes. Ils forment un parallélogramme de deux milles et demi de tour. Leur hauteur aurait été de quarante-six pieds, leur épaisseur de dix-huit. Ils étaient fortifiés par huit tours fort basses, présentant un intérieur carré de vingt-deux pieds, et des embrasures de vingt-deux pouces. Elles sont d'une construction plus moderne que les murs; plusieurs des pierres qui les composent ont jusques à quatre pieds et demi de long.

Un débris de ces murs est encore debout à côté de la porte de la Syrène.

Pestum avait quatre portes placées en angle droit, celle de l'est seule reste sur pied. Elle consiste en un arc de quarante-six pieds de haut et construit en pierres massives. Sur la clef de voûte on voyait deux bas-reliefs, représentant, l'un une Syrène cueillant une rose, et l'autre un Dauphin. Le temps a effacé ces emblêmes. A trente ou quarante pieds de distance sont les vestiges d'un mur et d'une porte intérieure, et dans l'espace compris entre les deux, sont des ruines

pom[illegible]rs des soldats. Ici l'on retro[illegible]races du pavé de la ville, [illegible] celui de la voie Domitienne, et [illegible] aquéduc. En dehors de la [illegible] sont les tombeaux, dont [illegible]ieurs paraissent avoir été construits stuc, et ornés de peintures. Des ar[illegible]es grecques, des vases d'une rare beauté, avec des inscriptions grecques, y ont été trouvés.

Le temple de Neptune. Toutes les villes maritimes avaient nécessairement un temple dédié à ce dieu. Celui-ci, le plus majestueux et probablement le plus ancien, non-seulement de Pestum, mais de l'Europe entière, est construit d'incrustations provenant du sédiment pétrifié du *Silaro*. Car, ainsi que la pierre de Tivoli, celle-ci est composée de bois et d'autres substances pétrifiées, et, quoique aussi dure que le granit, elle a de petites cavités qui la font ressembler au liége. Trois grandes marches séparant la plate-forme du sol, et régnant tout autour du temple, forment la base générale de l'édifice construit en rectangle quadri-latéral. Sa longueur extérieure est de cent quatre-vingt-douze pieds. Il a deux façades ornées chacune d'un fronton supporté par six énormes colonnes doriques cannelées. Il a également deux vestibules supportés par deux pilastres, entre lesquels se trouvent deux colonnes. Chaque vestibule a un escalier. Aux parties latérales du temple sont douze colonnes, au-dessus desquelles court une architrave sans saillie, et une frise dorique. Ces trente-six colonnes extérieures, composées généralement de six, et quelquefois de sept pierres, ont un chapiteau de vingt-cinq pouces et demi de haut; le diamètre de leur base est d'environ six pieds et demi.

Le sanctuaire, d'environ quatre-vingt-cinq pieds de long, et de quarante de large, est élevé de trois pieds sur le sol du portique intérieur, il est enclos par quatre murs très-bas, et orné de quatorze colonnes sur un double rang. Leur diamètre à la base est de quatre pieds et demi, et leur hauteur, sans le chapiteau, seize pieds; l'entrecolonnement est de sept pieds et demi. Ces colonnes supportent une immense architrave, au-dessus de laquelle est posé un second rang de colonnes plus petites de dix pieds de haut, probablement destinées à soutenir la toiture du portique. Cinq de ces colonnes subsistent encore, deux d'un côté et trois de l'autre. Ce sanctuaire est pavé en larges pierres carrées. On voit encore la place de l'autel principal, et de ceux sur lesquels on égorgeait les victimes; tous faisaient face à l'Orient. Nous ramassâmes quelques fragmens de la mosaïque, vert de mer et bleu foncé, qui décorait les vestibules. « Remarquez, me dit sir William, que ce pavé remonte à la plus haute antiquité; Homère en fait mention dans la description du palais d'Alcinoüs, et les temples des Syrènes bâtis par Ulysse, que nous verrons sur la plage de Sorrento, étaient ornés de ces mêmes pierres dont nous retrouvons ici des fragmens. »

Le temple entier semble avoir été recouvert d'un léger enduit. La plus large pierre employée à bâtir cette masse étonnante, que j'ai voulu mesurer, a d'un côté treize pieds, et de l'autre quatre. L'épaisseur est de deux pieds.

La Basilique, ainsi appelée, parce qu'on ignore sa destination primitive, a une longueur de cent soixante-cinq pieds sur soixante-et-onze de largeur. Elle renferme quelques autels et un sanctuaire. Cet édifice s'élève sur une plate-forme quadrilatérale. Il a deux

des, toutes deux ornées de neuf
nnes cannelées d'ordre dorique,
base, et appuyées sur la troisième
:he de la plate-forme; les côtés
entent seize colonnes au diamètre
uatre pieds et demi à la base, et
ix-neuf pieds de hauteur, y com-
le chapiteau.

haque façade a son vestibule, et
érieur de l'édifice est divisé en
x portions égales par un rang de
nnes qui s'étend d'une porte à
re; trois de ces colonnes sont de-
, et ne ressemblent en rien à
; extérieures. Dans l'endroit où
sont, le sol semble avoir été
ussé, ce qui ferait supposer que
t là où se plaçaient les magis-
. Le portique, probablement af-
au peuple, mesure quatorze pieds
quatorze et demi; une frise et une
che doriques l'ornent à l'exté-
. L'architrave du péristyle sub-
entière.

: troisième temple, qu'on suppose
: été consacré à Cérès, quoique
petit et beaucoup moins imposant
celui de Neptune, est d'un style
iment plus élégant. Il est égale-
t elevé sur une plate-forme bordée
trois marches, nombre mystique
se retrouve partout chez les an-
, et principalement chez tous les
les d'Asie. Sa forme est encore un
: long de cent pieds sur quarante.
ésente deux façades, chacune de
colonnes doriques supportant un
nifique entablement et un fron-
Les côtés ont douze colonnes can-
es, supportant aussi un enta-
ent et reposant sans base sur la
-forme. Leur diamètre à la base est
uatre pieds.

l'entrée est un vestibule soutenu
six colonnes à base ronde et unie;
tre marches conduisent au sanc-tuaire, entouré de tous côtés par un mur très-bas; on y distingue encore la place des autels faisant face à l'Orient, et quelques sarcophages romains. L'extérieur du temple est orné d'une frise dorique et d'une corniche, et son p était en mosaïque; tout indique q les premiers chrétiens l'avaient co verti en église.

Toutes les colonnes de ces temples paraissent avoir été recouvertes en stuc; j'eus la curiosité d'en compter les cannelures, et je les trouvai toutes au nombre de vingt.

Le théâtre est entièrement détruit; mais les fragmens de griffons et les superbes bas-reliefs qu'on y a retrouvés, indiquent qu'il fut construit à une époque où la sculpture était arrivée au dernier degré de perfection.

J'en dirai autant de l'amphithéâtre; dont la forme est ovale, et de cent soixante pieds sur cent douze. Les gradins et quelques ouvertures de cavernes pour les bêtes féroces s'aperçoivent encore, mais avant peu il n'en restera pas vestige. Il était situé au centre de la ville, attenant authéâtre, et non loin du temple de Cérès.

En construisant la nouvelle route qui passe auprès du temple de Neptune, on a découvert des fondations qui semblent avoir été celles d'habitations particulières, et quelques fragmens d'un édifice qui pourrait bien avoir encore été un temple.

Quoiqu'il y ait une mauvaise taverne à Pestum, nous dînâmes en voyageurs dans le temple de Cérès, avec les provisions dont nous nous étions munis à Salerne; et ce repas terminé, nous songeâmes à nous remettre en route pour nous conformer aux recommandations de nos amis. Il paraît que c'est au mauvais air, qui de tout temps a régné dans ces contrées, qu'il faut

ıttrib 'eloppement de
ette ınt les anciens sa-
précautions pour
n : s effets, au moyen de
eurs .... sacrés. Pestum était visitée
: quelques riches Romains, et Vir-
ı chanté ses roses, qui fleurissaient
x fois l'an.

Nous avions six milles à faire pour ıous rendre à Eboli, où nous comp-ions passer une nuit dont nous avions ›esoin pour nous reposer ; et ces ix milles il fallait les faire à pied lans un chemin, marécageux aux en-irons de Pestum, mais qui devient alubre en approchant d'Eboli, grâce ıux nouvelles cultures dont on a en-ichi ces contrées. Dans le Nord, les ieux marécageux et malsains sont an-ıoncés par leur effrayant aspect ; mais lans les contrées les plus funestes du Midi, la nature conserve une sérénité lont la douceur trompeuse fait illu-ion aux voyageurs.

Jusques à Eboli, la route est meil-eure ; enfin nous sommes dans la ville, et en toute hâte nous nous dirigeons vers la *Locanda nobile*, que l'on nous lit avoir été autrefois un couvent de femmes.

Quiconque n'a pas voyagé dans la Calabre, ne peut se faire une idée des déceptions que l'on éprouve à chaque instant ; qu'on n'aille pas se figurer et nos grandes routes et nos auberges françaises, où l'on trouve à peu près tout ce dont on peut avoir besoin. Ici, une auberge est une maison plus ou moins grande, plus ou moins bien si-tuée, suivant le pays, mais nullement disposée pour recevoir le voyageur. Celle où nous descendîmes était de ce genre : au premier étage, où l'on nous fit monter, nous trouvâmes une grande salle avec cheminée, mais dénuée de chaises que l'on avait remplacées par des bancs, la plupart occupés par des paysans au chapeau pointu, à la veste jetée sur l'épaule en guise de manteau, et dont la mine rébarbative n'avait rien de rassurant.

Au milieu de la salle était une table auprès de laquelle était assis gravement le gros aubergiste, ayant devant lui le registre où chaque jour il inscrit les voyageurs condamnés à venir loger chez lui, et à manger sa détestable cui-sine. Rien de comique comme l'air d'importance qu'il se donnait.

Se femme, aussi grosse que lui, guères plus propre, allait et venait pour activer le service, criant plutôt qu'elle ne parlait, selon l'usage du pays ; une servante aux jupons sales et gras, aux cheveux mal peignés et en désordre, l'accompagnait et portait les plats.

C'est dans cette salle commune que nous soupâmes ; notre air étranger nous valut une fourchette et un verre, que nous eûmes le soin de nous faire don-ner en double : l'hôtesse eut l'attention de nous dire qu'elle avait elle-même préparé le repas. Après le souper, nous passâmes dans le grenier où on nous avait dressé deux lits, ou, pour mieux dire, deux grabats.

De notre fenêtre notre vue planait sur le paysage ; en face nous avions une vigne grimpant sur un magnifique oranger couvert de fruits et de fleurs, qui répandait dans notre réduit une odeur délicieuse.

Eboli, l'antique *Eburi*, est sur un coteau et domine une vaste plaine, entre le Silaro, fameux pour la pro-priété de ses eaux pétrifiantes, et le Battipaglia, l'ancien *Tuscianus*. Quoi-que dans un terrain fertile, Eboli n'a jamais pu prospérer, à cause des dis-sensions qui s'élevèrent entre la com-mune et ses barons, vers le commen-

qué, à peu de distance de la ville, construction ressemblant à un luc, et une villa au milieu de jar-ui paraissent suspendus. Ce pays être comparé à une vallée suisse des oliviers, la mer et le soleil aples.

tre guide nous parla de la grotte Dunega et du monastère de la Tri-, que nous ne devions pas oublier, où il aurait le plaisir de conduire [illegible] :es. Il avait dans le cou- me « *un suo compare* », et y serions reçus d'une manière proportionnée à notre mérite « secondo i nostri meriti ». Nous ne pouvions refuser une offre aussi obligeante.

A la porte du couvent était un religieux qui nous accueillit avec cette hospitalité prescrite par la religion : le calessaro s'informa de *Fra Tommaso;* on l'appela, et la reconnaissance faite, nous fûmes annoncés comme deux étrangers de distinction, voyageant pour notre plaisir et notre instruction. Cette recommandation fit son effet : Fra Tommaso mit tous ses soins à nous bien recevoir, nous fit parcourir divers grands corridors où sont les cellules des religieux, et nous introduisit dans la bibliothéque du couvent qui possède une grande quantité d'anciens manuscrits : les Chartes des rois lombards en faveur de la maison, et datées depuis 840 jusqu'en 1077; une Bible en parchemin du huitième siècle, in-4°., très-bien conservée, écrite en encre de diverses couleurs, et enrichie de plusieurs figures, dont quelques-unes nous étonnèrent par leurs nudités; une autre Bible remarquable par l'élégance des caractères, la blancheur du vélin et la fraîcheur des miniatures, mais qui n'est que du treizième siècle, et le *Codex Longobardorum* de l'année 1004, un des plus précieux manuscrits

dans Tacite qu'elle fut rebâtie et colonisée par Néron. Antonin le Pieux en fait mention dans son itinéraire, et la désigne comme une station sur la voie Appienne. Quant à son nom actuel *dei Pagani*, des Païens, il lui vient de la transplantation des Sarrasins, qui, chassés de la Sicile vers le treizième siècle, eurent la permission d'y leur établissement.

Notre pacte avec le calessa fini, nous avions été si contens que nous lui demandâmes s lait continuer. « Eccellenza si. nous nous dirigeâmes vers C mare.

CASTELLAMARE, STABIA, SORRENTO.

De Nocera à Castellamare la route est jolie, au pied d'une chaîne de montagnes d'environ huit milles (Pl. 37). Cette dernière ville, voisine de l'antique Stabia, s'étend dans une plaine fertile; elle a un très-beau quai construit par les Français. Charles Ier. d'Anjou la fit entourer de murailles, et la fortifia de deux châteaux; elle doit son port et son môle à Charles III de Bourbon; et possède un chantier où l'on construit les vaisseaux de la marine royale du royaume.

Hors de la ville sont trois sources principales d'eaux minérales acidulées, dont l'efficacité est généralement reconnue, et qui font de Castellamare le rendez-vous, pendant l'été, de toute la bonne société de Naples, qui y vient jouir d'un air plus frais; les hautes montagnes dont elle est environnée la rendent un séjour de délices. Ces montagnes sont couvertes d'une forêt de châtaigniers et d'autres arbres, et ornées de maisons de campagne et de jardins. Le roi aussi y possède un casin appelé « Qui si Sana », « ici on guérit », ainsi nommé par la reine Marie-Caroline, femme de Ferdinand Ier. Atteinte d'une maladie que les médecins jugèrent incurable, elle désira Naples, et aller dans ce site plaisait, passer le peu de jours restaient encore à vivre; l'air montagne lui rendit la santé; ell que le château qu'elle avait habi pelât, Qui si Sana, nom qui resté depuis.

Tout près de là est le village gnano, que les buveurs d'eaux m prennent souvent pour but d mantes promenades que l'on fai et qui sont ordinairement Le vin de Gragnano jouit d' réputation. Les pâturages tagnes furent si renommés valurent le nom de *Lactarius* en laitage. « Derrière, qu'eux, est le monte Sant'A sa couronne de neige et toises au-dessus du niveau

On retrouve sur la hauteur ces de Stabia, dont les exca ont été malheureusement int pues; Stabia et ses villas occu espace fort étendu, l'on y aur doute trouvé beaucoup de chos objets que l'on a retirés des ont été transportés au musée de Ils consistaient en peintures, e



37.

Menthelier del. Strutt sc.

Castellamare.

le sculpture, en un grand nom-
papyrus, et en quelques sque-
l'imprudens sans doute, car il
ıvé que les habitans de Stabia
le temps de s'enfuir et de se
: aux cendres qui ensevelirent
le.

ıement chercherait-on dans l'his-
ıne ville plus constamment mal-
ıse. Fondée par les Étrusques et
sques, tombée au pouvoir des
s, des Samnites et des Romains,
squarts détruite par Sylla, enfin
ie tout entière sous les torrens
lres qui couvrirent Pompeï, le
ıement ne l'a un moment rendue
ıde que pour la replonger aus-
ns le néant.

dans la villa de Pomponianus
a que Pline l'ancien trouva la

s à Castellamare le piédestal
roix, qui était un ancien autel
ne, et tout ce qui restait du
auquel il avait appartenu.

devions nous rendre à Sorrento,
xplorer dans ce voyage tout ce
rapportait à cette côte; nous
: nouveau dans une barque; on
ntra d'abord le village de Vico,
erçoit de loin; Vico Equense,
ement *Vicus Æquanus*, petite
ısignifiante alors comme au-
ıi, bâtie sur un rocher élevé,
e masses énormes plus pitto-
et plus imposantes les unes
autres. Tantôt leurs sommets
en voûte menacent d'anéantir
barque qui se hasarde à navi-
us leur ombre, tantôt leurs
entr'ouverts laissent aperce-
; grottes profondes; quelque-
entend le bruit retentissant
es qui roulent du haut de la
ne dont elles se détachent,
en tombant dans la mer, font
écumer les vagues qu'elles refoulent.

Pendant que je considérais ce littoral et ses anfractuosités, la barque avançait si près du rivage, qu'un moment j'eus la crainte de la voir se briser contre les rescifs qui le bordent; ma première idée fut que le pilote dormait; me tournant brusquement pour le réveiller, je l'aperçois ouvrant de grands yeux qui semblent me dire: « N'ayez » pas peur, je connais mon métier. » Je regarde la figure de William, sur laquelle je ne lis pas la moindre frayeur: reprenant alors mon rôle d'observateur, je remarquai des cavernes affreuses, véritables repaires de corsaires. La barque s'y dirigeait. Nous arrivâmes sous un énorme rocher, dont la tête élevée nous cachait les rayons du soleil. Je ne savais que penser de cette manœuvre: tout à coup nous passons sous une voûte basse, et aussi silencieuse qu'obscure. Mais bientôt la voûte s'élevant nous laissa découvrir la teinte bleuâtre des ondes; au delà était encore le jour et la mer. Nous sortîmes enfin de ces lieux effrayans; je compris alors que l'intention des mariniers avait été de nous montrer cet accident de la nature. William m'avoua que la première fois qu'il avait fait ce voyage, les marins étant des Calabrais, il avait éprouvé un sentiment de crainte, leur prêtant l'intention de vouloir dévaliser un Anglais, toujours supposé voyager les poches pleines d'or. Nous rîmes beaucoup de cette terreur.

Descendant à terre chaque fois que notre curiosité est excitée, cette fois nous vîmes sur le rivage, à droite de ces cavernes, des ruines indiquant un *silicernium*, et plus loin, au pied de la montagne, près du couvent des Capucins, celles d'un *colombarium*.

On trouve, sur ce même rivage, une ›ierre de composition nommée *pierre le Sorrento*, que l'on suppose avoir ait part incru ions de ce temple. S eue; quelques-mes d'autres trans-paren également des mera corn lines.

Me ande ville, possède ne j rès de laquelle sont le vie e la tradition rap-porte sacrés à Minerve; ce qui, position de l'édifice, peut l onjecturer qu'il a été bâti s ment d'un temple de cette ans un ancien cimetière le la a trouvé, nous dit-on; les tc éniciens, des squelettes, maies grecques, carthagin et romaines, et différens ornem

Ce e Meta, *borne*, ne lui viendrait-il pas de sa position à l'extrémité d'une pointe de terre, qui la ferait ressembler à la borne posée dans les palestres, ou jeux antiques, à laquelle Horace fait allusion?

. . . . *Metaque fervidis*
Evitata rotis. . . . .
Hor. *Od. lib.* I, *v.* 4.

Sur un essieu brûlant, franchissant la barrière,
Vole, évite la borne. . . . .
Traduct. de Daru.

Avant d'arriver à Sorrento, nous traversâmes une autre grotte; mais toute crainte avait disparu; nous voilà à terre et montant à Sorrento, par une ouverture sauvage et sombre, creusée au milieu de rochers élevés, percés de cavernes profondes, et qu'il nous fallut gravir par un chemin raide et étroit; quelques hommes déterminés retranchés dans ce chemin pourraient s'opposer au débarquement de toute une armée (Pl. 38).

Sorrento est situé au-dessus de ces rochers qui, vus de la mer, semblent un mur immense construit le long de la côte; les montagnes en cet endroit entourent et abritent un terrain fertile, couvert des plus riches récoltes et des plus beaux orangers; ces arbres y forment des forêts par la quantité de jardins qui en sont remplis, et séparés seulement par une simple haie; leurs fruits, très-abondans, s'exportent à Naples; mais il s'en faut qu'ils y soient aussi estimés que ceux de Sicile; dans la saison de la récolte, en février et en mars, on y donne jusqu'à douze oranges de Sorrento pour un grain, moins d'un sou.

Sorrento, anciennement *Surrentum*, nom qui dérive de la beauté de son site, fut, suivant la tradition, fondée par Ulysse; quelques-uns la font bâtir par une bande d'aventuriers phéniciens. Elle fut colonisée par Auguste; mais bien avant elle dut être une ville considérable, puisqu'elle avait donné son nom à ce promontoire qui ferme la baie de Naples au sud-est: elle est à cinq ou six lieues de cette capitale.

Surrentum, aux temps d'Auguste et de son successeur, paraît avoir été plus considérable que Naples. Mais, en 79, les eaux de la mer, en abandonnant les murs de Pompeï, empiétèrent sur son territoire, et détruisirent un quai magnifique qui s'étendait de la ville à une montagne escarpée, couronnée par un temple de Cérès; la mer n'épargna aucun des édifices environnans.

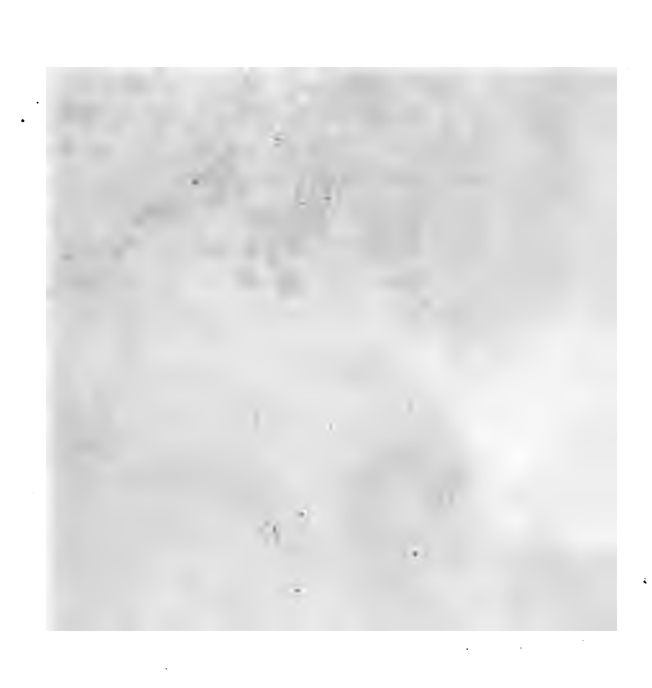
On nous montra plusieurs temples creusés dans la montagne, appelés par la tradition les cavernes d'Ulysse, et supposés avoir été consacrés aux Syrènes. Leur forme est encore la même, quoique dépouillés de leurs ornemens. L'entrée du côté de la mer ressemble à la description que nous



David del.

Sorrento. Casa di Torquato Tasso. Sorrento. Maison du Tasse.

Sorrento.



omère de l'antre de Polyphè-
u besoin l'imagination peut
r voir au lieu où nous avions
:, l'énorme rocher servant à
a caverne. Les habitans affir-
e la meilleure foi, que dans
s les plus reculés des géans
té sur ces rivages : les preuves
donnent sont des squelettes
it pieds de haut, et des crâ-
roportion que l'on a retrou-
leurs tombeaux, et le récit de
de, qui affirme que les abori-
me partie de la grande Grèce
es géans cannibales appelés
rs et *Cyclopes*. Voici donc les
l'Ulysse expliqués.

départ des îles éoliennes,
oir laissé sa flotte dans une
se de Capri, ne prenant qu'un
seau, il visita la côte de Sur-
ù il rencontra Polyphême; de
gnant ses compagnons, il fit
côté de Gaëte, où il trouva
igons : ceux-ci ayant détruit
, il aborda dans l'île de Circé.
ne montagne, à gauche du
es Syrènes, sont les substruc-
n immense et magnifique tem-
lérès. Une villa moderne est
ces ruines, où l'antiquaire
ncore des voûtes, des cham-
des ouvrages réticulaires en
Dans la cuisine de cette villa
uits qui communique, par un
souterrain, avec cette célèbre
grecque qui fournissait l'eau à
t à la plaine de Surrentum. On
dans l'enceinte du temple de
s colonnes de marbre cipolin,
eurs autres morceaux précieux
ecture; sur un des côtés du
ien, maintenant recouvert par
, était un ouvrage en brique,
a croit être le monument élevé
neur de Lyparus, prince étranger, regardé par les habitans de Surrentum comme un bienfaiteur.

Entre les deux Marines de Sorrento, nommées la grande et la petite Marine, je vis une voûte grecque que l'on croit avoir formé l'entrée du sanctuaire d'un temple de Neptune. Ce sanctuaire est entier, sauf les incrustations qui sont dégradées; d'anciens corridors conduisent dans l'intérieur du temple. A côté de cette voûte, sur le même rivage, ou pour mieux dire dans la mer, l'on voit un fragment de fabrique en pierre et en brique, qui en ont évidemment fait partie; un petit corridor bien conservé, quoique à moitié rempli d'eau, conduit dans une vaste salle de bains circulaire ornée de peintures, qu'à l'aide d'un petit canot on aperçoit à travers une fente de la montagne. Au delà de cette salle en est une autre carrée, fort grande et parfaitement conservée, qui aurait fait partie d'un temple de Vénus; on y peut entrer et en faire le tour en bateau.

A la gauche de la ville, et à la pointe du promontoire, sur ce rocher avancé dans la mer, et qui nous avait dérobé les rayons du soleil, sont les ruines d'un édifice carré que l'on croit avoir été un temple consacré à Hercule. Il en reste de grosses masses d'ouvrages réticulaires, en partie couvertes par la mer, une terrasse pavée, des corridors recouverts en stuc, et quelques morceaux peints avec cette pourpre de Tyr si prodiguée à Pompéï; tout cela se voit sur le versant de la montagne; derrière le temple sont des vestiges de la villa de Vedius Pollion, qui consistent en un pont, deux réservoirs pour les poissons, dans l'un desquels est une source, une cuisine avec les fourneaux et les foyers intacts, quelques chambres adjacentes, probablement destinées aux esclaves, un

pavé en stuc et des murs réticulaires. Le réservoir dans lequel est la source, était destiné aux murènes, que l'on engraissait dans un mélange d'eau salée et d'eau douce. Auguste dînant chez Pollion, un esclave eut le malheur de briser un vase de cristal qui faisait partie d'une collection magnifique, et fut condamné à être jeté dans le réservoir pour servir de pâture aux murènes; Auguste, indigné, suspendit l'exécution, et, faisant briser les autres cristaux, il ordonna de combler ce réservoir.

Dans une anse derrière la villa de Pollion, sont des fragmens considérables de corridors et d'arceaux, aujourd'hui nommés *Portiglione*, mot formé de *porto* et de *leone*; ces arceaux, d'après l'aspect de leurs ruines, ayant sans doute formé l'entrée de cavernes appartenantes à un amphithéâtre. Tout confirme dans cette opinion, car si l'on cotoie la Marine de Paola, on retrouve les traces d'un mur réticulaire qui, à en juger par sa forme, paraît avoir enfermé un cirque. On a dernièrement découvert, dans son enceinte, une colonne de marbre posée là comme un obélisque. Ce cirque aurait même été commun aux habitans de Surrentum et de Massa; la première de ces villes s'étendant jusqu'à la villa de Pollion, et la seconde plus rapprochée de Portiglione.

Au delà, sur la pointe de la Campanella, était un temple de Minerve, bâti par Ulysse, s'il faut en croire Strabon et Sénèque. Mais ce temple, celui d'Apollon, et beaucoup d'autres, élevés sur ce rivage, sont aujourd'hui de niveau avec le sol, ou engloutis par la mer.

La ville de Sorrento, si souvent en butte aux tremblemens de terre, ou aux ravages de la guerre, a conservé fort peu

immense réservoir qui, encore aujourd'hui, alimente les puits de la ville et ceux du Piano. Cette eau excellente y est portée par un aquéduc. Sur la voûte de cette piscine est un jardin planté d'orangers, autour duquel sont des ruines d'un cripto-portique et d'une Naumachie aujourd'hui comblés de terre.

Plus loin, sur la route du village de Sant-Aniello, est l'emplacement d'un ancien temple, supposé de Vénus. On y voit des myrtes si gros, et par conséquent si anciens, qu'on peut, sans crainte, les croire contemporains du temple dans le parvis duquel ils sont plantés. Au bout d'une petite ruelle, tout auprès du couvent des Capucins, est encore une construction qui faisait partie d'un temple de Vesta.

Dans les rues de Sorrento j'ai vu des fragmens de pavé antique; quoique ses fortifications soient de construction moderne, elles méritent de fixer l'attention, comme les premières qui aient été faites en Italie et dans la grande Grèce, pour recevoir des canons.

Après avoir terminé ce cours d'antiquités; venez, me dit sir William, voir ce que je vous ai ménagé en dernier, comme une des choses les plus intéressantes; et je me laissai entraîner devant une maison délicieusement située sur le versant d'une montagne; un buste mutilé en terre cuite est placé sur la façade de cette maison, berceau de Torquato Tasso et son patrimoine. Assis en face de ce buste, j'écoutai avec une religieuse attention le récit de ses malheurs, que notre guide nous traça avec ce style animé qu'emploie ce peuple. « C'est ici que naquit l'illustre et malheureux auteur de *la Jérusalem délivrée*, c'est là que, fuyant la vengeance d'un ancien protecteur, devenu son ennemi, il vint chercher un asile, et des consolations qui devaient rester sans effet; au milieu même des murs qui l'ont vu naître, il craint encore et le pouvoir d'Alphonse et les projets de ses ennemis; sous un nom emprunté, sous un déguisement qui le cache à tous les yeux, il se montre un jour à sa sœur, et lui remet en secret une lettre, dont il est à la fois l'auteur et le porteur. Cornélie ouvre cette missive; effrayée du danger d'un frère qu'elle chérit, elle engage le messager à lui donner quelques détails. Le Tasse obéit. Passant légèrement sur les honneurs payés d'abord à son mérite à la cour du duc d'Este, il arrive au moment où la sœur d'Alphonse, la belle Éléonore, lui inspire une passion funeste. Il révèle l'indiscrète confidence qu'il en fait à son meilleur ami, et son indigne perfidie, la mort de celui-ci et la vengeance d'un prince, qui, sous prétexte de le protéger contre le ressentiment des parens du mort, le retient à sa cour dans une longue et dure captivité. Il se peint ensuite errant et fugitif, sans amis, sans asile et sans ressources; ce tableau, échappé à une âme brûlante, est tracé avec tant d'éloquence et de force, que sa malheureuse sœur le reconnaît et tombe sans connaissance dans ses bras. C'est auprès d'elle qu'il a trouvé cet asile qu'il cherche, et où il vit quelques années, obscur et dans le repos; mais bientôt, poussé par un destin funeste, il sollicite son rappel en écrivant au duc, à Éléonore elle-même, des lettres auxquelles on ne daigne pas même répondre. Enfin, au mépris des larmes de sa sœur et des instances de quelques amis fidèles, s'arrachant de leurs bras, il quitte Sorrento et revient à Ferrare, où il rentre en apparence dans les bonnes grâces d'Alphonse, à qui il réclame

son manuscrit, qui lui est refusé, sous le prétexte qu'affaiblie par le chagrin et le malheur, sa plume gâterait son ouvrage! L'orateur termina cette his- e par le récit de la mort du poëte le jour de son couronnement au Ca- e.

narration finie, nous entrâmes le salon, et nous vîmes un buste l'on affirme être celui de Bernardo, son père; quoiqu'il soit plus pro- que ce soit celui d'un sénateur romain, la robe de peau de mouton dont on l'a revêtu, portée dans les premiers âges de la république, semble confirmer cette opinion. De ce salon le point de vue est magnifique, il s'étend sur toute la baie de Naples; mais la chambre où est né le Tasse s'est écroulée dans la mer (Pl. 38).

Lorsque Bernardo Tasso vint, de la Haute Italie, s'établir à Sorrento, il fut si enchanté de la courtoisie des habitans, qu'il la nomma *l'Albergo della Cortesia*. Il parle ensuite de la beauté et de la bonté du climat: « Sous ce ciel, dit-il, les hommes sont immortels. » Telle était à cet égard l'opinion des anciens, car le célèbre Gallien recommandait l'air de Sorrento à tous ses malades, entr'autres à l'empereur Antonin.

Il n'est aucun pays où la chaleur soit plus tempérée pendant l'été, et qui soit mieux abrité des vents d'est.

Dans cette plaine, qui s'étend à trois milles, on voit des traces d'un ancien cratère; il est entouré de rochers volcaniques et de scories, qui attestent son existence. Tout le reste de la plaine n'est qu'une série de villes, de villages, de maisons de campagne et de vergers fertiles, dans lesquels le pin, le chêne, le noyer, le poirier, l'abricotier, viennent pêle-mêle avec le citronnier et l'oranger, qui offrent à la fois et leur fleur et leur fruit. Les Sorrentins sont fiers de la richesse de leur sol; aussi leur écusson porte une couronne enlacée d'une guirlande de feuilles d'orangers.

Les jardins d'Alcinoüs, chantés par Homère, ne sont que la description de la plaine de Sorrento, que l'on peut nommer jardin des Hespérides. Abritée du côté de l'est par le monte Sant-Angelo, le soleil ne paraît sur cette plaine que trois quarts d'heure après son lever; d'autres montagnes la gardent du côté opposé, et, placée entre les deux golfes de Naples et de Salerne, elle est continuellement rafraîchie par une brise de mer; et les arbres, toujours verds, n'offrent jamais, même en hiver, l'image d'une végétation défaillante.

Cette plaine contient deux édifices modernes, l'un, la *Villa Coreale*, admirée pour son bel escalier, l'autre la *Cocumella*, ancien couvent des jésuites, qui, au bout de son vestibule, a une cour sous laquelle est construit un réservoir communiquant à la piscine grecque.

Sorrento contient environ trente mille habitans, qui ont conservé le caractère que leur donne Bernardo Tasso; ils sont doux, hospitaliers et fort attachés à leurs foyers. Trois ou quatre générations habitent souvent le même toit, et il n'est pas rare de voir des individus de quatre-vingt-dix ans sans infirmités. Le bœuf, le veau, le porc, le beurre, le poisson et le miel y sont si excellens et si abondans qu'on les exporte à Naples, où ils sont très-estimés. La propreté des habitans est encore à citer, et contribue à faire de ce pays un lieu de délices.

g, on voit une caserne qu'on pré-
avoir fait partie d'une résidence
ı reine Jeanne.

ɑ passe ensuite à Resina « Retina »
ne antiquité aussi ancienne qu'Her-
ɹanum; elle fut ensevelie sous les
mes matières, le bourg actuel est
ıi sur l'ancien. La lave sert de base
naisons, et il a fallu la couper dans
ɴif pour y faire passer la route; on
'oit encore à un mille environ dans
ɹa mer. Le duc me donnait ces détails, à mesure que la voiture nous entraînait rapidement; enfin nous arrivâmes sur la petite place où se tiennent les ciceroni et les ânes qui transportent les voyageurs. A peine descendus de voiture, nous nous vîmes enveloppés par la foule; c'était à qui s'emparerait de nous, à qui crierait le plus pour nous offrir ses services et nous faire prendre son âne; on eût dit une sédition.

Le duc se chargea de nos accords. Je remarquai qu'il criait et gesticulait autant que les ciceroni; il me dit que c'était le seul moyen de ne pas être dupe, et que celui qui employerait ce que nous nommons les formes, ne retirerait de cette politesse que l'avantage d'être indignement trompé. Une demi-heure se perdit dans le désordre de nos préparatifs. Enfin, notre caravane se mit en marche au bruit assourdissant des cris de joie de nos guides, qui ont une manière plaisante, mais sûre, de faire avancer leurs ânes sans se fatiguer à les battre; depuis longtemps il est démontré que cet animal est porté par instinct à faire l'opposé de ce qu'on exige de lui, aussi les *ciceroni* les guident par la queue, et n'ont besoin que de tirer un peu de temps en temps pour les faire avancer avec une vigueur incroyable.

A peine dépasse-t-on les dernières




Salathé del. Skelton fils sc.

Strada dall' Eremitaggio al Vesuvio. | *Chemin de l'Ermitage au Vésuve.*


Salathé del. Audot edit. Skelton fils sc.

Eremitaggio del Vesuvio. | *Ermitage du Vésuve.*

remarquer les laves auxquelles maient les dates qu'ils voulaient, ns que nous ne pourrions véri- iuthenticité de leurs assertions. évident qu'il y en a qui reposent puis des siècles, mais on recon- isément les plus récentes; elles sent voir à leur superficie que ories ferrugineuses, de la couleur la forme du mâchefer : au bout iècle, cette calcination commence tre plus si aigre, elle se couvre rd de mousse qui se corrompt, ;énère et se change en poussière; it y paraissent le genêt, la la- et d'autres végétaux, puis enfin rbustes qui deviennent des ar- ou bien une autre lave vient re- ir cette matière. Les vapeurs iques, peut-être même les éma- ns électriques si abondantes dans isinage des volcans, accélèrent e l'accroissement des plantes, en int de l'âme et de la force à la vé- on, il n'est pas douteux qu'il ne une immense suite de siècles convertir en terre des matières ies et vitrifiées, et d'une si grande é. Mais les acides sulfureux et is, qui s'élèvent en si grande lance du sein des volcans, et qui propriété d'attirer et de conver- terre les laves et les basaltes, ent occasioner quelquefois une nposition très-rapide dans les res volcanisées, et, de stériles es étaient, elles deviennent alors il productif, le plus propre au oppement des végétaux.

route s'avance presque en ligne e, de la ville, vers le côté du cône egarde le nord, jusqu'à ce qu'elle e au *Piano delle Ginestre*.

Piano, jadis couvert d'arbustes urs verts, de buissons et de ge- où souriait un printemps perpétuel, n'est plus maintenant qu'une étendue déserte, où l'on ne voit autre chose que les surfaces écumeuses de vastes courans de lave, qui se sont croisés l'un sur l'autre, et qui sont venus s'y entasser en masse et y former des coteaux. On emploie à peu près une heure pour y arriver, et le chemin, à l'exception d'un petit nombre d'endroits d'où l'on aperçoit, à travers quelques jours, et parmi les vignes qui sont très-serrées, de belles vues de Naples et de ses environs, est tout-à-fait dépourvu d'intérêt.

C'est ainsi qu'en causant avec mon savant abbé, qui chevauchait à côté de moi, tandis que le duc, Edouard et la belle duchesse s'occupaient de tout autre chose, nous atteignîmes l'ermitage de *San-Salvatore* (pl. 39). Cet ermitage est placé sur une petite plate-forme, à l'extrémité occidentale du faîte de *Canteroni;* il date probablement de 1631. L'édifice contient une chapelle et quelques chambres à l'usage d'un ermite qui n'est pas toujours un religieux, puisqu'il y a près de quarante ans, dit M. Valery, un de ces ermites, mort très-vieux, était un ancien valet de chambre de madame de Pompadour.

Là, nous fîmes halte, et, grâce à notre prévoyance et aux soins de nos gens, nous eûmes en peu d'instans un excellent déjeuner, qui ranima nos forces et nous mit en état de poursuivre notre course. L'ermite nous présenta son livre, et nous satisfîmes à l'usage qui est d'y inscrire son nom.

Une fois lestés, nous nous remîmes en route, laissant l'ermitage à gauche; le chemin suit en longeant *la Somma*, mamelon au nord de celui du Vésuve. Entre les deux montagnes est situé l'*Atrio del Cavallo*, ainsi nommé, parce qu'avant 1630 c'était l'endroit où

l'on s'arrêtait. Ce terrain produisait alors des plantes et des arbres, et même offrait un pâturage aux chevaux des voyageurs. Depuis cette époque, il n'est plus susceptible de culture. La route s'avance parmi des masses informes vers un endroit situé à la base du cône, et n'est, pour ainsi dire, qu'un canal formé par deux courans de lave, des éruptions de 1821 et 1822. A gauche se trouvent deux petits cônes, les seuls qui soient restés de six formés en 1820 : l'un des deux s'appelle le *Cône de Gautrey*, nom qui lui a été légué par un malheureux Français, qui s'y précipita volontairement le 16 janvier 1821, et dont le Vésuve rejeta le corps quarante-huit heures après.

Nous mîmes pied à terre pour escalader la montagne. Le duc proposa à la duchesse de rester au pied, ne voulant pas qu'elle se donnât cette fatigue; mais, courageuse autant que nous, elle s'y refusa. S'armant d'un bâton, et se cramponnant à une courroie passée en ceinture autour du corps de son cicerone, elle se mit à gravir la montagne.

Le terrain fuyait sous nos pas, et semblait nous repousser loin d'un séjour ennemi de tout ce qui a vie. Ici la nature ne semble plus en relation avec l'homme. Nous approchâmes du lieu où la lave coulait; elle était d'une couleur sombre; la nuit elle est rouge, elle roule lentement; on entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait peur; il est léger, on dirait que la ruse se joint à la force, elle arrive ainsi que le tigre, à pas comptés, avance sans jamais se hâter et sans perdre un instant : si elle rencontre un mur élevé, un édifice qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncèle devant l'obstacle ses torrens noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses masses brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les l
ne puissent fuir devant elle; n
atteint, comme le temps, les
dens qui, la voyant venir lou
et silencieusement, s'imagine
est facile de lui échapper. Le
fait voir, par des tourbillons
mes, dans le gouffre d'où sort
l'on sent que des fureurs étran
trembler la terre sous les pas.
chers autour de la source de
sont couverts de soufre et de
dont les couleurs cuivrées et v
leur donnent un aspect si
qu'on pourrait les nommer la n
de l'enfer.

Tout ce qui entoure le vol
pelle le lieu et les descripti
poëtes. C'est là que l'on conç
ment les hommes ont cru à l'e
d'un génie malfaisant qui co
les desseins de la Providence.
se demander, en contemplant
séjour, si la bonté seule prési
phénomènes de la création, o
quelque principe caché forçai
ture comme l'homme à la féro
silence profond règne en ce l
dant les courts intervalles où l'
tend point les gémissemens de
infernal; on n'y voit ni animal
secte (1), ni plante; un faible
la ville arrive à peine à votre
et cause une douce émotion. I
tagne de Somma qui, vue de
paraît aussi haute que le Vés
semble plus qu'une circonvalla
tour de cette pyramide. Rien
offrir un aspect plus sévère et
rible que la vallée qui les sé
c'est tout ce que l'imagination

(1) M. Audot a cependant recueilli,
même du cratère, la *coccinelle*, ou *bête-*
Il est difficile d'expliquer comment c
se trouvait à une aussi grande distanc
végétal et à une hauteur de 3,600 pied



Salathé del. Audot édit. Skelton fils sc.

Interno del Vesuvio. Giugno 1833. | *Cratère du Vésuve.* Juin 1833.

fanter de plus gigantesquement affreux.

A mi-côte est une espèce de corniche qui paraît ceindre la montagne dans son pourtour; nous nous y arrêtâmes pour reprendre haleine. Nous étions harassés, l'eau ruisselait de nos fronts. Voyez, nous dit la duchesse, le plus beau paysage qu'il soit possible de voir; en effet, à l'orient, le promontoire de Sorrento, les îles de Capri, Ischia, Procida, et puis une longue ligne de la mer azurée! au midi, le cap Misène, Pouzzoles, la côte de Pausilippe avec ses collines qui s'avancent. Leur sommet couvert de bouquets de bois, d'églises, de villas!.... Le bleu foncé de l'atmosphère n'était altéré par quelques légers nuages d'une éclatante blancheur, que tout-à-fait à la ligne de l'horizon. Portici, les deux Torre, et enfin les Camaldules, venaient terminer ce tableau par un parterre de fleurs. J'étais ravi, et je n'aurais pas pensé à quitter de sitôt la place, si la voix du duc ne m'eût réveillé de mon extase: il nous fit remarquer qu'un plus long séjour dans cet endroit pourrait nous devenir funeste, à cause de l'air presque froid qui nous frappait.

Plus nous approchions du sommet, plus le terrain s'échauffait. Nous ne pouvions gratter dans cette cendre, à l'épaisseur d'un pouce, que le sol ne devînt d'une chaleur insupportable, il en sortait une fumée très-apparente. Si nous frappions la terre, elle retentissait. Il m'arriva même de jeter une pierre un peu forte sur le sol, je causai un ébranlement sensible à environ quarante pieds à la ronde. C'était un bruit pareil à celui que l'on ferait en frappant une voûte; cet effet cessa de nous surprendre lorsque, à quelques pas de là, nous vîmes que nous étions sur la voussure d'un gouffre d'un mille de tour, et d'une centaine de pieds de profondeur, nous crûmes ne pouvoir rester là sans danger, quoique la présence d'une dame que nous y trouvâmes eût pu nous rassurer; elle se promenait en *caleçon* sur le bord de l'enfer, et paraissait aussi tranquille que dans son cabinet d'étude; dès qu'elle nous aperçut elle laissa bien vite retomber sa robe, mais n'en continua pas moins sa périlleuse exploration. Son mari recueillait ses notes, qui devaient être fort originales, pour peu qu'elles fussent en harmonie avec le costume de l'auteur.

Nos guides nous firent rebrousser chemin, et nous nous dirigeâmes d'un côté qui semblait nous offrir plus de sécurité. Tantôt nous enfoncions dans la cendre jusqu'aux genoux, tantôt une chute occasionée par des pierres roulantes nous rejetait à dix pas. Nous entourions de nos soins la femme courageuse qui n'avait pas craint de s'associer à notre péril, car il y en avait un réel. L'éruption était apaisée en grande partie, mais elle pouvait revenir plus intense, un gouffre pouvait aussi, s'ouvrant sur le chemin que nous avions à parcourir, opposer un obstacle invincible à notre retraite: nous recevions de temps en temps une petite grêle de pierres-ponces; malgré cela nous parvînmes au sommet, et l'enthousiasme fut général.

Du cratère (pl. 40) sortait une fumée continuelle qui, prenant la forme d'un nuage, couvrait l'endroit où nous étions, et parfois nous cachait les uns aux autres. Poussé et dilaté par le vent de nord-est, le nuage s'étendait en larges bandes jusque sur Capri. Par intervalle cette fumée s'échappait noire, mêlée de feu, et ses jets s'élevaient en s'élargissant pendant quelques secondes, puis ils disparaissaient pour se re-

montrer à reprises inégales, sans que ses intervalles de repos durassent au delà de cinq minutes.

Ce ne sont pas seulement des flammes que nous voyions, mais des nuées de pierres en feu qui, dans les fortes projections, retombent perpendiculairement dans le cratère, ou sur la pente de la montagne opposée à celle où nous étions. L'examen de ces pierres ne nous présenta que des morceaux de lave raffermis et arrondis dans l'air. Nous observâmes que chaque projection n'était pas toujours accompagnée d'une détonation, nous en comptâmes plusieurs qui se firent silencieusement, et furent suivies par d'autres qui, sans être plus fortes, éclataient cependant avec un bruit pareil à celui d'une mine.

Quoique ce phénomène ne paraisse pas, de prime-abord, pouvoir se combiner avec la cause physique des explosions, cependant il est aisé d'en venir à la démonstration. Le feu étant par lui seul insuffisant pour les produire, il faut recourir à un fluide élastique enveloppé dans la lave qu'il lance en se dégageant. Si ce fluide se dilate brusquement en faisant effort contre la lave, il y aura retentissement; s'il agit avec lenteur, le bruit sera nul ou très-faible, bien que la projection soit forte. Il en est ainsi de l'air atmosphérique renfermé dans un tube entre deux bouchons; que l'un de ces bouchons soit subitement poussé contre l'autre, ce dernier sortira avec détonation, et sera lancé à quelque distance; que la même puissance agisse lentement et sans secousse, le bouchon partira sans bruit. Le fusil pneumatique en offre encore un exemple. Je fus curieux de jeter dans la lave un corps pesant. Je ramassai une pierre, elle rendit dans sa chute le son sourd qu'elle aurait fait entendre si elle eût frappé une terre molle; elle y fit un trou, s'y plongea au tiers de son volume, et fut emportée par le courant. En une demi-minute elle avait parcouru un espace de douze pieds. Un de nous enfonça un bâton assez gros, arraché à un arbre le matin même, il prit feu comme aurait pu le faire une allumette. Nous avions apporté des moules à l'aide desquels nous parvînmes à faire quelques médailles. Ces moules sont placés à l'extrémité de longues pincettes qui permettent de saisir la lave sans se brûler, car on peut penser que la chaleur qui s'en exhale est intolérable. Les ciceroni font une sorte de médaille avec une pièce de monnaie incrustée dans un morceau de lave.

La lave débouchait par une issue assez étroite, mais elle occupait un espace considérable sur la pente de la montagne; elle s'était subdivisée en petits ruisseaux, l'un desquels avait cessé de couler; nous voulûmes essayer la solidité de ce plancher tout couvert de scories sans liaisons. Notre pied éprouvait de la résistance, sans cependant pouvoir s'arrêter avec solidité, tant il était mouvant; la chaleur nous le fit bien vite retirer; nos souliers étaient à moitié brûlés. Sous ces matières solides il en coulait de fluides, et celles-ci étaient du feu! nous l'apercevions au travers des crevasses. Ces ruisseaux, en coulant, charient de grosses plaques qui, se froissant les unes contre les autres, rendent un son semblable à celui de débris de verre. Il ne nous restait plus qu'à aller observer un phénomène curieux; c'était une petite grotte voûtée, d'où la lave s'échappait jaillissante; les bords en étaient formés d'incrustations blanches, vertes et azurées; l'intérieur en était couvert de très-petits cristaux de sel et de stalactites, le tout bigarré de

taches d'un vert brillant; son contour pouvait être de vingt-trois pieds, et ses parois presque verticales, de quatre pieds et demi. Le fond en était assez uni, sauf de petites ondulations causées par deux courans qui s'y croisaient et s'y réunissaient pour sortir par un côté. Sa couleur était entre le rouge et le jaune, et contrastait admirablement avec celle de la voûte.

Il en sortait une fumée ondoyante qui, portant dans les airs des reflets ardens, formait une lueur incandescente qu'on apercevait dans les ténèbres à une assez grande distance. Toutes les fois que cette vapeur montait verticalement dans un air calme, il était impossible d'observer ce qui se passait au fond de la grotte; mais s'il s'élevait un souffle de vent qui la fît incliner d'un côté, en se transportant à l'autre, on pouvait satisfaire sa curiosité.

Il fallait redescendre; la nuit étant arrivée, nos guides allumèrent les torches dont ils s'étaient munis, et nous quittâmes le Vésuve, non par le chemin pénible par lequel nous l'avions gravi, mais par un chemin de cendres et de gravier qui mène en ligne droite jusqu'au bas du cône où nous avions laissé nos montures. La descente s'opère en peu de minutes; car les cendres sont profondes, et il n'y a point de pierres, de sorte qu'on peut courir tout le long d'une manière sûre.

Ces torches, brillant sur des amas sombres de lave, produisent un effet sauvage et pittoresque, surtout si la société est nombreuse comme l'était la nôtre : tout cela formait un spectacle neuf et peu commun.

Après une semblable excursion, nous avions besoin de repos. Le duc voulut absolument que nous fussions passer la nuit dans sa villa, située entre Portici et S. Giovanni. Tout était disposé pour nous recevoir avec luxe, et avec cette franche cordialité qui sait faire oublier la date d'une liaison, en vous traitant comme d'anciens amis.

Nous arrivâmes à cette villa par une belle et longue avenue, ombragée de superbes chênes verts et de myrthes fort gros, ornée à l'entrée de quatre statues de marbre, qui malheureusement ont le nez cassé; cour extérieure grande, petit parterre et jardin à la française, dans lequel on voit de petites fontaines, de petites statues, et de grandes charmilles; la cour intérieure est entourée d'un péristyle garni de bustes antiques; dans les galeries immenses du palais, tout est magnifique; plafonds peints à fresque, tableaux précieux parmi lesquels sont mêlés quelques portraits de famille.

J'ai déjà dit que la belle duchesse d'Anzio est Italienne, et comme telle, piquante, pleine d'aménité; elle eut la bonté de s'occuper de nous avec sollicitude; elle nous désigna nos appartemens, dans lesquels tout respirait le luxe et l'abondance; à coup sûr si notre premier père eût rencontré ce paradis il n'eût plus regretté celui dont on l'avait chassé; elle nous mena ensuite dans les étages supérieurs, et nous fit remarquer la vue charmante que l'on découvre de toutes les fenêtres; nous vîmes alors que la mer n'est qu'à dix pas de cette délicieuse demeure; on n'en est séparé que par un bosquet d'orangers. Nous descendîmes ensuite dans la salle à manger, où l'on avait servi un souper qui fut aussi gai que délicatement servi. La nuit était avancée, malheureusement, il fallut nous séparer; chacun gagna sa chambre et se disposa à passer une bonne nuit; au moment où j'allais m'endormir je vis entrer chez moi

ş, un manuscrit à la main, dans lequel il avait classé par ordre toutes les éruptions du Vésuve. « Cela vous intéressera, me dit-il, demain on se levera tard, vous le lirez avant déjeûné ; » là dessus il me souhaita le bon soir, je m'endormis content de ma journée et bénissant le ciel de m'avoir inspiré l'idée de faire un voyage en Italie.

Le lendemain, étendu dans une bonne bergère « *Poltrona* », ayant en face de ma fenêtre cet imposant Vésuve, je lus le manuscrit de l'abbé, que je transcris.

Le Vésuve a subi tant de variations dans sa hauteur et dans la forme de son cratère, qu'il devient très-difficile d'en donner une idée exacte.

Cependant il passe généralement pour avoir plus de 600 toises au-dessus du niveau de la mer.

L'Antiquité fournit peu de notions sur cette montagne, et même de tout ce que les Anciens nous ont dit, il résulte quelques incertitudes sur le lieu auquel ils avaient donné ce nom. Quelques-uns feraient soupçonner qu'ils désignaient ainsi un autre volcan situé dans les champs phlégréens, aujourd'hui la Solfatara, près de Pouzzoles. Cependant Diodore, Strabon et Pline s'accordent entre eux et indiquent, en parlant du Vésuve, la montagne que nous connaissons sous ce nom.

On ne trouve rien dans l'histoire des premiers temps de l'Italie qui autorise à croire que le Vésuve se fût déjà rendu célèbre par ses incendies et ses éruptions. Le premier qui en parle est Diodore de Sicile, qui vivait sous Auguste, vingt-cinq ans avant Jésus-Christ. Il dit qu'il avait vomi du feu dans les temps passés, comme l'Etna,

, par leur réunion et leur en-
ent, un golfe agréable, vient
ruinée et ses environs fort mal-
par un tremblement de terre en
c'est-à-dire dans une saison que
ncêtres croyaient exempte des
de cette nature. La Campanie,
'avait jamais été sans alarme,
qui au moins s'était trouvée sans
ite jusqu'alors, fut en grande
e ravagée par ces violentes se-
es du globe. Une partie d'Her-
um a été détruite; la colonie de
ia a été endommagée. La ville
iples a essuyé des pertes plutôt
ulières que publiques, et a été
ment éprouvée par ce redoutable
Plusieurs maisons de campagne
cime des montagnes ont ressenti
ecousses sans effet. On ajoute
troupeau de six cents moutons
ouffé, que des statues ont été
s, et qu'après cet événement fu-
on vit errer dans les campagnes
ommes privés de connaissance et
is. »

ze ans d'une tranquillité trom-
s'écoulèrent, après lesquelles la
igne déploya de nouveau son ac-
effrayante. Pline le jeune a
, avec des détails très-circonstan-
t infiniment curieux, cette érup-
ffreuse qui laissa après elle des
nirs ineffaçables.

ns une lettre à Tacite, il com-
e par raconter la mort de son on-
ui périt, dans cette éruption,
ne de son courage. Il était, à
ie, commandant la flotte romaine.
eux d'observer de près un aussi
le phénomène, et de porter du
rs aux malheureux menacés de
ort, il monte sur un vaisseau,
rse le golfe et se fait conduire à
a; partout règne la terreur et la
sion, on fuit de tous côtés. Pline,
cependant, pour rassurer son ami Pomponianus, chez lequel il était descendu, se livre au sommeil; mais, réveillé par le tumulte, il est forcé de fuir jusqu'au rivage où, trouvant la mer trop agitée pour s'embarquer, il s'arrête, demande de l'eau, et se couche sur un drap qu'il fait étendre; bientôt des flammes, qui parurent plus grandes et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mirent en fuite ceux qui l'accompagnaient; il se lève appuyé sur deux serviteurs qui ne l'avaient point abandonné, et dans le moment il tombe mort: trois jours après, on retrouva au même endroit son corps entier couvert de la robe qu'il avait quand il mourut, et dans la position d'un homme qui repose.

Dans une seconde lettre, Pline continue ainsi, pour répondre à Tacite qui lui avait demandé des détails plus circonstanciés :

« Après que mon oncle fut parti, je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupai, je me couchai, et dormis peu, et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre s'était fait sentir, et nous avait moins effrayés, parce que la Campanie y est sujette. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout était, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, et trouva que je me levais, dans le dessein de l'éveiller si elle eût été endormie. Nous nous asseyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un fort petit espace. Comme je n'avais que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis : je demandai Tite-Live; je me mis à le lire, et je continuai à l'extraire, ainsi que j'aurais pu faire dans le plus

l calme. Un ami de mon oncle
ent; il était nouvellement arrivé
spagne pour le voir. Dès qu'il nous
rçoit, ma mère et moi, assis, moi
un livre à la main, il nous reproche,
à elle sa tranquillité, à moi ma confiance. Je n'en levai pas les yeux de dessus mon livre. Il était déjà sept heures du matin, et il ne paraissait encore qu'une lumière faible, comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtimens furent ébranlés avec de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu, à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville : le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse; et ce qui, dans la frayeur, tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoique dans un chemin très-uni, qu'on ne pouvait, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une place. La mer semblait se renverser sur elle-même, et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage en effet était devenu plus spacieux, et se trouvait rempli de différens poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nue noire et horrible, d'où sortaient des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grandes. Alors l'ami dont je viens de parler revint une seconde fois et plus vivement à la charge. Si votre frère, si votre oncle est vivant, nous dit-il, il souhaite sans doute que vous vous sauviez, et s'il est mort, il a

son malheur, celui-ci le sort de ses proches. Il s'en trouvait à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Plusieurs imploraient le secours des dieux; plusieurs croyaient qu'il n'y en avait plus, et comptaient que cette nuit était la dernière et l'éternelle nuit, dans laquelle le monde devait être enseveli. On ne manquait pas même de gens qui augmentaient la crainte raisonnable et juste, par des terreurs imaginaires et chimériques. Ils disaient qu'à Misène ceci était tombé, que cela brûlait; et la frayeur donnait du poids à leur mensonge. Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait, il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient, et la pluie de cendres recommence, et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps, pour secouer nos habits, sans cela elle nous eût accablés et engloutis. Je pourrais me vanter qu'au milieu de si affreux dangers, il ne m'échappa ni plainte, ni faiblesse; mais j'étais soutenu par cette consolation peu raisonnable, quoique naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssait avec moi. Enfin cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu, et se perdit tout-à-fait, comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour, et le soleil même, jaunâtre pourtant, et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux troublés encore; et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendre, comme sous de la neige.

De retour à Misène, après nous être un peu refaits de la fatigue, nous passons dans une cruelle incertitude de notre sort une nuit partagée entre la crainte et l'espérance; mais la crainte était la plus forte; car le tremblement de terre continuait, et beaucoup de gens, dans un esprit égaré, se plaisaient à aggraver leurs maux et ceux des autres, par des prédictions effrayantes. Cependant, malgré tout ce que nous avions souffert et ce que nous avions encore à craindre, nous n'eûmes pas la moindre pensée de nous retirer, que nous n'eussions eu des nouvelles de mon oncle. Vous ne lirez pas ce récit pour l'écrire, car il ne mérite pas d'entrer dans votre histoire; et vous n'imputerez qu'à vous-même, qui l'avez exigé, si vous n'y trouvez rien qui soit digne même d'une lettre. Adieu. »

Un siècle après, Plutarque ajoute encore à ces détails, et, cinquante ans plus tard, Dion Cassius, y mêlant le récit d'histoires merveilleuses et de fables, créées et répétées par le peuple, dit qu'une grande disette s'ensuivit, que des tremblemens de terre ébranlèrent le pays, et furent accompagnés de bruits horribles, tant sous terre que dans l'atmosphère, la mer rugissait, et l'on entendit des éclats affreux, comme si des montagnes se déchiraient; d'énormes pierres furent lancées, ainsi que des masses de feu et de fumée, de sorte que l'air en était obscurci, et le soleil avait disparu comme pendant une éclipse. Des amas de cendres couvrirent la terre et la mer, détruisirent tout, et ensevelirent deux villes entières, Herculanum et Pompeï, au moment où le peuple se trouvait au théâtre.

Les cendres furent portées jusques en Afrique, en Syrie et en Egypte, et elles occasionèrent une grande terreur à Rome, où l'air en fut tellement chargé, qu'on ne vit pas le soleil pendant toute une journée.

Gallien et Eutrope en parlent dans le même sens.

A ces descriptions de la première éruption, nous ajouterons un abrégé sommaire de celles qui ont suivi. En général, elles ont entre elles de grandes ressemblances, mais aucune n'a produit d'aussi grands effets. Nous ne nous étendrons particulièrement que sur les plus remarquables par leurs ravages ou par des phénomènes singuliers.

Nous faisons précéder ce sommaire de leur tableau chronologique. En voici les dates :

79	1306	1730	1774	1805
203	1500	1737	1775	1806
472	1631	1751	1776	1810
512	1660	1754	1777	1811
685	1682	1760	1778	1813
993	1694	1766	1779	1817
1036	1701	1767	1786	1820
1049	1704	1790	1770	1822
1138	1712	1771	1794	1831
1139	1717	1773	1804	1833
				1834

L'éruption de 472 a été citée par Sigonius dans son histoire de l'Empire d'Occident; il prétend que l'Europe entière fut couverte de cendres fines, et qu'il en tomba à Constantinople, où elles causèrent une grande surprise, et produisirent même quelques alarmes.

Outre le mal que celle de 993 fit à plusieurs villes d'Italie, elle brûla Rome en plusieurs endroits, et mit le feu à la cathédrale de Saint-Pierre. On fit alors des supplications à l'apôtre pour implorer son aide, afin de préserver l'édifice, et l'on prétend que le feu s'éteignit de suite.

La septième commença le 27 février 1036. Un moine du mont Cassin en donne une description qui fait croire qu'elle dut être considérable, puisqu'il dit que les flancs de la montagne s'entr'ouvrirent et qu'il en sortit un torrent de matières liquides qui s'étendit jusqu'à la mer. Le cardinal Damiano parle de la croyance qui commença à se répandre, que des esprits infernaux

s des environs se desséchèrent. Le écembre, au milieu de la nuit, on ntit dans les environs de la mon- e de violentes secousses qui durè- presque sans interruption jusque le matin, qu'on vit une immense nne de fumée noire et épaisse s'é- r dans les airs, et prendre la forme pin (1), ainsi que le décrit Pline, *l'éruption* de 79. Une nuit obscure loppa le golfe ; une pluie de cendre e sable couvrit au loin les envi- ; le tonnerre retentit du fond de masse, et l'obscurité ne fut dis- par intervalles, que par la clarté clairs et les globes de feu que lan- 'abîme.

s convulsions se terminèrent par explosion. La montagne s'ouvrit té de S.-Giovanni-à-Teduccio, rent de lave en sortit et se divisa pt branches, brûlant des jardins, vignes et des villes. Portici et a furent détruits, et la lave, rou- es flots enflammés à la mer, en- a après elle une partie des deux e ; une des branches se dirigea vers Madonna dell' Arco. Ce pays, si , n'offrit plus que les restes d'un incendie. A ces torrens de feu, dèrent des torrens d'une eau ante qui, sortant des flancs de la igne, entraînèrent du sable et endres, et dévastèrent ce que le ait épargné. Un tremblement de dont les effets se firent ressentir les, où des édifices furent ren- , vint encore augmenter la frayeur bitans, et compléter cette scène eur. Ces torrens d'eau cessèrent, ce fut pour recommencer quel- jours après avec plus de violence. provinssent des pluies tombées ondance les jours précédens, ou que cette eau eût été pompée dans la mer, et rejetée par le cratère, c'est une opinion incertaine. Ce qui a pu faire naître cette dernière supposition, c'est l'agitation extraordinaire qu'on remarqua dans le golfe, et comme il est rare qu'une opinion, même absurde, ne rencontre pas des partisans, il se trouva à Naples beaucoup de personnes qui affirmèrent avoir vu flotter dans ces eaux de l'algue marine, et des poissons morts. Ce ne fut que le 25 février que l'éruption cessa, après avoir duré soixante-dix jours. Le nombre des victimes qu'elle fit fut considérable. L'abbé Braccini fait monter à trois mille les individus qui y périrent, et d'autres auteurs vont jusqu'à dix mille. Cinq cents personnes, qui se rendaient en procession vers Torre del Greco, furent noyées par un de ces torrens.

Ce fut en 1737 qu'eut lieu la vingt-deuxième, observée par Don Francesco Serrao, premier médecin du roi de Naples, qui en donne une description, dont voici l'abrégé :

Le Vésuve fumait depuis sept ans. D'après l'opinion généralement admise parmi les observateurs, que lorsqu'il jette de la fumée, on doit peu craindre une éruption, on était dans la plus grande sécurité. Le 14 et le 15 mai, cette fumée se montra accompagnée de flammes; elle augmenta considérablement dans la nuit, alors le volcan commença à lancer des pierres ardentes, et l'embrasement continua plusieurs jours, paraissant tirer son activité d'une quantité prodigieuse de soufre, dont le sommet de la montagne était couvert.

Le 20, la violence de l'incendie avait augmenté, au point qu'on voyait en plein jour la flamme s'élever au-dessus du cratère. Vers le soir sa fureur redoubla, et continua jusqu'au lende-

e Pin Parasol, fort commun en Italie. *V.* Pl. 44.

, qu'une explosion épouvantable
ieva d'inspirer la terreur aux villages
l'alentour.

Sur le soir, on aperçut une crevasse lans la montagne, et le volcan vomit les flammes par cette nouvelle bouche; nais, telle fut l'activité du feu et la juantité des matières embrasées, qui ›ouillonnait dans le gouffre, que l'on ne rit point de diminution dans la gerbe en lamme qui jaillissait du cratère. Cette natière paraissait enveloppée d'une rapeur sombre, sillonnée sans cesse ›ar des éclairs d'un rouge ardent; andis que la lave, débouchant par la :revasse, se précipitait sur Resina. Vers neuf heures, le torrent parut raentir sa course; le rouge ardent des natières en fusion commençait à perdre un peu de son éclat, et l'espoir l'un calme prochain remplaçait la ter-eur. Cependant la masse de la gerbe supérieure ne diminuait pas; le retentissement ne cessait point, et l'air mugissait toujours avec la même fureur. A onze heures, la crevasse recommença à vomir de nouvelles matières; les lammes et la fumée en sortirent avec plus de violence; elle jeta des pierres, ce qu'elle n'avait pas encore fait. Le torrent reprit son cours avec plus de rapidité; la montagne paraissait en feu, tant à cause des flammes, que par un effet de réverbération sur les tourbillons de fumée qui les environnaient. On l'entendit alors éclater avec fracas, comme si elle se fût abîmée sur elle-même; et, pendant quelque temps elle tonna de la sorte sans discontinuer Les secousses étaient aussi épouvantables que fréquentes; ce fut alors que tous ceux qui s'étaient obstinés à rester chez eux, en furent arrachés par la frayeur. Chacun fuyait avec horreur les lieux que le feu et la terre à la fois menaçaient d'engloutir.



Salathé del. Audot edit. Strutt sc.

Vesuvio. Lava d'Ottobre 1751.

ne produisit pas, comme la première fois, cette vapeur sulfureuse, mais il s'en exhala une odeur infecte, qui occasionait de violentes douleurs de tête. Ces laves parurent embrasées jusqu'au 25, que leur surface devint noire, et pendant plus d'un mois, elles conservèrent encore assez de chaleur pour mettre le feu à un bâton qu'on y enfonçait. Serrao évalue la quantité de matières sorties du volcan, pendant ces vingt-deux jours, à 319,658,161 pieds cubes, équivalant à une lieue et demie carrée, ou bien à une montagne dont toutes les dimensions seraient égales, et auraient six cent quatre-vingt-trois pieds.

Le Vésuve se reposa quatorze ans, jusqu'en 1751, qu'eut lieu sa vingt-troisième éruption (Pl. 41). Le 22 octobre, à cinq heures du matin, on entendit de fortes explosions du côté de Bosco-Reale; le lendemain on ressentit à Massa et à Naples des secousses de tremblement de terre, enfin le 25, les flancs de la montagne s'entr'ouvrirent avec fracas du côté de Bosco-tre-Case. L'ancienne lave fut soulevée, et un torrent de matières liquides descendit dans la plaine et roula d'abord vers ce village, puis changeant de route, se dirigea vers le *Mauro*, traversant une distance de quatre milles, ou deux lieues, en huit heures, et dévastant tout sur son chemin. Elle combla un vallon d'une largeur de quarante pieds, et d'une profondeur de soixante-cinq. Six mois après, cette masse de lave avait encore une chaleur violente et insupportable, et il s'en exhalait une vapeur de soufre et de vitriol qui ôtait la respiration.

Le 2 décembre 1754, commença la vingt-quatrième éruption, elle dura six ans. Le Vésuve vomit presque continuellement des laves. En 1760, il s'ouvrit au pied de la montagne, douze bouches à feu, avec des éclats semblables à des décharges d'artillerie; la lave, après avoir parcouru quatre à cinq cents toises, s'arrêta le 23 décembre; le 28, un autre ruisseau prit son cours sur la Torre, et le lendemain s'arrêta à douze pas de la mer; mais les émissions de fumée et de pierres ne cessèrent que le 7 janvier.

Cette éruption répandit dans l'atmosphère une vapeur si meurtrière que la plupart de ceux qui la respiraient périssaient en peu de jours. Les cadavres se couvraient de taches pourprées, et l'autopsie découvrait le poumon et le ventricule droit du cœur prodigieusement gonflés par la quantité de sang qui s'y était porté, à peu près de la même manière que chez les personnes asphixiées par la vapeur du charbon.

Le chevalier Hamilton a fait la description de l'éruption de 1767; en voici l'abrégé:

Il s'était formé, dans une petite plaine ressemblant à la Solfatara, un monticule de la hauteur de 185 pieds, qui servait de cheminée principale au volcan. Du sommet de ce monticule, jaillissait une fumée noire et si épaisse, qu'elle ne paraissait sortir qu'avec difficulté: on voyait les nuages s'élever les uns sur les autres en mouvement spiral et rapide, et à tout moment de grosses pierres étaient lancées à une hauteur considérable. Cette colonne de fumée fut portée jusques à Capri. Déjà la lave était parvenue au vallon, lorsque la nuit vint encore ajouter son obscurité à cette scène d'horreur. Une violente détonation se fit entendre, et, lorsque le jour parut, on découvrit que la montagne s'était ouverte depuis le sommet jusqu'à son milieu, et que, de cette nouvelle bouche sortait une

fontaine de feu liquide qui s'éleva à plusieurs pieds de hauteur, la terre tremblait, et il tombait une grêle de pierres ponces. En un instant, des nuages de fumée noire et de cendres causèrent une obscurité presque totale, les explosions ressemblaient au tonnerre le plus violent, et l'odeur de soufre était excessivement forte. En un peu moins de deux heures, la lave avait déjà couvert trois milles de chemin; elle avait cependant près d'une lieue de largeur, sur 70 pieds d'épaisseur. Le roi et la cour furent obligés de quitter Portici; dans le moment où le départ s'effectua, le bruit était déjà considérablement augmenté, et la percussion de l'air tellement violente, que non-seulement des portes et des fenêtres dans le palais en furent enfoncées, mais encore une porte fermée à clef s'ouvrit avec fracas. Les mêmes accidens eurent lieu à Naples. Outre ces explosions très-fréquentes, on entendit dans la nuit un bruit souterrain et violent qui dura cinq heures; peut-être était-il causé par la lave qui avait rencontré quelques dépôts d'eau de pluie dans les entrailles de la montagne, et le combat entre ces deux élémens, produisait ces sifflemens et ces bruits extraordinaires.

On ne saurait donner une idée de la confusion de cette nuit dans Naples. La retraite précipitée du roi vint encore augmenter les alarmes. Toutes les églises furent ouvertes et remplies de monde; on ne rencontrait que processions dans les rues. Le lendemain 20, il fut impossible de juger de l'état du Vésuve, à cause des cendres et de la fumée qui le dérobaient aux yeux. Le soleil avait la même teinte que lorsqu'on le regarde à travers un verre noirci; il plut des cendres toute la journée.

Le 21 fut plus tranquille, mais le laves coulaient toujours avec
Portici fut alors dans un dang
table, la lave n'en étant éloig
d'un mille et demi; heureusem
changea de direction, et, vers
elle se ralentit.

Le 22, le bruit recommen
avec encore plus de violen
s'attendait à chaque instant
que événement sinistre. Les
pleuvaient dans Naples en si
abondance, que l'on fut oblig
servir de parapluies. Les toits
sons et les balcons en furent co
ainsi que des vaisseaux à ving
en mer. Le 24, tout cessa.

Cette éruption fut courte, m
lente; la lave tomba dans le
creux de *fosso grande*, et,
ce chemin n'eût pas moins de 2
de profondeur et 100 de largeu
comblé en cet endroit. « Je
jamais cru, ajoute sir Hamilton,
si grande quantité de matières
se répandre en aussi peu de te
je n'en avais été témoin. »

Le jour suivant, il n'y eut
grande quantité d'éclairs qui s
paient d'une colonne de fumée
et qui étaient accompagnés
nerres. On vit aussi une autre es
météore qui ressemblait à c
appelle des étoiles tombantes,
remarqua que les cendres qui
pandirent dans la dernière jo
étaient presque aussi blanches
neige.

Si, de 1767 à 1779, le Vé
se reposa pas, du moins n'offri
de remarquable jusques au m
juillet que commencèrent à s
fester les premiers symptômes
éruption très-forte. Denon l'ay
crite comme témoin oculaire,
crois pouvoir mieux faire que

ser ici la narration qu'il nous en a laissée.

Le jet de feu fut de plus de 18,000 pieds.

«.....Dans les derniers jours de juillet, le feu se manifesta d'une manière plus décidée : il s'ouvrit une bouche au sommet qui lança quelques pierres, et d'où sortit une lave qui commença à l'entrée de la nuit, et qui en deux heures avait déjà fait un demi-mille. Cette lave descendit le lendemain jusque dans la vallée de *Somma*, cessa, et s'éteignit le jour d'après. Le 3 d'août, deux heures avant la nuit, la montagne fit entendre un grand bruit intérieur, et à la nuit on en aperçut le flanc couvert de quatre ou cinq ruisseaux de lave qui partaient des petites ouvertures qui s'étaient faites à la partie d'Ottajano, aux deux tiers de la hauteur de la montagne. Le 4, à deux heures après midi, il sortit du cratère une grande colonne de fumée qui s'éleva très-haut. Le soir le sommet jetait une lueur sombre, la lave en sortit de nouveau avec tant d'abondance, qu'elle eut bientôt atteint celle qui sortait par le flanc, et en ferma les ouvertures.

» Le 5, à la nuit, la montagne était tout en feu; il n'y avait ni nuage ni fumée : une gerbe de feu qui partait du cratère s'élevait en ligne perpendiculaire à une hauteur extraordinaire. La lave qui s'épanchait au pied de la gerbe coulait depuis le sommet jusque dans la vallée de Somma, et s'y partageait : une partie tournait du côté d'Ottajano, l'autre prenait la route de l'ermitage et de Resina, ce qui traçait une route en terrasse diversement colorée depuis le bas de l'escarpement de la montagne jusqu'au sommet. La vapeur embrasée qui sortait de ce torrent reflétait sur la montagne, sur les campagnes des environs, et en faisait un tableau aussi brillant que ceux que nous avons de la fameuse éruption de 1767. Le 6, la gerbe s'abaissa presque absolument ; la lave cessa d'avancer, et se décolora presque entièrement.

» La journée du 7 la montagne fut assez tranquille; cependant le soir, entre onze heures et minuit, la lave commença de nouveau à couler : il vint un gros nuage orageux qui, en s'approchant de la montagne, fit l'effet de la barre de fer que l'on approche du tube électrisé ; il couvrait la montagne d'aigrettes et d'éclairs sillonnans. La lave, qui avait coulé, colorait d'un rouge ténébreux le dessous du nuage, et la gerbe du sommet éclairait des nuages supérieurs de couleur de sang, ce qui commença à effrayer les habitans de Naples. Le 8, au matin, la lave avait cessé, mais le feu du cratère annonçait une grande fermentation intérieure. A l'entrée de la nuit la bouche lança de grosses pierres enflammées qui roulaient du haut de la montagne jusques en bas. On entendait une rumeur qui annonçait de grands événemens : effectivement, à une heure de nuit, la gerbe devint considérable ; le calme était parfait ; il n'y avait pas un nuage dans l'air : le feu de la montagne, par la nuit la plus obscure, éclairait à lire sur le môle. Le bruit avait diminué, lorsque tout à coup il s'élança dans l'air une fumée noire à laquelle le feu succéda ; la montagne s'ouvrit au sommet du côté de *Somma ;* la bouche devint immense, et il s'en éleva une colonne de matière fluide, de fumée et de pierres enflammées, qui formèrent une gerbe de feu de dix-huit mille pieds d'élévation, selon le calcul de tous les géomètres ; ce qu'il est facile de vérifier, la hauteur de la gerbe ayant plus de trois fois le diamètre de sa base, qui

était l'espace du Vésuve au sommet de la *Somma*, c'est-à-dire plus de six mille pieds. Jamais spectacle plus grand et plus étonnant; jamais convulsion de la nature plus effrayante, suivie d'effets moins funestes, au-dessus de toutes descriptions; la peinture même ne peut y arriver. La plus faible imitation paraîtra toujours incroyable à qui ne l'aura pas vu. La colonne de fumée, bien qu'elle se dirigeât sur Ottajano, était si élevée, qu'elle paraissait couvrir Naples. En un instant la montagne ne parut plus qu'un globe de feu, et bientôt après disparut dans la vapeur. Des foudres coupaient dans tous les sens la gerbe de feu et la colonne de fumée. La pluie de feu était devenue si considérable, que le sommet de la montagne semblait avoir été lancé en l'air. Des pierres grosses comme des tonneaux, quoiqu'elles ne s'élevassent pas à beaucoup près autant que les autres, étaient vingt-cinq secondes à retomber dans la vallée de Somma, qui en paraissait toute comblée. Les broussailles de la Somma et le bois d'Ottajano s'enflammèrent tout à coup, soit par l'ardeur du feu, soit par les foudres qui n'étaient produites que par l'éruption, soit par la quantité de pierres enflammées qui y tombaient. Cet incendie jeta la consternation, et bientôt l'épouvante, en faisant connaître le danger d'un phénomène dont l'effet allait toujours en augmentant. La populace s'abandonna à tout l'effroi dont elle est susceptible; on entendait des cris de toutes parts. Le chemin de Portici se trouva couvert de tous les habitans de Resina, Torre del Greco et dell' Annunziata, qui portaient leurs enfans, et ce qu'ils avaient de plus précieux; et tout cela se passa dans l'espace de vingt-huit minutes que dura l'éruption, qui finit tout-à-coup, et laissa revoir la montagne avec à peu près les ı formes qu'auparavant, mais co de feu, qui dura la moitié nuit. Ce spectacle avait été traordinaire, qu'à peine cessé il un rêve à ceux qui en avaie les plus froids spectateurs. Le main on apprit les dégâts de la Ottajano écrasé et à moitié brûl hommes tués, d'autres blessés, huit pouces de cendres, por pierres sur la surface de la ter suivant la direction du vent, des et des cendres portées à cin milles. On en a envoyé de *Grot narda* et de *Monte Fusco*, du p deux onces.

» Le lendemain 9, la montagn tranquille; mais cependant l'ér recommença, la lave coula avec d'abondance, mais la gerbe de fe vait tout autant. Comme c'était l et qu'on ne voyait pas de feu, n'entendait pas le bruit, cela n aucune frayeur. Le soir fut Le mardi 10, il plut tout le jour ne vit presque pas la montag mercredi 11, à une heure après il y eut même événement que l même sensation. Le vent, chassa jours à l'Est, a empêché chaq que la cendre et les pierres ne vi porter l'effroi à Naples.

» Le 12 au matin, la montagn grand bruit.

» Le 13, tout parut éteint, de n que la montagne ne donna aucu parence de feu. Le soir on a de nouveau, dans les nuages promenaient sur le sommet, l du feu intérieur du cratère; et l voyait sortir de la fumée noire. »

Je passe sous silence l'érupt 1786, me contentant de dire lave forma une cataracte de feu précipitant de 60 pieds dans le





Salathé del.   Audot edit.   Strutt sc.

Vesuvio. Destruzione di Torre del Greco, 1794.   *Vesuve. Destruction de Torre del Greco, 1794.*

où elle detruisit une petite
J'arrive enfin à l'horrible
he de 1794. (Pl. 43.)
uin, Torre del Greco ressen-
olent tremblement de terre,
sses en furent répétées trois
une de plusieurs minutes; elles
une consternation générale;
ittant sa maison, chercha un
ns son jardin ou sur le rivage
. La nuit se passa en conti-
rmes; avec le jour commen-
processions d'hommes, de
d'enfans qui, pieds nus, se
à Naples, implorant la pro-
e saint Janvier. Les deux
suivantes furent horribles,
brûlant, chargé de vapeurs,
ps en temps il s'obscurcissait
p; dans ces mêmes momens,
tait de légères secousses de
ent, accompagnées d'un bruit
e dimanche, l'on entendit
ne décharge prolongée de
canon. Ce bruit partit, non
t, mais du milieu de la mon-
s'ouvrit à l'occident. Cette
fit trembler les maisons de
lel Greco, située à cinq milles
du nouveau cratère, d'où
une colonne de fumée qui
à une grande hauteur, pre-
orme d'un pin. Tantôt cette
apercevait très-distinctement,
cendres en dérobaient la vue.
ssait en intensité jusqu'à ce
esanteur des matières qui la
ient la forçât de retomber sur
c. Cependant des torrens de
mmée roulaient de la monta-
deux directions; l'un d'envi-
mille de largeur, prenant son
r Resina; l'autre sur la Torre,
nviron dix-huit mille âmes, qui
a proie de cette lave. Les ha-
irent obligés de chercher leur
refuge à Naples. Enfi[illegible]
heures de dévastation, e[illegible]
la mer, où elle forma un roche[illegible]
viron un tiers de mille carré, et
épaisseur de 15 à 16 pieds.

L'éclat qu'elle jetait s'apercevait de Naples.

La branche, qui coulait dans la direction de Resina, en arrivant aux portes de la ville, se divisa en trois; l'une prit son cours du côté du couvent des Franciscains, la seconde du côté de la [illegible] roisième menaça la Torr[illegible] terrain parcouru par cette lave [illegible] couvert d'une couche de 15 à 20 pieds d'épaisseur: elle sembla respecter pendant quelque temps quelques édifices, tels que le palais Brancaccio, l'église des marins, et le couvent des Franciscains; mais ils finirent par devenir la proie des flammes. Un vieillard et cinq femmes, qui s'étaient réfugiés dans le couvent, furent contraints à chercher leur salut dans une fuite précipitée. Le palais Caracciolo brûla, ainsi que beaucoup d'autres maisons dans le voisinage de Resina. Le 16 juin, l'air fut tellement obscurci, qu'on n'apercevait plus la montagne. Heureusement le feu s'arrêta, et Resina fut sauvée.

Cette éruption donna lieu à un phénomène extraordinaire. Le 16 juin, l'on aperçut à Pienza, près Sienne en Toscane, un nuage sur l'horizon dans la direction du S.-E., qui est celle du Vésuve; de ce nuage sortit un bruit semblable à celui d'une batterie de canons, puis il s'enflamma, et une pluie de pierres tomba à quatre lieues à la ronde; ces pierres étaient volcaniques, d'une couleur grisâtre.

Le 8 juillet tout était terminé. Le 12, le cratère avait un mille et un quart de circonférence intérieure; le cône était tronqué et en plan incliné.

En 1804, il y eut une éruption assez faible (planche 42). M. de Chateaubriant se trouvant au commencement de l'année à Naples, eut la curiosité de faire une course au Vésuve. Voici la description qu'il nous en a donnée :

» Aujourd'hui 5 janvier, je suis parti de Naples à sept heures du matin ; me voilà à Portici. Le soleil est dégagé des nuages du levant, mais la tête du Vésuve est toujours dans le brouillard. Je fais marché avec un *cicerone* pour me conduire au cratère du volcan. Il me fournit deux mules, une pour lui, une pour moi : nous partons.

» Je commence à monter par un chemin assez large, entre deux champs de vignes appuyées sur des peupliers. Je m'avance droit au levant d'hiver. J'aperçois, un peu au-dessus des vapeurs descendues dans la moyenne région de l'air, la cime de quelques arbres : ce sont les ormeaux de l'ermitage. De pauvres habitations de vignerons se montrent à droite et à gauche, au milieu des riches ceps du *Lacrima-Christi*. Au reste, partout une terre brûlée, des vignes dépouillées entremêlées de pins en forme de parasols, quelques aloès dans les baies, d'innombrables pierres roulantes, pas un oiseau.

» J'arrive au premier plateau de la montagne. Une plaine nue s'étend devant moi. J'entrevois les deux têtes du Vésuve ; à gauche la *Somma*, à droite la bouche actuelle du volcan : ces deux têtes sont enveloppées de nuages pâles. Je m'avance. D'un côté la *Somma* s'abaisse ; de l'autre je commence à distinguer les ravines tracées dans le cône du volcan, que je vais bientôt gravir. La lave de 1766 et de 1769 couvre la plaine où je marche. C'est un désert enfumé où les laves, jetées comme des scories de forge, présentent sur un fond noir leur écume blanchâtre, tout-à-fait semblable à des mousses desséchées.

» Suivant le chemin à gauche, et laissant à droite le cône du volcan, j'arrive au pied d'un coteau ou plutôt d'un mur formé de la lave qui a recouvert Herculanum. Cette espèce de muraille est plantée de vignes sur la lisière de la plaine, et son revers offre une vallée profonde occupée par un taillis. Le froid devient très-piquant.

» Je gravis cette colline pour me rendre à l'ermitage que l'on aperçoit de l'autre côté. Le ciel s'abaisse, les nuages volent sur la terre comme une fumée grisâtre, ou comme des cendres chassées par le vent. Je commence à entendre le murmure des ormeaux de l'ermitage.

» L'ermite est sorti pour me recevoir. Il a pris la bride de ma mule, et j'ai mis pied à terre. Cet ermite est un grand homme de bonne mine, et d'une physionomie ouverte. Il m'a fait entrer dans sa cellule ; il a dressé le couvert, et m'a servi un pain, des pommes et des œufs. Il s'est assis devant moi, les deux coudes appuyés sur la table, et a causé tranquillement tandis que je déjeunais. Les nuages s'étaient formés de toutes parts autour de nous ; on ne pouvait distinguer aucun objet par la fenêtre de l'ermitage. On n'oyait dans ce gouffre de vapeurs que le sifflement du vent et le bruit lointain de la mer sur les côtes d'Herculanum : scène paisible de l'hospitalité chrétienne, placée dans une petite cellule au pied d'un volcan, et au milieu d'une tempête !

» L'ermite m'a présenté le livre où les étrangers ont coutume de noter quelque chose. Dans ce livre, je n'ai pas trouvé une pensée qui méritât d'être retenue ; les Français, avec ce bon goût naturel à leur nation, se sont contentés

42



Vesuvio. Eruzione del 1804. *Vesuve. Eruption de 1804.*



Strutt sc.

Vesuvio. Ottobre 1822.

de mettre la date de leur passage, ou de faire l'éloge de l'ermite. Ce volcan n'a donc inspiré rien de remarquable aux voyageurs; cela me confirme dans une idée que j'ai depuis long-temps: les très-grands sujets, comme les très-grands objets, sont peu propres à faire naître les grandes pensées; leur grandeur étant, pour ainsi dire, en évidence, tout ce qu'on ajoute au delà du fait ne sert qu'à le rapetisser. Le *nascitur ridiculus mus* est vrai de toutes les montagnes.

» Je pars de l'ermitage à deux heures et demie; je remonte sur le coteau de laves que j'avais déjà franchi: à ma gauche est la vallée qui me sépare de la *Somma*, à ma droite, la plaine du cône. Je marche en m'élevant sur l'arête du coteau. Je n'ai trouvé dans cet horrible lieu, pour toute créature vivante, qu'une pauvre jeune fille, maigre, jaune, demi-nue, et succombant sous un fardeau de bois coupé dans la montagne.

» Les nuages ne me laissent plus rien voir; le vent soufflant de bas en haut, les chasse du plateau noir que je domine, et les fait passer sur la chaussée de laves que je parcours: je n'entends que le bruit des pas de ma mule.

» Je quitte le coteau, je tourne à droite et redescends dans cette plaine de lave qui aboutit au cône du volcan, et que j'ai traversée plus bas, en montant à l'ermitage. Même en présence de ces débris calcinés, l'imagination se représente à peine ces champs de feu et de métaux fondus, au moment des éruptions du Vésuve. Le Dante les avait peut-être vus, lorsqu'il a peint dans son Enfer ces sables brûlans où des flammes éternelles descendent lentement et en silence, *come di neve in Alpe senza vento*:

Arrivammo ad una landa
Che dal suo letto ogni pianta rimove.
. . . .
Lo spazzo er' un' arena arida e spessa
. . . .
Sovra tutto 'l sabbion d' un cader lento
Come di neve in Alpe senza vento.

» Les nuages s'entr'ouvrent maintenant sur quelques points; je découvre subitement, et par intervalles, Portici, Caprée, Ischia, le Pausilippe, la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, et la côte du golfe de Naples, bordée d'orangers: c'est le Paradis vu de l'Enfer.

» Je touche au pied du cône; nous quittons nos mules; mon guide me donne un long bâton, et nous commençons à gravir l'énorme monceau de cendres. Les nuages se referment, le brouillard s'épaissit, et l'obscurité redouble.

» Me voilà au haut du Vésuve, écrivant assis à la bouche du volcan, et prêt à descendre au fond de son cratère. Le soleil se montre de temps en temps à travers le voile de vapeurs qui enveloppe toute la montagne. Cet accident, qui me cache un des plus beaux paysages de la terre, sert à redoubler l'horreur de ce lieu. Le Vésuve, séparé par les nuages des pays enchantés qui sont à sa base, a l'air d'être ainsi placé dans le plus profond des déserts, et l'espèce de terreur qu'il inspire n'est point affaiblie par le spectacle d'une ville florissante à ses pieds.

» Je propose à mon guide de descendre dans le cratère; il fait quelque difficulté, pour obtenir un peu plus d'argent. Nous convenons d'une somme qu'il veut avoir sur-le-champ. Je la lui donne. Il dépouille son habit; nous marchons quelque temps sur les bords de l'abîme, pour trouver une ligne moins perpendiculaire et plus facile à

ndre. Le guide s'arrête et m'aver- ... me préparer. Nous allons nous écipiter.

» Nous voilà au fond du gouffre (1). Je désespère de pouvoir peindre ce chaos.

» Qu'on se figure un bassin d'un mille de tour et de trois cents pieds d'élévation, qui va s'élargissant en forme d'entonnoir. Ses bords ou ses parois intérieurs sont sillonnés par le fluide de feu que ce bassin a contenu, et qu'il a versé au dehors. Les parties saillantes de ces sillons ressemblent aux jambages de briques dont les Romains appuyaient leurs énormes maçonneries. Des rochers sont suspendus dans quelques parties du contour, et leurs débris, mêlés à une pâte de cendres, recouvrent l'abîme.

» Ce fond du bassin est labouré de différentes manières. A peu près au milieu, sont creusés trois puits ou petites bouches nouvellement ouvertes, et qui vomirent des flammes pendant le séjour des Français à Naples, en 1798.

» Des fumées transpirent à travers les pores du gouffre, surtout du côté de *la Torre del Greco*. Dans le flanc opposé, vers Caserte, j'aperçois une flamme. Quand vous enfoncez la main dans les cendres, vous les trouvez brûlantes à quelques pouces de profondeur sous la surface.

» La couleur générale du gouffre est celle d'un charbon éteint. Mais la nature sait répandre des grâces jusque sur les objets les plus horribles. La lave en quelques endroits est peinte d'azur, d'outre-mer, de jaune et d'orangé. Des blocs de granit, tourmentés et tordus par l'action du feu, se sont recourbés

(1) Il n'y a que de la fatigue et peu de danger à descendre dans le cratère du Vésuve. Il faudrait avoir le malheur d'y être surpris par une éruption. Les dernières éruptions ont changé la forme du cône.

44



John Martin del. Audot édit.

Vesuvio. Ottobre 1822.

à passer ensemble ! Le Vé-
ɔas ouvert une seule fois ses
ɩur dévorer les cités, que ses
'aient surpris les peuples au
ı sang ou des larmes. Quels
remiers signes de civilisation,
ères marques du passage des
que l'on a retrouvés sous les
teintes du volcan ? Des instru-
supplice, des squelettes en-

:mps varient, et les destinées
ont la même inconstance.
dit la chanson grecque, *fuit
roue d'un char.* »

ός ἅρματος γὰρ οἷα
ρίχει κυλισθείς.

a perdu la vie pour avoir
templer de loin le volcan dans
duquel je suis tranquillement
égarde fumer l'abîme autour
songe qu'à quelques toises
leur j'ai un gouffre de feu sous
, je songe que le volcan pour-
rir, et me lancer en l'air avec
ers de marbre fracassés. »
10, huit bouches s'ouvrirent
devinrent autant de cratères,
l'intérieur du cône principal,
l'extérieur. En 1822 (plan-
une neuvième se forma en-
ɩientôt un torrent de feu se
ır Resina, en passant sur la
810. Cette année il y eut deux
, ou plutôt celle de janvier
ıe le prélude de celle d'octo-
20 de ce mois, on ressen-
ecousses de tremblement de
21, la lave bouillonna et
ıpita en deux courans sur
à minuit, d'énormes gerbes
ıillirent dans les airs à plus de
:ds, tandis que des pluies de
chaudes effrayèrent les habi-
Bosco-tre-Case et d'Ottajano.

La portion du cratère f à Torre del Greco, ne cessa de vomir du feu ; lorsque la lave s'interrompait, l'intensité de la fumée augmentait, pour diminuer lorsque la lave recommençait à couler. Le 22, à midi, une colonne de fumée s'éleva à une hauteur démesurée, s'étendant en forme de parapluie (planche 44). Des ruisseaux de lave descendirent sur Resina, menaçant Portici ; d'autres se dirigèrent sur Bosco-tre-Case, dépassant la lave de 1810. Le 23, ils s'arrêtèrent, à l'exception d'un, dans la direction du Mauro. Des pluies de sable obscurcirent l'air au point de forcer les habitans à allumer des lampes dans le jour. La montagne était complétement enveloppée de vapeur et de fumée. Enfin, le 27, des torrens d'eau transportèrent les cendres et inondèrent les pays voisins. La commotion fut si forte, et l'air atmosphérique était tellement chargé d'électricité, qu'il en sortait fréquemment des éclairs suivis de détonations très-fortes, qui paraissaient avoir un caractère différent de celui qu'on observe pendant les orages ; elles n'avaient ni écho, ni prolongation ; les foudres en étaient faibles, on les voyait serpenter au milieu d'une fumée très-dense, et tracer rapidement un sillon de feu, en décrivant par divers angles quatre ou cinq portions de ligne droite. Ces effets se montraient dans Naples à la foule des curieux, qui, à minuit, montés sur les terrasses de leurs maisons, contemplaient ces scènes d'horreur. La nature était en combustion.

Des pluies de cendres eurent lieu par deux fois et à un intervalle de huit jours. La première, elles étaient rouges, la seconde blanches. A la Torre dell' Annunziata, les propriétaires durent avoir le soin de balayer d'heure

ure les terrasses de leurs maisons, ıa cendre tombait épaisse ; cependant aucune frayeur ne se manifesta ... Naples ; il n'en fut pas de même a Torre del Greco : dans ce malheureux village, plus exposé qu'un autre, les habitans se tiennent toujours prêts à la fuite à chaque éruption un peu considérable, aussi émigrèrent-ils. Le cratère changea de forme du côté du sud et perdit quelques centaines de pieds de sa hauteur. Les côtés de l'est et de l'ouest furent élevés d'à peu près deux cents pieds. La profondeur du cratère fut de huit cents pieds.

En mars 1827, un petit cône, formé au fond du gouffre, jeta un peu de lave et continua ainsi jusqu'en 1830 avec plus ou moins de force, de telle sorte que, vers la fin de l'année, il combla le grand cratère, que même il dépassa de vingt-cinq toises ; une flamme bleue et brillante parut quelquefois s'étendre sur un espace de plusieurs pieds au fond, elle y restait quelques secondes, tandis que les scories et les pierres étaient roulées de côté et d'autre. Cette flamme s'éteignait subitement, et tout ce qui avait été en mouvement était lancé dans les airs avec un bruit éclatant. En novembre, l'éruption devint très-violente, et des ruisseaux de feu sortirent de la base de ce cône ; cinq autres plus petits se formèrent, couverts de toutes les nuances de bleu, de jaune et de vert, ils jettaient tous de la scorie fondue, accompagnée d'une vapeur épaisse et jaunâtre. Vers le milieu de janvier 1831, la lave était entièrement refroidie, et trois des nouveaux cônes, ainsi que l'ancien, conservèrent leur activité. Le 14 août, on ressentit un tremblement de terre à Resina, et le 15, plusieurs ruisseaux de feu coulèrent dans l'intérieur du cratère le 22, quatre autres cônes se

ples le 8 mars, et, de là, se prolongeant jusques en Calabre, y détruisit la petite ville de Catanzaro.

Les gens de la Torre recueillirent une grande quantité de sel provenant du Vésuve.

Après avoir donné un résumé succinct des éruptions qui se sont succédé, il ne serait pas hors de propos d'examiner la théorie des volcans en général ; il est vrai qu'une question de cette importance demanderait de grands développemens pour être traitée convenablement, et que nous ne ferons que l'effleurer.

Sans examiner ici les théories de Verner et de Breislak, qui ont été abandonnées, nous nous contenterons de dire que trois autres opinions ont été proposées nouvellement par MM. Davy, Gay-Lussac et Cordier. M. Davy attribue la cause première de la déflagration à la décomposition de l'eau par le contact des métaux et des alcalis ; l'objection qu'on lui oppose est le dégagement de gaz hydrogène sulfuré qui a lieu, tandis qu'il devrait être de gaz hydrogène pur ; c'est donc ce qui a engagé M. Gay-Lussac à modifier cette théorie et à admettre ou que les corps qui décomposent l'eau, sont des sulfures ou des chlorures de métaux et des alcalis, ou que le soufre en fait partie. M. Gay-Lussac, n'attribuant pas au hasard la position, dans le voisinage de la mer, de cent soixante volcans, sur cent soixante-cinq, admet l'influence de l'eau marine ou salée sur l'action volcanique. Cette théorie modifie, on le voit, celle de M. Davy.

M. Cordier, après avoir bien étudié tout ce qui a été dit avant lui, a proposé, depuis peu, une théorie aussi nouvelle qu'ingénieuse, et qui est fondée sur l'hypothèse assez générale que l'intérieur de la terre possède une très-haute température. Il pense que la terre, fluide dans son origine par fusion ignée, n'est solide qu'à sa surface, et qu'elle possède encore à une profondeur, qu'il évalue à 100,000 mètres, une température assez élevée pour tenir à l'état de fusion les roches dont la nature est analogue à celles des laves.

Les raisons dont il appuie ce système, sont d'accord avec l'identité de nature des laves sur tout le globe, avec la diminution dans le nombre des volcans actifs et avec la production des eaux minérales et thermales ; mais cet abrégé sommaire n'admettant pas un long développement dont elles auraient besoin, nous renvoyons à son ouvrage où elles sont déduites avec une clarté admirable.

Nous terminerons en disant que nous ne parlerons pas non plus de l'opinion de M. G. A. Deluc, parce qu'elle tient à une grande hypothèse sur la structure du globe, et qu'elle exige encore plus ample examen.

Ici se terminait le manuscrit, une grosse cloche agitée par une main vigoureuse annonçait, depuis plusieurs minutes, que le déjeuné allait être servi ; je me disposais à m'y rendre, lorsque je rencontrai mon savant sur l'escalier, je lui remis, en le remerciant, le dépôt qu'il m'avait confié, et nous descendîmes ensemble.

Je gage, me dit le duc, que l'abbé vous a assommé de son érudition vésuvienne, mais qu'il ne vous a pas dit quelle était la raison qui avait fait placer sur le pont de la Magdeleine la statue de saint Antoine, à côté de celle de saint Janvier, c'est cependant une chose qu'il n'eût pas dû omettre. Ce dernier régnait seul sur ce pont où il avait été instalé en 1631, mais, en 1799, nous lui fîmes un procès qu'il perdit et à la suite duquel il fut dé-

possédé de son titre de protecteur, et déclaré jacobin pour avoir permis le miracle de son sang à l'arrivée du général Championnet : en vain, l'avocat nommé pour le défendre, fit-il son possible pour lui conserver ses prérogatives, elles furent transférées à saint Antoine de Padoue, et celui-ci déclaré patron de la ville de Naples, titre qu'il garda jusques en 1805. A cette époque, une terrible éruption du Vésuve vint terrifier les Napolitains : la lave n'était qu'à une demi-lieue de la ville; on eut alors l'idée de recourir à saint Janvier dont la statue avait été reléguée dans une petite chapelle : elle fut portée en procession et réinstalée sur le pont; aussitôt que le Vésuve vit la main que le saint tient levée, la lave s'arrêta; depuis lors, personne n'a songé à lui disputer un titre qu'il méritait si bien; mais pour ne pas encourir la disgrâce de saint Antoine qui, disait-on, s'était bien comporté pendant le temps de son investiture, on le laissa tenir compagnie à ce grand saint. Saint Antoine n'en est pas moins resté *patron* du feu, et tous les ans, le jour de sa fête, on lui dresse des reposoirs à la porte de tous les théâtres, afin qu'il les préserve de l'incendie.

Pendant tout ce discours, l'abbé avait été sérieux et mal à son aise. — « J'avais omis, dit-il, cette circonstance, parce qu'il m'eût été impossible de la détailler comme vous venez de le faire : j'eusse parlé avec trop de conviction, et ma narration aurait eu quelque chose d'austère qui eût diminué son mérite : il appartenait à vous seul de peindre ce fait, qui donnera à un étranger, souvent un peu incrédule en matière de religion, une idée de la puissance de notre saint protecteur, en même temps qu'elle lui aura fourni une nouvelle occasion d'apprécier la grâce de votre esprit. »

Depuis quelques jours, il m'est impossible de m'occuper d'autre chose que du Vésuve; j'étais loin de m'attendre, en partant, qu'il me donnerait le spectacle que j'ai sous les yeux, spectacle unique, affreux, admirable, hideux et sublime, que la plume ne peut rendre, et qu'il faut avoir vu pour s'en faire une juste idée; il captive l'attention de chacun, et si on voulait l'oublier un instant, des détonations effrayantes, qui font trembler la terre sous les pas, ramèneraient bientôt la pensée vers ce sujet du plus grand intérêt. Les places publiques, les quais, sont encombrés par les malheureux qui ont vu leurs villages brûlés, leurs récoltes perdues, et à qui il ne reste que la pitié publique pour avenir; couchés pêle-mêle, au milieu du peu d'objets qu'ils ont dérobés aux flammes, on voit ces infortunés plongés dans un morne désespoir; à côté d'eux leurs femmes, leurs enfans moins silencieux dans leurs malheurs, poussent des gémissemens affreux; des mères prient tout haut la Madone de leur enlever les enfans à qui elles n'ont plus de pain à donner. Ce tableau est un des plus déchirans que j'ai jamais eu sous les yeux.

Depuis l'éruption de juillet jusqu'au 21 août (1834), le volcan avait repris sa tranquillité ordinaire; le 22 au soir le nouveau cône commença à s'envelopper au dedans et au dehors d'une fumée noire qui le dérobait à la vue; vers dix heures, le feu parut au haut du cône, précédé d'une secousse : il consistait en éjections de pierres, de scories et de sables enflammés, qui continuèrent toute la nuit, et furent encore visibles aux premières heures du jour; alors elles formèrent un com-

ment de petite lave, l'on vit ensuite, du pied du cône, un courant de lave qui prit sa di- vers la pointe appelée *delle le*, à l'ouest, s'avança en bor- es hauteurs des Cantaroni, des- rapidement sur les terrains ad- aux Crocelle, et incendia un bois de chênes de l'ermitage. A e heures après-midi, la lave, se nt un peu vers le Fosso-Grande, a les terrains plus bas que le et en recouvrit une grande éten-

te lave, et une autre qui, en nt la pointe dite *del Palo*, des- t de l'ouverture d'une bouche e, placée entre la paroi du nou- cône et la pointe, coupèrent, réunissant, le chemin que l'on our monter sur le cône, et où e pouvait plus parvenir qu'en nt vers le canal dit de l'Avena. lave coulait cette fois lentement; t dit qu'elle voulait savourer le re plaisir de la destruction; elle nait pas à pas ses désastres, et çait pas plus de six à sept pieds minute : elle continua à couler nt toute la journée. A huit heures nie environ, après de très-vio- détonations, il s'ouvrit une lle bouche à l'est, dans la direc- u Mauro, au même endroit d'où la lave de 1817. La nouvelle ar- rès du casin du prince d'Otta- alors, sous des secousses multi- , on vit disparaître entièrement iveau cône, et la force manqua urans de la lave de l'ouest.

25 août, à six heures, sous une tion terrible, s'ouvrit une autre e au pied du grand cône; de là un courant de lave qui couvrit cédente.

26, une immense colonne de fumée noire et épaisse précéda l'érup- tion d'une autre lave, multipliée par une foule d'autres ouvertures voisines; elle décida un effroyable courant qui, précipité par les pentes de cette partie de la montagne, arriva promptement au Mauro, et coupa le chemin qui de Bosco-tre-Case va à Ottajano; agrandie par des bouches adjacentes qui s'ou- vrirent le 27, elle se divisa en trois affluens; le plus grand s'avançant vers le Mauro, envahit quelques parties du territoire dans la direction de Sca- fati, un autre attaqua les terrains cul- tivés qui dominent Bosco-Reale, le troisième menaça et envahit quelques plantations près de l'église *della Nun- ziatella* à Bosco-tre-Case.

Une chose que j'ai observée avec le plus grand intérêt, pendant ces scènes de désolation, c'est que les arbres, avant d'être attaqués par la lave, cris- pent leurs feuilles avec un petit fré- missement, et les branches s'enflam- ment avec une lumière blanchâtre, en même temps que la lave frappe le tronc.

Le 30 août, la lave principale con- tinuait à couler et sortait de plusieurs crevasses qui se sont ouvertes entre le Vésuve et Ottajano; elle a traversé le chemin vers le levant, et continuant d'avancer a détruit entièrement le vil- lage de Saint-Giovanni, ainsi que ce- lui de *Caposicco*, placé sous *Torzigno*, au midi. La largeur de la lave était d'environ une demi-lieue, sa profon- deur de vingt-deux pieds, et la lon- gueur de son cours de plus de deux lieues.

Les dommages qu'elle a occasionés sont immenses; elle a détruit plus de 400 arpens de terrain couvert d'ar- bustes; en outre, elle a enfoui plus de cent habitations dans les deux villa- ges incendiés.

Durant cette nouvelle éruption, la mer a été une journée dans une épouvantable agitation dans la partie qui borde Resina et Torre dell' Annunziata. La sérénité de l'air n'était pourtant pas troublée : c'était toujours ce beau soleil, cette douce température, seulement deux des élémens les plus redoutables, l'eau et le feu, étaient en combustion et semblaient rivaliser de fureur.

Le cratère a continué de lancer des cendres, d'abord noires et épaisses, puis rougeâtres, ensuite grises pendant toute une journée, et le soir à peine apercevait-on quelques petits éclats; la gerbe de feu qui s'élevait dans le moment le plus intense de l'éruption, avait la forme d'un pin gigantesque, dont le tronc semblait de bronze et les racines de corail; la lune qui se trouvait perpendiculairement au-dessus ajoutait encore, par son vif éclat, à l'imposant de cette scène d'horreur. Ce phénomène, qui déjà a été remarqué dans ses plus fortes éruptions, m'a paru de l'effet le plus pittoresque.

Le roi est venu visiter ce lieu de désolation ; ce n'est point une vaine curiosité qui l'a amené, c'est le désir de soulager la misère de ces malheureux : en effet, la présence du monarque semble l'adoucir. Le roi se fait adorer, il adresse des paroles de consolation à ceux qui l'approchent, et ces infortunés semblent oublier leur malheur; il promet de les aider, il relèvera leurs maisons, mais comment fera-t-il pour leur donner des terres, le feu qui a envahi ne rend rien ? Mais j'oublie que ces paysans ne sont pas les propriétaires du sol, ils n'étaient que les fermiers du riche prince d'Ottajano; leur misère ne sera donc pas aussi difficile à soulager, et l'or en viendra à bout.

Heureusement, le duc d'Anzio n'a aucune de ses propriétés de ce côté. Il faut voir cette bonne duchesse ; les cours de sa villa sont encombrées, on distribue des vivres à cette multitude. Chacun se doit à son semblable en circonstances pareilles ; aussi la duchesse donne des ordres en conséquence; qu'il est agréable d'être riche, mais qu'il est beau de faire ainsi usage des dons de la fortune !

La forme du cratère a totalement changé. Les parois s'en sont écroulées en dedans, le petit cône, représenté sur notre planche 44, n'existe plus; c'est peut-être à cette abondance de matières que l'éruption doit sa principale force.

Nota. M. de La Chavanne continue à nous envoyer la relation de son voyage, à mesure qu'il l'exécute. Nous avons reçu celle du Vésuve, après diverses scènes de l'intérieur de la ville ; mais l'impatience que nous avons éprouvée de saisir l'actualité et de parler de ce volcan, dans le moment où tout le monde s'en entretenait à Paris, et pendant l'éruption, nous a fait interrompre l'ordre dans lequel nous devions donner nos livraisons. C'est ainsi que nous avons fait paraître ce qui n'aurait dû voir le jour que long-temps après.

De cette manière s'expliqueront diverses choses qui pourraient paraître obscures, et surtout la mise en scène de personnages nouveaux avec lesquels on ne l'a pas vu faire connaissance, et dont il parle avec intimité.

NAPLES.

ıut ce matin, la pluie tombe à gouttes, des éclairs sillonnent ıx et un bruit effrayant retentit ıble, incessant; il faut profiter de urnée pour mettre en ordre mes tions. Ce pays, célèbre pour la le son ciel, est peut-être celui rope où la terre reçoit le plus uviale. Il est vrai que cela n'a dans une saison, et que des comme celles-ci sont rares en et dans les environs, jamais de rds, de ciel couvert; des mois l ou des mois de pluie, mais ı tropique; l'eau ne venant ja- e par grands orages, accompa- violens coups de tonnerre, que ıction de l'air, et surtout la ré- on des montagnes, rendent en- ıs terribles par leur retentisse- rolongé. Lorsque le ciel ouvre ıractes, on se croit menacé cond déluge universel; à Paris au-là mettrait deux mois à ici c'est l'affaire de quelques Après, la longue série de ours recommence, et il en ré- l'aucune construction n'est faite mauvais temps, et qu'on ne ıe des voitures découvertes, car olitain, accoutumé à son beau se renferme soigneusement dans on les jours d'orage; ces grandes sont pourtant un bien pour la ju'elles nettoient, et c'est sans ur quoi l'on compte, car jamais ne s'y promène ! Il y a cepen- ı officier du port, appelé *Portu-* chargé de la police et du net- des rues, charge dont il s'acquit-te fort mal, car elles sont très-sales; malgré ce manque de propreté, le climat est si beau, qu'il n'y a jamais d'épidémies. Les montagnes qui environnent la ville, et sur le versant desquelles sont bâties des rues en pentes, font que les eaux roulant en avalanche dans sa partie basse, entraînent tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage; il en est quelquefois résulté des accidens graves.

On m'a conté qu'un officier, à la tête de sa compagnie, fut entraîné dans l'égout qui se trouve vis-à-vis l'immense édifice appelé le *Seraglio*; mais ce qui dépasse toute croyance, c'est l'accident affreux arrivé en plein midi à une Française, madame Comte; elle était dans sa voiture et revenait de Capoue, lorsqu'elle fut surprise par un orage épouvantable Parvenue à la descente de Capo di Chino, la route est coupée par une rue qui va à la mer, et qui, les jours de grandes pluies, devient une espèce de torrent, à cause des eaux qui s'y précipitent des montagnes de Capo di Monte et de Capo di Chino; son cocher s'effraie, et veut rétrograder; elle lui ordonne de passer outre; alors celui-ci descend de son siége et abandonne les guides à madame Comte, qui, plus téméraire, veut braver le danger; en vain des cris et des gestes partent de toutes les croisées, elle n'écoute que son fatal destin, et dirige sa voiture au milieu du torrent où elle périt, sans qu'on pût lui donner le moindre secours. L'eau avait entraîné et chevaux et voiture, et ce ne fut que le lendemain que l'on retrouva son cadavre.

Les Napolitains, qui parlent toujours

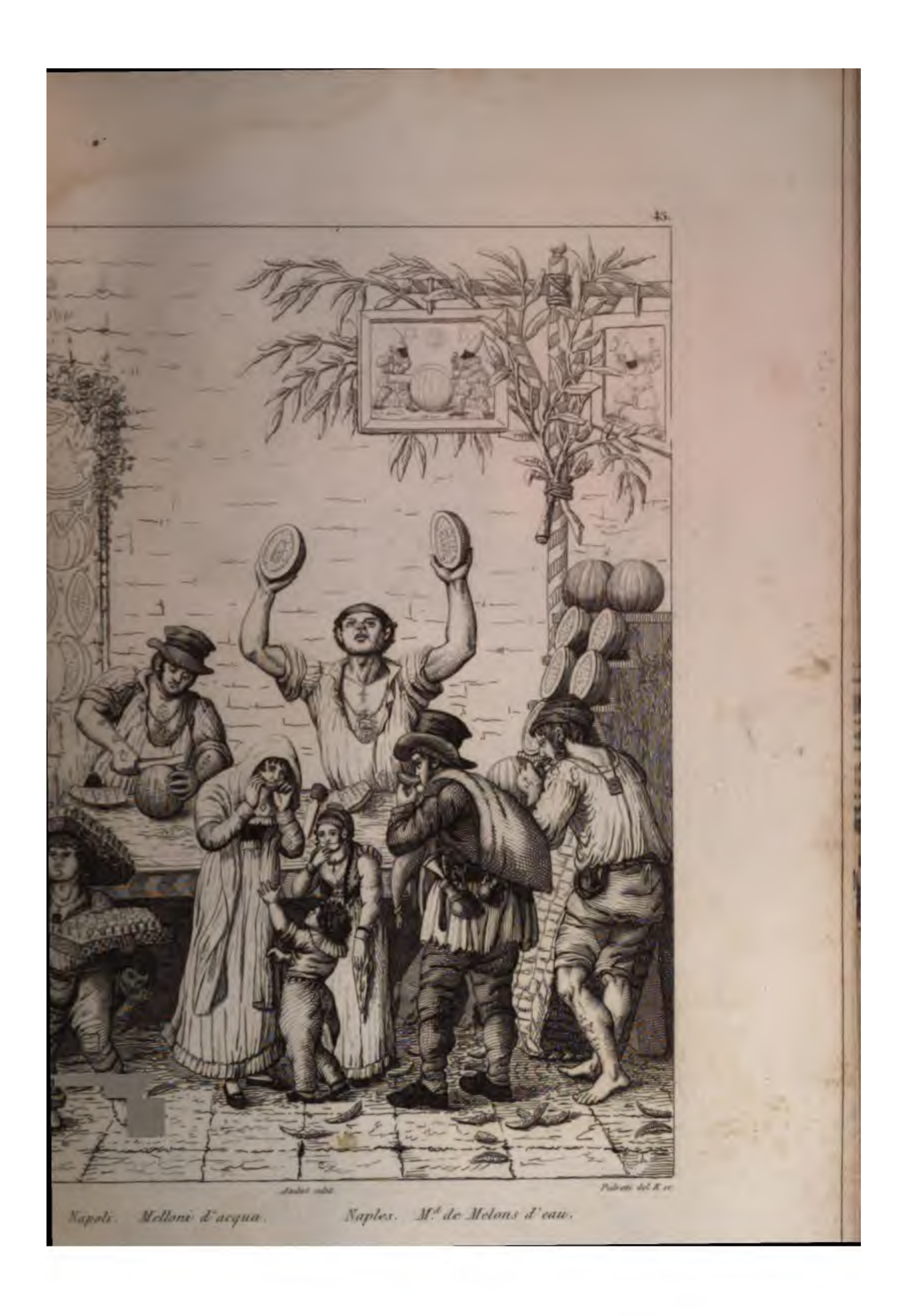
par figures, appellent ces ruisseaux, ainsi grossis, une *lava.* Celui qui a dit qu'on faisait en un jour, à la halle, plus de figures de rhétorique qu'on n'en trouverait dans le discours le plus fleuri, n'était pas allé à Naples. C'est véritablement là qu'il aurait vu le pays du langage figuré, rien ne s'y appelle par son nom. Entendez crier des noix, ce sont: *coscie di quaglia* « cuisses de caille » ; pour vous vendre des poires ou des pommes cuites, on vous dit: *beato chi tiene la tossa* « heureux est celui qui tousse »; tout est hyperbole, le vendeur de pastèque, ou melon d'eau, vous criera à tue-tête: *che galanteria, vero sorbetto,* « quelle galanterie, véritable sorbet », en élevant au-dessus de la tête ses deux mains dans lesquelles il tient les deux moitiés d'un melon qu'il vient de partager. En effet, ce fruit mérite bien d'être vanté et montré de la sorte. La belle couleur rouge de sa pulpe, la mosaïque qu'y dessinent ses nombreuses graines noires, en font un objet que l'œil peut regarder avec plaisir. Puis, quand vous le mangez, son eau glacee et sucrée vous paraît délicieuse. Cette pulpe, en apparence consistante, fond dans la bouche à la moindre pression.

La boutique d'un *meloniaro* (Pl. 45) est simple, ses ustensiles ne sont pas en grand nombre, il n'a besoin que d'un long et large couteau qu'il fait mouvoir avec une vitesse inconcevable; en un moment le fruit est fendu, montré au public, dépecé, et a disparu entre les mains ou plutôt dans la bouche des amateurs, qui se pressent et se coudoient autour d'un étalage consistant en une large table en pente, sur laquelle manœuvrent un ou deux hommes, suivant leur débit; à côté est une étagère disposée en gradins où sont étalés, coupés ou entiers, ceux dont la grosseur monstrueuse ou la couleur vive peuvent attirer les regards. Sur le mur, c
un étendard suspendu aux feui
qui décorent un mât, sont des tal
qui représentent *Pulcinella*, p
sur ses épaules un de ces melons
il paraît avoir toute sa charge.
autres en scient un, d'une grosse
gantesque. Cet étalage est ordi
ment à côté d'un magasin qu
nomme grotte, garni de tables
bancs, où vont s'asseoir ceux c
veulent pas manger le melon
la rue.

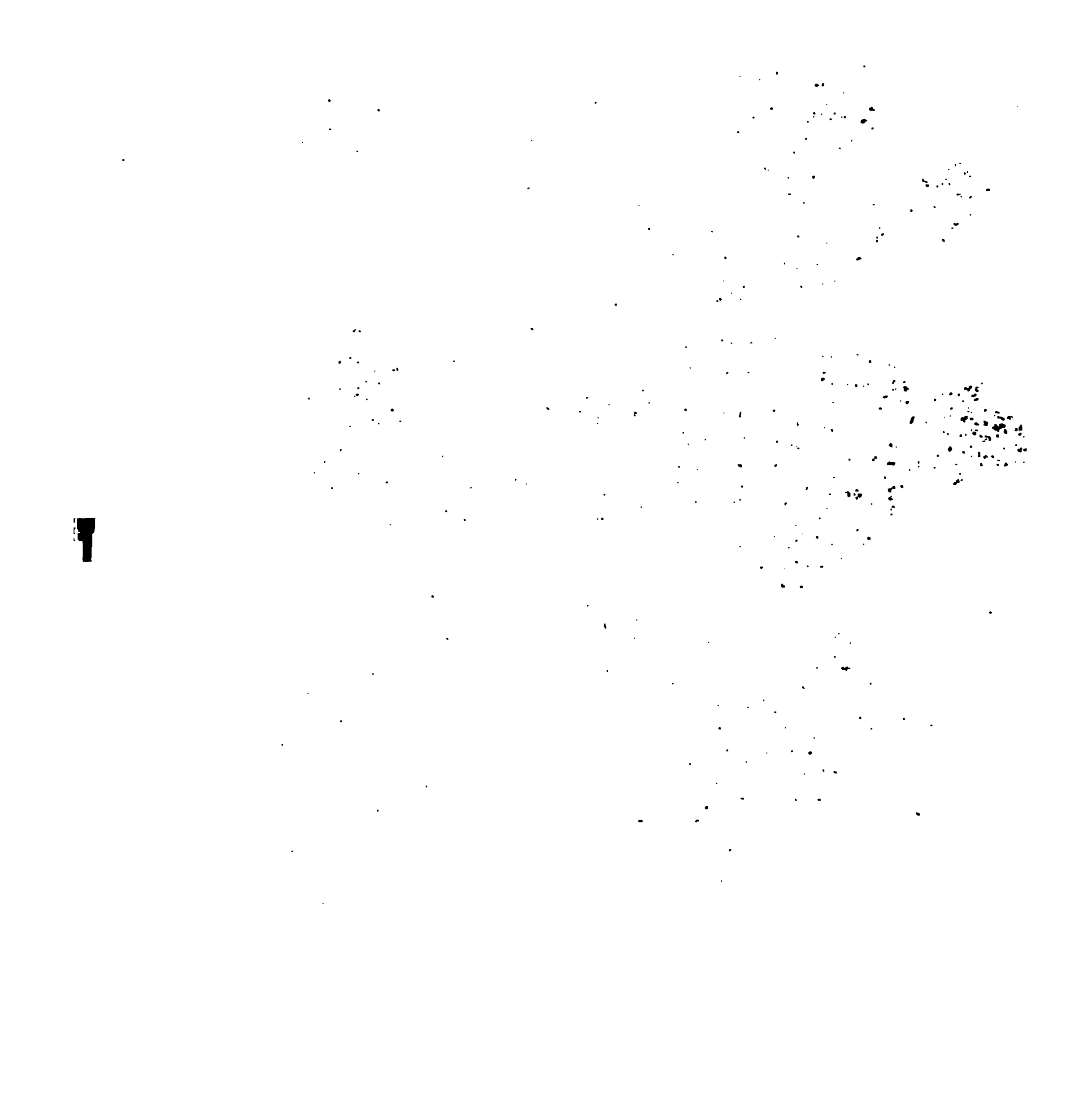
De Lalande a évalué à troi
mille le nombre des melons d'ea
sommés dans une année, et je
qu'il ne soit encore resté en dess
la vérité. Il faut avoir éprouvé
chaleur ardente qui consume d
pays, pour sentir le bien-être qu
cure une tranche de ce fruit
Combien de fois, chez Don Pa
me suis donné le plaisir d'en ma
en rentrant de la promenade à m
Je trouvais alors que le melonaro
raison et qu'il valait un sorbet.

Si la vie sédentaire perfect
l'ordre social, le soleil de Naple
permet de vivre dans la rue, int
quelque chose de sauvage dans l
bitudes des gens du peuple. P
Londres sont deux villes bru
sans doute; eh bien, ce sont de
tables landes, des solitudes, en c
raison; celui qui n'aura pas vu N
criera à l'exagération; celui qui
vue, trouvera la comparaison f
Le bruit étonne, il assourdit celu
parcourt la ville pour la premièr
On est dans Naples et on se cr
enfer. Que signifient ces hurle
où va cette masse de peuple qui
che, se croise, se heurte et se
pite en tous sens? L'ennemi est-
portes de la ville? saint Janvier
fait quelque nouveau miracle? l

45.



Napoli. Melloni d'acqua. Naples. M.^{d} de Melons d'eau.





Palretti del. & sc.

Lazzaro. *Ischia.* *Procida.* *Contadino presso Napoli.* *Paysan près de Naples.* *S.ta Lucia.* *Marinaro napoletano.* *Marinier napolitain.*





Lazzaro. *Ischia.* *Procida.* *Contadino presso Napoli.* *Paysan près de Naples.* *Sta Lucia.* *Marinaro napoletano.* *Marinier napolitain.*

-il entr'ouvert, ou s'agit-il de : grande fête? Non, ce bruit ui de tous les jours. Une foule es le produisent.

es est cernée par une chaîne de nes qui la dominent entière-Ses rues, très - longues et très-, pavées en larges dalles, sont en dessous. Les maisons, en de taille, n'ont jamais moins de ges. Ajoutez à cela plus de trois lises et autant de palais, for-io; faites rouler à la fois sur ces tentissantes dix mille voitures genre et de toutes formes, des traînés par des bœufs, au cou pend une énorme cloche; joi-e fracas le bruit des divers mé-xerçant tous dans les rues, le de sept à huit cents cloches, de cent cinquante mille hom-vous concevrez peut-être le de cette bruyante cité.

es paraît un grand hôtel habité foule de personnes. Les mai-sont les chambres à coucher; car que les hommes ont coutume de exécute au dehors. J'ai déjà par-ainte-Lucie (*voyez* Pl. 29 et de ses pêcheurs et des soupers ont en plein air. J'ajouterai que sans n'ont pas de boutiques, ie table dans la rue, avec les ou-concernent leurs métiers; là, voit donner des coups de mar-ler, coudre, limer, raboter, ra-idant toute la journée. Le trai-ume et fait rôtir sa volaille, fait bouillir son poisson; ceux qui m arrivent et mangent. A côté table à laquelle est fixée une, un homme y travaille une farine de maïs et de mélasse, omme *mellicole*. Enfin viennent *ttaioli* ou marchands de fruits, variété et l'abondance sont au-dessus de toute description. Grâces à la facilité des communications, et à la perfection apportée au jardinage, toutes ces espèces sont connues dans Paris; mais ce dont on n'a pas idée, c'est la profusion avec laquelle la nature les a jetées à Naples, et le bas prix auquel on les donne.

Une des choses de la vie animale dont on fait grand cas, c'est le fromage; la consommation en est considérable. Les marchands, qu'on nomme *casa d'olio*, ne tiennent que cette marchandise, l'huile et la viande salée. L'espèce préférée est le *caccio cavallo;* il se fait dans le royaume, et a la forme d'une calebasse de pèlerin, suspendue à un cordon; toute la boutique en est garnie; je n'ai cependant encore rien trouvé qui justifiât cette prédilection. A côté de ce fromage est celui de buffle, appelé *muzarella*, et qui s'allonge comme du cuir. Ce commerce est bon, car tous les marchands font bien leurs affaires. Ils ont une manière d'arranger leur boutique qui leur est particulière. L'ornement principal et indispensable est une grande table de marbre blanc, au milieu de laquelle est une plus petite, de même matière, supportée par des colonnes ou par des génies qui soutiennent des cornes d'abondance, car c'est ici que s'exercent le goût et l'esprit des vendeurs. Le devant de la petite table est orné de bas-reliefs représentant la Cène ou Bacchus : ou bien, on y lit des proverbes et des sentences sacrées ou profanes.

Un chose bizarre qui frappe le voyageur, c'est l'absence d'un costume national pour les troupes. On croirait la ville envahie par des soldats étrangers, tant la copie des uniformes des autres nations est scrupuleusement adoptée. Les officiers de marine veulent à toute force être pris pour des Anglais; les

e à la nourriture de la si on en expulse toutes ıauvaise vie, les maris ans naturels et les vo- ı voit qu'il n'est pas très-mesuré s. D'autres fois, son sert de passeport aux ordures qui sont l'apanage , ordures à la faveur des- les rit plus en une soirée, reste de l'Italie dans le cours ne année. Les étrangers qui ne peuvent partager ce plaisir sont aisément reconnus à leur sérieux ; il faut être de Naples ou l'avoir habité longtemps, pour bien comprendre toute la finesse du rôle de Pulcinella.

A Pulcinella succède *le chanteur*, (Pl. 47), non le chanteur de Paris, politique ou grivois, tel qu'on l'entend dans nos carrefours, mais le chanteur qui autrefois charmait les oreilles des Grecs avec les poésies d'Homère. Sans rougir de son goût classique, le Lazarone écoute avec avidité les poëmes si rebattus du Tasse ou de l'Arioste, les aventures et la vie de Martino, les exploits de Renaud de Montauban, un des preux de Charlemagne, « *Rinaldo* » le héros de la *Jérusalem*, et ceux de *Tita Grieco*. Ces deux derniers ont leurs sectaires dévoués ; souvent des rixes sanglantes ont lieu entre leurs partisans.

Chaque jour, une heure avant le coucher du soleil, le chanteur s'avance, son livre à la main. En un clin d'œil le cercle est formé, les auditeurs, assis en rond autour de lui, sont la plupart à demi vêtus et immobiles par excès d'attention. On leur apporte de temps en temps des verres d'eau ; ce simple rafraîchissement est tout ce qu'il faut à ces hommes pendant des heures entières, tant leur esprit est occupé. Le conteur fait les gestes les plus animés, sa voix est haute, il se fâche et se passionne, et cependant on voit qu'il est au fond parfaitement tranquille. Néanmoins, la pantomime animée des habitans du Midi ne donne pas l'idée de l'affectation. C'est une habitude singulière qui leur a été transmise, sans doute, par les Romains, aussi grands gesticulateurs, elle tient à leur disposition vive, brillante et poétique.

L'orateur, avec une mélodie très-uniforme, et qui ressemble en quelque sorte au récitatif, gesticulant de toutes ses forces, lit une strophe qu'il récite d'abord en entier, puis qu'il recommence, en expliquant vers par vers en langue vulgaire, les passages qui n'ont pas été compris, car la langue italienne ne demande qu'une terminaison un peu différente pour accroître, diminuer ou travestir le sens des paroles. L'on pourrait dire qu'elle va d'elle-même, exprime sans qu'on s'en mêle, et paraît toujours avoir plus d'esprit que celui qui la parle. Décrit-il un combat à outrance, tel qu'il s'en trouve dans le livre, il le rend sensible en pantomime, autant qu'il peut ; il est même assez ordinaire qu'il donne de rudes coups à ceux qui se trouvent le plus près de lui, ce qui fait rire les autres. Le bras droit en avant en guise d'épée, il tient le livre de la main gauche comme un bouclier pour se garantir la poitrine, fond sur son ennemi, lui fait mordre la poussière, ou bien en reçoit une blessure, et alors donne les marques de la plus vive douleur. C'est dans ce moment qu'il faut voir ces figures demi-africaines refléter avec une mobilité surprenante, toutes les sensations qu'elles ressentent ; c'est au point que l'on ne sait si l'on doit faire plus attention aux grimaces du lecteur qu'à l'air stupéfait des spectateurs qui le regardent les yeux fixe et la bouche



Napoli. Ritorno della Madona dell' Arco. Naples. Retour de la Madone de l'Arc.

Napoli. Pulcinella. Naples. Marionettes. Scrivano pubblico. Ecrivain public. Canta storie detto Rinaldo. Chanteur de la Jerusalem.

mais très-attentifs et très-sé-

à un homme du peuple que
e est un assassin, bagatelle, il
; mais dites-lui que Rinaldo,
›s de prédilection, n'était qu'un
de poules à Montauban, il de-
urieux, et malheur à vous si
›ussiez trop loin la plaisanterie,
›urriez la payer de la vie.
:ture terminée, il reste encore
vateur bien des sujets à exploi-
ce peuple, qui vit tout entier
›rs; quelques-uns se retirent
› panier d'osier qui leur sert
tion jour et nuit, et où ils pas-
heures entières à se débarras-
la vermine dont ils sont cou-
e passe-temps ignoble est encore
issance pour eux. Cet état sau-
i se voit là, mêlé avec la civi-
, a quelque chose de très-ori-

est parmi ces hommes qui ne
pas même leur propre nom,
noins celui de leur femme; c'est
ınt qu'ils s'appellent et se ré-
:.

medi, le Lazarone fait faire sa
quatre roseaux plantés dans la
t entourés d'une vieille toile,
l'enceinte où son barbier attend
breux chalands. Une pierre sert
; chacun apporte une barbe de
ırs, barbe d'un pouce de lon-
:t qui lui est enlevée avec une
é surprenante. Cette portion
›ilette achevée, il la complète
n se plongeant dans la mer, et
a se passe en public, sans que
ıe le trouve extraordinaire.
ivain public (Pl. 47) n'a pas
age plus pompeux; une toile
: marque aussi les limites de son
e. Ces hommes, souvent cou-
le haillons, ont en général une
haute opinion d'eux, et veulent tous être des gentilshommes « *galantuomini,* » victimes du malheur. Ils vous feront de leur vie une histoire très-pathétique. Ils tiennent à être vêtus d'une redingote ou d'un lambeau de ce vêtement, peu leur importe, pourvu qu'ils puissent en montrer un fragment à celui qui oserait douter de leur grandeur passée.

L'écrivain public est sérieux, il écoute avec une attention scrupuleuse celui qui a besoin de son ministère, il rédige avec la même gravité une lettre d'amour ou un placet au roi. Il en est qui placent sur leur table une pancarte sur laquelle se lit en grosses lettres: *Quì si scrive in francese,* « ici on écrit le français; » et rien alors ne peut se comparer à l'orgueil de celui qui peut étaler autant d'érudition.

Sur le Môle on se livre à toutes sortes de jeux. Celui de la *morra* est le plus ordinaire, mais il est difficile d'en donner la description. Deux ou plusieurs Lazaroni se présentent d'abord le poing fermé, ils lèvent ensuite un ou plusieurs doigts et nomment un nombre en même temps; si ce nombre se trouve être celui des doigts levés et présentés par les deux mains, celui qui le prononce a gagné. Ainsi, par exemple, si le nombre présenté par l'un est trois et celui de l'autre deux, celui qui nomme cinq a gagné. Si aucun des deux n'a deviné juste, ils referment promptement la main et recommencent. Cela va avec une vitesse étonnante, et les joueurs crient si fort et sont si près l'un de l'autre, que lorsqu'on ne connaît pas le jeu, et qu'on le voit jouer à une certaine distance, on croit que c'est une querelle violente, un combat à coups de poings.

En revenant du Môle, je me trouvai arrêté par une *pompe funèbre*

48). Malgré ma répugnance pour tristes cérémonies, la nouveauté celle-ci attira mes regards. C'est u sorte de fête, une procession. Les morts sont transportés dans des caisses recouvertes d'une draperie de velours rouge rehaussé d'une broderie en or. On serait tenté de demander s'ils sont portés en terre par des hommes vivans ou par des spectres, et la question serait pardonnable, car tous ceux qui environnent le cercueil sont vêtus en blanc depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, sans en excepter le visage; il n'y a que deux trous pratiqués pour les yeux dans la partie qui le cache. Quand vingt à trente de ces spectres marchent en murmurant des psaumes et en tenant des flambeaux à la main pendant une nuit obscure, et que l'on voit un cercueil recouvert jusqu'à terre, qui marche sans que l'on sache par qui ni comment il est porté, il n'est pas étonnant que l'on éprouve de la surprise. Don Paolo, à qui j'en parlai le soir même, me dit qu'il y a dans Naples différentes confréries pieuses dont un des devoirs essentiels est d'accompagner les morts au cimetière. Chacun se fait un mérite de s'y faire affilier; ce sont ordinairement les rapports de fortune ou ceux de l'amitié qui décident ce choix. Dans ces confréries sont des jeunes gens des premières maisons; le but en est louable, c'est la charité qui les institue; elles sont devenues nécessaires dans un pays où il est beaucoup de familles nombreuses qui se contentent d'une existence modeste, et, confiantes en la Providence, vivent de ce que leur chef gagne. Tant que ce chef est à la tête de sa famille, tout marche; mais qu'une maladie survienne, voilà la misère et tout son cortége; les médicamens coûtent; s'il meurt, quel-



Napoli. Funzione funebre. *Naples. Pompe funèbre.*

est admirable ; on voit une grande partie de la ville et des campagnes charmantes qu'arrose le Sebeto.

Pour terminer dans la même journée tout ce qui avait rapport aux cérémonies lugubres, nous revînmes sur nos pas ; notre intention était de visiter les catacombes, et l'hospice de *San Gennaro dei Poveri*, dont l'église s'appela d'abord San Gennaro extra mœnia, « hors murs » ; ce fut là qu'on déposa le corps de saint Janvier, lorsqu'il fut apporté à Naples. Elle était primitivement creusée dans la montagne ; en 788 on bâtit celle qui subsiste aujourd'hui ; et on y joignit un hôpital pour les pauvres, et un monastère de bénédictins qui fut aboli en 1476. Lors de la peste de 1656, on y construisit plusieurs édifices pour servir de lazarets ; enfin dix ans après, le vice-roi, Pierre de Tolede, conçut l'idée d'y réunir tous les pauvres du Royaume. En conséquence il en augmenta les bâtimens, mais ce projet a été depuis grandiosement exécuté par Charles III, qui fit construire à cet effet l'*albergo dei Poveri* dans la rue S. Carlo all' Arena. San Gennaro ne renferme plus qu'une poignée de pauvres invalides que le gouvernement entretient à bien peu de frais, et qui sont destinés à accompagner les convois funèbres. Ils sont vêtus en bleu de ciel, avec un manteau à l'espagnole, et portent une lance en bois noir, surmontée d'une pique au-dessous de laquelle est un écusson en bois et un petit étendard également noir ; sur l'écusson et l'étendard sont peints en blanc les attributs de la mort.

Nous étions aux fêtes de la Pentecôte, qui sont aussi celles de la *Madona dell' Arco*, époque où l'on se rend en pèlerinage à un petit village peu distant de Naples. J'avais eu l'envie d'y aller. J'en fus détourné par Don

Paolo. « Qu'irez-vous y faire, me dit-il, vous fatiguer, vous couvrir de poussière, par un soleil ardent, pour arriver dans un pays, où vous ne trouverez ni à boire ni à manger. Ces jours-là, tout est pris, consommé, la foule s'y transporte de tous les points. Du reste, si votre but est d'avoir une idée de cette fête, nous irons demain nous placer sur le pont de la Madeleine, delà nous verrons revenir les pèlerins, et vous aurez obtenu le même résultat sans fatigue. »

Cette idée me plut, d'autant que, je l'avoue, les cohues ne sont pas de mon goût, et dès qu'un Napolitain m'en détournait, et lui-même n'y allait pas, c'est qu'il avait de bonnes raisons, car ici l'on ne refuse jamais un plaisir.

Le lendemain donc, deux heures avant la chute du jour, ou, pour m'exprimer à la napolitaine, à vingt-deux heures, j'étais près du pont avec Don Paolo et sa famille. Nous n'attendîmes pas long-temps; des cris, des tambours de basque, des castagnettes, se firent entendre; en un clin d'œil les quais se trouvèrent envahis par la foule. Un nuage de poussière s'éleva, nous vîmes arriver, traînés par des bœufs, d'énormes et lourds chariots de forme antique à quatre roues égales, portant une armée entière de femmes, d'hommes, d'enfans, et garnis de cerceaux ornés de feuillages, jusques aux roues qui en étaient masquées (Pl. 47). Puis des *calessi*, sur lesquels étaient entassés dix à douze passagers vêtus aux couleurs tranchantes, les uns brûlant le pavé, d'autres se traînant pas à pas, enfin, la foule immense à pied, dansant, chantant, hurlant même. Hommes et femmes, tous font la route en dansant la tarentelle, qu'accompagnent des voix à se faire entendre à un mille. Cette danse, dont les Espagnols ont

donné à Paris une imitation
semble point à la danse frança
celle-ci, il faut une réunion,
sique; pour la tarentelle, elle p
danser seule au besoin, cepen
à deux qu'elle s'exécute; une
tambour de basque, des cast
en sont la seule musique; auss
il est très-facile de trouver p
instrumens dont la réunion n
pas nécessaire, on danse la
dans les rues, dans les cours d
sur les terrasses des maisons
d'hui sur la grande route.

Le caractère de la musiqu
primé tour à tour par la préci
mollesse des mouvemens, et
quelle sensibilité d'imaginat
trise à la fois les témoins de c
magique, il me fut difficile de
l'envie qu'on prend de danser.
y a une multitude d'acteurs
ment divers groupes; lorsqu
trouvent pas assez nombreu
succèdent sans pour cela int
la danse. Le remplaçant, d'u
se place devant le danseur, et
en attendant qu'on lui joue
tour. Des éclats de rire ne n
pas d'accompagner cette esp
qui se répète souvent.

Il est un moment dans cette
la femme se met à genoux, ta
l'homme tourne autour d'elle
maître, mais en vainqueur. I
d'après, ils changent de rôle,
à son tour se jette à genoux
la femme qui danse autour c
faut voir cette course légère,
avec la rapidité de l'éclair, u
élevée en l'air agitant un tam
basque, et faisant retentir le
cet instrument! Venaient ensu
tres hommes, marchant armés
bâtons, auxquels [illegible] pe
chapelets de nois[illegible] e

: en bois achetés à la fête. Les
portent à leurs chapeaux des
le coq ou de paon. Tous les
ɔffrent vraiment l'image de la
lu plaisir, mais du plaisir dé-
n orgie. Tous ces rites sont
avec des formes si exactement
es à celles de l'idolâtrie des
Grecs, ils sont si parfaite-
semblans par le costume et les
ux qui nous ont été conservés
ulptures antiques, que même
mes de lierre de Bacchus n'y
oubliées. Ces pipeaux rusti-
tte danse, avec ses mouvemens
et ses gestes pantomimes, rap-
s bacchantes célébrant des
n'ont aucune affinité avec les
sacrées de cette religion de
uffrances et de sacrifices dont
tracer les événemens. Il est ce
ertain que si d'autres religions
oir des routes aussi sûres pour
a ciel, aucune n'en a choisi
agréable que l'église napoli-
ns laquelle, loin que les prê-
disent en aucun temps le pur
t de la joie, ils disent au con-
'il exprime notre reconnais-
ers les dons du Créateur.

e que voyant revenir tout ce
re de joie et de vin, on a de la
roire que ce soit un sentiment
qui ait animé cette masse, on
t plutôt transporté aux satur-
nt elle retrace l'image.

us faut, me dit Don Paolo, des
emblables pour occuper le
Vous le voyez, ces gens sont
x, ils ont mis deux ou trois
ce pélerinage, aujourd'hui
ntrent, c'est une fête pour
rtie de la ville; chacun vient
tre dans ces pèlerins un pa-
n ami, d'autres s'y rendent
simple mouvement de curiosité. Cette foule est donc occupée, et c'est beaucoup dans un pays où l'imagination, ce puissant mobile, a besoin d'être continuellement exercée. Il est d'une politique bien entendue d'entretenir et d'alimenter ce goût. Vous ne devez pas raisonner ici comme si vous aviez affaire à un peuple du Nord. Le nôtre ne se lasse pas de ces fêtes, et tous les ans il y trouve un nouveau plaisir. Vous aurez dû remarquer un trait du caractère des Italiens; c'est que notre mobilité ne nous porte point à l'inconstance, et que notre vivacité ne nous rend pas la variété nécessaire. Le peuple est ici patient et persévérant, son imagination embellit ce qu'il possède; elle occupe sa vie au lieu de la rendre inquiète. »

Du quai nous vînmes à Toledo; la rue était pleine de voitures qui se succédaient sans interruption sur deux files, dont l'une montait, l'autre redescendait; c'est ce qu'on nomme *il corso*. Ici les chevaux et les voitures sont un des principaux objets de luxe; on en voit une telle multitude, que l'on serait tenté de croire que leur nombre excède celui de Paris. La forme de ces voitures, toutes calèches découvertes, permet d'apercevoir en entier les femmes élégantes qui les garnissent, et qui sont en général fort belles.

Beaucoup de quartiers n'étant occupés que par le peuple, et les rues s'y trouvant excessivement étroites, les équipages n'ont donc guères que Toledo, le quartier de Chiaïa, et quelques autres rues, en petit nombre, où ils puissent circuler librement; ce qui les fait paraître plus nombreux, étant circonscrits dans ces deux promenades favorites des Napolitains; à Toledo l'on va quelquefois à pied, mais à Chiaïa l'étiquette veut qu'on ne s'y montre qu'en voiture.

Quel dommage, me dit Edouard, que nous ne soyons pas venus quelques mois auparavant assister au carnaval; c'est dans ces journées qu'il faut voir le corso. Le 17 janvier, à la St.-Antoine, le carnaval commence. A dater de ce jour, jeudi et dimanche, *il corso* a lieu à Toledo, depuis vingt et une heures jusqu'à vingt-quatre. C'est vraiment une obligation de s'y montrer. Mais c'est surtout les derniers jours, et le lundi gras, qu'il est magnifique; la double file de voitures commence à Ste.-Lucie, et va quelquefois jusqu'à la route du camp, parcourant ainsi les rues de Toledo et des Studii; les balcons sont garnis de monde; on dirait tout Naples transporté dans Toledo. La foule de piétons n'est pas moins considérable. Entre ces deux files de voitures, circulent celles de la cour, lorsqu'elle n'est pas masquée, car lorsqu'elle se masque, elles marchent à la file.

La rue est pleine d'un bout à l'autre, ce qui peut bien former deux cent mille personnes, qui toutes veulent voir à la fois; cependant quelques hommes de la garde suffisent pour dissiper la foule de ce peuple qui long-temps a passé pour être si redoutable, mais qui ne l'est que pour le bruit.

Entre les gens à pied et ceux en voiture se déclare une lutte, dont les dragées font les frais; les personnes spectatrices sur les balcons s'en mêlent aussi. Il faut voir avec quelle adresse les masques des voitures lancent leurs munitions jusqu'au quatrième étage, au moyen d'une cuillère en baleine à long manche; on jette aux plus jolies dames des fleurs et des couronnes. Souvent un adorateur attend ce jour-là avec impatience pour se déclarer à celle qu'il aime en secret depuis long-temps; une fleur emblématique remplace un aveu,

vaux qui se remettent un peu gues de l'année. La manière iller est la même qu'en France, porte les modes de Paris; mais ine-Sainte tout le monde doit noir; les femmes égaient ce costume par un chapeau rose; promènent à pied pour la seule l'année. Le roi et la famille e mêlent à la foule, sans gar- simplement suivis de quelques e-pied qui portent les coussins quels ils s'agenouillent dans ations. On est tellement habi- s voir dans les rues ou dans enades publiques, que jamais se fait entendre. La foule s'é- spectueusement de leur pas- s hommes se découvrent; voilà qu'on fait, encore ne l'exigent-

lo est le point central des ob- ns, ce sont toujours les scènes variées; Edouard me fit re- : un capucin passant près de « Regardez, me dit-il, toutes es vont faire des signes avec igts qu'elles disposent en cornes njurer la *jettatura* ou *maloc-* C'est un *sort* que le malin vous t que le Napolitain prétend par divers signes; au fait, on pas qu'il n'y ait une infinité nnes dont la figure omineuse porter malheur. On les nomme . Pour être toujours en garde eurs maléfices, les Napolitaines à l'épaulette de leur corset une rne en corail, les hommes la ent à la chaîne de leur mon- bienheureux préservatif est J'avais en effet remarqué ce r ornement dans les apparte- n le hasard m'avait conduit; ru dans les antichambres, dans s, dans les chambres à coucher, d'énormes cornes de bœuf de Sicile, sans me douter qu'elles fussent des paratonnères contre la *jettatura*; les capucins passent surtout pour être des *jettatori* du premier ordre, épithète dont la meilleure mine ne les préserve pas, et du plus loin que la Napolitaine aperçoit un froc, toutes les cornes possibles sont braquées contre lui.

Les anciens avaient ce préjugé. César, Cicéron, Virgile, croyaient au *fascinum*. Horace en parle et veut le conjurer; et en France! combien de joueurs perdans s'en prennent à leurs voisins qui les guignonent; que n'adoptent-ils le préservatif!

Il existe beaucoup d'autres superstitions, dont une est de croire chaque maison de la ville sous la protection immédiate d'un génie, qu'ils nomment la belle *Ambriame*. Si le moindre bruit se fait entendre dans l'intérieur, et qu'ils n'en puissent expliquer la cause, aussitôt on se recueille, on croit que c'est la présence de la belle Ambriame, qui est annoncée, et tout le monde prend une attitude respectueuse. Le regard fixe dans le vague, chacun attend ce qu'il prétend être arrivé à quelques heureux privilégiés, qu'elle manifeste sa présence par une apparition complète, et ce n'est qu'après plusieurs minutes de déception qu'ils renoncent à cet espoir; néanmoins, la conviction d'avoir eu sa visite leur fait plaisir. Il est des appartemens fort beaux qui restent inhabités, parce qu'ils sont sous l'influence d'une belle Ambriame, qui porte malheur, et quand le vent, qui s'engouffre dans les vastes galeries désertes de cette maison, vient retentir aux oreilles des voisins : « Écoutez, vous disent-ils, comme elle se lamente!.... » En vain vous tâcherez de leur persuader que c'est la brise qui pleure, et non la belle Ambriame,

ls vous traiteront d'esprit fort et garleront leur croyance.

Au moment où je riais aux éclats de :e que je venais d'entendre, Don Paolo renait à nous. Édouard me poussa le oude pour me rappeler l'usage que 'on a ici d'offrir le café à toute heure. Cette offre faite et acceptée, nous voilà lans une *Bottega di caffe*. Quiconque chercherait dans ces établissemens le uxe de nos cafés français, tomberait lans une erreur étrange, on ne s'y assied même pas, excepté lorsqu'on veut e faire décrotter. L'on y boit deux sortes de café, *la solita* qui se donne oute sucrée, et *il levante* qui se sert comme en France; ce dernier est plus fort, meilleur et plus cher. Les Napolitains donnent la préférence à *a solita*. D. Paolo n'en accepte jamais l'autres. « Comment voulez-vous, nous lit-il, j'ai trois ou quatre visites à faire, c'est donc autant de tasses qu'on m'offrira, sans compter les rencontres imprévues comme la vôtre. Je ne puis ans impolitesse refuser; en prenant na *solita*, je satisfais à nos usages et e n'avale qu'un peu d'eau noircie. » Je ne rendis à ces raisons, et je payai neuf ous pour trois *solite*. Il est cependant lans Naples, trois ou quatre cafés où l'on peut aller s'asseoir; on es appelle *sorbetteria*. Un singulier isage de ce pays, mais qui est grand et ioble, c'est que si, pendant que vous ̇tes à prendre vos glaces seul ou en soiété, une personne de votre connaisance passe, elle se glisse auprès du *orbettaro* et fait porter à son compte oute la dépense de la soirée : quand vous demandez votre carte, on vous répond que tout est payé, et souvent vous ne pouvez savoir à qui vous êtes edevable de cette politesse.

La civilité va toujours en croissant ı mesure qu'on avance en Italie : à Na-

able. A quelques jours de là
reçûmes une invitation ; nous
riés, Édouard et moi, à un sou-
elle donnait à l'occasion de sa
:e. Ce souper fut splendide et
ives nombreux, presque tous
rs. « A l'exception du vin et des
ie dit la duchesse, tout est de
chez moi, même ma vaisselle
eubles ; que voulez-vous, j'aime
e, et même dans ma patrie je
qu'elle ! je crois payer par ce
t un tribut à la reconnais-
Elle nous apprit alors qu'elle
élevée par des Françaises dans
nnat des *Miracoli*, établi par
s et même par les soins de la
aroline Murat, qui venait
cet établissement plusieurs
semaine, accompagnée des
de sa suite. — « Les grâ-
abilité, et surtout la touchante
ec lesquelles ces dames s'oc-
t de nous, ont développé en
entiment que j'ai voué à votre
je ne puis me souvenir, sans
les larmes, des dernières pa-
la reine au moment de son
tion : Conservez mon école,
aux Napolitains qui l'entou-
eillez sur les *Miracoli*. » Ce cou-
un des plus importans de l'Ita-
eine Marie Isabelle, mère du
ant, a pris aussi sous sa pro-
e pensionnat, dont la fondation
œuvre philanthropique qui ho-
lement les deux femmes sous
:tion desquelles il a été placé.
lais du duc d'Anzio, situé sur
e la rivière de Chiaïa, on dé-
toute la partie du golfe qui
ı route neuve du Pausilippe.
ions en face le spectacle d'une
ineuse, particularité qui avait
s fois excité notre curiosité.
d'un abbé, qui habite chez le
l. duc à titre d'ami, qu'il y a dans la mer un insecte qui donne de la lumière, c'est le *Nereis phosphorans* de Linnée ; on le trouve principalement aux mois de juin et juillet ; il est blanc, mou, et de la grosseur d'un grain de blé. Cette conversation donna lieu à la duchesse de nous parler du goût, ou, pour mieux dire, de la passion que le roi Ferdinand Ier. avait pour la pêche : — « Combien de fois m'a-t-il envoyé, dans la saison où j'habite mon *casin* de Portici, les plus beaux poissons que j'aie vus de ma vie, produit de sa pêche, à laquelle il passait des heures entières ! » De petites barques, éclairées par une flamme vive, que nous voyons de temps en temps glisser en tous sens sur ce golfe tranquille, nous donnèrent l'idée d'aller voir lancer le poisson, c'est-à-dire le tuer avec un dard. Ce fut une partie de plaisir arrêtée en un instant, et qui s'exécuta le lendemain. A l'entrée de la nuit une barque de pêcheur vint nous prendre à *Mergellina*, où nous nous embarquâmes, après avoir eu le soin d'y faire transporter tout ce qui devait constituer un bon souper.

Tout le monde était d'une gaîté charmante, on se communiquait ses pensées sans contrainte ; ici on compte sur la bienveillance, car c'est une justice à rendre à la haute classe, personne n'observe mieux qu'elle les devoirs de l'hospitalité.

On se sert, pour la pêche que nous faisions, d'un brasier qui, par son feu clair, attire le poisson et le fait apercevoir ; on jette de l'huile sur l'eau pour en calmer l'agitation, les mariniers ont l'adresse de ne jamais manquer celui qu'ils ont aperçu ; nous nous amusâmes long-temps à voir arriver dans notre barque diverses espèces de poissons fort beaux et fort appétissans, après quoi nous ne songeâmes plus à

êche, et nous nous occupâmes de re souper, qui fut étalé; chacun fit on mieux pour y faire honneur; on ait disposé tout autour de la barque s coussins moelleux sur lesquels s étions à moitié étendus, tenant main un verre où pétillait le Champagne; la nuit était des plus belles, l'air pur, la température la plus douce; quelle jouissance, après un jour qui avait été si chaud, de sentir cet air doux et rafraîchissant! nous nous croyions dans un bain parfumé. Ici la nature, languissante pendant le jour, renaît le soir; la pâle clarté de la lune augmentait encore le charme, je me sentis ému, sans savoir pourquoi; j'étais heureux, et pourtant je soupirais! Petit à petit ma gaîté se calmait et faisait place à une douce mélancolie; ce pays si beau n'était pas la patrie, il fallait le quitter! Le regard attaché sur la figure de la duchesse, dont le feu du brasier éclairait les pâles et belles lignes, je ne sais combien de temps je serais resté dans cette muette extase, si je n'en avais été arraché par le bruit d'un homme qui tombait à la mer, ce qui nous mit tous en mouvement. Quelqu'un prononça le mot de suicide: « — Rassurez-vous, nous dit le duc, cette pensée ne lui est pas venue. L'idée du suicide germe difficilement dans nos climats, faites-en honneur à la physique ou bien à la morale, vous arriverez toujours au même résultat; quant à cet homme qui déjà reparaît sur l'eau, c'est un des meilleurs plongeurs que je connaisse; il n'a fait cela que pour nous montrer son adresse. Je m'amuse à lui jeter quelquefois soit un anneau, soit une pièce de monnaie, et rarement il manque de la rattraper même de nuit, à la lueur des torches, ce qui est plus extraordinaire. L'habitude qu'ont ces hommes,



Strutt del. Audot edit.

Ingresso alla Grotta di Posilipo. Entrée de la Grotte de Pausilippe.

Interno della Grotta. Intérieur de la Grotte.

Strutt sc.

s'il se fût retiré dans les airs rafraîchir lui-même.

ques jours après, en me promens une rue que l'on nomme *Strada dei Lanzieri*, l'on me montra, sculptée dans le mur d'une maison, la statue de *Nicolò Pesce.*

E DE PAUSILIPPE, LAC D'AGNANO, POUZZOLES, BAJA, CUMES, MISÈNE, ISCHIA, PROCIDA, ETC.

---

is notre course au Vésuve, le duchesse et l'abbé veulent outes nos parties; ainsi, il était ue nous irions ensemble à Baïa. heures du matin, le jour conbbé assiégeait notre porte, et là une autre fois en route, trale Largo del Castello, puis en passant le théâtre St.-Char-Mme. Malibran avait excité la les trépignemens d'enthoubien mérités, nous parcourons le Chiaïa, sur laquelle est le même nom, qui paraît susur votre tête. Resserée entre collines de Pizzo Falcone et -Elme, cette rue est désagréaison de son peu de largeur, et le qui y afflue sans cesse; c'est passage pour traverser cette la ville, lorsqu on ne veut pas our de la marine; les propriés palais bâtis sur ces collines avec raison qu'une communilus facile donnerait plus de vaurs maisons, firent bâtir à leurs pont court et étroit qui, de Maria Degli Angeli va à la rue passons dessous, et quai nommé Riviera sépare la villa Reale des so et qui, aux dernières heures , est la promenade favorite des

viera est assez longue; mais nous avec une telle rapidité, qu'il sible d'en parler. Nous voilà grotte de Pausilippe (Pl. 49).

L'I a beaucoup de passages souterrains de ce genre; mais celui-ci est le plus ancien, le plus long et le plus remarquable; il y a neuf cents pas sur une largeur de vingt-quatre pieds et une hauteur de vingt-huit toises. On ne connaît pas l'auteur de cet ouvrage gigantesque attribué aux Romains. Strabon, Sénèque et Pline en font mention sans désigner celui à qui on la doit; parmi les auteurs modernes, Mazocchi l'attribue à Lucullus, Martorelli, à Agrippa, et Luigi Galanti croit que cet ouvrage est de beaucoup antérieur à Lucullus, et qu'il fut fait simultanément par les habitans de Cumes et de Naples, pour avoir entre eux une communication plus courte.

Ce qui étonne, c'est qu'il n'arrive pas tous les jours des accidens. Longtemps cette grotte a été complétement obscure; une petite chapelle placée au milieu et consacrée à la Madone, fournissait le seul luminaire. « Les voitures,

me dit le duc, se munissaient de torches, inutiles aujourd'hui. » Il m'est aisé de juger de l'effet de ces torches, dont la flamme rougeâtre jetait en passant une lueur vive sur tous les objets, ce qui, joint au bruit assourdissant de ces voitures roulant sur un pavé de dalles du Vésuve et aux cris affreux que poussent les lazzaroni et qui réveillent l'écho retentissant, devait donner à ce passage quelque chose de sauvage, d'infernal, qui frappait l'étranger.

Des ouvertures sont taillées dans le roc pour donner de l'air ; elles ont aussi leur effet romantique : elles sont bordées par des buissons, des arbustes, des clématites, des chèvre-feuilles et du lierre, qui descendent en guirlandes fantastiques, et balancent sous ces voûtes humides leurs rameaux flexibles.

Depuis l'occupation des Français des reverbères y ont été placés ; mais leur clarté est perdue dans l'immensité ; et le milieu de la grotte est encore si obscur, qu'on entend plutôt qu'on ne les voit, les objets qui passent près de vous ; aussi est-ce avec un sentiment indéfinissable de joie que l'on revoit la lumière et la riche campagne et même le pauvre village de Fuori Grotta.

Le duc m'engage à traverser la grotte un jour d'équinoxes, pour y voir un phénomène ; le soleil, à son coucher, prolonge ses rayons jusqu'à l'autre extrémité, et change son obscurité ordinaire en une brillante clarté.

En sortant de la grotte de Pausilippe, l'on suit la route des Ba‑noli, ombragée d'arbres jusqu'au bord de la mer. Pendant le trajet, plusieurs monticules, couverts de la végétation la plus forte, la plus confuse, s'offrent à la vue. Sur le point le plus élevé de ce coteau, se dresse fière
couvent des Camaldules, d'
jouit, à ce que me dit l'abb
plus belle vue de l'univers ; l'o
sur les deux golfes de Napl
Pouzzoles, sur leurs îles, sur l
res éteints de la Solfatara et
troni, sur le lac d'Agnano,
Misène, le château de Baïa e
immense !....

Il me dit aussi que les reli
cet ordre sont nombreux, e
dans la plus parfaite harmo
ce lieu, le plus propre à la
templative.

A mi-chemin nous laissâmes
et, tournant à droite, nous no
geâmes, en suivant un petit
d'environ un mille, vers le l
gnano (Pl. 53), que nous v
d'abord. Ce lac d'eau douce é
trefois un volcan, il est facile d'
par sa forme et par les prod
caniques qu'on y trouve. Les
gnes qui l'environnent sont ad
ment boisées, et l'œil embrass
sure sans obstacle toute son é
sur ces bords, la nature est
simple et tranquille : ce serai
tude de choix d'un homme h
ses eaux limpides sont à peine
leur surface, et produisent r
quelques vagues qui viennent
pirer sur le gazon qui l'entoure
formité d'un champ si spacie
uni est agréablement interrom
des touffes de roseaux, agité
mouvement d'un grand nomb
seaux aquatiques, qui s'élan
troupe du lac sur la prairie,
prairie sur le lac.

Un des premiers objets qui
à la vue est la fameuse grotte d
un paysan en a la clé, et s'y r
le chien destiné à l'expérience
la vie se passe en évanouissem

. On fait entrer cette pauvre , que son maître sacrifierait si frait cette cruauté ; le chien re- tel point cette épreuve, lors- a déjà subie, qu'il tremble en hant, et qu'il faut l'y traîner. A ouché, il tombe en convulsion, nt, gémit, et serait mort en inutes si on l'y laissait ce temps. partie intérieure de la grotte ne it aucune odeur remarquable; l'on se baisse et qu'on plonge la ans *la* couche d'air qui, par- sol, s'élève à un pied envi- qu'on la porte ensuite pleine az jusqu'au nez, on sent une suffocante, qui asphyxierait aussi bien que le chien s'il couché par terre. En sortant, mes ce pauvre animal que l'on le plonger dans l'eau pour le plus tôt à la vie ; la duchesse ue jusqu'aux larmes : « Va, , malheureuse victime, accom- pire destin, meurs cent fois, si rieux arrivent !! » Nous quittâ- grotte, emportant une impres- ieuse de ce que nous avions vu. ous montra ensuite quelques e fabrique, que l'on dit avoir tie d'une villa de Lucullus et encore sur les bords de ce lac. de ces ruines sont les bains de de San Germano, fréquentés personnes atteintes de rhuma- ces étuves consistent en une réu- masures construites par des barbares pour le soulagement nanité. Quelques années en- n'en restera que les décombres. l'intérieur, elles sont partagées chambres dont les quatre der- ont les plus chaudes. Les exha- de soufre sont difficiles à sup- Elles se manifestent par une blanche qui s'échappe par les

fentes des murs. La ch de trente à quarante d i- mur. Nous y présentâmes un morceau d'amadou allumé ; la vapeur augmente d'intensité, et elle se dirige vers le feu de l'amadou.

Les modestes étuves du lac d'Agnano ont remplacé les magnifiques thermes que les Romains avaient élevés sur le sommet de la colline près de la ville d'*Angularum*; l'espace occupé par les ruines est assez considérable pour faire juger que l'édifice était somptueux : les constructions en brique qui sont incorporées avec la colline ont tous les caractères de grandeur et de solidité qui se rencontrent dans les monumens publics des anciens. Les débris d'arcades, les voûtes, les pans de mur, n'ont plus aucune liaison entre eux. Mais il est resté des portions de salons cintrés, où l'on voit un grand nombre de tuyaux en terre cuite par où la chaleur et les vapeurs se répandaient dans l'intérieur. Nous continuons à marcher toujours vers la partie occidentale du lac; et laissant à gauche les monts Leucogés, aujourd'hui la Solfatara, nous nous dirigeons vers les Pisciarelli, petit ruisseau d'eau bouillante, qui prend sa source dans la montagne de la Solfatara ; cette eau fait cuire un œuf en huit minutes; elle est fortement imprégnée d'alun et de vitriol; ce dernier même y domine à un degré tel, qu'en y mêlant de la noix de galle on en ferait de l'encre. Dans cet endroit le sol résonne comme s'il était creux. De là on va aux Astroni, ancien cratère d'un volcan éteint, et converti aujourd'hui en parc royal, entouré de murs pour y retenir le gibier; il a quatre milles et demi de circonférence. Dans l'intérieur du parc, on rencontre encore des laves, des sco-

de la pierre ponce, et autres is volcaniques; et là où fut un n redoutable se montre aujour- la végétation la plus riche! Pla- lans cette périlleuse position, qui sait si demain cette somptueuse villa, et ces arbres qui croissent sur les confins de la destruction ne seront pas effacés de la surface de la terre, et si le voyageur qui cherchera leur ombre hospitalière ne les trouvera pas remplacés par des rivières de flamme ou par un lac paisible? car ici la nature exécute ses grandes opérations avec ses rudes matériaux et à la vue d'hommes qu'elle terrifie.

Cette terre est celle qui laisse le plus de marge au voyageur observateur; car son caractère distinctif, sublime et singulier qui lui a été imprimé par la nature, ne se retrouve nulle part.

Nous avions projeté de dîner à Pouzzoles, dont plusieurs montagnes nous séparaient encore. Il fut convenu que le duc, la duchesse et Édouard, qui connaissaient tous ces pays, iraient nous attendre, tandis que nous nous y rendrions par ces routes montueuses.

Tout le canton que nous allons parcourir maintenant s'appelait Champs-Phlégréens « Champs-de-Feu ; » à chaque pas nous allons y rencontrer des sources d'eaux minérales ou thermales.

Nous voici sur l'ancienne voie romaine, appelée *Antiniana,* qui conduisait de Naples à Pouzzoles; nous y retrouvons des traces de l'ancien pavé en pierres volcaniques; les restes d'un pont à trois arches au-dessus duquel passait cette route; un grand nombre de tombeaux la bordent des deux côtés, la plupart détruits et ne présentant que des masses ou des fragmens informes; nous en visitâmes pourtant deux assez bien conservés sur la gauche: le premier, près de l'église de

ables par la stérilité du sol, ouleur blanchâtre, et surtout eur des vapeurs sulfureuses ale.

: croit transporté tout à coup utre globe; ici rien ne ressem-désordre des lieux les plus dé-les plus sauvages, et rien ne e les beautés de la nature.

olfatara est le seul des volcans existé autrefois, et à différentes s dans les champs Phlégréens, t encore dans une sorte d'acti-st le *Forum Vulcani* de Strabon. e est elliptique, elle a onze cents long sur quatre-vingts de large. t sur différens points ses va-oussées par l'action du feu, s'é-vec violence; c'est dans les où ces vapeurs sortent avec le force que l'on place des tuiles briques pour recevoir le sel iaque qui s'y sublime.

l est moins pur que celui qu'on : au Vésuve. Les crevasses par halent les vapeurs s'appellent lles. De temps en temps on t des flocons de fumée qui nt et se dissipent dans l'air; tend presque à voir un génie le cette fumée, prendre gra-ent une forme, et apparaître egards. On trouve aussi sur les qui entourent la Solfatara de la : souvent cristallisée en aiguilles lets soyeux, que des personnes rsées en minéralogie regardent de l'alun de plume.

surprise occasionée par le ta-xtraordinaire et imprévu d'une de confusion de toutes choses, e naturellement une sorte de : quand, en frappant du pied croûte volcanique ou en jetant erre, comme nous le fîmes, dans uverture, on entend un reten-tissement dont les vibratio les immenses profondeurs d'un gouffre dans lequel les matières sont entretenues en fusion par un feu lent, et qui pourrait, en s'écroulant, engloutir les curieux qui pèsent dessus.

Mais une chose bien rassurante, sur laquelle l'abbé appelle toute mon attention, c'est la parfaite sécurité des ouvriers qui travaillent à récolter le soufre et à fabriquer l'alun.

En sortant de ce lieu, nous visitâmes l'amphithéâtre ou colysée, désigné sous le nom de *Carceri*, et dont on ne voit que le quart; le reste est enterré et couvert de plantations. Il est aisé cependant d'en reconnaître les dimensions. Dans une portion du corridor qui entoure l'arène, nous vîmes les issues par lesquelles on montait sur les gradins, et à droite sont plusieurs caves, dont une est convertie en chapelle érigée à saint Janvier, sur la supposition qu'il y a été renfermé avant de souffrir le martyre. Les murs de cet amphithéâtre sont en ouvrage réticulaire et construits en laves et en briques. Il pouvait contenir vingt-cinq mille spectateurs. Aujourd'hui le lierre et d'autres plantes parasites croissent avec activité entre les crevasses de ses antiques murailles, situées autrefois dans le centre d'une ville opulente.

Après le colysée est la maison de campagne de Cicéron. Nous sommes en face de ces fameux portiques où il composa ses questions académiques. La préférence qu'il accordait à cette retraite sur celles de Cumes et de Pompeï, les chefs-d'œuvre de sculpture grecque dont il l'avait ornée, le nom même d'académie donné à cette longue galerie, construite sur le modèle des portiques de l'*Academus* d'Athènes, rendent ces ruines d'autant plus respectables, qu'il est impossible de ne

pas y rattacher le souvenir des ouvrages de ce célèbre orateur, et les grandes époques historiques qui ont illustré et sa vie et sa mort.

Ces portiques s'élevaient au milieu de magnifiques jardins qui touchaient d'un côté à la ville de Pouzzoles, et se prolongeaient en amphithéâtre pendant une demi-lieue en face de Baïa. L'horizon est coupé par les îles, dont les formes se dessinent irrégulièrement sur un ciel toujours bleu. Au couchant, le promontoire de Misènes et les châteaux de Baïa, et vers l'Orient, dans le lointain, les montagnes de Sorrento se réfléchissant dans les vagues. Tel est ce tableau, sur lequel Cicéron étendait sa vue lorsqu'il se promenait sous ses vastes portiques, méditant des écrits immortels, et qu'il composait ses foudroyantes Catilinaires. Aujourd'hui tout est en ruines; le nom seul de Cicéron a survécu, et sauve ce lieu de l'oubli. Nulle trace du tombeau d'Adrien, qui, mort à Baïa, fut enseveli sur cette côte. Combien j'étais heureux de me trouver avec l'abbé; sans lui, obligé de prendre un *cicerone* ignorant, j'aurais erré à tâtons au milieu de toutes ces ruines. Ne pouvant citer juste, ces hommes vous jettent un nom au hasard, et l'erreur se propage; l'étranger, qui n'a ni le temps ni le goût de se livrer à une recherche approfondie, adopte ces erreurs, encore heureux lorsqu'il ne les mêle pas avec les contes les plus absurdes. Car il y en a qui, de la meilleure foi du monde, vous disent qu'Énée était un général romain qui se révolta contre le roi; que Virgile était un magicien, capitaine dans ses armées; ils montrent jusqu'à l'endroit où ce poëte disait *sa messe*. L'abbé, plein d'érudition, archéologue consommé, antiquaire, chimiste, en un mot savant, et surtout d'une complaisance à toute épreuve, avait la bont guider et de tout m'expliquer.

A la droite de la villa de Cicé le haut d'une verdoyante col fait face à Bauli, sont des brique percés de niches et d ce sont là les ruines du te Neptune. Le corps princip tourné vers la route, et le faisait face à la mer. C'est de que parle Cicéron, lorsque, nant avec Lucullus sur les sens, il lui dit : « Nous so Bauli, d'où nous voyons Pou cependant nous n'apercevons tre ami Aviano, qui peut-êt mène sous les portiques du te Neptune. » C'était dans so sacrée que les marins et les v prêts à s'embarquer venaient leurs offrandes, et invoquer le l'élément auquel ils allaient se

Auguste, partant de Pouzzo la guerre contre Sextus Pompé de mettre à la voile, offrit un sa Neptune; plus tard Caligula autant.

Mon guide me fit admirer l murailles fortes et élevées de la p nord, ainsi que leurs ornemens niches, et les débris du portiq parle Cicéron.

Dans notre fougue explorat d'une ruine à l'autre, nous auri blié que nous étions attendus, estomacs ne nous en eussent f venir. Nous résolûmes donc donner pour le moment ces lieu d'attraits, et nous tournâmes vers Pouzzoles, que Cicéron a *Puteolana* et *Cumana regna*, où entière accourait à ses bains, était le Spa de l'antiquité.

Pouzzoles (Pl. 50) est située pays le plus beau, le plus curi plus intéressant qui existe d



Pozzuoli. Tempio di Giove Serapide. *Pouzzoles. Temple de Jupiter Serapis.*



Pozzuoli. *Pouzzoles.*







Pozzuoli. Piazza. Pouzzoles. Place.



par les singularités naturelles
ol, par les chefs-d'œuvre de
l'ont couvert si long-temps,
s phénomènes de la nature ont
Il semble que les eaux, le feu,
nes, l'art et la nature se soient
l'empire de ce petit coin de la
ayant alternativement occupé,
embelli, bouleversé, sans rien
en lui que la manière d'être
qu'ils n'aient fait qu'ajouter
t de sa curiosité. Cet admi-
ton, habité alternativement
uple le plus savant et le plus
ux, ensuite par le plus riche
temps que le plus puissant,
par des tremblemens de terre
ti sous les cendres des vol-
devenu et sera toujours le
re des physiciens, et le mé-
s historiens.

mains, craignant que Pouz-
ombât au pouvoir d'Annibal,
rent une colonie sous le com-
nt de Q. Fabius, qui, crai-
manquer d'eau, y fit creuser
itude de puits, et son nom de
ia fut changé en celui de Pu-
Tacite la nomme Colonia Au-
onia, et une inscription trou-
le môle lui donne encore le
Colonia Flavia, en l'honneur
sien, pour qui elle se déclara,
n récompensa. C'est à Pouz-
e Sylla vint mourir, après
iqué.

cursions des barbares, les
ens de terre, et surtout la
éruption de la Solfatara, ont
à ruiner cette ville. Dans le
ût 1695, des pluies extraor-
ombèrent avec assez d'abon-
ur fortement endommager la
entre autres l'aquéduc qui y
les eaux. Dans quelques en-
terre s'entr'ouvrit sans qu'il
y eût tremblement de terre, et découvrit une ancienne voie pavée en larges pierres. Le vice-roi, Pierre de Toledo, ordonna de réparer plusieurs de ces dégâts, et, pour rassurer les habitans effrayés, fit bâtir pour lui-même un palais, devenu aujourd'hui une caserne.

Sur la place (Pl. 51) du marché sont deux statues en regard, dont l'une, qui passe pour celle de saint Janvier, est la statue de saint Martin de Léon, évêque de Pouzzoles en 1650; elle semble donner la bénédiction à l'autre, qu'une fastueuse inscription m'apprend être d'Egnatius Lollius, prêteur, et Augure, personnage qui m'est aussi étranger que ces deux figures le sont l'une à l'autre. Cette dernière est d'un assez beau style.

Je me serais rendu avec plus de plaisir, je l'avoue, à notre auberge que vers le port, où la duchesse voulait à toute force m'entraîner pour se venger de l'abandon dans lequel nous l'avions laissée. Puisque des antiquités l'ont emporté sur moi, nous dit-elle, la vue d'un port, qui long-temps a passé pour le premier de l'Italie, peut bien vous faire retarder de quelques instans votre repas.

Nous n'y descendîmes cependant pas, et nous nous arrêtâmes à une petite place où je vis un piédestal en marbre blanc, orné de quatorze figures en bas-reliefs, personnifiant quatorze villes de l'Asie-Mineure renversées par un tremblement de terre, et rebâties par Tibère; puis, avec un sourire malin, la duchesse me dit qu'elle se bornerait à cette vengeance.

Notre dîner fut court; les auberges des environs de Naples ne sont pas renommées pour leur cuisine. Nous mangeâmes d'excellentes huîtres du Fusaro, meilleures là que sur les lieux, parce

qu'elles arrivent à Pouzzoles arrosées de l'eau de la me , et que, mangées sur le lac même, elles sont trop douces. Ces huîtres, autrement faites que celles que nous connaissons à Paris, ont une forme si irrégulière, qu'à la première vue on est tenté de les prendre pour de petits fragmens de rochers; elles sont engraissées dans une eau à demi salée, dont la pêche appartient au roi, qui l'afferme et en retire un lucre considérable.

Pouzzoles abonde en toutes sortes de fruits, et approvisionne Naples en primeurs.

Nous voulûmes visiter la cathédrale: c'était un dimanche; nous la trouvâmes ouverte; elle est bâtie sur les ruines d'un temple dédié à Auguste, et tout entier en marbre, ainsi qu'on le lit sur le fronton; il y avait autrefois des colonnes corinthiennes dont il reste des fragmens du côté de la cour; elles soutiennent une architrave bien travaillée.

Tout le long de la route, nous avions remarqué des restes nombreux de constructions antiques, des tronçons de colonnes et des débris d'inscriptions. En continuant une trentaine de pas au delà de l'édifice appelé *Sedile de la noblesse*, nous vîmes quatre marbres de trois pieds carrés avec des inscriptions arabes gravées en relief; il est probable qu'elles recouvraient des tombeaux; elles portent différentes dates, depuis 1200 jusqu'en 1600.

En descendant de la cathédrale, nous nous trouvâmes sur le rivage, proche du môle, restauré à la moderne, et où quelques misérables barques ont remplacé cette multitude de navires étrangers qui venaient trafiquer à Pouzzoles; nous nous dirigeâmes vers le lieu dit *pont de Caligula*. Ces ruines, sujet d'une controverse assez compliquée, se composent de treize [illegible] liers et de plusieurs arches, [illegible] vingt-cinq. Le duc, fort de l'[illegible] de Suétone, me demanda si je [illegible] venais de son récit; l'abbé vo[illegible] cette citation en latin, me d[illegible] riant, moi je vais vous la faire [illegible] gue moderne, en ajoutant à [illegible] ce que d'autres auteurs n[illegible] transmis.

« Le nom de pont de Calig[illegible] est resté, a pour origine le s[illegible] extravagant que cet empereur [illegible] dans la pompe d'un triomph[illegible] sembla vouloir surpasser la d[illegible] de Xercès, et célébrer des v[illegible] imaginaires contre les Parth[illegible] Daces et les Bretons.

» A cet effet, il fit construire [illegible] de plus d'une lieue de long. [illegible] s'attachait à l'extrémité des [illegible] traversait cette partie du golfe [illegible] *Baïa*.

» Il était impossible de bâtir [illegible] profondeurs de la mer, sur u[illegible] de 2,818 toises. Il fallut donc ré[illegible] grand nombre de vaisseaux, et n[illegible] construire de nouveaux qui, [illegible] par des ancres et attachés a[illegible] chaînes, pussent permettre [illegible] dessus une route bordée de pa[illegible]

» La suspension des transp[illegible] mer occasiona une famine gén[illegible] Italie, et plus particulière[illegible] Rome; mais pour Caligula, l[illegible] reurs d'une calamité ne pouvaie[illegible] jouter à l'éclat de son triom[illegible] pompe dura deux jours.

» Le premier, l'empereur, re[illegible] la chlamyde, armé de l'épée d'Al[illegible] le Grand, et le front orné d'une c[illegible] de chêne, traversa le golfe à ch[illegible] jour suivant il revint de *Baïa* [illegible] quadrige, traînant à son char l[illegible] *Darius*, fils d'Artabane, do[illegible] otage par les Parthes; et, pou[illegible]

fût complétement ridicule, il s Pouzzoles comme un conqué- une ville ennemie prise d'as- e pompe, précédée de sacrifices ix Dieux, et particulièrement pour les consoler de sa gloire, d'une nuit, pendant laquelle nombre de feux brillèrent sur oints du golfe, et semblèrent se- puissance du triomphateur, en les ténèbres, et en réunissant i dire deux jours en un seul. pèce d'embrasement de la côte , le tableau magique d'un nmense, transformé en une feu sillonnée par des milliers es et de flambeaux, le mouve- nultueux d'une armée sur le omphal et sur la plage, l'air int de toute part du son des ns guerriers, n'étaient pas acle suffisant pour *la gloire* ula. A la suite d'un festin ux, où il s'abandonna à la plus ite ivresse, il fit précipiter ier ses amis, ainsi que les ma- nvestis des premières dignités oire, et prononça l'arrêt de s citoyens romains dont les pouvaient payer les frais de ivantable triomphe. »

ai motif de Caligula avait été par ses courtisans intimes : ne prédiction de l'astrologue , qui, voyant Tibère inquiet successeur, à cause du pen- l'il avait pour son petit-fils vé- lui avait assuré que Caïus ne is plus empereur qu'on ne le ourir à cheval à travers le golfe

inscription, trouvée dans la placée aujourd'hui au-dessus rte de la ville, atteste que les ont celles du môle qui, ren- ir les eaux, fût restauré par Antonin, et dont Sénèque a dit : « Aujourd'hui les navires alexandrins ont paru. La foule se porte sur le môle. »

En remontant par une petite ruelle, nous nous trouvâmes en face du temple de Jupiter-Sérapis (Pl. 50), long-temps enseveli sous les cendres volcaniques, et qui n'a été découvert qu'en 1750; malheureusement il ne revit le jour que pour être impitoyablement dépouillé de tout ce qu'il avait de plus précieux : les seize colonnes qui soutenaient la coupole, les statues et les vases qu'il renfermait, ornent depuis long-temps le palais de Caserte et le musée de Naples. Ce temple est inondé depuis le tremblement de terre de 1538.

Son enceinte est un carré long de cent trente-quatre pieds sur cent quinze; le temple est de forme circulaire, on reconnaît encore la place des seize colonnes de marbre rouge dont on l'a dépouillé; il reste à son péristyle trois des nombreuses colonnes qui l'entouraient; elles sont très-élevées et en marbre cipolin.

C'est encore le monument le plus curieux que l'on ait à voir à Pouzzoles; le pavé ainsi que les soubassemens étaient en marbre grec. Au centre du portique l'on voit un massif circulaire qui servait de base à un temple rond à jour, appelé *Monoptère*.

Autour de ce massif il existe encore deux vases de marbre, autrefois au nombre de douze, et deux anneaux de bronze fixés dans le pavé; ils servaient à attacher les victimes destinées à être immolées. Un seul existe en entier.

Ces magnifiques restes portent l'empreinte d'un phénomène; c'est une multitude de petits trous renfermant une espèce de coquillage que l'abbé crut reconnaître pour le *Dactylus litofagus* et le *faladus*, d'où nous con

clûmes que l'eau de la mer avait autrefois recouvert ce temple. Mais pour que l'eau de la mer fût arrivée jusque-là, il faudrait supposer qu'une partie de la ville de Pouzzoles aurait été submergée; et la tradition n'en fait nulle mention. Mais encore, comment les eaux de la mer auraient-elles pu être si considérablement élevées sur ce point?

Dans quelle confusion d'idées de tels phénomènes laissent l'esprit! quelles preuves de mouvement et de balancement dans cette portion du continent! et quelle preuve encore de la nuit, de l'ignorance et de la barbarie dans lesquelles ce pays a été abandonné pendant tant de siècles, puisqu'il manque d'annales sur de si grands événemens, qui appartiennent également à l'histoire et au naturaliste!

« Des murs ruinés conservent encore le plan des chambres qui entouraient cette partie du temple. Un assez grand nombre de pièces de marbre blanc sont accumulées et placées sur champ : elles sont percées d'une lunette qui en indique l'usage, pour recouvrir le siége des bains de vapeurs: elles étaient situées à chaque angle de l'édifice, dans deux chambres comprises dans l'alignement du sanctuaire. Ces deux chambres, sous lesquelles passait un ruisseau d'eau thermale, renfermaient un grand nombre de ces lunettes. »

« On compte trente-deux chambres autour du portique, savoir : onze de chaque côté, six à l'entrée, et quatre sur les ailes du sanctuaire : celles de droite et de gauche avaient alternativement leurs portes en dedans et en dehors du temple. Ces chambres étaient occupées par les étrangers infirmes. »

Une inscription trouvée dans le temple ainsi qu'une petite statue, attestent qu'il était dédié à Jupiter-Sérapis, adoré chez les Égyptiens, et dont le culte avait été introduit à Dicearchia par ces Africains.

« L'eau thermale à laquelle les prêtres avaient donné le nom de *sacrée*, prend sa source dans la montagne, au pied de laquelle le temple est situé. La science des prêtres consistait à administrer cette eau dans les maladies dont elle pouvait triompher, et à attribuer uniquement à son usage la guérison des infirmités; ils en faisaient remonter le principal effet à la puissance de Jupiter-Sérapis, à la dévotion des malades, et à la valeur de leurs offrandes.

» En outre, pour se plier d'autant mieux à la confiance superstitieuse des malades étrangers, Grecs, Gaulois ou Germains, le temple renfermait un grand nombre de divinités exotiques; ainsi les malades pouvaient choisir et adresser leurs prières, et surtout leurs sacrifices, à des dieux subalternes adorés dans leurs pays.

» Enfin comme dans ce temps, de même qu'aujourd'hui, beaucoup de maladies avaient leur siége dans l'imagination, il suffisait, pour recouvrer la santé, d'avoir une vision ou une révélation en songe du dieu Sérapis. »

La nuit s'avançait; il fallait songer à un gîte, retourner à Naples c'était refaire la même route pour revenir le lendemain, il était beaucoup mieux de nous arranger à coucher à Pouzzoles; ce fut à ce dernier parti que nous nous arrêtâmes. Le duc écrivit quelques lignes pour obtenir du prince de Cardito un ordre de nous recevoir dans sa magnifique villa, située à mi-côte et regardant la mer.

Le lendemain nous devions commencer par le lac Averne; cependant on nous indiqua un reste de ruines que quelques paysans baptisaient du nom de maison de *Cicéron*; mais, comparant

venirs et les reportant sur l'in-
n que nous avions lue dans le
de Sérapis, nous en conjectu-
que ce devait être le temple de
eur peu éloigné de celui de Sé-
et dont il n'était séparé que par
de route; il est à côté de celui
mphes; tous deux, au surplus,
t rien d'intéressant et parlent
'imagination..

ortant nos yeux à droite, nous
ions le mont Gauro, cité par
Galien, Lucain et Juvénal,
bonté de ses vins. Il a la forme
ne tronqué et n'offre à la vue
débris volcaniques, ce qui a
nger son nom en celui de Mon-
aro. D'un passage de Juvénal,
nclu que Cumes avait été ense-
us ses cendres; mais il est pro-
l'on a mal interprété la pensée
e.

recommencé les cultures au
ce mont.

-vis est le *Monte-Nuovo*, dont
é dans l'histoire des éruptions
ave, et qui date de 1538. Son
est de trois milles, et sa hau-
un tiers de mille. Sa formation
vrage de trois jours; il s'éleva
ruines de Tripergola; la terre
, des flammes, des laves, des
de feu s'en élancèrent; elles
ent en partie le lac Lucrin,
rent le Portus Julius et l'ancien
Pouzzoles, et détruisirent le
, dont la plupart des habitans
nt, sans aucune transition, de
rité à l'anéantissement. La mer
le plus de cent pas, et un fleuve
prit son cours jusque dans les
formant un rocher qu'il fallut
pour reformer la route. Aujour-
Monte-Nuovo est couvert d'ar-

s ne nous arrêtions pas, nous
N.

arrivâmes de suite au lac Lucrin, petit, de figure irrégulière, et qui communique à la mer par un canal couvert. Tels sont les restes du fameux lac Lucrin, chanté par les poëtes, si renommé pour ses huîtres, et dont Horace dit :

> Non me Lucrina juverint conchylia.
> HOR., *Ep. Od.* 2.
>
> Pour un pareil repas je donnerais cent fois
> Les huîtres du Lucrin et la table des rois.
> *Trad. de* DARU.

L'abbé était en train de nous parler latin, et, sans s'arrêter, allait nous citer Martial, Juvénal, et, pour peu que nous eussions insisté, tous les auteurs qui ont parlé du lac, si la duchesse ne lui eût fait observer que le latin avait pu être une langue sublime au temps d'Auguste, mais qu'elle était aujourd'hui peu appréciée par les dames. Il en convint, et continua en langue familière l'histoire que Pline rapporte de cet enfant qui avait apprivoisé un dauphin, habitant de ce lac, au point qu'il venait manger dans sa main, et le laissait monter sur son dos pour se transporter de Pouzzoles à Baïa, ajoutant que ce fait, après avoir excité l'étonnement de la multitude, était devenu si familier qu'on n'y prenait plus garde.

Autrefois le lac Lucrin était réuni au lac d'Averne par une tranchée, ouvrage d'Agrippa, qui, suivant le récit de Suétone, employa vingt mille esclaves à ouvrir une communication avec la mer, et jeter les fondemens du port Jules. Cette tranchée n'existe plus.

Le lac Averne (Pl. 52) est ovale, et présente un circuit d'une lieue et demie; ses eaux limpides sont douces, et sa profondeur à peu près de cent cinquante toises. Aucune émanation insalubre ne s'exhale de ses eaux. Le saule et d'autres arbres bordent son contour.

Ses bords sont émaillés de fleurs, et ses délicieuses rives sont peuplées de maisons de campagne. C'est cependant du lac Averne que Virgile fait la description suivante :

. . . . Tuta lacu nigro nemorumque tenebris,
Quam super haud ullæ poterant impunè volantes
Tendere iter pennis, talis sese halitus atris
. . . .
Undè locum Graii dixerunt nomine Avernum.
Æn. *Lib.* VI, v. 237.

. . . . Autour, des bois affreux,
Les eaux d'un lac noirâtre en défendent la route!
De ce gouffre infernal l'impure exhalaison
Dans l'air atteint l'oiseau frappé de son poison ;
Et de là, par les Grecs, il fut nommé l'Averne.
Trad. de DELILLE.

Il est difficile d'accorder cette description avec l'aspect de ces lieux aujourd'hui. En admettant que l'eau étant venue subitement prendre la place du feu et remplacer le cratère d'un volcan, les matières bitumineuses et sulfureuses, non encore détruites entièrement et mises en contact avec ce nouvel élément, occasionèrent des exhalaisons méphitiques qui donnaient la mort à toute créature vivante, et particulièrement aux oiseaux. En outre, les bords n'étant pas aussi élevés qu'ils le sont maintenant, une grande quantité d'arbres croissaient sur les bords de l'eau, et s'opposaient à ce que les vapeurs humides pussent s'élever et se perdre dans l'atmosphère. Baïa par cette raison était malsain. Agrippa en faisant abattre ces forêts assainit l'air, et rendit un service au pays.

Tout auprès de l'Averne, nous vîmes les vestiges du canal que Néron avait entrepris de faire creuser pour aller en barque de Baïa à Ostie. Ce canal, dit Suétone, entrepris pour éviter les risques de la mer, devait avoir cent soixante milles de long, et être assez large pour que deux galères à cinq rangs de rames pussent y passer de front ; mais le manque de fonds l de l'interrompre.

A la gauche du lac sont les d'un temple, d'Apollon pour gaire, et de Pluton pour les ico phes qui réclament pour ce di tecteur de l'Averne les honne cette dédicace, avec d'autant justesse que Tite-Live nous a qu'Annibal, arrêté à Pouzzol son armée, visita le lac Aver pour attirer à son parti les h de ces contrées, en se conformer croyance, ordonna un sacrifice ton, divinité protectrice du li

Vestibulum ante ipsum primisque
Luctus et ultrices posuere cubilia
Æn. *Lib.* VI, v.

Devant le vestibule, aux portes des en
Habitent les soucis et les regrets amer
Trad. de DELILLE.

Sur le bord opposé au ter Pluton, au milieu d'arbrisseau fus, on découvre l'entrée d'un rain connu sous le nom de G la Sibylle :

Spelunca alta fuit, vastoque immanis
Scrupea. . . . .
Faucibus effundens supera ad convexa
Æn. *Lib.* VI, v. 238

En un lieu sombre où règne une morne
Sous d'énormes rochers, un antre ténél
Ouvre une bouche immense. . . . . .
L'œil plonge avec effroi sous sa profon
Trad. de DELILLE.

« L'entrée de cette grotte, description de Faujas de S n'est rien moins qu'imposant terrissemens l'ont rendue basse, jusqu'à obliger de mar double ; ensuite elle s'élève et ble à celle de Pausilippe, sinon est moins élevée et moins larg elle devait lui ressembler abs avant qu'on eût creusé de



Lago Averno. *Lac d'Averne.*

A droite Grotte dite de la Sybile



Baja. Tempio di Venere. *Baia. Temple de Venus.*



ière. On ne peut pénétrer t dans celle-ci que jusqu'à leur de deux cents pas envitrouve vers l'extrémité, à ne petite porte qui commues bains, dans lesquels on t par une longue rampe, et rrive qu'en se faisant porter aules des *ciceroni* qui vous ent avec des torches.

doute une grande partie de ains se trouvent perdus par nt qui en a obstrué les com- s, car il ne serait pas vraiqu'on eût fait des dépenses les pour arriver à deux baiui sont dans la seule pièce qui reste encore décorée et stuc, avec une corniche. st que tiède, mais la vapeur chaude que l'eau; aussi y ux lits à l'usage des étuves. ne nous a pas paru assez r qu'elle pût servir mainteusage; mais il est à croire anciennement ces restes de ouvaient rendre des exhalaichaudes.

ste, l'excès de difficultés surour se procurer de pareilles eut donner une idée du prix recs ou les Romains metısage qu'ils en faisaient; car ile de décider si cette grotte, souterraine, est un ouvrage l'autre de ces deux peuples. e répandu sur ce lieu, d'aictions de Virgile, peut au iquer que de son temps il ancien, puisque la seule androit au merveilleux. »

être sortis de ce souterrain oir trouvé *ni remords, ni is*, nous remarquâmes que n était sur Tritoli, et qu'il u près hors de doute qu'il ait jamais communiqué avec l'ant[illegible] la sybile de Cumes, dont la situa[illegible] est toute opposée. Son entrée est p[illegible] tement déblayée et facile.

Chevauchant sur nos ânes, nous gravîmes une colline sur laquelle est le chemin qui conduit à Cumes, située à peu de distance. On y va facilement en voiture de Pouzzoles, en suivant la voie domitienne. Cette ville, ancienne colonie grecque, était bâtie sur une colline isolée. Elle était entourée par la mer d'un côté;

Et tandem Euboicis Cumarum allabitur oris.
Én, *Lib.* VI, V. 2.

De Cumes, enfant d'Eubée, ils ont touché les eaux.
Trad. de Delille.

de l'autre par deux lacs, assise sur un rocher élevé, et défendue par deux forts; situation qui l'avait rendue formidable, et l'avait mise en état de résister à Annibal, ainsi qu'à d'autres ennemis non moins redoutables. Les historiens vantent sa puissance et son luxe; elle tomba au pouvoir des Romains l'an 416 de Rome, et fut déclarée colonie sous Auguste. Sa destruction date du treizième siècle: alors, devenue l'asile des corsaires et des brigands qui infestèrent le royaume de Naples, elle fut renversée de fond en comble. Parmi les monumens découverts à Cumes, un des plus anciens était le tombeau de Tarquin le Superbe, qui, après avoir été banni de Rome, vint y mourir. Pétrarque l'y a vu et en parle dans son Itinéraire. Ce tombeau a été transporté à Naples. Un autre monument est l'*Arco-Felice*, ancienne porte de la ville, de fabrique réticulaire, haute de soixante pieds, et large de vingt. Tout à côté est une grotte découverte en 1688, de cinquante pas de long sur dix de large. On dit que c'était une conserve d'eau.

...o d
...ont à
...ochâme
...s'élève au
...a renversé
...ait. On lit e
...sur la table du
...PATRIE, TU N'AURA
Nos yeux s'humectè
souvenir de la ver
vainqueur d'Annibal.
...du sépulcre, si
...des superbes mau
...hommes inconnus qu
...servait à redoubl
...ment. Nous n'osâ
...poser sur le tombeau
...nous assîmes à sa
...religieux silence, c
...ssions été au pied d

Revenant à nos idées
...cherchâmes les ruines
d'Apollon, où Énée vin
...Virgile, il est dû

Dædalus, ut fama est, fugien
. . . .
Redditus his primùm terris, tib
Æn. Lib.





Lago d'Agnano e Grotta del Cane. *Lac d'Agnano et Grotte du Chien.*



Saluchi del. *Andre dir.*

Cuma. Grotta della Sibilla. *Cumes. Grotte de la Sibylle.*

Minos fuyant la cruauté,

. . . .

un beau temple, ô dieu de la lumière !

Trad. de Delille.

ues antiquaires, nous dit l'abbé, que ce soit dans ce temple que it la sibylle. Saint Justin, qui ent soixante-dix ans après Virirme avoir vu l'édifice consacré sibylle. C'était une basilique dans le roc, et d'où la prêtresse es oracles. Il dit que les Cui montrèrent trois baignoires nt creusées dans la pierre et s à son usage; elle se revêtait obe de lin, entrait dans la out à côté, où était un petit et là prononçait ses décrets. stin affirme en outre avoir vu su en bronze où l'on conservait res.

Euboicæ latus ingens rupis in antrum,
ducunt aditus centum, ostia centum.

Æn. Lib. vi, v. 42.

fut taillé dans les rocs eubéens,
rges chemins, où cent portes conduisent.

Trad. de Delille.

vîmes dans la partie orientale lline une grotte qui commupeut-être autrefois avec les ges chemins, mais qui à précommunique plus qu'avec la où elle a son ouverture; d'un ficile. (Pl. 53.)

r s'avançait, nous revînmes à du Prince de Cardito, en visie autre petite caverne auprès o-Felice, et appelée grotte de *di Pace*, faite pour communi-Cumes au lac Averne, en évimontagne. J'y ramassai un morplomb de figure ovale, un peu peu près d'une once et demie equel nous reconnûmes des tralettres gravées; j'en fis cadeau , pour qui ce fut un véritable trésor, car il crut y reconnaître un de ces glands que les Romains lançaient avec la fronde en bataille rangée; seulement il se trouva en défaut lorsque nous le priâmes de nous expliquer les lettres que nous y distinguions. Il nous avoua qu'elles lui étaient totalement inconnues; il me remercia avec l'enthousiasme d'un antiquaire, et me promit d'en enrichir son musée.

Nous nous séparâmes après souper, en nous donnant rendez-vous au lendemain, pour achever ce qui nous restait à visiter sur cette plage où tout montre l'activité de la nature, mais une activité qui se dévore elle-même, une vivacité fébrile qui consume le sujet dans lequel elle brille, où le sol est une fournaise, où la terre, quand elle est frappée, exhale des vapeurs brûlantes, où partout les ruines du temps et de l'homme sont mêlées à des fragmens d'une création violente, et les amphithéâtres d'Auguste, la villa de Cicéron, les autels de Caligula identifiés dans des masses de marbre sculpté et renversé, sont semés au milieu des volcans éteints de Pouzzoles, où chaque rocher, chaque coin de terre, est le registre d'un crime ou la marque d'une aventure.

Le lendemain chacun fut exact à l'heure indiquée, et nous partîmes; arrivés aux bains de Tritoli ou de Néron, qui sont des étuves brûlantes pratiquées dans l'épaisseur de la montagne, nous entrâmes dans les deux salles qui sont le plus près du rivage; nous vîmes dix baignoires dégradées, et des niches dans lesquelles étaient, nous dit-on, des statues qui indiquaient de la main le nom des maladies dont ces bains guérissaient; les murs en étaient revêtus de stuc avec des bas-reliefs.

L'on raconte que trois médecins de Salerne, furieux de l'efficacité de ces

bains, résolurent de s'embarquer une nuit et vinrent débarquer à Baïa, les détruisirent de fond en comble, puis se rembarquèrent, firent naufrage et périrent près de Capri. Denis de Sarno rapporte que dans le palais de Ladislas, il existait un marbre retrouvé dans le lieu qu'on nomme les *Trois Colonnes*, portant une inscription qui donnait le nom de ces trois médecins.

Gravissant la montagne, nous nous trouvâmes en face des étuves supérieures; on y pénètre par plusieurs grottes. La plus profonde, qui a deux cent vingt-quatre pieds, descend, par une rampe très-étroite, très-rapide et très-glissante, jusqu'au niveau de la mer; on y trouve une source si brûlante, qu'il est impossible d'y tenir un seul instant la main, et, quoiqu'elle ne bouille pas, les œufs y cuisent en peu de temps; cette grotte, qui n'était autre que les fameux thermes de Baïa, au midi du lac Averne, est percée dans un tuf très-dur, dont la vapeur s'exhale de tous les points; il est difficile de comprendre comment cet ouvrage a pu s'exécuter, à cause de l'excès de la chaleur qu'on y éprouve; à peine y est-on cinq minutes qu'on se trouve inondé, soit de sa propre sueur, soit de la vapeur humide qui transpire de tous les côtés dans cet antre effrayant.

Cette source alimentait les bains délicieux de Néron, qui ont été décrits si fastueusement par les historiens du temps.

La montagne contient un si grand feu intérieur, que la chaleur se fait sentir à plusieurs toises en mer, et que le sable, quoique continuellement rafraîchi par la vague, est encore chaud au toucher, et devient brûlant dès qu'on y enfonce la main.

C'est à ces débris qu'est réduit aujourd'hui le fameux palais de Néron, où il avait ajouté à la riches[se]
magnificence tout ce que la v[...]
de recherche. Il n'en reste [...]
quelques débris suspendus q[...]
cent à chaque instant de s'é[...]
d'aller rejoindre leurs fonda[...]
la mer couvre maintenant, [...]
elle ne pouvait assez laver l[...]
qui y furent projetés ou don[...]
théâtre.

C'est là que ce monstre fi[...]
mère qu'il avait reléguée à [...]
qu'avec tous les signes de la p[...]
tueuse tendresse il la recon[...]
rivage, et que, l'embrassant[...]
ment, il ne s'arracha de ses [...]
pour l'embarquer sur la super[...]
où elle devait périr.

Les bains de Néron ont i[...]
M. Casimir Delavigne quel[...]
de ses plus beaux vers :

Ces temples du plaisir, par la mort [...]
Ces portiques, ces bains prolongés so[...]
Ont vu Néron caché dans leurs grottes [...]
Condamner Agrippine au sein des vol[...]
Au bruit des flots roulant sur cette voû[...]
Il veillait, agité d'un espoir parricid[...]
Il jetait à Narcisse un regard satisfait[...]
Quand, muet d'épouvante et tremblan[...]
Il apprit que ces flots, intrumens d[...]
Se soulevant d'horreur, lui rejetaient [...]

De là on arrive bientôt à Baï[...]
d'un golfe circulaire. (Pl. 52.) [...]
me, et les matières volcaniques [...]
posent la montagne à laquell[...]
adossée, démontrent assez l'o[...]
ce lieu, qui fut autrefois un v[...]
en juger par la quantité de rui[...]
y rencontre, on peut penser [...]
commençait là où finissait Po[...]
c'était moins une ville qu'un v[...]
licieusement situé, et consacr[...]
sir et à la volupté, où l'opule[...]
rassemblé tout ce qu'il était [...]
d'ajouter de délices à la plus [...]
ture. Les Romains avaient [...]
bains un goût qui tenait de la [...]

ient la plus grande magnifi-
x édifices qui y étaient destinés.

canda marmora
ipsum funus, et sepulcri
mor, strais domos;
Baiis obstrepentis urges
overe littora,
cuples continente ripa.
Hor. *Lib.* II, od. 15.

uit disparaît, l'astre des nuits lui-même
t voit pâlir son disque radieux,
ites tailler des marbres précieux,
ouchez à votre heure suprême!
élever un palais fastueux,
e tombeau qui s'ouvre sous vos yeux!
Trad. de Daru.

al ne sait quels éloges donner
té de ce rivage; enfin Properce,
et tous les poëtes de l'antiquité
devoir le célébrer dans leurs

orbe sinus Baiis prælucet amœnis.
Hor., *Ep.* I, *lib.* 1, *v.* 116.

n'est pas sur la terre
ite de Baie, un site qu'on préfère.
Trad. de Daru.

s ces choses m'étaient dites à
se par l'abbé, qui n'osait plus
er à citer du latin à haute voix.
isinage de Pouzzoles, et la mul-
es temples qui s'y trouvent, ont
eler de ce nom trois ou quatre
qui probablement avaient une
estination, et devaient être de
otondes, servant de lieux d'as-
ou de jeux. Ils étaient attenans
les de bains, ce qui nous con-
ns l'idée de leur usage profane.
remier porte le nom de temple
us Génitrix (Pl. 52), et conserve
la demi-circonférence d'une ro-
La voussure est construite en
et la voûte en tuf; mais les or-
intérieurs et extérieurs ont dis-
ls consistaient en un revêtement
re, dont on trouve encore quel-
orceaux garnis de leurs attaches
ze. Il est probable qu'à côté de
otonde étaient les bains et les ha-
bitations de ces femmes qui trafi ient de leurs charmes, et que l'on nommait *ambubajæ;* nom qui s'étendit ensuite à toutes les chanteuses et danseuses. Suétone en parle dans la vie de Néron.

L'édifice désigné sous le nom de temple de Mercure est aussi une vaste rotonde de plus de cent pieds de diamètre, dont la voûte à jour, dans le centre, est percée de quatre fenêtres. Ces thermes auraient été un caldarium. Cependant la tradition en a fait un temple consacré à Mercure, sous le nom de Truglio, tirant son étymologie de *trullus*, rond, qu'on lui donna à cause de sa coupole.

Toujours, dans la même direction, est le temple de Diane Lucifère.

Plus grand que les deux précédens, il est également situé sur le bord de la mer. Tout donne à croire que, de même que les autres, c'était une piscine ther male, à en juger par les conduits d'eau aujourd'hui à découvert. Les murs, au trefois revêtus en marbre, sont nus; cette ruine est attenante à nombre de galeries devenues presque souterraines par les atterrissemens, à la suite desquelles on en rencontre d'autres appelées chambres de Vénus, à cause des bas-reliefs voluptueux et même licencieux dont les murailles et les frises étaient décorées.

Sur la droite de Baïa, et attenant au rivage qui borde la mer, est un édifice connu sous le nom de tombeau d'Agrippine; on y pénètre à l'aide de torches, par une entrée assez étroite. D'après sa construction, il nous semblait beaucoup plus naturel de croire que nous avions sous les yeux un théâtre plutôt qu'un tombeau: c'est, du reste, l'opinion de beaucoup d'antiquaires. Cependant, tant qu'on viendra à Baïa, on ira voir là le *tombeau d'Agrippine*, quoiqu'elle ait été enterrée sur la hau-

teur, près du chemin de Misène et de la maison de César.

A peu de distance de ces lieux, on voit dans la mer des ruines du temple élevé en l'honneur d'Hercule, d'après la croyance où l'on était que ce fut là qu'il déposa les bœufs qu'il avait pris en Espagne. On dit même qu'au fond de la mer sont des restes du chemin qu'il construisit, et dans lequel il les fit passer.

Pour nous rendre à Bauli, aujourd'hui Baccola, nous montâmes un petit sentier qui nous conduisit à la route du *Mercato del Sabbato* « Champ du Sabat »; elle est entre deux files de sépulcres ruinés.

Il est certain que là furent les tombeaux de la ville; quelques inscriptions qu'on y a retrouvées indiquent la sépulture de personnages célèbres, peut-être même les cendres d'Agrippine y reposent-elles.

Le village de Baccola peut contenir environ trois cents habitans, dont la plupart ont pour demeure ces tombeaux.

Enfin nous voici à la Piscina Mirabile, un des monumens les plus magnifiques que nous aient laissés les Romains pour attester leur grandeur; sa construction remonte au temps où Pison commandait la flotte des Romains dans le port de Mare-Morto à Misène, d'autres l'attribuent à Lucullus, d'autres, à plus juste titre, à Agrippa, qui acheva le port commencé par Jules-César. On est effrayé en pensant aux frais énormes qu'on a dû faire pour y amener les eaux de plusieurs milles de distance à travers tant de montagnes et tant de difficultés à vaincre.

Sa forme est un carré long de deux cent seize pieds sur quatre-vingt-dix-sept, et sa voûte est portée par quarante-huit pilastres disposés en quatre files de quadruples arcs
hauteur extraordinaire; son
recouvert d'une couche de st
très-dure, formée par le dé
eaux, a contribué autant que sa
construction à sa conservation
escaliers descendent jusqu'au
au milieu une cavité ou alvéol
rant et rassemblant le limon q
vait s'y amasser, en facilitait l
tion.

Du côté où arrivaient les
cette stalactite a jusqu'à huit
d'épaisseur, tandis que, par
gradation successive, à l'extrém
posée elle n'a plus qu'une li
voûte a treize ouvertures par o
être on puisait l'eau.

A quatre pas de la piscine
trouvâmes les Cento Camerell
l'entrée est un vestibule en
croisées, soutenu par onze pi
nous descendîmes dans un sout
intéressant seulement par l'idé
dépendait du palais de Jules-
On a formé cette conjecture
qu'au-dessus se trouvent des p
mosaïque, indiquant des traces
tribution qui ne permettent
douter qu'ils ne fussent les font
d'un édifice considérable, en
temps qu'ils auraient servi à ren
les esclaves.

J'admire, en vérité, nous dit
chesse, la patience et la minutie
portent certains érudits à nous r
la tête de leurs recherches puérile
en venir à savoir si ces arceaux
servir de magasins, de prisons
fosses à grain; convenez que
sommes trop peu initiés à la v
anciens pour pouvoir décider
nos habitudes, et dans le fond
importe peu, à la vue de ces
humides et de ces murs dégrad
le temps, qu'ils aient pu servi



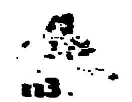




Ischia



Campi Elisei. *Champs Elysées.*



ou tel usage ; qu'en visitant un temple on cherche à deviner à quelle divinité il était consacré, je le conçois, je l'approuve ; mais à propos de ces arceaux, qu'on ait écrit des volumes, c'est ce que je ne concevrai jamais. Cela fut dit au moment où l'on éteignait la dernière torche qui nous avait servi à les visiter.

L'intervalle qui existe entre le promontoire de Misène et la dernière pointe de Baïa est occupé par deux bassins séparés par une digue naturelle qui, rompue au milieu, a été réunie par un pont à trois arches, bâti en lave et en pierre volcanique, et si fortement construit, qu'il est encore intact. Ces deux bassins sont remplis par les eaux de la mer, il en résulte un port et un arrière-port encore plus grand, dont les eaux sont toujours calmes ; c'est là qu'était la flotte romaine sous Auguste, c'est là aussi que commandait Pline le naturaliste lors de la première éruption du Vésuve. La ville de Misène était au bas du promontoire. Tite-Live en parle en disant qu'après la bataille de Cannes, Annibal s'avança jusqu'à Pouzzoles, Cumes et le cap Misène ; une inscription, conservée au musée, indique qu'Auguste y établit une colonie romaine, et nous y vîmes une grande piscine et les ruines d'un théâtre sur le bord de la mer ; ces ruines consistent en un demi-cercle, l'emplacement des gradins, et deux corridors, dont l'un va aboutir au port.

Cet arrière-port, aujourd'hui Mare Morto, est évidemment un ancien cratère.

CHAMPS ÉLYSÉES Pl. 54.

Devenêre locos lætos, et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.
Largior hîc campos æther, et lumine vestit
Purpureo : solemque suum, sua sidera nôrunt.
Æn., *lib.* VI, *v.* 639.

Des vergers odorans l'ombre voluptueuse,
Les prés délicieux et les bocages frais,
Tout dit : Voici les lieux de l'éternelle paix !
Ces beaux lieux ont leur ciel, leurs beaux jours, leurs étoiles,
Là de plus belles nuits éclaircissent leurs voiles.
Trad. de DELILLE.

C'étaient les Champs-Elysées des Anciens que Virgile chantait ainsi, et c'est sur cette *Mare Morto*, autrefois Stygia Palus, Marais du Styx, qu'il avait placé l'inexorable Caron et sa barque, destinée à transporter les âmes à leur destination. Celles des réprouvés étaient déposées près de l'Achéron, Palus Acherusia, aujourd'hui lac Fusaro, où elles étaient condamnées à des tourmens perpétuels, et les âmes bienheureuses restaient dans ces Champs-Élysées à l'ombre des bosquets de lauriers, d'arbres chargés de fruits, s'enivrant du parfum des fleurs dont les prairies étaient émaillées.

Rien de plus propre à l'inspiration que ces lieux qui joignent à la beauté du site la température la plus douce ; l'aspect riant des collines qui les entourent et la fertilité du sol réalisent les brillantes fictions des poëtes. On conçoit qu'ils les aient choisis pour l'éternelle résidence et la récompense des justes.



Ému par la poésie de mes souvenirs, je voulus chercher ce fameux fleuve Styx; mais, hélas! je ne trouvai à sa place qu'un petit ruisseau qui serpentait lentement au milieu des joncs, et formait un marais. C'est pourtant là que Virgile fait aborder son héros conduit par la sibylle Déïphobe, qu'il lui fait rencontrer Palinure, et où le vieux Caron le reçoit dans sa barque.

Ecce gubernator sese Palinurus agebat,
Qui Libyco nuper cursu, dum sidera servat,
Exciderat puppi, mediis effusus in undis.
En., *lib.* VI, *v.* 338.

Palinure comme eux avait fini ses jours;
Des astres de la nuit il observait le cours,
Lorsqu'il tomba plongé dans la liquide plaine.
Trad. de Delille.

Ces fictions avaient probablement une réalité pour fondement, car toute cette terre était consacrée aux sépultures, dont on voit encore des restes considérables; on y transportait les cendres ou les corps des habitans de Misène, et comme il fallait traverser ce ruisseau pour y arriver, le batelier avait les mêmes fonctions que celles attribuées à Caron dans les enfers.

Portitor has horrendus aquas et flumina servat
Terribili squalore Charon. . . . .
En. *lib.* VI, *v.* 298.

L'effroyable Caron est nocher de cette onde.
Trad. de Delille.

Et dans le fait, tout autour du lac nous trouvâmes des débris de tombeaux antiques, quatre dalles qui avaient porté des colonnes, et une partie circulaire assez grande qui pourrait bien avoir été un temple.

L'abbé me parla d'une opinion entièrement opposée à la sienne, celle des commentateurs qui placent Caron à l'Achéron. Si cela est, ce batelier rendait le même service aux morts de Cumes, que l'on transportait de même aux Champs-Élysées, sé[...] à égale distance de cette vill[...] Misène, et qui pouvait le[...] commune. Pour y arriver de [...] on passait l'Achéron, et de Mi[...] fleuve Styx.

Navita quos jam indè ut Stygiâ prospexit [...]
En. *lib.* VI, *v.* [...]

Le nocher, qui du Styx fendait alors les [...]
Trad. de Del[...]

Les Romains avaient autre[...] phare sur le sommet du mont [...]sène, attaché à la terre ferme [...] isthme si étroit, que dans un [...] il n'a pas vingt pas de largeur.

C'est au bas de ce mont, [...] nommé par Énée, et dans une [...] anse formée sur la mer Thyré[...] qu'est la grotte Dragonaria, en [...] l'île de Procida.

Monte sub aerio, qui nunc Misenus ab [...]
Dicitur, æternumque tenet per secula n[...]
En., *lib.* VI, *v.* [...]

Et ces bords, ô Misène! ont conservé [...]
Trad. de Delil[...]

Nous eûmes la curiosité de [...]rendre, et faisant signe à une [...] de pêcheur qui s'approcha, no[...]cutâmes ce projet.

Cette grotte ou caverne nou[...] cinq corridors de différente lo[...] celui du milieu a deux cent vingt[...] pieds, les autres sont égaux en [...] et n'en ont que cent soixante-di[...] largeur est de quatre pas, sur u[...]teur de vingt pieds. Douze gros p[...] la soutiennent, et forment ce[...]dors, dont la construction rét[...] atteste l'antiquité. La traditi[...] qu'elle soit dûe à Néron, qui e[...] fait un réservoir pour les eau[...]males de Baïa; mais l'abbé, [...] son système, attribue avec [...] à Agrippa tous les ouvrages e[...] dans ces parages. Il veut que

roir pour la flotte des cent
mmes rassemblés à Misène,
Piscina Mirabile n'aurait été
serve, dans le cas où les eaux
ragonaria se seraient per-
te grotte est remplie d'incrus-
n stalactites produites par
de ces eaux qui filtrent con-
ent, et forment une espèce
ne.

rds en sont difficiles, et comme
point de plage, notre barque
ée à la roche, d'où, grimpant
tit escalier assez raide et taillé
f, nous essayâmes de parcou-
tte ; elle est voûtée, et le som-
voûte était autrefois couvert

u après sont les ruines d'un
ti par les premiers chrétiens,
eur de saint Sozio, et détruit
rbares en 850.

e et Tacite parlent aussi d'une
Lucullus, située à Misène, et
antiquaires croient reconnaî-
estiges entre le théâtre et la
grotte. C'est là qu'au rapport d
tone vint mourir Tibère.

« Tibère se soutint encore que
temps, après s'être fait transporter
sène.... Résolu de retourner à quelque prix que ce fût à Capri, mais retenu par la tempête et par le redoublement de sa maladie, il mourut peu après dans la villa de Lucullus. »

En suivant cette plage dans la direction de l'ouest, nous serions allés à *Miliscola* « Militum Schola. » C'était le champ de Mars de l'armée, ainsi que l'atteste une inscription ; c'est aussi le lieu de la célèbre entrevue des triumvirs Octave et Antoine, lorsqu'ils traitèrent avec Sextus Pompée ; nous eussions visité le *Monte Procida*, que le chanoine Jorio prétend être le mont de Misène, d'après une découverte faite en 1808 de tombeaux et d'une inscription en l'honneur de Félix, évêque de Misène ; mais cette opinion paraît encore trop hasardée. L'abbé se contenta de m'en parler et de me vanter les vins de cette montagne, qui sont très-renommés.

ISCHIA, PROCIDA.

visité Pouzzoles, exploré le
que les vers de Virgile ont
lisé ; accompagné de mes poé-
lusions, j'avais vu l'Achéron
ne, et pénétré dans l'antre de
le ; j'avais foulé ce sol, jadis
le monumens fastueux, main-
nché de débris informes, écouté
e de ces ruines, et frémi de
n de ce domaine de la pensée.
Il me fallait une distraction pour dissiper la tristesse qu'inspire la vue des vestiges de l'antiquité ; je résolus d'aller à Ischia, qui est aujourd'hui pour Naples ce que Baïa était pour les Anciens, le rendez-vous de la bonne société pour ses bains d'eaux minérales, et d'exécuter ce voyage par terre, ainsi que le disent plaisamment les Napolitains : pour cela, on va en voiture

u'aux Bagnoli, où l'on trouve une ue sur laquelle on traverse le de mer appelé canal de Procida, rge de quatre à cinq milles. Ces ques vont à voiles et à rames. Ce t sur un de ces esquifs que je me iai au perfide élément qui, à mon rt, était calme et uni comme une e, et dans lequel se reflétait le plus u clair de lune. Je contemplais ce rissant spectacle, et les vers de Lartine se présentèrent à ma pensée :

el, ouvre ton âme à ces torrens de vie ;
par tous les sens les charmes de la nuit :
ivrer d'amour son ombre te convie ;
dans le ciel s'élève, et te conduit.
nt sous le ciel tout repose, ou tout aime :
vague en ondulant vient dormir sur le bord ;
fleur dort sur sa tige et la nature même
s le dais de la nuit se recueille et s'endort.

Au moment où j'étais sous le charme de cette délicieuse poésie, l'impétueux *scirocco* vint changer la scène aussi rapidement qu'un coup de sifflet change celle de l'Opéra : il amoncela des nuages qui tirèrent un rideau sur toute la nature. La pluie survint, la mer fut tourmentée, quelques éclairs apparaissaient de temps en temps, ne laissant tomber sur le tableau que j'avais sous les yeux que quelques reflets de lumière; deux ou trois voiles blanchâtres se montraient seules aussi imprudentes que nous ; la tourmente fut forte, mais elle ne dura pas, nous abordâmes au Bourg d'*Ischia*.

Cette île (Pl. 54), la plus grande et la plus considérable de celles qui sont dans le golfe de Naples, s'est longtemps nommée Pythécuse, nom que les uns font dériver, on ne sait pourquoi, de la quantité de singes qu'elle renfermait, et dont quelques autres attribuent l'étymologie aux vases de terre dont on y rencontre beaucoup de fabriques. Homère, Pindare et Virgile l'ont nommée *Inarima*. Aujourd'hui

ɛt industrieux; mais ce qui l'a : célèbre, ce sont ses sources minérales, ses bains chauds et ıves de sable; on y trouve onze s d'eau froide et trente-cinq chaudes.

s ces détails me furent donnés Francesco, pour qui j'avais une de recommandation de notre Paolo, et chez qui j'allai pasuit.

rancesco est une espèce de sauricain qui déteste les Français, depuis 1806, a abandonné Naur venir s'enterrer vivant dans Ce fut une chose plaisante que ir me combler de politesses par isance pour D. Paolo. Il me de me montrer le lendemain es curiosités de l'île.

ndemain arriva; alors, suivant es de l'hospitalité, il s'apprêta ompagner; je crois, au reste, lgré sa misanthropie il n'était ıé de faire un peu diversion à ıonotone et triste qu'il a adop-ɔommença par me dissuader de à la ville d'Ischia, me disant ı n'y voit plus que les ruines : bâtie dans le moyen-âge, et : par l'éruption de l'Épomée , qui mit toute l'île en feu penux mois. J'acquiesçai d'autant ontiers à cet avis, que, pour ir une ancienne cathédrale, èché, quelques paysans, et ɩuantaine de soldats invalides, ait pas la peine de franchir des ıussi difficiles, et que, pour rendre, il aurait fallu gravir nent un rocher de lave. Nous rnâmes à visiter le Bourg très-:t bien bâti. Les rues en sont lroites et ornées de plusieurs s d'une eau vive qui prend ans l'Épomée: nous montâmes N.

sur des ânes, et nous er course dans le pays. Di sent pour faire le tour ent

A notre sortie du Bourg, nous vîmes avec intérêt le champ de lave de l'*Arso*, formé par l'éruption qui engloutit cette nouvelle Herculanum, et qui est une éminence d'environ cinquante pieds, séparant le Bourg des Bains. Cette lave, après cinq cent trente ans, garde encore son aspect effrayant et triste; combien de siècles encore pour la rendre à la végétation! De ce champ, nous descendîmes dans une plaine qui s'étend de la mer jusques au pied des deux anciens volcans. A gauche est une jolie villa qui appartient au roi, et à droite le *Lago d'Ischia*, isolé de la mer par un banc de sable de cinquante pieds de large. Avant d'y arriver, nous trouvâmes les Bains qui donnent leur nom à un petit hameau situé dans cette plaine, et qui sont alimentés par deux sources très-abondantes d'eaux chaudes.

Nous étions pressés d'arriver aux *Etuves de Castiglione*, construites immédiatement au-dessus d'ouvertures par où s'échappe du sein de la terre une vapeur chaude. On y vient prendre des bains de vapeurs dans une fosse à peu près de hauteur d'homme. Dans ces environs sont les ruines de plusieurs grands édifices antiques, de piscines et de réservoirs qui ont appartenu à l'ancienne ville des Eubéens, détruite par l'éruption de Rotaro.

Poursuivant notre route, nous passâmes par Foria, autre village assez riche, et où nous nous arrêtâmes un peu pour nous reposer. Foria offre l'image de l'aisance et quelquefois du luxe. Après une demi-heure nous reprîmes notre route droit à l'Épomée. Nous voilà donc sur le faîte de cette vaste pyramide dont nous avons fait le tour, en décrivant une spirale des bords

a mer jusqu'au point culminant. scendus de nos paisibles montures, bon anachorète nous reçoit à la porte son ermitage; il nous conduit par corridor obscur sur une petite terse ouverte et située au bord d'un précipice. Il est impossible d'éprouver une sensation plus vive, et une plus agréable surprise que celle que nous cause nouveauté de la scène qui se présente s regards. La montée longue, mais uelle de Foria jusqu'au pic, nous empêchés d'apprécier la véritable n de cette montagne. Notre vue asse le territoire de *Casamice*, hia, de *Lacco*, de Foria, et des petits villages et hameaux semés sur la montagne même. L'île entière, vue de ce sommet, ressemble à une miniature, et présente les couleurs les plus brillantes et les teintes les plus harmonieuses. L'ermitage est entièrement taillé dans le roc, à l'exception de la seule façade de la chapelle qui est en maçonnerie. Le petit sanctuaire conserve sa simplicité primitive, malgré sa renommée de pèlerinage qui y attire toujours un concours très-nombreux. Le paisible habitant de cet antre mène une vie contemplative dans cette retraite la plus propre à nourrir les sentimens les plus purs, il y est pour ainsi dire placé entre le ciel et la terre.

Au lieu de descendre en droite ligne, nous fîmes le tour du reste de la base de l'Épomée ; peu d'étrangers parcourent ce chemin solitaire et sauvage, rempli d'objets propres à faire oublier le surcroît de fatigue que peut causer cette dernière excursion. Nous devions arriver par-là à Casamice ; mais, pour éviter une descente pénible, nous rebroussâmes chemin pour voir l'aquéduc, à fleur de terre, qui traverse la pente opposée de l'Épomée et porte les eaux de Buceto au Bourg. Demi-

le costume, dans le style
ès-élégant : il consiste en
e drap vert, ouverte sur le
me une simarre turque : les
le tour en sont bordés d'un
C'est un vêtement de luxe,
site en-dessous une toilette
mposée d'une jupe de soie
set en satin blanc brodé en
mes portent à leur cou de
d'or, de corail et de perles ;
es d'oreilles sont énormes et
nes, avec une pierre pré-
ilieu. Il y en a dont le poids
seize onces et qui valent
ducats «900 francs». Elles
t par un cordon qui vient
essus de la tête. Pour chaus-
s portent des mules en drap
bas de soie amaranthe : elles
avec un mouchoir de soie
rrent sur le front, laissant
leux bouts sur leurs épaules.
nd que tant de luxe ne se
e les dimanches et les fêtes.
es y portent le bonnet phry-
Francesco nous parla d'un
l'on pourrait qualifier de
se-amour ; c'est celui qu'el-
e comprimer leur poitrine
orset entièrement garni de
ette cuirasse est faite de fa-
pêcher le développement de
et les rend presque toutes
Il nous dit encore qu'on ne
dans cette île aucun monu-
arquable, à l'exception de
u démantelé, qui s'élève or-
ment sur le faîte d'un rocher
et dont on a fait un rendez-vous de chasse. A ce château se rattache le souvenir affreux de Jean de Procida, seigneur de l'île, et auteur de la conjuration des Vêpres Siciliennes.

Les faisans étaient autrefois en grande abondance à Procida et la chasse en était réservée au roi : à ce sujet, D. Francesco nous raconta une histoire assez plaisante. Pour les conserver et les laisser pulluler, l'intendant conçut l'heureuse idée de faire tuer tous les chats, et d'obtenir un décret du roi qui les proscrivait de l'île ; il en résulta que les rats s'y multiplièrent tellement, que tout était dévoré par ces animaux, jusques aux morts qu'ils déterraient. Les paysans, ruinés et désolés, allèrent se jeter aux pieds du roi qui révoqua son arrêt, et en rendit un de rappel pour les proscrits.

Les habitans de Procida, *Prochyta*, passent pour les meilleurs marins de l'Italie, et l'air est si bon dans leur île, qu'ils poussent leur carrière jusqu'à un âge très-avancé.

Après le dîner, je dis adieu à l'île d'Ischia, et, remontant sur une barque qui partait pour Naples, je jouis, dans cette courte navigation, de la plus belle nuit ! L'étoile du jour était prête à disparaître sous l'horizon, je ne l'apercevais plus que par de longs rayons qu'elle laissait de temps en temps descendre sur les flots.

Puis les matelots crièrent *terre*, comme s'ils eussent achevé un voyage au long cours, et ils me débarquèrent au *Molo piccolo*.

POMPEI, HERCULANUM.

Je voulais me diriger vers Pompeï et visiter cette cité intéressante dans ses plus minutieux détails ; ce ne pouvait être l'œuvre d'une journée. Le duc m'engagea à venir passer quelque temps à sa villa de Portici pour m'en rapprocher.

Me voilà installé chez lui comme si j'eusse été de la famille, et la partie arrangée pour le surlendemain. Ces deux jours d'intervalle passèrent avec la rapidité de l'éclair. Aux heures les plus chaudes de la journée, chacun se retirait chez soi pour faire la sieste ou lire. Le duc avait mis à ma disposition sa superbe bibliothéque.

Lamartine est l'auteur favori de la duchesse. Quand je veux émouvoir mon âme, nous dit-elle, par tout ce que le sentiment a de plus sublime, je me réfugie dans ses pages ; et quand je me suis nourrie de cette lecture pendant quelques heures, mes facultés morales semblent être doublées : lui seul sait exprimer, avec cette exquise sensibilité, ce langage intuitif qui révèle en nous le sublime de notre organisation.

Je trouvai chez elle la traduction d'une des odes de ce poëte, en vers italiens, faite par l'avocat Vincenzo Marcucci, Florentin, qui a réussi à faire passer dans cette langue harmonieuse les beautés de l'original. Le duc, qui le connaît particulièrement, me dit qu'il travaillait à une traduction complète des œuvres de Lamartine dont il veut doter son pays.

A la pointe du jour désigné pour notre course à Pompeï, j'entendis rou-
ler sous le vaste péristyle l
qui devait nous y transporte
le signal du départ. Nous p
grâces à l'activité de nos v
chevaux, nous eûmes bientô
la distance qui sépare Portici
peï, et nous voilà jouissant d
de nous voir face à face a
antiquité sur laquelle on a é
de volumes. Rien de plus enti
ruines : comme elles parlent à
nation ! le silence imposant q
autour de nous laisse un lil
à la pensée qui se reporte au t
cette ville florissante renfer
peuple actif qui, fier de ses
les défendait dans le forum p
role, et les armes à la main sur l
de bataille, et qui n'offre plus
nant que le morne silence d
beaux.

Quel est le peuple dont
n'est pas enveloppée de mer
Tous veulent descendre d'une
demi-dieux, dont les exploits
gérés et embellis par les ficti
poésie. A peine sortis de l'éta
barie, avides déjà de gloire,
tans d'une ville adoptent sans
des fables qui flattent leur va
n'est qu'en approchant des âge
sés qu'on retrouve des faits pr
et une narration portant les ap
de la vérité. Athènes et Rome,
par des dieux ou par leurs des
se sont réellement rendues dign
si haute origine ; mais ce ne
lorsque, bien des siècles ap
furent devenues san
les arts, l'autre da

elles eurent des historiens di-
les
npanie, peuplée par des géans,
té visitée par Hercule : à Her-
:èdent les Osques, aux Osques
ques et les Pelasges. La beauté
t, la fertilité du sol, y appe-
étrangers, et la vaillance et
e des Samnites, qui défendi-
-temps leurs montagnes, ne
vèrent pas d'être vaincus par
ins. Ce fut sous cette domi-
t même long-temps après que
t Herculanum commencèrent
e leur obscurité.

est des peuples comme des
les plus heureux sont ceux
le moins ambitieux. Quoique
par Tacite et par Sénèque de
de célèbre, Pompeï occupe
stoire une page assez insi-
; figurant peu dans les guer-
ont ravagé ces contrées, à
n nom est-il mentionné dans
es de ses dominateurs, et sa
he fait toute sa célébrité.

ise, sans doute, au nombre
qui se soumirent à Annibal,
rt de son néant que dans la
ciale, quatre-vingt-onze ans
e chrétienne. A cette époque,
nt pris et saccagé Stabia, les
ns, qui du haut de leurs mu-
rent témoins des scènes de
n, avant-coureurs de celles
ttendaient, résolurent de se
. Connaissant d'ailleurs Sylla,
adés que rien ne pourrait
on caractère cruel, et même
traité, tel solennel fût-il,
inviolable pour lui, deux
entius, général Samnite, ar-
efforts; à une troisième il fut
t perdit la vie. Mais Sylla,
par ses vues d'ambition, et
pas de temps à perdre, n'osa
cependant pas mettre le s
ville. Cicéron parle de l
lation de la Campanie penda
guerre désastreuse. Quoique parmi ces villes malheureuses, Capoue soit celle qui souffrit le plus, puisqu'elle perdit ses magistrats et une grande partie de ses habitans, ne conservant que ceux indispensables à la culture des terres, les autres cités, entre autres Pompeï, conservèrent leurs privilèges.

Pendant sa dictature, Sylla ordonna que Pompeï serait réduite en colonie militaire; il y envoya des troupes sous le commandement de son neveu Pub. Sylla; mais les citoyens, les regardant comme des étrangers, leur refusèrent les droits de cité. Pub. Sylla fut accusé d'avoir suscité et fomenté des troubles. Cicéron le défendit, et nous apprend que cette cause fut portée devant le dictateur lui même.

En parlant des villes qui entourent le Vésuve, Vitruve les nomme *municipes*, d'où nous conjecturons que sous Auguste Pompeï fut une république régie par ses propres lois. On conclut, d'une inscription trouvée dans un théâtre, que vers la fin du règne de cet empereur, elle devint tout-à-fait sujette du gouvernement romain, et entièrement administrée comme ses autres colonies.

Néron en augmenta les habitans, et en peu de temps la ville devint belle et populeuse. Elle était située à l'embouchure du Sarnus, aujourd'hui le *Sarno*, qui coule plus loin. Il est même possible que son nom lui vînt de cette position, car ses deux syllabes, en chaldéen et en hébreu, veulent dire bord de l'embouchure.

Pompeï pouvait avoir deux milles ou une lieue de tour, et ses murs furent battus par la mer, aujourd'hui repoussée à plus d'un mille par la

lave et les cendres du Vésuve. Tite-Live et Florus parlent de son port, qui était magnifique, et propre à recevoir une armée navale. P. Cornelius y vint avec ses vaisseaux. Cette ville fut le centre du commerce de Nola, de Nuceria et d'Atella, villes fameuses dans ces temps-là, et c'est ce qui la rendit riche et opulente. Plusieurs illustres Romains y eurent des maisons de plaisance, entre autres Cicéron, qui en parle dans ses lettres à Atticus. Tacite la nomme deux fois : la première, pour raconter une rixe qui eut lieu entre ses habitans et ceux de Nuceria, à l'occasion d'un spectacle de gladiateurs donné dans l'amphithéâtre par Liveneius Régulus, sénateur dégradé, et où assistaient les habitans des villes voisines. « Des plaisanteries, dit-il, on en vint aux injures, et des injures aux coups, il y eut du sang répandu; les Pompeïens furent vainqueurs, et ceux de Nuceria portèrent leurs plaintes à Rome, implorant la justice de l'empereur. Néron en référa au sénat, qui, sur le rapport des consuls, ordonna l'interdiction pendant dix années de ces spectacles à Pompeï, et l'exil de Régulus, cause première du trouble dans lequel il avait pris une part très-active. »

La seconde fois, c'est pour parler du tremblement de terre de l'année 63. Sénèque le rapporte aussi, et il ajoute que non-seulement Pompeï et Herculanum, mais encore beaucoup d'autres villes de la Campanie en souffrirent plus ou moins. Ce tremblement de terre avait déjà détruit une basilique dans le Forum, lorsque l'éruption de 79 vint tout engloutir sous des cendres et sous un amas de pierres ponces, accompagnée d'un déluge d'eaux bouillantes.

La nature s'est réellement plue à doter ces contrées des beautés les [...] chanteresses, mais elles les [...] mêlées aux plus effroyables h[...] soit que nous nous reportions [...] tions des poëtes qui les ont c[...] soit que nous lisions les réc[...] froids et conséquemment plus [...] chant de la vérité, des historie[...] nous vantent l'Italie, et dans c[...] tie de l'Europe, la Campani[...] le pays des dieux.

« Le plus beau morceau, no[...] ment de l'Italie, mais de la t[...] la Campanie. Rien de plus d[...] le ciel que son climat, où de[...] temps se succèdent tour à tou[...] Florus.

Déchiré par de continuels t[...] mens de terre, dévasté par de[...] de feu, ou recouvert par des [...] cendres, ce pays a vu dispar[...] cités; ce qui doit étonner, [...] toujours de nouveaux habita[...] fouler un tel sol. Mais jet[...] regards sur des régions où [...] fléaux existent encore plus h[...] par l'âpreté et l'excessive rig[...] climat le plus affreux, où de[...] de feu rompent seules l'unifor[...] neiges, où des fleuves d'eau b[...] coulent sur un terrain glacé, [...] étonnement cessera. D'ailleur[...] nons-nous que lorsque la bar[...] gnait seule sur l'Europe dégr[...] coin de terre vit renaître les ar[...] la littérature vint se réchauffe[...] leil du midi. Il faut donc qu'il [...] attrait qui l'emporte sur la [...] cet attrait est celui, sans do[...] présente la fertilité de ces can[...] et cette disposition du cara[...] l'homme qui lui fait [illegible] d'un danger qui [illegible] Pompeï a été b[...] venant du Vés[...] les alarmes des

e distans du Vésuve, quelles
tre les angoisses de ceux de
et d'Herculanum, si près du
scène! Il est à présumer que
i ne furent pas engloutis par
is de lave, furent atteints par
ële de matières volcaniques,
s dans leur fuite vers la mer,
que espoir. La plus grosse
ouvée à Stabia n'excédait pas
'une once, tandis qu'à Pompeï
rouvé de huit livres et plus, et
es crânes brisés.

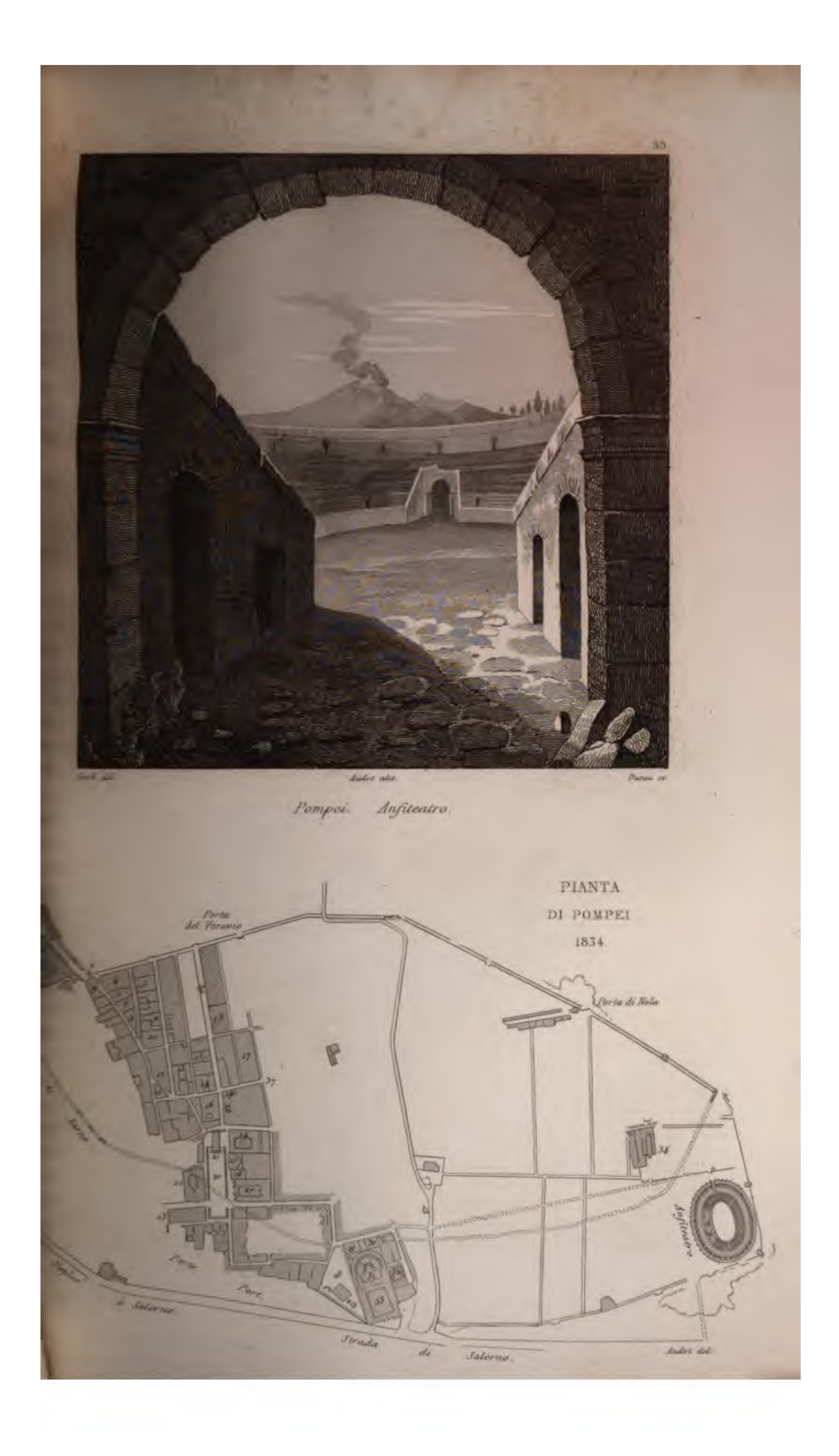
vint au secours de ces villes,
pa de leur sort avec la plus
sollicitude; il désigna ceux
es personnages consulaires qui
le soin de soulager la Campa-
il affecta les biens de ceux qui
péri sans héritiers au rétablis-
les édifices; il accorda la re-
taxes; enfin, il apporta tous
gemens qu'exigeaient les cir-
es, encourageant personnelle-
x qui étaient dans le désespoir;
nt il ne paraît pas que les
aient fait le moindre effort
layer leurs murs et les relever.
robable qu'ils se bornèrent à
ce qu'ils avaient de plus pré-

nion généralement répandue,
n doit la première idée de
ce de ces deux villes souterrai-
prince d'Elbeuf, de la mai-
Lorraine, envoyé en 1706
d'une armée impériale con-
lippe V. Marié en 1713 à
du prince de la Salsa, et dé-
fixer à Naples, il se déter-
faire bâtir une maison à
et, désirant l'orner à la ma-
s anciens, il acheta quelques
x rares trouvés par un culti-
n creusant un puits dans les
. Des objets, il passa à l'acqui-
sition du terrain, qu'il
1720. Ce travail lui proc
nouveaux marbres en ab des
débris de colonnes et deux statues d r-
cule et de Cléopâtre. Poursuivant l
recherches, les travailleurs re
trèrent un temple circulaire
vingt-quatre colonnes d'albâtre, à l'ex-
térieur, et pareil nombre à l'intérieur,
et sept nouvelles statues grecques,
dont le prince fit présent au prince
Eugène de Savoie. A cette découverte
succéda celle d'une grande quantité de
marbres d'Afrique très-précieux. Ces
richesses, exagérées par la renommée,
ouvrirent les yeux au gouvernement
napolitain, qui ordonna de suspendre
et de cesser les excavations.

Don Carlos, prince des Asturies, devenu roi de Naples sous le nom de Charles III, faisant bâtir le palais de Portici, se décida à faire poursuivre avec activité les fouilles commencées par le prince d'Elbeuf, dont il acheta la maison. Le succès dépassa de beaucoup son attente; la terre ayant été, par ses ordres, creusée jusques à quatre-vingts pieds de profondeur, on découvrit enfin une ville entière abîmée sous Portici et Resina, villages à six milles de Naples, entre le Vésuve et la mer. On n'eut plus alors aucun doute que ce ne fût *Herculanum*. Les excavations ayant été poussées plus avant, on en retira tant d'antiquités de toute espèce, que dans l'espace de six ou sept ans elles ont formé au roi des Deux-Siciles un musée unique, et dont chaque objet est d'un grand prix. On découvrit un temple de Jupiter où était une statue qui paraissait d'or.

Le fléau qui a détruit ces villes, en enfouissant et recouvrant de terre et de cendres tous les trésors qui pouvaient y être renfermés, a du moins mis à l'abri de la barbarie des hommes





Pompei. Anfiteatro.

PIANTA
DI POMPEI
1834

ient pas beaucoup les croisées; le s communément le jour venait par porte; mais enfin, chez les patriciens, il y avait de très-belles glaces aux fenêtres, aussi transparentes que notre verre de Bohême, et les carreaux étaient joints avec des listels de bronze de bien meilleur goût que nos traverses en bois.

» Un voyageur de beaucoup d'esprit et de talent, qui a publié des lettres sur la Morée, et un grand nombre d'autres voyageurs, trouvent extraordinaire que les constructions modernes de l'Orient soient absolument semblables à celles de Pompeï. Avec un peu de réflexion cette ressemblance paraîtrait toute naturelle. Tous les arts nous viennent de l'Orient ; c'est ce qu'on ne saurait trop répéter aux hommes qui ont le désir d'étudier et de s'éclairer.

» Pompeï a passé vingt siècles dans les entrailles de la terre; les nations ont passé sur son sol; ses monumens sont restés debout, et tous ses ornemens intacts » Un contemporain d'Auguste, s'il revenait, pourrait dire : « Salut, ô ma patrie! ma demeure est » la seule sur la terre qui ait conservé » sa forme, et jusqu'aux moindres objets de mes affections. Voici ma couche; voici mes auteurs favoris. Mes » peintures sont encore aussi fraîches » qu'au jour où un artiste ingénieux » en orna ma demeure. Parcourons la » ville, allons au théâtre: je reconnais » la place où, pour la première fois, » j'applaudis aux belles scènes de *Térence* et d'*Euripide*.

» Rome n'est qu'un vaste musée; » *Pompei est une antiquité vivante.* »

tarie, je puis supposer que ce que momentanément. Hélas ! ne coulera plus, personne ne a au devant de moi ! Des bou- sont ouvertes, et me rappellent atiques de Naples; je parcours aisons, j'appelle à haute voix, et seule du Lazzarone qui me sert de, ou bien celle d'un ami qui ma langue, me répond. Je suis ne ville déserte, les tombeaux ossèdent leurs habitans.

ville de Pompeï, dit M. de Châ- and, située à peu près à qua- illes au sud-est de Naples, était n partie sur une éminence qui it une plaine fertile, et qui nsidérablement accrue par l'im- quantité de matières volcaniques Vésuve l'a recouverte. Les mu- de la ville et les murs de ces s ont retenu dans leur enceinte les matières que le volcan y ait, et empêché les pluies de porter; de sorte que l'étendue constructions est très-distincte- marquée par le monticule qu'ont 'amas des pierres ponces et l'ac- ation graduelle de terres végé- ui le couvrent.

minence sur laquelle Pompeï fut loit avoir été formée à une épo- ès-reculée; elle est composée duits volcaniques vomis par le e.

parcourant cette cité des morts, ée me poursuivait. A mesure on déchausse quelque édifice à ï, on enlève ce que donne la , ustensiles de ménage, instru- de divers métiers, meubles, , manuscrits, etc., et l'on en- e tout au *Musée Portici*. Il y , selon moi, quelque chose de à faire : ce serait de laisser les dans l'endroit où on les trouve et comme on les trouve, de remettre des toits, des plafonds, des planchers et des fenêtres, pour empêcher la dégradation des peintures et des murs; de relever l'ancienne enceinte de la ville, d'enclore les portes, enfin d'y établir une garde de soldats avec quelques savans versés dans les arts. Ne serait-ce pas là le plus merveilleux Musée de la terre? Une ville romaine conservée tout entière, comme si ses habitans venaient d'en sortir un quart d'heure auparavant. »

La reine Caroline Murat avait eu l'envie de réaliser cette idée en laissant à Pompeï tout ce qu'on y trouvait, et chaque objet à sa place; elle voulait même peupler cette ville d'habitans auxquels, pour première condition, on aurait assigné un costume grec dans toute sa pompe, et qui en auraient été les custodes. On lui fit comprendre que ce serait le moyen de détruire en peu d'années ce que les siècles avaient respecté; en outre, qu'il serait difficile de faire un choix d'hommes assez intègres pour leur confier les richesses immenses que renferme Pompeï. En effet, quelle religion, quelle morale n'eût-il pas fallu pour se contenter du strict nécessaire, entouré d'objets dont le moindre est d'un si haut prix !

Voici quelques observations faites par M. Taylor, dans une lettre à Charles Nodier :

« On a beaucoup écrit sur Pompeï, et l'on s'est souvent égaré. Par exemple, un savant, nommé Martorelli, fut employé, pendant deux années, à faire un mémoire énorme pour prouver que les Anciens n'avaient pas connu le verre de vitre, et quinze jours après la publication de son in-folio on découvrit une maison où il y avait des vitres à toutes les fenêtres. Il est cependant juste de dire que les Anciens n'ai-

tableau. Comme on n'a pas trouvé un grand nombre de squelettes, il est probable que les habitans, instinctivement avertis de leur danger, coururent sans perte de temps, soit à la rivière soit à la mer, et là, montant dans des barques, se mirent à l'abri du danger. Quatre-vingt-dix-sept issues durent être à peine suffisantes pour donner à vingt mille personnes, qu'on suppose avoir été rassemblées en ce lieu, le temps de s'enfuir. Pline l'ancien, se dirigeant vers Stabia, aperçut sur la mer une immense quantité de chaloupes s'éloignant de la côte, et c'est en s'en approchant, poussé, soit par la curiosité, soit par l'espoir de leur porter secours, qu'il trouva la mort. D'après quelques auteurs, on n'aurait retrouvé dans l'amphithéâtre que les squelettes de huit lions et d'un homme leur conducteur; d'après d'autres on n'aurait rien trouvé. Mais le chanoine Jorio porte à cinq le nombre des squelettes humains. On trouva aussi deux anneaux dont un en or, portion d'une chaîne et quelques pièces de monnaie.

Après avoir visité l'amphithéâtre, nous allâmes parcourir la ville. L'abbé nous fit diriger du côté d'un carrefour à côté de la voie Domitienne (Pl. 56). J'ai à ma droite la maison de Pansa, en face une fontaine, et la maison de Fortunato; à gauche une pharmacie; mon œil pouvait tout embrasser à la fois, et même saisir les détails intérieurs. (N°. 11, 12, 13 du plan.)

Il est fort peu de rues dans Pompeï qui ne soient ornées de fontaines; elles étaient alimentées par des canaux qui, apportant l'eau des points les plus éloignés de la ville, la distribuaient dans les rues, dans les édifices publics et dans les maisons particulières. D'où venaient ces eaux? Il n'est pas probable qu'elles fussent fournies par le Sarnus, dont le niveau est plus bas que encore moins que ce fût un tor les fournît; mais on peut cr c'était un aquéduc commenç hautes montagnes de Stabia. naux dans la ville étaient en n rie, en terre et quelquefois en

Cette fontaine consiste en u carré, dans lequel l'eau tombai petit canal qui traversait une pierre, placée au-dessus; décorée d'un bas relief g ment sculpté, représentant enlevant dans ses serres un lie singe. On a retrouvé ce type i médaille d'Agrigente. Ce suj à quelques auteurs être allégo signifier la vengeance divine s'exercer contre ceux qui dét ou pollueraient cette fontaine, première nécessité. Immédi derrière la fontaine est, à ce qu' un *oinopolium* ou *thermopoli* verne où l'on vendait des chaudes, désignée sous le non *verne de Fortunata*, à cause d scription qu'on y a trouvée p nom. On y voit un petit m pierre; dans le fond de ce mass pierre un peu plus haute q été la place du brasier et du tinée à conserver chaudes les l Ce brasier et le massif ou comp revêtus en marbre, et il est à p que les coupes et les verres rangés en ordre, et formaient a décoration, en même temps qu faisaient au désir des buveurs

Plusieurs de ces boissons prises comme digestifs, quel tres comme irritans, et pour e rer des vomissemens. Plaut souvent d'ivrognes ceux qui f taient ces maisons. Les ép avaient souvent recours à ces b et Vitellius y trouva de gran



Gell del. — Morghen dis. — Montellier Sc.

Crocovia di Fortunata — Pompei — Carrefour de Fortunata

ı se ménageant à leur aide la
e manger toute la nuit.

massif de cette boutique,
ır ceux de beaucoup d'autres
lium, on remarque l'em-
es tasses, dont la liqueur a cor-
aarbre, ce qui ferait supposer
composait avec du miel.

pensé que le genre de commerce
faisait dans quelques maisons
signé par des figures qui sont
ou sculptées sur le mur exté-
c'est ce qui a fait prendre pour
ırmacie la boutique où l'on a
une peinture représentant un
dévorant une pomme de pin.
ut-être n'indiquait-on ainsi que
sous la protection duquel la
était placée, et ici ne faudrait-il
'une allégorie. Le serpent est
me de la prudence et de la pré-
e, et la pomme de pin celui de
t; ce qui signifierait que ces
ertus font triompher de la mort
les éloignent le terme.

erpent était aussi pour les An-
me image de bon augure; aussi
ave-t-on bon nombre sculptés
s murs; dans cette boutique
beaucoup de vases, des médica-
esséchés, une grande quantité de
ques ou tablettes rondes, des pi-
t un beau candelabre en bronze.
lant me faire connaître la distri-
intérieure d'un édifice ancien, et
à choisir parmi tant de maisons,
me conseille de commencer par
e Pansa comme une des plus belles
si des plus complètes. Il m'ac-
gne et m'explique tout dans le
rand détail.

la gauche de la voie Domitienne,
ce de l'édifice des bains publics,
cette maison, complétement
, entre quatre rues. Les An-
nommaient ces massifs *insulæ*,
îles. Le centre de celle- son proprement dite, elle ... par des boutiques, dont la ... rapportait beaucoup au propriétaire.

Le commerce chez les Romains était considéré comme une occupation dégradante, surtout s'il n'était pas exercé en grand. Ils y employaient donc leurs esclaves ou d'autres mercenaires, à qui ils donnaient un logement chez eux; d'autres fois ils louaient ces appartemens à des gens qui étaient alors désignés par le nom *d'inquilinus*. Un esclave avait la surintendance de ces locations et en recevait le montant, on le nommait *insulaire;* quelquefois encore cet esclave vendait pour leur compte le superflu de la récolte, on l'appelait alors *dispensator*.

C'est ce qui se fait encore dans plusieurs grandes villes d'Italie, où beaucoup de grands seigneurs occupent les plus beaux appartemens de leur palais et louent les étages inférieurs. A Florence même chaque noble propriétaire fait vendre en détail son vin et son huile.

Ainsi avait fait Pansa. Il occupait le centre; et avait loué les appartemens extérieurs à un boulanger ou à d'autres petits commerçans, pour le trafic desquels ces boutiques étaient parfaitement adaptées.

Posticulum hoc recepit, cum ædes vendidit.
PLAUT.

Il garda ce réduit en vendant sa maison.

Dans Salluste, Catilina appelle Cicéron *civis inquilinus*, lui reprochant de donner ses maisons en location, et d'en tirer parti comme un entrepreneur.

L'on voit encore près de l'amphithéâtre un écriteau par lequel Julia Félix, fille de Spurnius, riche propriétaire, offre à bail pour six ans un vaste

édifice contenant un bain, un *venereum*, toujours voisin de ce dernier, et neuf cents boutiques avec leurs dépendances.

Le luxe de nos magasins à la mode existait dans ces boutiques qui formaient presque toujours le devant des habitations. Leur pavé était en mosaïque. Elles avaient ausi leur musée en plein vent. Un bœuf était peint sur la boutique d'un boucher, et le groupe des vendangeurs, représenté sur celle d'un marchand de vin, a été imité par le Poussin.

Les nos. 1, 2 et 3. (Pl. 57) sont des boutiques où l'on a trouvé les couleurs nécessaires à la peinture à fresque. Il paraît, par des restes d'escaliers qui sont sur un des côtés, que ces boutiques communiquaient à l'étage supérieur; on y retrouve ces mêmes murs peu élevés, sur lesquels on mettait les jarres d'huiles ou les autres marchandises. La première a une fenêtre et tient à une cour de plein pied par laquelle on pénètre dans l'intérieur.

De 4 à 14 sont autant de boutiques, parmi lesquelles le no. 6, qui communiquait avec l'intérieur, aurait été celle où se tenait l'esclave chargé par Pansa de vendre ses denrées, *dispensator*.

Les nos. 15 à 19 présentent la boutique d'un boulanger, le no. 15 était celle où se détaillait le pain; le no. 16 était le pistrinum, où est indiqué le nombre des moulins à grain et la place qu'ils occupaient; tout à côté était un magasin de bois no. 17 et le four no. 18; sur un des panneaux de ce four on lit cette inscription en rouge :

Hic habitat felicitas.

Ici habite la félicité.

et on voit un Phallus sculpté en bas-relief. C'est l'emblème d'un boulanger, qui servait aussi d'amulette chez les anciens, pour conjurer certains mal M. Arditi a pensé que ce boul l'avait placé là comme une d'assurance.

Dans le no. 20 était un magasi nant et dépendant du no. 5.

Le no. 21 semble avoir for quartier à part; deux des chamb des fenêtres sur la rue qui com forum, situé du côté du midi. Un d'entrée ouvre sur la rue, et n munique pas avec l'intérieur. I tres boutiques consistent en u plusieurs chambres avec des m qui les élèvent au-dessus du sol d'elles seulement a une commun avec l'intérieur.

L'entrée principale de la n no. 22 est ornée de deux pilastres corinthien; à côté d'un de ces pi on a trouvé l'inscription suivant

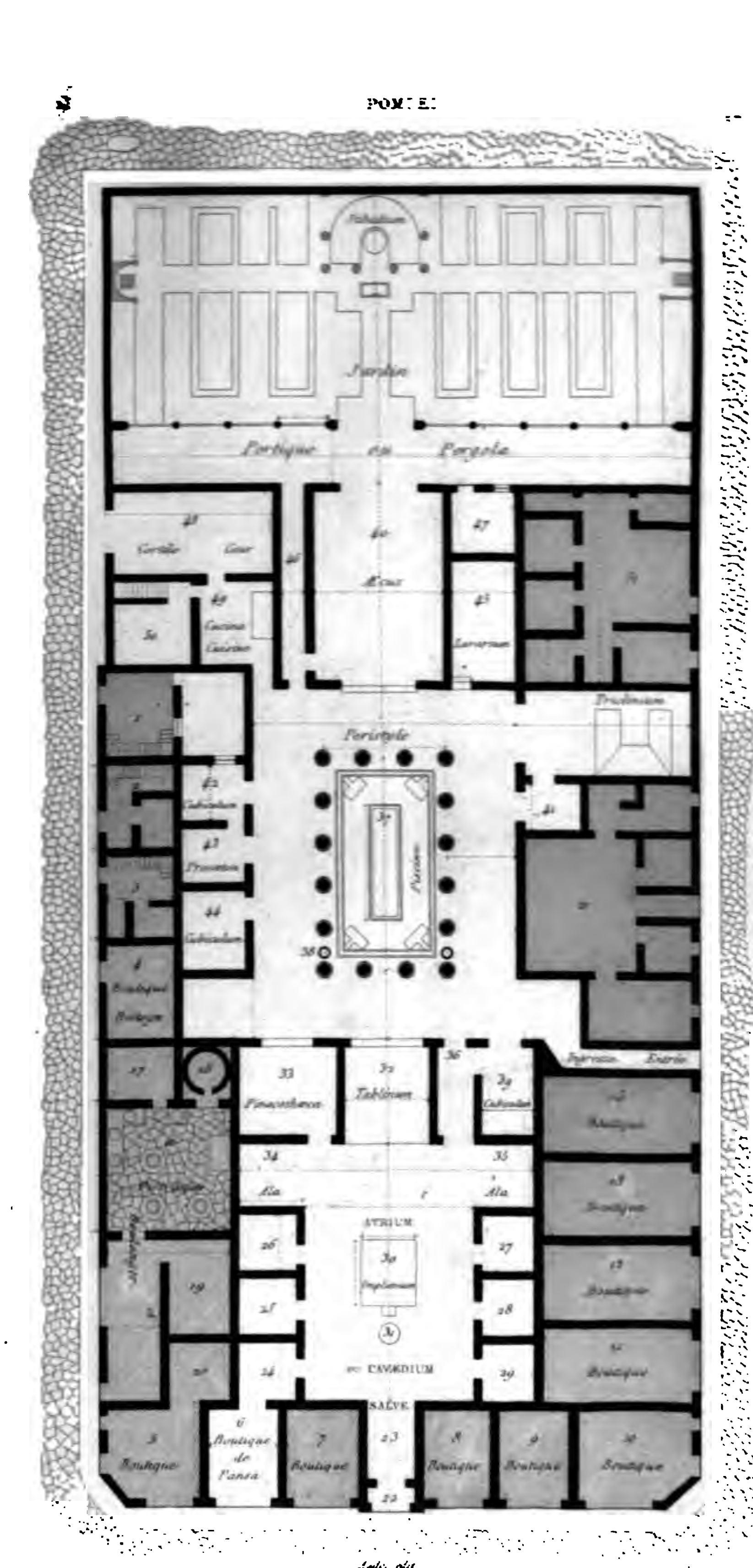
Pansam aedem Paratus rogat.

Elle fait présumer que Pans le maître, et Paratus sans dou clave chargé de la vente dans l tique dont nous avons parlé; c Paratus était-il le propriétair maison, et Pansa son patron à l

Entre les deux pilastres était la extérieure et à l'autre extrém passage celle intérieure, toute d'airain. D'après un règlemen portes des maisons ne devaient s' qu'en dedans. Le seul Lucius Publicola obtint, par un décret nat, le privilége de faire ouvr siennes sur la rue.

Macrobe et Aulugelle donn nom de vestibule à cette portio maison, située entre l'entrée et mière cour; mais Servius et C Gallus veulent que [illegible] tion en dehors de la [illegible] pendant n'est pas [illegible]

D'après Macrobe, [illegible]



Pianta della casa di Pansa. *Plan de la maison de Pansa*

e presque toujours orné de
, et dont le pavé était recou-
ne matière colorée ; ce pavé
n marbre blanc. Cette entrée
le prothyrum.

voyons ici les effets de la su-
n des payens. Un clou arraché
pulcre et enfoncé dans un des
de la porte était supposé
toutes les visions et les spectres
t, appelés *larves*, ou bien des fi-
alistiques ou magiques tracées
r préservaient les propriétaires
nte du feu. Un esclave se tenait
stibule, et y remplissait l'office
r, *ostiarius*. Quelques uns veu-
cet esclave fût enchaîné avec
; mais cette assertion paraît
bable ; quelquefois un chien
ndait l'entrée de la porte; dans
maisons on se contentait de
re sur la muraille avec cette
n, *cave canem* « prenez garde
». Suétone indique cette an-
utume. Sur le seuil était écrit
que SALVE, salut.

e décrivant la maison de Tri-
, appelle ce passage *aditum*.

o stabat ostiarius prasinatus.
PÉT. *Sat.* 18.

e même se tenait le portier vêtu de vert.

qu'au-dessus du chien, peint
raille avec cette même inscrip-
it une pie à laquelle on avait
à prononcer le mot *salve*, en
nps que contre la porte était
avis, menaçant de cent coups
celui qui en franchirait le
s permission.

e palais d'Alcinoüs, ces chiens
'or ou d'argent. Nous voyons
s sur les portes de Mycènes,
des temples égyptiens, enfin
s anciens ne les ont point ou-
ntrée des régions infernales.

La petite chambre n°. 29, le
près de la porte, était la cellule du
portier, *cælla ostiarii*.

Dans le vestibule, les cliens d'un
rang inférieur attendaient le bon plai-
sir du patron, tandis que ceux d'un
rang plus élevé et les amis du maître
passaient de suite dans l'*atrium* ou
cavædium, qui était un carré long, le
cortile de Florence et de Rome. Le
cavædium de la maison de Pansa était
toscan.

Les murailles sont ornées d'ara-
besques. Il est entouré d'une rangée
de petites chambres séparées, dispo-
sées comme les cellules d'un cloître,
et généralement moins grandes. Elles
sont sans fenêtres, ne recevant de jour
que par la porte d'entrée. Ces cham-
bres, n°s. 25 à 29, sont destinées aux
esclaves et à la domesticité.

C'est sur le seuil de l'atrium, et
non sur celui de la première entrée,
qu'est écrit le mot *salve*. La maison
ayant deux vestibules, on l'a placé à
l'entrée la plus noble. Ce mot indiquait
que l'on serait le bien-venu. L'archi-
tecture et la distribution de cette mai-
son, les ornemens, les fresques, tout
indique l'opulence ; elle appartenait à
l'un des premiers citoyens de la ville ;
le marbre s'y voit de toute part.

Dans le centre est l'impluvium,
n°. 30, ou réservoir pour l'eau de la
pluie, qui y tombait par des canaux
et allait ensuite se rendre dans une
citerne, quelquefois contiguë, d'autres
fois placée au-dessous. Cette eau ser-
vait pour les usages domestiques. Un
petit seau avec sa corde était attaché à
un puits. Le pavé de l'atrium est en
mosaïque et en carreaux de marbre.

Servius dit que dans l'atrium étaient
les autels des dieux. Nous voyons,
n°. 31, un petit piédestal destiné
à recevoir une statue.

ient ensuite le tablinum, n°. 32, sépare l'atrium des appartemens s intérieurs. Un rideau, *auleum*, ıblable à celui d'un théâtre, en ferme l'entrée du côté opposé à l'atrium. On l'ouvrait lorsqu'on voulait jouir de la vue du péristyle. En été, ce tablinum servait de salle à manger.

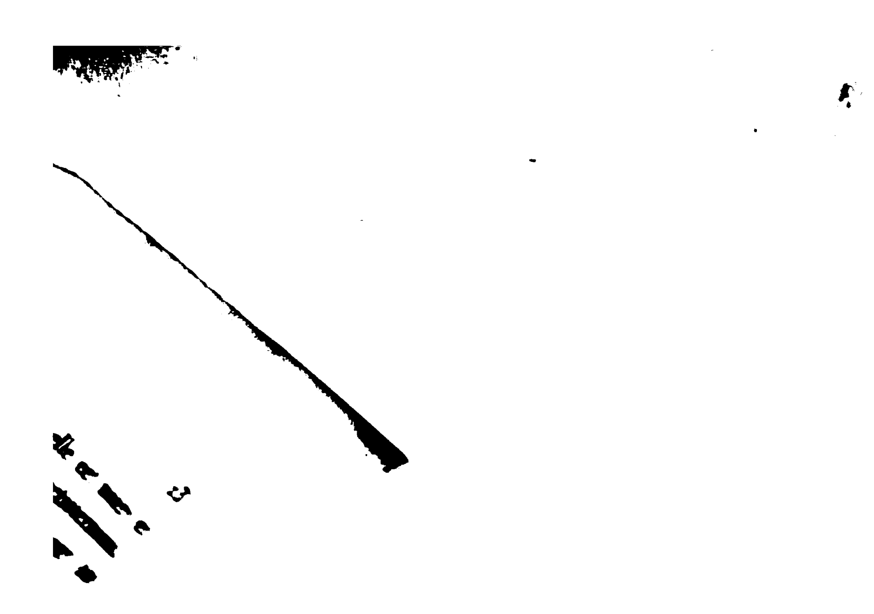
Interea suspensa graves aulea ruinas
In patinam fecêre, trahentia pulveris atri.
Hor. *Lib.* II, *sat.* 8, v. 54.

Comme il parlait, du sein d'un nuage de poudre,
Avec un bruit pareil au fracas de la foudre,
Le dais qui nous couvrait vint à tomber sur nous.
Trad. de Daru.

Dans les maisons des grands, cette salle renfermait les documens et les titres de distinction, les arbres généalogiques, les inscriptions commémoratives des actes publics et des magistratures, les trophées, les bustes, les statues des ancêtres, en marbre, en cire ou en bronze, les tableaux et les portraits; le tout en si grande profusion, que souvent le tablinum en était rempli, de même que la salle contiguë n°. 33, appelée *pinacotheca* par les Anciens, et que nous nommons bibliothéque. D'autres commentateurs y placent l'exèdre. Ces salles étant celles dans lesquelles le public avait un libre accès, on y déployait la plus riche magnificence, pour donner aux étrangers l'idée la plus favorable de l'opulence et de la puissance du propriétaire.

En avant de ce tablinum étaient les *alæ*, n°s. 34, 35, ou chambres entourées de trois rangs de siéges, et ressemblant aux galeries des maisons turques avec leurs divans : le pavé est de mosaïque. D'après Vitruve, ces *alæ* étaient bâties dans les proportions d'un septième de la longueur de l'atrium.

Jusqu'ici nous n'avons vu que la partie fréquentée par le public, qui ne pénétrait pas dans l'intérieur. Dans les



venait en été prendre ses repas et goûter toutes les jouissances du luxe. Une eau jaillissante remplissait des fontaines de marbre, et, s'échappant par des canaux en bronze, serpentait en ruisseaux le long des couches de fleurs. Des bancs rustiques, des statues, des autels consacrés à Flore, à Pan, à Pomone, et aux autres divinités des jardins, ajoutaient aux charmes de ce lieu. Devant la maison, une galerie couverte, nommée *pergola*, soutenue par des colonnes couvertes de vignes grimpantes, s'étend le long de la façade. C'est là que la famille, les jours de mauvais temps, venait jouir de la vue de cette promenade, et du parfum des fleurs. Une petite chambre, n°. 47, ouvrant sur cette galerie, était garnie de lits de repos que l'on destinait aux amis.

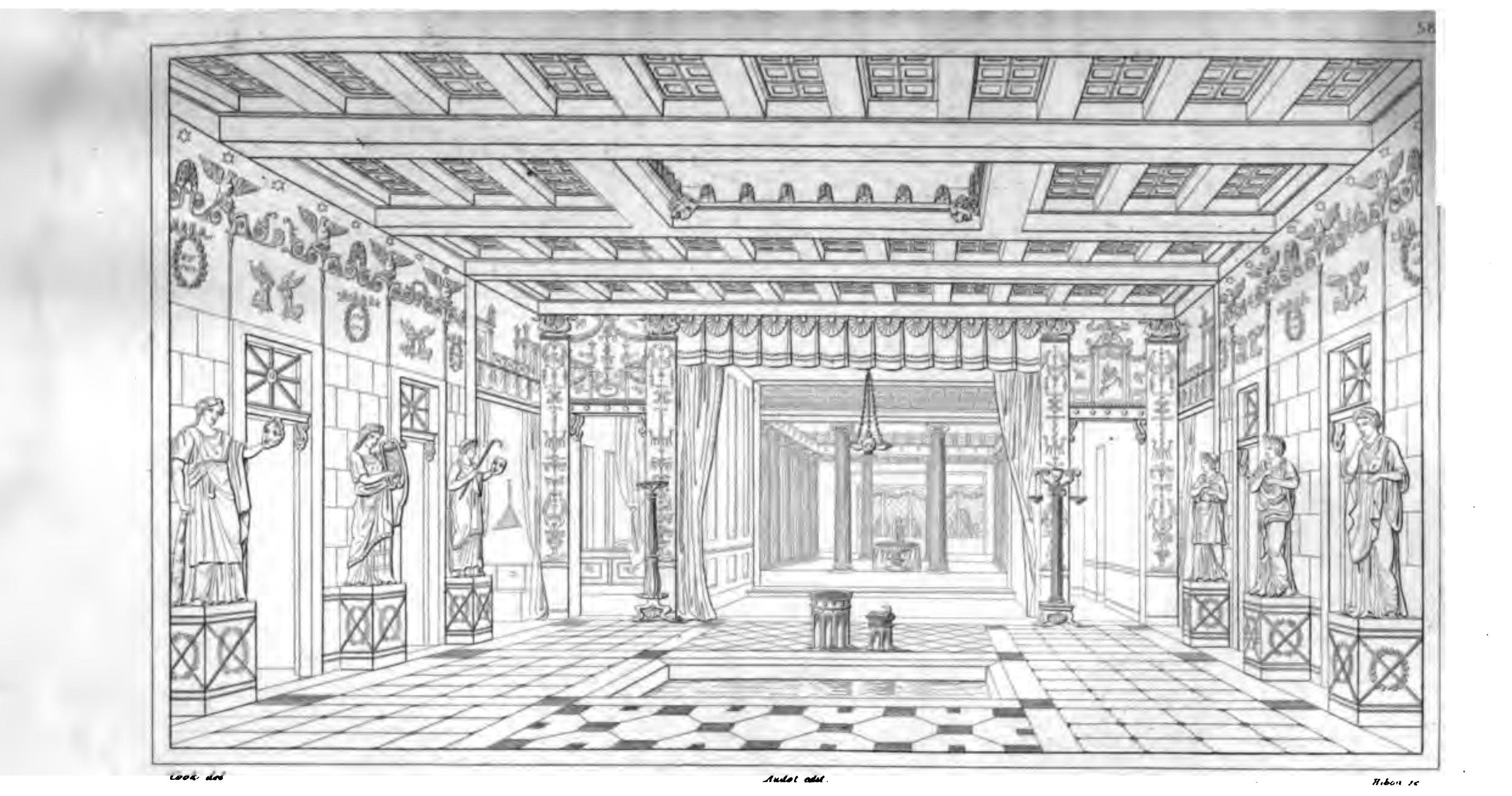
Près du passage, n°. 46, qui conduit au jardin, est une seconde cour assez grande, n°. 48, communiquant à l'intérieur, et qui donne accès dans la cuisine, n°. 49, dans laquelle on entre aussi par une seconde porte sous le péristyle; elle renfermait beaucoup d'ustensiles en poterie et en bronze; les fourneaux élevés avaient encore de la cendre. Sur les murs sont, d'un côté, deux serpens énormes protégeant l'autel consacré à *Fornax*, et les sacrifices qui s'y consommaient; de l'autre des attributs du lieu; un jambon, un lièvre, un verrat, des poissons, des tranches de chair et une hure. Contiguë à la cuisine est une autre chambre, n°. 50, de même dimension, garnie d'un petit banc pour les jarres d'huile, et à un angle une table pour faire le pain que beaucoup d'habitans faisaient pétrir chez eux. Dans un espace étroit se trouve indiqué un escalier conduisant au-dessus, probablement à l'*ergastulum*, ou chambre des esclaves, qui ouvrait sur la rue.

Toute la partie n°. 51 semble
constitué une portion distincte
maison, et communiqué avec la r
une porte particulière; c'était pro
ment celle où se tenait l'esclave
par Pansa de vendre ses denrées.
les objets qu'on y a trouvés, il y
quatre squelettes de femmes,
juger par leurs boucles d'oreilles
on y a pris un candélabre, deux
une jolie tête de faune en marb
bracelets en or, des anneaux
leurs pierres gravées, trente-deu
ces de monnaie d'argent, et bea
d'autres objets.

Telle est la distribution des
temens inférieurs de cette intér
maison. On ne peut former qu
conjectures sur celles des chamb
périeures, dont les principales d
avoir été affectées au ginécée,
partement des femmes. Les
qu'on y a ramassés confirment
cette opinion. Ils consistent en
lets, boucles d'oreilles, colliers,
nes, cordons, épingles d'or ou d'a
petits pôts de parfumerie, cure-
ciseaux, étuis, et jusques à de
verres remplis d'un onguent rou

Toutes les rues qui environn
maison sont, de même que le re
la ville, pavées en pierre du Vé
les trottoirs sont élevés d'une
nière irrégulière, pour ne pas di
commode. Il est à observer que
n'avons pas trouvé un seul endr
une seule place où il fût possib
faire du feu, ni rien même qui
quât comment la maison pouvai
chauffée. Pas même de poêles o
tuves. On se servait,
babilité, de brasières
trouve encore au
partie basse de l
sières on met le





Cook del. Audot edit. Ribon sc.

Casa di Pansa ristaurata. *Pompei.* *Maison de Pansa restaurée.*

nsporte d'appartemens en apens.

i encore la maison de Pansa), mais telle qu'elle était avant Vésuve l'eût détruite; l'idée est à un architecte distingué de revivre cette maison, une des elles de Pompeï, dans un tableau retrouve chez le duc. La peina a fait un des plus jolis et des téressans sujets, en en retraçant s détails d'élégance et de luxe. anque à cette somptueuse ha. a que la présence du maître. it attristé de voir la solitude de style, l'abandon de ces galeries e où le froid de la mort règne élas! la beauté, la jeunesse, ne ront plus! Cette maison est dele domaine d'une religieuse de tristesse que le voyageur au souvenir de la famille de

naison de Pansa, que nous visitée avec la plus minutieuse n, et dans tous ses détails, bien employé notre journée. vînmes à Portici, ayant besoin ques heures de repos. La duen avait ordonné autrement. n était éclairé avec un luxe qui tait une brillante réunion pour ie.

eurs voitures brillantes nous ent tout le monde élégant tici. Nous eûmes un moment Édouard et moi, de nous sousa cette fête; mais, outre que : pu déplaire aux maîtres de la , nous n'étions pas fâchés de salon composé de plusieurs faqui passent pour la meilleure de Naples. Je fus enchanté de l que nous firent les dames naaes. Ce fut pour moi une surgréable, car on nous avait dit que l'on n'est quelque chose dans ce pays que lorsqu'on est parvenu à exciter la curiosité, et que la position d'un étranger débutant dans un salon italien y était fort désagréable..... Les jeunes femmes causent avec l'homme qu'elles préfèrent; les vieilles jouent; le malheureux étranger est donc réduit à la société des maris, qui se tiennent au milieu du salon, cherchant à masquer, par quelqu'apparence de conversation, les coups d'œil qu'ils échangent de loin en loin avec la femme qu'ils aiment. Ici l'esprit français, c'est-à-dire l'esprit brillant, n'est pas apprécié; on demande le bonheur aux émotions et non aux mots piquans, et les yeux se chargent de la partie éloquente du discours... Il est vrai qu'ils s'en acquittent admirablement. J'ai vu ce soir une jeune fille, dont les yeux peignaient l'amour tendre et heureux, avec une énergie que je n'avais jamais vue. On me l'avait vantée autant pour sa beauté que pour son esprit. Elle n'a pas dit un seul mot qui pût être entendu du cercle, mais elle a parlé toute la soirée à l'heureux objet de son culte.

Que de génie dans la mélancolique expression de son regard! Si l'on voulait peindre l'amabilité parfaite sans l'ombre de l'affectation, donner une figure à l'esprit, on copierait sans doute ses traits. Elle et une jeune femme qui a perdu un ami qu'elle adorait, m'ont occupé toute la soirée. Je ne saurais exprimer le mélange de ravissement et de peine que j'éprouvai en fixant mes regards sur cette dernière. L'expression angélique, la finesse, si calme de ses traits, cette tête, qui aurait tant de bonté, d'élévation, si elle pensait à vous, ne rêve qu'un bonheur absent, ou, pour mieux dire, un bonheur perdu sans retour; c'est une tombe qu

-upe! La coupe de son front, l'en-
ent des yeux, en font le type de
té. Cette jeune femme si ten-
lre, dont une passion brûlante et mal-
ıeureuse a détruit l'existence, a conservé une apparence de pureté qui paerait une jeune fille. J'étais tellement subjugué, qu'il me semblait que j'au-
ais volontiers donné la moitié de ma
ie pour consoler la sienne..... Elle se
eva la première, et j'avoue que lors-
que la porte par où elle s'échappa se fut
efermée sur elle, rien au monde n'eût
u me décider à rester un quart d'heure
le plus. Je me retirai chez moi, où je
assai une partie de la nuit avec mes
ouvenirs du soir.

Le lendemain Édouard me dit que
a soirée avait été terminée par une
mprovisation que je regrettai.

Nous nous sentions trop fatigués pour retourner à Pompeï le jour suivant. Le duc nous engagea à parcourir, dans cette journée de repos, une jolie collection de dessins, dont il a enrichi un album qu'il mit à notre disposition, et dans lequel j'ai copié ceux qui m'ont paru les plus intéressans.

La charmante figure n°. 1 (Pl. 59), est une danseuse, qui, avec les mouvemens les plus voluptueux, découvre une partie de son corps; elle est enveloppée dans une tunique couleur paille, doublée en bleu, d'une étoffe légère et souple, qui voltige avec elle, et laisse deviner des formes gracieuses. Quel talent dans ce peintre, qui a su donner une telle apparence de vie! L'œil y saisit un mouvement de respiration. L'illusion est complète. L'espèce de tunique dont elle est revêtue, et qui paraît d'une seule pièce, était appelée par les Anciens *sistides*, ou *palium*. Un rang de perles est mêlé à ses cheveux, du plus beau blond; on croit qu'elle représentait Vénus.



che. *Pompei.* *Peintures antiques.*

ıt toujours des scènes de dé- dont il est impossible de ici les détails, mais que l'ima- peut aisément deviner, en ré- ınt à l'effet que devaient pro- :s femmes parées de toute leur n dans un moment où le vin hauffé toutes les têtes, et ve- ›re ajouter au prestige.

ıre n°. 7 est revêtue d'une tuni- aze bleue qui, par sa transpa- isse deviner les formes les plus :s. Elle porte une boîte d'or, où 'ermés des souvenirs d'amour; pensive semble rêver de nou- ductions; puis, confiante en mes, avec quelle grâce elle e de sa robe aérienne! Quelle e style, que de poésie dans la le ses bras!

ıeur de coloris, élégance de charme dans la pose et dans ion de la figure, tout dis- : dessin n°. 8. L'ample robe qui re était le costume des femmes profession; comédiennes ou :s, toutes portaient la robe . L'Arioste vante le suave de ne qui voile sans cacher.

rose e i giglii un chiaro vetro.

n cristal léger des roses et des lis.

ıit danseuses ont été trouvées à dans une des premières fouil- 749.

10 est un centaure.

'thologie nous apprend que le sione fut commis à la surveil- s nymphes, qui le gardèrent er sur le mont Pelé en Thessa- ifformité de son corps et les vi- n caractère ayant éloigné de lui s nymphes, il s'unit aux cavales ssaient dans les vertes prai- cette union monstrueuse na- [.

quirent les centaures, qui, ne perdant rien de leur vicieuse origine, se livrèrent à tous les élans de leur brutale nature. Cachés sous les rives des fleuves, ils enlevaient les nymphes qui venaient s'y baigner, puis se livraient avec elles à tous les emportemens. Celui-ci vient de ravir une bacchante qui dissimule son ressentiment et le persuade de lui abandonner ses mains, elle s'en empare, les attache fortement, puis, le saisissant aux cheveux, elle parvient à lui échapper, après l'avoir étourdi par les rudes coups d'un thyrse qu'elle portait.

La peinture n°. 9 est une des plus heureuses compositions, par la grâce que le peintre a su donner à chaque objet. Lucien et Philostrate exaltent au plus haut degré le talent de l'artiste habile, dont les groupes respirent le charme et la vie, et qui, au torse blanc et potelé d'une jeune et belle femme, a su unir la robuste croupe du cheval. Avec quel art est faite cette gradation! comme toutes ces couleurs sont mariées, et ces contours gracieux! L'œil séduit n'y voit qu'un ensemble qui le transporte; il cesse de trouver hors nature cette union fantastique, créée par une imagination poétique. La centauresse, toute blanche, se détache sur un fond noir du plus bel effet. Elle conduit à la fête de Bacchus une jeune fille portée sur sa croupe légère, et vêtue d'une tunique d'un jaune tendre.

N°. 11. Bacchus enfant. La multiplicité de ce groupe, reproduit tant de fois, nous atteste le prix que les Anciens attachaient à cette heureuse production des Grecs.

Après qu'Ino, devenu fou par la volonté de Junon, se fut précipité dans la mer, Jupiter confia l'éducation de Bacchus aux nymphes de Nisos, île

Vénus pa-
sujet de prédi-
... de Pompeï.
... à leur imagina-
... le désir de prouver
... l'amour règne,
... sur les hommes, mais
... dieux, soit que cette al-
... et de la beauté leur
... intéressante, ce groupe est
... reproduit sur les fresques de
Pompeï.

Les amans sont représentés demi-
... dans une attitude voluptueuse;
... amours sont auprès d'eux; l'un a
... cherché à redoubler la passion du guer-
rier, puis, le voyant subjugué, s'em-
pare de ses armes; l'autre vante à Vé-
nus l'éclatante victoire qu'elle vient de
remporter, et lui présente une boîte de
parfums. La chevelure de Vénus, lé-
gèrement ondulée, est retenue par un
bandeau d'or qui entoure son front
radieux; une draperie bleu de ciel en-
toure les amans; et la colombe consa-
crée à la belle déesse préside à cette
scène.

Cette autre fresque de Pompeï, n°. 13, a été retrouvée dans une petite maison de la plus chétive apparence, habitée par un peintre peu favorisé du destin, et qui, sans doute, cherchait dans la culture des beaux arts à oublier de longues infortunes.

Vénus, pêchant à la ligne, est assise

..., elle regarde avec fi
...lle abandonne à l'ond
...anche entoure le bas
... laisse à découvert une
... formes délicates; une
d'un travail précieux, p
...u d'albâtre et croise sur sa p
Sur un petit rocher, en face,
l'Amour assis. Ce maître, ha
perfidie, enseigne à sa mère l
de la pêche. Cette allégor
plus simples, fait allusion
voir de la beauté, qui,
piéges trompeurs, fait passer
tyrannique domination de l'A
tourbe des amans qui se laiss
juguer. Cette peinture est pl
poésie, et brille par son élégan
plicité. La figure de Vénus e
exécution hardie et d'un fini
rable.

N°. 14 (Pl. 60). De toutes le
tures antiques découvertes jus
jour, celle-ci est une des plus be
un fond céleste, se détachent u
chante et un faune, qui, se ten
brassés, s'en vont ensemble sau
gambadant; le faune soutient de
droite une peau d'animal sauvag
laquelle il porte des fruits, la n
agite son thyrse. Ce mouvem
voltiger autour d'elle la belle
draperie qui l'entoure. La comp
de cette figure est élégante, fra
bien entendue. Elle est si vigo
et si recherchée pour les couleu
fini des moindres détails qu'o
voir une miniature.

N°. 15. Sur un fond jaune d
leur effet sont groupés un faune
bacchante qui exécutent une da
bacchante est couronnée de lie
porte des anneaux à ses oreille
bras droit est levé, sa main paraî
soutenu un tambour de basque
temps aurait effacé. Ses mouv



dont Silène fut le premier roi. Ici Bacchus est représenté à cheval sur les épaules d'un disciple de Silène, qui lève la tête pour sourire au folâtre enfant. Dans ses mains sont des cimbales d'or, Bacchus lui montre une grappe de raisin d'un air d'indécision, comme cédant à regret au désir de l'offrir. Ce groupe, qui est au musée de Naples, vient de la villa Borghèse.

N°. 12. Mars et Vénus.

Les amours de Mars et de Vénus paraissent avoir été un sujet de prédilection pour les peintres de Pompeï. Soit que ce sujet portât à leur imagination et leur inspirât le désir de prouver avec quelle tyrannie l'amour règne, non-seulement sur les hommes, mais encore sur les dieux, soit que cette allégorie du courage et de la beauté leur semblât intéressante, ce groupe est souvent reproduit sur les fresques de Pompeï.

Les amans sont représentés deminus, dans une attitude voluptueuse; deux amours sont auprès d'eux; l'un a cherché à redoubler la passion du guerrier, puis, le voyant subjugué, s'empare de ses armes; l'autre vante à Vénus l'éclatante victoire qu'elle vient de remporter, et lui présente une boîte de parfums. La chevelure de Vénus, légèrement ondulée, est retenue par un bandeau d'or qui entoure son front radieux; une draperie bleu de ciel entoure les amans; et la colombe consacrée à la belle déesse préside à cette scène.

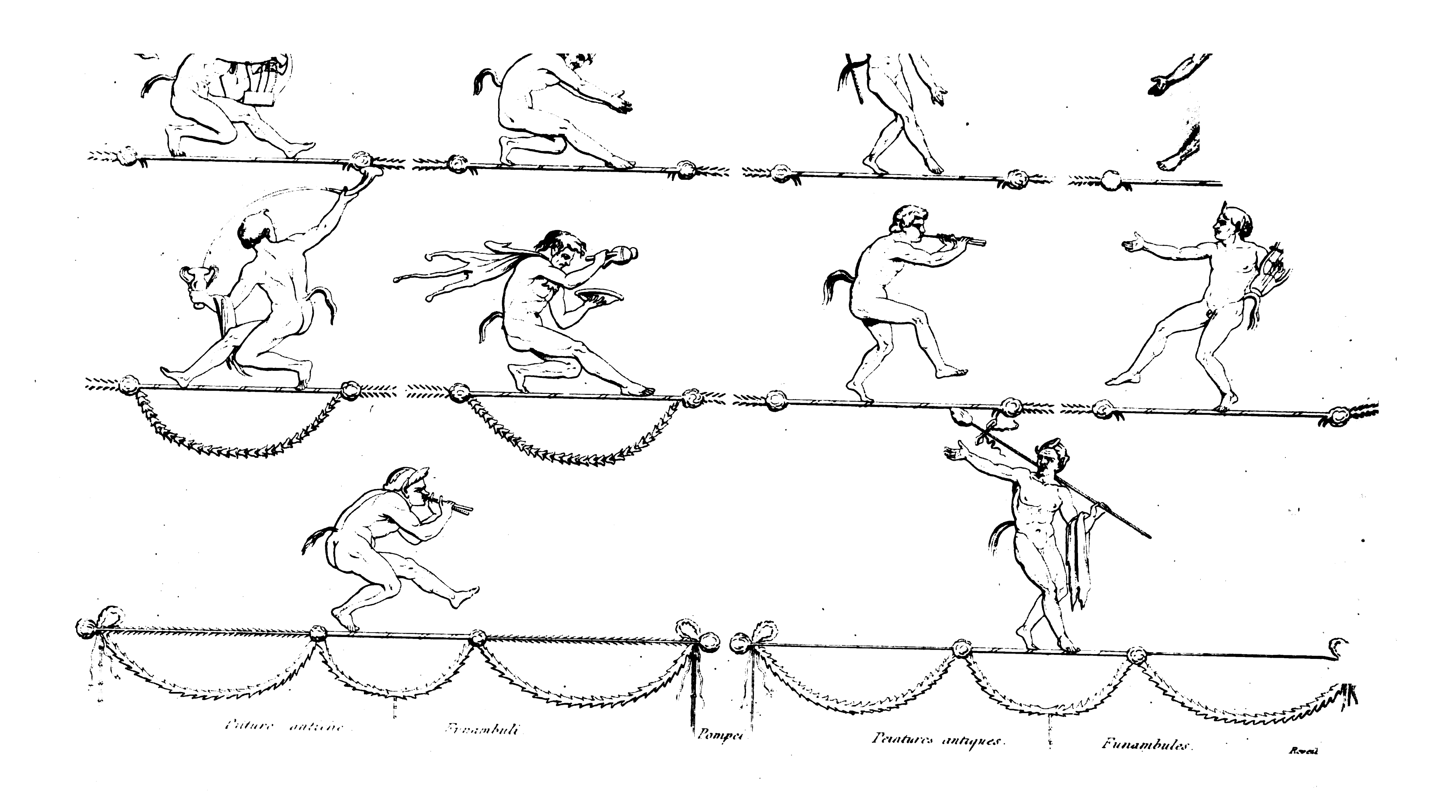
Cette autre fresque de Pompeï, n°. 13, a été retrouvée dans une petite maison de la plus chétive apparence, habitée par un peintre peu favorisé du destin, et qui, sans doute, cherchait dans la culture des beaux arts à oublier de longues infortunes.

Vénus, pêchant à la ligne, est assise sur un rocher, elle regarde avec l'appât qu'elle abandonne à l'on tunique blanche entoure le bas corps et laisse à découvert un de ses formes délicates; une d'or, d'un travail précieux, p cou d'albâtre et croise sur sa p Sur un petit rocher, en face, l'Amour assis. Ce maître, ha perfidie, enseigne à sa mère l de la pêche. Cette allégori plus simples, fait allusion a voir de la beauté, qui, p piéges trompeurs, fait passer tyrannique domination de l'Ar tourbe des amans qui se laisse juguer. Cette peinture est pl poésie, et brille par son élégan plicité. La figure de Vénus es exécution hardie et d'un fini rable.

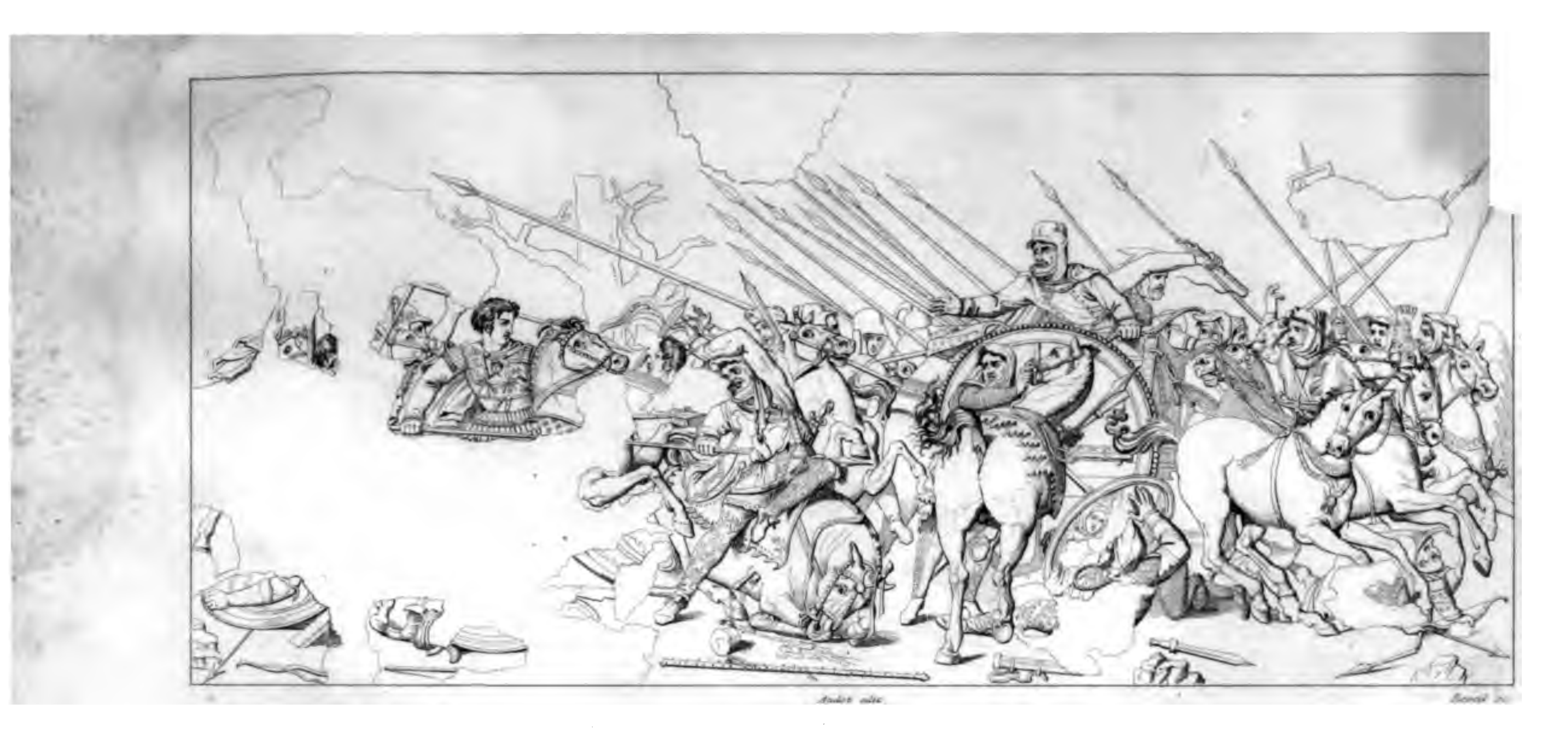
N°. 14 (Pl. 60). De toutes le tures antiques découvertes jus jour, celle-ci est une des plus bel un fond céleste, se détachent u chante et un faune, qui, se tena brassés, s'en vont ensemble sau gambadant; le faune soutient de droite une peau d'animal sauvag laquelle il porte des fruits, la n agite son thyrse. Ce mouveme voltiger autour d'elle la belle e draperie qui l'entoure. La comp de cette figure est élégante, fran bien entendue. Elle est si vigo et si recherchée pour les couleur fini des moindres détails qu'or voir une miniature.

N°. 15. Sur un fond jaune du leur effet sont groupés un faune bacchante qui exécutent une da bacchante est couron[illegible] porte des anneau bras droit est lev soutenu un t temps au





Pitture antiche. Funambuli. Pompei. Peintures antiques. Funambules.



Mosaica della casa del Fauno. *Pompei.* *Mosaïque de la maison du Faune.*

té le désordre dans la draperie
toure, et qui laisse une partie
corps entièrement nue. Vive,
ristique et naturelle est la pose
ne; il soutient avec son bras
une corbeille remplie de guir-
de fleurs qu'il porte sur ses
s, il saisit de sa main gauche le
la bacchante, et lui imprime le
oux baiser. Ce qui est le plus
uable dans ce groupe, c'est le
x des mouvemens de la bac-
et le jeu des muscles du faune,
t d'un naturel achevé.

6 (Pl. 61). Les funambules
très-admirés des anciens Ro-
aussi excellaient-ils dans leur
mprenant que la gloire de leur
sée dépendait des difficultés
vaient à vaincre, ils étaient
s à faire danser des éléphans
orde. Pline, Suétone et Marc-
assurent ce fait, qui sans ces
ns pourrait bien rester en dou-
s danseurs de corde anciens
moins exposés que ceux de nos
pour éviter toute espèce d'acci-
on plaçait des filets sous le
de leurs exercices. Cet usage
t-il que les Romains fissent
cas de la vie des hommes? ou
de donner, avec plus de sécu-
us d'audace à ces hommes ven-
urs plaisirs, les animait-il seu-
C'est une question encore à
e.

lix danseurs, étant tous peints
s traits de faunes ivres, ont
jecturer que ces danses devaient
rtie des pompes bacchiques, et
s faisait venir durant les repas
gayer les convives. On parle
oupe de satyres qui avaient le
ariolé de couleurs variées; les
ules représentés ici, et qui,
les deux sujets précédens, viennent de Pompeï, dansent s l thyrses suspendus à des cordes; o s voit boire, jouer de divers instrumens, en un mot, agir ainsi qu'ils auraient pu faire sur un plancher solide.

La mosaïque (Pl. 62) trouvée dans la maison du faune, à Pompeï, prouve que la peinture, quand elle atteint le plus haut degré de perfection, acquiert un langage qui se comprend avec la plus grande netteté. Cette mosaïque est un exemple de la justesse de mon observation. Elle représente une des batailles d'Alexandre. Le moment choisi est celui où la victoire est décidée. Le vainqueur est Alexandre, et le personnage sur le char Darius. Le guerrier à côté du char, qui est descendu de son cheval et qui l'offre à Darius, est Ocsatre, son frère, et les deux hommes blessés sous ses yeux, deux nobles persans. Le costume, la pose et le regard plein de feu du roi de Macédoine, la figure imposante et noble du malheureux roi vaincu, jusqu'à la grandeur de son arc, attribut caractéristique des rois de sa race, et qui surpassait en grandeur tous ceux des autres guerriers, tout porte à croire que cette bataille est celle d'Issus. L'arbre dépouillé de feuilles, les vêtemens qui entourent les Perses, et qui viennent même envelopper leur figure, montrent assez qu'ils combattent en hiver. Le char dégarni de faux que monte Darius, et qui se trouve seul, ainsi qu'il est dit dans Quinte-Curce, en est une preuve authentique. Il ne nous reste qu'à décider quel aurait été l'auteur de ce tableau, dont la mosaïque n'est qu'une copie.

Nicias, Protogène, Philoxène, Euphranor et Appelles, ont peint tour à tour les hauts faits d'Alexandre; mais le dernier fut le plus renommé. L'enthousiasme d'Alexandre pour ses ou-

vrages alla si loin, qu'il lui céda, comme preuve et récompense, Campaspe sa maîtresse. On ne doit donc pas hésiter à attribuer ce tableau à ce peintre célèbre, et l'on peut ajouter que c'est un de ses chefs-d'œuvre.

L'on y voit la rencontre des chefs des deux armées. Alexandre est monté sur un coursier fougueux; il frappe de droite et de gauche, tue, abat tout ce qui s'oppose à son passage. Darius, debout sur son char, serre avec une force convulsive l'arc qui reste immobile dans sa main redoutable. Il est frappé de stupeur à la vue d'un de ses généraux, qui vient d'être, sous ses yeux mêmes, mortellement blessé. Si la richesse du costume du guerrier qui succombe prouve qu'il occupait un rang supérieur dans l'armée, la douleur du roi démontre encore qu'ils étaient unis et par les armes et par le sang. Oubliant le soin de son salut, Darius ne doit la vie qu'au fidèle écuyer qui tourne bride, et l'arrache, par une fuite précipitée, à la mort et au triste spectacle de son ami mourant. Néanmoins il sera entraîné malgré lui vers les phalanges vaincues qui plient de toutes parts. Son âme se brise à la vue des malheureux qu'il ne peut plus guider à la victoire, qu'un ennemi vient de lui arracher. Tout cela est exprimé avec une vérité admirable. Comme elle est imposante et caractéristique l'attitude du chef des vaincus! Comme elle est admirablement exprimée, la sollicitude de l'écuyer qui le sauve, et qui anime ses chevaux du geste et de la voix! Que de nature dans la pose de ce soldat qui retient son cheval épouvanté!

On éprouve encore une vraie douleur en voyant ce guerrier qui vient d'être démonté. Son cheval tombe mort, et, au moment où il cherche à se débarrasser et sauter à terre, bless
même, on le voit chercher à
le fer homicide qui vient de le fr
Mais il aisé de prévoir que sa v
chappera avec les flots de sang q
tiront de sa blessure. Cette sc
rendue avec une telle vérité, q
impossible de fixer long-tem
sujet, tant est vive l'émotion
produit.

D'un côté tout est abattu
désordre, de l'autre les vainqueu
restés en ordre de bataille. L'él
du char empêche de les voir,
haut des lances que l'on a
permet à l'imagination de saisir
qui est caché. On comprend q
généreux guerriers opposent u
niâtre résistance pour donner à
le temps de se sauver. La per
du travail a donné à cette
peinture plus d'éloquence qu'un
orateur.

Après avoir vu le dessin d
belle mosaïque, ma curiosité f
le lendemain d'aller la voir à P
et c'est sur le lieu même que j'
ce qui précède. Une circonstan
engagea à nous diriger vers le
et à remettre à un autre jour la d
tion de la maison du faune, où
soigneusement conservée.

Le *Forum* chez les Anciens ét
place publique où le peuple se
sait, d'abord pour discuter les
de l'état, dans les temps où il
pelé à les décider; puis, dans la
pour ses affaires particulières
négociations. Avant la construct
amphithéâtres, ce fut le lieu où
cutèrent les combats
On dut en conséqu
portique, surmo
de colonnes, p
curieux. Une
devait avo

l'une plus haute importance, en deux : le forum *flaminium*, ı judiciaire, et le *nundinarium*, m des foires et des marchés. elui-ci se traitaient les affaires, endaient et s'achetaient toutes de marchandises. Ce nom indi- : plus un marché tous les neuf

ı les colonnes de ses galeries èrent tous les commerces; on y des boutiques, on y construisit rmes. Près du forum flaminium cé le temple où s'assemblait le la *curia*, affectée aux prêtres et gustals initiés aux sacrés mys- la basilique, où se jugeaient les ıs; le fisc, ou trésor public; le stiné aux comices; les archives greniers publics. Là se discu- les sujets les plus intéressans; célébraient les fêtes nationales olennités religieuses, et avaient es imposantes processions des ıores.

suivant la rue Consulaire, dans ieur de la ville, on aperçoit arcs de triomphe sur le même L'un est plus qu'à moitié ruiné, est très-bas et sans ornemens. ent-ils de défense au forum dans d'une émeute populaire, ou t-ils simplement construits pour ı d'une grille en bois? C'est l'en- ı forum, où tous les édifices que ns d'indiquer existent, et d'au- ıcore dont la destination nous est ıue, faute d'inscriptions pour l'apprendre. D'après les ruines arche délabrée, existante du côté t, il est évident qu'on avait entre- l'en changer tout-à-fait, non le mais l'architecture. Les arcades ıt fait place à une colonnade do- . Déjà trois côtés étaient terminés. olonnes sont en travertin, espèce de pierre poreuse; quelques-une sont en brique. Elles ont douze de haut. Dans les entrecolonnemens sont une multitude de piédestaux destinés aux statues des citoyens illustres de la colonie.

Sur l'un on lit le nom de Q. Salluste, sur un autre celui de Cuspius Pansa, dont la famille était une des plus considérées de Pompeï, à en juger par la multitude des inscriptions qu'on trouve en son honneur.

Au nord s'élève un temple qui paraît avoir été d'une magnificence extraordinaire. Son vestibule présente six colonnes de front et quatre latérales, en comptant les angles; elles ont trente pieds de haut. On y montait par des marches, aujourd'hui entièrement ruinées. A droite et à gauche sont deux énormes piédestaux destinés à des statues en marbre, dont on n'a retrouvé que des fragmens, consistant en deux jambes chaussées avec le cothurne impérial. C'est là qu'il faut supposer qu'on offrait les sacrifices.

Du vestibule on passe dans une nef quadrilatérale, formée par huit colonnes ioniques de chaque côté, et entourée de murs peints en rouge. Cet ordre de colonnes sur les deux ailes faisait donner à ces temples le nom de péryptères. La nef est terminée par trois chambres où se conservaient les archives et le trésor de l'état; puis vient un escalier qui mène à une terrasse couronnant l'édifice, et d'où l'on jouissait d'un coup d'œil magnifique. Le pavé de ce temple est élégant; on a, dit-on, trouvé un cadran solaire près du vestibule.

On y a trouvé aussi un petit buste adhérent à la muraille, une espèce de bouclier, un groupe formé d'un vieillard tenant par la main un jeune garçon; tous deux coiffés du bonnet phry-

gien; à leurs côtés est une femme avec un enfant dans ses bras. Ce groupe fut peut-être un ex-voto, ce qui prouverait que cette coutume, qui s'est conservée dans le midi de l'Europe, est fort ancienne.

Tous ces objets sont en bronze; ceux en marbre consistent en une tête et un pied mutilés, un buste de vieillard, un bras et des fragmens de statues d'une grandeur colossale, un assez beau torse, également de grandeur colossale, et du plus beau fini, sur lequel est tracée l'ébauche d'une petite statue, et une tête de Jupiter. C'est ce qui, joint à sa position, porte à présumer que ce temple dut être consacré au maître des dieux. Les décurions durent, à l'exemple des sénateurs à Rome, s'assembler dans celui-ci, et le choisir pour le lieu de leurs délibérations. On l'a, en conséquence, appelé le *senaculum*.

Vient ensuite un vaste temple, auquel on a donné le nom de *Panthéon*. Sa forme approche de celle du temple de Sérapis à Pouzzoles; on pourrait l'appeler la galerie des fêtes de Pompeï. Il offre un portique décoré de deux ordres de colonnes, et dans le milieu une cour au centre de laquelle est un autel environné de douze piédestaux, destinés aux douze divinités principales. Sur les murs de ce péristyle sont des peintures de tout ce qui peut servir à un repas : des poissons, des perdrix, des amphores pour le vin. Sur la partie gauche sont peints des moutons, des bœufs, une corne d'abondance qui se vide dans des plats, et Psyché suivant l'Amour à un festin. Sur la droite sont douze chambres, probablement les cellules des prêtres desservant le temple, et qu'on nommait augustals. Dans le haut est le sanctuaire avec quatre niches, et un piédestal qui devait soutenir la d'Auguste, dont on a retrouvé u bras portant un globe. Les niches pratiquées pour recevoir les stat la famille impériale. On a re celles de Livie dans tout l'éclat beauté, et de Drusus adolesce veloppé d'une draperie. De là o dans un triclinium, où les prê Aruspices prenaient leurs re peut contenir jusqu'à trent sonnes.

On y voit de grands autels e bre, et des massifs où se posai instrumens sacrés, et où se dép les victimes qu'on distribuait a ple. Sur le mur du fond est un de Remus et Romulus : Laren allaite, tandis que les dieux d lympe veillent sur eux. Sur la sont peints des quartiers de cha hache, des oiseaux morts, une sanglier et des jambons. Au h un canal pour l'écoulement du A côté de la porte était une c garnie de sa serrure, et dans la étaient enfermées mille tre monnaies en bronze et quaran en argent.

Au sortir de ce Panthéon, no trâmes dans un autre édifice, par des murs en brique, suivan apparence fort anciens; ils enf une cour dont l'extrémité supérie un sanctuaire élevé de quatre pi dessus du sol. Les fragmens de m que nous y vîmes font voir clai que le temple en fut revêtu en Vis-à-vis de ce sanctuaire est un j tel de marbre de Paros, orné d'u bas-relief, que l'on Cicéron en costume Cet édifice s'apr le *Temple de* M. C. Bonucci temple de F

va un piédestal supportant la de ce héros, avec l'inscription de partie mutilée :
mulus, fils de Mars, fonda et régna sur cette cité pendant te ans. Après avoir tué Acron, Cæciniens, il consacra ses dés opimes à Jupiter Férétrien; au nombre des dieux, il reçut mains le nom de Quirinus. »
ui suit est extrait du *Voyage* eï, de Romanelli.
as entrâmes ensuite dans la *Basi-* son aspect présente la belle 'un carré long de deux cent cinpalmes et large de cent, avec un péristyle ou portique couvert ne autour. Ce grand portique, nant du côté de l'intérieur du s'appuyait sur autant de demis qui n'en sont pas encore dis; les colonnes ont environ quatre de diamètre, et sont ornées piteaux corinthiens. Leur base la même composition; à prén'en existe plus qu'une partie ou renversée qu'on a rajustée lieu. Les chapiteaux et une partie des corniches sont amonlans les angles du bâtiment. e tous les murs étaient écroulés fet du tremblement de terre.
e tribune apparente dans la supérieure du côté de l'occi décorée de six petites colonnes, cannelées; ce pouvait bien lace destinée à la magistrature. trouvâmes ni la porte de cette, ni les gradins par lesquels on it; seulement deux petits escanduisent de là à une chambre sse, et la communication s'y par deux ouvertures circulaires voûte. Nous jugeâmes que ce in était une prison, car les murs ne grande épaisseur; les soupiraux sont garnis de barreaux d et cette petite chambre est ent vingt palmes sous le sol. »

Vis-à-vis de cette tribune, au milieu des quatre colonnes du péristyle, est érigé un grand piédestal recouvert de marbre blanc, qui certainement devait supporter une statue équestre.

Le corps de la basilique était entièrement découvert; les Anciens affectionnaient cette architecture, qu'ils nommaient hypètre, ou découverte, et que nous avons déjà remarquée dans toutes les maisons et dans tous les temles. C'est dans cette enceinte que devaient se tenir les assemblées et avoir lieu les délibérations des habitans de Pompeï; là ils créaient leurs magistrats, pourvoyaient aux frais de l'*annone*, c'est-à-dire aux subsistances pendant une année), et décidaient de la paix ou de la guerre. Sur le frontispice est écrit en lettres rouges : BASSILICA.

» On passe de la basilique au forum civil, que nous avons décrit, par cinq ouvertures; la manière dont ces ouvertures se fermaient est curieuse à remarquer; entre l'un et l'autre pilastre, au nombre de six (les deux derniers de chaque côté tenant au mur de l'édifice), tombaient cinq portes qui suivaient le trait des rainures qui étaient taillées dans chaque pilastre. Cette fermeture s'appelle présentement parmi nous *sarrazine*, parce que dans le temps du Bas-Empire, toutes les citadelles usaient de ce moyen de clôture; c'était aussi comme cela que se fermaient les portes publiques et extérieures de Pompeï.

» Nous sortîmes de la basilique par ces ouvertures pour parcourir de nouveau le forum, et aller visiter du côté droit des édifices fort curieux qui sont presque intacts. C'étaient trois autres petits

temples, ou plutôt trois chapelles. D'après leurs formes, quelques antiquaires prétendent même que ces chambres étaient dépendantes de la basilique.

» Nous n'avons pu deviner à quelles divinités ces trois temples étaient consacrés, parce que lors de leurs décombremens on les a trouvés dépouillés de tout ce qui pouvait servir à les caractériser. »

Laissant le forum et suivant la large rue qui conduit aux théâtres, et dans laquelle on entre par un passage, autrefois couvert, on lit une inscription en l'honneur d'*Eumachia*, prêtresse dont on trouva la statue dans le costume de vestale, et le nom sur le piédestal.

Des termes de cette inscription, les antiquaires ont conclu qu'Eumachia, de ses propres deniers, fit bâtir en son nom et en celui de son fils, un *chalcidicum* et un *crypto portique*, qu'elle dédia tous deux à la Concorde, destinant le premier à servir de lavoir pour les vêtemens des magistrats et des prêtres du collége sacré. Ce serait alors la reconnaissance qui lui aurait élevé cette statue. Ce chalcidicum était un bâtiment rectangle, faisant face au forum; son architecture est tout-à-fait romaine. L'intérieur consiste en une vaste cour de cent dix pieds sur cinquante, ornée d'un portique de quarante-huit colonnes de marbre de Paros, élevées au-dessus du sol par des marches en marbre blanc qui l'entouraient. Il en manque quelques-unes, qui n'ont jamais été posées, mais qui allaient l'être, puisque, jusqu'au mortier qui devait servir, tout a été trouvé préparé dans un coin. Dans le haut de la cour, et dans une superbe *ædicula*, était la statue de la Concorde, et l'espace entre l'ædicula et le portique, était occupé par un bassin de marbre de forme rec
laire, dans lequel un canal cach
la pierre faisait tomber l'eau. D
l'ædicula, et dans le crypte,
statue d'Eumachia. Tout l'édi
raît avoir été très-élégant.

Dans une des fouilles on
deux hommes, dont un horril
mutilé par la chute d'une c
dont les débris étaient à terre à
lui, et un autre la tête couve
casque.

A la droite du temple est u
édifice. Peut-être était-ce le
public? Ce qui fortifierait ce
jecture, c'est la découverte d'un
où sont plusieurs cavités rond
présentant des mesures de capa
l'a transportée au musée, subst
sa place une autre pierre, où
copiées. Un des côtés de la pie
tait l'inscription suivante :

« Aulus Clodius Flaccus, fil
lus, et Narceus Arelianus C
fils de Narceus, duumvirs, fure
justice chargés, par décret d
curions, d'étalonner les mesu
bliques. »

Cette pierre, un des plus
monumens de l'antiquité, a sep
de long sur deux de large. C
des profondeurs composant l
mesures, est en ligne droite
autres dans le milieu du mass
son ouverture par-dessous po
voir retirer les graines sèches
raient été présentées au mesur
trou est garni d'une pièce en
qui se tire quand on veut l'ou
qui se pousse quand on veut le
Voilà bien la preuve
formes concaves
graines sèches; les
fondeurs qui étai
de la même ma
ouvertures

iquides. Il faut dire aussi que profondeurs du milieu avaient : leur inscription, qui paraissent é détruites par les Pompeïens mes. Peut-être y aurait-on lu de chaque mesure? Quelques n bronze scellées avec du plomb, ées près des ouvertures, nous it penser que chacune d'elles a son couvercle. Outre ce mo- : mesure publique, on avait découvert d'autres objets de la ıtilité, tels que deux petites une sur l'autre, qui dans leur laissaient voir aussi trois inca- cylindriques de même nature les que nous avons décrites. De ıx petites tables, l'une a été rtée au musée royal, l'autre a sée accolée à la muraille à la du forum, au lieu même où leux furent trouvées.

té est un bâtiment demi-circu- renfermant des siéges et des pour des statues. D'après la :t la décoration, de l'édifice, on nu que c'était la *curia*, ou lieu ıion des augustals.

ʒu'on arrive dans la *rue de* *e*, à un petit carrefour formé ıe ruelle qui la traverse, on une fontaine comme il en existe ıp dans la ville; l'eau y était ar une tête de Mercure sculp- bas-relief. Le trafic qui se fai- ıs cette rue devait être considé- ı en juger par le nombre de ıes qui s'y trouvaient, par les ef- : la Fortune et de Mercure qu'on r les murailles, et par toutes ·iptions qu'on y lit, inscriptions squelles les marchands implo- a protection des édiles ou des rs. Cette rue est une des plus lar- 'ompeï, car elle a près de trente ıvant le carrefour on rencontre à gauche d'abord la foulerie, la maison de la grande fontaine, puis celle de la petite fontaine qui forme l'angle. A droite est la belle maison du navire, ainsi nommée à cause d'une trirême peinte sur le pilier de la boutique dans laquelle apparemment se vendait tout ce qui avait rapport à la marine. La principale entrée de cette maison est dans la rue appelée rue de l'Arc. Elle en a deux autres dans celle de Mercure, viennent ensuite deux boutiques et une taverne formant l'angle opposé. La découverte de cette taverne est intéressante, en ce que ses peintures nous initient à tel point aux mœurs et aux vices du bas peuple de ce temps, qu'elles ne laissent rien à désirer aux amateurs de l'antiquité.

Son entrée est dans la rue de Mercure, de là on va dans une arrière-boutique dont la sortie donne sur la ruelle. A en juger par les peintures obscènes qui recouvrent les murs de cette pièce, elle aurait été destinée aux plus honteuses débauches. La taverne est petite; elle est garnie d'un banc en maçonnerie, incrusté de morceaux de marbre, entre lesquels est un beau fragment de porphyre vert.

Dans ce banc sont trois cavités doublées en plomb, et destinées à contenir des liquides, et dans la partie attenante au mur, un petit gradin en marbre blanc, sur lequel on mettait en montre le comestible qu'on vendait, et qui se préparait sur un petit fourneau à droite de l'entrée.

Le dieu tutélaire est représenté ici sous la forme d'un serpent dévorant les offrandes déposées sur l'autel. On distingue des œufs et des fruits fort bien peints. Deux portes conduisent à deux petits cabinets destinés aux buveurs, et communiquant à la maison contiguë : sur leurs murailles était représentée

ible de Persée délivrant Andro-
le.

.a communication de cette taverne avec la chambre dont je viens de paret avec la maison qui, à en juger la beauté de ses fresques, devait rtenir à un riche personnage, ne eut expliquer qu'en pensant que, avide que délicat, le propriétaire sait vendre le produit de ses dones, et fermait les yeux sur ce m d'en obtenir un plus grand t.

r les murailles d'un de ces petits binets sont peints deux chars à quatre roues chargés de vin; l'un est traîné par une paire de bœufs, et l'on est occupé à décharger l'autre. Au-dessus est grossièrement figurée une perspective avec une fenêtre, de laquelle sort un panier suspendu à un bâton, à peu près dans le genre de ce que nous voyons encore aujourd'hui dans les bas quartiers de Naples.

Dans le second cabinet sont d'autres peintures, Polyphême et Galatée; Polyphême est assis sur un rocher au bord de la mer, Galatée sur le dos d'un dauphin qui l'emporte : une nymphe pêche un Amour, et trois autres sont autour d'elle. Ce sujet est souvent répété sur les murs de Pompeï.

La troisième porte communique à la chambre des orgies, dont les peintures sont analogues à l'usage auquel elle servait. Ce sont des obscénités dignes du genre de peuple pour les yeux de qui elles étaient faites. Nous y trouvons cependant matière à une remarque intéressante au sujet du costume du peuple. Une femme y est représentée, portant au lieu de corset une pièce d'étoffe de laine rouge « *mamillare* » qui, lui serrant le buste, soutient la gorge et vient nouer sur l'épaule. Ce vêtement

vers le dieu qu'il semble im-
. J'ai déjà dit que le serpent
egardé par les Anciens comme
isman de bon augure. Sur l'autre
est également un globe, une
d'abondance pleine de raisins,
Minerve, casque en tête, lance
iclier à la main; elle verse de la
ir sur un autel où une jeune fille
e creux de sa main pour la re-
r. Le sens de cette allégorie est
lifficile à saisir. Dans la boutique
in Jupiter et une Junon avec
mblèmes, l'aigle et le paon.
s une des récentes excavations,
objets les plus attendrissans
nt été trouvés, sont deux sque-
troitement embrassés. La struc-
es os les a fait juger de sexes
ns. Leurs dents, bien conservées,
t présumer qu'ils étaient dans la
r de l'âge. On devine qu'un
sentiment unissait ces deux
ireuses victimes, et qu'au lieu
chacun de leur côté au signal
ger, ils employèrent à se cher-
temps qui devait assurer leur
Réunis, ils tentèrent ensemble
oustraire à la mort; mais il était
ird, les murs s'écroulaient, les
s'amoncelaient autour d'eux;
lurent alors exhaler leur dernier
dans une douce étreinte. Se
tant dans les bras l'un de l'autre,
nières convulsions d'une mort
ne purent même les séparer!
evait être puissant ce sentiment
référaient à la vie! Quand je les
uvrir, il me semblait qu'autour
'émanait encore, après tant de
quelque chose de cet amour si
courageux, presque inconnu
jours.

aison des Bacchantes doit son
ix fresques dont ses murs sont
Elle contient des boutiques, et,
dans l'intérieur de l'atri
puits grossièrement incr
saïques, représentant des g
masques et autres objets. Sa
marbre africain, fut retrouvé
en pièces. Les murs, au moment
l'excavation de 1827, étaient c
de superbes peintures, dont
Zéphyr et Flore, a été transport
musée. D'autres fresques repré
tent les dieux de premier ordre; p
ces figures il faut distinguer un
chus assis, de toute beauté. Les
besques sont de même fort élégans,
quelques chapiteaux offrent une co
leur différente du corps de la colonne.
On a trouvé dans cette maison quatre
cercles de fer ressemblant à ceux qui
entourent les roues d'un char.

La *maison des Vestales*, composée
de deux habitations bien distinctes,
semble avoir été fort légèrement nom-
mée, car elle pouvait être aussi le lieu
de deux familles amies. L'on voit sur le
seuil de la seconde habitation le mot
SALVE, en mosaïque. Le premier
appartement présente un quadrangle
ouvert, et dans la partie du haut
une salle où l'on suppose qu'on avait
déposé des archives. De chaque côté
est une chambre probablement affec-
tée à la réception des cliens, céré-
monie qui avait lieu à l'aube du jour,
suivant l'usage de Pompeï. Le second
appartement est une salle de bains,
et une chambre à coucher, ornée de
peintures, un cabinet de toilette, une
librairie, une galerie, un salon; au delà
un lararium avec une place au centre
pour le feu sacré, et trois niches pra-
tiquées dans le mur. On a supposé que
les mystères de la Bonne Déesse se cé-
lébraient dans ce réduit, et qu'on y
offrait des sacrifices aux dieux fami-
liers. Deux serpens étaient peints en
mosaïque sur le seuil de ce lararium.

Une chambre plus petite offre, dans le centre de son pavé, un labyrinthe ou table, sur laquelle on jouait une sorte de jeu inconnu de nos jours. Une autre représente une corne d'abondance. On y a trouvé les squelettes d'un homme et d'un chien, un croissant d'argent, et divers ornemens de femme. Derrière la maison on trouva dix squelettes, un desquels avait quatre anneaux au même doigt, des boucles d'oreilles, un collier, deux bracelets, et une lanterne en bronze à la main.

La Campanie, appelée terre heureuse par les Anciens, par les modernes terre de labour, est couverte de vignes, qui, fécondées par les matières volcaniques dont est semé le sol, croissent en abondance et donnent un vin exquis.

Pompeï, au pied du Vésuve, par la proximité de la mer et la situation de son port, devait être naturellement l'entrepôt de ces vins. Il n'est donc pas étonnant que des propriétaires riches ou des marchands se soient occupés de ce commerce d'une manière à y acquérir des richesses immenses; et, par suite de cette opulence, se soient donné chez eux toutes les jouissances du luxe. Ceci nous explique et la multiplicité et la nature des ornemens que nous trouvons dans une maison que le genre de ses peintures a fait nommer la *maison du Faune*. La quantité d'amphores qu'on y a trouvées fit d'abord croire que c'était un potier qui l'habitait; mais en y réfléchissant il est aisé de conjecturer que cette industrie est trop pauvre, et offre trop peu de ressources pour fournir à celui qui l'exerce des bénéfices qui le mettent dans le cas de vivre dans le faste. Il faut donc penser au contraire au riche commerce d'une denrée si abondante, et qui offre autant de ressources entre les m celui qui sait les mettre à pro murs et les pavés en mosaïq couverts d'allégories, toute trait à Bacchus, et la dis dans laquelle étaient rangées phores dans les cours et sous tiques, donne à croire qu'on le déposées en attendant la récolt que ce fut vers la fin de l'ét catastrophe eut lieu. Il cesse raître étonnant que ce trafic e ment enrichi un particulier, l'exemple imité depuis à Gên nise, et à Florence, il se fût f une maison où il eût déplo les genres de somptuosités q trouvait chez les grands.

Cette maison, comme celle d forme une île dessinée par quat L'entrée principale est dans c longe le temple de la Fort maison a trois vestibules, et l chambres, qui se présentent im ment à la suite, étaient desti commerce. Deux escaliers in un étage supérieur. Le pavé e que nous l'avons déjà indiq mélange de morceaux de marb verses couleurs; on y trouve le Parangon, le vert et le rouge a puis vient une guirlande en m de fleurs, de fruits et de ma est à remarquer qu'il n'y entr morceau de verre, que les Rom dire de Pline, mêlaient bien dans leurs mosaïques. Outre qu ci, entièrement en marbre, pr un travail exquis elles attesten la plus haute antiquité.

Une autre particularité maison, ce sont le enfermées entre et le stuc dont lames sont ici semés en si

pte quarante par pied carré. Il
oire, qu'outre leur office d'atta-
les aspérités que produisent
tes offraient une prise au stuc
serait trop facilement détaché
urface lisse. Ces lames étaient
là dans le but de préserver le
l'humidité d'un mur récemment
iit.

s une des chambres on a trouvé
çonnerie soutenant une machine
'ait contenir un liquide, et qui,
trou pratiqué dans le mur,
iit dans la salle à côté. Cette
e, sans ornemens, devait servir
ratoire.

le était cette machine? Ici tout
nous manque.

deux chambres contiguës on a
des vases en bronze, un pied de
voire, ce qui prouve l'élégance
ubles dont se servaient les Ro-
des bracelets, des anneaux
et des pierres précieuses. Par
bizarrerie ces objets se trou-
ils dans les appartemens du
étaient-ils tombés de ceux su-
rs, ou bien dans la confusion,
ujours accompagne un semblable
it, avaient-ils été oubliés ?

quelques amphores étaient des
tions latines, et d'autres grec-
Nous avons décrit, page 139, et
aver (Pl. 62) la magnifique mo-
découverte dans cette maison
ctobre 1831.

s voici dans une maison qui pa-
le d'un pâtissier (*pistor dulcia-*
C'est au moins ce que donnent
er les choses que l'on y voit.

pace étroit qu'elle occupe est si
iénagé, si bien réparti en di-
chambres, qu'on pourrait lui
uer ce mot de Cornelius Nepos,
ant de la maison de Pomponius
s : « Ici j'ai mis plus de sagesse
que de luxe! » Sur la ru[illegible]
tique destinée à vendre [illegible]
Une petite cour, dont les mur[illegible]
figurent un jardin émaillé de [illegible] et
de fleurs, autour desquelles voltigent
un essaim d'oiseaux, donne du jour à
plusieurs petites chambres disposées
tout autour, dans lesquelles sont des
réservoirs d'eau et des robinets pour
la fournir. Dans le fond on voit un four
avec quatre petits moulins garnis de
leurs manilles en fer, qu'un homme
seul pouvait mettre en mouvement.
Les Latins les appelaient *pistrillæ* :
moins grands que ceux des boulangers;
ils servaient à moudre la farine néces-
saire aux pâtisseries.

Ce four, à réverbère, est d'une con-
struction particulière. La fournaise est
au bas avec sa voûte sphérique, et la
chaleur pénètre par une bouche ovale
dans le four proprement dit, où l'on
mettait ce que l'on avait à faire cuire.

Quoique d'une extrême simplicité,
cette maison est encore décorée avec
élégance; la peinture y fait encore
briller ses belles couleurs. Dans une
chambre sont trois tableaux. L'un re-
présente Persée, qui, pour contenter
sans péril la curiosité d'Andromède,
lui montre, réfléchie dans l'eau d'une
fontaine, l'horrible figure de Méduse.

Dans une autre, Endymion dormant;
son chien est à ses pieds; Diane, guidée
par l'Amour, descend du ciel pour le
contempler. Le dernier offre les attri-
buts des dieux de la fable.

Parmi tous les usages que nous ont
légués les Anciens, ceux que nous
avons adoptés, et que nous conti-
nuons à suivre, doivent nous inspirer
le plus grand intérêt. De ce nombre
sont ceux qui ont rapport à l'art dra-
matique et aux représentations scéni-
ques, qui chez eux dégénéraient en vé-
ritable passion. Rarement satisfaite,

et jamais éteinte par la satiété, cette passion se conservait dans toute son intensité. Les dépenses excessives qu'entraînait une représentation théâtrale y mettaient obstacle. Comme parfois elles absorbaient le revenu d'une province entière, elles n'avaient lieu qu'à l'occasion de quelque événement marquant, tel qu'une victoire signalée, l'avénement d'un empereur, la naissance ou l'adoption d'un César: d'autres fois, surtout sous la république, un homme riche parvenu au consulat, ou à une autre dignité non moins honorable, remerciait le peuple en lui donnant un spectacle à ses frais. Par la suite, et vers le temps de décadence, les ambitieux y trouvèrent un moyen de corruption. C'est à l'aide des spectacles qu'ils captaient les suffrages, car le peuple y assistait gratis.

Que cet art chez les Grecs doive son origine à Thespis, ou, suivant une autre version, qu'il ait d'abord pris naissance en Italie, où il aurait commencé par des processions que faisaient les paysans en l'honneur de Bacchus et de Cérès, pour célébrer l'heureuse réussite de leurs travaux rustiques; que plus tard, à ces processions, se soient mêlées celles plus imposantes, en l'honneur de *Pater Liber*, c'est ce que nous n'entreprendrons pas d'éclaircir. Sans en approfondir les causes, nous arriverons aux effets, et nous verrons les Romains, jaloux d'imiter les Grecs, chercher à les surpasser, et faire de leurs spectacles une source de plaisirs et même d'extravagances.

Enchérissant sur leurs devanciers, qui n'eurent que les représentations scéniques, les Romains imaginèrent les combats d'animaux et les naumachies, dans lesquelles se donnait un combat naval, simulacre d'un véritable combat, mais qui ne laissait pas de coûter la vie à beaucoup d'[illegible]

Nous avons déjà vu l'amphi[illegible] dans lequel avaient lieu les c[illegible] d'animaux et de gladiateurs. J[illegible] on n'a pas trouvé de naumach[illegible] Pompeï; il est même présumab[illegible] n'y en avait pas, et que le port[illegible] nait lieu; mais les excavations [illegible] rencontrer deux théâtres, com[illegible] le nom de grand et de petit, [illegible] *théâtre tragique et comique* ([illegible] Ce dernier s'appelle encore O[illegible]

Ici plus de ces descriptions [illegible] incertaines, puisées dans le[illegible] des commentateurs, des antiq[illegible] c'est l'antiquité réelle, vivante[illegible] voit, on la touche.

La forme d'un théâtre était [illegible] semi-circulaire, comme dans [illegible] part des nôtres, et sa dimensi[illegible] portionnée à la population de l[illegible] et de celles à proximité, dont le[illegible] tans venaient aussi assister à [illegible] présentations, où tout avait l[illegible] plein jour. Pline nous parl[illegible] théâtre de Scaurus, qui avai[illegible] cents pieds de diamètre, et [illegible] contenir jusqu'à quatre-vingt[illegible] spectateurs assis. Par quel mo[illegible] acteurs parvenaient-ils à se [illegible] un volume de voix assez consi[illegible] pour se faire entendre de cet[illegible] mense assemblée? C'est ce q[illegible] impossible d'expliquer; ce qu[illegible] nous est parvenu, c'est que les [illegible] portaient des masques tout le [illegible] qu'ils occupaient la scène. Ces m[illegible] leur couvraient, non-seulement l[illegible] ge, mais encore toute la tête; la l[illegible] en était béante, de manière à fa[illegible] l'émission de la voix, qu'ils g[illegible] saient au moyen de lames d'aci[illegible] devaient offrir une grande r[illegible] blance avec les [illegible] voulait représent[illegible] chez les Anciens [illegible]



Pompei. Teatro tragico.



Audot edit. Duran sc.

Picolo teatro. Pompei. Petit théâtre.

e, comme la tragédie la représ
on des exploits de leurs dieux
eurs héros.

la construction d'un théâtre,
isissait d'ordinaire la partie la
evée de la ville, et la plus favo-
la transmission des sons. La dé
d'une montagne facilitait beau-
e travail, et épargnait des dé-
; on recherchait encore le voisi-
e portiques, pour trouver de
n abri lorsqu'un orage subit
orcément interrompre la repré-
on; quand il n'en existait pas,
onstruisait exprès; ainsi avait-
à Pompeï.

avea était formée par une série
lins sur lesquels il était ac-
chaque spectateur un espace
pouces, ainsi qu'il est aisé de
ier dans le grand théâtre, où
sions sont marquées. Celui-ci
contenir cinq mille specta-

e le scenium et la cavea était
cenium, espace étroit enfermé
es murs à hauteur d'appui, dans
s étaient pratiquées des niches
enaient les musiciens, nommés
ci, à cause des siéges en pierre
uels ils s'asseyaient. L'espace
atement après se nommait or-
; comme c'était le lieu le plus
hé de la scène, on y avait éta-
places réservées aux sénateurs,
triciens et aux magistrats qui
aient sur des siéges que leur
nt des esclaves, ou sur un *bisel-*
iége d'honneur que leur avait
la ville. Cette distinction était
s honorables. Venait ensuite la
affectée au vulgaire; enfin les
s gradins, divisés en compar-
comme nos loges, étaient la par-
rvée aux femmes. Cette partie,
uelques théâtres, était recou-
verte; des deux côtés de l'orchestre, et un peu plus élevées, étaient deux divisions «*Podium*», l'une à droite destinée aux proconsuls ou aux duumvirs, qui présidaient aux représentations, et à leurs officiers; à Rome c'était la place de l'empereur. L'autre était affectée aux vestales. Ainsi dans ces théâtres, par orchestre on entendait notre parterre, et par proscenium, ce que nous nommons orchestre; le scenium était le théâtre proprement dit; enfin le postscenium était le lieu où on déposait les machines et où s'habillaient les acteurs.

Toutes ces divisions n'existaient pas avant Scipion l'Africain; le peuple entrait pêle-mêle, les premiers arrivans étaient les premiers occupans, ce qui devait donner lieu à beaucoup de désordres. Scipion, le premier, sépara les sénateurs des plébéiens. La loi Roscia réserva les quatorze rangs inférieurs de gradins pour les personnes élevées en dignité; enfin Pompée, et après lui Auguste, entreprirent une réforme complète dans cet usage, et ce dernier l'exécuta. Voici le récit qu'en fait Suétone :

« Frappé de l'injure faite à un sénateur, à qui, dans les jeux célébrés à Pouzzoles, aucun des nombreux spectateurs n'avait fait place, il corrigea le désordre et la confusion qui régnaient dans les spectacles. Il fit pour cela décréter par le sénat, qu'à tout spectacle public, et en quelque lieu que ce fût, le premier rang des siéges resterait vacant pour les sénateurs; il défendit que les ambassadeurs des nations libres et alliées fussent assis à l'orchestre, parce qu'il découvrit que quelques-uns d'entre eux étaient fils d'affranchis. Il sépara le peuple des soldats; les plébéiens mariés eurent une place marquée: il y en eut une pour les

enfans, et auprès d'eux d'autres pour leurs précepteurs. Il ordonna que les gens mal vêtus ne pourraient se placer à l'amphithéâtre. Il ne permit aux femmes de voir les combats de gladiateurs que du lieu le plus élevé, tandis qu'elles étaient accoutumées auparavant à rester confondues avec les autres spectateurs. Il n'accorda qu'aux seules vestales une place séparée au théâtre, et vis-à-vis le tribunal du prêteur. Il éloigna tellement les femmes de la vue des athlètes, que dans les jeux qu'il donna comme pontife, le peuple lui demandant un couple de lutteurs, il le remit au lendemain matin, et proclama qu'il ne trouvait pas bon que les femmes vinssent au théâtre avant la cinquième heure du jour.

« Nous arrivâmes à des places où la tourbe en haillons, et mêlée à des femmes, jouissait du spectacle. »

(*Titus Calphurnius*, tit. 7.)

Toutes ces divisions sont observées dans les théâtres de Pompeï.

Les approches du grand théâtre de Pompeï sont ménagées pour en faciliter l'accès. Le corridor est de niveau avec les écoles et le temple d'Hercule, il a quatre portes d'entrée extérieures et six intérieures ou *vomitoria*, ouvrant sur la cavea : trois grands escaliers conduisent aux gradins des femmes, et deux autres plus petits permettent d'aborder les places vacantes. Les spectateurs n'étaient pas placés très-commodément puisqu'ils étaient exposés aux ardeurs du soleil et à la pluie. Les auteurs anciens nous apprennent qu'on se préservait du premier au moyen de chapeaux à larges bords, et de la pluie avec des manteaux ou des capuchons presque toujours blancs. Mais les Campaniens, qui poussaient le luxe au dernier point de rafinement, ce qui était même passé en pr
inventèrent de larges tent
couvraient le théâtre par le m
cordes tendues à la partie su
et attachées à des mâts enfo
des blocs de pierre.

Les voiles tendues sur le
devinrent un objet d'un luxe e
dinaire; on en fit en lin d'une
finesse. Néron en fit teindre e
pre parsemées d'étoiles d'or, et
lieu desquelles il était représ
un char conduisant les che
soleil.

On avait imaginé de faire
par une infinité de tuyaux, un
quantité d'eau jusqu'à la part
rieure de l'édifice, et souvent
dans les statues qui décoraient
mité; l'eau une fois arrivée
hauteur, il était aisé de la r
en pluie légère sur tout le thé
on avait porté la recherche
donner à cette pluie une odeu
ble en la parfumant avec des e

Après avoir décrit la partie
aux spectateurs, il reste à e
les détails de la scène.

Le plancher, appelé *pulp*
ce qu'il était incliné en pup
trouvait élevé de cinq pieds au
du proscenium. Le fond du
toujours orné de colonnes et
tues en marbre, avait trois
Par celle du centre, ou porte
entrait le principal personnage
Protagonista; il était toujou
venir de son palais; celle de d
mulait l'entrée de l'habitation
cond acteur *Deuteragonista*;
troisième servait
troisième acteur. I
de chaque côté d
portes à l'usag
gaires suppo
port ou de

ınciens se servaient de trois es-
e décorations, une tragique,
nique et l'autre satirique ou
le. La première était la déco-
architecturale en marbre avec
nnes et ses statues: elle repré-
un palais; la décoration comi-
obile, prenait la forme d'édi-
ivés, d'appartemens ou de cor-
On voyait sur la dernière des
des cavernes, des montagnes
es objets pris dans la nature

ère la scène était le *postsce-*
visé en plusieurs chambres où
ient les acteurs.

ainsi que se construisaient les
romains, et l'on voit que,
ans l'enfance de l'art, tout était
avec intelligence pour l'effet
ne. On ne manquait pas même
ens mécaniques: sous le théâtre
ient les instrumens propres à
le tonnerre: des trappes étaient
es pour produire toutes sortes
et d'illusions. Les divinités de
pe descendaient dans des chars
des nuages suspendus dans les
e proscenium du grand théâtre
it sept niches demi-circulaires
es musiciens, et sur le devant
rouve qu'il y avait un rideau
levait comme sur nos théâtres.
s celui-ci cinq gradins en
de Paros entouraient l'orches-
étaient ceux des magistrats. On
au pied de la seconde cavea
atues, dont une, d'après une in-
on incrustée dans le piédestal,
elle de M. O. Rufus, protecteur
olonie. Dans un des *podium*, ou
e des vestales et des magistrats,
etrouvé une chaise curule. Deux
ptions indiquent que le théâtre
ti sous Auguste, aux frais de
ıs Olconius Rufus, et Celer,
N.

duumvirs, pour l'embellissement d
colonie. Un escalier descend de la galerie supérieure dans le forum voisin, dit le quartier des soldats.

On n'a trouvé aucune décoration scénique en marbre, ce qui nous porterait à croire que les habitans les trouvèrent d'une trop grande valeur pour les abandonner lors des fouilles qu'ils firent après l'éruption. Cependant, dans cette partie de l'édifice qui communique au forum triangulaire, il y avait des fragmens de statues de marbre outre une grande quantité de bois carbonisé, des morceaux de draperies appartenant à des statues de bronze, une énorme quantité de tuiles, et des inscriptions presque toutes frustes.

Ce théâtre est situé sur le versant d'une colline, au sommet de laquelle est le portique destiné à abriter les spectateurs dans le mauvais temps; il pouvait également servir aux jeux gymnastiques, et pour la promenade. On y jouit d'un superbe point de vue.

Le petit théâtre, construit à côté du grand, et auquel on avait donné le nom d'*Odeum*, est construit et distribué de la même manière, et beaucoup mieux; il était couvert et pouvait contenir quinze cents spectateurs. Il servait aux représentations comiques, aux répétitions et aux concours poétiques, dont les prix étaient des trépieds. Une inscription nous apprend que les duumvirs, C. Q. Valgus et M. Porcius, par un décret des décurions, assignèrent une somme pour la construction d'un théâtre couvert, dont ils inspectèrent la construction.

Un couloir est rempli d'inscriptions qui n'ont pas été dictées par les strictes règles de la convenance. On voit qu'elles ont été mutilées avec des pointes en fer par le peuple qui atten-





Foro nundinario. *Pompei.* *Forum nundinarium.*



Audot edit. Bureau sc.

Tempio d'Iside. *Pompei.* *Temple d'Isis.*



se tourner sur ses deux han-
is jamais se relever ni tirer les
cette entrave, qui ne pouvait
happer à la fois le talon et le
ed. Cette manière était très-
que pour l'espace, et pouvait
une grand nombre de prison-
s une petite prison. Les sque-
é l'on a trouvés, et que l'on
re dans cette pièce, attestent
ge en était existant lors de
ı, ou du moins que cette
servait de prison aux malheu-
lés sans doute dans un mo-
frayant, et qui ont été trouvés
contre la porte. »

poursuivant nos opérations,
: Denon, nous arrivâmes à un
considérable, qui probable-
t celui du commandant; ce qui
apçonner, c'est qu'on a trouvé
s squelettes de plusieurs es-
t d'un cheval chargé d'effets
d'habits et d'étoffes que l'on
ans doute afin de les sauver.
s de ce logement nous trou-
e conserve d'eau, ou jarre de
e, qui, par sa taille et le son
ndait en la frappant, peut
mpte du degré de perfection
rtaient le travail et la cuisson
e de matière. »

resque toutes les chambres
taient des squelettes d'hom-
nfans, au nombre de soixante-
'étaient ceux des soldats, ils
ent pas abandonner leur pa-
léserter leurs étendards, et
nt victimes de la discipline

rouva aussi un singulier in-
, c'était une trompette en
rminée par six flûtes en
ns trous pour les doigts, et à
endait une chaîne également

Les colonnes de ce forum aux deux tiers de leur hauteur, sont d'une pierre commune, recouvertes en stue, et colorées alternativement en rouge et en jaune, à l'exception des deux du centre de chaque galerie, qui le sont en bleu. La partie inférieure de chacune est lisse et colorée en rouge; dans l'entrecolonnement paraît avoir existé un piédestal.

Denon fait la remarque que l'on n'a retrouvé aucun vestige de lits dans les chambres du quartier des soldats; ce qui pourrait faire croire qu'ils ne s'y rassemblaient que pour les exercices ou jeux gymnastiques. D'ailleurs tout ce que l'on a trouvé d'armures semblait plus fait pour la parade d'un spectacle que pour la guerre : cette grande arène, carrée et fort longue, entourée de la galerie, paraissait très-propre à cet usage. S'il est vrai que de petites choses servent quelquefois à découvrir des vérités, je pourrais citer des dessins faits à la pointe du couteau sur l'enduit des colonnes, où sont représentés des lutteurs armés des mêmes armures trouvées dans les chambres des soldats, et qui n'avaient de couvert que le côté gauche qu'ils présentaient au combat. Ces indices, quoique informes, n'étaient sûrement pas un jeu de l'imagination; ils ont la naïveté de la vérité qu'ils décèlent, vérité qui n'a pu être fardée par des mains grossières. Le soin que l'on avait pris que l'arène ne fût point gâtée par l'écoulement des eaux, pourrait encore servir d'assertion à l'opinion qu'elle servait aux jeux : un conduit en pierres de taille recevait les eaux du toit de la galerie, et les conduisait à chaque angle du carré par un puisart dans une citerne d'où on la tirait au besoin.

On a restauré aujourd'hui quelques-

unes de ces chambres, ainsi que la seconde galerie couverte, dont une partie a été nouvellement rétablie à l'aide des scellemens et des restes de solives qui indiquaient leur premier état. Elles sont occupées par les gardiens de la ville; l'ancienne cuisine est surtout parfaitement en état; et, comme dans le forum, il existe une petite table antique, et une large table moderne, ombragée de saules pleureurs, ainsi qu'une excellente fontaine; nous y déjeunâmes, après quoi l'abbé nous proposa d'aller visiter le *temple d'Isis* (Pl. 66) attenant au théâtre.

Nous placerons ici la description du savant Denon :

« Bâti en briques, revêtu en stuc, d'un style plus agréable que noble, les détails en sont infiniment curieux et très-bien conservés. On sait que le culte d'Isis fut apporté d'Égypte, qu'il n'était adopté chez les Romains que comme un culte étranger, et ne formait que des associations mystérieuses, où il y avait des initiés, comme de nos jours on pourrait citer nos francs-maçons; aussi le temple d'Isis ressemble-t-il parfaitement à une loge.

» Les cérémonies et les initiations nocturnes du culte de cette déesse devinrent suspectes, et furent défendues par les empereurs pendant plusieurs siècles. Cependant on peut assurer qu'il était en exercice sous Titus, à qui rien n'a été suspect; car à *Pompeï* on a trouvé tout le temple habité, tous les ustensiles servant aux cérémonies; les habits des prêtres, leurs squelettes même; les cendres et les charbons sur l'autel des sacrifices; tous les ornemens qui décoraient ce temple; une grande quantité de lampes, des candélabres représentant la plante et la fleur du *lotus;* des sistres dont les prêtres faisaient usage; des vases pour l'eau lustrale; des patères pour co[illegible]
l'eau avec laquelle on arrosait le[illegible]
times; d'autres vases à recevoir l[illegible]
trailles; des *lectisternium*, ou l[illegible]
table pour coucher la divinité lor[illegible]
lui faisait des offrandes; les orn[illegible]
du purificatoire, modelés en stu[illegible]
tant tous les attributs d'Isis; [illegible]
l'hippopotame, etc. Sur les [illegible]
étaient peints les mêmes emb[illegible]
avec la représentation des [illegible]
dans leur costume de lin bla[illegible]
tête rasée, et les pieds couver[illegible]
tissu si fin, qu'il laissait voir [illegible]

» On mêlait apparemment le s[illegible]
cre d'autres divinités au culte d[illegible]
déesse; car on a trouvé des stat[illegible]
Vénus, de Bacchus, deux Thern[illegible]
un Priape. La plupart de ces [illegible]
étaient en bois, avec la tête, les [illegible]
seulement en marbre. On a [illegible]
aussi les tables isiaques, plus di[illegible]
encore à déchiffrer que ne l'ont [illegible]
manuscrits d'*Herculanum*, et d[illegible]
n'ai pas vu qu'on cherchât à tir[illegible]
de lumière.

» On doit remarquer un escal[illegible]
robé par où l'on peut croire [illegible]
rendaient les prêtres pour se [illegible]
sous le trépied avant qu'on ou[illegible]
porte principale de l'enceinte [illegible]
Cette porte s'ouvrait à deux b[illegible]
dont l'un se brisait deux fois [illegible]
charnières qui sont en bronze. [illegible]
les dessins de cette porte, qui [illegible]
panneaux et d'une belle simplici[illegible]
dessous on lisait cette inscriptio[illegible]

N. POPIDIVS N. F. CELSINVS
ÆDEM ISIDIS TERRÆ MOTV
CONLAPSAM
A FVNDAMENTO P. S. RESTITVIT.
HVNC DECVRIONES OB [illegible]ALITATE
CVM ESSET ANN[illegible]
ORDINI SVO GRA[illegible]VIT.
[illegible]

C'[illegible]

» *Nonius* [illegible]





Tempio di Venere. *Pompei* *Temple de Venus.*



Audot edit. Duran sc.

Terme pubbliche. *Pompei.* *Bains publics.*

, ayant fait relever à ses frais
e d'Isis renversé par un trem-
de terre, les décurions l'ont
gratis à leur ordre, quoiqu'il
ante ans.

te inscription est d'autant plus
ante, qu'elle peut éclaircir une
des inconséquences que l'on
dans l'architecture de cet édi-
ısi que de ceux qui l'avoisinent,
e le déplacement de quelques
s, le revêtement de mauvais
e l'on trouve au quartier des
et qui n'a eu lieu probablement
s le tremblement de terre, dont
tion fait mention, et qui avait
de plusieurs années l'éruption
puisqu'on avait eu le temps de
les dommages, et que Popi-
ait pu restaurer le temple à ses
e tremblement était, selon toute
ıce, celui de 63, dont parlent
e et Strabon, et qui ébranla si
erculanum et *Pompeï*, que la
des édifices furent renversés,
es habitans effrayés abandonnè-
ırs maisons et la ville, et qu'à
e sénat mit en délibération s'il
ordonné d'abandonner *Pompeï*,
'on en permettrait la restaura-

statue d'Isis, en marbre blanc,
ır un piédestal dans le temple;
n l'a transportée au *museum*.
ent d'une main cet instrument
n a coutume de regarder comme
ı clef des écluses du Nil : elle est
goût égyptien pour la forme et
ı pose, mais plus agréable par le
que ces figures n'ont coutume
re ordinairement.

ı y voit aussi une statue de
, et une de l'Amour.

ıns une grande pièce ouverte
ıis portiques, on lit sur la mo-
plusieurs noms propres. On
N.

prétend que c'était là qu'étaient retenus ceux qui devaient être admis à l'initiation. On dit que les murs étaient peints et couverts de figures gigantesques et fantastiques. On y a trouvé le squelette d'un homme assis auprès d'une table de marbre, et occupé à manger un poisson dont les arêtes étaient encore dans un plat. Auprès de lui étaient les ustensiles nécessaires à faire réchauffer ou cuire.

« Une pièce à côté de celle-là renfermait la plus grande partie des ustensiles propres aux sacrifices ; et une grande quantité de lampes en terre cuite, qui éclairaient apparemment les cérémonies nocturnes. »

Le *temple de Vénus*, appelé encore par les uns *temple de Bacchus* (Pl. 66), est le plus grand, comme aussi le plus beau de tous ceux trouvés jusqu'à ce jour dans Pompeï; la magnificence de ses décorations éclipsait toutes celles des autres. Son parvis est presque un carré, mesurant à peu près cent pieds; il est environné d'un portique formé de superbes colonnes, et rendu plus imposant encore par de nombreuses statues. Dans le centre est le temple, autrefois orné d'un magnifique péristyle, de six colonnes de front, et probablement de onze sur le côté, et élevé de huit pieds au-dessus du terrain au moyen d'un soubassement sur lequel on monte par quinze marches en marbre.

Dans les jours solennels, et lorsque la foule obstruait les parvis d'un temple, les sacrifices publics étaient consommés sur un autel en dehors, en face de l'entrée, afin que le peuple pût en être témoin. Les offrandes des particuliers, leur tribut de gratitude envers la Divinité, en un mot, leurs sacrifices étaient reçus dans le temple, et placés sur une petite table, près de la sta-

tue du dieu. Attaché à la colonne de droite est un *monopodium*, ou piédestal à un pied, avec un bassin dans lequel un tuyau caché dans la colonne même, apportait l'eau pour les lustrations.

Quoique superbes dans leur arrangement, les colonnes de ce parvis offrent des idées de caprice dans leur goût et dans leurs décorations. Leurs chapiteaux sont en stuc, originairement ils étaient doriques; une simple feuille en a fait des chapiteaux corinthiens. Les murs du parvis sont recouverts de peintures en couleurs vives, et représentant généralement des paysages, des vues de maisons, des chambres d'intérieur avec des figures d'hommes et de femmes. Le peintre a donné à ces sujets des proportions d'enfans, et des têtes d'hommes, ce qui valut à cet édifice le nom de maison des Nains, jusqu'à ce que la fouille ayant été continuée on 1817, on découvrit que c'était un temple. Dans quelques compositions, ces figures sont représentées jouant ensemble, combattant des crocodiles, ou occupées à des travaux domestiques : l'une représente Hector attaché au char d'Achille, une autre Agamemnon et Achille. Le sanctuaire ne présente plus que les quatre murs noirs, élevés sur une petite base autrefois enrichie de marbre, aujourd'hui nue.

Au fond de la cour, vis-à-vis de l'entrée, est une petite chambre où se trouve une peinture inestimable, Silène et Bacchus; celui-ci tient dans ses mains un thyrse et un vase, et Silène lui enseigne à jouer de la lyre. Dans le mur est une niche, probablement pour les dieux lares. Pendant quelques années ce temple a été censé dédié à Bacchus; mais des débris de deux statues de Vénus, et une inscription remarquable, ont f
ter une autre version, et sub
nom de Vénus à celui de Bacch

Nous voici aux *bains publ*
thermes, en face du temple de
tune.

Sénèque place l'usage des
nombre de ceux indispensable
santé, qu'ils entretiennent, e
tant la transpiration et une b
gestion; d'un autre côté, il es
sumer que la chaussure des A
consistant en sandales, don
accès trop facile à la poussièr
boue, et rendait les ablution
pensables; aussi les thermes
étaient-ils en grande quantité c

« Dans les premiers temps l
avaient été très-favorables à la
peuple de Rome, qui pouvait
curer cet avantage en payant
dividu un quadrant (environ de
times); les plus honorables éd
dédaignaient point d'en être e
mes les inspecteurs; ils entraie
les salles où le peuple se baig
réglaient tout ce qui avait rapp
propreté, et même à la temp
Ces mêmes édiles avaient ordo
le lieu destiné aux bains sera
struit de façon à être à l'abri
froid. Les bains chauds, en p
lier, étaient exposés au midi.

» Long-temps on se trouvait
à Rome de l'usage des bains,
témoignage de Pline on n'y
point d'autre médecine pend
cents ans. Les bains chauds ét
plus généralement recherchés;
dant, après la guérison d'Augus
Musa, au moyen du bain froid,
ci fut mis à la mode
Méd., article BAINS.

Plusieurs pren
jour. On appel
balneæ ou *ther*

pliquait plus particulière-
bains privés, l'autre à ces
; élevés sous les empereurs,
itenaient, outre les salles de
jardins, des portiques, des
ne bibliothéque, et tout ce
uvait dans les gymnases et
alestres des Grecs. Quoique
es de Pompeï ne fussent pas
avec cette magnificence, ils
pendant fournis de tout ce
it y paraître nécessaire.

ıvrait à la pointe du jour; les
riches ne les fréquentaient
emières heures de la jour-
référaient y aller entre midi
ier du soleil. Les débauchés
jusqu'après souper, et aux
ıncées de la nuit, comme
ices à favoriser les plaisirs
ent y chercher.

mes de Pompeï ont été dé-
n 1824. Voici ce qu'en a
Châteaubriand :

uilles se continuent avec
ce et avec beaucoup d'or-
oin : on vient de découvrir
u quartier et des thermes
Dans une des salles, j'ai par-
nt remarqué trois siéges en
une forme tout-à-fait in-
de la plus belle conserva-
l'un d'eux était placé le
l'une femme dont les bras
iverts de bijoux, en outre
ts d'or, dont la forme était
e; j'ai détaché un collier
iment d'un travail miracu-
us assure que nos bijoutiers
xperts ne pourraient rien
s précieux ni d'un meilleur

ifficile de peindre le charme
rouve à toucher ces objets
x mêmes où ils ont reposé
les, et avant que le prestige
ne soit tout-à-fait détr
croisées était couverte ...
vitres, que l'on vient de faire re...
au musée de Naples. »

Ces thermes ont six entrées. Celle par où l'on pénètre aujourd'hui donne dans un vestibule couvert, longeant un atrium, rendez-vous des personnes qui se présentaient pour prendre le bain. Ce vestibule, garni de siéges en bronze, se nommait *apoditerium* ou *spoliatorium*; au-dessus sont des trous dans le mur où étaient enfoncées des chevilles en bois pour pendre les habits; on en a même trouvé quelques-unes à moitié brûlées. Les vêtemens étaient confiés à la garde d'un homme appelé *Capsarius*, qui suffisait, malgré la foule, pour prévenir les vols, grâces à la sévérité des lois, qui ne sauraient trop protéger les intérêts particuliers dans les établissemens publics. Quelquefois l'apoditerium était garni de couchettes fermées par des rideaux, coutume qu'on retrouve dans les bains turcs.

Une fois dépouillé de ses vêtemens, on entrait d'abord dans le frigidarium. Celui de Pompeï est construit circulairement avec des niches dans le mur, garnies de petites baignoires; dans le haut se trouve une ouverture, fermée par de larges carreaux de verre. On y a trouvé treize cents lampes de terre cuite, d'une même forme et à un seul bec, deux verres fixés dans des cadres de bronze, et une infinité de carreaux de verre cassés, dont quelques-uns sont convexes, une épée avec sa poignée en ivoire, les débris d'une statue équestre en bronze d'un travail médiocre, un squelette et une soixantaine de monnaies d'argent.

Ceux qui fréquentaient les bains dans un but sanitaire, ne dépassaient guères le frigidarium, qui contenait en outre un large bassin « piscine »

où l'on se livrait à l'exercice de la natation.

Le luxe introduisit dans les bains les eaux de la mer, et y fit descendre la neige des montagnes; c'est ce que l'on voyait dans les bains de Néron. La volupté y jeta à pleines mains du safran et d'autres substances odorantes, et la médecine les modifia à son tour, pour les rendre plus utiles à l'homme malade.

A la suite du frigidarium venait le *tepidarium*, d'une température plus élevée. Le baigneur s'y arrêtait pour se préparer à entrer dans la salle suivante. C'était le lieu que les philosophes choisissaient pour leur entretien. Des jongleurs, des bateleurs, des mimes, y entraient aussi, et moyennant une légère rétribution divertissaient les assistans. Cette salle, à Pompeï, est oblongue avec une voûte à compartiment en stuc (Pl. 66); sa décoration est en bas-relief si beau, qu'il fait regretter de n'en avoir pas trouvé beaucoup de semblables. Dans les murs sont des niches ornées de petites figures d'Atlas. Plusieurs de ces niches contenaient des lampes; d'autres sont supposées avoir contenu des essences pour les baigneurs. Cet appartement aurait alors été non-seulement un tepidarium, mais aussi un *unctuarium*. Dans la partie supérieure de la voûte est une ouverture pour donner le jour, et dans la salle un immense brasier en bronze, d'une forme élégante et ornée d'une figure de bœuf, peut-être le bœuf Apis. On y voit aussi deux bancs en bronze sur lesquels on lit :

M. NIGIDIVS. VACCVL. A. P. S.

Près du tepidarium est le *calidarium* ou *sudatorium*, qui dans son extrémité supérieure contient une grande cuve oblongue, en marbre, élevée sur des marches également en marbr un récipient pour l'eau chau cuve est près d'un mur, le lon les baigneurs étaient assis, le plongeant dans l'eau. Il pouv six personnes à la fois. Le garni de draperies, et sous le était une cavité pour l'admis circulation de la vapeur. Les s'en distinguent parfaitement trémité opposée est un enfonc mi-circulaire, *laconicum*, orné perbe bassin, *labrum*, d'une se de marbre blanc, au centre e pour l'eau bouillante. Une in sur une des parois de ce b connaître le nom de celui qu à ce travail, et le paya sept quante sesterces. Le mur, recc stuc, a trois larges ouvertures p froide, afin de tempérer la lorsqu'elle devenait trop inst ble; près du jet d'eau sont deu ouvertures pour l'air.

Du sudatorium, les baign venaient dans le tepidarium esclaves les frottaient avec u ment nommé strigile, compo petite lame de la forme d'une s en or, en argent ou en ivoire, quelle on enlevait la sueur.

Lorsque la peau était bien s moyen de linges chauds, ils le maient de la tête aux pieds, huiles ou des onguens odor renfermés dans des boîtes de d'albâtre ou de verre, appelés parceque la liqueur qu'elles maient ne tombait que goutte à puis, se couvrant d'une co légère « sindon », ils revenaient liatorium ou première pièce, après avoir attendu, [illegible] pour s'accoutumer, [illegible] se préparer à celle [illegible] naient une bois

leur robe. Quelques-uns se faire deux onctions, l'une l'autre après le bain. Ceux nstitution plus robuste, au sor- sudatorium, se plongeaient piscine du frigidarium, ce qui fiait encore davantage.

les premiers âges, un père ne amais baigné avec son fils ni vec son gendre. Aucun homme idmis dans ces établissemens ge de quatorze ans ; mais lors- corruption fut arrivée à son on en vint au point du mé- s sexes dans les mêmes bains. int un édit impérial entreprit r un frein à cette licence.

là de ces thermes est un autre ment de bains destiné au peu- ux femmes, et composé de pe- mbres voûtées et obscures qui ent peu d'indication sur leur

iermes paraissent avoir été ri- décorés. Ces édifices, comme nases chez les Grecs, étant fré- par un grand nombre de per- ecevaient tous les embellisse- ont l'art pouvait disposer. A n en a trouvé de magnifiques. ière du jour n'y pénétrant s recevaient la clarté par de s candelabres, et une multi- lampes répandaient leurs lu- sur des peintures variées. Les marbre coloré, les nombreuses qui décoraient les niches et ïques des planchers, les pro- s les plus précieuses du pin- du ciseau grec qui les déco- les rendaient les monumens les narquables du goût et du luxe ciens.

ie des thermes, est une petite forme oblongue, environnée iques, de magasins et d'habi- tations; on la nomme place [illegible] *lonica*. A l'une de ses extre[illegible] est un passage aboutissant à la rue de Mercure. Ce passage était autrefois surmonté d'un large portique, dont un pilier est encore debout; sur une des faces de ce pilier on a retrouvé des fresques qu'on peut considérer comme une espèce d'enseigne annonçant le commerce qui se faisait sur cette place. Elles représentent trois larges jarres à demi pleines d'eau; dans l'une un homme lave des étoffes de laine. Une femme, probablement la maîtresse de l'établissement, est assise à côté, et surveille les ouvriers. Dans un autre tableau au-dessus, on voit un homme nettoyant une étoffe que l'on reconnaît pour une toge; il l'étend sur une balustrade, un autre porte sur ses épaules un étendoir et un petit vase plein de braise. Sur une autre face du pilier est une presse, avec tout ce qu'il faut pour s'en servir; elle ressemble exactement à celles qu'on emploie aujourd'hui pour extraire l'huile des olives.

Cette construction en portique, et ces peintures, sont encore en usage dans les vieux quartiers de Naples.

Dans le haut de la place est un lavoir consistant en quatre bassins où les ouvriers se plaçaient pour laver les étoffes; les fresques du pilier qui aident à l'explication de ces différens travaux, rappellent la plus haute antiquité. Dans l'Odyssée, les filles d'Alcinoüs et les dames phéaciennes lavent leurs vêtemens dans des bassins de marbre aux portes de la ville.

Une boutique de cette place contient un four avec trois tubes pour l'évaporation de la fumée; dans un autre on a trouvé une matière glutineuse, probablement de la terre à dégraisser; enfin, vis-à-vis était une presse qui

aura s odèle à celle du pilier. Attenan ique sont une fontaine et un ôté du lavoir, sur un autre st encore une peinture de deu rpens ; peut-être était-ce un tal n contre la jettatura ou le mal'o ; car, je l'ai dit, les Anciens y croyaient, et à tout moment Pompeï nous en fournit la preuve.

La fascination était surtout considérée par eux comme le résultat d'un charme irrésistible, et pour s'en préserver, Plutarque affirme qu'on mettait en usage les moyens les plus ridicules, citant même jusques à l'emploi du phallus ; non-seulement les hommes, mais les femmes et les enfans, le portaient pendu à leur col ou gravé sur des anneaux; ils poussaient encore l'absurdité jusqu'à le porter en procession à travers les campagnes, comme l'atteste saint Augustin.

Il est probable que la corne que les Napolitains portaient, comme préservatif de la jettatura, et dont j'ai parlé, n'est autre que ce phallus, que nos mœurs plus décentes ont altéré dans sa forme.

On a trouvé dans cette place beaucoup d'objets divers, entre autres cinq bouteilles carrées à col circulaire; l'une encore pleine d'une liqueur qui s'échappa au moment où on la découvrit; une autre contenait du *caviar* ou œufs de poissons préparés, une troisième des olives conservées dans l'huile et qui ont traversé dix-huit siècles.

A côté de la fulonica est la *maison de la Grande-Fontaine*, située dans la rue de Mercure, ainsi nommée à cause de la quantité de statues de ce dieu qu'on y a trouvées. Dans une petite grotte ornée de coquillages et de mosaïque, est une fontaine de marbre blanc ornée de masques; sur le mur du fond sont peints des arbres et des fleurs. Une chambre latérale contient une peinture représentant une scène dramatique; deux acteurs masqués déclament; trois autres personnages sont dans le fond et ont le visage découvert; sur un des côtés du tableau on voit un magistrat assis dans sa chaire. L'inscription de la façade extérieure ferait soupçonner que la maison appartenait à cet Holconius, dont le nom était écrit en lettres de bronze sur le pavé de l'*Odeum*, au pied de sa statue.

Une autre maison connue sous le nom de la *petite fontaine*, est attenante à celle que je viens de décrire. Elle ne présente d'ailleurs aucune autre particularité remarquable.

Les taxes qui alimentaient le trésor public chez les Romains, spécialement au temps de l'empire, durent nécessairement exiger un nombre proportionné d'employés pour les percevoir; ce besoin dut surtout se faire sentir dans les villes maritimes qui, comme Pompeï, faisaient un grand commerce. Ces fonctions consistaient, non-seulement dans la perception des impôts, mais dans le payement des approvisionnemens pour les armées, les flottes, et généralement de toutes les dépenses qu'exigeait un gouvernement aussi étendu.

D'après les probabilités, Pompeï devait avoir un questeur, ou du moins un délégué du trésor, et ses fonctions, eu égard à l'activité du commerce, à la situation et aux richesses d'une des villes les plus célèbres de la Campanie, devaient en faire un office important. La découverte de deux coffres dans une maison située dans un des quartiers le plus fréquenté, la grandeur, la force et la magnificence de ces coffres, qui outrepassent celles qui auraient pu suffire au commerce d'un particulier, tout porte à présumer que leur destination était affectée au service du trésor





Casa del Questore. Pompei. Maison du Questeur.



Forno e Mulino. Pompei. Maison de Boulanger.

it à conjecturer qu'un officier teur ou le questeur lui-même cette maison.
'on en fit la découverte en 1828 les fresques qui l'ornaient, au desquelles se trouvait celle de t *Pollux*; lui firent donner ce même temps que celui des es; aujourd'hui on lui a sub-elui de *maison du Questeur*; st connue sous ces différentes ations. Cet édifice est divisé habitations bien distinctes, plus grande et la mieux or-ait été destinée aux affaires es, et l'autre à la famille et ves du propriétaire.
résente deux entrées donnant de Mercure, et deux autres e derrière; tout près est un e corps de bâtiment, où sont iques qui communiquent avec ur; c'est là que le propriétaire vendre ses denrées.
outes les habitations particu-celle-ci est la plus belle et la e qu'on ait découverte jusqu'à La façade est revêtue en stuc vail exquis. Sur un fond rouge it des reliefs en stuc blanc, creux sont d'azur; la corniche ue de stuc travaillé au moule; les saillantes sont rouges et et le fond bleu céleste. Au-est sculpté un Mercure, une la main et dans l'attitude d'un Il est difficile de ne pas admi-rspective qu'on a de cette en-ill plane dans un atrium, et douze colonnes on aperçoit ium et sa fontaine, au milieu, um et ses superbes peintures, fin le péristyle et le jardin, par l'ædicula, ou petit autel x tutélaires; le vestibule et la it pavés en émail blanc.

Les murs de cette entrée ont des peintures dans des compartimens va-riés, jaunes ou rouges, et représentant divers sujets; c'est là qu'on voit Castor et Pollux; au milieu de l'im-pluvium est une fontaine où sont sculptés des grenouilles, des lézards et autres figures d'animaux. C'est dans l'atrium et à côté du tablinum qu'on a trouvé les deux coffres dont j'ai fait mention; tous deux étaient posés sur un socle en maçonnerie incrustée de marbre; ils étaient en bois, l'intérieur doublé en cuivre, et garnis extérieu-rement de lames et de manilles en fer; serrures et ornemens en bronze, le tout oxidé, et le bois tombant en pourriture. Dans l'un on a trouvé quarante-cinq monnaies d'or et cinq en argent. Il est à présumer que les sommes qui devaient y être déposées auront été enlevées par les habitans. On a retrouvé un trou dans le mur de la salle contiguë; il est donc pro-bable qu'en faisant leurs fouilles, les habitués de la maison, ou peut-être des étrangers, au lieu d'arriver direc-tement aux caisses, se trompèrent et se trouvèrent dans la chambre à côté. Cet atrium était décoré de fresques; dans celui du second bâtiment, on a trouvé également des peintures, entre autres un Pan et un hermaphrodite, composition pleine de fraîcheur et de grâce, et des paysages dans le genre de ceux du Poussin. Partout où les yeux pouvaient se porter, on ne voyait que peintures, même sur les murs du jar-din. La plus grande pièce, non-seule-ment de la maison, mais on peut dire de toutes celles retrouvées jusqu'ici, était aussi la plus somptueuse par son pavé et ses murs incrustés en marbre d'Afrique de diverses couleurs. Ces marbres furent enlevés lors de l'érup-tion même, ou peut-être avant; il en

est cependant resté assez pour faire juger de sa magnificence; c'est le marbre sanguin, le rouge et le jaune antique, et jusqu'à des morceaux d'albâtre d'Orient.

Dans le troisième corps de bâtimens on a trouvé peint sur un mur blanc, une miniature représentant une danse de bacchantes d'une composition exquise. Par terre était un candelabre en bronze, monté sur trois pieds, disposés de manière à figurer l'emblème de la Sicile. Dans l'appartement derrière l'atrium étaient de superbes vases en bronze et des lampes.

La seconde porte d'entrée communique à cette partie, qui fut découverte en 1829, et qu'on nomme *maison d'Apollon*. Ce nom lui vient des nombreuses peintures de ce dieu qu'on y a retrouvées. Les murs de quelques-unes des chambres sont couverts d'arabesques en état parfait de conservation, et d'ornemens en stuc, dont un, le seul de cette nature, représentait des objets licencieux; sur le mur, en face, étaient deux superbes peintures dont on n'a pas pu deviner les sujets. On a découvert aussi une jolie table oblongue de marbre blanc, supportée par des pates de griffons ailés, et si bien conservée, qu'elle semble sortir des mains du sculpteur; un pavé en mosaïque, représentant des Amours enchaînant un lion avec des guirlandes de fleurs: des prêtres de Bacchus entourent le lion et les Amours.

Les fouilles de la maison d'Apollon ont donné au musée un buste de grandeur naturelle, et un petit buste de Tibère dans sa jeunesse, tous deux en bronze, un mortier et son pilon en bronze antique, une romaine avec son contre-poids représentant Mercure, des candelabres, une boîte de pilules et une singulière statuette, en marbre, d'Hercule donnant à manger à
chien.

Toute la rue de Mercure e
théâtre des nouvelles fouilles; o
a continuées jusqu'aux murailles
ville qui la terminent, et ensuite
repris une ligne latérale, dans la
on a commencé par la maison du F
ou de la Mosaïque. Je voudrais
muniquer au lecteur le plaisir q
prouve à parcourir toutes ces
tations, dont les peintures, à
sorties de terre, ont conservé les
leurs les plus vives. Les amis de
doivent rendre grâces aux cons
teurs de Pompeï, car c'est ici qu
a apporté plus de soins à couvi
toits les restes si intéressans de l
ressuscitée.

Dans cette rue de Mercure
trouvé un grand nombre de squel
une petite chaîne en or émaillé,
tre bracelets, quatre anneaux
une pièce d'or à l'effigie de Vesp
soixante-trois monnaies d'arge
vingt-huit de bronze[1].

Le blé chez les Romains, comme
les modernes Italiens, formait la p
pale base de la nourriture. Ava
guerre contre Persée, roi de Macéd
il n'existait point de boulanger
Rome, chaque famille faisait son
chez elle, usage encore existant
le royaume de Naples. Dans la c
peu aisée on chargeait les femm
ces fonctions; chez les riches c'ét
les esclaves, qui réduisaient ai
blé en farine au moyen de pilons
la suite des boulangers s'acquitt
de ce travail, ils furent appelés
cela *pistores*, et leur établissement

1 Souvent nous passons so
nous le faisons ici, le détai
tues, figurines, candéla
précieux qui ont été re
On conçoit en effet
très-fastidieux à forc

ı. Les moulins étaient connus en
et en Asie, long-temps avant
ur usage fût introduit en Italie,
ne n'en dut la connaissance qu'aux
res de Paul Emile qui les importa
Grèce.

ce mot moulin, qu'on n'aille pas
urer les machines que nous con-
ns : un moulin, chez les Anciens,
ormé de deux pierres volcaniques
une à base ronde et taillée en py-
e, s'adaptant dans le creux d'une
pierre taillée en double enton-
t de la forme d'un sablier. En fai-
ourner cette dernière au moyen
ux anses latérales (*voyez* la fi-
Planche 65) que traversaient
barres de bois, le grain versé
'entonnoir supérieur tombait par
u, entre l'entonnoir renversé et
re conique, et le mouvement de
n le réduisait en farine. L'in-
r de la pierre creuse est doublé
, et le cône de celle inférieure
sé par un pivot en même métal.
nployait aussi pour tourner les
ns des gens à gages. Plaute,
par la misère à gagner sa vie
vail de ses mains, fut long-temps
é à ce rude métier, et c'est dans
ervalles qu'il trouva le temps de
ser quelques-uns de ses incom-
les ouvrages. Par la suite on y
mna les malfaiteurs, et l'art ayant
es progrès, l'on y appliqua des
de somme.

outique que nous voyons ici est
che sur la voie domitienne. Elle
nt trois moulins, une petite
pour les chevaux employés à les
gir, et auxquels on bandait les
des fours où cuisait le pain,
ases pour contenir l'eau, des
res pour la farine et des mon-
de grains. Ces fours diffèrent
de ceux aujourd'hui en usage,
qu'en les réparant il serait aisé de s'en servir encore.

On y a retrouvé jusqu'à des pains; sur l'un d'eux, de huit pouces de diamètre, sont tracés ces mots : « Siligo. granii » ; sur d'autres : « E. cicera. » Par siligo on entendait une farine blanche, peu nutritive; il est à croire que c'est le seigle. Cicera voulait dire des pois-chiches, qu'apparemment on mêlait avec la farine. « La faim fit trouver tendre, même jusqu'à ce mauvais pain de seigle. » (Sénèque, l. 123.)

L'abbé Barthélemy prouve que ces marques étaient ordonnées par la police pour désigner l'espèce de farine dont on se servait. Elles étaient formées par des lettres séparées.

Puisque la rencontre de la boutique du boulanger m'a engagé à parler d'un objet de première nécessité, je reviens sur le logement des Romains, et j'ajouterai quelques réflexions qui compléteront ce que j'ai dit en décrivant la maison de Pansa.

Les maisons des premiers Romains furent, dans l'origine, très-petites. Les portes restaient ouvertes pour éclairer pendant le seul repas qui, dans des temps de frugalité, suffisaient à ces guerriers pauvres et sobres. A mesure que la civilisation et le luxe s'introduisirent chez eux, ils les agrandirent de telle sorte, qu'y loger quatre cents esclaves ne fut plus regardé comme une chose extraordinaire. On les entoura de jardins ombragés, et leur décoration intérieure dépendit du goût et de l'opulence du propriétaire. Auguste, dont l'indulgence n'alla jamais jusqu'à tolérer les extravagances de ce genre, entreprit d'y poser des bornes; il fixa la hauteur des maisons à soixante-dix pieds; mais ce règlement fut souvent éludé. Cette infraction amena de l'irrégularité dans la symétrie des édifices,

au p 'incendie arrivé sous Néron ... que considéré comme un bie ue, obligé de rebâtir Rome, ut pour la première fois une ville régulière. L'uniformité de plan n'entraîna pas l'uniformité de détails, mais il est des idées de convenances et de bien-être que les Anciens ignorèrent entièrement; ainsi, jamais ils ne surent ce qu'était une cheminée, et ils ne connurent point les fenêtres sur la rue. Presque toutes leurs chambres, ne recevant le jour que par la porte, lorsqu'elle était fermée, ils étaient plongés dans une obscurité complète.

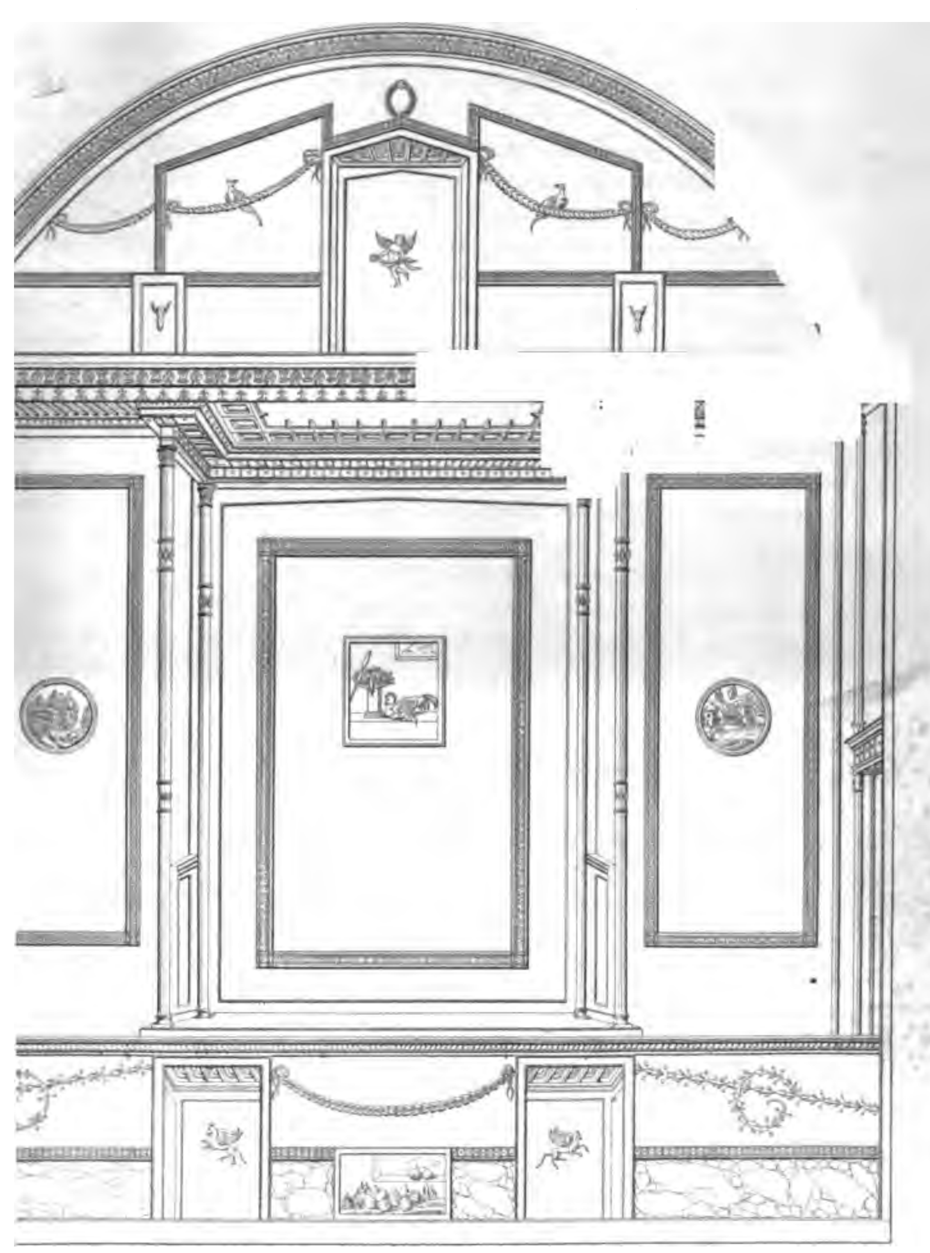
A la vérité les Romains et les Grecs ne sont pas des peuples qu'il faut voir chez eux. C'est au forum et sous les portiques qu'il faut aller les chercher. Ils aimaient la grandeur et la magnificence dans les édifices publics, principalement dans ceux destinés au culte de la Divinité; mais dans leurs habitations ils se contentaient du nécessaire.

Vitruve est le seul auteur de l'antiquité qui nous donne des détails généraux sur les maisons; mais son traité ne nous est pas parvenu avec les figures qui contribuaient à l'expliquer. Pompeï est donc, pour l'antiquaire, un livre vivant qui a manqué à ceux qui nous précédèrent. Nous y voyons des maisons construites et habitées dans le temps que Vitruve écrivait, et, son ouvrage à la main, nous pouvons les parcourir; l'œil nous donne l'explication des passages que l'esprit n'a pu comprendre.

Combien nos peintures sont inférieures à celles que nous retrouvons dans Pompeï! Quel art dans la composition de ces couleurs qui ont la transparence du cristal, et qui, malgré l'humidité de la terre dans laquelle elles sont restées enfouies, ont pu résister pendant des siècles! quelle régularité dans le dessin! quelle grâce dans les poses! quelle variété dans l'expression! Mais aussi remarquons que le goût des décorations était général chez eux. Pauvres ou riches, tous décoraient de peintures leurs maisons, leurs chambres, leurs murs extérieurs et intérieurs. Et ces mosaïques qui reviennent partout! quelles sommes n'exigerait pas aujourd'hui le pavé d'un seul de nos appartemens! Cependant nous les trouvons à chaque pas, non-seulement à Rome, mais dans tous les lieux qui ont été habités par les Romains.

La Pl. 67 représente un panneau de décoration, pris dans la villa de Diomèdes. Elle peut donner une idée des peintures qui ornaient les édifices des personnages riches. Le fond de la partie principale est de couleur fauve. Celui du ceintre est lilas. La plinthe du bas, sous les guirlandes, est violet-bleu. Les panneaux du haut sont de divers bleus, et ceux du bas d'un rouge brillant. Les colonnettes sont bleu-foncé, et tous les sujets, d'un dessin charmant, ont les couleurs qui leurs sont propres. L'ensemble des couleurs est en harmonie. Nous pourrions donner mille exemples variés pris à Pompeï et à Herculanum; on serait étonné de la fertilité d'imagination des artistes anciens. Aussi les avons-nous copiés dans nos décorations d'appartemens, et ce n'est pas l'époque où nous avons montré le moins de goût.

L'art de la statuaire ne le cédait guères à celui de la peinture. Combien de figures en bronze, de petites statues d'Hercule, de Pallas, de Jupiter, de Mercure, placées au devant des portes des maisons, ou comme limites de leurs héritage! Longue serait l'énumération de tous les objets qui mettent à portée de juger à quel point ils culti-



Audot. edit.

Pompei.

les beaux-arts, et combien ils les t perfectionnés.

ı vérité l'art de construire, dû à Pompeï, n'offre pas le même de perfection; peut-être la loca- ı est-elle cause. De bonnes fon- ıs, des murs solides n'y ont pas gardés comme indispensables, et ent de l'architecte a dû plutôt se r sur les moyens de préserver de aleur. Aussi ne trouvons-nous Pompeï que des maisons, dont un :, plus ou moins épais, recouvre ırs mal construits, en mauvaises es jointes ensemble par un ci- et dont l'épaisseur ne correspond ême à l'usage auquel ils étaient és; c'est à cet enduit qu'ils sont ibles de leur conservation, il les vait de l'humidité, qui seule ı craindre.

rchitecture des maisons nous connue, nous pouvons aisément eprésenter les convives prenant epas; nous n'avions encore à ce que des notions vagues.

milieu de la salle à manger inium » s'élevait une table en e citronnier, d'ébène, d'ivoire bronze. Les convives sur leurs aient placés autour, mollement és sur des coussins couverts es précieuses brodées en or.

repas se composaient de trois es : le premier en œufs, olives, s, salades, et autres hors-d'œu- e second, en ragoûts, poissons ıdes rôties; enfin, le troisième, tisserie, mets sucrés et fruits, nance qui se rapproche plus ou de celle que nous observons; l nous était difficile de nous for- ne idée de leur cuisine. A la Horace parle souvent de repas; omme ce n'est que sur le ton de ire, nous ne pouvions nous en rapporter à lui. Voici qu'une fres à Pompeï vient à notre secours et nous permet d'asseoir quelques idées à ce sujet.

Sur une table est servi un large pla- teau carré. Aux quatre angles sont quatre paons dont les ailes déployées forment un vaste dôme. Entre ces paons sont placés quatre homards, le premier tenant dans ses pinces un œuf bleu, le second une huître, le troi- sième un loir, et le quatrième un pa- nier de sauterelles. Cet immense pla- teau est accompagné de quatre autres, chargés de poissons, de perdrix, de lièvres et d'écureuils, chacun leur tête entre leurs pates et nageant dans la sauce; viennent ensuite une rangée de jaunes d'œufs, une de pêches, de petits melons et de cerises, et enfin une autre de légumes de différentes espèces.

Dans les banquets ordinaires, lors- que tous étaient égaux en dignité, le maître de la maison se plaçait au mi- lieu, et les hôtes indifféremment, à sa droite et à sa gauche. Dans les occa- sions solennelles, telles, par exemple, que l'invitation faite à un consul ou à tout autre magistrat, celui-ci occupait la place d'honneur, les maîtres de la maison venaient ensuite, de chaque côté les invités et la tourbe des para- sites. Les convives placés, on leur présentait une couronne de fleurs ar- rosée de parfums, après quoi on fai- sait les libations en l'honneur des pé- nates et des divinités hospitalières. L'on élisait ensuite ou on tirait au sort un tatiarcham, ou roi, qui pen- dant toute la durée de la fête exerçait une autorité suprême.

. . . . . . Quem Venus arbitrum
Dicet bibendi. . . . .

Hor., *lib.* II, *od.* 5.

Quel est le roi que Vénus donne
A cette troupe de buveurs.

Trad. de Daru.

Les vins portaient le nom des consuls sous lesquels ils étaient faits.

Tant qu'on s'en tint à ces coutumes joyeuses, il n'y eut rien de répréhensible; mais lorsque plus tard la sensualité et les excès usurpèrent la place de la tempérance et de la frugalité, c'est alors que les repas devinrent condamnables. Ces fêtes semblaient incomplètes lorsqu'elles n'étaient pas accompagnées et suivies de scènes où l'humanité et les mœurs fussent également outragées; souvent des gladiateurs teignirent de leur sang le plancher, où précédemment on se contentait de répandre des libations. D'autres fois eurent lieu des scènes de turpitude, sur lesquelles il est mieux de tirer le rideau! Au moment de quitter la table, une coupe, consacrée au dieu du sommeil, circulait à la ronde; on invoquait ce dieu en faveur des convives, à qui l'on distribuait des présens qu'ils emportaient eux-mêmes, ou qu'on faisait porter chez eux par des esclaves.

Martial fait allusion à cet usage.

Præmia convivæ det sua quisque suo.
Lib. XIV, *ep.* 1.

Que chacun fasse ses présens à son convive.

Après cette digression, nous allâmes visiter le *temple Grec*, le plus antique et le plus majestueux qui ait été construit à Pompeï. A peine peut-on discerner entièrement son étendue, qui est un carré long de quatre-vingt-onze pieds, et de cinquante-trois de large. La façade était décorée de huit colonnes de l'ordre dorique employé à Pestum, de quatre pieds de diamètre, et construites en tuf, ainsi que les onze qui ornent chaque côté.

On reconnaît dans ce temple, qui paraît avoir été dédié à Hercule, la plus noble construction du style grec, et, selon l'opinion de Romanelli, l'ouvrage des Étrusques. Vitruve
et indique sa position non l
théâtres dont en effet il est trè

Des débris d'immenses colon
nelées s'y voient encore, ai
trois autels du côté de l'orie
du centre est plus petit; il étai
probablement au feu sacré.
côtés sont larges, bas et cons
forme de sarcophages. Cett
d'autel, *ara*, était celui où l'o
les victimes. A côté est un m
et circulaire, qui semble avoir
sacré à recevoir les cendres. Il
ainsi dans tous les parvis des
païens. Celui-ci était couvert
une inscription osque, où
que Nitribius, pour la deuxi
grand prêtre ou chef des ma
fit construire le péristyle, ou b
dénomination appliquée au
frappés par la foudre, en hon
Anciens, qui les regardaient
voués à la colère céleste et
fiaient des brebis de deux ans.

Nous redescendîmes dans l'i
de la ville, et, reprenant nos
tions où nous les avions lai
veille, nous nous trouvâmes
voie domitienne, à côté de la
d'*Actéon*, ou de *Salluste*.

Cette maison est désignée par
noms; le premier lui vient d'u
ture trouvée sur un des murs d
rieur; le second, parce qu'on a
des preuves qu'elle avait appa
un personnage nommé Sallus
est une des plus grandes de la
mitienne, et quoique sa forme
régulière, sa distribution resse
peu de chose près, à celle de
A gauche de la porte d'entrée
boutique, dans laquelle on a
des fours, des tables, six trous
neaux, et des a
des olives, de

oup de vin; on peut supposer
e boutique était un restaurant.
Claverius, les Anciens fai-
ouillir leurs vins; il ne serait
s surprenant de voir des fours
ieu où le propriétaire en aurait
vente.
ne chez Pansa, le cavædium
t un impluvium, dans l'inté-
uquel on a trouvé une belle
n bronze, jetant de l'eau dans
ıpe de marbre grec; à cheval
e biche était un jeune Her-
Ine des chambres avait des
, représentant des masques
s, des oiseaux et des quadru-
sur des fonds de couleurs va-
la gauche du cavædium étaient
rtemens intimes, qui n'ont pas
ls carrés. On y a trouvé une
dole, un vase en or, douze mé-
en bronze de Vespasien, et
tites colonnes également en
qui semblent avoir fait partie

le devant de la maison est le
d'où on va au jardin par deux
s, séparés par un *viridarium*,
double élevé de trois pieds,
ıvert de peintures, et formant
èce de caisse remplie de terre,
née à recevoir des fleurs. Dans
n était d'un côté une volière,
re une salle à manger avec un
al pour recevoir une table;
un petit bain « nympheo », et
taine.
; cette maison est un second
le bâtiment composé de deux
dont l'une est entourée d'un
ıe formé par huit colonnes oc-
s peintes en rouge; au milieu
impluvium, et aux deux angles
hambres, dont une décorée d'un
avé de marbre africain de diffé-
couleurs, avec des fresques re-
présentant Mars et Vénus, et l'Amour.
Entre ces deux chambres est un espace couvert dont les fresques représentent la métamorphose d'Actéon.

Les opinions se partagent au sujet de cette partie de la maison de Salluste; les uns veulent que ce soit le ginécée, ou appartement des femmes, d'autres que ce fût un venereum, lieu où les Romains se retiraient pour célébrer des mystères, qui faisaient partie de leur religion et de leur culte à la déesse de Paphos. Quoi qu'il en soit, cette partie est ici parfaitement isolée.

La maison de Salluste paraît avoir été décorée plus élégamment que celle de Pansa; tout porte à croire qu'elle a été fouillée par les Anciens eux-mêmes, car on n'y a presque rien trouvé. Dans une ruelle à côté était le squelette d'une femme, qu'on suppose avoir été la maîtresse de la maison, et trois autres squelettes, probablement de ses esclaves; on a retrouvé aussi un petit miroir d'argent, que les femmes en Grèce portaient toujours avec elles, trois anneaux d'or, dont un avec une agathe transparente, sur laquelle étaient gravés un cheval, des boucles d'oreilles, un collier composé de chaînes d'or, cinq bracelets de même métal, et trente-deux pièces de monnaie.

Dans la maison de Salluste, entre autres objets curieux, on a trouvé une lampe de la forme d'une barque avec six becs de chaque côté.

On laisse la rue pour entrer dans une ruelle, au milieu de laquelle est une pierre pour faciliter le passage pendant la grande pluie. On rencontre fréquemment à Pompeï de ces pierres fixées dans le pavé. Une inscription sur le mur indique de suite à gauche la *maison de Modeste*, qui nous donne une idée des maisons ordinaires de

Pompeï. Ici rien ne se rapproche de celles que nous avons visitées ; c'est l'habitation non d'un riche, mais d'un homme d'une fortune médiocre. Cependant toujours des fresques. Celle du mur extérieur représentait Ulysse repoussant le breuvage qui lui est offert par Circé. Comme ce Modeste paraît avoir été un marchand de liqueurs, quelques personnes veulent voir dans cette peinture ce que nous nommerions aujourd'hui une enseigne.

En face de cette habitation en est une autre qu'on a nommée *maison des Fleurs* ou du sanglier, à cause d'une mosaïque sur le seuil, représentant un sanglier poursuivi par un chasseur et par un chien, et des peintures de nymphes folâtrant au milieu des fleurs.

Revenant dans la voie domitienne, nous trouvâmes la boutique d'un maréchal ferrant ou charron. Sur le devant était une enseigne pareille à celle de Modeste.

Après quelques maisons ruinées et auxquelles on ne s'arrête pas, nous vîmes celle de *C. Julius Polybe*, spacieuse et ornée de deux vestibules et d'un atrium entouré d'un portique, autrefois fermé par des cloisons et des vitres. On y voit des mosaïques, des peintures et sur les murs cette inscription : « Equanus et Vatia se recommandent au duumvir C. Jul. Polybe ».

Un auteur, qui en 1811 a publié une traduction nouvelle des fables de Phèdre, a émis l'opinion que Polybe n'est autre que Phèdre, qui, pour fuir la persécution de Tibère, s'était retiré à Pompeï ; dans ce cas Phèdre n'aurait été qu'un surnom. D'après lui encore, ce Vatia serait celui que nomme Sénèque, ép. 55, et qui, pour les mêmes motifs, vint dans la Campanie.

Bientôt après, en tournant le coude que fait la voie domitienne ou consulaire, dans la partie appelée rue de l'Arc et en face des thermes publics, nous rencontrons l'habitation appelée par les uns *maison du Poëte dramatique*, et par d'autres *maison Homérique*, *casa Omerica* (Pl. 68).

C'est une des plus richement ornées et des plus élégantes qui aient été trouvées jusques à ce jour à Pompeï. Un pavé en mosaïque sur le seuil de la porte d'entrée représente un chien enchaîné, avec ces mots CAVE CANEM ; sur le mur à droite, et près de l'entrée, on trouva des peintures représentant Thétis et Achille enfant, Hélène rendue à Ménélas, et la dernière entrevue d'Achille et de Briséis, une des plus jolies peintures antiques qu'on possède. La partie inférieure a été mutilée, mais la tête de Briséis et beaucoup d'autres, qui sont superbes, n'ont reçu aucune injure. Des artistes ont assimilé ces fresques aux chefs-d'œuvre de Raphaël. On les a transportées au musée.

Sur le mur à gauche on trouva une Vénus ressemblant un peu à la Vénus de Médicis, à ses pieds une colombe tenant une branche de myrte dans son bec. Les figures de femmes dans ces peintures antiques portent toutes sur le doigt annulaire des camées, taillés en anneaux romains, et supposés être des emblêmes de famille, ce qui a fait conjecturer que ces figures étaient des portraits. Sur un des côtés du rectangle on a trouvé une peinture représentant Dédale volant vers la grande Grèce, et Icare se noyant dans la mer Égée, une divinité marine s'efforce de le sauver. De ce côté sont également de petites chambres décorées de peintures. Dans l'une sont des guerriers à pied et des amazones sur des chars. Sous la frise, une Néréide appuyée sur un ta[illegible] ma-



J. del. Aulot edit. Durau sc.

Casa Omerica, o del poeta dramatico. *Pompei.* *Maison Homerique, ou du poëte dramatique.*





'elle semble caresser. Vis-à-vis tableau obscène que l'on a sat recouvert avec des planches. une autre chambre, un Amour ır, Ariane abandonnée et Nar-

ıs le tablinum, une peinture mé: en elle-même nous parut inante par le sujet. C'est celle qui nommer cette maison « *maison ēte* ».

esclave est assis et fait la lecievant six personnages, deux ɨls, Apollon et Minerve, seml'encourager. Dans cet esclave ɩu reconnaître Térence. Le pavé e mosaïque et formait plusieurs ɪx. Celui du milieu, transporté sée, et dont j'ai un dessin sous ɑx, représente un *coragium* ou ue derrière la scène. Le *coragus*, ecteur du théâtre, distribue aux s des masques et des costumes. le fond on aperçoit les colonnes âtre. Un joueur de flûte ajuste strument, à côté est une chaise 'erte en pourpre, sur laquelle masque; elle est probablement ée pour la scène. Le directeur un des trois masques qui sont n escabeau à ses pieds. Les tes ont déjà reçu les leurs; ils us et n'ont qu'une ceinture en L'un d'eux, prêt à se masquer, le directeur qui lui adresse la ; un autre se revêt d'une tunise fait aider par son compagnon. s loin est un péristyle entouré onnes avec leurs chapiteaux, forme nouvelle et élégante, et é par un lararium où sont des pour les dieux Lares et les au:ités de la famille. On y a trouvé tit faune; l'exèdre est à droite 'istyle. Il a été trouvé décoré de es.

L'édifice a deux étages et deux boutiques communiquant avec le vestibule. Dans les boutiques on a trouvé des bracelets et d'autres bijoux de femmes, des monnaies d'or et d'argent, et divers ustensiles en poterie et en bronze, un petit poêle portatif d'une forme bizarre et une magnifique lampe.

L'abbé, à qui son goût et sa position permettent de s'adonner exclusivement aux recherches estétiques et archéologiques sur les Anciens, a formé une collection qu'il met à ma disposition. C'est un assemblage de différens instrumens ou ustensiles, dont les originaux ont été retrouvés dans Pompeï; il s'est plu à faire exécuter les uns en nature, et à faire peindre les autres, en s'appliquant à en deviner et à en décrire l'usage. C'est dans cette collection que je puise. Laissant de côté des objets qui déjà ont été donnés au public, et dont beaucoup de recueils sont remplis, je vais en choisir quelques-uns des plus communs, dont une grande partie provient des nouvelles découvertes, et dont quelques autres ont été dédaignés par les auteurs qui ont parlé de Pompeï jusqu'à ce jour.

Les n°ˢ. de 1 à 6 (Pl. 69) sont des instrumens d'agriculture en fer, faucille, serpe, couteau, pioche.

N°ˢ. 7 et 8, deux compas en bronze. Le compas, appelé par les Latins *circinus*, fut inventé par Perdicus, fils de la sœur de Dédale.

Les n°ˢ. 9, 10 et 11 sont des fragmens de peintures indiquant les divers objets dont les Anciens se servaient pour écrire. Le n°. 10 est une écritoire composée de deux vases joints ensemble ; l'un destiné à contenir l'encre noire, l'autre, la rouge, appelée *cinnabaris, minium* ou *sinopis*. Un de ces vases est découvert; de côté est un pe-

tit anneau ou simplement une anse pour le suspendre à la ceinture, ainsi que nous le dit Horace. Nous voyons à côté le roseau taillé en pointe avec lequel on écrivait avant d'avoir adopté les plumes d'oie, usage qui ne date que du cinquième siècle. Ce roseau fut nommé *calamos* par les Grecs, par Celse, *calamus scriptorius*, et par Apulée, *calamus chartarius*. Le n°. 9 est un livre composé de plusieurs tablettes enduites de cire, sur lesquelles on écrivait avec une petite pointe *stylum*, dont l'extrémité opposée était plate, et servait à effacer.

On nommait ces livres *tabellæ*. Il y avait d'autres tablettes qui n'étaient pas liées entr'elles, alors on les suspendait aux colonnes. On en voyait un grand nombre dans les temples de Tricca, de Cos et d'Épidaure, sur lesquels étaient écrits les remèdes à employer pour guérir telle ou telle maladie..... Hipocrate y puisa plus d'un aphorisme. Le n°. 11 est un papyrus, ou volumen, ouvert et roulé des deux côtés; les caractères en sont presque effacés, mais ils paraissent latins.

Le n°. 12 est une espèce de coffre cylindrique dont le couvercle est retenu par des courroies. On le nommait *scrinium* ou *capsula*, et on y plaçait les volumes verticalement. Catulle s'excusait auprès de Manlius de ne lui avoir pas envoyé les vers qu'il lui demandait parce qu'il n'avait qu'une seule cassette.

Huc una e multis capsula me sequitur.

Et de mes cassettes nombreuses
Une seule ici m'a suivi.

Le n°. 13 était un peigne à lisser les cheveux, absolument de la forme et de la matière des nôtres, en corne noire. Probablement cette matière n'était pas la seule qu'ils employassent, ils de-

vaient, comme nous, se servir
et d'ivoire.
Le peigne en bronze, n°. 1
évidemment destiné à retenir l
veux ; sa forme demi-circulaire
rien d'élégant, tout son mérite
être dans les ornemens qui pa
riches et très-compliqués ; l'ann
est au-dessus servait sans do
retirer avec plus de facilité, ou
nir un voile; il paraît que
temps les dames italiennes on
leurs peignes d'une forme très-
ce qui, en grandissant la tête
encore au ton sévère de leurs
elles sont à juste titre vaines
chevelure, qu'elles ont en gén
belle, et presque toujours noir
la classe du peuple, à Naple
vont nu-tête, même en hiver,
lant pas soustraire à la vue une
plus grandes beautés. Leurs
sont en argent doré ou en corn
alors chargés de clinquans.
Le vase, n°. 15, est en bro
forme est de celle appelée
Diota est le nom du vase n°. 16
Le n°. 17 est un vase destin
tenir des liquides.
Le n°. 18 est le célèbre *Ryt*
une épigramme de Martial, n
prenons que les artistes faisai
vent des vases avec des figur
ou moins grotesques, et leur do
ensuite des noms analogues; c'
que quelques-uns portaient
mormolicion chez les Grecs, e
mia et *mania* chez les Latins
voulait dire, *figure à faire peu*
tres tiraient leur nom de leu
seule. Celui-ci, en terre cuit
dix pouces de haut,
appelée rhyta, r
avait la forme d
Anciens se se
plus reculé

rcé, et le buveur était obligé
›n doigt sous cette ouverture
ı'on lui versait à boire, après
vant au-dessus de sa bouche,
ıit échapper la liqueur; plus
ɜut l'idée d'adapter une ou
s à ces cornes, puis on cher-
embellir par des peintures
ınt divers animaux; on dis-
ɛtrémité de façon à en faire
le bœufs, de cerfs ou autres,
est une tête d'aigle avec des
: bélier; les artistes de ce
ausaient avec des peintures,
aricatures quelquefois d'une
parfaite.

ı°. 19, un des vases en bronze
légans qui ait été retrouvé,
forme que pour les ornemens
›rent. Il est haut d'un pied.
anses mobiles sont mêlées
ciselées dans la dernière per-
aissées, elles se dissimulent
›ord; relevées, elles se réunis-
le haut, et servent à saisir
ımodément, et à le transpor-
a moindre oscillation de la
ı'il peut contenir, à cause de
: observation des lois de l'é-
La bordure supérieure est
gent et semée de clous en
le goût de l'antiquité la plus
omère, faisant la description
: d'Achille, dit qu'il était or-
ıs dorés.

deux anses est gravé le nom
priétaire du vase, *Cornelia*
, ce qui le range dans la classe
›pelés *litterati*, que nous tra-
ır *lettrés*.

ʻait allusion à cet usage lors-
.nt d'une urne, il dit :

litterata est : ab se canta cuja sit.
Rud., act. II, sc. 5, v. 21.

ettrée, d'elle-même elle dit à qui
nt.

N°. 20. Ce vase en bronze était destiné aux usages domestiques, il servait à porter toute sorte de liqueur; il n'est pas inutile d'observer que, quoique privé d'ornemens, il n'en fait pas moins ressortir les idées ingénieuses des Anciens. Avec quel goût est fait ce rebord aux parois supérieures du vase, et ces pointes qui entourent les anneaux par où passe l'anse! Ces pointes sont faites pour empêcher l'anse de venir en retombant rayer et abîmer le vase; quel travail délicat dans le seul ornement qu'on y voit!

N°. 21. Vase en bronze de huit pouces. Sa forme est très-belle et il est simple dans les ornemens.

N°. 22. Vase en bronze, haut de dix pouces et demi. Si l'on en ôte l'anse, sa forme est presque celle d'un cothurne; il est d'un fini achevé; mais ce qui le rend précieux, c'est son anse formée d'une branche courbe ornée de feuillages, et appuyée dans ses deux rameaux sur deux cornes d'abondance.

Ce vase, par ses ornemens et ses emblèmes, paraît appartenir à ceux destinés pour le vin, et qui auraient été adoptés, tant dans les sacrifices que pour les usages domestiques. Cependant leur petitesse paraîtrait faire supposer qu'on s'en servait plus particulièrement dans les cérémonies religieuses, peut-être en l'honneur de Bacchus. Alors l'enfant ailé serait un Bacchus. Sa jeunesse, sa beauté, l'outre qu'il tient dans ses mains, seraient autant de signes auxquels il faudrait le reconnaître. Les ailes ne pourraient pas sembler étranges, puisque souvent ce dieu est représenté avec cet attribut. Pausanias parle de Bacchus *Psila*, c'est-à-dire ailé, en disant qu'on peut bien lui attribuer des ailes, puisque le vin ranime les hommes et rend leur

esprit plus léger que les ailes d'un oiseau.

Celui qui ne voudrait pas y reconnaître Bacchus pourrait fort bien le prendre pour un génie bacchique. Nous savons que les Anciens faisaient de leurs génies autant de dieux du plaisir, et leur sacrifiaient de l'huile, du vin, de l'encens, des fleurs et des fruits, jamais du sang, parce qu'on le croyait principe de la vie. Ce n'avait donc pas été sans raison qu'on aurait posé un génie sur un vase destiné à contenir du vin, pour indiquer l'exaltation à laquelle porte cette liqueur, qui anime la verve poétique, et dont l'effet fait dire à Horace :

. . . . . . Forum putealque Libonis
Mandabo siccis. . . . .
Ep., *l.* 1, *ep.* 19, *v.* 8.

Voyez-le, en sa bacchique audace,
Des bois du Pinde et du Parnasse,
Chassant les timides buveurs,
Les renvoyer à la tribune
De Thémis et de la Fortune.
Daru.

Le n°. 23 est une casserole en bronze d'un travail exquis. L'ouvrier semble avoir pris à tâche de donner, à cet ustensile de l'usage le plus commun, tous les enjolivemens qui pourraient orner le meuble le plus élégant. Il servait aussi de patère pour les sacrifices.

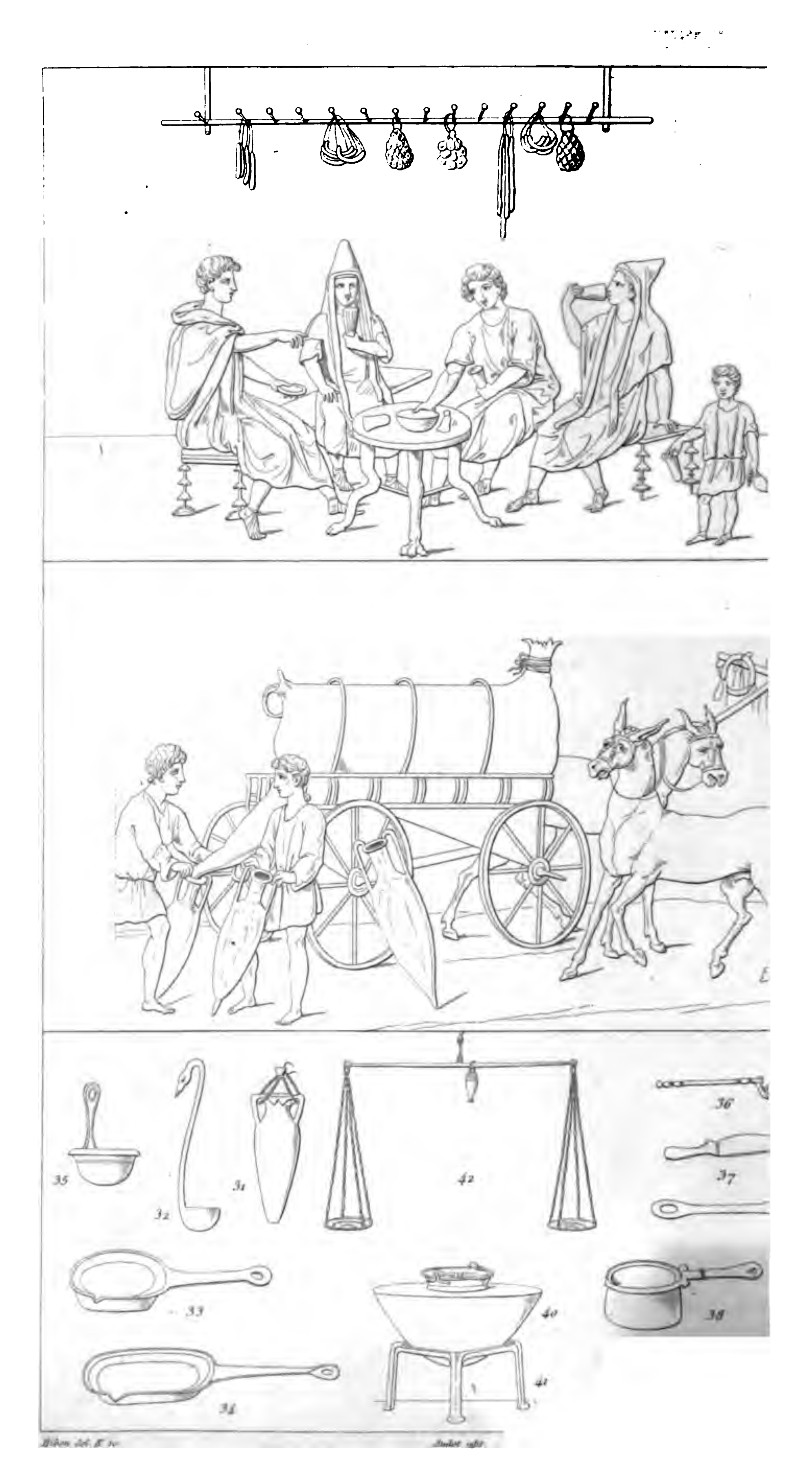
N°. 24. Lanterne de forme élégante et même riche; de chaque côté sont deux petits montans, servant à assujettir les carreaux de vitre ou autre matière qui ferment la lanterne; vient ensuite le récipient de l'huile placé dans une petite cavité au centre, et attaché par une pointe de fer. Sa bobèche mouvante est inclinée et percée afin de donner passage à la mèche, et en même temps faire couler l'huile dans le récipient. On voit aussi un couvercle, un anneau rond dont on se servait quand on voulait la porter à la main, et dans lequel on passait aussi des chaînes pour suspendre ces lanternes dans les vestibules ou dans les offices.

Sous le n°. 25 sont deux vases en verre contenus dans deux autres en terre cuite, n'en formant qu'un propre à les recevoir. Ces vases servaient sans doute à contenir l'eau destinée au repas. On l'y mettait rafraîchir, comme on fait encore, en plaçant de la neige tout autour dans les vases de terre.

Le n°. 26 est une espèce de brasière fort usitée chez les Pompeïens et les Herculanéens, car on en a retrouvé un certain nombre. Elle sert en même temps à différens emplois. Dans le milieu s'élève un récipient pour l'eau; aux angles sont des cavités ou espèces de fourneaux dans lesquels on plaçait les casseroles ou les petites marmites pour faire cuire ou réchauffer les alimens. Le centre était destiné à recevoir des charbons enflammés : ainsi on avait à la fois l'eau pour les ablutions avec le feu qui chauffait les appartemens. Quatre anses adaptées aux quatre côtés, donnent la facilité de transporter cette brasière ou cuisine portative. Elle nous fournit une preuve que déjà les Anciens recherchaient ainsi que nous l'économie du combustible.

Les n°s. 27 et 28 sont deux jolies peintures retrouvées aussi à Pompeï, et qui décoraient les murs d'une cuisine. Le n°. 27 représente un panier renversé où étaient des poissons. Le n°. 28 est un pain; cette peinture s'est conservée avec une fraîcheur de coloris telle, qu'on la dirait achevée d'hier.

Parmi les choses intéressantes qui étaient dans une boutique de boulanger ou pâtissier, sont deux pains dont l'un, n°. 29, est de la forme d'une couronne massive, et l'autre, n°. 30, de



Pompei.

peu près d'une brioche. Ces
ue l'on peut présumer être de
aient préparés avec des jaunes
:e qui leur donnait une belle
dorée et les faisait nommer
:ithitai, pour les distinguer des
rdinaires; ils sont déposés au
le Naples, et considérés comme
choses curieuses entre toutes
ui meublent ce riche bazar.

t, Pl. 70. Vase dont le couvercle
ıvert avec un morceau de par-
soigneusement attaché avec
lelle qui passe dans les anses et
ouer au-dessus. Columelle dit
ıit dans ces vases que les Pom-
enfermaient leurs raisins secs.

gure n°. 32 est une cuillère
ze, dont les Anciens se ser-
our prendre les liqueurs con-
ans de grands vases.

os. 33 et 34 offrent deux poêles
La première d'une longueur
n un pied; la seconde d'un
lemi. Elles diffèrent des poêles
se sert dans nos cuisines. Les
es nommaient *sartagines*. Juvé-
lant de la statue en bronze de
ondue après sa chute, dit :

. . Ex facie toto orbe secunda
rceoli, pelves, sartago, patellæ.
Sat. x, *v.* 63.

ête, autrefois la seconde du monde,
n fonte, devient, au gré de l'artisan,
poêle ou marmite ».

. 35 est aussi une casserole,
ne forme très-remarquable.

5. Cuillère très-élégante, qui
servir de modèle. Ces deux
objets sont pareillement en

37 est un grand couteau de

3. Casserole en bronze, d'une
esque égale aux nôtres. Elle est
pouces et demi de longueur. La ciselure qui l'entoure est remarquable par son fini, et peut nous faire juger de l'immense distance qui séparent encore nos ouvriers des artistes de ce temps, et de la perfection avec laquelle ces derniers exécutaient les objets les plus communs.

La figure n°. 39 vient à l'appui de cette assertion. Ce n'est qu'une passoire, sa forme est de la plus grande simplicité, mais tout l'ustensile est d'un fini achevé. J'ai choisi celle-ci dans la quantité de celles que j'ai sous les yeux, qui sont presque toutes plates, et qui pour cette raison se nommaient truæ, ou trullæ celles d'une moindre dimension, du verbe *truare*, « remuer, agiter ». Ce mot désigne assez leur emploi. Caton, faisant l'énumération de divers objets de cuisine du plus commun usage, dit :

« Pour l'huile, une; grandes conques, deux; écumoires pour marmites, trois; amphorés, deux ».

Le n°. 40 est une marmite en bronze « ahenum », posée sur son trépied en fer, n°. 41.

Le n°. 42 est une balance du genre de celles appelées par les Grecs *zygi*, à cause du fléau ou barre à laquelle sont suspendus les deux plateaux. Les Latins les nommaient *libræ* ou *bilances*. Les plateaux sont ornés d'une ciselure d'un travail exquis. La hauteur de la balance est de treize pouces et demi. Sur le fléau sont marquées des lignes servant à graduer les fractions de poids, sans avoir besoin, ainsi que nous faisons, de cette multiplicité de signes spécifiques que nous sommes obligés de placer dans le plateau opposé. Parmi les objets que l'on cherche à copier des Anciens, les artistes ne devraient pas mettre celui-ci en dernière ligne; quelques-unes de

ces balances ont été faites et livrées comme modèles dans un pays qui revendique toutes les inventions utiles ; il est évident que l'artiste avait copié celle-ci et qu'il en avait emporté le dessin, afin de s'en faire proclamer l'inventeur.

Le nº. 43 représente une des peintures que l'on a retrouvées dans une taverne. L'on voit quatre hommes assis autour d'une table, mangeant et buvant, et un enfant qui leur porte du vin. A une barre suspendue au plancher sont accrochés divers comestibles, parmi lesquels on distingue des ognons et des saucisses ou saucissons. Le vêtement des convives est remarquable, surtout celui des deux hommes couverts d'une tunique qui descend jusques à mi-jambes, avec une sorte de camail noir par-dessus, et une étole, ou bande de drap, tombant jusqu'à la ceinture. Les deux autres, non moins curieux, portent aussi sur leurs longues tuniques un autre accoutrement de couleur, ouvert devant et derrière. Il est à présumer que c'était un repas d'ouvriers. Leur costume et la salle où ils se trouvaient en donne une quasi certitude ; nous savons que les Anciens mangeaient couchés; mais il est à croire que cette coutume efféminée ne s'étendait pas au peuple.

Le nº. 44 est un char antique à quatre roues, chargé d'une outre remplie de vin. On le voit au moment où on va le vider. Sur le devant sont deux mules en liberté; remarquons que ces animaux sont attelés avec une espèce de joug ressemblant à celui dont on se sert aujourd'hui pour les bœufs. L'outre, qui paraît une peau de bœuf, est de la longueur du char qu'on a entouré d'un treillage; au-dessus s'élèvent trois cercles pour la contenir. Son orifice est lié par une corde. Trois amphores sont préparées pour recevoir la liq
leur forme est celle la plus usit
les Anciens; elle indique d'un
nière précise leur manière de c
ver le vin dans les caves. La
du bas s'enfonçait dans la terr
moyen de les faire tenir debo
les bouchait en versant un peu
sur le vin, usage que l'on retro
core en Italie. Il s'en est tro
grand nombre à Rome, à Hercu
dans les maisons de Pompeï, et

Les deux hommes occupés à
ger le char font couler le vin d
amphores par une des jambes d
tre; leur costume est une simpl
que ou chemise fermée par le
attachée au bas des reins par un
ture ou une corde.

Nº. 45. Cette clef est une des
retrouvées qui mérite quelque
tion ; sa forme fait supposer un
de complication dans les serru
ce temps. Il est aisé de s'en
compte en examinant les déta
sont sur la dent, dont la figure e
que une scie; la forme de la p
devait être incommode, puisqu
neau qui la termine offre peu d
à la main. Il est à supposer que
let, placé au-dessus de l'annea
à-fait à l'extrémité, servait à la s
dre à un trousseau qui réunissait
les clefs soit du temple, soit de l
son à laquelle elle appartenait.

Les routes publiques peuvent
te titre être rangées parmi le
beaux monumens que nous ont
les Romains. De nombreux trav
des sommes immenses étaient
crés à les semer du pied du C
jusques aux dernière
connu ; plusieurs m
aux empires dont
ainsi dire les ar
la sécurité de F

it pas seule l'attention de ses
ands hommes, mais leur entre-
enait encore l'objet de leur sol-
. Personne n'était exempté de
e, et déjà, au faîte du pouvoir,
e tint à honneur d'exercer cette
ndance.

routes étaient formées de trois
s, dont la dernière était en pierres
jointes entre elles d'une ma-
solide, que, malgré les siècles
sont écoulés, il n'est pas rare
rouver encore des fragmens in-

ès des villes, les routes se bor-
de trottoirs « *margines* », et la
lu milieu « *agger* » était dispo-
chaussée pour l'écoulement des
ans Pompeï, l'agger, formé en
vait environ treize pieds, et
toirs, élevés de dix pouces, en
de deux à quatre. Sur les gran-
ites, par intervalles de dix à
pieds, sont des espèces de
dépassant le trottoir pour ser-
ndication aux voyageurs lors-
routes étaient encombrées, soit
erre qu'apportaient les pluies,
les neiges.

i ces routes, la voie Appienne,
ite avec encore plus de soin que
celles auxquelles elle servit de
, mérita le nom de Reine des
Regina viarum. Entreprise sous
es et par les soins d'Appius
is Senex, dans l'origine elle
à Capoue, par la suite on la
jusques à Brindisi, et de cette
artit la voie Domitienne, dont
ifications nombreuses se diri-
n divers sens. Une de ses bran-
ssa à Pouzzoles et à Baïa, tan-
longeant la côte, une autre s'é-
usqu'à Herculanum, Oplonti et
, où elle se termina à la rue des
ux, ou porte d'Herculanum. A
la porte de Nola commença la
pilienne, qui conduisait à *Rheggium*,
Reggio.

Ces diverses routes, traversant une contrée enrichie par la nature, furent ornées de tout ce que la magnificence des hommes put inventer : des temples, des arcs de triomphe, des villas, des tombeaux, furent tour à tour semés de côté et d'autre, dans une pittoresque irrégularité. Les Anciens avaient le génie des grandes choses, des conceptions nobles et grandioses. Le secret de leur art ne réside pas uniquement dans la simplicité et la correction du style, il étend son action au dehors, il en recule les limites, il va chercher des effets dans le choix d'un emplacement favorable, il combine ses beautés avec celles de la nature. Les Anciens ne faisaient rien au hasard; dans le choix d'un site, indépendamment des effets du paysage, ils recherchaient des rapports moraux, ils ménageaient des leçons de piété, de patriotisme, de gratitude, langage éloquent! Élevaient-ils un temple, c'était sur un promontoire; des tombeaux, ils en bordaient le rivage des mers, le lit d'un fleuve, la chaussée d'un grand chemin. Ils voulaient que le voyageur apprît un nom peut-être trop tôt effacé de la mémoire des hommes, et qu'interrogeant l'inscription sépulcrale, il y lût des leçons de morale et de vertu.

Ces monumens étaient d'une magnificence en rapport avec la richesse et le goût de celui pour qui ils étaient élevés. C'était tout ce qui restait de lui. Cet usage d'honorer les hommes après leur mort fut, dit Polybe, une des causes de la supériorité des Romains sur leurs rivaux par l'émulation qu'elle excitait. Lorsqu'un homme dont la vie avait été digne d'admiration mourait, ses restes étaient entourés de

respects, son corps, apporté dans le forum, était placé sur une estrade, en vue de tous, et la multitude haranguée par un panégyriste qui, montant aux rostres, prononçait une oraison funèbre. Il avait le soin de citer les actions où avaient pris part quelques-uns de ceux encore vivans et probablement au nombre des auditeurs; ainsi la louange donnée au mort s'étendait à tous, et la perte d'un individu devenait en même temps une source de deuil et de stimulation.

Que l'un des descendans de ces grands hommes se fût montré digne émule de ses ancêtres, les bustes de sa famille, revêtus des insignes de leurs dignités, étaient, dans les occasions solennelles, exposés au lieu le plus apparent et portés en procession au forum. Là, les mêmes chaises curules les recevaient; morts, ils siégeaient encore dans ce sénat où ils avaient siégé vivans, et l'orateur, après un court éloge du défunt, revenait à celui de ses ancêtres; ainsi d'âge en âge se transmettait la gloire et se perpétuaient les souvenirs. Quel plus beau, plus noble spectacle! Qui plus dignement peut inspirer l'homme que le souvenir de ceux dont les vertus ont si éminemment brillé, et la pensée qu'un jour des honneurs semblables lui seront rendus!

C'est dans le but d'honorer les morts, et de les offrir en exemple à la génération vivante, que nous voyons ces mausolées s'élever à l'entrée des cités. A Pompeï, ceux qu'on a découverts sont dans le faubourg appelé *Augustus Felix*, sur la route que l'on suit en venant d'Herculanum. Ils forment une série de monumens, et l'on est dans l'usage d'appeler cette voie la rue des Tombeaux (*Voyez* Pl. 71).

L'entrée du faubourg est marquée par la maison de campagne de l'affranchi *Arrius Diomèdes*. On y monte par un escalier de quelques marches, en brique, terminé par deux petites colonnes latérales. Ce fut une des premières découvertes; j'emprunterai encore ici un récit très-curieux de Denon.

« Nous descendîmes ce jour-là dans la cave où l'on voit vingt-sept squelettes de femmes, qui vraisemblablement, dans l'horrible confusion de cette fatale journée, s'étaient cachées dans cet endroit retiré où elles se croyaient à l'abri des cendres; elles avaient placé des planches en talus pour en faire une espèce de toit sous lequel elles pussent respirer, et c'est là-dessous qu'on a retrouvé leurs déplorables restes. Elles s'étaient toutes placées à côté l'une de l'autre, et entre leurs os on a trouvé, sur la cendre durcie, les moules d'une grande partie de leurs corps. On conserve au muséum l'empreinte de la gorge de l'une d'elles qui devait être fort belle. On y conserve aussi leurs anneaux, leurs bracelets, leurs chaînes de cou et leurs boucles d'oreilles. Tout cela est d'or, et prouve que ces vingt-sept malheureuses femmes étaient d'un rang distingué. On voyait aussi dans cette cave les vingt-sept têtes de ces infortunées. L'une d'elles, qui est encore garnie de cheveux, a été portée au muséum et mise sous verre. Je ne sais si on continuera d'en montrer vingt-six, mais j'avoue qu'il ne peut plus y en avoir que vingt-cinq véritables; car je ne pus résister au désir d'avoir en bonne fortune la tête d'une dame romaine; et, ayant trouvé le moyen de l'emporter à l'aide d'un très-grand manteau, je suis parvenu à la faire passer en France, où nos jolies Françaises pourront s'étonner de la dimension et des formes qui faisaient la beauté de ce temps. J'aurais bien [illegible] prendre du vin dont été



Via consolare nell' intrata della città. Pompei. Voie consulaire. Entrée de la ville.



Strada de' sepolcri. Pompei. Rue des tombeaux.



des grandes cruches rangées
mur de cette même cave, mais
: ayant pénétré dans ces vases
parée de cette matière fluide,
détruit la substance. Ces am-
taient hautes de trois pieds et

a trouvé ailleurs, dans des va-
ristal, du vin qui s'était coa-
avait pris la consistance de la
'ai essayé de manger de cette
qui paraissait à l'œil avoir de
té sous la dent; elle s'est bri-
ne une substance calcinée, sans
ans la bouche aucune espèce
r, et sans s'y délayer davantage
oussière de charbon.

rès de la porte qui donne sur
on nous montra l'endroit où
t trouvé deux squelettes, qui
raisemblablement ceux du mat-
maison et de l'un de ses es-
e premier tenait une clef à la
de l'autre un sac où étaient de
des médailles et des camées.
: portait un coffre rempli d'ef-
ieux, comme vases d'argent,
:e, etc. Il est probable que,
t à fuir avec ses bijoux, il
du trop de temps, qu'en arri-
s de la porte il la trouva com-
les cendres, et qu'en allant
l fut renversé et enterré sous
sse [1] ».

e de la maison est le tombeau
ille, indiqué par une inscrip-tion tumulaire, deux bustes, et les noms de deux enfans de Diomèdes.

Tout près est le triclinium funèbre, salle à ciel ouvert, ornée de fresques, et où l'on se réunissait pour célébrer le *silicernum*, ou repas funèbre. « La cérémonie des funérailles se terminait par un festin qui était ordinairement un souper que l'on donnait aux parens et aux amis; quelquefois même on distribuait de la viande au peuple; et neuf jours après on faisait un autre festin qu'on appelait *le grand souper*, la *novendiale*, c'est-à-dire la neuvaine; on observait dans ce dernier repas de quitter les habits noirs et d'en prendre de blancs.» (*Encyclop. Antiq.*, art. Funérailles.) Ce repas fournissait l'occasion de déployer un très-grand luxe. Fréquemment la table était d'argent, et soigneusement travaillée. Entre la porte et la table on voit encore à Pompeï l'autel où l'on sacrifiait aux divinités infernales.

Après ce triclinium est le tombeau de Naevoleia Tyché, affranchie de Julie. (*Voyez* Pl. 71, le premier tombeau.) Le cype en marbre qui le surmonte, élevé de deux marches et sculpté de trois côtés, est terminé par une corniche élégante. Sur le côté faisant face à la rue, je lus une inscription en l'honneur de cette Naevoleia, qui « pendant sa vie éleva ce monument » pour elle et pour C. Munatius Faustus, Augustal, habitant de ce bourg, » à qui, de concert avec le peuple, les » décurions accordèrent les honneurs » du bisellium. Elle l'érigea aussi pour » ses affranchis et ses affranchies ».

Au-dessous de l'inscription, un bas-relief représente un sacrifice et deux groupes de plusieurs personnages. Du côté de Pompeï, je vis, sculpté, ce *bisellium*, ou siége honorifique, dont l'inscription fait mention, et qui si

[1] précède a été observé par Denon
ois ans après la découverte. Aujour-
quelettes n'y sont plus, mais les
ont restées dans la même position.
, non sans raison, des réflexions sur
d'Arrius Diomèdes. Les vingt-sept
ient à la cave, et sans doute ce n'é-
r les aller retrouver qu'il s'était char-
ses effets précieux, et qu'il passait le
orte. On pourra ici, sans avoir envie
penser à l'avarice de ce propriétaire
umanité. (*Note de l'Éditeur.*)

long-temps exerça la sagacité des antiquaires. C'est un siége oblong sans dossier, à quatre pieds, et couvert d'un coussin avec des franges. La ville le décernait, et ceux qui en étaient honorés avaient le privilége de le faire porter dans les réunions populaires et dans les fêtes publiques. Sur un autre côté est une barque sans rames, à deux mâts, l'un dressé, l'autre penché. Un homme vêtu d'une tunique tient le timon. Le premier mât porte une voile carrée. Deux jeunes gens, dans l'état de nudité, cherchent à amener la voile du second, deux autres se laissent couler sur les cordes qu'un troisième réunit. Le sens de ce tableau, qu'on peut prendre pour une allégorie, serait qu'après avoir souffert les tempêtes de la vie l'homme peut se réfugier au port.

Le caveau (Pl. 73), d'environ six pieds carrés, est formé par des murs revêtus d'un mauvais stuc, où sur deux rangs sont pratiquées des niches destinées à recevoir les urnes cinéraires; dans la plus grande, en face de l'entrée, était une grande amphore d'argile contenant des cendres et des ossemens, peut-être les restes de Naevoleia et de Munatius. Trois autres urnes en verre, hautes de quinze pouces, contenaient une liqueur que l'analyse a fait reconnaître pour un mélange de vin, d'eau et d'huile, dans lequel nageaient des ossemens à demi brûlés. Auprès de chaque urne, une petite lampe et une pièce de monnaie destinée à Caron. Dans une encoignure étaient plusieurs de ces lampes en terre rouge. Ces différens objets ont été conservés en place et on les voit encore.

Le tombeau de *Calvensius* (Pl. 71, deuxième tombeau), en marbre blanc, est d'un très-beau style. Sa forme est celle d'un autel carré, posé sur un piédestal, élevé de trois marches sur le sol; il n'y a point de caveau s
cral. Ce tombeau était un de ceu
la reconnaissance publique éleva
mémoire des citoyens morts hono
ment hors de leur patrie; dans le
reliefs on retrouve le bisellium
inscription, des couronnes de ch
un entrelacs de feuilles de palmie
laurier.

En face, à gauche, est un to
revêtu d'ouvrages en forme de
« réticulaire » dont la découvert
mai 1813) excita vivement la cu
à cause des objets qu'il renferma

Le caveau sépulcral, de dix
sur quatre, est éclairé et aéré p
soupirail, au-dessous duquel
une niche, ornée d'un frontispi
a trouvé un grand vase d'albâtre
tal, orné de deux belles anses,
forme la plus élégante, et rem
cendres et d'os; la niche renf
aussi un autre vase en marbre
qu'un grand anneau en or, orné
pierre d'agathe saphirine, sur la
était gravé, dans une grande p
tion, un cerf se grattant le ventr
son pied. Il y avait aussi différens
et lacrymatoires en verre, dont
sieurs cassés, un petit autel en
cuite, et des amphores que l'on
encore fichées en terre. Mais une
ticularité des plus remarquables
la porte, que l'on a conservée e
taurée, et qui est en marbre bl
quatre pouces d'épaisseur.

Le troisième tombeau (Pl. 71),
me circulaire, est inconnu. Mal
beauté et son élégance extérieu
ne renferme que quelques urnes
terre grossière et une tête de M
peinte à fresque.

J'avais entendu vanter le mon
élevé à Scaurus, comme le plus
de ceux qui orn
siste en une gr



r lors de
ıx paires
ıs de pé
ois anné
ırs osse
ient en
compos
laquelle
l'or dex

rs porte

, et flamma quievit,
ne n lavère favillam,
O… …it Corynæus aheno.
…Es., *lib.* VI, *v.* 225.

L'en …es mets, les offrandes pieuses,
Que j… …ans le feu leurs mains religieuses,
Brûlent … le corps : des parfums onctueux
Arrosent les débris qu'épargnèrent les feux;
La douleur les confie à l'urne sépulcrale.

Sur la droite de la route, derrière le dernier tombeau de la Planche 71, est une villa en partie ruinée, que l'on attribue à *Cicéron*. Quelques raisons plausibles, et peut-être plus encore le désir de retrouver une habitation du grand orateur, ont pu faire naître cette conjecture dans l'esprit des érudits.

Dans le livre de Cicéron, intitulé *Lucullus*, on lit ce passage : « De ce lieu (Bauli), je vois la partie de Cumes où est la maison de campagne de Catulle, mais je ne vois pas la mienne de Pompeï, non qu'une montagne me la dérobe, mais parce que ma vue ne peut atteindre jusqu'à elle. » Or, faisant l'application sur Pompeï de cette remarque de Cicéron, il est constant que de la maison en question, à Pompeï, la vue s'étend sans obstacle, jusqu'à Bauli, et que, de Bauli, les autres maisons de Pompeï étaient dérobées aux regards par le Pausilippe.

Ce qui reste de cette villa est suffisant pour nous prouver qu'elle aurait pu être digne de son illustre propriétaire par la beauté des appartemens, des marbres sculptés et des mosaïques ; comme dans la cave de Diomèdes on voit ici une certaine quantité d'amphores.

En continuant de suivre la rue des Tombeaux, et après avoir dépassé la maison de Cicéron, on se trouve très-près de la porte de la ville (Pl. 72). Je passe sous silence une foule de monumens plus ou moins entiers, plus ou moins ruinés, mais dont l'ensemble donne l'idée d'une ville populeuse et je me repose sur l'un de ces *sédiles*, bancs semi-circulaires, en pierr volcanique, éloquent témoignage d l'hospitalité des Anciens ; sans dout aussi le lieu de causerie des Pompeïens, peut-être celui où on prononçait les sentences ; ils ont été imité en marbre dans les bosquets du jardin des Tuileries à Paris. L'inscriptio suivante, en gros caractères rouges, tracée sur le premier de ces siéges, indique que près de là était la sépultur de la prêtresse *Mammia* :

MAMMIA P. F. SACERDOTI PVBLICÆ LOCVS SEPVLTVRÆ DATVS DECVRIONVM DECRETO.

A Mammia, fille de Publius, prêtresse publique. Lieu de sépulture donné par décret des décurions.

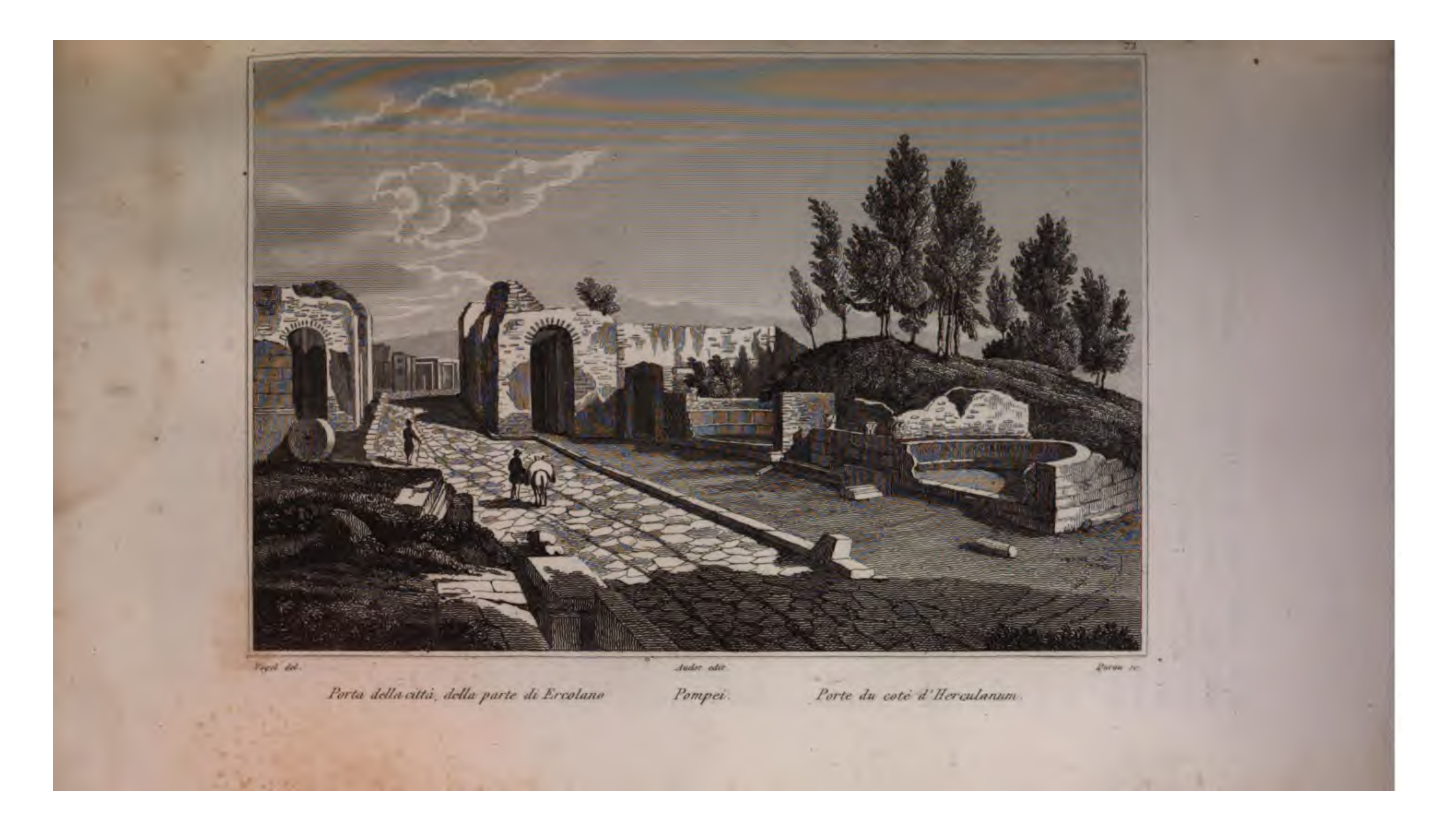
Son tombeau a été élevé derrière ce siége, et ses cendres reposaient dans une grande urne en terre cuite, recouverte d'une autre en plomb.

A ma droite, et près la porte de la ville, est une niche isolée, dans laquelle les fouilles ont fait découvrir un squelette armé d'une lance et d'un casque. Ce gardien fidèle mourut à son poste.

On a trouvé ici, sous les décombres, le squelette d'une malheureuse mère portant un jeune enfant dans ses bras; deux plus grands la tenaient embrassée, et leurs os réunis prouvaient de la manière la plus touchante que cette famille infortunée rendit au même moment le dernier soupir lors de l'épouvantable désastre. Deux paires de pendans d'oreilles, garnis de perles fines d'un grand prix, et trois anneaux d'or, se trouvaient parmi leurs ossemens. Les pend..ns d'oreilles étaient en forme de balances, c'est-à-dire composés d'une aiguille transversale à laquelle étaient suspendues par un fil d'or deux perles vacillantes.

Pompeï avait plusieurs portes. Jus-





Vogel del. Audot edit. Duvau sc.

Porta della città, della parte di Ercolano — *Pompei.* — *Porte du coté d'Herculanum.*

:inq ont été découvertes : celles
ılanum, du Vésuve, de Nola
s, du Sarno et de Stabia.
orte d'Herculanum (Pl. 72) pré-
:rois ouvertures. Celle du mi-
ù passe la voie domitienne, a
ze pieds de large, et pouvait en
ingt de hauteur. La voûte est
e. Au lieu de gonds dont on ne
re aucune trace, deux rainures
des font présumer qu'elle se fer-
ar une herse. Les ouvertures
s, qui ont conservé leurs voû-
t quatre pieds et sont hautes
Franchissons la porte et ache-
-nous dans la voie consulaire
nte légèrement, et que j'ai dé-
ourue dans mes précédentes re-

emière maison à droite, dans la
t celle d'*Albinus* (Pl. 71) : une
ion, lisible encore, nous retrace
Cette maison, où l'on a trouvé
bjets de différentes natures, est
'hui généralement reconnue
ayant été une auberge, ou plu-
de ces stations de poste, éta-
ı rapport de Suétone, par Au-
r les routes consulaires. Ce qui
é cette opinion est la trouvaille,
t dans une écurie, d'ossemens
aux et d'anneaux scellés dans
insi que des chars et des pièces
illées en essieux.
diatement à côté de l'auberge
ıs s'élève le célèbre pilier por-
relief un phallus. Mille com-
es ont été faits sur ce bas-relief :
plus grand nombre, il indi-
ıe maison de prostitution. Il
ınu maintenant, après examen
objets trouvés dans la boutique
le il servait d'enseigne, qu'il
eprésentation de l'objet même
y vendait, c'est-à-dire d'une
:. En effet, on en a trouvé dans cette maison, un grand nombre en or, en argent, en bronze et en corail, et, je crois, encore d'autres bijoux. C'était donc l'atelier et la boutique d'un bijoutier.

Ainsi que l'histoire nous transmet les faits et les actions d'un peuple qui n'est plus, les monumens servent à nous initier à ses usages, et quelquefois nous en donnent la physionomie. C'est pour cela que nous voyons chaque nation civilisée en élever pour attester un jour et son opulence et sa gloire. La vue de Pompeï ressuscitée, que dix-huit siècles nous ont conservée comme monument, nous met infiniment plus en rapport avec les mœurs des Pompeïens, que n'eussent pu le faire les mémoires les plus détaillés. Ce n'est plus un froid récit, c'est un drame auquel on assiste. Quelle bizarrerie dans les vicissitudes humaines! Un événement affreux, imprévu, qui porte le deuil et la désolation sert, dix-huit cents ans après, de sujet d'études à des générations nouvelles, et devient une source incessante d'émotions. Sans cette éruption, alors si fatale, que de choses ne seraient jamais parvenues jusques à nous! Ici l'on pénètre dans l'intérieur d'une famille, on assiste au lever d'un Romain, on voit une femme à sa toilette, une autre à son ménage : un magistrat dans les affaires publiques, on le suit au forum, on le voit à table avec ses amis. Ces fiers républicains, que l'histoire nous fait si grands! nous les voyons esclaves de mille superstitions, trembler devant l'autorité, flatter le pouvoir, et implorer le protecteur en qui ils ont espoir. C'est ainsi que dans toutes leurs inscriptions se trouve une dédicace à un personnage puissant, et ces mots : ...... *Rogat ut faveat,* « ...... *prie afin qu'il lui soit faavorble* ».

De Samnites qu'ils étaient, en devenant Romains, les Pompeïens durent adopter leurs usages, surtout celui du patronage et de la clientelle. Le client, en écrivant le nom de son patron, dut le faire suivre de la formule ordinaire. Le marchand implora la protection de l'édile ou du magistrat; et non content de couvrir de ces adulations les murs de leurs habitations, ils les répétaient sur les édifices publics.

Dans un temps où l'imprimerie n'était pas connue, on dut suppléer aux affiches par des inscriptions au pinceau ou gravées au ciseau. On les traça sur les murs des lieux les plus fréquentés en lettres noires ou rouges, en caractères latins, osques ou samnites, quelques-unes même en grec. Elles servirent encore à faire connaître le nombre des maisons, à dénommer leurs habitans; ce sont des espèces de manifestes, d'affiches, d'avis au public, des annonces de fêtes, de chasses, de jeux scéniques ou de gladiateurs. Des programmes de vente et de location, dont le magistrat ou les particuliers donnaient avis au public. Elles indiquaient le jour et l'heure, et spécifiaient toutes les particularités pour fixer la résolution du lecteur.

Quelques-unes avaient pour but d'empêcher les dégradations, en vouant à la vengeance des dieux celui qui se les permettrait.

Voici la manière dont on annonçait les spectacles:

La famille de gladiateurs d'Aulus Svezius Cerius, édile, combattra dans Pompeï le dernier jour des calendes de juin, il y aura chasse et tentes.

L'édile était le magistrat qui, à Rome, gratifiait le peuple de spectacles; il en devait être ainsi dans les colonies. Une famille de gladiateurs, *ludus gladiatorius*, se composait d'une troupe sous les ordres d'un chef nista ». Beaucoup de personnes ri en entretenaient à leur frais. Pou lébrer son avénement à l'édilité, zius Cerius dut se conformer à l'u et donner un spectacle.

Combat et chasse pour le 5 des d'avril; les mâts seront dressés, voiles seront tendues; c'est-à l'amphithéâtre sera couvert.

Par *chasse* on entendait le co des gladiateurs contre des bêtes vages. Suétone nous fait part satisfaction qu'éprouvait l'emp Claude à ce spectacle: « Il avai » de plaisir à voir ceux qui co » taient contre les bêtes, et ceu » comparaissaient dans l'arène au » tacle de midi, qu'il allait pren » place dès le point du jour, et qu » peuple s'en allait dîner il restai

Trente paires de gladiateurs battront au lever du soleil.

Valente, flamine perpétuel d ron, Auguste et Heureux, fils d cius Lucretius Valens, donner chasse le 5 des calendes d'avril, la colonie pompeïenne; les voiles s déployées.

Des affiches ont été effacées faire place à d'autres. En général disparaissent aussitôt qu'elles découvertes, aussi a-t-on soin d copier. Plusieurs ont été enlevée la superficie des murs et porté musée, ainsi qu'on a fait pour l bleaux.

Voici l'inscription dont j'ai page 129. Découvert en 1755, fice a été rechargé de décombres. habitation de Julia Félix mérita pendant d'être conservée au j cause de son étendue et de sa ric

IN PRAEDIIS IVLIAE S. P. F. FELIC
CANTVR BALNEVM VENERIVM ET NONGI
TABERNAE PERGVL

N IDVS AVG. SEXTAS ANNOS CON-
QVE S. Q. D. L. E. N. C.

lix, fille de Spurius, propose a 1er. au 6 des ides d'août, uivante de ses biens : un ap- de bains, un venereum, ues et étaux, et l'apparte- remier étage, pour 5 années avec la condition que si on n lieu de prostitution, le ésilié.

eum était un lieu consacré des sens, la condition était ulement pour les boutiques endance.

cription, la plus singulière elles dont j'ai eu connais- ne une idée de la richesse s propriétaires de Pompeï due de ses relations et de rce.

musée que l'on la voit, et peï, comme je l'ai dit par

Pompeius Diogenes, louera les de juillet l'étage supé- maison.

tion suivante était sur une s le forum :

Sepunius Sandilianus, fils Marcus Herennius Epidia- Aulus, duumvirs pour ren- ce, ont été chargés du soin es publics.

utres inscriptions.

ur, en traversant d'ici jus- zième tour, là, Sarinus, fils , tient auberge. Porte-toi

prie Marcum Cerrininium, i, afin qu'il lui soit favora- 'autres inscriptions on lit : *obe, magnifique, digne de ue, etc.*

Les charpentiers et le font des vœux pour Marc Phœbus et sa société supplie... conius Priscus et C. Cavius Rufus, duumvir.

Voici un billet de théâtre que j'ai omis de citer :

CAV. II.
CVN. III.
GRAD. VIII.
CASINA.
PLAUTI.

IIe. *travée*, IIIe. *coin*, VIIIe. *gradin. Casina, comédie de Plaute.*

. . . . Contento poplite miror
Prælia, rubricâ picta aut carbone ; velut si
Re verâ pugnent, feriant vitentque moventes
Arma viri ? . . . .
HOR., *lib.* II, *sat.* 7, *v.* 71.

Dans la rue en passant quelquefois je m'amuse
A regarder l'enseigne où l'on a charbonné
De deux gladiateurs le combat acharné.
Trad. de DARU.

Dans la rue qui longe le temple de Jupiter est un pilier où sont peints deux gladiateurs se préparant au combat. Sur un autre plan, le combat est terminé. Au poisson sculpté sur leurs casques on juge qu'ils appartiennent à la troupe des *mirmillones ;* l'un d'eux est vaincu, l'autre s'apprête à redoubler les coups avec une épée en forme de faux. Un juge du camp, vêtu d'une tunique blanche, s'avance sans armes, l'arrête, et lui présente une baguette, récompense de son adresse.

A côté est une inscription traduite ainsi : *Retraites et Prudes. Prudes vainqueur dans le dix-huitième, Retraites vaincu dans le dixième.* (Combat.)

Voici la manière dont se trouve disposé le terrain qui nous cache Pompeï, et les différentes couches qui le composent à environ dix-neuf pieds.

Sur l'ancien sol, environ une palme (dix pouces français), d'une cendre

noire excessivement fine. Au-dessus une couche de sept pieds de lapillo, ou petites pierres ponces, une troisième de cendre qui peut avoir deux pouces, une de lapillo de même épaisseur, puis revient la cendre à vingt pouces, et le lapillo à quinze; enfin la dernière couche de cendres peut avoir quatre pieds. Le tout est recouvert par une couche de terre végétale de même épaisseur. Cette terre n'est autre que de la cendre décomposée par l'air et rendue à la végétation.

De cette disposition on peut conclure que ce ne fut ni un torrent de feu, ni un torrent d'eau qui ensevelit cette malheureuse ville, mais une pluie de matières volcaniques.

L'éruption apaisée, les malheureux habitans, remis un peu de leur frayeur, revinrent, et, faisant quelques excavations, découvrirent d'abord les édifices publics, puis les maisons où ils espérèrent trouver des objets précieux. C'est ce qui explique l'état de spoliation dans lequel on en a trouvé plusieurs. Il est prouvé qu'ils ne pensèrent pas à rebâtir une ville ainsi enfouie sous vingt pieds de matières volcaniques.

Les édifices souffrirent plus ou moins des tremblemens de terre, dont la violence fut telle, dit Pline, que non-seulement les maisons semblaient se mouvoir, mais qu'elles paraissaient arrachées de leurs fondemens et s'écroulaient. Ainsi disparut Pompeï, ensevelie sous la cendre. Il n'est donc pas surprenant qu'on ne retrouve plus les parties supérieures des édifices. Les monumens publics sont les plus dépouillés, parce que, plus en vue, ils arrêtèrent davantage l'attention de ceux qui revinrent fouiller les ruines encore fumantes. En effet, on retrouve intacts les stucs et les peintures, et il reste à peine quelques vestig marbres. Ainsi les soixante c en stuc de la basilique sont enc bout, tandis qu'il en reste à pe des portiques d'Eumachia. Le en mosaïque se voient encore en marbre ont disparu. Quant joux ou aux pièces de monnai auprès des squelettes et dans écartées qu'on les a retrouvé reur des malheureux habitan voir leur salut dans les souterr ils en furent les victimes, com teste le grand nombre de co l'on y a retrouvés, tandis que rues ou les places publiques il avait que très-peu. Dans un rain, près du temple grec, on e va sept qui s'étaient munis d trésors, consistant en soixant monnaies d'or à l'effigie de Ves et onze cents en argent. La ma Diomèdes, la basilique et pl maisons sont encore des exem cette imprudence.

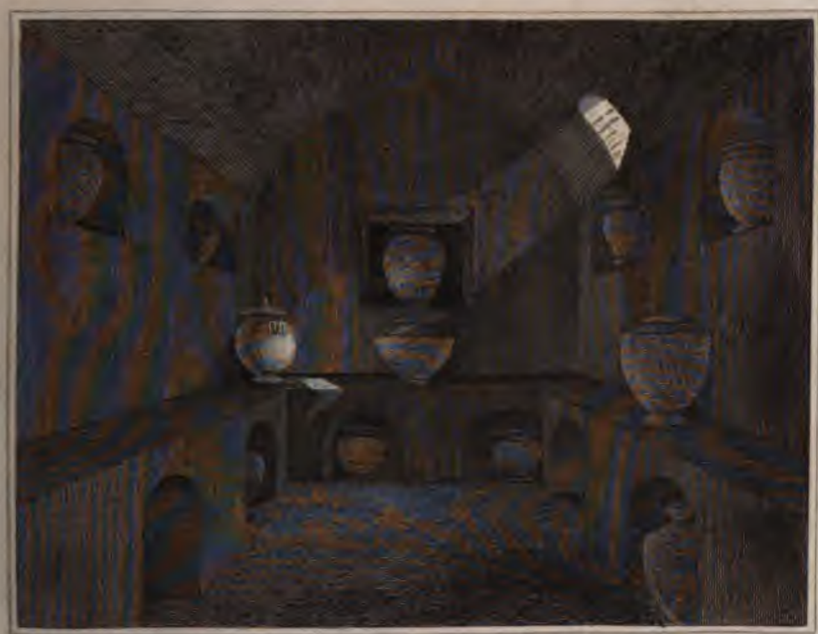
Jusqu'ici on porte à quatre c cents le nombre des squelettes vés; ce nombre est faible, eu ég population d'une ville que des modérés supposent avoir renfern ses murs quarante mille habitan il faut se souvenir qu'un quar ville seulement est déblayé.

Il est vraisemblable que la tion de fuir fut prise avec une promptitude et exécutée de mê l'on peut juger de la précipitati fuyards par la quantité d'ustens sans qu'on a déterrés loin des n et qui avaient probablement ét donnés dans cette fuite.

Les remparts de Pompeï doubles, ou superposés en ter de manière que, quand le premi escaladé, il f[illegible] second. Cet u



Pubbliche mura. *Pompei.* *Murs de la ville.*



Sepolcro di Nevoleia Tiche. *Pompei.* *Tombeau de Naevoleïa Tyché.*

HERCULANUM.

, et il y a été retrouvé par les Soutenus à l'intérieur et à l'ex- par des murs en grandes pierres : sans ciment, leur épaisseur : quatorze pieds, la hauteur du térieur est de vingt-cinq pieds, : du contre-mur s'élevait encore ·on huit pieds. Quelques-unes :rres sont entaillées et encastrées ans l'autre, de manière à se main- autuellement, méthode de con- on qui tient des murailles pé- ies ou cyclopéennes, et qui fait :urer que les parties ainsi bâties sont l'ouvrage des Osques ou des premières colonies gre vinrent s'établir dans la Ca Les deux murs étaient crénelés e- sentaient l'apparence d'une double en- ceinte de remparts (*Voy.* Pl. 73).

Ces murailles sont dans un désordre que l'on ne peut attribuer aux tremblemens de terre seulement, et qui paraît indiquer qu'elles ont été plus d'une fois attaquées et démantelées. Les tours, qui servaient en même temps de poternes, sont d'une construction moins ancienne.

HERCULANUM.

vant les uns, ville des Osques ou rusques, et l'une des douze cités s peuples fondèrent dans la Cam- : suivant les autres, colonie grec- a phénicienne qui doit à Her- on origine, Herculanum a acquis e renommée par sa résurrection mais elle n'en eut dans les temps plus grande splendeur.

: ne commence à dater qu'à partir guerre sociale. Tite-Live nous ie les Romains l'enlevèrent aux ites, alors maîtres de la Campa- p. Carvilius, l'an de Rome 460, le premier siége, et Titus Di- proconsul, s'en empara deux ans après. Les Romains la gar- t long-temps comme ville confé- , puis, à la fin de la guerre marsi- 'agrégèrent à la république, dont evint colonie, titre qu'elle prend une inscription consacrée à L. itius Concessanus, son protec- Cette inscription, maintenant oles, a été retrouvée à la Torre del).

·situation, sur un promontoire et entre deux fleuves aujourd'hui desséchés, a dû la rendre précieuse aux Romains, qui vinrent en grand nombre s'y établir et y créer des villas. Cicéron, dans ses lettres, parle de la villa qui appartenait aux deux frères Fabius; Sénèque cite une maison de Caligula, que cet empereur fit abattre parce que sa mère y avait été retenue prisonnière par Tibère, et dont la magnificence était au-dessus de toute description. Stace vante la somptuosité et surtout le goût qui décorait ses palais :

On y voyait briller ces chefs-d'œuvre des arts
Qu'enfanta le pinceau d'Apelles,
L'image des héros favoris du dieu Mars,
Et de l'antiquité les plus riches modèles.
De Phidias le ciseau créateur
Au marbre y conservait la vie,
Le bronze, obéissant soumis à son génie,
Y multipliait la splendeur
En ornemens divers que l'art seul pouvait rendre.
Partout brillait sur les lambris
Ce métal précieux qui de Corinthe en cendre
Enrichit un jour les débris.

CAUVAIN, *trad.* de STACE.

Le commerce y avait accumulé des richesses que les habitans dépensaient à décorer leurs édifices, en général

plus élégans que ceux de Pompeï. Retina paraît avoir fait presque partie d'Herculanum.

En 63 la ville s'écroula, et lors de la catastrophe de 79, une cendre fine, vomie par le Vésuve et durcie par l'eau, acheva d'engloutir cette malheureuse cité, en frappant de mort une partie de ses habitans. « Une quantité incroyable de cendres emportée par le vent remplit l'air, la terre et la mer, étouffa les hommes, les troupeaux, les poissons et les oiseaux, et engloutit deux villes entières, Herculanum et Pompeï, dans le temps même que le peuple était assis au spectacle. » (Dion Cassius, *l.* 66.) Cependant Florus, vingt ans après, parlait encore d'Herculanum comme d'une ville existante. Une chose vraiment étonnante, c'est que Pline n'en fasse aucune mention dans ses lettres à Tacite, où il parle de Pompeï et de Stabia. Peut-être alors avait-elle perdu une partie de son importance par l'effet désastreux du tremblement de terre, arrivé seize ans avant, et se trouvait-elle déserte. On retrouve ses bâtimens, dit Lalande, à soixante-huit pieds de profondeur dans l'endroit où était le théâtre. Le massif dont elle est recouverte est une cendre fine, gris clair et brillante, qui, ayant été mêlée avec de l'eau, a formé une masse que l'on brise avec quelque peine quoiqu'elle soit assez friable; il y a des endroits où elle se détache d'elle-même, et s'éboulerait promptement si on ne la soutenait par des planches et des étais. En regardant cette poussière au microscope, on y voit des parties noires et bitumineuses, des parties vitrifiées, d'autres minérales et métalliques, et on lui trouve une qualité saline, un peu alumineuse, ce qui prouve qu'elle est d'une matière de même nature que la lave.

Cette matière ne couvrit q
peu la ville, et laissa aux habita
liberté de s'enfuir. On y a d
fort peu de squelettes, fort pe
d'effets précieux, si ce n'est
qu'il était difficile d'emporter.

Cette poussière était encore
lorsqu'elle tomba, car l'on trou
les boiseries des maisons pres
bonisées, même dans celles o
n'avait pas pénétré; tout avai
duit en charbon par le seul e
chaleur, mais sans être consu
sont les papyrus. Beaucoup de
sont remplies de cette matière
paraît indiquer que l'eau, se
la cendre, l'entraîna dans l'inté
elle a rempli toutes les cavi
murs ont fléchi, d'autres ont
versés, et le ciment que cette
formé est si compact qu'il a ga
l'humidité tout ce qu'il a enva
conservé les couleurs des peint
les acides et les alcalis auraient

Au-dessus de cette lave de
mière éruption l'on trouve u
dre blanche disposée par lits,
vient sans doute des pluies de
survenues depuis; par-dessus c
dre, dix à douze pieds de ter
laquelle on rencontre d'ancie
beaux, puis une pierre très-
grandes masses; enfin la terre v
et dessus cette terre se bâtirent
et la moderne Resina.

La difficulté d'exécuter les fo
fit procéder lentement. Il s'agit
ler une pierre aussi dure que
ce qui est long et coûteux. C'
cette partie dure que se firent
mières excavations; cette cau
découverte de Pomp
beaucoup plus sans
les firent suspen
disparaître po
num à sa pla





Vogel del. Audot edit. Durau sc.

Ercolano. Ultimi scavi. *Herculanum. Dernières fouilles.*

l'on pût parcourir ces rues cordeau avec ses trottoirs; ut bordée de colonnades, qui à deux temples superbes, : voyageur serait plus satis- Pompeï attriste l'âme, Her- ı fait mourir. Dans Pompeï ;iller le soleil: ce spectacle œur; mais en entrant dans m on croit être sorti de la ıns cette ville souterraine, le bruit et le mouvement de : l'on a sur la tête. Rien n'est ;e que d'entendre rouler sur antiques les voitures qui ıns la ville moderne. On se tir de ce séjour de ténèbres, traire des émotions que l'on ouver. On revoit avec plai- ɜt la vie.

re, trouvé dès les premières tait décoré de marbres de ıleurs, de colonnes, de sta- :ouva sur l'avant-scène les bronze des neuf muses; les ɥelques colonnes étaient en ɪri. On y a trouvé des frag- ɪevaux en bronze, qui pro- étaient placés au haut des ɪe partie des murs était re- ı marbre de Paros. C'est le de tous les théâtres qui sont usqu'à nous.

n est entouré de portiques par des colonnes et pavé ; à l'entrée étaient des arca- le statues équestres en mar- à qu'on a trouvé celles des ıns un enfoncement on voit ire élevé sur trois marches, statue de Vespasien, et à leux personnages dans des ules, peut-être ses deux fils. à gauche, dans deux niches, en bronze de Néron et de s.

Après le forum vient un tique et deux temples voûtés, intérieurement de colonnes, de tures à fresque et d'inscriptions en bronze. Plus loin un troisième temple, un monument funéraire entouré de piédestaux et renfermant des urnes; ensuite des rues et une foule d'habitations particulières, entre autres celle appelée maison des Papyrus, à cause de ceux que l'on y trouva au nombre de huit cents. C'est dans cette maison qu'était la statue d'Aristide que l'on va admirer au musée. Herculanum a enrichi le musée de peintures, de verres, de médailles, d'ustensiles, de bustes, d'idoles, et surtout des deux seules statues équestres en marbre que l'antiquité nous ait transmises: celles des Balbus père et fils.

En janvier 1828, en attaquant la partie voisine de la mer, on découvrit une rue droite et large, pavée en dalles, conduisant au port, et bordée de maisons dont l'accès est libre comme celles de Pompeï (Pl. 74); nous distinguons des morceaux de poutres et quelquefois des architraves pour soutenir un étage supérieur, dont parfois on retrouve les murs ainsi que la charpente du toit. Une particularité d'Herculanum, inconnue à Pompeï, ce sont des vestiges de cheminées, du reste même pavé en mosaïque, même distribution intérieure, même goût dans les ornemens et les fresques. Çà et là sont semées des habitations de pauvres ouvriers, à côté des traces de l'opulence; de longues colonnades entourent un jardin, des salles de bains et jusqu'aux tringles pour soutenir des rideaux, et des sonnettes pour appeler les esclaves. Tout est là, et intact. On a trouvé, dans ces habitations, de la farine dans l'état de pâte, un torchon plié, des vases de terre cuite remplis de graines, de blé,

de lentilles, de gruau, une carafe avec de l'huile desséchée et un pot d'onguent, tous objets insignifians par eux-mêmes, mais à qui dix-huit cents ans écoulés, en les conservant, ont donné un prix inestimable. Là était aussi un vase de verre contenant du rouge qui a servi à l'usage de la toilette des dames d'Herculanum. On connaissait bien le goût des dames romaines pour la parure, on savait qu'elles mettaient du rouge, il ne manquait plus que de trouver un échantillon de cosmétique, le nec-plus-ultra de la coquetterie; on a déterré deux médaillons en argent, faits pour être accrochés au mur comme nos tableaux, et représentant Apollon et Diane.

Tous les objets découverts à Herculanum ont été portés au musée.

Note de l'Éditeur.

Nous regrettons que l'espace dans lequel nous sommes obligés de circonscrire notre collection ne nous permette pas de donner une plus grande place aux objets qui ont été recueillis à Herculanum et à Pompeï.

Il faut convenir, à la vérité, que le nombre de ces dépouilles de l'antiquité est si g que le choix est difficile à faire, et recueils seuls de figures formeraient bliothèque considérable. En 1792 déjà mis au jour, outre une foul vrages, *Le Antichità di Ercolan* en neuf volumes grand in-folio, pul ordre du gouvernement napolitain

Nous pensons donc prévenir le quelques personnes en leur indiq moyens de satisfaire une louable cu

Le meilleur et le plus nouvel ouv puisse faire connaître complétemen sée de Naples, a été publié sous le REAL MUSEO BORBONICO, in-4°.; les faits par des artistes du premier m les descriptions par des savans nap dont toute la vie a été consacrée au ches archéologiques, donnent le pl intérêt à cet ouvrage, dont la direc confiée au savant et habile cavalie LINI, président de l'académie des be du royaume des Deux-Siciles, et à doit, entre autres services éminen aux arts, la reconstruction du théât Charles.

La collection contiendra soixant livraisons, dont quarante-cinq ont ru. On y donne la relation des fo chaque année.

CAPOUE, CASERTE, BENEVENT, MONT-CASSIN, ETC

Depuis long-temps j'avais le désir de faire une visite au Mont-Cassin, monastère de bénédictins fameux dès le moyen-âge; mais j'avais différé afin d'attendre la fin de la saison chaude, trop incommode pour voyager. L'expérience m'avait appris qu'un voyage est à Naples plutôt une fatigue qu'un amusement; les premières pluies d'octobre était venues rafraîchir l'atmosphère, je me mis en route, ne voulant pas me laisser surprendre par les pluies de l'hiver, qui souvent c cent en novembre et continue abondance.

Les routes principales sont ass des provinces à la capitale; ma de traverse ne sont guère prat et sont même peu sû époques. Le manq mente les désagr qui explique l litain pour l l'occasion

changer de lieu, il lui faut avoir recours à la méthode que lui ont léguée ses pères, et que ceux-ci tenaient des Grecs leurs aïeux, il se pourvoit de lettres de recommandation pour les villes où il doit s'arrêter; il est reçu avec plaisir par les familles auxquelles il est adressé, et quelle que soit la durée de son séjour sous le toit hospitalier, il n'en est pas moins toujours bien traité.

A Naples il n'existe pas, ainsi qu'en France, des diligences sillonnant le pays dans tous les sens; on trouve des voitures, pour un voyage quelconque, à la porte Capouana, arc de triomphe en marbre blanc, et orné de bas-reliefs remarquables. Construit à quelque distance du lieu où il est aujourd'hui, il en fut déplacé par Ferdinand d'Arragon, qui sans doute, en mémoire de cet acte, y fit poser sa statue, que l'on enleva, l'on ne sait pourquoi, lors de l'entrée de Charles-Quint.

De la porte Capouana, en suivant la rue de *Sant-Antonio Abbate*, et laissant à droite *Ponte Oscuro*, quartier crapuleux de la ville, on arrive à *Capo di Chino*, hauteur qui domine Naples, où Murat avait fait son Champ-de-Mars, et où il faisait manœuvrer l'armée qu'avec tant de peine il avait organisée dans son royaume. Deux routes y conduisent, l'ancienne est une montée rapide et très-désagréable en hiver. La Nouvelle, appelée *route du Camp*, fut construite par les Français. Sa pente douce et ses nombreux zigzags en ont fait une promenade fort belle, mais déserte une grande portion de l'année. Les jours de revue ou de courses de chevaux, qui ont toujours lieu au camp, elle est couverte d'équipages, et le lendemain elle retombe dans sa solitude habituelle.

Sur la hauteur de Capo di Chino est le bâtiment de l'octroi, qui par sa forme ronde ressemble à un petit temple surmonté d'un dôme. Ici la scène change, plus de maisons, plus de pavé, plus de bruit, on jouit du calme de la campagne : des peupliers, des ormeaux servent de soutien à la vigne, dont les ceps, chargés de raisins, protégent de leur ombre les jeunes plantes confiées à la terre, et qu'une chaleur dévorante brûlerait. C'était au moment de la vendange : des hommes robustes, au visage coloré, debout sur des échelles, dépouillaient les ceps de leurs fruits, tandis que de jeunes filles à la noire chevelure les recevaient dans des corbeilles. Ces pampres, jetés d'un arbre à l'autre, s'enlacent gracieusement aux branches, forment une triple guirlande de feuillage au-dessus des plus beaux tapis de verdure, et donnent toute l'année à la campagne, éclairée par un soleil sans cesse radieux, un air de fête. C'est *l'ulmis adjungere vites* de Virgile.

Ergo aut adulta vitium propagine
Altas maritat populos.
Hor., *Epod.* II, *v.* 9.

Tel nous voyons le lierre s'enlacer aux ormeaux,
La vigne au peuplier mariait ses rameaux.
Trad. de Cauvain.

L'heure du repas arrive-t-elle, les vendangeurs suspendent tous travaux. A peine terminé, le tambour de basque se fait entendre, et tandis que les plus âgés restent assis et se passent les bouteilles à la ronde, en marquant la mesure, les plus jeunes se lèvent et dansent la tarentelle, cette danse nationale, que l'on retrouve en province comme dans la capitale. Je m'arrêtai souvent pour contempler ces scènes d'un paisible bonheur.

Voici de quelle manière M. Lullin

de Châteauvieux nous peint la campagne de Naples, éternel sujet de mon admiration.

« Sous cet ombrage je voyais croître avec vigueur de jeunes plantes de fèves, dont la semence n'avait été confiée à la terre que depuis la moisson ; cette végétation naissante me rappelait le printemps de mon pays. Plus loin s'élevaient des tiges de maïs, une teinte purpurine annonçait leur prochaine maturité. Dans le champ voisin, de longues rangées de melons répandaient leur parfum dans les airs. Des touffes de figuiers, de pêchers et d'aloès s'étaient établis d'eux-mêmes sur les bordures de ces champs, et semblaient offrir avec complaisance leurs fruits aux laboureurs. Je me suis arrêté pour contempler cette scène champêtre, et je vis venir à moi de jeunes villageoises, conduites aux travaux des champs par le son du tambour de basque; elles se tenaient par la main et dansaient en se suivant dans le sentier que j'avais choisi.

» J'aurais voulu prêter à ces filles du Midi le costume et la fraîcheur des paysanes de Florence; car elles n'avaient des femmes de la Toscane que la gaieté et l'abandon. La nature, en donnant aux Napolitaines tant de moyens de bonheur, leur a refusé celui de plaire par une grâce naïve et par une fraîcheur attrayante. Leur physionomie est dure, leur teint olivâtre, et rien ne plaît en elles, si ce n'est l'instinct merveilleux, au moyen duquel elles devinent les accords secrets qui existent entre les mouvemens, les sons et les pensées.

» Je rencontrai des laboureurs, qui m'indiquèrent le chemin que je devais suivre. J'en pris occasion de les questionner sur leurs travaux champêtres. Ces villageois étaient les métayers, et le plus intelligent d'entre eux m'expliqua en ces termes l'économie adoptée dans les terres à cult environs de Naples :

» Nous autres pauvres mé me dit-il, ne prenons à ferme pace que nous pouvons culti notre famille, c'est-à-dire q cinq arpens. Notre condition heureuse, puisque nous ne pour nos peines que le tiers d tes, les deux autres appartien maître, et nous les acquittons e Nous n'avons pas de charrues vons tout à la bêche : il est vr terre mêlée de cendres se ren ment, et nos enfans même no dans ce travail. De temps à Vésuve verse des pluies de sur nos champs pour les ferti

» Les arbres que vous vo nos terres ne sont pas inutiles tent de la vigne et donnent d mais nous cueillons encore leur feuillage; c'est la dernièr de l'automne, elle sert à no bestiaux pendant l'hiver. No vons successivement, entre le d'ormeaux, des melons que n tons vendre à la ville, après nous semons du blé. Dès qu' levé, nous allons avec notr retourner le chaume à la bêch semer des fèves ou du trèfle pourpre. Pendant six mois n viennent chaque matin coupe faucille une charge de cette he en nourrir nos vaches. Nous p à celles-ci les femelles de buffl qu'elles donnent un lait plus al Nous avons aussi des chèvres quefois un âne ou un petit che aller à la ville et porter nos f mais cet avantage n'appartient riches métaye

» Au print tons le m

. Nous engraissons alors nos
rce que cette plante doit nour-
famille; aussi cette culture
resse plus que toutes les au-
jour de cette récolte est un
te dans nos campagnes. Tous
ɔois y vont ensemble, les jeu-
en dansant, et nous autres
ment, parce que nous sommes
e nos outils. Arrivés près de
ines, chaque famille va dans
nais ils sont si près les uns
s, que nous pouvons nous
et nous répondre.

cueillons souvent jusqu'à
sur la même tige et plusieurs
palmes de long. Lorsque le
t levé, le père de famille va
des melons dans le champ
endant que les enfans cueil-
ruits sur les figuiers d'alen-
rapporte ces fruits sous un
autour duquel tout le ménage
seoir, puis le travail recom-
rès ce repas et ne cesse qu'à
jour. Alors chaque famille va
s voisins, et se raconte les
que lui a values la saison.

ıe avons-nous récolté le maïs,
retournons la terre pour y
nouveau du blé. Après cette
écolte, nous ne cultivons plus
champs que des légumes de
spèces. Nos terres produisent
in et des fruits, des grains et
ıes, des feuilles et de l'herbe
bestiaux. Nous ne nous plai-
s de leur fertilité; mais nos
s sont dures, on nous laisse
de chose pour nos peines, et
n'est pas propice, le métayer
plaindre ».

oirait qu'avec la fertilité de
Naples pût éprouver les hor-
la famine; c'est pourtant ce
a en 1764. Des spéculateurs agiotèrent sur les blés; le maïs, qui fait la nourriture principale des paysans, manqua, et le peuple fut réduit à se nourrir de l'herbe des prairies. Cette famine fut si terrible, que les hommes périssaient de misère et de faim, et les maladies épidémiques vinrent augmenter ces horreurs.

Me voici à *Aversa*, fondée en 1033 par les Normands, et capitale de ces aventuriers. Je voulus en la traversant jeter un coup d'œil sur sa citadelle, peu élevée, et ressemblant plus à un palais de roi qu'à une forteresse. Aussi la cour l'habita plus d'une fois, et c'est dans son enceinte que l'infortuné André de Hongrie, mari de Jeanne Ière., reine alors, âgée de dix-huit ans, fut étranglé et jeté par la fenêtre(1). Dans la ville, je visitai l'hôpital des fous, transporté de Naples à Aversa par Murat, qui lui affecta l'édifice de la Madeleine, grand et élégant monastère, avec un jardin et une jolie église, et qui peut contenir cinq cents aliénés. Mon guide me montra aussi le bâtiment où madame Murat avait établi une succursale de sa maison d'éducation des Miracoli.

Au sortir d'Aversa, je vis sur les

(1) Elle eut pour son premier mary Andreasse, son cousin en premier degré, et après avoir tenu le royaume ensemble, elle s'en fascha; et étant tous deux dans la ville d'Aversa, elle l'envoya quérir une nuit sous couleur de lui vouloir parler d'affaires nouvellement advenuës, et en allant à elle se rencontrant sous un poteau qui était là, fut pris et étranglé par la volonté et charge de la reyne audit poteau.

. . . . . . Et se conte encore à Naples et ailleurs que ladite dame faisant un cordon d'or un jour assez gros, Andreasse lui demandait pourquoy elle faisait ce cordon, elle lui répondit en souriant qu'elle le faisait pour le pendre; elle en tenait si peu de compte qu'elle ne craignait rien de luy tenir telles paroles ausquelles Andreasse, comme simple et bonhomme qu'il était, n'y prit point garde.

(BRANTOME, *Dames illustres.*)

murs hemin deux sque-lettes ux; sur un autre, près d verne, sont des moines, des papes mêmes, le scapulaire au cou, qui brûlent dans les flammes de l'enfer; ceci me rappelle M. Delécluse, qui voit dans ces tableaux la législation naturelle des peuples. Personne ici, dit-il, n'a l'idée de trouver cela singulier. Figurez-vous ces tableaux sur les murs de la rue Vivienne... C'est ici un autre monde, d'autres préjugés, d'autres mœurs, par conséquent d'autres lois.

Je continuai d'un trait jusqu'à Sainte-Marie, ou *Capoue* l'antique, autrefois capitale de la Campanie, lieu funeste à Annibal, où m'attendaient tant de souvenirs: j'avais une lettre pour D. Clémente Marotta, sans doute l'un des descendans d'un des membres de ce sénat qui tint tête à Rome, et si long-temps balança les destins de cette ville orgueilleuse. Plein des souvenirs de ces contrées, mon imagination se perdant dans le vague, les six milles qui me restaient encore à parcourir se firent sans que je m'en aperçusse; je me voyais dans cette Capoue, ville aux sept portes, fondée par les Etrusques cinquante ans avant Rome, conquise par les Samnites, puis subjuguée par les Romains, et si cruellement punie par le massacre de ses sénateurs, et l'esclavage de ses citoyens vendus à l'encan pour avoir épousé la cause d'Annibal, relevée enfin par César, et mise au rang des colonies, mais qui ne recouvra son éclat que sous Auguste. Cicéron vantait à Atticus son école de gladiateurs, où l'on entretenait quatre mille élèves. Cette ville était célèbre par son luxe, la mollesse de ses habitans et la beauté de ses femmes. Autrefois elle était divisée en deux quartiers, *Steplasia* et *Albana*. Le premier paraît avoir tiré son nom de la quantité de parfums qu'on y vendait. Ses roses étaient renommées à l'égal de celles de Pestum. Je m'égarais dans ce bazar oriental, je savourais ces parfums, lorsque bien réellement mon odorat, me réveillant de mon extase, me rappela au sentiment de la réalité. O vicissitude! une odeur infecte s'échappait de chacun de ces cloaques qu'on nomme habitation, des rues sales et tortueuses, des cuirs de bœuf cloués aux murs de chaque maison, voilà ce que j'avais sous les yeux, dans une ville de tanneurs!

Don Clemente est avocat, ce qui à Naples, où beaucoup de personnes sont dans le barreau, s'appelle être *della professione*. D. Paolo m'avait prévenu que je trouverais chez son ami gîte, souper, avec invitation de séjourner *in casa del servitore mio*, aussi long-temps qu'il me plairait. L'offre faite avec cordialité, acceptée de même, me voilà instalé, prenant part au souper de famille, et accablé de questions sur tous les sujets, hors la politique, car, dans ce royaume, on n'en parle jamais, laissant le soin de régir l'état à ceux que leur position lance dans cette carrière. Loin d'eux la prétention de s'ériger en censeurs du souverain, et surtout de troubler leur repos à ce sujet.

D. Clemente me félicite d'arriver la veille d'une course ou chasse au buffle, dont la place devait être le théâtre, et que je verrais de ses fenêtres. Je savais qu'à cette époque de l'année ces courses, faibles parodies de celles de taureaux qui ont lieu en Espagne, se font tour à tour dans chaque village.

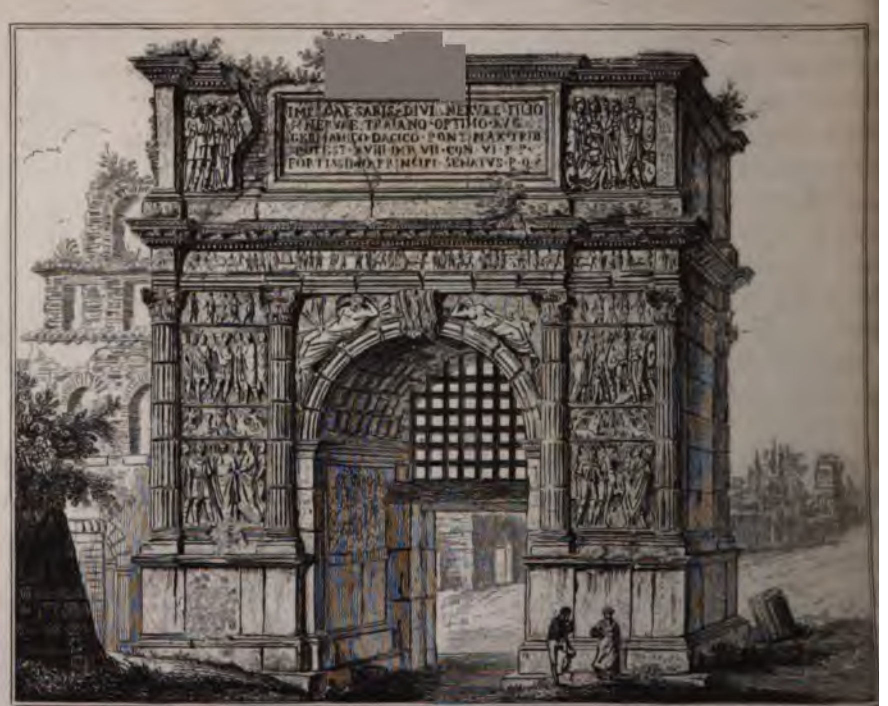
A deux heures après midi, la foule obstruait la place où étaient dressés des tréteaux adossés aux maisons. Les balcons étaient pavoisés et garnis de





D. Berthault del.

Antica Capoua. Anfiteatro. *Ancienne Capoue. Amphithéâtre.*



Piranesi del. Audot edit.

Benevento. Arco di Trajano. *Benevent. Arc de Trajan.*

la population affluait des vironnans : tout à coup des cris des hurras s'élèvent de toutes ı bat des mains ; un flux et reflux et cette place si encombrée, si présente en un instant un vide e : un buffle, animal hideux, noir, aux cornes recourbées, berté au milieu de l'enceinte ! lin d'où les tréteaux envahis sous le faix, hommes, femmes s forment un mur compact le murailles. Le buffle promène eux étonnés sur les différens ; puis, excité par les cris, les ns des chiens et par des hommés de lances, il galope dans e où la multitude le tient en- L'agitation se communique à ıle, les spectateurs sont forcés ıdre part à l'action ; tour à les voit assaillir le buffle ou 'ant lui jusqu'à ce que, après trois heures écoulées dans cet :, on donne le signal de sa mort, ommence à lui faire des blesui bientôt le mettent hors de Alors la tourbe de se ruer et ir de nouveau l'enceinte, chacun honneur de contempler l'envincu.

:é cette confusion, il est rare ı cite des accidens ; cependant ouvai aucun désir de descendre rène. D. Clemente me donna ails sur le sort de cet animal, chair serait immangeable sans 'cice forcé, nécessaire pour la .

ur suivant il m'accompagne à théâtre, hors de la ville (Pl.

ous les monumens de ce genre, lui qui approche le plus du coe Rome par son périmètre de nt cinquante toises et sa hauteur de vingt. Si une partie de ses murailles est encore debout, on le doit à leur solidité, car l'on n'a rien fait pour les mettre à l'abri de la dégradation ; loin de là, dans les premiers âges, il fut converti en forteresse, et les cavernes de bêtes féroces servirent de chambres aux officiers. Ses murs sont d'immenses blocs de pierres travertines, posés les uns sur les autres sans ciment, et simplement attachés par des crampons de fer ou de bronze. Quatre portes principales y donnaient accès, et l'on porte à soixante le nombre de ses vomitoires. Aujourd'hui ouvert de toutes parts, l'herbe croît dans son enceinte, et le pâtre y conduit ses troupeaux.

Ici, comme à Cumes et à Rome, le sol était recouvert de décombres, et l'édifice enterré jusqu'à la première galerie. Francesco Ier. ordonna un déblai extérieur qui découvrit la base des colonnes et des corridors. Tout autour règne une galerie où l'on voit des bancs en marbre, sur lesquels probablement s'asseyaient les gladiateurs. C'est à Capoue que ces spectacles avaient pris naissance.

Toute la partie qui formait les gradins pour les spectateurs subsiste encore ; c'est un talus peu incliné, qui paraît n'avoir jamais été recouvert en pierre. Sa surface est revêtue d'un enduit très-lisse, parfaitement conservé, ce qui a fait conjecturer que les spectateurs devaient avoir été assis sur des gradins en bois. Une inscription dans le milieu est antique, les extrémités en ont été devinées et rétablies ; aujourd'hui incrustée dans les murs de l'hôtel-de-ville, elle indique que la colonie Julia, envoyée par César à Capoue, fit construire ce monument, et qu'Adrien le fit restaurer ; sur un des piliers de ce même hôtel-de-ville est un bas-relief

d'un travail grossier, représentant un sénateur assis, faisant peser des marchandises avec une balance de la forme de celles que nous nommons *romaines*.

La ville n'offrant rien d'intéressant, je me dirigeai sur *Caserte*, par une route si belle et si agréable, que j'en fis une partie à pied. Après avoir dépassé plusieurs tombeaux antiques, elle ne me présentait plus qu'une suite de prairies émaillées de fleurs comme au printemps.

Celui qui veut jouir de la perspective qu'offre le palais de Caserte, ne doit pas venir de Sainte-Marie, il doit le voir venant de Naples; à un mille de distance il aperçoit déjà sa façade immense, et surtout cette belle cascade qui se précipite d'une hauteur de trois milles, et dessine une ligne d'écume plus éclatante que la neige. Caserte est le Versailles de Naples, bâti par Charles III, le Louis XIV de ce royaume, qui eut à vaincre les mêmes difficultés, et qui, ainsi que son modèle, dépensa des millions. Le palais, sans contredit, est un des plus beaux et des plus remarquables de l'Europe, par la richesse de ses marbres tant anciens que modernes.

On peut se faire une idée du palais de Caserte (Pl. 76) en regardant le Louvre du côté de la rivière; mais au lieu d'une cour comme celle du Louvre, le palais de Caserte, construit sur un plan presque carré, est divisé en quatre cours par deux corps de bâtimens en croix. Pour faire juger de l'immensité des appartemens qu'il contient, je dirai qu'un seul des corps de bâtiment suffisait à Murat pour loger toute sa cour qui était nombreuse. Ce grand et magnifique palais fut construit sur les dessins de Vanvitelli.

On y entre par trois portes principales, dont une donne entrée sous un superbe portique que l'on trav
voiture. Au centre est un ve
octogone orné de vingt colon
riques, qui communique à l'
principal, d'une richesse inc
ble, et composé de cent d
marches, la plupart d'une seul
Les marbres précieux dont e
tu cet escalier et ses deux ramp
grande proportion, ont quelq
de noble et d'imposant. Sous
port de l'architecture, cette p
palais mérite le plus d'élog
le vestibule on retrouve des t
la guerre civile; des écornure
colonnes attestent que, lors de
tion de 1799, l'on se battit
voûtes.

Tout ce que le royaume a pu
de précieuses dépouilles d'a
en marbre, et particulièreme
qu'on a tirées du temple de S
Pouzzoles est là jeté à profus
chapelle surtout est d'une magn
qui a fait dire à sir John Eusta
construite sur le plan de celle
sailles pour la forme, elle lui
beaucoup supérieure pour la
des matériaux.

L'appartemment du roi et
reine, dit une personne admi
l'intimité de la cour, madame
cesse de Gonzague, qui écri
1783, est noble: mais aucun so
ne serait assez riche pour o
meubler ce palais d'une maniè
logue à la magnificence de sa co
tion.

Le théâtre est un modèle de
d'élégance; il est enrichi de c
d'albâtre tirées aussi du tem
Sérapis, et qui sou
fond et les loges rich

Le parc, d'ur
termine d'un
la belle c





Caserta.



Vogel del. *Audot edit.* *[illegible] sc.*

Vallo di Caudium. *Vallée des fourches caudines.*

se précipitent dans un vaste e marbre blanc, où sont deux , l'un de Diane au bain, en- e ses nymphes, l'autre repré- la métamorphose d'Actéon. upes sont placés au milieu de tites îles que renferme ce vaste A la suite, le long de la grande ont des fontaines, des casca- ; nappes d'eau de distance en ; des grottes, des galeries, de mples rustiques, où Neptune, né de sa cour, jouit de son Toutes ces différentes scènes rment une petite rivière qui l dans ce vaste jardin. Le plus plus frais et le plus orné des paysagers est contigu au parc, à regretter qu'on l'ait planté du palais, car on a oublié, était si essentiel sous un at, des allées ombragées; il verser une zone torride pour u palais et trouver l'ombre. : montra aussi sous un massif séculaires un charmant petit -fort, entouré d'un fossé et par un pont-levis et des meur- Sur une partie élevée est une en chaume. Le tout dans des ons si mignonnes, que je ne ster à l'idée qu'il eût été con- ar une femme. Ce qui ajoute u charme, c'est que madame venant souvent à Caserte affectionnait, s'amusait à se er avec ses dames dans ce fort; des sentinelles dans les gué- levant le pont-levis, elle sou- n siége en règle contre le roi igneurs de la cour, qui quel- ıvaient beaucoup de peine à a victoire.

: une journée à tout parcourir, partout la *buona mano* « le re. »

« Lorsque l'on donne la rétribution d'usage, dit M. Delécluse, quelle que soit la somme, elle est reçue avec une joie sincère et qui s'exprime ordinairement d'une manière non équivoque. Je suis tout-à-fait à l'aise en remplissant cette formalité, parce qu'on reçoit l'offrande sans honte, ce qui la fait donner avec plaisir. Il y a dans cet usage une bonhomie, une absence de vanité qui me donne une idée favorable de ceux qui s'y soumettent. En France, on a souvent l'occasion d'offrir de semblables récompenses; mais on se cache pour la donner, on baisse les yeux en la recevant, et au fait les deux contractans sont en défaut. Ici le gardien a le droit de recevoir, on lui donne ouvertement; il vous remercie avec franchise; et l'on se quitte satisfait l'un de l'autre. »

Gâté par le séjour bruyant de Naples, je trouvai triste la ville de Caserte. D'un côté une vaste plaine que rien ne borne, et où les objets se perdent dans l'espace, de l'autre des montagnes incultes. Charles III, voulant faire de Caserte le séjour de sa cour, avait fait tracer le plan d'une route tirée au cordeau jusqu'à Naples, sur une largeur proportionnée. Mais qui exécutera ce projet grandiose? qui fera cette route gigantesque percée seulement l'espace d'un mille et demi?

Attenant à Caserte, et sur la gauche, est le site royal de Santo-Leucio, où Fèrdinand Ier. établit en 1789 une manufacture de soieries. Un petit casin non encore terminé, situé dans une position très-salubre, était la demeure favorite de ce roi, qui y fonda une colonie, en la dotant de lois particulières. Ce monarque, en bon père de famille, se plaisait à se promener au milieu de cette colonie, dont les habi-

tans, portant un uniforme particulier, forment encore peuplade à part.

Dans la fabrique on me montra des métiers de Lyon; mais il s'en faut que les étoffes y aient acquis la perfection française.

En construisant le château de Caserte, Charles III n'avait pas songé à l'eau qui manquait à cette somptueuse demeure; le génie de Vanvitelli y suppléa, et le magnifique aquéduc de Maddalone, ou *Carolino*, fut construit.

Nous n'avons point d'ouvrage moderne qui approche de cette magnificence, dit Lalande, qui ne trouve à lui comparer en France que l'aquéduc de Maintenon s'il eût été achevé, et à peine celui du Buc, beaucoup trop petit.

Dans cet aquéduc, qui part du mont *Taburnus* et arrive à Caserte sur une longueur de vingt et un mille cent trente-trois toises, et par une pente d'un pied sur quatre mille huit cents, il faut surtout admirer la portion appelée *Ponti di Maddalone*, ou *della Valle*, construite dans la plaine qui sépare les monts *Longano* et *Gargano*. « Au milieu de cette vallée solitaire, dit Eustace, le voyageur est surpris à la vue d'un magnifique pont, construit sur trois rangées d'arcs très-élevés qui la traversent majestueusement. Il forme une portion de l'aquéduc de Caserte. Sa longueur est d'environ deux mille pieds et sa hauteur deux cents. Au-dessus passe un fleuve dont les eaux limpides prennent leur source dans les environs du mont Taburnus, et traversent un pays montueux. Mais quelles que soient les difficultés, sa plus grande magnificence se déploie dans cette vallée, où, par sa longueur et par son élévation, cet aquéduc surpasse tout édifice de construction moderne, et le dispute en hardiesse aux plus ouvrages de Rome. »

Les constructions sous ter aussi considérables que celle rieures. On dut percer cinq fois tagne à des profondeurs pous fois jusqu'à cent vingt pieds, espaces plus ou moins longs, do onze cents toises. Quelques puits ont été forés à deux c quante pieds sur dix de diamèt en creusant ces fondations, *Longano*, que l'on trouva à vingt-dix pieds, dans une c cieuse, quantité de squelette réduits en poussière. De que quité devait être cette sépultu que les ouvrages des Romains p que le terrain était à peu de ch au même niveau qu'aujourd'hui l'on ne peut guères supposer cadavres aient été enterrés à vingt pieds. Combien de si t-il fallu pour former les soix autres !

Quittant ces lieux et ces mo vraiment grandioses, la route duisit bientôt à un petit hamea lé aujourd'hui *Forchia*; où l'o naît le célèbre défilé des F Caudines, si fatal aux aigles r (Pl. 76). L'armée, d'après Tit était campée au midi de *Calat* lazze », à six milles de Capoue néral samnite était retranché dium, dont Arpaja occupe le fut dans cette vallée qu'il eut l de faire engager les légions ro et qu'après les avoir vaincues passer sous le joug; victoire la suite fut si fatale aux Sam dont la honte ne fut lavée q destruction de ce peu

Il est à croire que coup changé d'asp que les Romains au

passer la voie Appienne, et grande quantité de bois, dont ntagnes devaient être couvertes :n rendait le passage plus diffiıtrement on aurait peine à reconla forme du défilé, auquel la valrait une sortie impraticable.

ace, dans son voyage à Brindisi, a Caudium, où il trouva son ami us, qui le mena à sa villa :

ios Coccei recipit plenissima villa,
uper est Caudi.
Hor., *lib.* 1, *sat.* 5, *v.* 50.

ans un château qu'habite Cocceius',
in de Caudium nous fûmes bien reçus.
Trad. de Daru.

tôt on quitte la terre de labour, entre sur le territoire de *Béné*ontrée charmante, arrosée par ivières, le *Sabbato* et le *Calore*. : leur confluent, dans un vallon té, abrité par de riantes mon-, est située la ville, dans laon entre sur un ancien et supont romain.

bon en attribue la fondation à de, au retour de la guerre de Elle devint successivement la des Samnites et des Romains es empereurs. Tite-Live nous : qu'autrefois elle fut nommée *entum*, à cause de la violence its qui la tourmentaient; mais, enant colonie romaine, elle channom en celui de *Beneventum*. ıs y fit construire un magnifique héâtre, dont on ne voit plus soubassement, et le sénat et le la dotèrent d'un superbe arc mphe. Isis fut la divinité des ntins, et deux obélisques égypıcore debout rappellent que Dofit réparer son temple. Saccagée par les Goths, au neuvième ette ville tomba entre les mains mbards, qui en firent la capitale d'un puissant duché. Charlemagne s'en empara, et l'empereur Henri III, en 1077, la donna au pape Léon IX, en échange de Bamberg en Franconie. Elle est entourée de remparts et contient dix-huit mille habitans. Napoléon l'érigea en principauté, en faveur de M. de Talleyrand; mais les traités de 1814 la rendirent au saint-siége, auquel, bien qu'enclavée dans les terres de Naples, elle appartient encore.

L'arc de triomphe, en marbre de Paros, et orné de colonnes composites cannelées, sert d'entrée à la ville, sous le nom de *Porta Aurea*. C'est le mieux conservé que l'antiquité nous ait légué; comme celui d'Ancône, il est attribué à l'architecte Apollodore; mais il le surpasse de beaucoup en richesse par ses sculptures. Tous deux sont dédiés à Trajan. Celui-ci, élevé à l'occasion de ses victoires sur les Daces et les Germains, est tellement empreint de beautés architecturales antiques, qu'il dispute de mérite avec celui si justement fameux de Titus dans Rome. On ne saurait aborder sans une espèce de respect religieux un monument dont la consécration n'est pas moins solennelle, que l'ouvrage en est rare et précieux sa hauteur est de cinquante pieds. (Pl. 75).

Excepté Rome, il n'y a pas de ville qui offre un aussi grand nombre de fragmens d'anciennes sculptures; on y trouve à peine un mur dans la construction duquel il n'entre des fragmens de colonnes, d'autels, de tombeaux. La coupole de l'église de Sainte-Sophie, à Bénévent, est soutenue par une colonnade de marbre antique.

Je visitai le palais public, d'une belle architecture, la cathédrale ornée de marbres et peintures (dans quelle église d'Italie n'y a-t-il pas des marbres et des peintures!) et d'une belle porte

en bronze, couverte de bas-reliefs; je vis encore le pont moderne, construit par Vanvitelli, et je dis adieu à Bénévent et à la voie Appienne, qui m'aurait conduit à Brindisi, sur la route suivie par Horace. J'en pris une de traverse pour me rendre au mont Cassin. Par accord avec mon voiturier, je me nourrissais dans la journée, et le soir il était obligé de pourvoir à mon souper et à mon gîte. La chère que je faisais n'était pas des plus succulentes, du porc frais et des œufs cuits sous la cendre en faisaient presque toujours la base principale; pour le vin il était bon partout; mais le pain était mal pétri et mal cuit, détestable, quoique fait du plus pur froment.

De Bénévent j'allai à *Piedimonte d'Alife;* cette petite ville m'éloignait de ma route, mais il m'était impossible de ne pas me détourner, c'était ma seule station jusqu'à Venafro, que je ne pouvais gagner en un jour. Cotoyant la rive droite du Volturne, fleuve aux eaux jaunâtres et bourbeuses qui ne peut porter bateau, j'arrivai en face d'une jolie avenue de peupliers tirée au cordeau, qui me conduisit jusqu'à la ville peuplée de six mille âmes, et faisant partie des fiefs du duc de Laurenzana. J'avais une lettre pour lui; j'en fus reçu avec aménité, et l'ordre fut donné de me préparer un logement dans le palais, château-fort du moyen-âge, sur la hauteur, et capable de soutenir un siége. Le duc eut la bonté de m'indiquer les choses les plus remarquables, s'offrant de me servir de guide.

Piedimonte, ville toute moderne, qui passerait pour village en France, mais qui dans le royaume est une sous-préfecture, est mal bâtie, dans l'encognure de deux montagnes auxquelles elle est adossée. Elle a des ressources immenses dans une source d'eau
qui se partagent en plusieurs rui
dans la ville, se réunissent à la
et forment ce qu'on nomme
pays *le torrent*, qui va se jeter
Volturne, à quatre milles. Con
villes manufacturières se trou
riches avec une source semblal
papeterie et trois fouleries
mal construites sont les seule
qu'on y voit. En 1806, un Suis
pé de ces avantages, fit venir
lonie de son pays, et sacrifia d
mes considérables pour y étal
manufacture de toiles de coton
traîne péniblement.

Accompagné par ce bon M. I
j'avais connu à Naples, vérital
suisse, franc et loyal, et joign
simplicité des mœurs de ses
gnes la plus grande science
faire une visite à la source du
Ce site lui plaisait par sa resse
avec le Saint-Gothard, et lui
lait sa patrie.

Du bas de cette montagn
nous dirigeâmes vers la *sol*
mi-côte, et qu'on appelle cou
Saint-Pascal. Ici les champs
en terrasse, et des gradins sou
la terre qui serait emportée
avalanches d'eau. La vigne,
plier, les ormes, se groupent
avec grâce, l'olivier y mêle s
feuillage, et semble placé là po
cir les teintes, et donner à la ca
quelque chose de vaporeux, d
d'un charme indicible. Sur l
mon compagnon me fit voir un
sur les parois de laquelle s
fresques grossières, datant, su
chronique du pays, de la pers
des chrétiens sous Dioclétien.
vent, habité par un petit nor
moines mendians offre le site
romantique. I

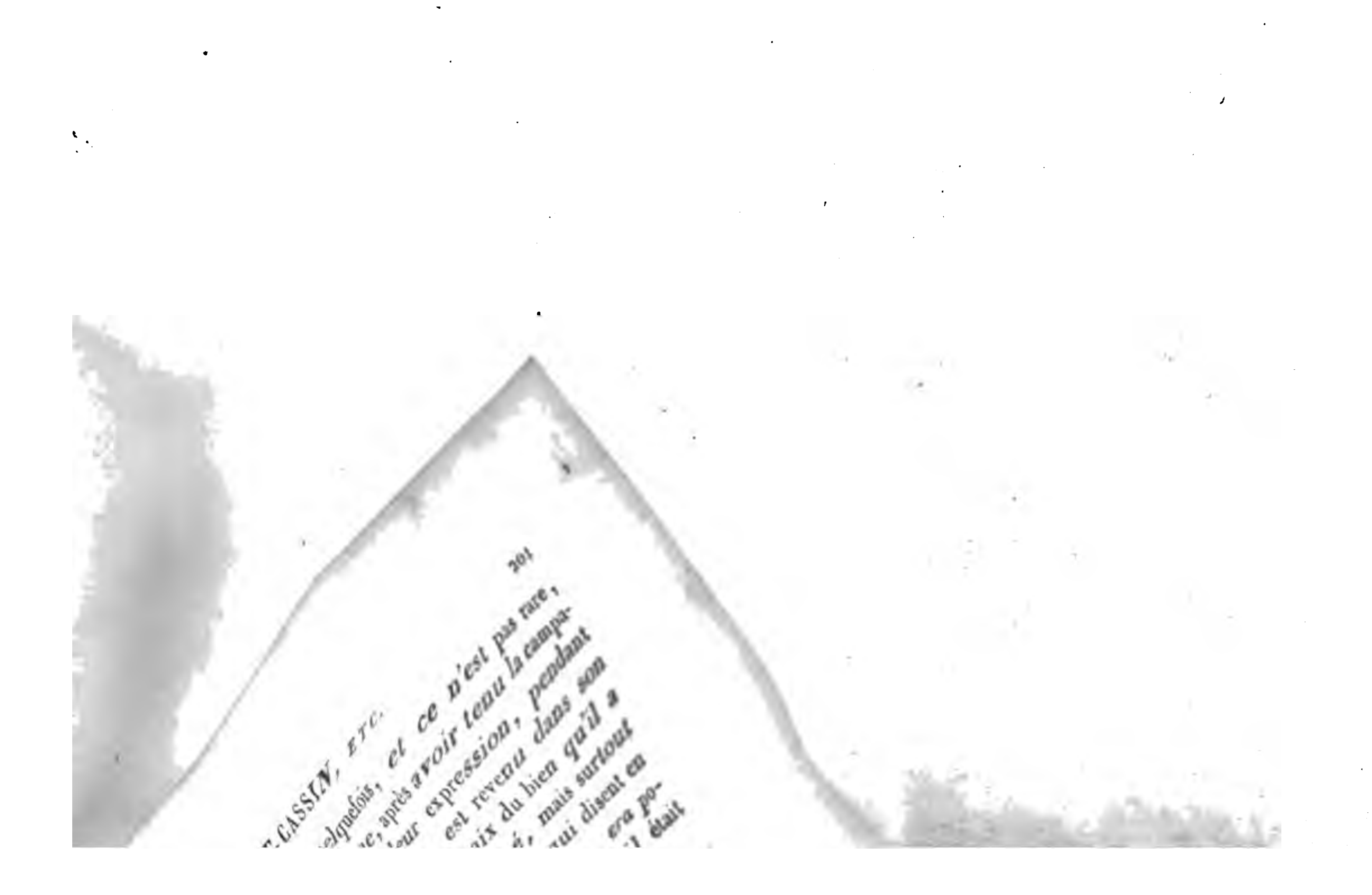
es moines, tout l'édifice, en un
i est fort petit, est très-pro-
: tenu, au milieu d'une forêt
es et de châtaigniers.
ain faisant, mon compagnon
posa une course au lac Matèse,
des plus hautes montagnes, et
jouit de la vue de vingt-deux
mais les deux jours qu'il m'eût
our y monter m'effrayèrent, et
s d'autant moins tenté que la
'est pas sûre.
ques jours avant, un malheu-
ine homme avait été assassiné.
ul de Piedimonte pour se ren-
s un pays voisin; à une lieue
lle il avait été pris par des bri-
qui sur-le-champ avaient envoyé
sage aux parens pour les avertir
capture, et du prix qu'ils met-
à sa rançon, avec menace de
la mort à leur prisonnier si la
n'était déposée à jour et à
ixes dans un lieu indiqué. Les
reux parens n'avaient rien à
, ils reçurent le corps de leur fils.
rime-abord il semble que rien
être plus aisé que de faire ces-
léau, en détruisant ces bandes,
itives; mais tous les jours l'ex-
ce prouve le contraire. L'homme
iné, qui pour l'ordinaire en
chef, connaît les localités; il a
entretenir des relations d'amitié
terreur avec les habitans. Les
es que prend l'autorité sont tou-
déjouées par les intelligences
it se ménager. Rarement a-t-on
e la capture d'un chef, et si elle
le hasard seul en est la cause,
e vengeance particulière; ces
es, qui se battent pour de l'ar-
n'ont jamais trahi leur chef,
que soit la somme promise pour
e. Il règne chez eux une sorte
ieur.
N.

Quelquefois, et ce n'est p ... un homme, après avoir tenu l... gne, c'est leur expression, ... quelque temps, est revenu ... village jouir en paix du bien qu'il a amassé et y vivre aimé, mais surtout redouté de ses voisins, qui disent en parlant de lui: « *Che volete, era poveretto*, » que voulez-vous, il était pauvre.

Souvent un chef a sû se rendre si formidable, que le gouvernement n'a vu d'autre moyen de le réduire que l'amnistie et l'incorporation de sa bande dans l'armée régulière. C'est ainsi que Joseph Napoléon en usa à l'égard de deux comitives, dont les chefs lui demeurèrent fidèles. Qui n'a pas entendu parler des *Vardarelli*, troupe dont le courage était digne d'une meilleure cause, qui, après s'être long-temps défendus en bataille rangée contre les troupes royales, finirent par y être incorporés, et dont la mort malheureuse a fait oublier les fautes: je ne sache pas leur avoir entendu reprocher la moindre cruauté.

Dans le séjour que je fis à Piedimonte, j'eus le loisir d'admirer la beauté des dents des habitans; j'attribuai cet avantage à la qualité des eaux; leur comparaison avec celles des Napolitains est loin d'être à l'avantage de ces derniers. Je remarquai aussi leur langage de toute pureté. Les moindres choses sont exprimées même par les paysans avec grâce, j'ajouterai avec poésie.

Je dînais chez le duc, ministre à Naples du temps des Français; et, chose à laquelle j'étais loin de m'attendre, j'eus l'occasion d'assister au spectacle. Au temps de la féodalité, lorsque des acteurs venaient à Piedimonte, le duc fournissait à leurs frais, et les représentations étaient gratuites; aujour-



Z CASSIN, ETC. 201

elquefois, et ce n'est pas rare,
e, après avoir tenu la campa-
leur expression, pendant
est revenu dans son
ix du bien qu'il a
é, mais surtout
ui disent en
era po-
l était

deleur prêter la salle palais, et dont ils tirent x modérés. Tous les jours ndait pour commencer, et, placé dans la loge ducale au centre de la salle, je vis représenter, entre autres ouvrages, par une troupe venue de Naples, la comédie de César en Égypte, avec *Pulcinella servo di Cesare*. Des éclats de rire me prouvèrent qu'à Piedimonte ces modernes *Atellanes* sont tout aussi appréciées qu'à Naples.

Quittant Piedimonte, je passai devant Alife ou plutôt devant ses ruines. Alife, fameuse dans les annales du Samnium, qui, sept fois assiégée par le peuple géant, tel qu'Illion, a vu ses remparts disparaître. Trois tours démantelées sont les seuls restes des anciennes constructions. La croyance populaire les suppose hantées par le diable. Mon voiturier eût cru déroger à sa vocation s'il ne m'eût raconté cinq à six histoires de personnes qui, trop hardies, avaient osé y pénétrer, et avaient été dévorées par le malin esprit.

Tous ces environs sont malsains, et la *mal'aria, mauvais air*, y exerce ses ravages. Le voisinage du Volturne y entretient des brouillards continuels.

De Teano je m'acheminai à San Germano, l'antique *Casinum*, par une route magnifique, bordée de superbes chênes et de forêts dans le lointain. Les Apennins qui les couronnent terminent heureusement le paysage; un beau pont en pierre, terminé en 1822, est jeté sur la Melfa, qu'auparavant on traversait à l'aide d'un bac. Enfin me voilà à *San Germano*, bâti par Bertarius, abbé du mont Cassin, sur l'emplacement du forum de Casinum.

A peine fondé, San Germano est détruit par les Sarrasins, mais il est construit de nouveau par les abbés. L'ancienne citadelle, sur une hauteur, devint le château; la cathédrale, ainsi que l'église de *Cinque Torri*, s'élèvent sur les emplacemens de la basilique et de la Curia, dont elles empruntèrent quantité de colonnes de granit et de marbre cipollin. A un mille de San Germano, au bas de la montagne, est un fragment de rue antique, avec les traces des roues et une portion de trottoirs. J'y vis également les ruines du théâtre. Plus loin sont des restes de sépulcres et d'un amphithéâtre. Casinum fut saccagée et brûlée en entier par Théodoric, à l'exception d'un temple que la femme de Gisulphe II, duc de Bénévent consacra depuis à saint Pierre. Dans nos dernières époques, San Germano a presque éprouvé le même sort.

Tout ce canton autour de San Germano, dont la position est des plus riantes et le territoire des plus fertiles, et où je vis avec étonnement semer du lin en octobre, fait partie des immenses domaines de l'abbaye du mont Cassin, fondée par saint Benoît en 525. Accompagné de deux disciples, précédé de deux anges, et suivi par trois corbeaux dont on nourrit les descendans dans le monastère, saint Benoît quittant sa cellule de Subiaco, près de Rome, vint s'établir dans un ermitage où vivait un bon anachorète qui lui céda sa place. La ville de Casino était en partie idolâtre, et l'objet de son culte était Apollon, qui avait un temple fameux sur la montagne; saint Benoît renversa l'idole, détruisit le temple qu'il remplaça par un monastère, convertit les infidèles, prêcha les chrétiens abandonnés par leurs évêques, et, après avoir fondé l'ordre monastique le plus illustre de l'Occident, mourut seigneur temporel et spi-





Monte Casino. *Mont Cassin.*



Vogel del. Audot edit

Monte Casino. Cortile dell'abbatiale. *Mont Cassin. Cour de l'abbaye.*

l du territoire et de ses habitans. cela se passait dans le temps que, ıue la proie des barbares, l'Italie sait aux Goths.

ıbbé était dans la ville depuis ques jours; je me hâtai d'aller lui ınter mes devoirs. Je trouvai un ne d'un extérieur doux et avec les ères du grand monde, qui m'en-a à remettre mon voyage à l'après , redoutant pour moi un dîner un couvent où l'on ne vit que de nes apprêtés à l'huile; mais aper-it le monastère qui paraissait peu né, je n'en tins compte et je me n route à pied, me moquant de que je vis partir à dos de mulet. arpement de la montagne est ci par un chemin taillé dans le roc, g perpétuel que l'on met deux s à monter. Par le plan et par ution, ce chemin ressemble beau-à celui de l'Alsace, lorsqu'on y par la montagne de Saverne.

monastère (Pl. 77) conserve au et au bas de la montagne, quel-hose d'une citadelle, aspect que ent les événemens dont il fut le e dans les premiers siècles de istence; alors la vie de couvent oin d'être tranquille. Ces couvens naient des siéges, et la nécessité isait fortifier; après les barbares, emblemens de terre vinrent atta-ce vénérable monument. Deux étruit de fond en comble, il fut eusement secouru et relevé par urs papes, parmi lesquels se gue Urbain V, ami de Pétrarque, par sa piété et son goût pour les fit honneur à l'ordre de saint Be-Le mont Cassin se rattache en-d'une manière éclatante à l'his-des lettres. Dans le naufrage de lisation, ses religieux sauvèrent ıvrages des grands hommes de l'antiquité; et dès le onzième siècle, l'illustre Didier, depuis pape sous le nom de Victor III, faisait copier à ses religieux Homère, Virgile, et tous les poëtes ou historiens grecs et latins. Il appelait de Constantinople des artistes pour orner de mosaïques son monastère, et préparait ainsi de loin l'époque de la renaissance.

Pour entrer au mont Cassin, je traversai un long et sombre passage souterrain, dans lequel est pratiqué un escalier de quarante marches, et qui, selon la tradition populaire, aurait été habité par saint Benoît. Le grand caractère de la cour et de l'escalier du premier parvis paraît encore plus imposant à la sortie de cette espèce de caverne. Si la grille eût été posée vis-à-vis de la façade, projet que la dépense empêcha d'exécuter, cet effet, malgré la beauté du coup d'œil, eût été manqué (Pl. 77).

L'apparition de cette église et de son double parvis, au sommet d'une montagne et dans la solitude sauvage de l'Apennin, est tout-à-fait merveilleuse; elle me frappa, et j'étais encore en extase, les yeux en l'air, n'apercevant plus rien autour de moi, lorsque tout à coup une large main passée derrière mon épaule, me communique une impulsion à laquelle il m'est impossible de résister, et ces mots, *carissimo amico*, frappent mon oreille. Dans ce robuste interlocuteur, je reconnais mon compagnon de voyage du bateau à vapeur. Sa rude accolade me rappela l'habitude napolitaine, d'accabler de caresses au milieu de la rue la moindre connaissance. Je fus charmé de cette rencontre. Il avait été mon cicerone à bord, il allait le devenir ici, d'autant plus volontiers qu'il était sur son terrain.

Il fut toute effusion, et me témoi-

gna t ialité qu'il n'eût tenu qu'à m croire le meilleur de ses amis es bons cénobites, la vue d'u r est chose fréquente, mais rarement ils ont occasion de voir deux fois celui qu'ils ont accueilli une première. S'emparant de moi, il me conduisit, me montrant tout dans le plus grand détail, et s'empressant de prévenir mes moindres questions.

Nous commençâmes par l'église ; pour y arriver, on traverse trois cours, les deux premières renferment deux tronçons de colonnes, l'un de granit, l'autre du plus beau porphyre, tous deux de neuf pieds de circonférence.

D'une cour à l'autre, on monte par des escaliers décorés avec magnificence, la troisième porte le nom de *Paradis*. Auprès de l'église est un large escalier de quarante degrés, au pied duquel sont les statues colossales de saint Benoît et de sainte Scolastique, sa sœur; cet escalier est couronné d'un péristyle que termine une riche balustrade dont les massifs portent quatre bustes antiques. Ce péristyle sert de portique à une cour plus riche encore qui forme le parvis de l'église, il est en colonnes de granit oriental, et à l'entour sont seize niches renfermant les statues des bienfaiteurs du couvent, parmi lesquels figure Charlemagne.

Trois portes magnifiques ferment cette église. Celle du milieu vient de Constantinople. Le moine, avec une sorte d'orgueil, m'y fit lire, en lettres d'argent, les noms des terres, châteaux et villages autrefois dépendans du monastère.

L'intérieur de l'église est richement orné. Marbres, sculptures, peintures, arabesques, tout y abonde ; son ensemble a quelque chose de magique, surtout à la chute du jour. Les colonnes de la nef sont de granit oriental. J'y vis l'orgue si vanté pour le fracas de ses tonnerres et les fanfares de ses trompettes; et les mausolées de Guido Feramosca, dernier prince de Mignano, et de Pierre de Médicis, frère de Léon X, noyé au passage du Garigliano. L'architecture de ce dernier monument est d'Antonio de San Gallo, qui le commença en 1532. Les statues sont de Francesco, son neveu, et d'un sculpteur, Matteo Quaranta; Solosmo de Settignano le termina en 1334.

Nulle part je n'ai vu des archives i bien logées et aussi bien tenues. s remplissent trois grandes salles, s lesquelles sont des peintures fort s, et un grand nombre de diplômes originaux, dont le plus ancien date de 884, et vient d'Ajon, prince de Bénévent. En tête de chaque diplôme, une miniature représente le prince couronné assis, le sceptre à la main, ou debout, avec l'épée et le bouclier, et environné de soldats et de moines. C'est là que je vis la belle chaise de marbre rouge antique, artistement travaillée, et trouvée à Minturnes dans le dix-septième siècle. La partie sur laquelle on s'assied est percée circulairement et entaillée sur le devant, comme celle d'un semblable siége que l'on voit au musée du Louvre, et qui vient, je crois, de Rome. Il servait à l'usage des bains et il a été, mal à propos, le texte de conjectures ridicules au sujet de la papesse Jeanne et de l'installation des papes. Le musée, très-riche, possède l'un des meilleurs tableaux de l'Albano et un Christ en ivoire, morceau très-estimé de l'école florentine. La bibliothéque renferme plus de dix-huit mille volumes.

L'église souterraine (Pl. 78), dite *Tugurio*, consacrée à saint Benoît et à sa sœur, dont les restes y reposent, offre des peintures de Marc de Sienne, au-



Vogel del. — Audot edit. — Dernier sc.

Monte Casino. Chiesa soterranea. — *Mont Cassin. Eglise souterraine.*

jourd'hui fort altérées par l'humidité. C'est là que, pendant l'hiver toujours vif et piquant sur cette montagne, les religieux viennent officier. Le Tasse, allant à Rome recevoir le triomphe et y trouver la mort, séjourna quelque temps au mont Cassin; il descendit dans cette église pour y vénérer saint Benoît, auquel il avait une dévotion particulière.

Le moine me fit voir encore l'emplacement de la tour qu'avait habitée saint Benoît; une chapelle inférieure, ornée en mosaïque, passe pour avoir été sa cellule.

J'allais dire adieu au moine, lorsqu'il m'engagea à accepter ma part d'un succulent repas, composé de poissons exquis et parfaitement apprêtés, qui me prouva qu'au moins ces bons pères savent faire une chère délicate, après quoi je redescendis à San Germano, non sans plus d'une fois avoir admiré le point de vue que l'on découvre, lorsque, placé sur les rochers escarpés de la route tortueuse qui mène au monastère, on plane sur les beaux vallons dans lesquels serpente le *Rapido*, divisé et subdivisé en mille canaux qui arrosent les riches possessions de l'abbaye.

ABRUZZES, POUILLE, CALABRES, ETC.

(Cet article nous a été communiqué par M. P***.)

Ne pas comprendre les Abruzzes, la Pouille et les Calabres dans un panorama de l'Italie, est une lacune que laissent fréquemment à leurs voyages MM. les touristes, et autres amis de la belle Italie, lorsqu'ils viennent se réchauffer à son soleil étincelant, et fouler sa terre chargée des riches dépouilles de deux âges, pères de deux civilisations diverses et de tout ce que les arts produisirent de plus grandiose et de plus séduisant. Cette lacune nous l'éviterons, et c'est pleins du désir de la combler que nous allons conduire nos lecteurs dans le comté de Molise d'abord, pour ensuite le guider au travers du sol pulvérulent, mais éminemment fertile, de la Pouille, et des verdoyantes et pittoresques Calabres.

Patrie des Samnites, le comté de Molise (dans lequel on entre lorsqu'on laisse, à la distance de quelques lieues seulement, *l'heureuse Campanie*), contraste d'une façon aussi douloureuse qu'étrange avec cette province, la plus belle du royaume de Naples. Aride, sombre et labouré, ou plutôt crevassé par les volcans, qui en 1805 encore, enlevèrent vingt mille de ses habitans, son sol, brûlant comme celui du Vésuve, dit au voyageur qui vient l'explorer : là vécut jadis un peuple que put seul anéantir la colère de Rome, et qui ne disparut, après la guerre sociale, que parce qu'il fut sans clémence ainsi que sans justice. La confédération des Samnites existait dans le comté de Molise, dont *Isernia*, dans laquelle nous entrons, était la métropole, comme Philadelphie l'est des États-Unis; mais passons, sans trop nous arrêter, parmi ces ruines encore fumantes, et, poursuivant notre chemin parmi les décombres gisans à chaque angle de ses rues et de ses places publiques, pénétrons dans la première des Abruzzes, aussi riante qu'est triste le comté de Molise.

La [illegible] pas moins doté l'Italie de se[illegible]que les arts, dont elle possè[illegible]s riches monumens, et c'est pourquoi elle est, par excellence, le pays des contrastes et des prodiges. Voyez comme, au sortir du sol désastreux d'où nous sortons, tout change autour de nous! Le ciel se nuance des plus éclatantes couleurs, l'air s'épure, et se dégage des vapeurs de l'hydrogène carboné qui abonde autour des volcans, l'horizon se dessine en longues lignes ondoyantes, d'où surgissent les pics, les cônes, les dômes, aussi vastes qu'imposans des montagnes. Nous traversons une mer de sables qui, en hiver, se change en mer de glace; mais après avoir franchi *il Piano delle sette mille*, « Plaine des sept milles, » naguères encore si redoutable par ses brigands, nous entendons le chant des oiseaux, et voyons jaillir des rochers environnans des eaux limpides, et bientôt apparaît à nos yeux la ville, berceau du poëte qui, après Virgile, chanta le mieux l'amour, et ce nom ne dit-il pas tout ce que les Abruzzes ont d'inspirateur, dans Ovide qui les a illustrées et les invincibles Samnites qui furent ses concitoyens!

Sulmone, où nous entrons, dit tout cela à l'œil du voyageur. Entourée de montagnes, comme Rome l'est de ses sept collines, l'aspect en est mélancolique, mais elle est arrosée par des eaux abondantes, et couverte çà et là de peupliers qui bruissent sous l'aile des zéphyrs, et courbent leurs têtes gigantesques et pyramidales. On sent qu'Ovide a dû naître en des lieux qui, eux-mêmes, sont pleins de contrastes et de poésie.

Popoli, bourg obscur et malpropre, apparaît après Sulmone, mais le dispute à cette ville pour sa situation, une des plus pittoresques, non-seulement de l'antique *Samnium*, mais de tout le royaume de Naples : l'âge antique s'y groupe au moyen, et si la patrie du chantre de l'*Art d'Aimer* nous a rappelé l'un, Popoli rappelle on ne peut mieux l'autre. On dirait que l'Arioste est venu s'y inspirer de ses souvenirs les plus chevaleresques, après que son devancier s'y est inspiré de ceux de la galanterie romaine, et les débris des manoirs qui parsèment cette solitude où l'on n'entend que le bruit des torrens et les cris des aigles, accusent la présence de plus d'un chevalier, jadis le féodal tyran d'une contrée fameuse. Là Pescara, aux ondes limoneuses, comme celles d'un des fleuves de l'enfer mythologique, gémit entre les roseaux épais debout sur son rivage. Elle nous annonce l'antique Theate, actuellement *Chieti*, métropole des Abruzzes. Hâtons nos pas, et bientôt nous saluerons cette moderne métropole, après avoir salué l'antique.

Rien n'est plus beau que la vallée profonde à l'abri de laquelle on arrive à cette ville; dominée par la Majella, dont le sommet est couvert de neiges perpétuelles, le tableau qu'elle offre aux regards du voyageur est un paysage digne du Guaspre ou de Claude Lorrain.

Une végétation aussi fraîche qu'elle est touffue sourit aux yeux, tandis que l'odorat est enivré de ses suaves émanations, et c'est après avoir erré parmi des rangs épais d'oliviers qui croissent dans des champs, où les plantes les plus aromatiques foisonnent, que l'on entre dans une cité dont le territoire, comme on voit, est fertile en richesses rurales.

Bien bâtie, et possédant des palais et des places publiques aussi larges qu'elles sont nombreuses, *Chieti* compte

aussi des rues opulentes, embellies par les recherches et les trésors de l'industrie. Ici plus de traces de volcans, et des désastres dont ils ont comblé les vallées; une population active, autant qu'elle est intelligente, va, vient, retourne, circule, et se montre, au jour naissant ainsi qu'à son déclin, dans des murs qui renferment un *presidio* ou préfecture, et des tribunaux de première et seconde instances. Empreinte de plus d'un usage français, qu'elle prit lors de la présence de notre armée dans ses murs, cette population est à coup sûr une des plus civilisées du royaume de Naples, et pourtant, malgré toutes ces causes de civilisation et de bonne police, surgissent souvent encore sur son territoire des brigands, dont il semble que la race homicide soit indestructible dans ces belles et fécondes contrées. Là, les *Vardarelli* ont, entre autres, long-temps exercé leurs rapines dévastatrices, et ce n'est qu'après les efforts incessans et courageux du pouvoir, que ces brigands ont enfin disparu.

Au pied de Chieti, où, indépendamment d'un préfet, réside un archevêque, est une autre cité qu'on dirait sa fille, mais qui pourtant est beaucoup plus importante, car elle est une des clefs du beau et fertile royaume de Naples qu'elle défend. Cette ville est *Pescara*, dont le nom est le même que celui de la rivière qui la baigne à l'occident. Des fortifications à la Vauban, une population uniquement composée de la garnison et de pêcheurs, voilà tout ce qu'on y trouve; et, malgré cela, il est impossible de voir un site plus magique que celui dans lequel Pescara est placée. Baignée par les eaux douces d'un fleuve, elle l'est encore par les flots bruyans de la mer Adriatique. Son horizon est çà et là semé de montagnes qui semblent autant de géans escaladant le ciel, et des forêts de pins, jointes à de vastes et opulentes rizières, composent ses richesses agricoles.

Continuons notre exploration des pittoresques Abruzzes, en évitant toutefois le rivage de la mer, qui, toujours plat, et privé de villes et même de hameaux, révèle l'indigence au lieu de la richesse. L'intérieur des terres est ce qui nous convient, et déjà les campanilles ou clochers des églises de *Lanciano*, bourg aussi opulent qu'il est étendu, signalent le chef-lieu de la deuxième Abruzze.

En attendant que nous y entrions, parlons un peu des héroïques Samnites, car bientôt nous quitterons le sol où leurs ossemens sont enfouis, et nous aurons occasion de parler d'autres peuples. Divisés en Samnites, *Pentri* et *Irpini*, leur tèrritoire s'étendait de la Campanie à Bénévent. Le *Taburne*, mont célèbre dans les *Géorgiques* de Virgile, les séparait ainsi que le *Mateso*, dans lequel gronde encore le volcan qui désole leurs descendans. Papirius fut d'abord le consul que Rome leur opposa, et sous les coups duquel tombèrent *Sepinum*, une de leurs cités les plus opulentes; *Murgantium*, *Volacium* et *Duronium* la suivirent, et bientôt tout le Samnium qu'acheva de saccager Livius, successeur de Papirius, ne fut plus qu'un théâtre de désespoir et de ruines. En vain, habiles à réparer leurs pertes, et prompts à se remettre en campagne, les Samnites y reparurent et luttèrent pendant près d'un siècle contre leurs oppresseurs; ils durent succomber, et ne recueillirent de gloire que celle de les faire passer sous les Fourches Caudines. Mais, indépendamment de cette sorte de pilori auquel ils attachèrent justement leurs vainqueurs, ils leur causèrent la mort

des ts, sans contredit les plus leurs généraux et de leurs s hommes. Rome n'eut pas, a lui-même, de meilleurs citoye et seuls, ils résument le héros d'I ue et celui de Philippes.

Situé dans un territoire non moins fertile que Chieti, Lanciano est loin cependant d'offrir au voyageur l'aimable et commode hospitalité de la première de ces villes. Mais comme elle a une foire annuelle à laquelle se rendent la plupart des populations des Abruzzes, félicitez-vous d'arriver dans ses murs en de pareils jours; vous y trouverez force produits de manufactures indigènes, et surtout des races de ces chevaux napolitains qui, Andaloux d'origine, ne sont ni sans ardeur, ni sans vitesse.

L'agriculture de l'Abruzze est, en général, la même que celle de la terre de labour, quoiqu'il soit plus difficile au cultivateur de la perfectionner dans l'une que dans l'autre de ces provinces. Mais les blés, les olives et les vins y sont partout l'objet de ses soins et le triple produit de ses récoltes abondantes. De grands bœufs blancs, aux cornes immenses, tels que l'étaient ceux que ses antiques devanciers livraient aux pontifes pour les sacrifices, traînent la charrue, comme elle est traînée par des chevaux dans la fertile Neustrie. Une race de moutons, hauts sur jambes, tels que le sont ceux de la Lombardie, pâture en ses champs, et ne vaut pas, à beaucoup près, celle plus petite dont bientôt nous verrons d'innombrables troupeaux en Pouille. Le gibier abonde aussi dans les Abruzzes, ainsi que le poisson de mer et de rivières, si bien que rien ne manque à l'homme dans ces contrées privilégiées du ciel, si ce n'est plus d'instruction et de meilleures lois, que les princes sans doute lui donneront un jour.

Mais nous ne laisserons ni le comté de Molise, ni les Abruzzes, sans parler des costumes pittoresques de leurs rustiques habitans (Pl. 83). Tout grossiers qu'ils sont, et faits d'une laine indigène tramée sur des métiers dont un art élémentaire a seul croisé et recroisé les fils, s'ils ne brillent pas par leur tissu, il n'en est point ainsi de leurs couleurs, toutes éclatantes, ni de leurs formes, remarquables par leur ampleur. Chose singulière, et que l'on aurait de la peine à croire si elle n'avait le caractère irrévocable de l'évidence; celui de la femme du comté de Molise se compose d'abord d'une coiffure que l'on dirait empruntée aux antiques prêtresses d'Isis, puis d'un corset largement évasé, auquel se rattachent des manches bouffantes par le haut, et qui sont retroussées par le bas; un tablier festonné se déroule audessous, et recouvre une jupe immense que borde un triple rang de rubans de couleurs variées.

La bure, avec laquelle la robe est faite, est souvent rayée; des chaînes d'or, et autres bijoux, parent celle qui la porte, et tout dans elle, malgré l'indigence rustique, annonce l'aisance et le contentement. Quant au contadino, ou paysan, malgré le drap grossier dont il est vêtu, la recherche ne s'y fait pas moins remarquer dans les ornemens et les bordures. L'habit est long, carré; le gilet large, galonné; les culottes et les bas d'une couleur uniforme, et le chapeau ordinairement serré par un ruban pourpre. Rien de plus pittoresque qu'un semblable costume, dont l'origine est bien certainement antique, tant pour la femme que pour l'homme, mais qu'éclipse, par sa recherche et sa richesse,

la femme de l'Abruzze ulté-

que soit en effet la somptuo-
vêtemens des dames de Lon-
e Paris, il est difficile qu'ils
u moins quant à la forme)
:echerche et d'opulence. Sous
ure faite d'un tissu aussi am-
est léger, élégamment brodé
né, se dessine un riche corset
manches bouffantes sont atta-
ır des nœuds de rubans roses
qu'il surmonte. Une grande
ore flotte en plis ondoyans,
ıs, un tablier blanc empreint
rge bordure brodée, achève
le du vêtement. De longs et
neaux d'or pendent aux oreil-
pulente paysanne; et, douée
st d'une haute stature, son
'est pas moins agréable qu'il
sant.

it difficile en effet de trouver
est dans la Lombardie dont
lerons plus tard), dans les fem-
provinces du royaume de Na-
s formes plus nobles et un
u sang! Et nous attestons, à
l, le pinceau des Scheffer et
croix, qui se sont complus à
lre. Mais que sont-ils auprès
tans de Badessa, leurs voi-

ais d'origine, et venus dans
e depuis plusieurs siècles,
ıe est colossale, ainsi que
, et douée d'une de ces fi-
:cques faite de l'ovale le plus
elle porte une longue tunique
pon brodé comme l'étaient les
s des Héraclides, tandis que
ı porte une courte que retient
: ceinture. Des croix, un amas
ε, ornent le sein de la femme;
thagan, ou large poignard, la
de l'homme. Un long sabre,
un long fusil, des pistolets, con nt
cette armure, qui brille sous un vête-
ment, mélange informe du costume
des Grecs antiques et de ceux de nos
jours. Un large bonnet, entouré d'une
épaisse fourrure, s'arrondit sur la figure pleine d'expression et d'ardeur de ce fantassin, errant par monts et par vaux, et qu'emploie le seigneur des lieux qu'il habite à la garde de ses bois. Tel est l'Albanais de Badessa.

Mais il est temps de nous diriger sur la Pouille, féconde en oppositions de terrain, différentes en tout de celles qu'offrent l'Abruzze, et d'y aller puiser de nouvelles émotions.

Rien ne ressemble moins, en effet, à la première de ces provinces que celle dans laquelle nous allons entrer; mais nous n'en goûterons que mieux le plaisir des contrastes.

Après quelques jours de trajet au travers de montagnes, les unes arides, les autres fécondes, mais toutes vastes, hardies, imposantes, intersectées de vallées aussi variées dans leurs formes que fertiles en paysages ravissans, nous voici parvenus à l'antique *Equatuticum*, citée, non-seulement dans l'itinéraire d'Antonin, mais dans le sixième livre des lettres de Cicéron à Atticus, et le huitième de Virgile; elle nous annonce à la fois *Luceria* et *Foggia* villes, toutes deux importantes de la Pouille, et même *Troya*, qui, placée sur la dernière éminence de l'Apennin expirant, n'a de célèbre que son nom.

Ces belles contrées n'ont point d'hiver, et l'on est en droit de les doter, sans hyperbole poétique, d'un éternel printemps. A l'époque où nous les saluons, il s'offre à nous dans toute sa grâce et sa magnificençe! Arrivés dans Lucera, nous nous retrouvons sur le sol désolé des Samnites, qui là, virent

se consommer leur infortune : car Pontius, leur général, qui fut pour eux ce que Camille fut pour les Romains, y subit à son tour le supplice qu'endurèrent ces derniers dans la vallée de Caudium. Singulier autant que malheureux destin ! Lucera, située dans un territoire inépuisablement fertile, se releva de ses ruines ; mais l'aïeul de l'immortel Julien, l'empereur Constance et les Lombards, les plus féroces des barbares, la détruisirent de nouveau, et depuis ce temps elle n'a pu recouvrer sa splendeur passée.

Charles II d'Anjou, roi de Naples, a doté Lucera d'une cathédrale bâtie des décombres de la cité des Samnites, et bien que frustes, une foule de statues, que l'on trouve encore parmi ces décombres, attestent l'art étrusque et campanien, qui a plus d'un rapport avec celui de la vieille Egypte.

Voici la ville où mourut le vainqueur inhumain de la maison de Souabe, et *Foggia*, dans laquelle nous entrons, console de sa mémoire sanglante par le tableau aussi riant qu'animé qu'elle offre aux regards du voyageur.

Assise au milieu d'une plaine de vingt milles d'étendue, située entre la mer Adriatique et la mer Méditerranée, et l'entrepôt des denrées, tant exotiques qu'indigènes, du royaume de Naples, Foggia sourit en effet à l'œil de l'ami de l'humanité ; et la foire qu'elle tient dans l'été a pour objet d'écouler la foule de produits agricoles qu'elle renferme dans ses murailles : toutes les populations y accourent, et reine pour ainsi dire de la Pouille, elle verse au loin les trésors du commerce et de l'abondance ; en vain le terrain que l'on foule en sortant de ses murs est pulvérulent dans l'été ; il n'en est pas moins fertile, et d'innombrables mois-
sons d'épis y surgissent de toute
Des chiens énormes sont les g
de troupeaux immenses, et t
nonce sinon l'opulence, du mo
aisance, garant du bien-être
habitans. Véritables *transhu*
les moutons, qui tels que les fl
meux de la mer recouvrent so
toire, la quittent dans l'été po
paître sur les Apennins, et revi
au printemps et dans l'hiver, en
par la lavande et le thym do
nourrissent dans les montagne

Nous voici foulant à chaque
sol des héros, tant du moyen
l'ancien âge. A peu de dista
Foggia est *Manfredonia*, dont
rappelle le digne et malheureu
ton du fier Frédéric II, et nous
à la fois et ses murs et les ru
Sipuntum, cité fondée par Di
à son retour du siége de Troie.

Manfredonia est bien percée
merçante, sinon autant que F
mais à proportion de sa popula
moitié moins grande que celle
dernière ville ; Diomède, sur
le bâtisseur de villes, constru
puntum auprès des ruines de l
s'élève le *Monte Gargano*, où
Ange, célèbre par les pèlerin
breux qui y allaient visiter un
miers sanctuaires de la catholic

Rentrés dans la brûlante pl
la Pouille, nous allons l'explo
ses points les plus importans ;
nes, où Rome fut à la veille de
son berceau par les mains d'A
va fixer pendant quelque temps

Campo del Sangue, où Cha
Sang, tel est le nom que porte
de nos jours Cannes et son terr
si douloureusement célèbre ;
arrivons, et d
le combat qui
mérité cette

sentez-vous une plaine immunie et rase, tel que l'est le : d'un salon, et que sillonne nt de ses ondes indigentes et ises l'Offanto, qui seul la divise irrose qu'imparfaitement. An- : plus rusé, en même temps lus intrépide des capitaines de ips, n'a que cinquante mille à opposer à Rome, dont l'ar- compte quatre-vingt mille; expérience, sa duplicité, sa lui sont un garant que *Terrenro*, qui commande ses ennemis, comber aux embûches de son aux piéges que lui tend son

leux armées sont, aux preclartés d'un beau jour, déjà lées sur le théâtre du duel que livrer, d'une part, la maîtresse s, de l'autre la maîtresse de et Annibal voit d'un œil satis- Varron accepte la bataille dans nême où il a su si adroitement . Un vent, dont le nom peint mpétuosité, le *vulturne* s'élève, 'il l'a prévu, sur la plaine aride nte; il enveloppe les Romains oussière subtile et cuisante; il e contre eux, et cet auxiliaire t, que le ciel semble lui envoyer, ible par Varron contre ses léusqu'ici indomptables, est ce t assurer à son rival la plus e comme la plus sanglante des s.

ırmées s'ébranlent, Varron fait e fleuve à ses troupes, et bien- s sont en présence des Gaulois, pagnols et des Numides, qui ent l'armée carthaginoise.

tune! tu trahis les Romains dès miers coups que leur portent lversaires; Paul Emile, le seul qui, consul et commandant sous Varron, peut empêcl est mortellement blessé, et que soit la valeur des légions, leur ne- ment et le brûlant désir qu'elles ont de faire triompher Rome et la venger de la mort de l'un de ses plus grands citoyens : vains efforts! un piége horrible leur est tendu par Annibal, qui, avec le vent qui les aveugle, va rendre infructueuses tant de vertus et de bravoure!

Au milieu même de l'action, et pendant que Romains et Carthaginois s'acharnent tels que des vautours les uns contre les autres, qui le croirait! Annibal prescrit à cinq cents de ses Numides de cacher leurs armes sous leurs tuniques, feindre de déserter ses rangs et de se présenter aux Romains, « tels que des transfuges qui viennent se réunir à eux, las qu'ils sont de servir Carthage, prodigue de leur sang, et qui n'acquitte par aucune récompense celui qu'ils ont déjà versé pour elle. » Leur air indigné, et jusqu'aux larmes qu'ils feignent de répandre, trompent les Romains qui les reçoivent parmi eux; mais que font les faux déserteurs? ils ouvrent avec leurs dagues, jusque-là cachées, les flancs des chevaux de la cavalerie romaine, et, privé qu'est Varron d'un nombre considérable de ses cavaliers au moment où les Numides débordent ses ailes de toutes parts, il donne en frémissant le signal de la retraite pour sauver au moins le peu de Romains qui lui restent.

Paul Emile, deux proconsuls, vingt-neuf tribuns militaires, plus de quatre-vingts sénateurs et soixante-dix mille hommes meurent à cette bataille, tandis que, dans les rangs carthaginois, il ne périt que quatre mille Gaulois leurs auxiliaires, et quinze cents Africains ou Espagnols.

Mais laissons cet horrible champ de

carnage, dont les ossemens semblent encore se dresser pour accuser les deux ambitions les plus funestes à l'humanité dans l'ancien âge : l'ambition de Rome et celle de sa rivale, et saluons en passant, pleins d'amour et de respect, les restes du palais de cette opulente Apulienne qui reçut et sauva si généreusement ce que comptaient de plus illustre les débris de l'armée romaine. *Busa*, femme sublime et courageuse! ton nom, que nous a transmis Tite-Live, fut digne des honneurs que Rome reconnaissante te rendit lorsqu'elle vit rentrer, grâces à toi, dans ses murs une foule de jeunes hommes, enfans de ses plus dignes patriciens auxquels tu prodiguas tout, trésors, vêtemens, et surtout ta bienfaisante et touchante pitié.

Après Cannes, Venosa, autrefois Venusium, se montre à nos regards. Là, respira l'auteur de l'*Art poétique*, le chantre de la philosophie et des grâces; c'est là que fut son berceau, d'où semblent s'exhaler encore les vers, doux interprètes de son âme. Les Grecs eux-mêmes n'eurent pas de poëte plus suave, plus pénétrant; il s'élève dans l'ode aux immenses hauteurs de Pindare, tandis que dans ses épîtres il descend au langage le plus facile et le plus intime.

Barletta va nous consoler des champs de Cannes. Cette ville, où l'on entre au retour de notre excursion, est sans contredit une des mieux bâties du royaume de Naples. Larges, bien pavées, ses rues répondent aux palais et aux églises qui les décorent, tout annonce l'aisance, si ce n'est l'opulence dans ses habitans; son architecture est de la renaissance; elle dut cette splendeur aux princes de la maison d'Arragon, successeurs des princes angevins, et aux dominateurs normands. L'intrépide Mainfroy y tint les états généraux de son royaume pour s'arracher à la détresse dans laquelle il était; mais ses efforts furent sans fruit. Le seul monument remarquable de Barletta est la statue colossale en bronze que l'on voit adossée à l'un de ses palais (Pl. 79), et que les uns disent être Rachis, un des rois lombards qui opprimèrent l'Italie au lieu de la faire fleurir, mais qui est bien reconnue pour être un Héraclius. Aussi mal dessinée que mal posée, cette statue est ignoble et sans grâce, et la croix qu'elle tient dans les mains et qu'elle semble montrer au peuple de l'antique Bardulum, assemblé autour d'elle, loin de lui imprimer de la grandeur, ajoute encore à son manque de dignité.

Trani, distante seulement de six milles de Barletta, fut, dit-on, bâtie par Tirennius, fils de Diomède; agrandie et ornée par Trajan, qui lui donna le nom de *Trajanapolis*, elle rivalise avec Barletta d'élégance dans la construction de ses maisons et de ses places publiques. Le commerce considérable qu'elle fait en blé, ainsi qu'en sel, est la source de son aisance. Sa cathédrale est un gothique-saxon, et date au moins de six siècles; elle s'élève au delà de son port exigu et de peu d'utilité. Quant à son château, dramatiquement célèbre, on le cite surtout par le supplice qu'osa y faire endurer, au fils du doge de Venise, Tiépolo, Frédéric II, qui le fit pendre à la vue même des galères de la république!

C'est encore à Trani qu'eut lieu le grand duel de douze Français de l'armée du duc de Nemours, et de douze Espagnols de celle de Gonsalve de Cordoue, dont il ne res[...] pagnols et quatre Franç[...]





Barletta.



Audot édit.

Avellino.







Brindisi.



Aubert del. & ec. Audot edit.

Chiesa sotterranea di San Nicola. Bari. Eglise souterraine de S.t Nicolas.

ir l'honneur de leur pays fut
ntiment qui guidait ces braves
clos lorsqu'ils y furent cher-
nort, et les quatre Français
rgirent se firent tellement re-
par leur bravoure, qu'on les vit
un rempart des corps de leurs
coursiers tombés à leurs
lutôt que de rendre leurs ar-

glia, autrefois *Vigilium*, parce
ervait de sentinelle au camp
ains du temps de Pyrrhus, et
, sont deux villes opulentes
trouve au sortir de Trani;
lfetta l'emporte sur sa voisine,
st une des plus commerçantes
uille et ne le cède qu'à Bari,
pole, pour la richesse de son
e.

i mœnia Bari, ville poisson-
disait Horace, de cette cité
tante de Venusium sa char-
atrie, et Bari est célèbre à plus
e.

tapan, ou vice-roi des Grecs du
pire, y fit long-temps sa résiden-
m de l'empereur son maître ; et
s simples gentishommes nor-
fils du sire de Hauteville, l'en
nt, pour se fonder un trône dans
e, Tancrède et Boëmond, l'un
dans les Annales dramatiques
ce, et l'autre dans l'épopée du
régnèrent dans une ville où l'on
tendre encore retentir leurs
roïques. Bari a une population
e à l'inépuisable fertilité de la
et sa cathédrale se fait remar-
r le plus haut clocher de toute
ée. L'église de Saint-Nicolas
e une chapelle souterraine tel-
pittoresque et saisissante, que
us sommes empressés d'en re-
l'effet aussi neuf que piquant
Pl. 80. Des myriades d'oliviers,
au feuillage pâle et décoloré, ombragent de toutes parts les environs de cette ville animée et commerçante; mais la monotonie de leur teinte grisâtre est agréablement coupée par le vert éclatant des orangers, des citronniers, qui marient leurs rameaux à leurs troncs épais et noueux. Ces ombrages sont on ne peut plus secourables au voyageur sous un ciel tout de flamme, et ce n'est que là qu'il trouve la fraîcheur aussi douce qu'elle est rare : ils s'étendent à perte de vue, et l'on en est couvert jusqu'à *Polignano et Monopoli*, ville riante que l'on croit être l'antique Egnatia ou *Egnaticulum*, jadis célèbre dans l'Apulie. Chaque bourgeois des champs recueille ici plus de salmes d'huile que celui de la Campanie, quelque féconde qu'elle soit en pampres, n'en recueille de vin. Mais il est temps de nous diriger vers *Brindisi* (Pl. 80), autrefois *Brundusium*, avant d'aller plus loin; car cette ville, qui jadis eut tant de retentissement dans le monde romain, est empreinte de ses plus puissans souvenirs. De là, continuant notre pèlerinage jusqu'à la grande Grèce, nous atteindrons le terme de notre excursion.

Au bout d'une route, tantôt riante parce qu'elle est fleurie, et tantôt importune parce qu'elle est poudreuse, apparaît Brindes, où Rome tout entière se transporta, pour de là se ruer avec ses légions, Pompée, César, et son sénat divisé, dans les plaines de Pharsale, d'où elle ne surgit que pour subir le joug du plus dangereux de ses citoyens. Il en est des villes comme des individus, et souvent leur seul aspect suffit pour exprimer aux yeux du voyageur intelligent les vicissitudes qu'elles éprouvèrent. Triste, et n'offrant que des ruines, de ce nombre est celle où nous entrons, fameuse à la fois par ses

gloires et ses misères. Une colonne colossale est d'abord ce qu'on y aperçoit, puis des maisons d'où s'élancent des touffes de palmiers au feuillage toujours vert; des dômes, des clochers, se groupent à ce tableau architectural, et suffisent pour le rendre imposant et grandiose. Brentus, fils d'Hercule, fut, dit-on, le fondateur de Brindes, où deux collines, séparées par une étroite vallée, s'élevaient pour en rendre l'intérieur aussi pittoresque qu'il était vaste. Deux temples, l'un dédié à Apollon et l'autre à Diane sa sœur, y brillaient à l'envi, et c'est dans la place qu'occupait ce dernier que s'élève de nos jours la cathédrale bâtie au douzième siècle par Roger, d'abord duc, et ensuite roi de Sicile. Indépendamment de la colonne, haute de soixante-trois pieds, de laquelle nous venons de parler, deux autres, du fût le plus élégant et du marbre le plus pur, brillent à l'entrée du port, jadis rempli des trirêmes romaines. Virgile y mourut, Agrippine y rapporta les cendres de Germanicus, et Cicéron qui y promena sa cruelle incertitude, alors qu'il attendait les sanglans résultats de Pharsale, apparaissent successivement dans ces murs, où l'on croit encore les voir errer.

Au sortir de Brindes, fouler le sol de l'antique Japigie, à laquelle un fils de Dédale donna son nom, est l'espace qui nous reste à franchir avant de quitter la Pouille. Lieux célèbres qui réveillent, comme on voit, les plus grands et les plus touchans souvenirs, Virgile les chante au troisième livre de son Épopée, et *Lictius Idomeneus*, un des héros vainqueurs de Troie, fonda, dit-on, la cité dans laquelle nous entrons, après un trajet aussi rapide qu'il a été riant.

Plus splendide encore que ne le sont Barletta, Trani et Bari même, et p
entre les mers Adriatique et Ioni
Lecce possède, indépendamment d
territoire, aussi fertile qu'il est v
des rues larges, aérées, bien p
et, entre autres monumens, un
appartenant à un ancien cou
dominicains que l'on s'em
voir, tant l'effet en est [illegible]
l'aspect grandiose! Une place p
s'y fait aussi remarquer par
du despotique Philippe II, [illegible]
vaste marché, dont nous do
tableau à la 81e. de nos planch
live, l'orange, le safran, la
tabac, croissent en abond
cette ville, et elle doit les [illegible]
solides qu'élégamment con
elle s'enorgueillit, au tuf, q
son nom, pierre aussi dure qu
abondante. Ce fut dans cette vil
descendit Auguste, alors Octav
qu'il accourut d'Apolonie à la n
de l'assassinat de César, qui lui
le monde pour héritage; *Godefr*
des douze fils du sire de Hautev
fit bâtir la cathédrale au douziè
cle. Tancrède, un de ses desce
y naquit, et Frédéric II, prince
célèbre que malheureux, y fut
et la gouverna long-temps. No
sortirons point de Lecce sans p
nos lecteurs, qu'éloignée de la
une distance considérable, elle
point l'antique Salente qui es
selon toutes les probabilités, au
appelé *Soletta*, près des ruines
druntum et de Monopoli. Mai
temps de nous rendre à Otrant
qui, non moins illustre que c
nous sommes, nous invite à
siter.

Au fond de la plus belle des
sules, lieu vulgairement appelé
lon de la Botte, c'est là que
Otrante, tellement [illegible] de l'



Lecce.





Taranto.



Audot édit.

Otranto.

seulement on en voit le rivage,
: Pyrrhus y voulut faire con-
n pont qui aurait joint la Grè-
alie : nous y entrons au jour
, et n'avons qu'à nous féli-
la plus flatteuse et douce des

peu de villes qui soit plus il-
u'est Otrante, appelée jadis du
:c d'*Hydrus* ou *Hydruntum*, à
es sources qui surgissent lim-
ur son territoire. L'illustre se-
de Théodoric, Cassiodore, lui
ncore celui de *Tyr des Italiens*,
de l'innombrable quantité de
que nourrit la mer qui baigne
railles, et l'on sait que ce co-
: teint les étoffes du pourpre
vif. Onze stades suffisaient à
lans ces temps à faire le cir-
l'enceinte d'Otrante, que pro-
nt cent tours dont on voit en-
restes dans notre 82e. planche.
ombée depuis ce temps du faîte
oire, le moyen-âge sonne le glas
: de sa mort, et Mahomet II,
e craignirent pas de soulever
elle et Venise et Florence, ja-
de sa fortune, après l'avoir fait
r par Géduc, un de ses ba-
l'ensevelit sous ses ruines, et
ce temps Otrante n'eut pour se
er de sa chute que les richesses
de son territoire, un des plus
de l'Italie. La vigne s'y marie
plier, le caroubier au palmier gi-
que, et l'on y voit briller ensem-
t la végétation de l'Europe et
e l'Asie ; mais la Grèce, sa voisi-
restaure, Athènes se reconstruit,
jours de prospérité reviendront
ître. Toutefois n'oublions pas,
de quitter cette ville, un trait
urage de l'un de ses défenseurs,
de figurer à côté de celui des
s et de Régulus.

Marco était le nom d[illegible]
il commandait dans la [illegible] é
Géduc en faisait, au nom de [illegible]
met, le siége. Déjà une grêle d[illegible]
menses boulets de pierre avait presque écrasé Otrante, et tout annonçait qu'elle allait succomber, quand Géduc en fait demander les clefs au gouverneur par un parlementaire ; mais celui-ci, au lieu de les donner, les jeta dans la mer et dit au député d'aller porter cette [nou]velle à son maître.

Mais, après Otrante, *Tarente*, dont les rivages sont les plus suaves de tous ceux de ces belles contrées, nous invite à l'aller visiter, gisante qu'elle est aussi dans la poussière : nous nous rendons aux vœux de l'illustre veuve, et, passant successivement devant *Mandurium*, l'une des métropoles de l'antique Messapie, et Monopoli, riante ville moderne, nous entrons dans ses murs aussi humbles de nos jours qu'ils étaient jadis superbes.

Reine de l'Italie, avant que Rome surgît, pour l'opprimer et en agrandir la gloire, Tarente était majestueusement assise aux bords de son golfe, qui le dispute d'étendue et de beauté avec celui de Naples. *Tara*, fils de Neptune, en fut le fondateur, et *Phalante*, jeune héros, envoyé de Sparte, vint en accroître la puissance en y versant le trop plein de la population de sa patrie ; depuis ce temps jusqu'aux jours où Rome devint à son tour florissante, la fortune ne cessa d'ajouter à la gloire comme au bonheur de Tarente. Des temples, des palais, des forums et des théâtres s'élevaient de toutes parts dans son enceinte, et métropole de la confédération des républiques de la grande Grèce, Architas, à la fois poëte, orateur, géomètre, philosophe et grand capitaine, non-seulement la gouvernait, mais quand Platon vint le visi-

ter, il conduisait à la victoire les essaims de fantassins et de cavaliers qu'elle nourrissait dans ses murs. Bientôt Rome devint jalouse de tant de grandeur et de tant de gloire, et déjà toute puissante, il fallut, pour la combattre, appeler d'abord Alexandre Molosses, roi d'Épire, et ensuite l'habile et intrépide Pyrrhus, l'un de ses successeurs. Le compagnon de Cinéas fut vaincu par Fabricius; Annibal lui succéda dans sa haine comme dans sa fortune, et Fabius Maximus vengea Rome en étouffant sa rivale. Il l'assiégea et l'arracha aux mains du héros carthaginois, et Tarente vit non-seulement traîner en esclavage trente mille de ses citoyens, mais les monumens de ses arts allèrent, tels que ceux de Corinthe, embellir la ville éternelle; la statue colossale d'or, ouvrage de l'immortel Lisippe, fut de ce nombre, et elle cessa d'appeler l'univers civilisé dans la grande Grèce. En vain les barbares vinrent plus tard venger Tarente en se ruant sur Rome, que telle qu'une victime ils immolèrent; Tottila l'enlève aux Grecs de Constantinople, et Narses à Tottila, sans la rendre plus heureuse, et pour combler ses infortunes dans le moyen-âge, comme Rome les avait comblées dans l'ancien, le roi sanguinaire, qui causa par sa tyrannie les vêpres sanglantes de Sicile, fit peser sur elle son sceptre de fer, sans que rien la soulage de ses disgrâces!

Mais que dis-je! le Galèse, aux bords duquel Virgile composa plus d'une de ses Bucoliques, et ses coteaux où croissent encore des pampres rivaux de ceux de Falernes, chantés par Horace, lui restent avec son ciel suave, l'air balsamique que sa végétation exhale, et les innombrables essaims de poissons, tous exquis que lui fournissent tant sa grande que sa petite mer, et nul n'est malheureux avec trésors.

Nous ne quitterons pas sans rappeler ce qu'en dit l'a Lalagé :

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet; ubi non Hymette
Mella decedunt, viridique certat
Bacca Venafro.

Ver ubi longum, tepidaque præb
Jupiter brumas; amicus Aulon,
Fertile Baccho, minimum falerni
Invidet uvis.

Ille te mecum locus, et beatæ
Postulant arces: ibi tu calentem
Debita sparges lacryma favillam
Vatis amici.

Ce petit espace de terre m'est plus que tout autre pays; le mont Hymett duit pas de meilleur miel, ni Venafr plus délicates; le printemps y est pres tinuel, et le père des saisons y tempère pendant les hivers; aussi les vins qu'o dans les environs et sur le coteau d'A favorisé de Bacchus, ne le cèdent-ils en vins de Falerne.

Après une navigation de vingt milles d'étendue, faite sur le v tranquille golfe de cette ville, descendez à l'embouchure du Ca qui est l'ancien *Metapontus*, l touchez au sol qui dispute avec S Philiunte et Tyr, l'honneur donné le jour à Pythagore, e vous investissez de la magie de puissans souvenirs.

Antoine et Auguste, se dispu monde, vous apparaissent da lieux. L'infortunée et tendre C parvint à les y réunir afin de concilier. Antoine sauta dans quif qui était au bord du fleu tandis qu'il le traversait, A vint à sa rencontre dans un aut teau. Les deux armées des mai la terre, rangées en bataille sur les opposés du Casiento, les suivi Tarente, où A rendre pour

nt, d'un plan pour affermir et
ıpire romain, devenu leur hé-

onte brillait jadis aux bords du
ıi lui a donné son nom; mais
:rouve d'elle maintenant que
ıcolonnes d'ordre dorique, bien
ıites pour fixer l'attention du
r, que pour rappeler les souve-
hilosophe qui, de tous ceux de
té, eut le caractère le plus élevé,
sa la doctrine la plus sublime.
:ur et réformateur de la grande
'est à lui comme à ses disciples
lut une illustration dont le
:tentit encore, et des prospé-
i, sans l'ambition romaine,
éclipsé l'éclat dont Sparte
ıes jouirent pendant une lon-
e de siècles. Admirateur des
ırs de l'univers, le sage ap-
lieu le grand *architecte des*
t ses découvertes dans la phy-
es mathématiques, jointes à
tion de sociétés secrètes dans
:s les adeptes se formaient aux
ımme aux vertus, ne furent
ıartie de ses grands et immor-
raux. Pythagore reprochait à
ses dieux aux passions et aux
s humaines, et ceux de la théogo-
siode étaient également le juste
ses mépris; il n'y a qu'un Dieu,
, et la pluralité de ceux chantés
grands poëtes est un outrage à
ainsi qu'à ce Dieu lui-même:
que Pythagore était biblique
ıvoir, ou peut-être avait appris
'rient, où il avait voyagé, la
ie de Moïse. Son *demi-urgos*
hova des Hébreux. Il fonda à
, où nous allons nous transpor-
de ses écoles les plus suivies et
célèbres; un temple hexastyle
pieds de long sur cinquante
, y brillait adossé à un bâtiment immense, et c'est dans ce dernier que, sur des gradins, assis, une foule de jeunes initiés étudaient, et les jours et les nuits, les lois de l'univers et celles des sciences. Mais il est temps de nous rendre à Héraclée, qui dispute à Métaponte sa gloire et sa célébrité.

Située entre l'*Acris* et le *Syris*, fleuves qui baignaient ses antiques murailles, *Héraclée*, dont comme Métaponte il ne reste que la poussière, fut la patrie de Zeuxis, qui y peignit son tableau de Vénus, et l'y présenta à toute la Grèce assemblée; Héraclée est, comme on voit, une ville aux doux et touchans souvenirs; *Pandosia*, actuellement Anglone, était peu éloignée de ses murs, et, privés que nous sommes d'en contempler les restes, nous jouissons du moins d'en voir le site enchanteur, et les campagnes aussi vastes qu'elles sont riantes et fécondes! L'air y est imprégné de l'esprit des fleurs, et tout y révèle la magnificence de la nature. Le *fraxinus ornus*, ou frêne à la manne, s'y fait remarquer parmi les palmiers, les orangers et les opuntia, et les plaines de Sennaar, où ce fruit médicinal nourrit les Hébreux, ne sont pas plus fertiles.

Des débris d'aquéducs, de tombeaux et de colonnes, jonchent à vingt milles de ces lieux le sol de toutes parts: ce sont les ruines de Sybaris, à la fois glorieusement et honteusement célèbre.

Assise aux bords d'un fleuve qui portait son nom, *Sybaris*, la plus ancienne colonie des Grecs dans l'Italie, comptait vingt-cinq cités dans le territoire de sa république, commandait à quatre peuples différens, et entretenait une armée de trois cent mille hommes; mais ce qui reste de sa puissance, perdue par le luxe, la mollesse, la corruption, n'est qu'un étroit espace d'historique poussière que nous franchissons pour nous transporter dans

celui qui renferme les ruines de *Crotone*, sa rivale et son implacable ennemie. Nous y arrivons le jour suivant et ne trouvons également dans l'illustre patrie de l'athlète Milon que décombres et que poudre. En vain cherchons-nous encore dans ces belles contrées les traces de *Thurium*, colonie des Athéniens, qui mit à profit la belle situation dans laquelle était Crotone, et fut la patrie de Charondas ; nous ne trouvons les cendres de l'une ni celles de l'autre, et la mémoire seule de ce grand législateur, qui se tua pour avoir, quoique involontairement, violé ses propres lois, survit aux lieux qui le virent naître (1). Hérodote vint dans Thurium lire aux Grecs assemblés la grande histoire, fruit de son expérience et de ses voyages, et cette colonie fut appelée aux mêmes honneurs dont jouit Olympie.

C'est à huit milles seulement de Crotone qu'apparaît encore de nos jours le *cap Colonne;* nous ne saurions nous éloigner de l'une sans parler de l'autre : car ce cap n'a pas moins d'illustration que la cité.

Formé d'un carré long de près de cent soixante-quatre pieds de large sur cent quinze de profondeur, le temple de *Junon Lacinienne*, d'ordre dorique comme ceux de *Pæstum*, fut bâti sur ce promontoire. Dominant la mer et la terre, il planait pour ainsi dire sur les deux élémens à la fois ; et quoique détruit par le temps, bien

(1) Charondas avait défendu, sous peine de mort, de se présenter armé aux assemblées du peuple. Obligé de sortir de Thurium pour poursuivre des brigands qui dévastaient son territoire, il y entra et se présenta à l'assemblée, sans se rappeler qu'il n'avait pas encore déposé son épée lorsqu'un des citoyens lui dit : Tu violes toi-même la loi que tu nous as donnée : je la confirme, répondit-il en tirant son épée, et il se tua dans le même instant.

moins que par les hommes,
moire est vivante encore dans
tes des arts. Les guerriers, s
volent à la conquête ou à la
des empires, n'en ménagent
jours les monumens ; et celui
le coup le plus fatal à l'un
grands sanctuaires de Junon,
nibal. Les Grecs, qui faisaie
de son armée, lorsqu'il dut a
ner l'Italie pour retourner f
Afrique, ne l'y voulurent pas
et, se retirant dans ce temple,
assiégea, les vainquit, et sa ve
s'étendit jusque sur un mon
l'objet à la fois de la vénérat
peuples et de l'admiration des

Voici *Catanzaro*, bâtie au
siècle, sous le règne de Nic
Phocas, qui régnait à Bizance;
lace, que Virgile qualifie de l'é
de *Navifragum*, en est peu é
et tout nous annonce *Gérace*, s
quelle gît l'antique *Locres*, pa
Zaleucus, et l'une des quatre r
ques, gloire jadis de la grande

Colonie des Locriens hellène
cres ne tarda pas, fille heureuse
perbe, d'éclipser sa mère par un
non interrompue de longues pr
tés ; mais elle reçut Denys le
tyran de Syracuse, dans ses mur
qu'il se sauva de cette ville, et fu
par lui de la plus noire ingrat
car il la ravagea sans pitié ; l
mains et le temps firent le res
Locres subit, comme ses voisin
sort souvent attaché à ce qui est
sur la terre ; elle périt en laissan
lement une faible empreinte
traces ; mais fière d'avoir donné l
à Zaleucus. Jusqu'à ce législate
peines, loin d'être proportionné
délits envers les
tierement livr
ge, et tou'

iner : il le fit; et Thémis, génie, retint ou appesantit d'équité son glaive sur les oupables. Zaleucus fit plus, noins judicieux en matière n matière criminelle, il fonda aux arbitraux, qui, garans des familles, en devaient ous les débats sans avoir be-courir à d'autres qu'à elles-our assurer le repos et le es foyers domestiques : enfin, es considérations du procès t civil au grand procès po-s'efforça de fonder, ainsi tait dans Athènes, l'égalité citoyens. Que dire de plus et de plus grand sur ce ver-véritable philosophe? Dans le lois, il détermina d'une récise les peines et les châ-: qui n'avait pas encore été isprudence chez les Grecs.

: Gérace à Rheggio, trente isent pour que nous attei-te cité, une des plus belles is infortunées de la grande isy arrivons, et bientôt va se iotre pèlerinage dans le plus plus célèbre pays de la Pé-alique. Située à l'extrémité iins (*Finis Apennini*) Rheg-fondèrent probablement les is, fut renversée de fond en ès l'an 600 de la fondation Denis de Syracuse l'assiégea et dans l'ancien comme dans âge, elle n'a pas cessé d'être tant aux fureurs de l'Etna s du Vésuve, entre lesquels acée pour son malheur. Tot-trop fameux corsaire Barbe-accagèrent l'un après l'autre, beauté de son ciel, la fertilité ritoire, elle serait encore la eureuse des villes, le trem-blement de terre de 1784 ne l'ayant pas moins ruinée que Messine.

Prêts à quitter la grande Grèce aux antiques et doctes souvenirs, tout nous impose le devoir de parler de choses plus récentes, en approchant d'une ville qui acquit en 1814 une san-glante célébrité : cette ville est le Pizzo.

Assise aux bords de la Méditéranée que nous longeons depuis que nous avons laissé le détroit au delà duquel est la Sicile, Pizzo, remplie de pêcheurs et de matelots, compte à ce titre dans le commerce du cabotage qui se fait sur cette mer que Napoléon appelait un lac de France, et révéla dans ses habi-tans, lors de l'événement que nous al-lons raconter, ce caractère calabrais éminemment empreint d'ardeur et de violence.

Monarque fugitif, et plein de l'amer regret d'avoir perdu le trône qu'il te-nait de Napoléon et des victoires de l'empire, Murat, imitant en cela son beau-frère lui-même, qui s'était res-saisi du sien, résolut, avec un très-petit nombre d'hommes pris, tant aux environs de Toulon qu'en Corse, où il s'était caché depuis sa fuite de Naples, de descendre de nouveau dans ce royaume, dans le même but que l'em-pereur était descendu en France, et apparut tout à coup vers la fin d'octo-bre 1815 sur la plage du Pizzo. Vive le *roi Joachim !* se mit à crier son escorte, à plusieurs reprises; mais, soit que les habitans fussent ou non prévenus, loin de trouver aucune sym-pathie en sa faveur, Murat les vit s'ar-mer, courir sur le rivage, et faire feu sur les deux bâtimens, qui seuls com-posaient sa flottille de débarquement, lesquels prirent aussitôt le large et s'enfuirent. Murat, intrépide quoique troublé par un tel accueil, s'efforce, au

travers des balles, de mettre à flot un bateau de pêcheur qu'il voit sur la grève, afin de rejoindre ses compagnons infidèles ou timides; vains efforts! il est entouré par une foule furieuse et, malgré l'habit de général français dont il est vêtu, les ordres de plusieurs souverains qu'il porte sur sa poitrine, et le panache éclatant qui flotte sur son chapeau bordé d'une large broderie, il est traîné dans la forteresse où il parvient, ses vêtemens en lambeaux, et n'ayant plus même les touffus favoris qui encadraient sa martiale figure! Des proclamations imprimées, dans lesquelles il traitait d'usurpateur le monarque restauré de Naples, et se disait le roi légitime de ce royaume, furent, dit-on, trouvées sur lui, et ces documens, joints à sa présence hostile, étaient sans doute suffisans pour le faire juger et condamner. Il le fut en effet, et les ministres de Ferdinand, en apprenant à la fois sa tentative et sa capture, le firent traduire à une commission militaire, dont les juges avaient presque tous reçu leurs grades de l'accusé qui paraissait devant eux; l'identité fut aisément reconnue, et tandis que Murat, aussi confiant dans sa fortune qu'il avait peu de motifs de l'être, s'attendait à une fin moins malheureuse, il apprit qu'il était condamné à mourir. Conduit dans la cour du château, et placé entre deux rangs de soldats, la fermeté d'un homme qui, comme lui, s'était trouvé dans une foule de batailles, ne se démentit point; et, après avoir donné quelques larmes à sa femme et ses enfans, il subit la mort sans souffrir qu'on lui en dérobât l'appareil; car ce fut lui qui dit aux soldats, en la leur montrant, de frapper à la place où battait son cœur.

Celui qui n'a pas vu le royaume de Naples depuis que les révolu
litiques, à l'instar de ses vo
ont pour ainsi dire secoué, l
sol, aurait peine à le reconnaît
même au fond de la Péninsule
développé, agrandi l'activit
habitans et leur industrie.
de la Calabre citérieure où n
au sortir du Pizzo, *Cosenza*
preuve, et, comme tant d'au
laisse apercevoir de plus en
traces riantes, du travail et
vilisation. Dotée d'une préf
de toutes les administration
rattachent, cette ville est, com
pitale des Abruzzes, pleine d
ment et de vie, tandis qu'a
désolée par le brigandage, el
souvent l'asile, et la propri
commerce n'y jouissaient de
ils ont tant besoin, la sécuri
bonne police. La soie, les vin
sieurs sortes, et elle en comp
cellens, des huiles abondante
qu'elles sont bonnes lorsqu'el
convenablement clarifiées, et
le fruit médicinal du frêne à l
telles sont les richesses du t
d'une cité qui joint à ces a
celui de rappeler au voyag
d'un grand et poétique souven
citerons le plus imposant de t

Vainqueur et destructeur de
et de Rome, Alaric, jaloux de
durer à la Sicile le même sort
dépouiller comme il avait
lé le Parthénon et le Panthé
gea l'innombrable armée d
avec laquelle il avait assiégé
ville éternelle sur une île
comme on sait, des riches
de la nature, et tra
il atteignit sans
timide, ne so
sage, loin d
tile, qua

nté du ciel qui prenait en erre, le barbare fut frappé de l qu'Attila, il succomba sous s d'une apoplexie, fruit des ses violences et de son peu de on dans les plaisirs. Qu'on a stupeur de son armée à l'as- corps inanimé de son chef, qui était plein de force et de vie! rêta morne et désolée, et s'ap- ui faire des obsèques dignes de

torrens qui, dans la saison des leviennent des fleuves, coulent de la capitale de la Calabre et : leurs flots errans et rapides; ront facilement les restes du héros, et l'armée résout aussi- es y ensevelir. Des myriades es en détournèrent le cours; l le lit du fleuve fut mis à sec, posèrent respectueusement le vêtu du roi, mêlé aux plus épouilles; mais à peine placé, t sont rendues à leur cours, lérobent à jamais aux regards mes des restes aussi chers qu'ils grettés : telles furent les funé- l'Alaric.

mus que nous sommes au fond alabre, il nous reste à parler nalheurs, après avoir entretenu teurs de sa terre féconde et de u ciel, et la narration de ce que nblemens de terre lui ont fait épouvante et de calamités, est te que nous devons acquitter, l'elle soit aussi difficile à rem- e douloureuse! Nous n'avons , pour cela, devoir exhumer iité, et remontant seulement au qui a précédé celui dans lequel ommes, le récit que le célèbre ircher, auteur du *Monde sou-* et de plusieurs autres ouvrages, tremblement de 1663, et celui N.

que M. de Gourbillon, auteur d cent voyage en Sicile, fait l'é vantable désastre qui renversa en 1 non-seulement les Calabres, mais la Sicile, suffisent pour faire voir combien les peuples, placés dans de beaux climats, et dotés de tous les dons de la nature et du génie, payent cher ces bienfaits, précieux sans doute, mais souvent aussi dangereux qu'ils sont rares!

Récit de Kircher.

« Le 27 mars 1638, au point du jour, nous quittâmes la côte de la Sicile : la mer était extraordinairement agitée et roulait en tourbillons horribles, surtout près des rochers de *Scylla*, fameux par tant de naufrages. Nous fûmes saisis d'effroi; et les plus hardis de nos matelots ne l'étaient pas moins que nous. Lorsque nous fûmes arrivés entre *Lipari* et le cap *Vaticano*, j'observai avec beaucoup d'attention l'aspect de l'Etna et du *Stromboli*. Ils vomissaient d'énormes masses de fumée, qui, bientôt s'étendant sur l'horizon du côté du midi, dérobèrent à nos yeux non-seulement, les îles de *Lipari*, mais toute la Sicile. L'horreur de cet aspect était encore augmentée par des craquemens souterrains, accompagnés d'une forte odeur de soufre. Ce bruit effrayant semblait pronostiquer la catastrophe qui se préparait pour Naples et la Sicile. Saisis d'épouvante, nous gouvernâmes droit au cap *Vaticano*, et passâmes près de *Stromboli* sans pouvoir la distinguer, parce qu'elle était enveloppée de nuages impénétrables; mais nos oreilles furent frappées par de fortes explosions, et notre respiration fut coupée par l'odeur du soufre. Quoique l'air fût parfaitement serein e tranquille, la mer était violemment agitée et bouillonnait : elle paraissait entièrement différente de son état naturel. Si l'on veut se faire une juste idée de ce bouillonnement de la mer, il faut se représenter l'effet d'une forte ondée de pluie sur un étang, et les bulles qu'elle y forme. A mesure que nous approchions du cap, ces symptômes effrayans augmentaient et me causaient un

ılier. J'eus une sorte de
« ι malheur qui allait arri-
ıs c ppréhension je fis entendre
avec force à mes compagnons que nous étions incessamment menacés d'une violente secousse de tremblement de terre, et qu'il me semblait prudent de ne pas s'approcher du cap pour n'être pas ensevelis sous les débris des rochers que je prévoyais devoir se détacher du continent, et être précipités dans la mer. L'événement justifia mon pressentiment : car environ deux heures après, ainsi que nous l'apprîmes depuis, un énorme fragment de ce promontoire se sépara de la terre et s'écroula dans les flots avec toutes les maisons qui étaient bâties dessus. Nous poursuivîmes toujours notre route, et nous arrivâmes en bonne santé à *Tropea*, n'imaginant pas que les dangers auxquels nous venions d'échapper sur la mer n'étaient rien en comparaison de ceux qui nous attendaient à terre. Nous fûmes trompés par l'aspect calme de l'atmosphère. J'avais à peine passé la porte du collége, lorsqu'un bruit souterrain épouvantable, qui ressemblait à celui de plusieurs voitures roulant très-vite, fut suivi d'une secousse si terrible, que le collége, la ville, et le rocher même sur lequel elle est bâtie, se balancèrent fortement. La terre se souleva tellement, que, ne pouvant me soutenir debout, je tombai. Aussitôt que je pus me relever, je courus gagner mon bateau et je mis au large. Le lendemain nous fûmes à *la Rochetta*, quoique la mer fût très-grosse; mais lorsque nous descendîmes, les secousses recommencèrent avec une nouvelle furie, et nous obligèrent de remettre en mer. Nous continuâmes toujours notre voyage pour chercher quelque lieu de sûreté. A peine avions-nous quitté ce village, qu'il fut bouleversé de fond en comble, et tous les habitans ensevelis sous les ruines. Nous descendîmes encore au delà de *Pizzo;* mais alors notre situation fut pire que jamais. D'un côté la mer roulait aussi grosse que des montagnes, de l'autre on ne voyait et on n'entendait que la destruction des villes et villages. Je jetai alors un coup d'œil inquiet vers *Stromboli*, et je vis que le volcan brûlait avec une vio
extraordinaire, une nappe continuel
feu le couvrait tout entier : on ne p
rien voir de plus horrible. Ensuite un
sourd, semblable à celui du tonnerr
l'éloignement, se propageait par le
trailles de la terre, en se renforçant
nuellement jusque sous nos pieds.
ses ébranlemens étaient terribles au d
toute imagination; de sorte que chac
nous, ne pouvant plus se soutenir, s'
chait aux branches des arbres.

» Lorsqu'enfin cette affreuse conv
cessa, et que nous pûmes nous rele
la tombe pour regarder encore une
lumière des cieux, nous jetâmes les
vers la ville de *Sainte-Euphémie* où
voulions nous rendre : mais nous ne
à sa place qu'un sombre nuage; et
sure qu'il se dissipait, nous distinguâm
lieu de maisons et d'églises, un lac
Quoique presque hors de nous par l'
nement que cela nous causait, nous
châmes avec empressement quelqu'u
pût nous donner des détails sur ce te
événement, et, après bien des recher
nous ne trouvâmes qu'un jeune h
assis sur le rivage et accablé de fra
Nous le questionnâmes sur le sort de *S*
Euphémie : mais nous ne pûmes en
aucune réponse; car la crainte, la do
et le désespoir lui avaient ôté la par
glacé l'âme. Ni caresses, ni promesse
furent capables de lui arracher un
Anéanti par la douleur, il rejeta ave
goût les vivres que nous lui présent
et il n'eut que le courage de nous mo
du doigt la place où avait été située *S*
Euphémie. Inaccessible à la consola
les yeux baissés, et avec l'air d'un h
pétrifié par la douleur, il nous quit
s'enfonça dans le bois voisin. Nous
nuâmes notre route par plusieurs en
qui n'offraient qu'un vaste spectacle
solation, et ne trouvâmes, pendant
pace de deux cents milles, que des
ruinées, et des habitans errans au
de la campagne, ou privés de sent
par la crainte et l'effroi. »

cit de M. de Gourbillon.

évrier 1783 (1), au sud-ouest du Saint-Lucide, étaient situés le lac agne de Saint-Jean ; le 5, le lac agne disparurent ; une plaine maprit leur place ; et le premier fut s à l'ouest, entre la rivière Cale site qu'il avait précédemment n second lac fut formé le même e la rivière d'Acqua-Bianca et le ieur de la rivière Acqua-di-Pesce terrain qui aboutit à la rivière qui longe celle de Torbido, fut rempli de marais et de petits

le église de la Trinité, à Mileto, plus anciennes villes des deux Cagouffra tout à coup, le 5 février, à ne plus laisser apercevoir que de la flèche du clocher. Un fait encore, c'est que tout ce vaste fonça dans la terre sans qu'au parties parussent avoir souffert déplacement.

fonds abîmes s'ouvrirent sur toute de la route tracée sur le mont *che*) ; route qui conduit au vilcrâne.

e Agace, supérieur d'un couvent, dans ce dernier village, était oute au moment d'une des fortes La terre vacillante s'ouvrit bien ; les crevasses s'entr'ouvraient et ient progressivement, avec un e rapidité remarquables. L'infore, cédant à une terreur fort nas doute, se livre machinalement bientôt l'avide terre le retient par un pied, qu'elle engloutit et qu'elle enferme. La douleur qu'il éprouve, l'épouvante qui le saisit, le tableau affreux qui l'entoure, l'ont à peine privé de l'usage de ses sens, qu'une secousse violente le rappelle à lui-même ; l'abîme qui le retient s'ouvre, et la cause de son infortune devient celle de sa délivrance.

» Trois habitans de Soriane, Vincent Greco, Paul Felia, et Michel Roviti, parcourent les environs de cette ville, pour visiter le site où onze autres personnes ont été misérablement englouties la veille : ce lieu était situé au bord de la rivière Charybde. Surpris eux-mêmes par le tremblement de terre, les deux premiers parviennent à s'échapper ; Roviti seul est moins heureux que les autres ; il tombe la face contre terre, et la terre s'affaisse sous lui ; tantôt elle l'attire dans son sein, et tantôt le vomit au dehors. A demi submergé dans les eaux fangeuses d'un terrain devenu tout à coup aquatique, le malheureux est long-temps ballotté par les flots terraqués, qui enfin le jettent à une grande distance, horriblement meurtri, mais encore existant. Le fusil qu'il portait fut retrouvé, huit jours ensuite, au bord du nouveau lit que la Carybde s'était formé.

» Dans une maison de la même ville, qui, comme toutes les autres, avait été détruite de fond en comble, un bouge, contenant deux porcs, résista seul à la ruine commune. Trente-deux jours après le tremblement de terre, leur retraite fut découverte au milieu des décombres ; et, au grand étonnement des ouvriers, les deux animaux apparurent sur le seuil protecteur. Pendant ces trente-deux jours, ils n'avaient pris aucun aliment quelconque ; et l'air, indispensable même à leur existence, n'avait pu passer jusqu'à eux, qu'au travers de quelques fissures imperceptibles. Ces animaux étaient vacillans sur leurs jambes, et d'une maigreur remarquable. Ils refusèrent d'abord toute espèce de nourriture, et se jetèrent si avidement sur l'eau qui leur fut présentée, qu'on eût dit qu'ils craignaient d'en être encore privés. Quarante jours après, ils étaient aussi gras que de coutume : on les tua tous deux. Il

étails sur le tremblement de terre alabres sont tirés en partie du rapfait au gouvernement par la comituée à cet effet, et des renseigneont été donnés par les acteurs mêmes oculaires de cette grande tragédie. (*Note de M. de Gourbillon.*)

ncerne Messine et ses désastres sera s la description de la Sicile, qui va du royaume de Naples. (*Note de l'Éditeur.*)

s d'elle un enfant de trois ans ; tait alors le sien.

emps après, c'est-à-dire quand ation et la ruine générale permiouiller parmi les décombres, les e ces deux femmes furent trouvés eule et même attitude, la seule ır maternel eût pu les porter à utes deux étaient à genoux, coureurs enfans, tendrement serrés bras ; et le sein qui les protérasa tous deux, sans les séparer

atre cadavres ne furent déterrés nars suivant, trente-quatre jours nement funeste ; ceux des deux ent couverts de taches livides ; eux enfans étaient de véritables

m de ces deux femmes eût mérir de dessous les ruines de Polisrage d'où je tire cette anecdote aucune espèce de mention ; et, oins que j'aie pris moi-même, je rvenir à réparer cette omission e, d'un fait non-seulement ho1 pays, mais à l'humanité même. ieureuse que ces deux mères, une ime fut retirée, au bout de sept dessous les ruines de sa maison. va évanouie et presque mourante. jour la frappa péniblement ; elle oord toute espèce de nourriture, pirait qu'après l'eau. Interrogée 'elle avait éprouvé, elle dit que olusieurs jours la soif avait été nent le plus cruel ; ensuite elle bée dans un état de stupeur et ilité totale ; état qui ne lui permit rappeler ce qu'elle avait éprouvé, senti.

lélivrance plus extraordinaire encelle d'un chat retrouvé, après jours, sous les ruines de la maison Michelange Pillogallo. Le pauvre trouva étendu sur le sol, dans un attement et de calme ; ainsi que ons, dont j'ai parlé plus haut, il ie maigreur extrême, vacillant sur , timide, craintif, et entièrement privé de sa vivacité habituelle. On r...rqua en lui le même dégoût d'aliment, et la même propension vers toute espèce de breuvage. Il reprit peu à peu ses forces ; et, dès qu'il eut pu reconnaître la voix de son maître, il miaula faiblement à ses pieds, comme pour exprimer le plaisir qu'il avait de le revoir. Cet animal lui devint cher ; ses caresses et son attachement lui firent oublier un moment la perte de sa fortune. Quant à la ville de Polistène, elle est reconstruite en partie.

» La petite ville de Cinq-Fronts (*Cinque-Fronti*), ainsi nommée des cinq tours qui s'élevaient en dehors de ses murs, fut également détruite en entier : églises, maisons, places, rues, hommes, animaux, tout périt, tout disparut, tout fut subitement plongé à plusieurs pieds sous terre.

» Le même sort frappa le village voisin de Griffoni, et une multitude d'autres. Cependant cet horrible tableau n'est que le précurseur de tableaux plus affreux encore.

» L'ancienne Tauranium, aujourd'hui Terra-Nova, réunit sur elle seule tous les désastres communs.

» Le 5 février, à midi, le ciel se couvrit tout à coup de nuages épais et obscurs, qui planaient lentement sur la ville, et qu'un fort vent de nord-ouest eut bientôt dissipés ; les oiseaux parurent voler çà et là, comme égarés dans leur route ; les animaux domestiques furent saisis d'une agitation remarquable ; les uns prenaient la fuite, les autres demeuraient immobiles à leur place, et comme frappés d'une secrète terreur ; le cheval hennissait, et, tremblant sur ses jambes, les écartait l'une de l'autre, pour s'empêcher de tomber ; le chien et le chat, recourbés sur eux-mêmes, se blottissaient aux pieds de leur maître. Tant de tristes présages, tant de signes extraordinaires auraient dû éveiller le soupçon et la crainte dans l'âme des malheureux habitans, et les porter à prendre la fuite ! une destinée fatale en ordonna autrement : chacun resta chez soi, sans éviter ni prévoir le danger. En un clin d'œil, la terre, encore tranquille, vacilla fortement sur ses bases ; un sourd et long murmure parut sortir de ses

entrailles; triste et court précurseur de la ruine et de la mort, ce murmure devient bientôt un bruit horrible. Trois fois la ville est soulevée fort au-dessus du niveau naturel; trois fois elle est portée à plusieurs pieds au-dessous; et Tauranium n'est plus.

» Quelques-uns des quartiers de la ville furent subitement arrachés à leur situation naturelle : soulevés avec le sol qui leur servait de base, les uns furent lancés jusque sur les bords du Soli et du Marro, qui baignaient les murs de la ville; ceux-là à trois cents pas, ceux-ci à six cents de distance; d'autres furent jetés çà et là, sur la pente de la montagne qui dominait la ville, et sur laquelle celle-ci était construite. Un bruit plus fort que celui du tonnerre, et qui, à de courts intervalles, laisse à peine entendre des gémissemens sourds et confus; des nûages épais et noirâtres s'élevant du milieu des ruines; tel est l'effet général de ce vaste chaos, où la terre et la pierre, l'eau et le feu, l'homme et la brute, sont jetés pêle-mêle ensemble.

» Un petit nombre de victimes échappèrent cependant à la mort; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette même nature, qui semblait si avide du sang de tous, sauva ceux-ci de sa propre rage, par des moyens si inouis et si forts, qu'on eût dit qu'elle prétendait prouver le peu de cas qu'elle fait de la vie et de la mort de l'homme!

» Cependant une nuit affreuse succède à un jour d'horreur. La grêle, les vents et la foudre semblaient vouloir exterminer le peu que la terre avait rejeté de son sein. Cette terre n'était pas même tranquille : en moins d'une heure de temps, trois violentes secousses la soulevèrent encore; et ces oscillations continuelles rouvrirent aux regards des victimes la tombe où elles devaient rentrer.

» La ville de Terra-Nova fut détruite par le quadruple genre de tremblement de terre, connu sous les différentes dénominations de secousses d'*oscillation*, d'*élévation*, de *dépression* et de *bondissement*. Ce dernier genre, le plus horrible comme le plus inoui de tous, consiste, non-seulement dans le changement de situation des parties consti-

t quatre voyageurs, se trouvaient
ns une salle par bas de l'auberge.
de cette salle était un lit; au pied
n *brasier*, espèce de grand vase,
ent de la braise enflammée, seule
cheminée de toute l'Italie méri-
enfin, autour de la salle, quel-
ses, une table, et différens autres
à l'usage de cette famille. L'hôte
:hé sur le lit, et profondément en-
t femme, assise devant le *brasier*,
ls appuyés sur sa base, soutenait
bras sa jeune nièce qui jouait avec
nt aux voyageurs, placés autour
e, à la gauche de la porte d'entrée,
t une partie de cartes.

étaient les diverses attitudes des
es, et la disposition même de la
sque, en moins de temps qu'il n'en
le dire, le théâtre et les acteurs
angé de place. Une secousse vio-
:he la maison du sol qui lui sert
:t la maison, l'hôte, l'hôtesse, la
s voyageurs sont jetés tout à coup
la rivière : un abîme paraît à leur

ie cet énorme amas de terres, de
e matériaux et d'hommes tombe-
tre côté de la rivière, qu'il creuse
ux fondemens, et le bâtiment
t plus qu'un mélange confus de
destruction de la salle principale
particularités remarquables. Le
e lequel le lit était placé s'écroula
tie extérieure; celui qui touchait
placée en face de ce même lit;
s-je, plia d'abord sur lui-même,
ieur de la salle, puis tomba en
même effet fut produit par les
à l'angle desquelles étaient placés
joueurs, qui déjà ne jouaient
it fut enlevé, comme par en-
t, et jeté à une plus grande dis-
a maison même.

fois établie sur son nouveau
tièrement dégagée de tous les
qui en cachaient l'effet, la
ambulante présenta à la fois une
ise et horrible. Le lit était à la
e; il s'était seulement effondré
sur lui-même. L'hôte s'était réveillé et croyait dormir encore. Sa femme, pendant cet étrange voyage qu'elle ne soupçonnait pas elle-même; sa femme, dis-je, imaginant que le *brasier* glissait seulement sous ses pieds, s'était baissée pour le retenir; et cette action avait été sans doute la seule et unique cause de sa chute sur le plancher. Mais dès qu'elle se fut relevée, dès qu'elle aperçut, par l'ouverture de la porte, des objets et des sites nouveaux, elle crut rêver elle-même, et faillit de devenir folle.

» Ici, malheureusement, finit la partie plaisante de la scène.

» Bientôt, abandonnée par sa tante, au moment même où celle-ci se baisse pour retenir le *brasier*, la jeune fille court, épouvantée, vers la porte, qui tombe et l'écrase sous sa chute. Un sort semblable atteint les quatre malheureux voyageurs, qui, sans avoir le temps de fuir ni de prévoir le danger, passent du jeu dans la tombe.

» Cent témoins oculaires de cette catastrophe inouie existent au moment où j'écris : le procès-verbal d'où est tiré ce récit, fut dressé quelques mois après sur les lieux; et appuyé des déclarations de l'hôte et de sa femme, qui vivent sans doute encore.

» Les effets inouis du tremblement de terre par bondissement ne se font pas sentir aux seuls édifices; les phénomènes qu'ils produisent à l'égard des hommes mêmes ne sont ni moins forts ni moins étonnans; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette particularité, qui, dans toute autre circonstance, est la cause immédiate de la perte des habitations et des hommes, devient parfois aussi la source du salut des unes et des autres.

» Un médecin de cette même ville, M. l'abbé Tarvèrna, habitait une maison à deux étages, située dans la rue principale, près le couvent de Sainte-Catherine. Cette maison commença par trembler; elle vacilla ensuite; puis les murs, les toits et les planchers s'élevèrent, s'abaissèrent, et enfin furent jetés hors de leur place naturelle. Le médecin, ne pouvant plus se tenir debout, veut fuir, et tombe comme évanoui sur le plancher. Au milieu du bouleversement général, il

herche en vain la force nécessaire pour bserver ce qui se passe autour de lui. Tout e dont il se rappela ensuite, c'est qu'il omba la tête la première dans l'abîme qui 'ouvrit sous lui, et y resta suspendu, la uisse prise entre deux poutres. Tout à oup, et au moment même où, couvert des décombres de sa maison en ruine, il est près l'être étouffé par la poussière qui tombe de toute part sur lui, une oscillation contraire à celle dont il est la victime écarte les deux poutres qui l'arrête, les élève à une grande hauteur, et les jette avec lui dans une large crevasse, formée par les décombres entassés devant la maison. L'infortuné médecin en fut quitte, toutefois, pour quelques violentes contusions et une terreur facile à concevoir.

» Une autre maison de cette même ville fut le théâtre d'une scène plus touchante, plus tragique encore, et qui, grâce à la même circonstance, n'eut pas une fin plus funeste.

» Don François Zâppia et toute sa famille furent comme emprisonnés dans l'angle d'une des pièces de cette maison, par suite de la chute soudaine des plafonds et des poutres. L'étroite enceinte qui protégeait encore leurs jours était entourée de manière qu'il devenait aussi impossible d'y respirer l'air nécessaire à la vie que d'en forcer les murs artificiels. La mort, et une mort aussi lente qu'affreuse, fut donc pendant long-temps l'unique espoir de cette famille infortunée; déjà même chacun d'eux l'attendait avec impatience, comme le seul remède à ses maux. L'événement le plus heureux, comme le plus inespéré, met fin à cette situation affreuse : une violente secousse rompt les murs de leur prison, et, les soulevant avec elle, les lance à la fois en dehors. Aucun d'eux ne perdit la vie.

» Les arbres les plus forts ne furent point exempts de cette migration étrange; l'exemple suivant en fait foi. Un habitant du bourg de Molochiello, aux environs de cette même ville, Antoine Avâti, se réfugie sur un châtaignier d'une hauteur et d'une grosseur remarquables. A peine s'y est-il établi que l'arbre est violemment agité; tout à coup,

es jolies femmes : objet d'envie eunesse, de dégoût dans leur dé- et d'horreur après leur mort.

ıtreprendrai point de peindre ici :t les pertes de tout genre dont ce fut la scène; je me borne à re- [ue tel fut l'état de confusion où fléau jeta ici les monumens et que le spectacle seul de tant de de maux serait lui-même un mal t qu'enfin, tel fut bientôt l'état ıalheureuse ville, que, parmi le ıombre de victimes échappées à la nune, il ne s'en trouva pas une rvenir par la suite à reconnaître de sa propre maison dans les ı maison d'un autre ! j'en prends ın exemple.

rères, Don Marcel et Don Domi- .o, riches habitans de cette ville, e fort belle propriété, située à uts de la rue Cannamâria, c'est- s de la ville. Cette propriété t plusieurs bâtimens; tels, entre l'une maison composée de sept ne chapelle et d'une cuisine; le remier étage; le rez-de-chaussée ɔis vastes caves; au-dessous, un sin contenait alors quatre-vingts uile. Attenantes à cette même aient quatre autres petites mai- npagne, appartenant à d'autres un peu plus loin, une espèce de estiné à servir de refuge aux maî- domestiques pendant les trem- e terre. Ce pavillon contenait légamment meublées; plus loin rouvait une autre maisonnette, eule chambre à coucher, et un longueur immense, sur une lar- rtionnée.

tait encore, avant l'époque du 5 le était, dis-je, la situation des estion. Au moment même de la ɔute espèce de vestiges de tant de maisons, de tant de matériaux, d'utilité, de luxe et d'élégance, isparu; tout, jusqu'au sol même, ent changé et d'aspect et de place, effacé tellement, et du site et de la mémoire des hommes, qu'aucu propriétaires ne put reconnaître ensuite les ruines de sa maison, ni le lieu où elle avait existé !

» L'histoire des désastres de Sitizzâno et Cusolêto m'offre les deux faits suivans :

» Un malheureux voyageur fut surpris par le tremblement de terre, qui, en changeant la situation des rochers, des montagnes, des vallons et des plaines, avait nécessairement effacé toute trace de chemin. On sut que, dans la matinée du 5, il était parti à cheval pour se rendre de Cusolêto à Sitizzâno; ce fut tout ce qu'on en put savoir : l'homme ni le cheval ne reparurent plus.

» Une jeune paysanne, nommée Catherine Polistène, sortait de cette première ville, pour rejoindre son père qui travaillait dans les champs; également surprise par ce grand bouleversement de la nature, la jeune fille épouvantée cherche un refuge sur la pente d'une colline nouvellement sortie du sein de la terre convulsive, et qui, de tous les objets qui l'entourent, est le seul qui ne change ni ne bondit à ses yeux. Tout à coup, au milieu du morne silence qui succède par intervalle au bruissement sourd des élémens confondus, la voix d'un être encore vivant s'élève, et passe jusqu'à elle; cette voix est celle d'une chèvre; et cependant cette voix ranime son courage abattu. Le timide animal fuyait lui-même devant la mort, parmi les terres, les rochers et les arbres, soulevés, fendus ou fracassés. A peine la chèvre aperçoit-elle Catherine, qu'elle accourt vers elle en bêlant. Le malheur réunit les êtres; il efface jusqu'aux signes apparens des espèces; et, rapprochant l'homme de la brute, il les arme contre lui-même du secours plus puissant de la raison et de l'instinct. La chèvre, déjà moins craintive, s'approche de la jeune villageoise, qui lui doit elle-même un peu plus de courage. L'animal reçoit avec joie ses caresses; puis il flaire, en bêlant, la gourde que la jeune fille tient à la main; ce langage est expressif, et la villageoise le comprend. Mais comment satisfaire au désir de la chèvre? celle-là n'avait point de verre, celle-ci ne pouvait boire à même la gourde. L'industrie est fille

ce lieu; et la meule en ques-
ue par un fort pilier de pierre,
ée d'un banc semblable. Au
la secousse du 5 février, les
l'oranger deviennent le refuge
e, qui, fuyant épouvanté, s'y
ar l'effet de cette même secousse,
meule, le banc, l'arbre et l'hom-
ulevés et portés à un tiers de
à.

ce dernier fait, je n'en réponds
ne de tous les autres, il n'est
sur de simples bruits publics;
ou vrais, il n'est ni plus inoui,
oyable que ceux-ci. La destruc-
nàra présente au philosophe et
ste des faits moins merveilleux
ais non moins intéressans. Pen-
rs des commotions de la terre,
ources et fontaines de cette ville
ement desséchées. Les animaux
vages furent frappés d'une si
eur, qu'un sanglier, échappé de
dominait la ville, se précipita
ent du haut d'un roc escarpé,
la voie publique. Enfin on re-
, par un choix sans doute inex-
nature se plut à frapper le sexe
r et le plus délicat; et que par
prédilection plus bizarre encore,
t à la portion de ce sexe la plus
lus précieuse: toutes les jeunes
irent: les vieilles furent seules

ent les traits principaux du fléau;
situation des victimes; telle est
ion fatale où celui-là laissa après
bres; tel est enfin, au bout de
années de calme, l'état où ce
core (1). »

des réflexions aux terribles
n vient de lire, serait moins

en augmenter l'effet que l'

nous allons terminer notre excursion des provinces, par un coup d'œil rapide sur leur industrie agricole, manufacturière, et sur leurs mœurs.

La nature, dans ce royaume, a été tellement prodigue de ses dons, qu'il n'y a point encore eu d'exemple de la perte totale d'une récolte. En 1816, lorsque l'Europe subit une disette aussi imprévue qu'effrayante, il se suffit à lui-même par la seule addition d'un secours qu'il obtint en blés d'Odessa, auxquels il n'eût point eu recours sans les exportations considérables de ces céréales, que leur abondance lui avait permis de faire. Ces exportations épuisèrent la Pouille au moment où, trompé par de brillantes apparences, on s'attendait aux plus opulentes moissons.

D'après les progrès que l'industrie a faits, non-seulement dans Naples, mais dans tout le royaume, la filature des soies s'est tellement perfectionnée, que leurs produits se vendent à Lyon, et même à Londres, à un prix plus élevé que les soies lombardes, qui sont les plus estimées de toute l'Italie, et ce progrès va toujours en augmentant loin de diminuer. Qui le croirait? Reggio et sa province comptent soixante filatures de soies indigènes! On préfère en Allemagne, et même en Amérique, les soies à coudre de Naples à celles de Lyon et de Paris.

Mêmes progrès, et dès lors mêmes avantages, dans les cotons que fournissent plus particulièrement les environs du Vésuve; ils alimentent, autour de la métropole, une foule de fabriques, dont les filatures le disputent de perfectionnement et d'activité à celles des soies, même alors que les cotons de l'Égypte, du Bengale et de l'Amérique leur opposent leur redou-

isissons l'occasion de la citation que
du voyage de M. de Gourbillon en
rendre hommage à cet auteur aussi
u'il est judicieux dans sa critique.
préféré sa narration si riche de
sans à celles que nous offraient et
même dont il est tiré et les récits de
d'Hamilton.
(*Note de l'Éditeur.*)

table co[illegible]e. Ces fabriques la balancent et ne [illegible]edoutent pas : en 1812 seulement [illegible]otons ont rendu au royaume de[illegible]les plus de vingt millions de francs.

Dirigé sur la Provence, qui trouve ses avantages à l'exploiter, le chanvre de la terre de Labour, si justement estimé, parce qu'il est à la fois moelleux et d'une couleur dorée, est acheté en grains par l'Angleterre et l'Allemagne, pour en obtenir chez elles les produits aussi précieux qu'ils y sont rares.

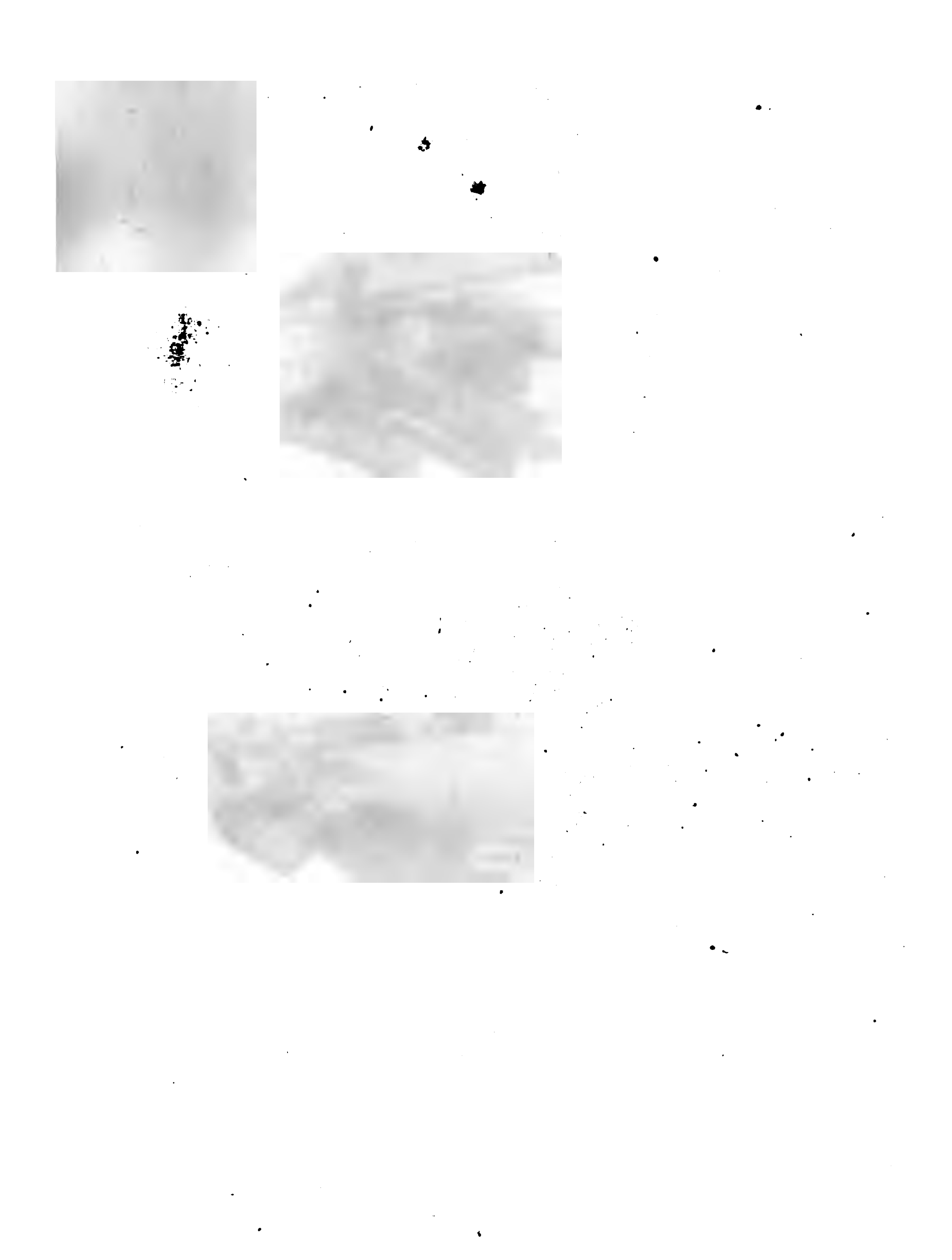
Produit spontané du royaume, la garance promet d'autant plus d'ajouter à ses richesses rurales, qu'elle y est d'une qualité supérieure, d'une couleur aussi claire que vivace, et qu'elle y donne aux bestiaux un fourrage dont là, plus qu'ailleurs, ils ont souvent besoin.

Des fabriques de draps de moyenne qualité sont nombreuses autour de la capitale; car le royaume abonde, comme on sait, en troupeaux nomades. Mieux travaillées, mieux tissues, les laines de ces animaux ne tarderont pas d'en donner de supérieures; et d'ailleurs, des mérinos ayant été introduits par les soins du prince de Butera, en perfectionnent déjà les races, et par suite les toisons. Une compagnie œnologique s'étant formée dans Naples, son but n'est pas moins de perfectionner ses vins que ses eaux-de-vie. Les succès les plus heureux ont été le résultat de ses travaux; et, tandis que l'on publiait que les vins du royaume ne pouvaient supporter la mer, elle est parvenue à en envoyer jusqu'au Brésil, où ils sont aussi désirés que les vins des autres pays, et, grâce à l'alambic à distillation continue, les spiritueux Napolitains rivalisent ceux de la France méridionale.

Grâce aussi au prince de Butera, la verrerie compte encore des progrès dans le royaume; elle s'unit à la chapellerie, la ganterie, la tannerie, la papeterie, et même l'imprimerie, pour donner un développement plus large à son commerce et à son industrie. Des machines hydrauliques propres à clarifier, et dès lors à perfectionner ses innombrables produits en huiles, ajoutent à cet état de prospérité; inférieures jusqu'ici aux huiles de Tunis, celles de Bari rivalisent avec elles de bonté, tandis que celles de Sorrento sont toujours sans égales.

Il suit de tout ce que nous venons de dire, que le prix de la main-d'œuvre, dans le royaume, est en raison directe de la valeur des denrées, et que l'ouvrier dans les villes, le journalier dans les campagnes, jouissent d'un sort aussi doux qu'il est pénible ailleurs. Un franc par jour, dans les temps de la plus grande cherté du pain, lui suffit pour exister avec sa petite famille, et dans les temps d'abondance, qui sont les plus communs, le double lui suffit pour toute une semaine, ce qui s'explique par l'absence du besoin, de vêtemens chauds et coûteux, et de chauffage dans un climat perpétuellement tempéré.

Les mœurs, dans le royaume de Naples, sont douces et polies, non-seulement dans les classes élevées et moyennes, mais dans la classe pauvre. Partout l'étranger, le voyageur, sont accueillis avec le sourire sur les lèvres et la joie empreinte sur la figure; heureux effets des influences climatériques, plus encore que celles de l'éducation, qui est en général négligée. L'ignorance qui, plus que jamais, est le fléau des nations, n'est que trop malheureusement le triste lot d'un peuple, d'ailleurs plein de vivacité, d'esprit même, et d'intelligence.





Costumi del Regno di Napoli.

Costumes du Royaume de Naples.





T. d'Otrante.

Puglia.

P. di Lucera.

Puglia.

Basilicate.

Costumi del Regno di Napoli.

Costumes du Royaume de Naples.





Cassano. — P. di Cosenza. — Calabria cit.

Caraffa. Calabria ult.

P. di Cosenza. Calabria cit.

Catanzaro. Calabria ult.

Costumi del Regno di Napoli.

Costumes du Royaume de Naples.





Aversa. T. di Lavoro. — Principato ult. — Principato cit. — *P. di Salerno.*

Costumi del Regno di Napoli. *Costumes du Royaume de Naples.*

:s ne compte qu'une école d'in-
n mutuelle qu'il faudrait voir
r et répandre dans les autres
es ; mais ce qui produirait
. infini, serait sans doute une
eille à celle qui prescrit l'in-
n primaire en France ; par
i, écrire et lire, ce double apa-
: l'humanité, deviendrait la dot
ms des familles indigentes, et
eux résultat de la sagesse et de
d'un gouvernement paternel,
rait pas à contribuer puissam-
eur bonheur.

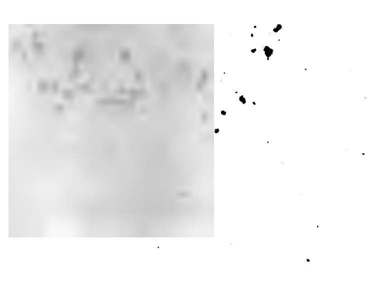
iittant définitivement les deux
et les deux Calabres, il con-
dire à nos lecteurs quels sont
mens de leurs habitans, ainsi
s l'avons fait pour les deux
s. Nous choisirons quelques
s, car, de village en village les
s offrent de la différence, mais
nt que modifiés, et ceux que
ons fait graver sont les types
istiques.

'sanne, ou contadine de Lucera,
avec une sorte de somptuosité,
elle ne soit qu'une simple ha-
des campagnes ; une robe lon-
ample tablier, empreint, tant
ut que par le bas, d'une sorte
lyphes brodés en laine, com-
a parure qu'achèvent d'orner
aux d'une orfévrerie commune.
la Pl. 84.) Il en est tout
nt de la paysanne de *Giovi-*
près de Bari. Rien n'est plus
ue son costume : un casaquin
offe légère, d'une forme gra-
et une jupe qui ne l'est pas
'habillent ; un mouchoir, dont
ır vive fait tout l'ornement,
a tête, et voilà toute sa pa-
oyez Pl. 84, T. d'Otrante.)
simplicité, même goût, dans
de *Martano*, près d'Otrante.
N.

Des rubans gracieusement entrelacés et noués rattachent les larges manches de son corset galonné, dont la couleur contraste avec celle de sa robe, et un long voile qui, tel qu'un châle, couvre ses épaules et sa taille, complète son habillement. Quant au contadino de la Pouille, presque marin, puisqu'il habite le littoral de l'Adriatique, son large habit est doublé d'une pluche brune, la culotte et les bas sont de la même couleur, et seulement un gilet, ordinairement d'une étoffe plus fine, varie un costume entièrement rustique. Mais voulez-vous voir toute la pompe et l'élégance grecques du temps des Héraclides? Observez l'habillement de la contadine de *Caraffa*, dans la Calabre ultérieure ; c'est une véritable reine de théâtre. Le bonnet phrygien orne sa tête ; sa robe, son tablier, sa jupe, sont empreints de broderies dont le dessin est évidemment antique, et tout annonce que son costume est traditionnel. (*Voyez* Pl. 85.)

Il en est de même des contadines *de Cassano* et de *Bisaccia*, dans la province du principato ulteriore, en observant toutefois que, comme elles habitent plus près de Naples, leurs vêtemens varient de formes, de couleurs, soumises qu'elles sont à la mode toujours changeante des capitales ; force rubans s'y font remarquer, joints à des ornemens les uns simples, les autres recherchés, mais tous annonçant dans les personnes qui les portent (malgré la modération des fortunes rustiques), l'amour de la parure plutôt que celui de la simplicité. (*Voyez* Pl. 86.)

Ayant parlé de Pestum, qui complète si dignement le voyage archéologique des Calabres, ainsi que de Salerne et de la romantique *la Cava*, il ne nous reste plus qu'à signaler





Bishop del. & sc.

Napoli, veduta del Carmine.

Naples, vue del Carmine.

vrages de l'Espagnolet, et une superbe Adoration des Bergers par le Guide. Le cloître (Pl. 91), orné de colonnes doriques, est d'une belle architecture. La chartreuse de Saint-Martin rivalise avec celle si célèbre de Pavie; mais elle l'emporte indubitablement comme chose unique en Italie par sa délicieuse position. Du belvédère on plane sur Naples, que l'on voit très-distinctement, et dont les édifices sont disposés de manière à ne rien faire perdre de leur aspect. Plus loin on aperçoit d'un côté cette riante côte de Pausilippe, la rivière de Chiaja, puis encore *Pizzo Falcone*, colline sur laquelle les maisons entassées forment un groupe tout-à-fait pittoresque, et qui vient se terminer brusquement à la langue de terre du Château-de-l'Œuf, qui semble en avoir été détaché. De l'autre le palais, le port, l'ancienne ville, au loin Portici, les Torre, le Vésuve, la Campanie et jusques à Caserte. On entend le bruit des rues, les cris de la populace, le roulement des voitures.

M. Valery a observé ici une bizarrerie qui provient tout à la fois d'une faute de l'administration et du caractère insouciant des voisins du Vésuve : des invalides, parmi lesquels il y a beaucoup d'aveugles, occupent la chartreuse de Saint-Martin, et la poudrière, l'unique du royaume, est placée à la Torre della Nunziata, au pied du Vésuve, bourg de huit mille âmes, construit sur la lave; lors d'une des dernières éruptions il fallut se hâter de l'enlever!

Sur la chaîne de collines élevées qui couronnent Naples est situé aussi *Capo di Monte*, résidence royale, palais mal construit et non terminé, peut-être parce qu'on s'est aperçu, un peu tard, qu'il n'y avait point d'eau. La cour n'y va guères que pour respirer l'air le plus pur, pour la chasse et pour jouir d'un magique panorama.

La situation de la ville en amphithéâtre, et ses édifices élevés, présentent beaucoup de ces points de vue. Un autre très-intéressant est celui de la Tour des Carmes, *Torrione del Carmine* (Pl. 87); là c'est la ville sous un autre aspect. A droite est le môle et sa lanterne, au-dessus le palais du roi, le Château-de-l'Œuf; à gauche la Madeleine: cette distance de l'une à l'autre de ces deux quasi-extrémités de la ville est de plus d'une lieue.

Au pied de la tour est le *Largo del Mercato*, place du Marché, la plus ancienne et la plus animée de Naples, et décorée dans son centre d'une fontaine, œuvre du cavaliere Cosmo. C'est là que le lundi et le mercredi affluent toutes les richesses de cette terre promise, et qu'arrive tout l'approvisionnement de la ville. Là se font aussi les exécutions. Autrefois la potence y était en permanence; maintenant qu'on lui a substitué le genre de supplice adopté en France, l'instrument n'est plus dressé que le jour où il est nécessaire, en face d'une petite rue appelée *Vico del Sospiro*, parce que c'est de là que le patient l'aperçoit.

Cette place vit le supplice de l'infortuné Conradin et de son cousin Frédéric d'Autriche, et sur le lieu même de l'exécution fut bâtie une petite chapelle où leurs corps restèrent déposés, jusqu'à ce qu'ils fussent transportés dans la petite église des Carmes, par les soins d'Élisabeth d'Autriche, mère de Conradin. Cette malheureuse princesse s'était mise en route pour payer la rançon de son fils, et le retirer des mains de Charles; mais, hélas! arrivée trop tard, elle n'eut que la consolation d'embrasser ses restes. Elle employa à l'agrandissement de l'église

et à la sépulture de son fils les trésors qui avaient été destinés à le racheter. Les corps furent ensevelis derrière le maître-autel, et sur le marbre qui recouvre un des murs latéraux se lit leur épitaphe.

La chapelle principale est gothique; autrefois obscure, elle est aujourd'hui très-éclairée, et ornée de marbres. On y voit un portrait de la Vierge sous le nom de Sainte-Marie la Brune, que, de la meilleure foi du monde, on vous assure être de saint Luc l'évangéliste.

Dans l'église est le Christ, qui courba la tête pour éviter un boulet lancé par l'artillerie d'Alphonse d'Arragon, en 1439. Ce boulet fracassa la coupole, renversa le tabernacle, jeta à terre la couronne d'épines que le Christ avait à la tête, et s'arrêta dans la porte. On a mis un morceau de marbre au trou qu'il fit.

Le Largo del Mercato a été le principal théâtre de la révolution de Masaniello, dont nous allons bientôt parler.

C'est sur cette place que l'on peut mieux juger le peuple de Naples, c'est là que j'ai le plus souvent observé le *Lazzarone*.

Dire à quelqu'un : Il existe un être gai, insouciant, dépensant la vie sans penser au lendemain; isolé au milieu de la civilisation, fils de la nature, parcourant des rues populeuses, l'été sans bas, sans souliers, avec un simple caleçon de toile, exposé à un soleil ardent qui a rougi sa peau; l'hiver avec un vêtement de laine qui abrite ses épaules et les préserve du piquant du vent du nord : dont les repas se font dans la rue : dont le lit est la simple pierre, et le firmament étoilé le dais sous lequel il repose : qui cependant trouve encore dans son sommeil des rêves de bonheur; ce serait provoquer un sourire d'incrédulité..... Cet être
existe pourtant, Naples est u
c'est le Lazzarone. Cependa
mérite plus ce nom, puisqu'il
en partie à sa sauvage nudité

Une masse de gens oisifs,
dustrie, qui effraierait tout g
ment, à Naples n'inspire au
reur. On y a vu avec indifférer
mille et plus de ces existence
à l'aventure, et vivant d'aver
que le climat supplée à tout
l'homme, dit Dupaty, et ce
prodigue se charge de le nour
que lui-même y songe; il se r
à son soleil, et sans inquiétud
ambition attend qu'un jour su
l'autre.

La journée commence-t-elle
l'oiseau matinal, sans peine al
nant sa couche, il fait retentir
ses chants; prompt à vous fair
ter ses services, mille fois il
l'art de se rendre nécessaire. E
vous besoin, il est là; pouvez-vo
passer de lui, il est encore là. S
gination vous crée des besoin
esprit vous persuade; j'en ai v
choisir un patron, venir chaqu
le saluer, puis à la fin de la
lui demander le salaire des vœ
avait faits pour lui.

Mais la journée tire à sa fin,
de mer vient régner sur la pl
terre envoie aux airs embau
émanations de mille fleurs, v
Lazzarone assis sur le rivage, e
ses chants, ils décèlent une âme e
de peines. Ce n'est pas cet
osant à peine se manifester; ce
éclats bruyans; né dans le fraca
des cris à son oreille. Ame neu
jouissances ne sont point émo
un rien le touche, le divertit, s
parle à son im

Oh! que l
bal impr

s, et puis avec quel bonheur il
dre sur la pierre, et faire des
fortune, car pour lui un écu
fortune, et pour se le procurer
à la loterie! Il voit dans cette
trompeuse une aubaine dont le
recueillera le fruit.
terie, qui par son gain chan-
si fort en harmonie avec la
éité de son caractère! Tandis
rance on cherche à écarter le
le cet antre, et que les légis-
nt décrété sa prochaine sup-
, à Naples on dirait qu'on
à l'y attirer, en l'invitant, par
ité de l'offrande, à sacrifier sur
l de la Fortune. Qui croirait
illet s'obtient pour moins de
us? C'est le samedi que la
nd ses oracles. La veille ses
sont assiégés; le Lazzarone y
ce qu'il a pu retrancher à sa
lendemain, l'anxiété est peinte
sages, des rassemblemens ont
des parvis où la veille furent
les offrandes. Une masse de
a main, chacun attend l'heure;
oint une fortune qu'on désire,
chance modique proportion-
mise. L'oracle est rendu, et le
obile du Lazzarone exprime la
désappointement.
chance a été inespérée, une
romène le lendemain l'heureux
par la ville; des rubans ornent
eau, la tête et le cou des che-
chapeau du cocher; des fan-
prennent à tous les quartiers
t la somme gagnée, puis les
ux cabarets sont le gouffre où
gloutit jusqu'au dernier sou.
rare qu'un événement un peu
it lieu dans la ville sans qu'il
l'objet d'un calcul général de
et telle est à cet égard l'ha-
que le résultat de ce calcul
l.

est le même dans tous les quartiers, et que les mêmes numéros sont joués.

Si le hasard justifie ces calculs, malheur au fisc! Aussi, pour atténuer les effets de cette coalition de chances, le gouvernement a-t-il la ressource de fixer la somme qu'on peut mettre sur chaque numéro.

Mais vienne le jour unique de Naples, Noël! ce jour où doit éclater toute l'ambition du Napolitain! Faire un repas, manger le *capitone*, espèce d'anguille, c'est son vœu de toute l'année; vœu à la réalisation duquel son honneur est intéressé. Pauvre ou riche, Lazzarone ou prince, tous doivent fêter la naissance du Sauveur; il faut manger, il faut avoir sur sa table un de ces poissons monstrueux. Honte, honte éternelle à celui qui dérogerait à l'usage; il se croirait frappé de réprobation. On le verra vendre ses hardes et jusqu'à ses matelas, pour porter, deux mois d'avance, son offrande au marchand qui lui fournira ce mets obligé.

Dans la soirée, des feux d'artifice sont tirés devant chaque madone; il n'est pas de rue qui n'en ait trois ou quatre, il n'est pas de madone devant laquelle on ne tire deux ou trois cents fusées. Qu'on se fasse une idée du vacarme! Des feux sont allumés dans tous les quartiers, des cris retentissent de toute part; l'intérieur des maisons y répond. A minuit, tout rentre dans le silence apparent; personne dans les rues, c'est l'heure où l'on mange!

Chaque famille a formé en faveur de la madone un *presepio* ou crèche, représentant la naissance du Christ. De la mousse, du carton, des morceaux de liége, des branches d'arbres, sont les matériaux que l'on emploie avec un art vraiment remarquable pour composer des ruines, habitations rustiques, rivières, ponts, cascades, montagnes;

quelque ınes y dépensent des somme rables. Il en est un, m'a-t-on i a coûté trente mille ducats, et où les figures se meuvent à l'aide de méca ques.

Je reviens ıx Lazzaroni. Murat décima cette population ; elle lui servit à composer une armée qui, sous les règnes précédens, se recrutait en grande partie dans les bagnes. La police, la nuit, ramassait tous les hommes qu'elle trouvait couchés dans la rue, ce qui força ceux qui voulurent se soustrair à cette *presse*, à se pourvoir de mens, par conséquent à prend état dont les gains pussent fournir cette dépense. C'est ainsi que b coup aujourd'hui sont ouvriers même bons ouvriers, car le Napol est susceptible de suivre toutes les pulsions qu'on lui donnera.

Le *palais du roi* de Na lazzo reale », ou simpleme (Pl. 88), est un ouvrage imp D. Fontana, dont le plan, modifié à diverses reprises, a été gâté par ses successeurs.

Ses décorations consistent en trois rangs de pilastres d'ordres différens, placés les uns sur les autres, sur un fond brique rosé, et couronnés d'une corniche garnie alternativement de pyramides et de vases.

La cour, médiocrement grande, est décorée de deux rangs de portiques l'un au-dessus de l'autre, auxquels conduit un escalier magnifique, commode et large, orné au bas des statues colossales de l'Èbre et du Tage.

Dans les appartemens règne cette magnificence ordinaire à la demeure des rois. Ils sont décorés de tableaux de Raphaël, du Guide, du Schidone, du Titien, de l'Albane, etc. La salle du trône est belle, et la chapelle, peinte par Giacomo del Pô, est d'une grande magnificence. La partie habitée par les princes et princesses donne sur la mer. De ces appartemens on passe sur une terrasse ornée de bustes et de vases en marbre. On se promène dans ce jardin suspendu sous des berceaux d'orangers et d'arbrisseaux de toute espèce. La nature a obéi sans résistance aux volontés du jardinier, qui a plié ces arbustes de mille manières. Ce petit simulacre de jardin est peigné, angé d'une manière ravissante. Sa ette est aussi recherchée que celle ne petite maîtresse, on dirait que t Flore qui se pare elle-même. Mais, elas ! quelle ombre à ce tableau ma- ue ! au lieu du chant gracieux de seau matinal, un bruit sinistre de rdes chaînes se fait entendre, l'ar- ıal, le bagne et les nombreux forçats i le peuplent sont au-dessous, pla- là comme pour offrir le contraste deux extrémités de la civilisation.

Sur le Largo di Palazzo « place du palais », en face du palais du roi, on a construit une église, à peine achevée en ce moment, sous l'invocation de *saint François de Paule* (Pl. 89). Faible imitation du Panthéon de Rome, sa masse paraît d'autant plus écrasée, que des édifices, élevés sur la colline de Pizzo Falcone, la surmontent par derrière à une grande hauteur. Cependant, le portique semi-circulaire, dont l'église forme le centre, est une belle et grande décoration pour la place, présentement la plus belle de Naples par les édifices, quoiqu'elle ne soit pas la plus grande. Cette place est ornée encore de deux statues colossales équestres, en bronze, de Charles III et de Ferdinand Ier.

Le palais est attenant au théâtre, dans lequel la cour peut aisément se rendre sans sortir, comme aussi, en cas de nécessité, elle pourrait se ré



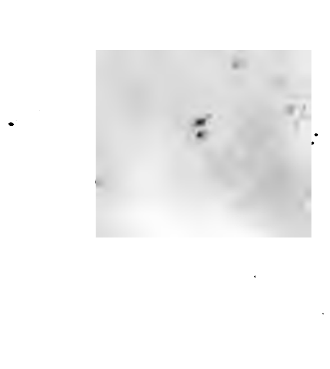
Bishop del. & sc. Audot dir.

Napoli. Palazzo Reale. *Naples. Palais du Roi.*



Gilio del Bishop sc

Napoli. S. Francesco di Paola. Naples. St François de Paule.







Napoli. Sta Lucia. *Naples. Ste Lucie.*



Bishop del. & sc.

Napoli. Teatro S. Carlo. *Naples. Théâtre St Charles.*

rt du Château-Neuf, au moyen pont de communication, ou dans rt Saint-Elme, point culminant ville, en suivant un escalier pra- sous terre.

s théâtres sont les temples des Ita-, a dit un écrivain : celui de *San* , théâtre royal, est aussi le roi des res pour la grandeur et la magnifi-. Cependant, sa situation dans une st mal choisie, sa façade (Pl. 90), architecture trop sévère, et ait à désirer que l'escalier fût nalogue à la splendeur de l'édi- la salle est un ovale autour du- règnent sept rangs de loges dé- s de sculptures, et pouvant con- chacune de dix à douze person- dont quatre à l'aise sur le de- Il y a trente-deux loges à chaque

vis pour la première fois cette ifique salle un jour de grande fête; puis rendre l'effet que produisit ioi cette quantité de lumières, architecture, ces loges que fai- t ressortir des milliers de bougies, quelque chose de ravissant, im- ble à dépeindre. Il semble que les sens ont passé dans celui de la spectacle, décorations, tout est . On pourrait comparer San un jour de grande illumination, ple du Soleil; je doute que ce puisse être plus resplendis- jours-là l'affiche du spectacle *Il teatro sarà illuminato a gior- jour*».

salle, brûlée en 1817, a été truite en moins d'un an par le eur Barbaja, et sur les dessins rchitecte cavaliere Nicolini. Les nens sont or et argent, et les eries des loges bleu de ciel fon- a loge du roi placée au-dessus de orte d'entrée, est magnifique, et repose sur deux palmiers d'or; la draperie est en feuilles de métal d'un rouge pâle. Qu'on se figure cette immense salle, ces femmes couvertes de diamans, les gens de la cour et les officiers chamarrés d'or, le roi, les princes en grande représentation, et l'on aura une faible idée de ce coup d'œil.

« Vous parcourez les corridors, dit M. de Stendhal, les titres les plus pompeux écrits sur les portes des loges vous avertissent, en gros caractères, que vous n'êtes qu'un atôme qu'une excellence peut anéantir. Vous entrez avec votre chapeau : un garde vous poursuit pour vous faire apercevoir, dans cette salle immense, que tel prince que vous n'avez pas aperçu assiste à la représentation; la présence du roi fait un sacrilége de vos applaudissemens. Vive Paris pour cela, on y est inconnu, et la cour n'y forme, quand elle est au spectacle, qu'un épisode intéressant. »

La scène est immense et admirable pour les ballets; un escadron de quarante-huit chevaux y manœuvre avec toute l'aisance possible; je les ai vus charger au grand galop jusque sur la rampe de la salle.

Le numérotage des billets de parterre, selon l'usage suivi aussi en Allemagne, et que l'on devrait adopter à Paris, fait qu'on peut huit jours à l'avance retenir son billet, et qu'on n'est pas obligé de faire *queue* deux ou trois heures.

Désirant que ma visite au tombeau de Virgile eût lieu à une heure où aucun profane ne pourrait distraire la religion de ma pensée, je partis à la fin d'une des plus belles soirées d'automne; la lune s'élevait majestueuse, elle seule devait éclairer ma mystique excursion : belle, resplendissante, elle refoulait les ténèbres et se montrait à

. Ri n ne contrastait avec ses rayons pur brillans, hors les feux du Vésuve..., comme elle, splendide mystère de la création.

Tout, en ce moment, favorisait la plus séduisante illusion; rien ne me rappelait au présent, et je me croyais transporté au siècle où le divin poëte que je venais saluer dans son dernier asile, enfantait les brillantes fictions qui devaient l'immortaliser.

Un sentier couvert de ronces et d'épines est l'avenue de ce trésor, qui s'élève au-dessus de la grotte de Pausilippe (Pl. 92); j'écartai les myrthes, les longues guirlandes de lierre et de clématite, seule parure qui décore la froide pierre (1). Charme de ton grand nom, ô Virgile, combien tu emb sais tout ce qui s'offrait à mes Je voyais à mes pieds la superb thenope et la mer de Misène, grandiose spectacle me retraçait la poésie de tes œuvres... Cette la douceur de l'atmosphère, l'a que je respirais, me firent écrie le poëte moderne :

Napoli! o sede degli Dei! qual terra
Più feconda di te! qual cielo più pur
Qual più limpido mar? son lunghi e l
I giorni tuoi; tranquille notti e brev
Vaga luna d'argento a te rischiara,
Che al canto invita e alla pietà. I tuo
Son d'oltramonte april, l'april tuo ve
Altri non ha. . . . .

(STEFANO, *duca di Nap*
Traged. del March. di Casan

Naples! séjour des dieux, terre heureuse et
Peut-on trouver ailleurs l'éclat de tes bea
La douceur de tes nuits, le calme de ton
L'astre mystérieux qui préside aux amo
Sous ton ciel brillant d'or, sous sa vague l
Fait rêver la pensée, invite à la prière.
Tes hivers, que jamais n'ont glacés les
Égalent le printemps si vanté de la Fra
Ton printemps!... ah! lui seul offre la jo
D'un air pur inconnu dans les plus doux

Trad. de CAUV

Virgile mourut à Brindisi, terre d'Otrante, âgé de cinqua ans. Il était l'ami d'Auguste, pleura, et ordonna que ses fussent transportées à Naples, avait affectionné le séjour.

Dans une position ravissante, Pausilippe, et près du tomb Virgile, reposent aussi les cen Sannazar, qui a donné à la poé tine un genre didactique qu' possédait pas, les mœurs et les des pêcheurs, et à qui la poésie doit de grandes beautés élégiaqu tombeau splendide, en marbre lui a été élevé par la reconnai

(1) Comme plusieurs voyageurs qui m'avaient précédé, je cherchai le célèbre lau trouvai pas : la seule plante qui r riter l'honneur d'être cueillie en Virgile, fut une chelidoine, car le dont parle M. de la Chavanne n point naissance sur le monument, une foule d'autres plantes croissent sur sa partie supérieure, et le minent insensiblement, sans qu'aucune âme bienveillante cherche à le sauver de sa ruine.

L'espace ne me permet pas de discuter sur la question de savoir si les cendres du grand poëte ont réellement reposé dans ce monument. Je me fais fort de l'autorité de Denon, de Swinburne et d'autres auteurs pour y croire religieusement, et j'aime à me rappeler que si on n'a pu donner de preuves irrécusables qu'il ait été le dépôt de ses cendres sacrées, rien aussi ne prouve le contraire. Dans le quatorzième siècle, l'urne qui a dû les contenir a été ravie au respect des générations : c'était pour la mettre en sûreté, dit-on, et cependant elle n'a pas été retrouvée, telles recherches que l'on ait faites.

Le savant et véridique Valery nous rappelle que Pétrarque fut conduit au tombeau de Virgile par le roi Robert, et qu'il y planta le laurier renouvelé, mais infructueusement, de nos jours, par un autre poëte (Casimir Delavigne) : ce fut, dit-il, à l'aspect de ce monument que Boccace sentit se décider en lui la passion des lettres, et qu'il renonça pour toujours à son négoce. « Le tombeau de Virgile, malgré l'incertitude de son origine, paraît toujours vénérable par la multitude des grands hommes qui l'ont visité; il est comme un témoignage p offert à la mémoire et au seul nom du

(*Note de l'Éditeu*



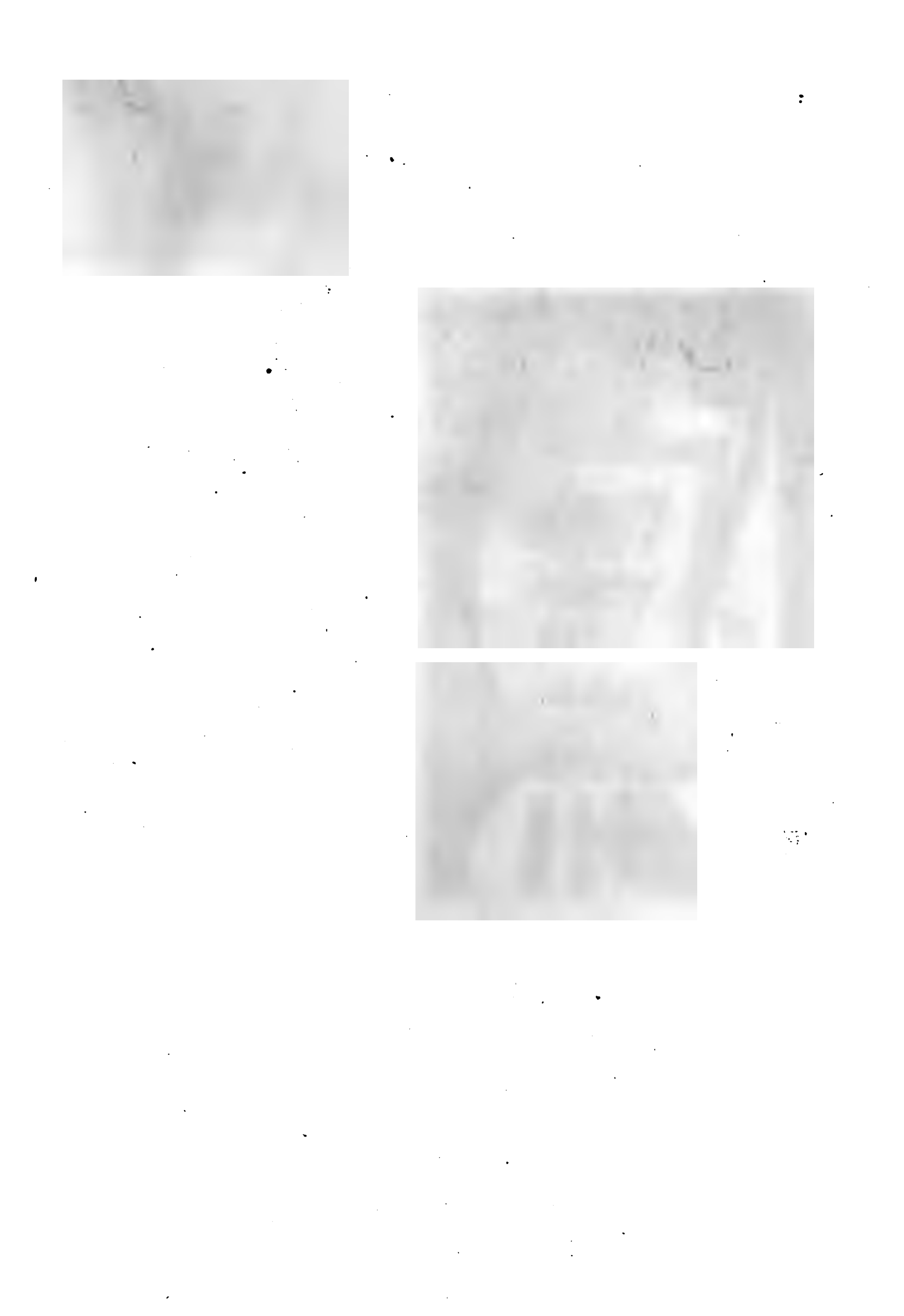
Napoli. Sepolcro di Virgilio. *Naples. Tombeau de Virgile.*



Audot edit. *Dutau sc.*

Napoli. Sepolcro di Virgilio. *Naples. Tombeau de Virgile.*







Napoli. Villa Reale.

Napoli. Palazzo di Dogn'anna. Naples. Palais dit de la Reine Jeanne.

D. del. Andet edit. Pera sc.

Napoli. Le Catacombe. Naples. Catacombes.

Napoli. Chiostro di S. Martino. Naples. Cloître de la Chartreuse de S. Martin.

ies servites, dans l'église de
aria del Parto, construite par
lui-même, sur l'emplacement
abitation et de ses jardins.
oximité de ce monument avec
Virgile a inspiré au cardinal
es vers charmans :

cineri flores, hic ille Maroni
musâ proximus ut tumulo.

jetez ici des fleurs à pleines mains,
tel Sannazar repose en cet asile;
r le Parnasse, assis près de Virgile,
urs deux tombeaux sont voisins.

nore pourquoi les ruines d'un
e la Fortune, situées à l'extré-
promontoire de Pausilippe,
le nom d'*Écoles de Virgile*,
di Virgilio ».

avoir descendu la riante col-
Pausilippe, on se trouve sur
si attrayante de *Mergellina*,
e une ruine moderne à la-
a donné le nom de *Palais*
ne Jeanne (Pl. 91). Ce palais,
sidérable, et qui ne fut jamais
est baigné par la mer; et quoi-
m'y ait montré la chambre où
lieu les orgies, et celle d'où
ad que l'on précipitait les mal-
qui avaient servi, comme no-
de Nesle, aux plaisirs de la
l'en est pas moins vrai que le
son architecture prouve à l'é-
qu'il n'a aucun rapport avec
de l'une ou de l'autre Jeanne
s. Sa construction a commencé
du seizième siècle, par ordre
Anna, princesse de la maison
fa; terminé, il eût été un des
lais de Naples.

Villa Reale (1) (Pl. 91), bordée par la mer, avec ses vases, ses fontaines, ses allées d'acacias, ses bosquets de myrtes et d'orangers, son temple circulaire de marbre blanc, sa vue admirable, est peut-être la plus délicieuse des promenades publiques. Son premier ornement de l'art était en 1826 le groupe célèbre du Taureau Farnèse, placé au milieu d'un vaste bassin, ainsi que l'avait projeté Michel-Ange, chef-d'œuvre antique, alors trop exposé aux injures de l'air, à l'humidité causée par le voisinage des flots, et qui a été fort sagement transporté aux Studj. Ce jardin n'est ouvert au peuple, aux hommes de la campagne et aux gens en livrée, qu'une fois l'an, le 8 septembre, jour de la fête de Santa Maria, *di Piè-di-Grotta*. J'y assistai en 1826 : le coup d'œil qu'offrait la villa Reale était ravissant; les filles des environs, parées de leurs costumes nationaux, les cheveux retenus par des épingles d'argent, enveloppés de voiles élégans qui retombaient sur leurs casaquins brochés d'or et de couleur éclatante, s'y étaient rendues en foule : telle était jadis, pour elles, l'importance de cette fête, qui ne remonte toutefois qu'à la fin du seizième siècle, qu'elles stipulaient en se mariant, comme une des clauses du contrat, que leurs époux devaient les y conduire chaque année. Le bonnet phrygien, les visages basanés des hommes chargés de fruits réunis en guirlandes, ou suspendus à de longs roseaux, étaient aussi fort pittoresques. Le roi

(1) empruntons à M. Valery ce passage, occasion de citer un ouvrage remar- plus complet et le plus nouveau que e sur l'Italie, et qui a laissé bien loin i l'ouvrage de De Lalande, excellent son temps. Nous nous plaisons ici à rendre justice à l'exactitude de ses renseignemens, que nous avons été à même de vérifier mille fois, et que nous n'avons jamais trouvés en défaut. Le voyage historique et littéraire de M. Valery a souvent servi aux auteurs de notre Italie, comme il devra servir à tout voyageur, ou à tout lecteur, qui voudra connaître une foule de détails dans lesquels le cadre que nous avons adopté ne nous permet pas d'entrer.

(*Note de l'Éditeur.*)

se rendit en grand cortége à l'église de la Madone : ce cortége ressemblait assez à celui de France; seulement, chaque prince était dans une voiture séparée. Les cochers, ainsi que les valets de pied, étaient découverts et avaient d'énormes perruques poudrées, comme celles de présidens à mortier, dont la gravité contrastait d'une manière comique avec les physionomies de ceux qui les portaient. Ces incroyables perruques sont un reste de l'étiquette espagnole. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la gaieté du peuple de Paris, si jamais il eût aperçu d'aussi étranges figures. »

La fête de Piè-di-Grotta est, comme toutes celles du pays, une fête religieuse, et la plus belle procession de Naples en fait le principal ornement.

Chaque pays, chaque province a sa physionomie, son caractère, sa joie. Ne cherchons pas ici cette danse animée de nos cantons dans les fêtes patronales, tout ce peuple s'agitant à la fois, au son d'un violon que râcle un ménétrier monté sur un tonneau, ces joies de cabarets, et le soir cette guinguette si palpitante de gaieté. En Italie, des cérémonies religieuses, des processions, remplissent ces journées; et si, vers le déclin du jour, on pense à les terminer par la danse, le tambour de basque seul donne le signal, et deux danseurs y répondent alternativement.

En suivant le quai, on arrive bientôt au fort appelé le *Château de l'OEuf*, bâti sur un rocher, au milieu de la mer, et où l'on croit que Lucullus avait une maison de campagne; un pont de deux cent vingt pas de longueur le joint à la Terre Ferme. Son plan est un ovoïde alongé. C'est là que l'empereur Augustule fut relégué par Odoacre. Le Château de l'Œuf commande le golfe de Naples et

le partage en deux parties
tingue vers la droite sur la
et du côté opposé sur la
Ces deux gravures repré
deux parties du golfe et
théâtre que forme la ville.
Voici l'hiver et son cort
a ouvert ses cataractes ; dé
lanches d'eau se précipiten
tagnes, et envahissant les
rieures de la ville, les rend
ticables aux piétons. Mes p
s'en ressentent, elles ne son
rares et saccadées. Je prends
à la hâte, et c'est dans m
que je les mets en ordre, a
vent impétueux qui gronde
pluie épaisse qui clapote c
vitres, barrière trop souven
sante contre ses efforts ince
hâte de quitter Naples, et je
ter les monumens et les lie
restent à décrire.
Sur une petite place est un
où Cosmo Fanga s'est, dit-on
par la bizarrerie de sa con
De Lalande compare avec j
monument, appelé *Agugli*
Gennaro, à un pied d'ancie
lier d'église, tant les orneme
de mauvais goût. Au somn
statue en bronze de saint Ja
gardé par les Napolitains c
dieu tutélaire.
Le 17 septembre, jour de
les deux jours suivans, ce
décorée comme un théâtre,
née, ainsi que l'obélisque,
siciens y viennent exécuter u
qui dure depuis le point d
qu'à minuit.
L'église dédiée à *saint Jan*
cathédrale de Naples. Dans
primitifs, les chrétiens, t
après tant d
secouant le

ı renversant leurs temples: sur
combres ils construisirent des
ɪt des colonnes furent groupées
le dans ces premiers monumens
ar la piété ignorante. On y plaça
ı arrachait au culte des faux
ɪt c'est ainsi que s'explique le
: bizarre de sacré et de profane
remarque dans beaucoup d'é-
ı Italie.
ı, dans ce voyage, occasion d'en
de nombreux exemples; ici s'en
nt de nouveaux: le temple de
: est devenu l'église des Apô-
.ui de Castor et Pollux a été
: à saint Pierre et à saint Paul;
ɔmbeau de Parthenope s'élève
de Saint-Jean, et le temple
n est changé en une cathé-
othique sous l'invocation de
ınvier, « san Gennaro ». L'é-
oderne, dû à la maison d'An-
e de 1280. Le Posani en fit les
et la dévotion du peuple sup-
ɛ frais. Ébranlé par le trem-
de terre de 1485, Alphonse Ier.
:staurer, et le cardinal Henri
o, qui fit construire la porte
ıle, l'orna de deux colonnes de
e provenant des temples du
: de Neptune.
se renferme cent dix colonnes
it ou de marbre d'Afrique, et
: de peintures des premiers
de Naples. Dans la nef est un
tique de basalte, à pied de
e, représentant une baccha-

hapelle souterraine, appelée
ɔ, dans laquelle on descend
double escalier, est revêtue
ɔre blanc et soutenue par les
ı ioniques en marbre du tem-
pollon; c'est là que sont dépo-
estes du saint martyr.
: plusieurs tombeaux de princes
et de papes, on voit celui d'André de Hongrie, mari de Jeanne Ire.

La partie la plus belle de l'église est le trésor, ou chapelle de saint Janvier, élevée par suite du vœu de la ville, après la peste de 1526. Cette chapelle est ronde, et sa voûte est supportée par quarante-deux colonnes de brocatelle ou marbre de Sicile; le pavé est en marbre; elle est décorée de niches contenant des statues. Sa richesse est prodigieuse, car, ainsi que les Romains apportaient leur luxe dans leurs édifices, les Italiens s'appauvrissent pour leurs églises et leurs saints (1). Au moins celui-ci n'est pas ingrat, et deux fois par an il manifeste sa reconnaissance par la liquéfaction de son sang.

Sur un des côtés de la chapelle, derrière l'autel, dans une niche fermée par une porte d'argent surchargée de diamans et de pierres précieuses, et garnie d'un quadruple cristal, est un reliquaire dans lequel sont renfermées deux ampoules ou fioles de verre qui contiennent du sang de saint Janvier en état de congélation. L'archevêque et les députés de la ville seuls en ont les clefs.

Le jour où le miracle doit avoir lieu, le reliquaire est tiré de la niche et exposé à la vue des fidèles. De l'autre côté est un buste en vermeil de grandeur naturelle, dont la tête renferme celle du saint évêque. Ce buste est paré des ornemens les plus riches et de la mitre épiscopale, éclatans de

(1) Outre le buste de saint Janvier en argent, le trésor renferme trente-six autres bustes en argent, de grandeur naturelle. Le tabernacle et une quantité de vases et de chandeliers sont aussi en argent, et la valeur de ces objets, qui ont traversé toutes les révolutions, est immense. C'est dans les processions que l'on met en montre tout ce qui fait partie du trésor.

(*Note de l'Éditeur.*)

perl[illegible] is. La foule encombre le [illegible] glise ; le prêtre prend [illegible] le reliquaire, l'appuie [illegible] en récitant des prières [illegible] ng, sans changer de coule[illegible] evenir liquide. Si le [illegible] si le sang enfermé dans [illegible] éfie sans trop se faire atte[illegible] nsports de la multitude n'ont [illegible] frein ; de tous côtés part[illegible] ns de grâces et les bé-nédi[illegible] s que le miracle tarde, [illegible] mmence à se manifester, [illegible] bientôt il éclate. Les f[illegible] encent, et, s'adr[illegible] au s[illegible] e voix, elles le pre[illegible] le co[illegible] les unes se jettent [illegible] ventre, [illegible] ndent en larmes, d'a[illegible] font l'examen de leur conscience, [illegible] cusent à haute voix, et attrib[illegible] leurs péchés l'inefficacité des [illegible] des autres. Vient le moment où [illegible] patience dégénère en fureur, c'e[illegible] véritable rage : plus de [illegible] de vœux ; perdant à la [illegible] pect, cette foule prodigue les plus grandes injures au saint qu'une heure auparavant elle implorait et aux pieds duquel bientôt on la verra repentante. Le mot *faccia gialluta*, visage jaunâtre, injure la plus grande que le Napolitain puisse dire à son ennemi, se fait entendre, et il serait difficile de prévoir où s'arrêtera cette fureur.

Dans ce moment, malheur à celui qui, soupçonné d'hérésie, ou qui, par un maintien peu décent, se ferait remarquer, on lui attribuerait la colère du saint. C'est, au rapport de Saint-Non, ce que craignit un consul anglais. Le miracle se faisant attendre, déjà les yeux de la populace commençaient à se porter sur lui ; sagement il se déroba au danger, et le miracle eut lieu.

L'église de *San Gennaro dei Poveri* (autre que la cathédrale dont nous avons parlé page 87) forme la principale entrée des catacombes (Pl. 91), espèce de ville à trois étages, creusée souterrainement dans la montagne, et dont les rues et les places sont bordées de tombeaux ; on n'en approche qu'avec une sorte de frayeur, et l'on frissonne en plongeant dans sa profonde obscurité, que l'œil ne perce que faiblement, à l'aide des torches dont on se munit pour la parcourir et ne pas s'égarer. Le guide a la précaution de vous avertir de ne point laisser éteindre votre flambeau, et cette voix, qui retentit sous ces voûtes lugubres, augmente encore l'effroi dont vous êtes saisi.

Rien ne peut donner une idée de ce lugubre séjour. Sur les côtés de ses [illegible]es sont pratiquées une quantité prodigieuse de cavités de diverses grandeurs et percées horizontalement ; quel[illegible]efois il y en a cinq ou six les unes au-[illegible]ssus des autres, et, souvent, plu[illegible]urs sont larges comme des chambres. [illegible] y a vu des inscriptions grecques ou latines, mais tendant chaque jour à s'effacer, soit par le temps, soit par l'humidité. La plupart de ces cellules étaient fermées par de grosses pierres dont on s'est servi pour paver l'église de San Gennaro dei Poveri.

Ces corridors de dix-huit pieds de haut sont d'une largeur inégale ; on n'a pu ni les compter, ni en mesurer la longueur ; ils s'étendent, dit-on, jusqu'à Pouzzoles d'une part, et jusqu'au mont Lautrec de l'autre ; mais la difficulté de s'assurer de la véracité de ces assertions est cause qu'il faut s'en tenir aux conjectures, d'autant que l'éboulement des terres permet tout au plus de faire quelques pas dans la galerie inférieure ; celles supérieures sont un peu praticables, cependant il serait dangereux de s'y aventurer.

Diverses opinions ont été émises sur



Audot edit.

Napoli. San Gennaro. *Naples. S.t Janvier.*



Ex. S. Non. *Audot edit.* *Durau sc.*

Napoli. San Filippo di Neri.

ge de ces souterrains; celle qui à faire croire qu'ils auraient été és par les premiers chrétiens pour aper à leurs bourreaux, est la s vraisemblable; comment penué, peu nombreux dans leur ori-, et tous pauvres pour la plupart, issent pu entreprendre des traaussi considérables, et les conti- secrètement sans que l'autorité it contrariés? Un écrivain distin- Alexis Pellicia, leur assigne un le communication secrète d'une l'autre. Quelle que soit la version ée, il est probable que dans les de persécutions les chrétiens tirèrent et même y enterrèrent morts, car les cavités horizontant j'ai parlé ont évidemment été ées à cet usage, tant les mesures nt variées. On en aperçoit pour es différens âges. Il est donc nade penser que, bien avant l'étaement de la religion chrétienne, oin de matériaux nécessaires à la ruction des villes a été l'origine s immenses excavations, sems à celles qui, pratiquées succement autour et au-dessous de , se trouvent aujourd'hui souteur leurs voûtes surchargées une on des édifices innombrables qui nt sortis.

ne odeur cadavéreuse infecte l'air. exhalaisons méphytiques, et la e des flambeaux résineux dont on mé, rendent la respiration diffion se sent pressé de revoir le et de se retrouver avec les homcar ceux qui vous accompagnent, la rougeâtre clarté des torches, mblent plutôt à des ombres ers.

iples possédait autrefois cent huit ens d'hommes, trente-neuf de ies, et cent soixante-sept églises, sans compter une infinité de chapelles. La révolution, en supprimant les couvens à l'exception des ordres mendians, a nécessairement restreint ce nombre; qu'on se figure cependant la foule d'ecclésiastiques nécessaires pour desservir tant d'églises.

Quoiqu'en général fort belles au-dedans, aucune n'offre un beau portail. Le plus riche et le plus régulier de tous est celui de *S. Filippo Neri*.

Fondée en 1586 sur les dessins de Denis Barthélemi, cette église a un portail en marbre blanc, avec des ornemens saillans de marbre de couleur. Elle est divisée en trois nefs (Pl. 94). Celle du milieu est soutenue par douze colonnes de granit d'un seul morceau, avec leurs chapiteaux de marbre de Carrare. Ce temple est orné de beaucoup de dorures, et renferme sept chapelles en marbre, dont l'une a dix colonnes et dix grandes statues. Celle de saint Philippe, qui ressemble à une petite église, est également ornée de dix colonnes en marbre jaune, et de tableaux. Les voûtes de l'église sont revêtues de stuc, avec des fresques; un très-grand tableau, peint par Luca Giordano, représente Jésus chassant les vendeurs du temple : c'est le chef-d'œuvre de ce peintre napolitain.

MUSÉE DE NAPLES.

(Article communiqué par M. D.-D. Farjasse.)

Les découvertes de Pompeï, d'Herculanum et de Stabia influèrent certainement plus sur les progrès de l'archéologie que les immenses travaux des Montfaucon, des Caylus, et tous les mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Tant il est vrai qu'une observation matérielle est

rares métaux, et conservés
ux pour la jouissance et l'uti-
générations qui devaient arri-
ine découverts, formèrent des
ns immenses. Le palais de Por-
x de Naples, de Caserte et de
ionte en furent bientôt rem-
combrés sans ordre ni discer-
L'artiste et le savant n'en re-
qu'à grand'peine de faibles
s, lorsque Ferdinand Ier. pen-
mir ces richesses éparses et
musée de Naples, qui devint
d'années plus riche lui seul,
entre, que toutes les collections
le réunies.

87, le duc d'Ossune, vice-roi
s, avait fait jeter les fondemens
iste école de cavalerie ; Don
Castro, comte de Lemos, qui
da, fit terminer cet édifice sur
ns du chevalier César Fon-
le destina à l'université, qui
talée en 1616, sous Don Pédro,
et son successeur. Elle y resta
1790 : alors le *Palazzo dè regi*
'est le nom qu'on donnait à ce
nt, reçut les antiquités dissé-
lans les résidences royales, et
la bibliothéque et les tableaux
s modernes qui composent le
Borbonico. L'université, trans-
u collége de santo Salvadore,
lacée par l'académie des scien-
s beaux-arts, fondée en 1780.
onument, dont l'architecture
assez pure répond à sa desti-
tuelle, forme un carré long
un parallélogramme de 560
ir 280. Un soubassement bien
corrige l'inégalité du terrain.
rtes et quatorze fenêtres s'ou-
la façade principale, dont le
t occupé par un pavillon com-
deux ordres et d'un fron-
vestibule mal éclairé conduit
à l'escalier et sépare l'édifice en deux parties égales. Quatre statues colossales le décorent : ce sont celles de l'Hercule Farnèse, de la Flore grecque, du Génie de Rome, et d'Alexandre Sévère. A gauche, en entrant, sont de belles salles de dessin; à droite, la galerie des peintures antiques. Le musée égyptien et la collection des bronzes ont aussi leur entrée sous le vestibule, principalement éclairé par de grandes cours placées sur les côtés. On a rangé avec beaucoup de goût, dans ces vastes emplacemens découverts, un nombre infini de statues, de colonnes, de sarcophages et de fragmens d'architecture trouvés dans les environs de Naples. Des portiques fermés règnent tout autour; ils sont destinés en grande partie au musée des marbres antiques et modernes. L'escalier, placé en face de la porte d'entrée, est orné d'une statue colossale du roi Ferdinand Ier., vêtu en Minerve. Cet ouvrage, où Canova a vaincu de bien grandes difficultés, est un de ses plus beaux titres de gloire. Deux autres statues, pareillement en marbre de Luni, et un lion, achèvent de décorer l'escalier.

Dans l'impossibilité où nous sommes de donner dans un ouvrage de ce genre le détail de toutes les richesses du musée Bourbon, dont le simple catalogue que l'on attend encore exigerait des volumes et plusieurs années de travail, nous nous contenterons d'indiquer succinctement les objets les plus rares et les plus remarquables, en commençant par les peintures antiques. Plus de dix-sept cents morceaux composent cette collection unique au monde. On sait que ces dépouilles, enlevées aux murailles des maisons de Pompeï, d'Herculanum et de Stabia, ne sont, pour la plupart, que l'œuvre de décorateurs et d'ornementistes, et, par

co mérite aussi différent qu es sujets représentés. L uses de ces peintures étaiei ables, non pas comme nos ta e l'on suspend au pre- n u, suivant le caprice du prop , mais je veux dire exécutées à part, ou peut-être sur d'autres murailles, d'où on les avait enlevées par des moyens analogues à ceux employés aujourd'hui par les Napolitains, pour détacher les fresques antiques. On les encastrait dans la crépissure du mur qu'ils devaient orner, et souvent ils y restaient jusqu'à la destruction de l'édifice; d'autres étaient tout-à-fait inhérens à la muraille. Les procédés usités par les artistes étaient à peu près les mêmes pour l'un et l'autre genre. Les peintures étaient exécutées à fresque, ou du moins sur un enduit de chaux, et non à l'encaustique, comme on l'a faussement prétendu. C'est ce dernier moyen qu'emploient à Naples les faussaires d'antiquités pompeïannes pour composer leurs pastiches qu'ils vendent au poids de l'or. La truelle du stucateur servait seule à unir les surfaces et à les préparer à recevoir le travail du peintre, qui, pour fixer ses couleurs, n'employait ni résine, ni colle, ni détrempe, comme le prouve l'analyse chimique à laquelle on a soumis différens fragmens. L'artiste évitait avec un soin scrupuleux l'usage des substances colorantes que l'humidité ou le soleil aurait décomposées. J'ai vu plusieurs ouvrages que M. Franck aîné, élève distingué de David, et directeur de l'académie de peinture de Naples, avait peints à l'huile avec des couleurs trouvées à Pompeï, l'œil le plus exercé n'aurait pu apercevoir la moindre différence avec les nôtres. Les Anciens en avaient d'ailleurs plusieurs dont nous chargeons notre palette; par exemple, l'ocre, le noir animal, l'outre-mer et le vermillon. Du reste, l'éclat tant vanté de ces couleurs résulte plutôt de leur heureuse disposition et du sentiment d'harmonie dont les artistes étaient animés, que de la matière en soi-même. Je n'ai remarqué, dans aucune peinture antique, l'emploi des glacis et des vernis dont nos peintres modernes font un si grand abus. Les moyens des Anciens sont de la plus grande simplicité, et comme à l'époque de la naissance d'un art: bien que, suivant Winkelmann et d'autres iconologues distingués, la peinture fût à son déclin lors de la destruction des villes au pied du Vésuve. Les objets sont représentés par une teinte empâtée avec une légère demi-teinte; quelques traits obscurs et quelques touches lumineuses achèvent de les éclairer et de leur donner le relief nécessaire. Ainsi le clair obscur n'est pas rendu comme chez nous par des teintes fondues, mais par des hachures à la manière des dessins de Michel-Ange, ou des tailles de la gravure au burin. Les principaux mérites de ces ouvrages consistent dans la naïveté sans apprêts des compositions, et dans une expression d'une vérité et d'une verve comparables seulement aux œuvres de nos grands maîtres, et qui donne à tout ce qu'elles représentent un sentiment de vie, de grâce, de terreur ou de gaieté. Ce qui frappe surtout, c'est l'étonnante rapidité d'exécution; en observant la vivacité des traits et le sentiment empreint dans ces compositions, il semble voir autant d'inspirations rendues sans efforts et sans étude, tant la main obéit avec facilité à la pensée de l'artiste, et cela même dans les copies; car plusieurs morceaux sont certainement des répétitions d'ouvrages plus précieux qui ne nous sont pas parvenus.

;oit que cette promptitude
n n'est guères compatible
ju'on nomme le fini; aussi
lus grand reproche adressé à
res par certains connaisseurs.
nous, qui n'ambitionnons
ce titre, et ne jugeons que
ient, obéissant à nos impres-
is avouerons avoir été plus
mt ému à la vue de ces pré-
es de l'art antique, qu'en
tableaux si étudiés, si pro-
polis de Carlo Dolce ou de
w: de même que nous som-
frappé des premiers élans
juence naturelle, fût-elle
que des périodes bien ca-
bien arrondies d'un rhéteur
:.

s de ces peintures ont in-
rtistes modernes. Je citerai
ı d'Achille, le sujet connu
ts sous le nom de la Charité
Marchande d'Amours, char-
ıposition remplie de grâce,
Iars et l'Amour. On remar-
les célèbres danseuses de
ersée et Andromède, Ariane
e; des caricatures représen-
npereurs romains avec des
maux qui font allusion au
s dominait, rappellent les
laisantes de notre Granville.
ıombre infini de scènes du
:ien, morceaux d'un grand
qu'ils ont fixé les opinions
ıur plusieurs points indécis,
de la vie privée, qui nous
mieux que tous les com-
les usages des Romains à
: l'âge d'or et de la monar-
ıunes acrobates, des enfans
ː osselets, un perroquet
ı char guidé par une cigale,
vons vu pendant long-temps
sur la toile du Vaudeville. (On croit que cette jolie composition est une caricature de Néron et de Sénèque); des marchands d'étoffes, de viandes cuites, de pain, de poissons et de coquillages, tout-à-fait semblables à ceux que l'on voit tous les jours à Sainte-Lucie de Naples; une école publique, des vignerons travaillant au pressoir, un combat naval qui ne laisse plus de doute sur la construction des galères antiques; une ferme et tous ses accessoires (on y remarque une matrone qui vient visiter ses enfans en nourrice); des voitures, plusieurs instrumens à écrire, tels que plumes, encriers, tablettes, papyrus, etc. On distingue surtout une peinture grecque signée du nom d'Alexandre d'Athènes, représentant cinq femmes, dont les noms sont écrits au bas de chaque figure.

Le musée d'antiquités égyptiennes, étrusques et osques, ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'ordre. On y remarque deux riches inscriptions hiéroglyphiques offertes au roi de Naples par le baron Carle de Rothschild, un monument sépulcral en granit bleuâtre, orné de vingt-deux figures et d'hiéroglyphes, une colonne de marbre d'Egypte surmontée d'un ibis, plusieurs figures d'Harpocrate et de Sérapis, un grand nombre d'oiseaux sacrés, d'inscriptions, de vases balsamiques, d'amulettes, un précieux fragment de papyrus égyptien, des instrumens de musique, des ibis embaumés ou sculptés, des momies, une belle réunion de statues, de vases, d'armes et d'inscriptions étrusques et osques, auxquelles il faut ajouter un nombre presque égal de bas-reliefs et de fragmens.

La collection des marbres compte plus de cinq cents statues, gaînes et bustes, dont plusieurs ont enrichi le

ris jusqu'en 1815. On ...rcule Farnèse, la Vénus ...ux conservée, mais peut-être moins belle que celle de Syracuse, que je croirais plutôt être la statue dont parle Athénée. L'Aristide, chef-d'œuvre de la sculpture romaine, le célèbre groupe du taureau Farnèse, taillé dans un bloc de seize pieds sur quatorze. La famille Balbus, une statue d'Agrippine, assise au moment où cette impératrice vient d'apprendre que son fils tramait contre ses jours. L'expression déchirante empreinte sur ses traits, la pose pleine de noblesse, et l'ajustement de la draperie, placent ce morceau au premier rang. Vénus Victrice et l'Amour, l'Antinoüs grec, un grand nombre de statues d'empereurs romains, entre autres celle de Caligula, trouvée dans une auberge, près du Garigliano (la corde du bac qui servait à passer ce fleuve était fixée au col de la statue, comme si les générations nouvelles eussent été chargées de venger les crimes de ce monstre sur son effigie), la Psyché, sculpture grecque du premier ordre, un buste de Socrate, dont la partie supérieure est d'une belle conservation, et enfin une précieuse suite d'animaux.

La galerie des sculptures en bronze renferme de cent à cent vingt pièces. Le prix que les barbares attachaient aux métaux a rendu fort rares les objets fusibles. Les principaux de cette collection sont le faune ivre, chef-d'œuvre de l'art grec, deux daims, et un cheval de grandeur naturelle, un Mercure en repos, jolie statue, dont la pose est d'une vérité frappante, et l'exécution si parfaite, qu'on la rapporte avec raison à la plus belle époque de la sculpture grecque. C'est sans contredit le bronze le plus parfait de l'antiquité. Deux discoboles de sculpture romaine, plusieurs statues ... trices et de danseurs trouvées au t... tre d'Herculanum, une prétendue ... pho et une tête de cheval, adm... fragment (le restant du corps fut ... par ordre d'un évêque de la f... Caracciolo qui en fit faire des clo... On ne voit pas sans étonnemen... norme clef d'une conduite d'eau ... contient encore le liquide ren... depuis près de deux mille an... gardien de cette salle ne manqu... d'agiter ce robinet colossal pour ... entendre aux curieux le bruit d... en mouvement.

La collection épigraphique co... près de deux mille inscriptions ... sées en huit classes, savoir : 1... sacrées, 2°. les honoraires, 3°. ... des ouvrages publics, 4°. les ... crales, 5°. les arabes, 6°. les grec... 7°. les chrétiennes, 8°. celles sur ... rens sujets qui ne se rapporten... aux autres catégories.

Bien que nombre de salles des ... royaux et du musée Bourbon aie... ornées de mosaïques trouvées au ... virons de Naples, cependant la c... tion de ces précieux produits d... antique, conservée au musée que ... décrivons, est encore la plus ... qu'on connaisse. On doit plac... premier rang le pugilateur, ... sée terrassant le minotaure, u... ton, une bacchante, des scèn... des masques comiques, le gén... Bacchus sur une panthère, d'un ... et d'un coloris dignes des plus g... éloges (ce morceau peut avoir un ... carré) et un chat qui dévore une ... Une cinquantaine d'inscriptions ... tes sur les murs de Pompeï on... enlevées avec grand soin et tran... tées dans ce cabinet.

La galerie des monumens du m... âge renferme douze cents objets et

850 à 880 en marbre, 60 venant
e, en bronze et autres matières,
rceaux de peinture indienne,
mbre presque égal d'objets sa-
ls que crucifix, encensoirs,
, vases de toutes sortes de for-
le matières, bas-reliefs, instru-
e torture employés contre les
s chrétiens, etc., etc.
que cinq mille objets composent
ction des terres cuites, sans y
ndre les vases grecs peints dont
bre considérable est inconnu.
ille quatre cents et plus forment
verres antiques. Le musée ob-
ou des monumens phalliques,
cent soixante morceaux environ
ze, en marbre, peintures, mosaï-
tc., représentant des *Phallus*,
lis, des *Spintriæ*, et des scènes
souvenir salit presque autant
ation que la vue des objets

quatre dernières collections oc-
une portion du premier étage,
e la bibliothéque, riche de cent
te mille volumes et de trois
anuscrits, parmi lesquels on
ceux de saint Thomas-d'Aquin,
mintas du Tasse et celui des
es Apôtres, qui date du dixième
D'autres pièces contiguës ren-
t le cabinet des pierres pré-
et des joyaux antiques et du
-âge, celui des bronzes servant
ages domestiques des peuples
, celui des armures, dont l'an-
remonte quelquefois à trente
la collection des fragmens d'é-
d'alimens, d'objets servant à la
, trouvés dans les fouilles de
ï et des autres villes antiques
rande Grèce, le cabinet des mé-
et la bibliothéque si intéres-
les papyrus.
de trois mille petits rouleaux noirs, de 2 à 4 pouces de long sur 24 à 30 lignes de diamètre, sont rangés avec soin sur les rayons des vastes armoires qui garnissent les murs de ce cabinet. On dirait autant de morceaux de charbon de bois qu'un marchand aurait exposés pour échantillons : ce sont les *papyrus*. Cette malheureuse ressemblance avec le combustible est cause de la perte d'une grande partie de ces précieux dépositaires des produits de l'esprit humain, qui semblaient destinés à nous conserver tant de richesses des temps anciens. On les prit d'abord pour du charbon décomposé qui ne pouvait pas même produire la chaleur nécessaire pour l'usage habituel : un grand nombre fut jeté à la mer. Plus tard, en 1753, on découvrit au-dessous du jardin du couvent de Saint-Augustin, à Portici, une si grande quantité de rouleaux carbonisés rangés avec tant de symétrie dans une pièce d'une maison d'Herculanum, qu'enfin on les observa et l'on parvint à y lire des caractères latins et grecs. Trois bustes en bronze, dont un représentant Épicure, sept encriers et des stylets à écrire, trouvés dans le même endroit, ne permettaient pas cette fois de prendre une bibliothéque pour la boutique d'un charbonnier. Près de mille huit cent papyrus furent transportés par ordre de Charles III, alors roi de Naples, au musée royal de Portici, et plus tard de là au musée Bourbon. Le feu, bien loin de les détruire, les a réellement conservés : car tous ceux qui n'ont pas été consumés sont tombés en poussière et ont tout-à-fait disparu. Ceux qui nous restent sont tellement torréfiés et rendus si friables, que l'on ne peut y toucher qu'avec une précaution extrême. La difficulté de les lire, qui d'abord parut insurmontable, a cependant été vaincue par la persévérance

du pèr ıtonio Piaggio, qu'un vif a ttres pouvait seul sou- t elle entreprise. Il trouva ie m. dérouler, et de fixer sur une membrane transparente, ces cylindres, qui ne présentaient guères plus de consistance que des morceaux d'amadou brûlée. On lui doit la machine aussi ingénieuse que simple, dont on se sert encore aujourd'hui pour cette délicate opération. Ce travail a produit jusqu'à présent quatre cent dix manuscrits, dont dix-huit seulement sont bien lisibles, les autres n'étant que des fragmens difficiles à déchiffrer. En 1793, on publia à Naples un premier volume de ces papyrus, contenant un ouvrage de Philodemus, sur la musique. Un autre parut en 1809 : il renferme un fragment d'un poëme latin que l'on croit être de Rabinius, et le second et le onzième livre du Traité d'Epicure sur la nature. Le troisième volume, qui est sous presse, contiendra, outre plusieurs autres morceaux, le dixième livre de Philodemus, sur l'Economie, d'après lequel il paraîtrait que l'ouvrage sur le même sujet, attribué à Aristote, serait de Théophraste, et le onzième sur l'Orgueil. On conjecture que tous les autres papyrus sont des ouvrages d'auteurs grecs, à l'exception de vingt-quatre qui seraient écrits en latin. Voici à peu près comme on les divise : 60 à 70 sont presque entiers, on en possédait les deux tiers de 160, la moitié de 320, le tiers de 200, le quart de 195 ; 470 à 480 étaient coupés transversalement, par suite de l'inexpérience des premiers ouvriers. Le nombre des colonnes et des fragmens déroulés s'élève à 2,366.

La précieuse galerie de tableaux, depuis les Grecs du Bas-Empire jusqu'aux temps les plus modernes, est classée dans les autres salles au premier étage, et complète le musée Bourbon. Les plus beaux tableaux du salon des chefs-d'œuvre sont les suivans : un portrait de Philippe II, par Titien; une Charité, de Schidone; une sainte Famille, de Jules Romain ; deux autres, de Raphaël; deux portraits, par André del Sarte; un de Léon X, par Raphaël; un du cardinal Passerini, du même; une transfiguration, par Giovan Bellini ; un portrait, par Vélasquez; un paysage, de Claude le Lorrain; Paul II, par Titien; le Mariage de sainte Catherine, du Corrège; l'Ange Gardien, du Dominiquin ; la Danaé du Titien; deux portraits, par Wan Dyck; deux autres attribués à Rembrandt; deux autres, par Rubens; le Christ expliquant les Saintes Écritures aux docteurs, par Salvator Rosa et un Silène ivre et des Satyres, par l'Espagnolet.

Ces deux noms nous rappellent les peintres napolitains. Si, comme je le pense, on doit entendre par école dans les arts une suite d'artistes travaillant d'après les principes puisés dans l'atelier d'un maître, tels, par exemple, que les nombreux élèves de Michel-Ange, qui forment l'école florentine, pour la sculpture, ceux de Raphaël ou l'école romaine, et ceux des Carraches, qui composent l'école lombarde, je ne pense pas qu'il existe véritablement une école napolitaine; car on ne peut donner ce nom aux trois ou quatre peintres médiocres sortis de l'atelier de Solimène, et moins encore au petit nombre d'artistes formés sous Salvator Rosa. Mais, si l'on veut comprendre, dans les significations du mot école, une réunion d'artistes nés dans une même contrée, alors on pourrait trouver à Naples des peintres assez distingués pour occuper une place honorable à côté des autres

'Italie. Ceci s'applique parti-
ient à la peinture ; car pour la
e et l'architecture, Bernini,
s nommons le chevalier Ber-
it certainement être considéré
chef d'école, si l'on a égard à
se influence qu'il exerça sur le
son siècle dans l'un et l'autre
ts.

inture commença à fleurir à
sous le règne de Philippe II,
milieu du 16ᵉ. siècle, et con-
n éclat jusqu'à Charles III,
environ cent cinquante ans.
Correnzio, dit le Grec, doit
rdé comme le premier qui ait
ielque relief à cet art. Lavallée,
exte du musée Napoléon, ne
de que peu de talent; mais
rt, ainsi que le prouve Lanzi,
ncore les nombreux ouvrages
tiste, que l'on voit à Naples et
nt dans les églises du *Giesu-*
t de la *Madona di Piè di*

i d'Arpino, surnommé Giu-
, lui succéda. Il naquit au
l'Arpino, dans le royaume de
n 1560. De bonne heure il se
lome où il gagna d'abord sa vie
des couleurs dans les ateliers
tres. On prétend que la vue
s-d'œuvre du Vatican déve-
lui le goût de la peinture.
XIII s'intéressa au jeune ar-
lui fournit les moyens de se
nner. Josépin est le plus faible
des peintres napolitains, mais
s sont dessinées avec plus de
n que l'on n'en trouve géné-
dans les ouvrages de ses com-
. Son style se rapproche assez
de l'Albane, et souvent il est
niéré que lui. Henri IV l'ap-
cour de France en 1600 et le
e l'ordre de Saint-Michel. Le chevalier d'Arpino mourut à Rome à l'âge de quatre-vingts ans.

Giuseppe Ribeira, plus connu sous le nom de l'Espagnolet, étudia sous Baldassar Correnzio avant d'entrer dans l'école de Michel-Ange de Carravage. Palmérino le fait naître à Xativa dans le royaume de Valence ; mais c'est à tort ; il naquit à Gallipoli, dans la province de Lecce, en 1593, d'Antonio Ribeira, gentilhomme espagnol. L'Espagnolet réunit toutes les qualités qui distinguent les peintres napolitains, une verve brûlante, un coloris vrai et brillant, une énergie remarquable. Ses principaux ouvrages sont la Nativité, que nous possédons au musée royal, le Martyre de saint Barthélemy, que l'on voit à Bologne, le Silène dont nous avons déjà parlé, et les Prophètes qu'il peignit dans les pendentifs de l'église Saint-Martin à Naples.

Giovanni Laurenzo Bernini, architecte, peintre et sculpteur, naquit à Naples en 1598. Peu d'artistes ont joui de leur vivant d'une aussi grande réputation. Comme tous ceux qui sortent de la route tracée, le Bernin fut l'objet d'éloges aussi exagérés que les reproches de ses détracteurs sont excessifs. On doit cependant avouer que, dans les arts, il faut toujours un certain génie pour ouvrir une nouvelle carrière, et que les critiques faites à l'école du Bernin s'adresseraient avec beaucoup plus de justice à ses maladroits imitateurs qu'au créateur du genre. Le nombre des travaux du Bernin est fort considérable : la colonnade de Saint-Pierre doit être considérée comme ce qu'il a fait de mieux. Il mourut à Rome, âgé de quatre-vingt-deux ans, laissant une fortune de plus de 2,000,000 de francs. Il conserva au milieu des honneurs et de l'opulence cette affabilité et cette modestie qu'on a judicieusement nom-

mée l [illegible] talent. On se rappelle avec [illegible] vers de Voltaire :

> A la [illegible] ert, Bernini vint de Rome ;
> De Pe[illegible] le Louvre il admira la main.
> Ah ! di[illegible] renferme dans son sein
> Des travaux si [illegible] faits, un si rare génie,
> Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie ?

Salvator Rosa, qui sans contredit eût fait école, si sa vie aventureuse ne s'y fût opposée, ne laissa que deux élèves à peine connus hors de leur pays, Micco ou Domenico-Spadaro et Aniello Falcone. Salvator Rosa naquit en 1615, dans le village de l'Arenella, près de Naples. Il n'eut de maître que la nature. Son goût pour les sites sauvages se démontre dans presque toutes ses compositions. Il affectionne les représentations des ravages causés par les tempêtes. Des arbres brisés, des mers en fureur, des brigands, des batailles, étaient les objets qu'il choisissait de préférence, et qu'il rendait avec plus de succès. Ses tableaux d'histoire ne valent pas ses marines et ses paysages ; cependant la Pythonisse d'Endor, du musée duLouvre, est digne d'éloges; aussi est-ce ce qu'il a laissé de mieux dans ce genre. Sa vie, écrite par lady Morgan, a beaucoup contribué à l'augmentation du prix des ouvrages de Salvator Rosa, qui gravait aussi à l'eau-forte avec facilité. Il mourut sans fortune à Rome, en 1673.

Luca Giordano, Luc Jordans, surnommé *Luca fa presto*, est remarquable par l'étonnante facilité de son pinceau. Coloriste presque égal au Tintoret dont il rappelle le faire avec un rare bonheur, il naquit à Naples d'un peintre médiocre en 1632. Il possédait une facilité étonnante pour imiter la peinture des autres maîtres ses prédécesseurs ou ses rivaux. Le musée de Naples possède un petit tableau de lui, qu'une extrême attention peut seule empêcher de prendre pour une œuvre de Paul Véronèse. L'immense fresque des vendeurs chassés du temple, peinte dans l'église de Saint-Philippe-de-Néri à Naples, est son ouvrage le plus considérable, et où il a déployé un plus grand talent de composition. On reproche avec raison à cette grande machine la monotonie qui résulte des tons rougeâtres dont l'artiste a abusé. Il est élève de l'Espagnolet, mais lui ressemble peu quand il ne cherche pas à l'imiter. La galerie du palais Riccardi à Florence est ce qu'il a fait de mieux. Appelé en Espagne par Charles II, il travailla à l'embellissement de l'Escurial qu'il acheva en dix ans. Il retourna à Naples comblé de richesses et d'honneurs, et y mourut en 1705 à l'âge de 73 ans.

Matia Preti, dit le Calabrais, émule de Michel-Ange de Carravage, naquit à T[illegible]verna en Calabre, en 1643, et mou-r[illegible] à Malte, âgé de cinquante-six ans; les églises de Naples renferment un grand nombre de tableaux de ce maître. Les deux plafonds de Saint-Pierre *in macello*, sont certainement ses chefs-d'œuvre, et le placent à côté des premiers peintres italiens. On le confond souvent avec le Carravage.

Francesco Solimène naquit, en 1657, à Nocera de' Pagani, près de Salerne, d'un père, peintre sans talent, qui le destinait au barreau. Le goût du jeune Solimène pour la peinture le fit entrer de bonne heure dans la carrière si mal parcourue par son père. Il ne s'attacha à aucun maître en particulier, puisant à toutes les écoles les principes de l'art; aussi est-il remarquable par un style qui lui est propre. Doué d'un génie peu commun pour l'arrangement des grandes compositions, il est faible sous le rapport du dessin et du coloris; son goût, que l'on peut ac-

: maniéré, se ressent tout-décadence ; néanmoins ses oique tourmentées, ne man-le vie et de mouvement. Les ouvrages de Solimène lui es bienfaits de presque tous ins de l'Europe. L'empe-es VI le nomma chevalier. ours en 1747, dans une dé-ison de campagne qu'il pos-es flancs du Vésuve, dépen-béralité la fortune que ses vaient acquise. La musique lassement favori. Son prin-ge, digne des plus grands t une fresque représentant chassé du temple, que l'on église du *Giesu-Nuovo*, à Na-composition qui remplit une ix à sept cents pieds carrés. x de chevalet ont bien perdu l'ils avaient du temps de semble que Jouvenet se soit Solimène pour l'arrange-raperies. Corrado, Sebas-i, Franceschello delle mura, Ferdinando San-Felice, ses les défauts de leur maître, ler ses talens. Ces derniers ent notre liste abrégée des politains. L'art, depuis le ie siècle, a presque disparu . MM. Camerano, Marsi-o et Smargiassi, sont à peu uls artistes qui de nos jours vouloir soutenir la vieille ur patrie.

*icle suivant est de M. P.****

à signaler tout ce qu'elle nt dans ses annales si vastes es en grands et dramatiques , notre Italie ne pouvait, le que nous avons consacré omettre d'y comprendre ce-ment célèbre de Masaniello, qui tint dans sa main le sort de tout un peuple. Nous acquittons cette dette envers nos lecteurs, et espérons que, jointe à la notice de *Gennaro Annese* et *du duc de Guise*, l'auto-biographie du pêcheur napolitain leur sera d'autant plus agréable, que nous avons pris le soin de leur en donner en quelque sorte le portrait moral et physique. Ces récits sont extraits des Mémoires d'Orloff.

Dans Naples vivait un jeune homme du nom de Thomas Aniello (par contraction, Mas'Aniello), que la nature semblait avoir formé pour les grandes entreprises. C'était un simple valet de pêcheur, sans éducation, sans culture, mais vif, audacieux, et doué de cette éloquence brute qui émeut les sens, parce qu'elle ne s'exprime que par images. Il avait aussi à se plaindre d'une offense : sa femme, ayant voulu un jour entrer dans la ville avec un peu de farine cachée dans un bas, avait été punie de plusieurs jours de prison pour avoir fraudé les droits. Depuis ce temps, il conçut pour le gouvernement une haine implacable : il cherchait et trouva l'occasion d'assouvir sa vengeance.

Il est peu de villes d'Italie qui n'aient conservé, sous d'autres noms, quelques-unes des fêtes de l'antiquité, que l'on célèbre encore annuellement par des jeux populaires, vestiges d'anciens jeux sans doute plus solennels et plus pompeux. Dans une fête de cette espèce, le peuple était rassemblé (le 7 juillet 1647) dans la place du grand marché, à Naples.

Le marché était presque entièrement dépourvu de fruits ; les paysans devant payer l'impôt ne s'empressaient plus d'en apporter à Naples. Ce spectacle de la disette, le jour d'une fête publique, attristait la multitude, et Masaniello sut habilement profiter de cette disposition des esprits : il se mêla

dans les groupes du peuple, s'exhala en reproches et en plaintes contre le gouvernement, n'eut pas de peine à enflammer des têtes que déjà l'ardeur du jour portait à l'exaltation. Le magistrat chargé de pourvoir à l'approvisionnement du marché étant survenu, Masaniello ne balança pas à lui reprocher et la rigueur de l'impôt et sa propre insouciance : ses reproches furent si vifs ou si justes, que le peuple, qui lorsqu'il souffre ne respecte plus rien, osa frapper ce magistrat, qui eut peine à échapper aux mains des furieux. Ce fut le signal de l'insurrection : une foule immense se porta avec fureur dans les divers bureaux de la perception des droits et les mit en cendres.

Dans cette première expédition, Masaniello marcha toujours à la tête des mécontens. Déjà son zèle s'était fait remarquer; il leur inspirait la confiance et le respect. Les ayant rassemblés autour de lui, il leur parla avec cette véhémence, cette énergie qui caractérisait à Rome les discours des tribuns : il y peignait la misère du peuple, l'insolence des grands, et vomissait des imprécations contre le gouvernement du vice-roi.

A peine Masaniello eut-il achevé, qu'il fut reconnu chef suprême du peuple. On lui éleva sur la place de Naples une espèce de trône où il siégeait en sarrau blanc de marinier, tenant à la main une épée nue pour sceptre. Dès lors ses volontés devinrent des lois, ses ordres des décrets, qui étaient exécutés aussitôt que rendus. Comme il ne savait pas écrire, il signait avec une empreinte de métal qu'il portait attachée à son cou. Ce n'était pas seulement la populace qui lui obéissait, mais des hommes qui lui étaient bien supérieurs par l'éducation et les lumières. En quelques jours, plus de trois cent mille hommes furent armés, enrégimentés.

on esprit paraît aliéné. Il cou-
·uit absurde : qu'on lui avait
irer le parfum de fleurs em-
es ; que sa tête en restait affai-
it bien plus naturel de penser
itigues d'esprit auxquelles cet
l'était accoutumé ni par état
ût, jointes à l'excessive cha-
saison ; que peut-être aussi
rs qui suivent toujours les ex-
ouvoir, furent les causes de
ience aussi soudaine que fu-
près les riches fermiers, il
t les nobles, et même les plé-
ur la plus simple délation, il
it une sentence de mort.

'un chef de parti attaque son
me, il n'est pas loin de sa
es principaux citoyens qui,
révolution, marchaient sous
ères et combattaient pour sa
menacés d'être égorgés par le
venu un véritable tyran, sen-
nécessité d'en délivrer promp-
patrie. Masaniello s'aperçut
de la faveur publique. En
oulut ranimer dans les âmes
tation à laquelle il avait dû
dont il jouissait ; ses discours
es parurent ce qu'ils étaient
insensés. Un jour, qu'affligé
ue surpris du peu de succès
eu une de ses déclamations
s, qu'il avait prononcée dans
même de l'église d'un cou-
errait dans l'intérieur de ce
e, livré à la plus sombre mé-
il fut appelé par quelques
apostés, qui feignirent d'a-
i parler des intérêts du peu-
vança vers eux avec confiance ;
sitôt ils l'étendirent à leurs
plusieurs coups de fusil. En
, le malheureux n'eut que le
proférer ces mots : « Ah ! les
ah ! les traîtres ! »

Ainsi périt un homme qui, malgré sa grossière ignorance, n'eut pas moins de pouvoir dans Naples que Thrasybule n'en eut à Athènes, lorsqu'il en chassa les trente tyrans, et que les Gracques, à Rome, lorsqu'ils demandèrent au sénat l'établissement de la loi agraire. Grand homme peut-être, si avec la probité et le désintéressement dont il donna de constantes preuves, il eût montré plus d'humanité et de justice (1).

On devait croire que l'émeute allait cesser par la mort de Masaniello. Les insurgés, fatigués de la tyrannie du chef qu'ils s'étaient donné, avaient vu, avec une espèce de joie, sa tête clouée à un poteau. Mais le vice-roi et ses partisans, trop fiers d'une victoire qu'ils devaient plutôt à la fortune qu'à leur courage, se comportèrent en vainqueurs insolens. Des nobles ne craignirent point de maltraiter des hommes du peuple ; et, de son côté, le gouvernement fit diminuer le poids du pain. Dès-lors le tumulte recommença, mais avec plus de fureur ; le corps de Masaniello fut déterré, et réuni à sa tête, fut exposé à la vénération du peuple : on lui fit des obsèques magnifiques, comme à un général en chef. Bientôt le peuple s'empare de tous les postes qui dominaient le port ; le vice-roi, assiégé de nouveau, est obligé pour la seconde fois de se réfugier dans un des châteaux forts (le Château-Neuf), et pour la seconde fois encore, il lui faut négocier, traiter avec le peuple. Mais ce traité fut plus humiliant, plus honteux que le premier, et pour comble de mal-

(1) Le vénérable archevêque de Tarente (*Monseigneur Capecelatro*) possède un manuscrit anonyme, qui contient l'histoire de la révolution opérée dans Naples, par Masaniello. Nous avons regretté que notre plan ne nous permît pas de répéter tous les détails intéressans qui s'y trouvent consignés.

heur, toutes les concessions qu'il faisait augmentaient, au lieu d'étouffer, le feu de la rébellion. Il fut sommé de livrer les forteresses de Naples au peuple; sur son refus, on se disposa à les attaquer.

Cependant la cour d'Espagne avait été informée de l'insurrection du peuple napolitain; et pour le faire rentrer dans le devoir, elle s'était hâtée d'envoyer le jeune D. Juan d'Autriche, âgé de dix-huit ans, à la tête d'une armée navale, et lui avait donné des pouvoirs très-étendus.

Ce prince arriva, le 1[er]. octobre, dans le golfe de Naples, et déploya, le long de la plage de Sainte-Lucie, aux yeux de toute la ville, sa nombreuse et imposante flotte. On l'avait flatté bien faussement que sa seule présence suffirait pour ramener l'ordre et la soumission. Le peuple ne parut point intimidé. Le prince fit débarquer ses troupes qui allèrent occuper les postes les plus élevés. De là on fit sur la ville un feu continuel, qui détruisait des maisons, des palais, des églises, mais faisait très-peu de mal aux insurgés. Les forces espagnoles n'étaient pas assez considérables pour qu'on pût raisonnablement espérer de réduire une ville dont l'immense population était tout armée. Ce fut sous le canon même des Espagnols, que, renversant les armes du roi, Naples se proclama *république :* elle avait alors pour chef un autre Masaniello, mais bien plus adroit et plus fourbe que son prédécesseur : c'était *Gennaro Annese,* qui avait été élevé dans la profession des armes (des historiens disent que c'était un simple armurier).

Jusqu'alors les Français n'avaient point figuré dans cette rébellion. Leur rôle va commencer. Tant que Masaniello vécut, le peuple paraissait avoir une telle horreur des étrange
seule proposition d'appeler l
çais à Naples eût été dang
cependant il était bien pro
vec leur secours, il eût été
chasser à jamais les Esp
royaume. Mais les circonstanc
changé ; on commençait à se
soin de terminer cette lon
D'adroits émissaires répand
le peuple que la France é
disposée à prendre part à l
tion ; ils parlaient de la brav
l'affabilité de *Henri de Lorr*
de Guise, qui était en ce m
Rome ; on le représentait com
propre à diriger et affermir la
république.

Le duc de Guise, instruit de
qui se passait à Naples, y parut
et fut reçu au milieu des accla
de tout un peuple, qui voyait
protecteur de sa liberté naiss
un rival bien supérieur en rép
et en talens au trop jeune I
d'Autriche. Son premier soin
chercher à rétablir l'ordre da
populace effrénée à laquelle il
commander, et qu'il ne considé
sans quelque terreur.

En se rendant à Naples, le
Guise avait tout autre projet q
fermir le gouvernement républi
n'était point pour les intérêt
France qu'il se proposait de co
bien qu'il eût concerté son en
avec les ministres français,
lui eussent promis de la s
Mais comme descendant de Re
jou par les femmes, il se cro
droits au trône de Naples, et
mettait bien de les faire valo
l'occasion.

Le successeur de Masaniello
naro Annese.
secrets dessei

vit pas sans peine l'autorité
peuple l'avait revêtu passer
res mains, non-seulement fai-
ouer les opérations militaires
rival, mais cherchait à le ren-
eet et odieux aux républicains;
même de le faire assassiner.
illeux petit-fils du héros de la
France, qui ne souffrait pas,
ins d'impatience et d'indigna-
u'un tribun, un vil plébéien
lisputer la puissance, cherchait
débarrasser, par des moyens
si condamnables. Les insurgés
ient entre ces deux chefs. Un
e parti se forma parmi eux, et
ar les menées du ministre fran-
ome. Ce dernier parti n'avait
t que de chasser les Espagnols,
onner le trône à un roi fran-
'était le moins considérable;
était presque entièrement com-
barons attachés depuis long-
la maison de France.

effet de ces divisions, les Es-
, quoique très-faibles, se main-
dans la possession des forts et
eaux. On se livrait, de part et
de petits combats journaliers,
aient aucun résultat important.
Espagnols jugèrent que le mo-
ait favorable pour tenter des
ions; ils firent proclamer un
roi Philippe, qui accordait
ière amnistie à toutes les per-
qui avaient pris part à l'insur-
Mais le nom du duc d'Arcos,
sait sur ces édits et proclama-
mpêchait les insurgés d'y don-
une confiance. On sentit la
é d'éloigner un vice-roi aussi
au peuple; il partit, et D. Juan
che resta seul chargé du gou-
nt. Il continua, mais sans
ip de succès, du moins auprès
tisans du duc de Guise, la voie
des négociations. Annese, toujours envieux et perfide, se prêtait plus facilement aux propositions qui lui étaient secrètement faites, et cependant n'osait ou ne voulait pas mettre bas les armes.

La cour d'Espagne parut désapprouver que le duc d'Arcos eût quitté son poste sans son autorisation, et remis le pouvoir à un prince à peine adolescent : elle se hâta de donner ordre au comte d'*Onnatte*, qui était alors ambassadeur à Rome, de passer à Naples en qualité de vice-roi. C'était à lui qu'il était réservé de terminer la révolution de Naples.

En vain le duc de Guise avait tenté, en divers petits combats, de s'emparer des forts et postes occupés par les Espagnols; ses troupes, mal disciplinées, plus habituées à piller qu'à combattre, avaient éprouvé des échecs : il sentit le danger de sa position; et, en effet, elle était d'autant plus fâcheuse, que le comte d'Onnatte, à peine arrivé, avait distribué de l'argent aux troupes espagnoles, et ranimé leur courage.

Ayant appris que ce vice-roi faisait rétablir les forts du port de *Baïa*, et de l'île de Nisida, dans la crainte qu'une flotte française ne s'approchât des côtes, le duc de Guise sortit de Naples avec un détachement de ses troupes pour s'opposer à ces travaux. Cette absence lui fut fatale. Le vice-roi, D. Juan, et le cardinal Filomarino, qui n'avait jamais cessé de prendre tous les moyens qu'il jugeait les plus propres à rétablir le calme, sortirent la nuit des châteaux à la tête des troupes espagnoles : ils avaient des intelligences avec la plupart des insurgés, des postes importans leur furent livrés sans qu'il fût besoin de combattre. Bientôt les mots de paix, de réconciliation, furent prononcés de

toute se vint apporter les clefs ... grosse tour des Carmes, q... idait. Et c'est ainsi qu'en peu ...s se termina une révolution qui durait depuis neuf mois, et qui avait fait répandre des torrens de sang.

Le duc de Guise, à cette nouvelle, voyant que pour lui tout était perdu, ne songea plus qu'à sauver sa vie en se jetant dans les Abbruzzes, où il pouvait compter sur un assez grand nombre de partisans. Mais le commandant de Capoue avait envoyé de la cavalerie à sa poursuite. Il fut joint sur la route, près de *Morrone*. Ce fut là que, soutenu par le petit nombre d'hommes qui l'avaient suivi, il se défendit quelque temps avec intrépidité; mais, son cheval ayant été tué dans la mêlée, il fallut se rendre. Il fut conduit à Naples, et de là transféré en Espagne où il resta cinq années prisonnier.

A l'exemple de la capitale, quelques provinces, qui s'étaient insurgées, rentrèrent dans le devoir. D. Juan, voyant que sa présence n'était plus nécessaire à Naples, passa dans la Sicile : cette île aussi avait été tout récemment le théâtre de plusieurs tumultes populaires; elle était à peine pacifiée.

Le comte d'Onnatte était convaincu que, tant que les Français seraient maîtres, comme ils l'étaient, de plusieurs ports sur les côtes de la Toscane, le royaume de Naples devait être sans cesse dans l'inquiétude d'une invasion. Il résolut donc de faire les plus grands efforts pour chasser ces voisins trop dangereux. Il eut l'art de stimuler le zèle de la noblesse napolitaine, qui voulut partager les périls de cette expédition. Bientôt il eut rassemblé une flotte assez nombreuse, que vinrent encore grossir les vaisseaux qui portaient D. Juan à son retour de la Sicile. Les troupes du vice-roi se présentèrent d'abord devant l'île d'Elbe, et peu après forcèrent de capituler les faibles garnisons françaises qui occupaient les places de Porto-Longone et de Piombino dans la Toscane.

Avant d'entreprendre cette expédition, le comte d'Onnatte s'était montré d'une sévérité excessive envers les Napolitains qui avaient figuré dans la dernière rébellion. Ne voulant pas paraître violer ouvertement l'amnistie, si solennellement accordée, il en faisait arrêter plusieurs sur de simples dénonciations, souvent sur le bruit d'un chimérique tumulte populaire : et bientôt les uns périssaient sur l'échafaud; les autres étaient égorgés secrètement dans les prisons. Nous verrons dans la suite Annese lui-même condamné au dernier supplice; Annese à qui l'Espagne avait tant d'obligation, puisque, sans lui, elle eût perdu, peut-être pour toujours, le royaume de Naples.

N'est-ce point faire trop d'honneur au cabinet de Madrid que de supposer, avec quelques historiens, que la cruauté du comte d'Onnatte fut la cause de son rappel? Quoi qu'il en soit, on lui donna un successeur, beaucoup plus tôt qu'il ne s'y attendait; et il fut si sensible à cette ingratitude de sa cour, qu'il alla ensevelir ses regrets ou ses remords dans un couvent de Chartreux.

Le comte de *Castrillo* le remplaça. C'était un homme d'un caractère indulgent et doux, qui, ayant exercé pendant plusieurs années des magistratures, aimait et voulait pratiquer la justice. Naples se promettait de retrouver sous son gouvernement la paix et sa prospérité perdue. Mais le duc de Guise devait, encore une fois, venir troubler, du moins pour quelques in-

stans, ce pays véritablement voué au malheur. A peine sorti des fers de l'Espagne, il fatigua tellement le ministère français, qu'il en obtint des troupes et une flotte avec laquelle il se rendit, vers la fin de l'année 1653, dans le golfe de Naples Il débarqua sa petite armée à Castellamare dont il s'empara. Sans doute il s'attendait que ses partisans, le voyant si près, allaient s'insurger et lui livreraient la capitale. Soit qu'il eût été trompé sur les dispositions du peuple, soit que naturellement présomptueux il eût agi avec légèreté, soit enfin que le peuple fût fatigué de dissensions, personne ne se leva en sa faveur. Quelques mécontens seuls, et entre autres deux prêtres et un moine, tâchèrent, par leurs discours, d'exciter de la rumeur; mais ils furent aussitôt emprisonnés. Annese, sur quelque soupçon d'intelligence avec le duc de Guise, dont pourtant il avait été autrefois l'ennemi, fut aussi arrêté et puni de mort.

La noblesse de Naples, presque tout entière, se présenta pour aller combattre le duc de Guise. Douze mille hommes de troupes d'élite s'avancèrent vers Castellamare, et fermèrent tous les chemins qui conduisaient à la capitale. Le duc de Guise sentit alors l'impossibilité où il se trouvait de repousser, avec le peu de forces dont il pouvait disposer, les Napolitains qui occupaient tous les passages de la montagne de Castellamare. D'un autre côté, il ne pouvait rester dans cette ville où déjà les vivres manquaient. D'après l'avis de son conseil, il rembarqua sa troupe sur les vaisseaux qui l'avaient transportée, et reprit la route de Toulon. Vaine expédition qui n'eut aucun résultat!

Au fléau des révolutions et des guerres devait succéder un fléau plus terrible, la peste. Elle fut apportée à Naples par quelques troupes qui revenaient de Sardaigne. La contagion se répandit dans les quartiers bas de la ville: on avait d'abord pensé que ce n'était qu'une fièvre maligne, et l'on ne prit aucune précaution. Bientôt le nombre des personnes qui mouraient chaque jour devint effrayant: on crut pouvoir apaiser la colère du ciel par des prières: on fit des processions, on courut en foule dans les églises. Dès ce moment, la contagion, qui ne ravageait que certains quartiers, se répandit dans tous: les prêtres persuadèrent au peuple de bâtir une église, de faire des dons volontaires pour les frais de construction, et même d'y travailler. On vit alors des hommes et des femmes de toutes les classes de la société, livrer tout ce qu'ils possédaient d'or, d'argent, de bijoux de toute espèce, et venir travailler ensuite, avec une ardeur incroyable, aux murs de l'église et du couvent projetés. La maladie, dans cet immense rassemblement d'hommes, se propagea avec bien plus de facilité et d'énergie. Il mourait jusqu'à quinze mille personnes par jour. Les cimetières ne suffisaient plus pour les inhumations; on entassa les corps dans les catacombes, on les brûla, on les jeta à la mer. A la fin, on ne trouva plus personne pour enlever les cadavres des maisons et des rues: l'air était infecté des miasmes qui s'exhalaient de tant de corps en putréfaction.

Cette horrible calamité dura plusieurs mois; mais une pluie abondante survint, au commencement de l'automne, et sembla purger l'atmosphère. Les malades qui étaient attaqués se rétablirent, et bientôt après l'épidémie cessa entièrement. Mais la ville était presque déserte; et, pour comble de malheurs, il fallut établir des gardes

aux po[illegible] qu'aucun étranger n'y pénétrât : la [illegible]este s'étant répandue dans les camp[illegible]nes et les villes voisines, on avait à craindre que les habitans de ces pays ne rapportassent de nouveau la maladie dont à peine la capitale se trouvait délivrée.

Rien de plus sage que les mesures employées par le vice-roi pour rétablir l'ordre dans Naples, après ces temps d'infortunes, pour l'approvisionner de grains, et lui rendre sa population. Il allait jouir de son ouvrage, lorsqu'il apprit que le comte de *Pennaranda* avait été choisi pour le remplacer.

La paix de l'Espagne avec la France venait d'être conclue, dans cette île des Faisans, devenue si fameuse par le traité qu'y signèrent, au nom de leurs maîtres, le cardinal Mazarin et Don Louis de Haro. C'était une circonstance heureuse pour le nouveau vice-roi ; il devait penser qu'il n'aurait plus à s'occuper que des moyens de rendre aux peuples qu'il était chargé de gouverner, une prospérité qu'ils n'avaient connue que dans de courts intervalles. Mais l'Espagne n'avait point fait la paix avec le Portugal ; et, malgré la dépopulation du royaume de Naples, il fallut encore y lever des hommes pour augmenter les troupes espagnoles.

D'un autre côté, les brigands continuaient de désoler tout le pays : les communications entre les villes étaient interrompues ; ils se montraient jusques aux portes de Naples. En vain l'on voulait sévir ; ils étaient protégés par des barons, et trouvaient un asyle sur leurs terres. Dans l'intérieur des villes régnait la plus affreuse dépravation. On y commettait avec impunité des vols, des assassinats ; les églises étaient toujours pour les coupables des refuges assurés ; les réclamations du gouvernement contre cet abus étaient vainement portées au pontife de Rome. Dans les rues on ne pouvait marcher qu'avec des armes. La société semblait avoir atteint le dernier degré de sa dissolution.

Pennaranda fit beaucoup de règlemens de police ; mais indulgent et doux, il ne savait pas les faire exécuter. Le cardinal *Pascal d'Arragon*, qui le remplaça, déploya, au contraire, une excessive sévérité. Il commença par chasser de Naples tous les vagabonds et gens sans aveu : il livra ensuite au bourreau un grand nombre de coupables. Sous son administration, le glaive de la justice ne se reposa point : mais cette administration ne dura que dix-neuf mois.

VOYAGE A NOLA ET A FONDI.

Arrivé à Naples par un de ces bateaux dont la science et le génie ont fait les agens les plus actifs de la civilisation de l'univers, un jeune homme, né dans le nord âpre et glacé, s'y enivrait de l'atmosphère embaumée des contrées méridionales, et doué qu'il était d'un cœur d'artiste et d'une âme de poëte, il ne cessait d'interroger les beautés des arts et de la nature. Logés sous le même toit, mangeant à la même table, partageant les mêmes goûts, les mêmes désirs, nous tardâmes peu à nous lier tous les deux, entraînés que nous étions par une mutuelle et douce sympathie. Hermann (c'est le nom de mon jeune ami) avait une sœur qui, tandis qu'il maniait le

avant que Rome s'en emparât, régnaient de l'une à l'autre mer de l'Italie.

Nous interrogeâmes les ruines de Nola; mais là, comme dans une foule d'autres lieux d'Italie, nous eûmes occasion de reconnaître que la ville moderne devait à l'ancienne presque toute son enceinte et ses principaux bâtimens, construits qu'ils sont des décombres des deux amphithéâtres. Il Palazzo «le palais», demeure des comtes féodaux et barbares qui succédèrent à la puissance romaine dans le moyen âge, est en entier bâti de leurs marbres et de leurs débris; et cet abus a été poussé si loin, que l'on a transporté jusqu'à Naples, des matériaux qui y ont servi à construire des palais; ainsi, les demeures fastueuses que l'histoire locale assigne ici à Fabius Maximus, Marius, le grand Pompée, et Auguste lui-même, sont devenues celles des seigneurs napolitains. La cathédrale n'est pas exempte de ces spoliations faites par le nouveau à l'ancien âge, et quoiqu'elle soit d'une architecture gothique des plus reculées, elle doit les dentelures de ses ogives à plus d'un marbre antique; mais ce qu'elle a de plus digne d'être remarqué, c'est que ses cloches rappellent saint Félix, évêque de Nola qui, le premier, introduisit l'usage de cet instrument de percussion dans les églises, circonstance que le nom latin de *campana* sert à accréditer.

La jolie cité d'*Acerra* s'élève près de Nola. Silius Italicus lui reproche un air méphytique, mais épuré actuellement par des usines que la civilisation introduit jusqu'au fond de l'Italie. Nous ne craignîmes pas de braver cette atmosphère, mes compagnons et moi, bien que dans leur nombre il y eût une femme. Élise (c'est le nom de la sœur

d'Hermann) n'est pas moins courageuse que lui, et rien n'égale l'amour qu'elle a pour les arts et l'instruction, si ce n'est celui qu'à son exemple son frère leur porte. Au reste, qu'on ne croie pas que le seul désir d'interroger des ruines nous guide, mes amis et moi : non ; admirer une nature toujours lucide et grandiose est le sentiment qui s'y associe, et il tempère par sa douce présence tout ce que l'autre a de grave et de solennel. Ici, des deux côtés de notre route, une végétation luxuriante et balsamique ne charme pas moins les yeux que l'odorat, et plonge le voyageur dans une sorte d'ivresse.

Nous ne pûmes passer à *Capoue la moderne* sans gémir de l'extrême malpropreté de ses maisons, de ses rues et ses places publiques ; car il n'est aucune cité en Italie qui soit moins qu'elle habitable sous ce rapport. Que dire, en effet, d'une ville où vous ne pouvez entrer dans une auberge sans être invinciblement détourné du besoin de manger ou de celui de dormir par l'excessive incurie apportée dans les mets, et l'absence de toute propreté dans le linge des lits, et tel est pourtant l'accueil qui vous y attend. Capoue antique fut plus sage sans doute ; car, s'il en eût été ainsi de ses maisons, au lieu de l'appeler du nom d'efféminée, elle eût mérité celui de Capoue la malpropre.

Teano, autrefois *Teanum*, que vantent Strabon et Vitruve, nous apparaît après la malheureuse Suessola, mais c'est moins pour nous consoler que pour nous affliger encore. L'une périt au huitième, et l'autre au neuvième siècle : la première par le feu, et l'autre des mains de Capo di ferro « Tête de fer », barbare qui la maltraita tellement, que sa population disparut

comme si elle eût été englou
Vésuve. Le nom d'heureuse
né à la Campanie ; elle dut
l'une des époques les plus v
moyen âge.

Sinuessa, que fondèrent
ples venus du Pont-Euxin, l
éloignée de *Telese*, dont l
consacré dans ces contrées.
Hermann et sa sœur devinr
plus attentifs qu'ils ne l'avai
été ; car, remplis qu'ils é
l'histoire du peuple-roi, T
rappelait un héros qui osa
ans résister à sa puissance.

Télésinus, qui portait le n
patrie, est ce héros. Chef de
dération des Samnites, quand l
sociale éclata, il se grandit de
hauteur du talent, du courag
génie, et vint opposer à Rome,
ses murs même, un homme qu
jaloux d'imiter plus tard Ar
Civilis, Viriate, Vercingéto
tous ceux qui protestèrent co
tyrannie. A la voix de leur c
Samnites se levèrent comme
homme, et se liguant d'un c
les Lucaniens et les Brutiens,
tre, avec ce qui restait des Et
que Rome venait d'anéantir, l
sociale fut résolue, signée, et
terribles hostilités commencèr
de ce grand mouvement, T
était partout, et se multiplia
ainsi dire en plusieurs homm
sieurs héros, on le voyait tan
portes de Rome, qu'il menaç
siége qui eût précédé celui d'A
et tantôt au fond de l'Ombrie
ainsi qu'il attira les Romains
vallée de Caudium. Ce grand
fit durer près d'un
la plus opiniâtre
et quoiqu'elle
vité et sa mor

ıtrépidité d'un héros et d'un
: quand Rome l'eut réservé à
: supplice auquel elle condam-
ı victimes de son insatiable et
ambition, il le subit plein du
eux regret de n'avoir pu déli-
patrie. Il fut traîné au Capi-
pieds et les mains liés, tel
riminel, lui dont l'âme fut
nde qu'elle était ferme et pure.
devant ces mots, je vis Her-
t sa sœur gémir comme moi
de Télésinus, et c'était là sans
se occasion de leur dire com-
me, qu'on admire même alors
'existe plus, acquitta par des
aussi multipliés qu'ils furent
sa superbe grandeur; mais
ıt de me jeter dans de vaines
tions, je me contentai de vouer
n cœur à la mémoire du grand
ureux Télésinus les hommages
: hommes devenus infortunés
le vertus.

nous allons franchir le Vol-
lis-je à mes compagnons, qui
ıt attentivement écouté pen-
tre excursion parmi les ruines
ı belles cités de la Campanie,
allons au delà de ce fleuve en
ne sont pas moins célèbres.

entrâmes peu de temps après
ıla di Gaëta, pour déjeûner;
ıus facilement sujet de réaliser
que je venais de leur pro-

; immense, *Mola*, comme vous
z, mes chers auditeurs, n'a
ıeule rue, elle fut jadis la belle
; et comme telle, rappelle à la
ı villa qu'y possédait Cicéron,
ort aussi tragique que crimi-

pour vous peindre plus digne-
drame horrible, nous aurons
à M. de Châteaubriand, dans
N.

son Voyage en Italie, trop court, sans doute, pour les beautés que renferme la plus belle des péninsules.

« En sortant de Fondi j'ai salué le premier verger d'orangers ; ces beaux arbres étaient aussi chargés de fruits mûrs que pourraient l'être les pommiers les plus féconds de la Normandie. Je trace ce peu de mots à Gaëte, sur un balcon, à quatre heures du soir, par un soleil superbe, ayant en vue la pleine mer. Ici mourut Cicéron dans cette patrie, comme il le dit lui-même, qu'il avait sauvée : *Moriar in patriâ sæpè servatâ*. Cicéron fut tué par un homme qu'il avait jadis défendu; ingratitude dont l'histoire fourmille. Antoine reçut au *Forum* la tête et les mains de Cicéron; il donna une couronne d'or et une somme de deux cent mille livres à l'assassin; ce n'était pas le prix de la chose : la tête fut clouée à la tribune publique entre les deux mains de l'orateur. Sous Néron on louait beaucoup Cicéron, on n'en parla pas sous Auguste. Du temps de Néron le crime s'était perfectionné; les vieux assassinats du divin Auguste étaient des vétilles, des essais, presque de l'innocence au milieu des forfaits nouveaux. D'ailleurs on était déjà loin de la liberté; on ne savait plus ce que c'était : les esclaves qui assistaient aux jeux du cirque, allaient-ils prendre feu pour les rêveries des Catons et des Brutus? Les rhéteurs pouvaient donc, en toute sûreté de servitude, louer le paysan d'Arpinum. Néron lui-même aurait été homme à débiter des harangues sur l'excellence de la liberté : et si le peuple romain se fût endormi pendant ces harangues, comme il est à croire, son maître, selon sa coutume, l'eût fait réveiller à coups de bâton pour le forcer d'applaudir. »

Nous allons passer, dis-je à mes

compagnons de voyage, devant le tombeau qu'élevèrent au Démosthènes des Romains ses affranchis, de leurs mains reconnaissantes et pieuses : nous nous levâmes à ces mots, et comme les chevaux avaient été remis à notre voiture, nous partîmes et saluâmes ce monument de douleur et de déchirante amertume. Hermann frémit en le contemplant, et quant à sa sœur son doux regard se teignit de la pâle langueur de la mélancolie (1).

Nous avions vu *Casilium* avant que d'arriver à Mola. Elle osa résister à Annibal, tout vainqueur qu'il était, à son retour de Cannes, prit parti pour César, et fut fortifiée par Antoine; plus loin nous vîmes *Sinuessa* fondée sur les ruines de Sinope, cité grecque dont parle Strabon ; Mola nous rappela Samos, et tandis que Gaëta, fière du nom de la nourrice d'Enée, nous montrait son port creusé par le sage Antonin, la tombe de Munatius Plancus et la prétendue tour de Roland, qui domine celle du connétable de Bourbon, nous poursuivîmes notre chemin, et arrivâmes dans *Suessa*, antique cité des Arrunces, peuple étrusque, mêlé jadis, en ces lieux, aux Samnites et aux Latins.

Au-delà de Suessa, nouvelle émotion, nouvelle surprise ! nous vîmes le *Garigliano*, autrefois le *Liris* ; et faisant trêve à l'antiquité pour l'actualité, qui, si elle est moins inspiratrice, est toujours éminemment utile, nous passons ce fleuve sur un pont de fer, le premier dont la nouvelle civilisation ait doté le théâtre de ce que l'antique avait de plus éclatant. Regardez, mes

(1) D'après de récentes conjectures, dit M. Valery, le tombeau de Cicéron ne serait pas le monument en ruine appelé *Torre di Cicerone*, ce serait le vaste mausolée dont les débris se trouvent au pied du mont Acerbara, vis-à-vis la tour; à droite de la voie Appienne.

amis, dis-je à mes deux comp
contemplez cet horizon, il e
des ruines solennelles de Mi
cité tellement vieille que l'on
encore l'origine. Et cepend
nombrables aquéducs sont e
bout sur son territoire ; un th
amphithéâtre se mêlent à se
et l'un des plus grands sou
Rome plane, tel qu'un gig
fantôme, sur ses murailles. C'
Marius, au retour des ruines
thage, repoussa le fer du Ci
voyé pour le frapper, et fu
mourir des mains d'Opimius
dans ces sentimens et avec ce
sions que nous arrivâmes à
bientôt à *Fondi*.

S'il est un spectacle fait pou
le voyageur, c'est celui que l
incessamment le paupérisme
précisément aux lieux où la
par une éternelle fécondité, n
de le condamner ; et pourtant, à
comme à Itri, ces repoussans t
sont incessamment sous les ye
essaim de mendians se ruent s
et nous importunent de leurs
souvent hypocrites. Ici c'est u
qui, couverte de haillons arra
manière à exciter vivement not
passion, tient appendus à se
melles deux enfans qui, s'ils n'y
pas trouvé du lait, n'auraient p
bonpoint qui est empreint sur l
gures. Là, un père, bien moins i
qu'il n'est paresseux, suit cette
en boîtant, et tient deux aut
fans par les mains, qui sont lo
si d'être aussi misérables qu'il
de le dire. Enfin, une foule
faux malheureux,
ment sur des bé
nous entourent
laissions derr
campagnes

es vœux pour qu'une bonne
n, une sage police anéantis-
jour la plus choquante et la
nge anomalie.

aux pieds des monts Cécubes,
in n'était pas moins célèbre
d'Horace que le Massique et
ie, et frontière du royaume
s, l'antique *Funda* est citée
ce que l'antiquité compte de
stre parmi ses géographes et
riens. République des Auso-
ple aborigène qui donna son
plus belle contrée de la pé-
talique, elle brilla long-temps
lante et fut tellement consi-
r les Romains que, malgré la
de Priverne, sa voisine, à
elle participa, ses citoyens
t le droit de suffrage dans Rome
aveur qu'elle dut à l'éloquence
Valerius Flaccus, qui les fit
dre dans la tribu émilienne;
hue de sa gloire sous Auguste,
toire devint, après les guerres
le partage, comme tant d'au-
vétérans. La voie Appienne
se tout entière, et c'est dans
qu'Horace, passant pour se
Brindes, vit le vaniteux pré-
fidius Luscus, venir au-de-
lui et de Mécène, revêtu de
te et précédé de valets portant
nsoirs. Les ruines d'un temple à Mercure, et d'un autre érigé aux Muses, sont les restes de la grandeur de Fondi, joints aux hautes tours de son château, qui sont de la plus noble construction gothique. Un lac, aux eaux noires comme celles du Cocyte, achève ce tableau, dans lequel contrastent des champs couverts d'oliviers, d'orangers et de tous les genres de cactus.

Qui croirait, dis-je à mes amis, que les souvenirs les plus barbares du moyen âge se groupent ici à ceux des Ausones et des Arunces dont nous foulons les héroïques cendres? Hariadan, surnommé Barberousse, féroce bassah du Grand-Turc, assiégea Fondi, pour s'emparer de Julie de Gonzague, jeune comtesse dont le nom révèle la noblesse, fameuse au 14e. siècle. Ce barbare voulait en faire présent à Sa Hautesse. Julie était belle et sensible, et le ciel ne permit pas ce rapt infâme. Quoique surprise dans la nuit et lorsqu'elle confiait au dieu discret des songes les rêves de sa jeune et belle vie, elle s'éveilla au bruit de la rumeur publique, sauta à bas de son lit, et par une fenêtre elle parvint à échapper aux farouches ravisseurs qui voulaient en faire une odalisque. Le ciel protège la beauté, dis-je en m'adressant à Elise qui m'écoutait avec effroi, surtout quand aux grâces elle joint l'innocence!

L'ITALIE,

LA SICILE, LES ILES ÉOLIENNES, L'ILE D'ELBE,

LA SARDAIGNE, MALTE, L'ILE DE CALYPSO, ETC.

D'APRÈS LES INSPIRATIONS, LES RECHERCHES ET LES TRAVAUX
DE MM. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND, DE LAMARTINE, RAOUL-ROCHETTE,
LE COMTE DE FORBIN, PIRANEZI, MAZZARA,
DE NAPOLÉON, DENON, SAINT-NON, LORD BYRON, GŒTHE, VISCONTI, CICOGNARA, LANZI,
DE BONSTETTEN, SWINBURNE, ETC.

SICILE ET MALTE,

PAR M. D.-D. FARJASSE.

SITES, MONUMENS, SCÈNES ET COSTUMES,

D'APRÈS Mme. HAUDEBOURT-LESCOT, MM. HORACE-VERNET, GRANET, ISABEY, CICERI, MAZZARA,
LE MAJOR LIGHT, LE CAP. BATTY, COOKE, GELL ET GANDY, PINELLI,
FERRARI, ET AUTRES ARTISTES ITALIENS.

RECUEILLIS ET PUBLIÉS PAR AUDOT PÈRE,
Membre de la société de Géographie.

Paris.
AUDOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU PAON, 8, ÉCOLE DE MÉDECINE.

1835.

SICILE ET MALTE.

.BLE DES PRINCIPAUX LIEUX CITÉS

ET

PLACEMENT DES PLANCHES.

ERRATA (ROYAUME DE NAPLES).

pag.		lig.	
44	2e. col.	30.	On retrouve sur la hauteur, *lisez* : on retrouve près de Castellamare.
51	1re col.	37.	De l'annunziata, *lisez* : dell'annunziata.
»	2e col.	5.	Villegriatura, *lisez* : villegiatura.
»	2e col.	3.	Teducio, *lisez* : Teduccio.
»	»	3.	Bouillonnait, *lisez* : bouillonnaient.
53	1re col.	20.	Mofitiques, *lisez* : mofétiques.
»	2e col.	23.	De canteroni, *lisez* : des canteroni.
126	1re col.	6.	Bobême, *lisez* : Bohême.

pag.
137. Au bas de la seconde colonne, Ino fou, *lisez* : devenue folle. — P *lisez* : précipitée.

191. Au bas de la seconde colonne, s'en ormeaux, *lisez* : enlacer les orm

Planche 72, della parte di Ercolano, *lis*

Une partie de ces erreurs ne se trou dans le premier tirage et ont été corrigé suivans.

L'ITALIE.

SICILE.

INTRODUCTION.

ꝯNNE, que je sache, ne s'est avisé de nier la distance qui l'homme de la plante, et la lu minéral, de l'être sans vie. eut-être la seule vérité que la se soit abstenue de combattre. ıe soit néanmoins l'immense es- i existe entre les chefs des trois de la nature, le philosophe ıourtant pas manqué d'observer opposés sont liés entre eux par tinuité d'individus qu'on a ju- ment comparés aux anneaux ngue chaîne. Ainsi l'on peut, ant de la matière insensible, ıne série d'êtres de plus en plus ·s, et s'élever jusqu'à la plante complète. De même que, par rche inverse, on parcourt, par ations presque imperceptibles, te d'animaux dont l'homme est et l'on descend jusqu'au po- elle est la marche de la nature: ıu presque jamais elle ne pro- r sauts. Variété, ordre, har- voilà les trois cachets dont le r a empreint son œuvre.

ême dissemblance et le même ment se font aussi remarquer dans l'aspect des différentes contrées, dans les caractères, les usages des nations. Si donc, par exemple, on considère Paris comme le centre d'un cercle, et si l'on suit le rayon qui conduit à Séville, on traversera une suite de provinces d'autant plus différentes qu'elles sont plus éloignées entre elles. Mais le voyageur qui parcourt l'Orléanais, le Poitou, la Gascogne, la Navarre, les deux Castilles et l'Andalousie, n'observe pourtant que graduellement des caractères dont les traits sont de moins en moins ternes, et, du Parisien pâle et blafard, il arrive, par des nuances insensibles, à l'Andaloux vigoureusement coloré. Cette remarque, que j'ai trouvée toujours juste sur le continent, soit que je voyageasse dans le Nord ou en Italie, n'a plus d'application possible à l'égard des îles, dans leurs rapports avec la terre ferme. Quelque voisines qu'elles soient, il existe toujours une différence frappante dans l'aspect du pays et les mœurs des insulaires; partant, dans les monumens, les usages et tout ce qui attire les considérations du voyageur et du curieux. Douvres est à cent lieues

de Calais, l'Irlande à deux cents de l'Angleterre, et la Sicile à cinq cents de l'Italie. Il semblerait qu'au premier jour où le Créateur a dit : Ici soit la terre, là l'océan, les îles fussent restées comme des exceptions.

La Sicile, surtout, est un exemple bien remarquable de la brusque transition qu'offrent les terres séparées des continens. Ses volcans, ses beautés naturelles, ses restes d'antiquité, ses monumens modernes, tout y est exorbitant; rien de ce que l'on voit ailleurs ne peut être comparé aux merveilles qu'elle renferme. Avant de dérouler le tableau de cette intéressante contrée, je pense qu'il est à propos de suivre la marche que l'on a choisie en commençant la description de l'Italie, de donner quelques notions géographiques du pays. Je m'y disposais, déjà j'avais rassemblé les matériaux qui m'étaient nécessaires, et je les revoyais pour me mettre à l'œuvre, lorsque je découvris, au verso d'une carte de Sicile, gravée au 15e. siècle et fort rare aujourd'hui, la notice que je vais donner. La grâce première de notre vieille langue m'a séduit, et, trouvant en outre de l'exactitude dans cette description, j'ai jugé convenable de la reproduire, persuadé que le lecteur me saura gré de ce petit morceau où la naïveté de la diction fait passer avec soi la sécheresse de la matière.

PROSPECT DE L'ISLE DE SICILE.

L'isle de Sicile, Sicilia aux Latins, Sicelia aux Grecs, est la plus renommée de toutes les isles de la Méditerranée. Par Thucydide s'appelle Sicanie, de Sicanus, lequel, à l'advis de Solin et de Capelle, s'y vint accommoder avec une troupe d'Ibères avant la guerre de Troye. Par autres, notamment par les poetes, Trinacria ses caps ou promontoires. Ov vre IV des Fastes :

> Terre, qui par trois promontoire
> S'encourt loin dans la vaste mer
> Et par sa situation,
> Trinacrie s'est fait nommer.

Elle a aussi été appelée trian de sa figure ; car s'estendant su quartiers par ses trois caps elle représente la forme du De Or ces trois caps sont Pélore, num et Lilybée. Pélore à Ptol tenant Capo *della torre del* Laurent Ananien *della Martel* au nord et regarde l'Italie vis-Scylle, il a son nom de Pélore de l'armée navale punique, enseveli par Hannibal. Pach Ptol ; Capo Passero, à Fazelle tius. Il regarde le Péloponèse gion méridionale, et est esloig Grèce de cent quarante-quatr Le Lilybée s'étend vers l'Afriqu *Boëi* à Fazelle et Aretius et à *Capo Coco*. Nazarius, au par appele ce promontoire *Sicilien culam*, l'eschauguette de Sicile n'est esloigné de la coste d'Itali mille cent cinquante pas. Pa l'advis d'aucuns

> Trinacrie fut jadis
> Une part de l'Italie ;
> Mais la mer avec ses flots
> Lui a tout changé son sit.
> Nérée estant le vainqueur,
> Tous ses limites rompit ;
> Coule par monts découpés,
> Et ailleurs il se marie.

Et delà on appelle Rhegiu de la rompure, parce que le cule en a été retranché de l'It

Elle a pour ses bornes, du nord, la mer T rieure : du levant haute, et Ioniq d'Afrique, et daigne. Th

our est peu moindre que de
'nées de chemin, et qu'ores
it si grande, n'est pourtant
de la terre ferme d'Italie que
stades. Pour la santé du ciel,
du terrain et abondance de
ts, et autres choses nécessai-
ie des mortels, elle en a tous-
recommandée, car elle est
uatriesme climat qui devance
utres par la douceur et gra-
du ciel, occasion que tout
ı Sicile produit, soit de son
soit par l'artifice et l'indus-
'homme, comme dit Solin,
mis au rang des choses qu'on
onnes. Marc Caton l'appelait
retraite des fruicts et nourrice
le romain. Au territoir de
auquel les anciens ont feint
serpine fust ravie, à l'endroit
pellent le nombril de Sicile,
unde quantité de bled, que les
cueillent cent mesures pour
ause de quoi ils la nomment
delle cento salme, auquel,
is, ne cède le terroir des Léon-
mme Cicéron le décrit en la
ie contre Verrès. Sidonius,
, espit. 12; Prudence, liv. II,
ymm, et le liv. Ier., vers XXII.
ıy-je des vins si savoureux et
eurans? Pline recognut le
igent, voire jusqu'à curiosité
cher et descrire tous les plus
s vins, donne une particulière
surtout à ceux de ceste isle.
le vin Balincium, qui a goûst
niellé. Or, appellent-ils le vin
celui qui est faict avec du
e sorte que l'on présume que
m est celui de si grande dou-
'ils appellent muscatelle; car
pes que les abeilles désirent
squelles on les appelait apian-
beillanes, sont aussi fort recherchées par les mouches, à raison desquelles on les appelle mouscatelles, desquelles on tire le vin si doux et si plaisant, qu'on appelle muscatel. Encor que plusieurs le déduisent aujourd'hui de l'odeur de musc qu'il rapporte. Le haut honneur est à bon droict deu au vin de Sicile, tant pour ce qu'il débat de parité d'honneur avec celuy d'Italie, qu'aussi qu'il est autant plaisant au goust et palais, qu'il porte son aage, dure, et peut vieillir. Elle abonde aussi en quantité d'huile, sucre, safran, miel, sel, minéral, et autre toute sorte de fruicts qui sont extrêmement agréables; et aussi des cardes, de même que force racines de palmiers sauvages. Il y a aussi force soyes. Cette isle porte aussi quelques pierres précieuses; veu qu'on y treuve l'esméraude, l'agathe, le béryl, jaspe. Il y a aussi du porphyre de deux sortes; c'est à savoir: du rouge meslé de blanc, du vert et du diapre rouge plus précieux que le porphyre. Il y a des carrières de marbres noirs, et d'autres de diverses couleurs. On y voit de l'albastre, de même que des mines d'or, d'argent, de fer, et même de diamans. Il y a alun et grand nombre de bœufs, diverses troupes, et gros haras, d'autre bestail, de même que force chasse aux biches, porcs-sangliers, perdrix et francolin. On y prend aussi les faucons-sacres et pérégrins, ennemis des volailles qui viennent là d'autres pays.

Les farouches et cruels Lestrygons habitèrent premièrement ceste isle: puis les Sican espaignoles de nation. Y arrivèrent aussi quelques Troyens, Candiotes et Crétois: puis les Grecs s'en rendirent maistres, et les Romains sur eux. Après la division de l'empire en Oriental et Occidental, elle obeist aux Constantinopolitains par

près de deux cents ans. Puis, sous l'empereur Justinien, les Goths s'en saisirent, qui furent chassés dix-sept ans après par Bélisaire. Ce faict, les Sarrazins y entrèrent sous Michel le Bègue, qui la commandèrent par quatre cents ans. Lors ils furent chassés par les Normands qui eurent pour successeurs les Lombards, Suèves et Germains, lesquels chassés par Clément IV, les François la gouvernèrent par dix-huit ans, jusques aux vêpres siciliennes, qui écheurent l'an 1282. Depuis ce quel temps elle obeist aux Aragonais jusques au roy Ferdinand, par la mort duquel les roys d'Espaigne se sont portéz pour roys d'Aragon et de Sicile.

Pline y a nommé septante-deux villes. Aujourd'hui s'y trouvent cent soixante et treize, que citez, que petites villes, à ce que dit Magin. Palerme ou Palerno en est la principale. Panormé à Ptol., et autres, très-anciennes peuplade phénicienne comme monstrent quelques épitaphes gravez de lettres chaldaïques; et la croit-on bastie dès le temps d'Abraham, en lieu plaisant et fort fertil. Elle tire au nord, sise sur la coste de la mer Tyrrhène. Ceincte de fort hauts murs par les soings du roy Fridéric. Suivant la mer, s'eslève un chasteau lequel fust augmenté de nostre temps, nommé Castellamare, chasteau sur mer. Y a trois vieilles portes de la cité et des murailles avec grand merveille et plaisir de pierres de tailles fort anciennes, garnies de tourions qui restent encor. Le temple de Palerme est voué à saint Pierre, basti par Roger roy de Sicile, auquel on donne l'advantage pour la beauté et l'apparat de choses précieuses, à tous ceux d'Italie, nouveaux ou anciens qu'ils soient. A raison de quoi il est veu et curieusement visité tant par ceux

qui demeurent ou passent à
qu'autres voyageurs, non-seu
simple et commun esprit,
de cerveaux et doctrine n
plus grand temple de la ville es
ture retière, en façon de ret
de pierres bien polies, gravé
verses figures et images au
Fondé par Gautier, archev
1185, où sont les tombeaux
roynes et ducs de l'isle, a
corps. Elle a aussi son acad
blique et son hospital ou mala
laisse le reste. Les autres ville
racuse, autrefois fort grande,
est descrite par Cicéron en
triesme action contre Verrès
il s'ensuit :

« Vous avez souvent ouï q
cuse est la plus grande et la p
de toutes les villes grecques.
ô juges, telle qu'on le dit; car
d'une situation forte et belle
vers toutes ses advenues, soit d
soit de mer, et a ses havres q
clos dans les bastimens à pros
la ville. Lesquels, ayant diver
trées, se joignent néantmoins et
contrent en un à la sortie, p
conjonction. La partie de la vill
appelle l'isle, séparée par une
mer, y est jointe par un pont
ville est si grande, qu'on la d
composée de quatre spacieuses
une desquelles est l'isle dont j'a
laquelle, ceincte de deux havr
avancée sur l'emboucheme nt et
de l'un et de l'autre, en laquell
maison du roy Hyéron, dont se
les préteurs. Elle porte plusieur
ples; mais deux qui devancen
autres : l'un voué à Diane, l'a
Minerve, fort bien accommodés
que ce Verrès y entrast. Sur
de l'isle est la
nommée Aré

:t poissonneuse, qui serait verte des flots de la mer, n'é-le est séparée d'elle par une on ou amas de pierres. Y a : ville à Syracuse, dite Acra-aquelle se voit un grand mar-ux porches et pourmenoirs ommodéz, un beau prytanée de-ville, une court fort ample, e excellent de Jupiter Olym-les autres parcelles de ville, s sous une longue et directe rue de plusieurs moindres, sont des maisons particulières des .. La troisième est la ville, pour ce qu'elle est la dernière st appelée Néapolis, en la-voit un grand théâtre et en x temples notables, l'un dédié l'autre à Libère, et la repré-d'Apollon appelé Tennitès, : et grande.» Or, entre les ins nobles de vertu et de doc-autrement, on raconte ceux-nus, les os duquel, comme por-t, furent sans moëlle; Asylus o, olympionics; Hermocra-taine et orateur; Callicrates, ırut avec Lamachus l'Athé-:raclides, lequel écrivit sur la grecque; Eurides, Ménander, législateur; Théocrite, poëte; ne, comœdiographe; Corax et inventeurs de la rhétorique; ıs, historien; Lysie et Bion, ; Cimias, philosophe; Phi-comique, lequel mourut du Alexandre par force de rire; ıus, tragique; Théodore, ora-ıémistogènes, historien; Ata-, orateur; Dion, auquel les de Platon sont en estre, allié ier Denis, qui fust aussi Syra-t son fils le second Denis, qui le à Corynthe; Nisc, Céphale, les et Eudoxe, son fils, Phi-liste, le roy Hiéron, Archimède, géomètre très-noble. Icelui, la ville de Syracuse estant prinse, fust, comme on dit, tant attentif à contempler des linéaments, qu'il ne s'apperçut du pillage de la ville. Estant commandé par un soldat de venir incontinent à Mareille, ne voulut avant qu'avoir achevé la chose proposée; parquoi fut incontinent occis par lui: ce que Mareille print en fort mauvaise part, et en fust fort marry, comme Plutarque escrit. Aujourd'hui on ne voit que ruines et parcelles de villette, des ornements et beautés de si notable ville. Aussi la rivière Alphée, portée du rivage du Péloponnèse, ressourt ici, comme on a creu. Qu'on voye Sénèque au liv. III, de quest. natur., ch. 26. Virgile a regard à ceci quand il parle à Aréthuse.

Sic tibi, quum fluctus subterlabere sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam!

Ainsi, aussi quand tu coules
Par dessous les flots sicans,
L'eau de Doris fort amère
Ne se mesle avecques toi.

Messine, ville sur le destroict, les habitans de laquelle furent premièrement les Messaniens, puis les Mamertins, cogneux aux guerres puniques et attiques, hors Hérodote et Thucydide. Ce fut la patrie de Ibicus, poëte lyrique, les meurtriers duquel les Grues trahirent, comme lui-même leur avait prédit, témoin Plutarque et Ausone le poëte, après Plutarque, par ce très doulx vers:

Ibicus ut periit, vindex fuit altivolans grus.

Catane, laquelle aussi Catina autrefois, belle et grande ville encores renommée, à cause de son université. Elle est patrie de Charondas, législateur, voisine du mont Ethne, quasi au milieu entre Pachynus et Pélore; et tout près d'elle y a une forest qui a de

tour huit milles. Galeottus Bardaxes fut aussi citoyen de cette ville, lequel Arètius Sicilien, en la description de Sicile, escrit avoir eu de si grandes forces, que s'appuyant sur icelles, il subleva de ses mains de la terre un âne chargé de bois, et qu'il arresta un cheval courant très légèrement à bride à vallée.

Taormine, aux anciens Tauromi- nium, ville bastie par les Zanclées. Leontium, ville de naissance du sophiste Gorgias. Agrigente, Agrigentum, très-vieille cité ruinée par les Carthaginois; puis remise par Mégalus et Feriscus. Ici Phalarys exerça sa tyrannie, qui tua les hommes jectés en un toreau d'airain allumé de feu. Y a aussi Auguste, paravant Mégare, Castrogian autrefois Enne, Déprane, Montroyal, Héraclée, et plusieurs autres. Nombre de fleuves l'arrousent esquels, comme en ses lacs, l'on ne méprise la pêche des mulets, aloses, anguilles, tanches et troctes. Toute la mer, tant à Pachyn qu'à Panorme, Drépane et toute la coste vers la mer Tyrrhène, foisonne en thons et thonines. Se prennent aussi empereurs ou poissons épée, sur la mer de Messine.

La mer Sicilienne est large, et fournit toute sorte de pescheries, notamment de mulets, que les Grecs appellent trichies, comme aussi de murènes et lamproies et horcins, qui tiennent le second rang à l'advis d'Athénée au VIIe. Que diray-je du coral, une sorte de plante marine qui s'engendre en la mer Drapanitane et de Messine, très louable? Il croit sous l'eau marine; après tiré hors en l'air, il se durcit incontinent en pierre de couleur de pourpre très agréable aux yeux. Or, la mer de Sicile est incertaine, fascheuse, cruelle et diffamée par les noms, et préjudiciables effets de Scylle et de Carybde.

Ses principales montaig
Mont-Gibel et Erix Mont-C
Latins Ethne, appelé colon
de Pindare; et Tiphœus de S
maintenant Mon, ou Mont-Gi
bant de feux continuels. Vi
Œneide le descrit. Pline, l
VIII, Mela II, ch. 7, Solin
Eryx est fort renommé par
qu'Œnée y fit dresser à V
quoi Strabon, liv. VIII; l
descrit tellement au liv. I.
deux autres montaignes, Nel
Neptunius, de Neptune. Y
chauguette sur la mer To
Adriatique. L'abondance des
donné le nom de Nébrode, pou
les daims et biches errent par
comme Solin escrit. Or, les
sont, pour la plupart, subti
prit, féconds de nature, f
et aigus, mais babillards
tage, pleins de soupçons et
Aussi âpres et rustiques, vail
guerre, ils font aisément des
et sont fort désireux de venge

Retranchez de cette descrip
damus, les os duquel fure
moëlle, et le coral, ceste pl
rine qui se durcit incontinent
tirée hors en l'air, tout le
aussi exact qu'on puisse le
Cependant c'est à tort que
prétend que le cap Pélore f
nommé de l'admiral d'Anniba
que le nom de Pélorias est b
plus ancien que ce Carthagi
crois plutôt qu'il faut le tirer
πελὸς, noir ou sombre, à cause
pêtes fréquentes sur ces cô
mieux encore de [redacted]
poisson à coquil [redacted]
encore aujourd' [redacted]
J'abandonne
tique des sa

is plus de retard, parcourir la ntrée qui m'est échue en partage, dans la division que M. Audot a faite de son Italie.

ILES DE LIPARI, ARCHIPEL EOLIEN.

yageur qui se rend de Naples fait ordinairement cette tra- bord des bâtimens à vapeur du service de cette ville à Pa- à Messine. C'est sans contredit eur moyen de transport que se choisir aujourd'hui. A peine itté le détroit de la blanche Ca- lépassé les temples majestueux m, qu'il se trouve en peu d'heu- hauteur du cap Palemiro, au- 'alinure, ainsi nommé du pilote qui y périt, et dont les roches t briser le vaisseau qui portait ier Horace, à son retour de es :

ris amicum fontibus et choris,
me Philippis versa acies retro,
ta non extinxit arbor,
Siculâ *Palinurus* undâ.
Lib. III, *od.* IV.

ie vos chants, votre onde pure;
vous mon esquif a rasé
ord fatal de Palinure;
in ne m'a point écrasé.
Trad. de DARU.

: point et même de Caprée, i vu du palais de Tibère, on la fumée blanchissante du vol- tromboli, dont les feux servent la nuit de fanal aux marins. e, placée à cinquante milles -est de la Sicile, est la première ennes que l'on rencontre en ve- Naples. Elles forment un archi- nze îles, dont l'ensemble a une : frappante avec la Sicile, non nt par sa configuration, mais ar sa position géographique. oli et Vulcano représentent les caps del Faro et Passaro, et l'île d'Alicudi, le cap Boé. Il n'y a pas jusqu'à la proportion des côtés qui ne rende ces deux triangles semblables. Stromboli est à trente milles du cap Vaticano, sur la côte de Calabre, Alicudi à quarante-quatre de Céfalù, et Vulcano à quinze du cap Calava, en Sicile. L'aire de cette figure est remplie par les îles de Filicudi, Saline et Lipari, qui suivent, en partant de l'ouest, une ligne parallèle à la base. Panaria, Basiluzzo, Lisca nera, Lisca bianca, Dattoli, et un amas d'écueils nommés *gli furniculi*, décrivent un cercle qui se trouve sur le côté du levant entre Vulcano et Stromboli. La formation des îles de Lipari remonte aux premiers âges du monde : il est incontestable qu'elles sont les résultats d'éruptions volcaniques indépendantes les unes des autres, ainsi que l'ont prouvé les nombreuses observations de Dolomieu, de Spallanzani, et d'autres plus récentes. Un fait de ce genre, l'apparition de l'île Julia, eut lieu au mois de juillet 1831.

Les anciens géographes ne comptaient que sept îles éoliennes : Strongyle, Liparis, Vulcania, Didymé, Phœnicudes, Ericodes et Evonimos. Le centre de cette dernière était occupé par un vaste cratère, dont les bords, affaissés dans plusieurs endroits, ont laissé de libres passages à la mer. Les sommités de ce séjour de feu, *évô némôs*, forment aujourd'hui les îles de Panaria, Basiluzzo, les deux Lisca, Dattoli et les rochers des Formiculi. Voici comment

s'exprime Dolomieu, à qui l'on doit la découverte de ce fait, que Spallanzani ne révoque pas en doute: « L'île de Panaria est formée au sud-est par une montagne semi-circulaire, qui a une pente extérieure qui se termine dans la mer, et qui est escarpée intérieurement..... J'examinai avec attention ce reste de volcan qui m'annonçait, par ses proportions, contenir anciennement un cratère immense; et en observant nombre d'îles qui sont au nord de celle-ci, je crus m'apercevoir qu'elles formaient ensemble une espèce de cercle qui coïncidait avec la portion d'arc de Panaria, et un examen plus réfléchi me convainquit qu'elles étaient toutes à peu près sur la circonférence dont la montagne de cette île aurait fait partie.....

» Les îles situées au nord de Panaria sont en grand nombre; plusieurs qui ne sont que des rochers à fleur d'eau, rangés à côté les uns des autres, sont nommés Formiculi, nom qui désigne leur multitude; les autres sont plus élevés, savoir: Datolo, Lisca bianca, Lisca nera et Basiluzzo. Tous ces rochers et toutes ces îles sont essentiellement volcaniques; ils portent tous les caractères du feu qui les a produits, mais aucun d'eux n'a pu se former tel qu'il se voit aujourd'hui. Une montagne volcanique, j'entends une montagne formée de couches et d'un mélange de différentes matières, ne peut s'élever qu'autant qu'elle a dans son centre, ou plutôt dans son intérieur, un cratère par où sortent, et à l'entour duquel s'accumulent les matières que lance le foyer. Toute montagne qui ne contient pas cette espèce de soupirail, ou de cheminée, ne peut être qu'une portion d'une montagne plus considérable dans laquelle était le cratère. Aucune des îles que je viens de nommer ne montre l'emplacement de ce cratère. Les unes sont trop petites pour avoir fait elles seules un volcan; les autres, un peu plus étendues, ne sont évidemment que les fragmens d'une grande montagne. Elles ont une pente vers le nord et le nord-est, qui est la partie extérieure. Elles ont un escarpement vers le sud, côté où elles regardent l'île de Panaria. Elles sont formées de couches inclinées du sud au nord, selon la pente extérieure; par conséquent ces couches se relèvent du côté intérieur: ces circonstances ne pourraient exister si ces îles étaient formées chacune en particulier. Leurs couches enfin se divisent toutes sur un point central qui devrait être placé entre elle et l'île de Panaria, et qui est le même vers lequel tendent les couches de la montagnes de Panaria. Les laves de toutes ces îles et de tous ces rochers sont à peu près les mêmes. On trouve dans toutes le granit, soit parmi les éjections, soit parmi les matières qui ont coulé.

» Après avoir comparé tous ces faits, il ne me fut plus permis de douter de l'existence d'un ancien cratère qui les réunissait toutes. Il devait avoir une étendue immense; son diamètre pouvait être de six milles. Sa vaste étendue est peut-être la cause de sa destruction: son enceinte ne s'est pas trouvée assez forte pour résister au choc de la mer agitée, qui l'aura rompu dans sa partie la plus faible, se sera emparée de ses cavités et aura morcelé la montagne circulaire qu'il renfermait.

» Cette observation me donna l'explication d'une énigme qui a embarrassé les géographes et les historiens.... On ne sait à laquelle des quatre îles qui composent cet archipel on doit appliquer le nom d'Evonimos. Il y a eu, relativement à cette discussion, des





Vulcano.



Chatelet del. Audot edit. E. Rouargue sc.

ns très-variées parmi les auteurs
nes. Ils étaient loin de prévoir
utes ces îles, auxquelles ils tâ-
it de faire convenir le nom d'E-
os, en faisaient anciennement
, et que l'île ancienne s'était divi-
(*Voyage aux îles de Lipari.*)
rais dû commencer la description
es de Lipari par *Stromboli*, ou
Strongoli, ou Strongyle, nom
s Grecs lui donnèrent à cause de
ne arrondie (Pl. 95). C'est un vol-
nt la hauteur peut être de huit
milles et la base de deux milles d'I-
circonférence. L'ancien cratère
sa partie culminante. Le nou-
aujourd'hui sur le penchant
tal, à cinq cents pieds du niveau
ner. La portion de l'île qui est en
e s'étend sur le versant oriental.
ri du vent et des éjections vol-
ues, elle nourrit de quinze à dix-
ents personnes du produit de ses
s, renommées à juste titre. Les
et les légumes y sont bons,
ue d'une qualité inférieure à
le Sicile et de Malte. La culture
ton a tout-à-fait été abandonnée.
qui distingue surtout le volcan
romboli de presque tous les au-
est la régularité de ses éruptions.
être sujet, comme le Vésuve,
tant d'autres montagnes igni-
à des commotions rares et vio-
la ruine et l'effroi des cités bâ-
leurs flancs, il jette des feux
continus et qui varient peu
masse et les intervalles de
explosions. Ces intermittences
pendant frappé les hommes tou-
disposés à augmenter dans leur
ination et dans leurs récits les
eilles de la nature. Ils ont cru
rquer un rapport intime entre
du volcan et celui de l'atmo-
re. De là les anciens, et cette opi-
nion dure encore de nos jours, ont pré-
tendu connaître à l'avance les change-
mens de temps par l'inspection de la
fumée. Ce préjugé a été trop bien
combattu par Spallanzani, pour que je
m'en occupe ici; je ferai seulement
remarquer que le système de prédiction
des anciens (on peut s'en convaincre
en consultant la Sicilia antiqua de
Cluvier) est tout-à-fait différent de
celui admis aujourd'hui par quelques
personnes. Ne reconnaît-on pas, dans
ces prétendus rapports des éruptions
avec les tempêtes, l'origine de la fable
du dieu des vents :

> . . . . Hic vasto rex Æolus antro
> Luctantes ventos tempestatesque sonoras
> Imperio premit, ac vinclis et carcere frenat.
>
> Æn., liv. 1.

> . . . . Là, sous de vastes monts,
> Le dieu tient enchaînés dans leurs noires prisons
> Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes.
>
> *Trad.* de Delille.

Il se pourrait aussi que l'habileté de tout temps reconnue des habitans de ces îles à diriger leurs vaisseaux, et celle en particulier du roi Éole, car les rois d'alors savaient tenir d'autres gouvernails que celui de l'état, soit l'origine de ce mythe. Quoi qu'il en soit, on avouera avec Voltaire que si

> La vérité tristement s'acrédite,
> L'erreur, hélas! a pourtant son mérite.

Le sol de cette île est un mélange de produits des volcans, tels que des laves, des scories, des pierres ponces, du verre spéculaire, cristallisation phlégréenne; de pouzzolanes et de tuffas, que l'on croit être le résultat d'éjections boueuses. Strongoli a pour base un gisement de rochers porphyriques. Elle diffère en cela de l'île d'Evonimos, dont la base est de granit et se continue sous les eaux jusqu'à Melazzo en Sicile.

Nous avons dit que ce volcan submer-

gé a d sance à un petit archipel cir

L'île la mportante est *Panaria*, qui peut avoir de huit à neuf milles de circuit. Peu élevée au-dessus de la mer, elle est couverte d'une couche de terre composée de détritus volcaniques très-favorables aux oliviers qui y sont aussi beaux qu'on puisse l'imaginer. On y compte environ deux cents habitans qui s'occupent de cette culture.

Basiluzza, qui peut avoir deux milles de circonférence et dix toises au plus d'élévation au-dessus des flots, offre une anse assez commode pour le débarquement des speronares, espèce de petits bâtimens très-usités dans ces parages. Un plateau qui couronne l'île est le seul endroit où l'homme dispute aux nombreuses troupes de lapins qui la remplissent le peu de blé et de légumes qu'on y cultive. On y voit un reste de fabrique antique assez insignifiant.

Bottero, *Lisca* nera, Lisca bianca, sont des îlots sans importance. On trouve cependant sur les bords de ce dernier une source de gaz hydrogène sulfureux, qui se dégage de la mer par bulles assez nombreuses. Recueilli dans une bouteille, il s'enflamme à l'approche d'une bougie allumée, produit une faible détonation et brûle lentement d'une flamme bleuâtre. Quelques parcelles de soufre qui se précipitent au fond du vase indiquent la nature de ce fluide. La température du sol d'où il s'échappe est de huit ou dix degrés plus élevée que l'air ambiant. I Formiculi «les Fourmis» sont des écueils, les uns à fleur d'eau, d'autres plus ou moins élevés.

Des Formiculi, si le temps est bon, on se rend en quelques heures à *Felicudi*, éloignée de quarante milles. Cette île, vue de la mer, offre l'aspect d'un amas de montagnes qui se groupent autour de la plus élevée, terminée par un cratère dont les éjections ont contribué puissamment à la formation de l'île. Le voyageur, trompé par l'étymologie de son ancien nom *Phœnicodes*, cherchera vainement les forêts de palmiers qui l'ombrageaient, au dire d'Aristote. Elle ne présente plus maintenant que des traces de feux éteints depuis une époque très-reculée, et recouvertes en partie de terre végétale qui nourrit deux cents familles. On lui donne trois lieues de tour.

A douze milles de cette dernière île se trouve *Alicudi*; dénuée d'anse ou de port, l'abord en est fort difficile. Rien de tout ce que j'avais vu ne me parut comparable à l'effrayant tableau qu'offre ce séjour de destruction. Il n'est pas de couleurs assez noires pour peindre l'horreur de ces rivages où le temps, les vagues de la mer et les feux des volcans se sont conjurés pour amonceler ruines sur ruines. Triste pays que le Créateur semble avoir oublié ou plutôt qu'il a touché dans sa colère! C'est plus que du courage, c'est de l'abnégation qu'il faut pour se décider à parcourir ces blocs de lave jetés confusément comme au jour du chaos. Là point de routes, point de chemins, pas même de sentiers; quelques sinuosités creusées par les eaux du ciel sont les seuls passages où l'homme ose s'aventurer et encore

Proseguendo la solinga via
Fra le schegge, e tra rocchi dello scoglio
Lo piè senza la man non spedia.

DANTE, *Inf.*

Suivant un solitaire et périlleux chemin
Parmi des rocs affreux ou le pied tremble, glisse,
Et n'évite le précipice
Qu'avec le secours de la main.

Deux cents personnes vivent pourtant sur ces débris; la pêche, le produit de quelques champs échappés à la destruc-

nérale les aident à combattre la . Si l'on en croit Strabon, le nom usa lui vient des bruyères qui nt dans les interstices de ses s.

un bon temps, on se rend facile- isix heures d'Alicudi à *Saline*. Le comprend déjà quelle doit être e de ce nom. Le muriate de soude n recueille sur ses bords, l'a fait oir sur celui de Didymè, *jumelles*, Grecs lui avaient donné à cause x montagnes d'égale grosseur le est formée. C'est la seconde éoliennes pour la grandeur. Sa érence est de quinze milles, et lation de quatre cents habitans. e porphyrique est recouverte de rs couches de laves superpo- u'on peut facilement observer à r des larges crevasses qu'elles ssées en se refroidissant. Elle de fixer les regards du géolo-

e n'est séparé de *Lipari* que canal de trois milles. Cette île, ne son nom à toutes les autres, plus digne des explorations du ar. On la dit peuplée de dix- lle âmes; sa circonférence est ieues. La ville de Lipari est le un évêché, et la résidence d'un ieur dont la juridiction s'étend t l'archipel.

nciens ont sans doute fait allu- l'abondance de cette île, lors- ii ont donné le nom de Lipa- st l'antique Eolie qui reçut sur ls Ulysse, fuyant la vengeance phème irrité. Mais écoutons le de l'Odyssée:

parvenons heureusement à l'île d'Éolie, ble et connue, où règne le fils d'Hip- le, l'ami des immortels; un rempart ible d'airain, bordé de roches lisses et , ceint l'île entière; douze enfans du roi ment de son palais, six fils et six filles; ils sont tous dans la fleur de l'âge: il les unit des liens de l'hyménée, et leurs heures s'écoulent, auprès d'un père et d'une mère dignes de leur vénération et de leur amour, en de continuels festins, embellis de ce qu'ont de plus flatteur la variété et l'abondance. Durant le jour, le palais odorant retentit du concert harmonieux des flûtes; la nuit ces époux dorment sur des lits moelleux. »

On reconnaît dans ces roches de laves noirâtres et ferrugineuses qui défendent cette île contre les vagues de la mer, les remparts d'airain du bon Homère. Quant aux concerts harmonieux, on en a cherché l'explication dans un monument d'une haute antiquité, découvert dans cette île à la fin du siècle passé. C'est une vaste caisse en maçonnerie, de forme octogone, supportée sur des piliers de basalte qui l'isolent du sol. Chaque pan, opposé à une petite vallée, est percé à distances régulières de trous garnis de tuyaux de terre cuite, disposés avec un art tel que le vent qui s'engouffre dans ces cavités produit des frémissemens comparables aux vibrations que rendent nos orgues éoliennes. Plus de la moitié de cette construction étant encore enfouie sous une colline où elle est adossée, il en résulte que l'effet n'est pas très-grand. On a pensé que ce pouvait être le monument dont parle Aristote. « Dans une des sept îles d'Éolie, dit-il, on raconte qu'il y a un tombeau dont on rapporte des choses prodigieuses. On assure qu'on y entend un bruit de tambours, de cymbales et des cris éclatans. »

La ville de Lipari, placée sur le penchant d'une colline, rappelle Naples par sa situation, autour d'un petit golfe qui sert de port aux balancelles, aux speronares et aux autres embarcations qu'on tire sur le sable à la manière des galères des anciens. Le château, placé sur une masse de rochers

de lave, pourrait défendre la ville en cas de surprise ; néanmoins il serait impossible qu'il tînt long-temps contre une attaque bien ordonnée.

En 1544 cette île fut la scène d'un des plus hardis coups de main du trop célèbre Hariadan-Barberousse. Cet homme audacieux y fit une descente et s'empara de toute la population qu'il traîna en esclavage, à l'exception de quelques personnes qui ne durent leur liberté qu'à la fuite. Charles-Quint, qui régnait alors sur la Sicile, fut obligé d'envoyer une colonie d'Espagnols pour repeupler Lipari et augmenter les fortifications. Cette île possède quelques restes d'antiquités, mais les curiosités naturelles sont d'un intérêt plus vif. Le *Campo bianco* « le champ blanc », montagne fort élevée dont la cime blanchâtre n'est composée que de pierres ponces, qui lui donnent l'aspect de ces alpes couvertes de neiges éternelles, est le premier phénomène qui frappe le voyageur, même avant de débarquer. C'est cette carrière immense qui alimente tous les ateliers de l'Europe. Les Anglais et les Français viennent ici charger des bâtimens de ce produit volcanique et le répandent sur tous les marchés. On se rend ensuite au mont Sant-Angelo. Du sommet, se déroule aux regards le panorama le plus imposant. L'écrivain, le peintre même, ne peuvent que l'indiquer. Lipari, de ce point, présente à l'œil épouvanté un amas sombre de précipices et de rochers qui menacent incessamment d'une chute prochaine quelques oasis de verdure parsemés çà et là, qui rappellent ce vers de Sannazaro :

De' pezzi di cielo caduti in terra.

Fragmens du ciel tombés sur cette terre.

On voit au nord le Stromboli dont la cime est continuellement cachée dans

un nuage de fumée qui, lent
nel, s'élève dans l'espace tel q
de l'Ararath, alors que le p
échappé aux flots rendit
l'Éternel.

. . . . A smoke ascend
Solemn and slow as erse from Arar
When he, the patriarch, who escape
Was within his house-hold sacrifici
ROGER'S, I

A l'est, les bords arides de
contrastent avec les riches c
de Sicile, qui s'étendent ve
couronnées de l'Etna, dont
nobles s'éteignent dans la va
couchant, la double montagne
paraît aux pieds du spectate
mer, l'île de Felicudi, la me
et enfin Alicudi qui semble
noirâtre sur la ligne de l'hori

En sortant de la ville de L
côté du couchant, si l'on su
min que les pluies ont creu
tuffa, on trouve, à quatre mill
ves. La renommée leur accord
santes vertus contre les affect
nées. Elles sont cependant
quentées à cause de leur exig
dénuement le plus complet c
de première nécessité pour les
Elles se composent seulemen
tit nombre d'excavations en
grottes, assez bien disposées
bêtes fauves, mais très-mal
hommes ; je doute fort que no
baigneurs de Spa, d'Aix et de I
lussent s'en contenter. Au som
montagne des étuves, sont
bains abandonnés aussi. J'ai
croire que l'épithète de Tl
donnée par les Grecs à cett
vienne des bains qu'on y voi
d'hui. Les anciens, sans dout
disparu, p
plus de tr
torité

e ne croirai que les voluptueux
.e accourussent en foule à ces

anello, et par conséquent *Vul-*
ar ces deux îles sont réunies,
qu'à dix-huit cents toises de
(Pl. 95). Leur origine est tout-
dépendante, puisqu'au rapport
e, liv. II, chap. 9, l'apparition
canello ne remonte qu'à l'an
u. c., tandis que Thucycide, qui
deux cents ans avant, parle
nomènes de Vulcano, qui plus
t été observés par Aristote et
abon.

ime escarpée de Vulcanello est
e par un cratère, dont la cir-
nce supérieure est de deux cent
nte toises, et le fond de soixante
e vingts pieds. Quoiqu'il ne soit
int, il se remplit chaque jour,
a par se combler. L'adhésion
cano et de Vulcanello date seu-
de 1550; c'est le résultat d'une
n dont les éjections remplirent
'entièrement l'intervalle qui sé-
ces îles, et forma en les joignant
x ports : *porto di Levante*, et
i Ponente. Ces îles ont ensemble
nilles de circonférence. On pré-
e Vulcano est la Jera des Grecs,
a des Latins. Les feux qui y brû-
core lui ont sans doute mérité
consécration à Vulcain, dont
a si bien profité au huitième
e son Enéide.

icanium juxtà latus Æoliamque
Liparen, fumantibus ardua saxis;
ibter specus et Cyclopum exesa caminis
Etnæa tonant, validique incudibus ictus
eferunt gemitum, striduntque cavernis
e chalybum, et fornacibus ignis anhelat:
domus et Vulcania nomine tellus.

de cette mer où sur leurs rocs épars
d'Éolie appellent les regards,
de Liparis, et non loin de Sicile,
jusques aux cieux voit s'élever une île
Qui toujours noircit l'air de son sommet fumant;
Dans ses flancs embrasés tounent incessamment
Et les pesans marteaux et la bruyante enclume:
Là, sans cesse irritant le feu qui le consume,
Des soufflets haletans le vent chassé rugit;
De coups moins redoublés l'Etna tremblant mugit;
Et l'air, l'onde et les feux, exercés à toute heure,
Fatiguent de leur bruit la bruyante demeure:
Palais du noir Vulcain, cette île en a le nom.
Trad. de DELILLE.

N.

La curiosité la plus intéressante de Vulcano est la grotte qui se trouve à un mille du port di Levante. On y parvient par un étroit passage dont l'accès est rendu assez difficile par une grande quantité de vapeurs volcaniques, d'autant plus incommodes, qu'on est obligé de se baisser : aussi ne peut-on pas parvenir au fond d'une haleine, et bientôt on est forcé de revenir sur ses pas pour respirer l'air extérieur. Au fond de la grotte dont les parois sont recouvertes de muriate, d'ammoniac et de sulfate d'alumine, est un petit lac d'eau chaude dans un état d'ébullition continue, quoique la température ne s'élève pas à plus de 75 degrés. Les bulles de gaz carbonique qui s'échappent du fond sont regardées avec raison comme la cause de ce phénomène, qui est accompagné d'un bruit confus, produit par la ruption des bulles à leur arrivée sur l'eau : on la dit efficace dans plusieurs maladies.

Vulcano a deux cratères principaux; l'un, peu digne d'observation, se trouve dans la région moyenne de l'île; l'autre occupe le point le plus élevé : après celui de l'Etna, c'est le plus vaste qu'on puisse voir. Sa forme ovale a trois cent cinquante toises dans son plus grand diamètre. Des fumées s'élèvent du fond de distance en distance, sans pourtant empêcher qu'on ne puisse y descendre par une pente douce produite par l'éboulement d'une
des orles. Arrivé au fond
le sol d

peine à la supporter, et les émanations qui se joignent à cette incommodité vous forcent bientôt à vous percher sur quelque bloc de lave. Ainsi isolé, il est possible d'endurer le supplice un peu plus long-temps, et en sautant de rocher en rocher on peut faire le tour des parois. Mais je conseille au voyageur, même le plus intrépide, de ne pas s'aventurer au centre. D'ailleurs, une pierre lancée dans cet endroit l'avertira, par les balancemens qu'elle imprime au sol, du peu de sécurité qu'il présente, et je ne doute pas qu'après cet essai il ne renonce à sa folle entreprise.

Avant de quitter ces îles de Lipari, qu'il me soit permis d'exposer le résultat de mes observations sur le caractère des habitans. Le Liparote est bon, grand ami de la liberté sans être turbulent. Il est hospitalier, mais il manque de cette affabilité qui distingue les Siciliens; il y a même dans ses manières une certaine rudesse qui ne messied pas. Accoutu dès l'enfance à braver les dangers d'u mer orageuse, et les commotions d volcans qui brûlent à ses pieds ou g dent sur sa tête, la bravoure es des traits saillans de son caract C'est de ces îles que le gouvernem napolitain tire ses meilleurs mate Les Anglais eux-mêmes, si fie leur prépondérance maritime, ne gligeaient pas pendant leur séjou Sicile de les attirer à eux.

L'alun, le soufre, la pierre po la pouzzolane, les vins, les raisin qu'on exporte des îles de Lipari, curent une certaine aisance aux h tans. Il est rare de quitter ces b gens sans regret, et le voyageur d tour se complaît dans le souvenir momens passés parmi eux; mai crains l'impatience du lecteur, je donc sans plus long retard le cond au détroit de Messine.

DÉTROIT DE MESSINE.

CARYBDE ET SYLLA.

La traversée de Vulcano au cap Pélore est de quarante milles. Quatre vigoureux rameurs font facilement parcourir cette distance en six heures. A cinq lieues au sud de Vulcano se trouve la pointe du capo Bianco, qui forme, avec le cap Rasalcumo, le golfe de l'antique Mylæ, aujourd'hui Milazzo. C'est entre cette ville et Naulochus, dont on ne trouve plus la moindre trace, qu'Octave, ou plutôt Agrippa défit la flotte de Sextus Pompée. *Pompeium inter Mylas et Naulochum superavit* (Suet., *in vitâ Oct. Aug.*). Là aussi le consul Duillius remporta la première victoire navale sur les thaginois.

Dès qu'on a doublé le cap R cumo, on aperçoit en face de soi la côte de Calabre, une petite pittoresquement située. Ses blan maisons, en s'étendant sur la décl des dernières collines des Apenn couvertes ici d'une abondante vé tion, lui donnent l'aspect d'un d'argent au vol étendu sur un ch de sinoples. Aux pieds, est un ro énorme. *Là habite Scylla qui fait tendre d'horribles le cri lugubre que*





Messina. La Marina.



...n del. Audot edit. Aubert sc.

Caribde.



Grandmann del. Audot edit. Aubert sc.

Scilla.

ute aboyante. (Homère, Odyss., ..ɪɪ.) Le bruit de l'onde qui s'en- dans les cavités qu'elle a creu- ppelle en effet les aboyemens ens. Ce que le poëte dit de l'es- ent de ce roc est juste ; mais on lus loin qu'il cesse d'être exact il décrit Carybde, ou du moins les ont bien changé. Le voisi- Scylla n'est pas sans danger; is-je saisi de quelque crainte, et urpris répétant à mes rameurs rtations d'Ulysse à ses compa- *Suivez*, leur disais-je, *tout ce ais prescrire. Vous, rameurs, nt l'aviron, combattez d'un atigable ces vagues enflées..... lote, qui as en main le gouver- te donne ces ordres importans : oi de l'oublier. Dirige ton vais- n de ce rocher, de cette fumée flots amoncelés; l'œil toujours sur le roc voisin, que ton uni- soit d'en approcher. Fuis ces courans, crains qu'ils ne t'en- et que tu ne sois l'instrument perte.* Ils obéirent assez ponc- nt, sans pourtant s'empêcher ire, car les dangers de ces ont bien moindres en réalité agination. *La perfide Scylla* is ce *fléau inévitable* que les t les historiens même se sont ous représenter. Cependant, gros temps, la navigation de ges exige des précautions. Plu- arins trop confians ont été vic- leur imprudence.

pés à ces rochers et à ces mons- s approchons de l'île fortunée !. Là paissent tranquillement c et nombreux troupeaux de au large front et de brebis s..... Du milieu de la cour, lle est agréablement frappée issemens et des bêlemens des troupeaux. C'est l'Odyssée à la main qu'il faut traverser le détroit de Messine. C'est là qu'il faut lire Homère, qu'il faut comparer ses tableaux à cette nature qu'il a si bien peinte, qu'elle semble se réfléchir dans ses vers comme ces coteaux fertiles dans l'onde qui les baigne de ses flots de saphirs.

Dolce color d'oriental zaphiro. (DANTE.)

Plutarque dit que les voyages par terre les plus agréables sont ceux où l'on suit les bords de la mer, et que les plus beaux voyages par mer se font en cotoyant les rivages. C'est surtout ici que cette observation est applicable. Les beautés du Bosphore peuvent seules être comparées au détroit de Messine. Si cette ville était ornée de ces minarets, de ces kiosques, de cette architecture pittoresque qui donne tant de caractère à Constantinople, je ne doute pas qu'elle ne lui fût préférée. A mon entrée dans le détroit, le soleil s'approchant de l'horizon, les monts Pélores projetaient des ombres vigoureuses sur la moitié du canal, tandis que les côtes de la Calabre, inondées de flots d'une lumière brûlante, présentaient à travers l'atmosphère la plus pure toutes les richesses d'une végétation variée. Mais ce spectacle admirable, changeant sans cesse dans ses détails, dura trop peu; les courans rapides, qui donnent au détroit l'aspect d'un fleuve majestueux, nous eurent bientôt portés à l'entrée du port de Messine. Depuis que j'avais dépassé les rochers de Scylla, nos yeux cherchaient en vain Carybde. Où donc est-il? me disais-je, ce monstre qui trois fois le jour engloutit les flots dans un profond abîme, qui trois fois les vomit et les lance contre le ciel ?

. . . . Imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat unda.

ÆNEID., *lib.* III.

e [...] l'autorité de Buffon (*théorie de la terre*), je persévérais à chercher ce gouffre. Enfin, ne pouvant le découvrir, j'en parlai aux marins. C'est le Calofaro, dirent-ils ; il est éloigné de nous de deux cents coups de rames. — Nous en approchons. — Vous le traversez. — Le voici. Je fais arrêter ; mais loin de voir,

. . . . Inimica Carybdis
Nunc sorbere fretum nunc reddere ; . . . .
Ovid., *Metam.*, *lib.* vii.

. . . . Carybde impitoyable
Engloutir l'onde amère et la rendre soudain,

je n'aperçois qu'un cercle de cent toises qui paraît, en y faisant grande attention, un peu plus agité que les autres parties du détroit. Du reste, point de ces tourbillons qui font tournoyer les vaisseaux, encore moins qui les engloutissent. On prétend cependant que si le vent et les courans cessent d'être favorables, cet endroit n'est pas sans danger ; aussi le gouvernement napolitain entretient-il sur la côte un certain nombre de marins toujours prêts à porter secours aux bâtimens en péril. Un peu désappointé de trouver Homère, Virgile, Ovide, et le grave Buffon en défaut, je jetai un dernier coup d'œil sur ces rivages enchanteurs, et j'entrai dans le port de la *Nobile ed esemplare citta di Messina !*

Voyez avec quelle majesté elle se déploie sur les flancs du Pélore et sur les bords de cette belle mer. Regardez-la de ce port le plus sûr et le plus vaste que la nature ait creusé, ou de ces hauteurs qui dominent du côté de l'occident ; partout elle présente un aspect aussi noble que riant, partout elle paraît digne d'être la capitale non-seulement d'une province, mais d'un puissant empire. Une vaste étendue, des faubourgs, des campagnes ab[ondantes], couvertes de maisons de p[lai]sance, de villas magnifiques, embel[lis]sent ses environs. A l'intérieur, [de] belles rues pavées de larges dalle[s de] lave ; ses places ornées de fontai[nes et] de statues, ses monumens public[s, ses] palais, ses temples, son lazaret, [son] phare, ses fortifications, ses arsen[aux,] tout lui mérite le titre de métr[opole] qu'elle a plusieurs fois obtenu.

Qu'est devenue Messine anti[que ?] Aucun reste ne témoigne de sa [gran]deur ni de son opulence qui, [sans] contredit, a dû être immense, [puis]qu'elle consacra à Diane trente [sta]tues en bronze en mémoire de t[rente] jeunes gens qui, en se rendant à R[hegium,] se noyèrent. Cicéron nous ap[prend] aussi qu'entre autres objets pillé[s par] Verrès chez un simple citoyen de [cette] ville, on citait deux canéphores d[e Po]lyclète, un Hercule de Myron, [un] Cupidon de Praxitèle. Un petit n[ombre] de médailles et quelques fragme[nts de] statues conservés dans le mus[ée de] cette ville sont à peu près les [seuls] vestiges de son antique splend[eur.]

Si l'on considère la position a[vanta]geuse de Messine, placée comm[e l'en]trepôt de l'orient et de l'occident[, son] sol fertile et la sûreté de son por[t, et] Carybde et Sylla, sont les [d]éfens[es na]turelles (car on ne peut nier que [mal]gré les progrès de la navigation [une] flotte ennemie ne peut pas, san[s dan]ger, prendre position dans ces e[aux),] on sera moins étonné de sa ri[chesse] passée que de sa misère act[uelle.] Mais les guerres intestines et étr[angè]res, les pestes, les tremblemen[ts de] terre, les fléaux de tous genres q[ui pè]sent sur notre pauvre humanit[é, se] sont conjurés de tous temps pou[r ba]lancer les nombreux avantages d[ont la] nature l'avait si largement douée.



Messina, Faro, Coste della Calabria. *Messine, Détroit, Côtes de Calabre.*



...gel del. Audot edit. E. Rouargue sc.

...ssina. Cappella sotterranea nella Cattedrale. *Messine, Eglise souterraine au dessous de la Cathédrale.*

·igine de Messine, comme celle s les peuples, est enveloppée de s que la philosophie a peine à ·:

ıcle est le nom le plus ancien lui connaisse. On ignore si :ules la nommèrent ainsi à cause tte langue de terre qui forme :t, comme le prétendent Thu- : et Strabon; ou bien, suivant ıre de Sicile, si ce fut Zancle, es Sicules, qui lui donna son Plusicurs colonies grecques se lèrent dans l'occupation de cette

premiers habitans furent des le Cumes et de Chalcis, conduits ériètes et Cratamène, au rapport hucydide et de Pausanias. Cinq ans avant notre ère, les Samiens :mplacèrent jusqu'à ce que les :niens, chassés du Péloponèse, y t appelés par Anaxillas, tyran :ggium et de Zante. Ces derniers :rent à la ville le nom de leur pa- Hérodote, Thucydide et Strabon ırdent pour rapporter ce fait à la nte-dixième Olympiade. Quelques :s après, les Mamertins, habi- le la Campanie, espèce d'aventu- qui se mettaient à la solde de es payait davantage, retournant leur pays après avoir été congé- ɔar Agathocle, tyran de Syracuse, :rent par trahison dans Messine, :nt une partie des habitans, chas- t les autres, et s'emparèrent des ıes et des enfans de ces malheu- , de leurs champs, et de tout ce ; possédaient, suivant en cela la le leur dieu tutélaire, Mars, dont raient leur nom. Forts de l'alliance garnison de Rhége, qui s'était ré- :e et occupait la ville, non-seule- : ces soldats de fortune dominè- tranquillement Messine et le territoire, mais ils devinrent un grave sujet d'inquiétude pour les Carthaginois et les Syracusains leurs voisins, et prélevèrent de forts tributs sur plusieurs villes de la Sicile. Cependant, Rome ayant puni ses légions rebelles, les Mamertins abandonnés à eux-mêmes furent bientôt refoulés dans Messine par les Syracusains qui leur firent chèrement payer leurs incursions et leurs rapines. La discorde et l'abattement ne tardèrent pas à les accabler. Une partie se jeta dans les bras des Carthaginois, et leur remit les forteresses qui dépendaient de la ville; l'autre implora le secours de Rome. Il paraissait inique d'approuver, de récompenser même dans ces barbares le même délit que le sénat venait de punir si cruellement dans ses légions, mais la justice prévalut-elle jamais sur l'intérêt des peuples? La haine contre Carthage, qui déjà convoitait la domination de la Sicile, fut seule écoutée. Le grand peuple devint l'allié d'une troupe de brigands, et Messine fut la cause de la première guerre punique. Les Romains, profitant de la lâcheté d'Hannon, et soutenus par la prudence de Claudius, s'emparèrent de la ville, en chassèrent Hiéron et les Carthaginois qui la tenaient bloquée, et forcèrent le roi de Syracuse à signer cette paix qui leur ouvrit la Sicile. Cette île, devenue province romaine, fut gouvernée par des préteurs et des questeurs, et Messine fut toujours une des villes privilégiées. Sous ses murs, le consul Rupilius remporta une victoire sanglante sur les esclaves rebelles qui la tenaient assiégée. Plus tard, lors des guerres civiles, elle fut prise et pillée par Sextus Pompée qui la garda peu de temps. Dès les premiers siècles de l'église, Messine eut ses évêques; elle suivit la fortune de toute

la Sicile, ju[illegible]u neuvième siècle où commença dans son sein la domination des Arabes qui devait durer près de quatre cents ans.

Euphème, un des grands de l'île, épris d'une folle passion pour une jeune religieuse, et ne pouvant l'obtenir par aucun autre moyen, la fit arracher de son asile sacré par des scélérats qu'il tenait à sa solde. Mais à peine est-il venu à bout d'accomplir son dessein atroce, que son amour, si l'on peut donner ce beau nom à sa rage, fit place à une froideur glaciale, et bientôt au dégoût; et il renvoie à sa famille sa malheureuse victime, couverte de honte et de mépris. Les parens de cette infortunée, frémissant de vengeance, demandent à l'exarque de Sicile le juste châtiment d'un tel forfait. La puissance du ravisseur étouffa leurs plaintes. Loin de se rebuter, les difficultés augmentent encore la soif du sang qui les dévore : ils ont recours à l'empereur. Michel le Bègue indigné ordonne que le coupable aura le nez coupé. Cependant Euphème cherche à couvrir ce premier crime par un second, il s'entoure de satellites attirés par ses richesses, brave les menaces de César, et pousse l'audace jusqu'à usurper le nom et la puissance d'Auguste. Effrayé néanmoins des préparatifs qui se font à Constantinople pour son châtiment, il joint l'infamie à la rébellion, il traite avec les Sarrasins, et leur offre son épée et ses trésors pour conquérir la Sicile, qu'ils ont gardée jusqu'au treizième siècle.

Il était réservé à quelques gentilshommes de Normandie de délivrer ce beau pays du joug humiliant des Arabes, et d'y fonder une dynastie. C'est à Messine que Maniacès appela les glorieux fils de Tancrède. C'est là que le comte Roger commença sa brillante carrière et jeta les premières bases du trône normand. On voit souvent cette ville figurer dans l'histoire des croisades. Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion se battirent aux pieds des remparts, qui, plus tard, virent expirer le cruel Henri dont la mort fut pour la Sicile le plus heureux événement de son règne.

Charles d'Anjou choisit Messine pour la première victime de la vengeance qu'il voulait tirer des *vêpres siciliennes*. Des forces immenses, assemblées pour une expédition qu'il méditait contre la Grèce, furent conduites sous ses murs, qu'il attaqua par terre et par mer. Battus dans un premier combat, les Messinais offraient déjà de se rendre à des conditions raisonnables, lorsque le meurtrier de Conradin leur répondit qu'il était venu châtier des rebelles, et non traiter avec eux; qu'ils eussent à abandonner huit cents des leurs à sa discrétion, et que les autres attendraient avec soumission la décision du vainqueur. Les Messinais, loin d'ouvrir leurs portes, ne songèrent qu'à les défendre. Les femmes secondèrent puissamment les efforts de ces braves : on les voyait, chargées de matériaux, se porter aux endroits des remparts que les machines ennemies avaient renversés. Une chanson du temps conserve la mémoire de leur héroïsme, elle commence ainsi :

Deh com'egli è gran pietate
Delle donne di Messina,
Nel vederle iscapegliate,
Portar pietre e calcina!

Dieu! quel spectacle déchirant,
Voyez ces femmes de Messine,
L'œil hagard, les cheveux au vent,
Porter des pierres et du ciment.

Roger del' Oria fut le libérateur de Messine. Toujours heureux sur mer,

Messina — Piazza del Duomo

ruisit, à la tête des forces ara-
ies, la flotte du roi, et le força
: retirer en Calabre. Robert,
-fils .e Charles, ne fut pas
heureux dans une seconde at-
. Messine ne rentra sous la dé-
nce de la maison d'Anjou que
ouis, roi de Naples, et la reine
e, au commencement du quin-
siècle.

n 1662 fut remarquable par la
e des Messinais. Ils secouèrent
g de l'Espagne et se donnèrent à
XIV. Ils furent pendant quelques
puissamment secourus par les
ais; mais avant que les Espagnols
nt remporté aucun avantage qui
ur faire espérer de recouvrer une
ssion si précieuse, Louis se vit
par des raisons de politique,
ndonner ses nouveaux sujets au
oux de leurs anciens maîtres. Le
poir de se voir ainsi délaissés,
châtimens sévères qu'ils subi-
abaissèrent la fierté des Messi-
et ils étaient encore consternés
coup, lorsqu'en 1743 la peste fut
tée du Levant et en détruisit la
é. Ce fléau n'était pas le dernier
evait accabler cette malheureuse
quarante ans après, au mois de
r 1783, le plus affreux tremble-
de terre qui jamais ait épouvanté
ommes, après avoir bouleversé
s les Calabres, étendit ses ravages
'à Messine, qui, trois jours après,
ait plus qu'un monceau de ruines
né par quelques édifices échap-
la destruction générale. Ce trem-
ent n'a point été passager comme
de Lisbonne; on a compté plus
eux cents secousses dans l'espace
eux mois.

u nombre des monumens conser-
est *la cathédrale*, fondée par le
e Roger en 1197. La façade dé-
core la place qui porte son nom, Piazza del Duomo (Pl. 97.) Son architecture est gothique, ou plutôt arabo-normande. Elle est divisée par des zônes dont les intervalles, remplis par des bandes ornées de mosaïques, offrent, par la variété de leurs couleurs, ce pittoresque que l'on ne trouve que dans les monumens de cette époque. Trois portes donnent entrée au temple : la plus grande, qui est au centre, est surmontée d'arcs en ogives, de niches superposées, qui renferment des figures de saints et d'apôtres, de colonnettes, d'aiguilles, et d'autres ornemens dont ce style est si prodigue. L'étage supérieur, sans être très-dissemblable, offre pourtant dans ses détails les caractères d'une architecture plus moderne. Cette partie ayant été renversée par le tremblement de 1783 ne fut reconstruite que plus tard. Une portion de la tour carrée qui occupe un côté de la façade fut aussi détruite à la même époque; ce qui reste présente tous les caractères des constructions sarrasines.

Une confusion plus grande encore de tous les genres d'architecture se fait remarquer dans l'intérieur de cette cathédrale. Il serait impossible de déterminer celui qui domine, tant les styles grec, romain, mauresque et gothique y sont confondus. C'est un mélange si mal ordonné, qu'il n'a pas même l'avantage de pouvoir servir à l'histoire de l'art. Les mosaïques, les dorures souvent mesquines, malgré leur affectation de grandeur, étonnent plus par leur mauvais goût que par leur richesse souvent fausse. On y voit cependant des peintures de Quaglia, un des chefs de l'école sicilienne, et des bas-reliefs de Gagino, contemporain et ami de Michel-Ange : elles ne sont pas sans beautés. Le maître-autel mérite aussi d'attirer les regards de

l'ama s, par la magnificence des mosaïques, des bronzes dorés et des pierres fines dont il est orné. La grande nef est soutenue par vingt-six colonnes de granit prétendu égyptien, le plus beau reste d'antiquité que possède Messine. Les auteurs nationaux prétendent que ces précieuses dépouilles d'un ancien temple, consacré à quelque divinité du paganisme, sont des produits des carrières de Sicile. Cette opinion paraît assez fondée, lorsque l'on songe au peu de rapports que les Siciliens ont entretenus avec l'Égypte, même au temps de leur plus grande puissance.

L'égoïsme du peuple romain, toujours disposé à enrichir Rome seule des dépouilles des nations vaincues, l'aurait empêché d'embellir d'un pareil trésor une ville municipe comme Messine, quelque bien placée qu'elle fût dans les bonnes grâces de la république.

Au-dessous de cette cathédrale se trouve l'église souterraine dont nous donnons une vue intérieure, remarquable par son exactitude, (Pl. 96.) L'architecture de ce curieux monument, qui ne manque pas d'un certain caractère d'originalité, remonte au temps de la fondation de l'église principale. Néanmoins les peintures et les ornemens en bosse sont d'une époque plus rapprochée. On reconnaît déjà dans le goût des enroulemens la décadence des arts du dessin, si frappante dans les ouvrages du Bernin. Je crois donc que cette chapelle a été décorée par un contemporain de cet architecte. Le comble, composé d'arceaux pesans et sans grâce, s'appuie sur des piliers arrondis que je n'ose appeler des colonnes, un abaque, beaucoup plus large que l'étrange chapiteau qui les couronne, supporte les retombées des arcs, où le décorateur a jeté à profusion une quantité d'arabesques, dont les méandres accompagnent les arêtes des voûtes et viennent se réunir à la clef d'une façon assez gauche. Le centre des pendentifs est orné de médaillons encadrés de moulures en stuc. Des anges, des saints, y sont représentés: quelques-uns ne sont pas sans mérite. Tout cela offre un mélange assez confus de rinceaux, de guirlandes, de têtes de chérubins, de coquilles, d'arabesques mal engencés, qui sans pouvoir supporter un examen détaillé, produit cependant un certain effet par sa richesse et son originalité.

Mais le morceau le plus précieux que renferme cette cathédrale est, au dire des dévotes de Messine, la lettre que la Sainte-Vierge écrivit aux Messinais l'an 42 de notre ère, en leur envoyant une boucle de ses cheveux. Saint Paul traduisit en grec cette précieuse missive, et la porta lui-même aux pieux correspondans de la Mère de Dieu. Nous ne priverons pas le lecteur de ce rare et précieux monument, reconnu par Benoît XIII, et qu'un hétérodoxe seul peut regarder aujourd'hui comme apocryphe : le voici donc tel qu'on le voit gravé derrière le maître-autel. J'oserai le traduire pour l'édification de mes belles lectrices, dussent-elles me croire de l'église de M. Chatel.

Épître écrite par la Vierge Marie aux Messinais suivant une ancienne et pieuse tradition.

Marie Vierge, fille de Joachim, humble servante de Dieu, mère de Jésus crucifié, de la tribu de Juda, race de David, à tous les Messinais, salut et bénédiction de Dieu le père tout-puissant :

Il est certain que vous tous, doués d'une grande foi, vous nous avez envoyé des ambassadeurs afin d'être utiles à l'enseignement général. Vous confessez que notre fils est fils de Dieu, Dieu et homme, et qu'après

scité, il est monté aux cieux. Vous
sez ainsi la vérité, grâces aux pré-
de saint Paul, ce grand apôtre:
quoi nous vous bénissons vous et
e, dont nous voulons être la pro-
toujours.
usalem, l'an XLII de notre fils, in-
remière, le jour des nones de juin,
e le XXVIIe., de la semaine le Ve.
us bas:

iteté N. S. Benoît XIII accorde à
le cent jours d'indulgence chaque
récitera dévotement l'oraison sui-

fille de Dieu le père qui as choisi
Messinais pour tes fils;
mère de Dieu qui as écouté ma-
ellement les Messinais;
épouse du Saint-Esprit qui as
cé les Messinais à l'esprit de vérité;
temple de la très-sainte trinité, où
s béni les Messinais par une sainte
re.

ne voilà-t-il pas que le savant
co, tout catholique qu'il est,
-être même parce qu'il est ca-
e, se met en opposition avec
de 1724. Je dirai peu de chose,
, de l'image de la Vierge et de
e aux Messinais. Le docte mon-
r Grano m'a appris que ce por-
ait en vénération long-temps
'arrivée de Constantin Lascaris
port; et comme on l'avait placé
leggio, un pupitre, on la nom-
ommunément la Madone *del*
, et, en langue vulgaire, del
, car on dit *lectorium* dans la
tinité. Ce rusé Grec profita de
corrompu pour inventer la fa-
lettre qu'il dit avoir découverte
es parchemins des archives de
e, traduite en grec par saint
l'après l'original en langue hé-
e. Au moyen de ce mensonge,
vais Grec trompa la ville de
e et en obtint une honorable
N.

récompense. Saint Paul, d'après les actes des apôtres, a été à Rhége et non pas à Messine: *Devenimus Rhegium*. Il ne fut apôtre que quarante-cinq ans après la naissance de Jésus-Christ, suivant les meilleurs chronologistes. Le style diplomatique de la lettre, sa date, etc., sont des preuves évidentes de la fourberie et de l'ignorance du rusé grammairien, qui devait savoir que Denis Exiguus fut l'inventeur de l'ère vulgaire, qui ne fut reçu qu'au huitième siècle. On ne peut détromper le peuple; mais à Messine les gens instruits rient de ce préjugé.

En sortant de la cathédrale, on est frappé du coup-d'œil de la place qui décore cette église. Bien qu'elle ne soit pas d'une forme régulière, la richesse de ses monumens en fait une des plus belles de cette ville et une des plus curieuses du monde. Près de l'église, ce palais, d'une architecture moderne, fut érigé par le roi Ferdinand Ier., qui le destina aux tribunaux et à la bibliothèque publique, comme l'indique l'élégant hexamètre qu'on lit sur la façade:

Hic Themidis lances, hic doctæ Palladis ædes.
Ici Thémis tient ses balances
Et Minerve sa docte cour.

Presque en face du portail de la cathédrale est la statue du vainqueur de Lépante, Don Juan d'Autriche. Son attitude est plutôt celle d'un matamore que d'un fils de Charles-Quint. Les bas-reliefs du piédestal sont préférables au sujet principal: ils représentent les épisodes les plus intéressans de cette célèbre victoire qui abaissa la superbe du croissant. Le plus bel ornement de cette place est assurément la fontaine. L'homme de goût verra avec plaisir ses eaux limpides bouillonner dans un bassin élégant, soutenu par des cariatides d'un bon style, et se répandre en lames d'argent sur un marbre d'une

blanc ... e. Des figures du Nil, c... ibre et du Camaro, fleuve ... ont les principaux sujet ... elle composition de d'A... florentin.

Après quelques jours passés à Messine, pour visiter les églises, le port, les promenades, ne trouvant plus d'aliment à ma curiosité, je me hâtai de continuer mon voyage.

TAORMINE.

On compte seulement neuf lieues de cette ville à Taormine ; mais il est difficile de les faire dans un seul jour : il faut pour cela partir de très-bonne heure. Jusqu'au bourg de Trimestri, la campagne est aussi fertile que pittoresque : de jolis casins, des champs, des vignes, des vergers d'oliviers, des plantations de mûriers, couvrent tous ces rivages sur une étendue de cinq milles; plus loin les cultures s'élargissent, les habitations disparaissent, le pays devient stérile et sauvage ; mais s'il cesse d'intéresser le paysagiste et l'agronome, il offre du moins encore à la curiosité du géologue et du naturaliste d'amples richesses à exploiter.

Sept cent trente-six ans avant Jésus-Christ, une troupe de Chalcidiens quittèrent l'Eubée sous la conduite de Théoclès l'Athénien, et fondèrent une colonie sur la côte orientale de Sicile, ce fut Naxos. Partis sous les auspices d'Apollon, ils l'invoquèrent comme leur chef protecteur sous la dénomination d'Archagète, et lui érigèrent, hors de la ville, un temple qui devint par la suite très-célèbre. Voilà ce que rapporte Thucydide, livre IV. Strabon ajouta son autorité à celle du grand historien. Naxos ne pouvant lutter long-temps contre Syracuse plus nouvelle, mais plus heureuse et plus puissante, fut conquise par Denis l'ancien, et dépeuplée. Une partie des habitans, rassemblés de côté et d'autre par Andromaque leur concitoyen, père de l'historien Timéon, se fonda une nouvelle patrie sur le sommet alors presque inaccessible du mont Taurus. Ceci advint la troisième année de la cent troisième olympiade ; c'est du moins l'opinion de Diodore de Sicile, admise par plusieurs historiens, contre le sentiment de Strabon, qui prétend que cette colonie fut fondée par les habitans d'Hybla. Son histoire est aussi obscure que son origine. Dans les guerres des Romains en Sicile, Taormine prit parti pour ces derniers. Auguste y envoya des Colons. Cette ville doit à sa situation montagneuse, d'avoir été de tous temps une des dernières à se soumettre aux étrangers. Les Sarrasins s'en rendirent maîtres à la mort de l'empereur Bazile, non sans de longs et pénibles efforts, les Grecs la reprirent quelque temps après et la gardèrent jusqu'en 961, époque où le calif Abulassem y entra en vainqueur, la ruina de fond en comble, et bâtit une autre ville sur la cime la plus élevée de la montagne. C'est aujourd'hui Mola, qui semble plutôt dans les nues que sur terre. Plus tard les Normands, à la suite de combats acharnés, chassèrent les Arabes de Mola et de Taormine, qui avait encore conservé quelques habitans fidèles au sol qui les avait vus naître. Il ne reste de Naxos qu'un petit nombre de médailles fort rares. A peine peut-on indiquer sur le promontoire





Jalabe del. — Audot edit. — E. Rouargue sc.

Taormina, Teatro. Etna. — *Théâtre et ville de Taormine. Etna.*

de Castel-Schisso l'emplacement de cette ville, et la rade célèbre qui vit engloutir la flotte athénienne et débarquer Timoléon, à qui Syracuse reconnaissante décerna le nom glorieux de père de la patrie.

Les ruines nombreuses de Taormine et sa position, voilà les seuls titres qu'elle conserve à l'admiration des hommes. Cette ville n'est plus qu'une réunion de masures construites des dépouilles des anciens monumens, et qu'habitent des malheureux accablés de misère. Agrigente peut seule, en Sicile, présenter autant de restes d'antiquités, au nombre desquelles on distingue le théâtre (Pl. 98). Sur le penchant d'une éminence s'élèvent en forme semi-circulaire les ruines de ce noble édifice. Le sol qui le supporte a fourni à sa construction; ses gradins, jadis revêtus de marbres précieux, sont taillés dans le roc qui sert de fondation à ce monument; autrefois orné d'un nombre infini de vases, de statues, de fontaines et de colonnes, dont l'église de la moderne Taormine s'est embellie. Mais toutes ces richesses ne sont pas comparables à la magnificence qui frappe le voyageur même le moins sensible, lorsque, du sommet de ces ruines, il promène ses regards sur les côtes de la Calabre, sur les rivages de la mer Ionienne; ou que, le ramenant sur l'Etna, il contemple ce mont formidable du lieu même où les échos semblent répéter encore les vers du Cyclope d'Euripide.

JACI, ÉCUEILS DES CYCLOPES, CATANE, ETNA.

Si les contrastes sont pour l'homme des sujets de jouissance; si des rocs sourcilleux qui cachent dans les nues leurs crêtes arides s'opposent agréablement à la surface unie des mers; si des plaines de laves stériles embellissent, par leur aspect noirâtre et sauvage, les riches tapis de verdure d'une végétation exubérante; en un mot, si le beau naît des oppositions, quelle contrée sera plus digne des louanges du poëte, des pinceaux de l'artiste, de l'admiration du voyageur, que le rivage enchanté qui s'étend de Taormine à Catane? L'archéologue, il est vrai, y trouve peu de matière à ses doctes recherches; mais combien ce vide est amplement rempli par la mythologie! A cinq lieues environ de Taormine se trouve la ville de Jaci ou Aci Reale. On chercherait en vain un site plus riche en souvenirs. Cette terre, couverte de basaltes, de masses volcaniques, c'est la terre des Cyclopes. Cet antre est celui de Polyphème, caverne immense, ombragée de quelques lauriers qui croissent péniblement dans les fissures des roches rougeâtres qui semblent encore teintes du sang des compagnons d'Ulysse. Ne voyez-vous pas, dans ces blocs de lave arrachés aux flancs de l'Etna, ces masses énormes que le géant aveuglé lança furieux contre le roi d'Itaque. Énée débarqua dans ce port.

. . . . Cyclopum allabimur oris.
. . . . . Horificis juxta tonat Ætna ruinis.
Æneid., *lib.* III.

Des Cyclopes cruels j'aborde le séjour.
. . . .
L'épouvantable Etna trouble en grondant ces lieux
Trad. de Delille.

C'est là qu'il rencontra le malheureux Achéménide abandonné à la voracité

du Cyclope. L'imagination ne retrace pas seule le souvenir de ces belles allégories : les noms de ces lieux les rappellent encore. Voici les rochers des Cyclopes, *gli scogli dè Ciclopi, la roccia d'Aci*, le rocher d'Acis, amant préféré de Galatée. Galatée, la plus blanche des Néréides, plus sensible à la beauté d'Acis qu'effrayée de la jalousie du fils de Neptune, vit Polyphème écraser sous ce rocher son malheureux amant. La nymphe, dans sa douleur, changea le beau sang d'Acis en ces ondes rapides qui s'échappent en bouillonnant de dessous les blocs qui paraissent encore écraser de leur masse l'infortuné berger. C'est aujourd'hui *le acque grandi*, jadis l'Acis, l'Acilius ou l'Acithius. Sur le rocher d'Acis, les Normands ont bâti un château, le *castel d'Aci*. Plus loin, sur huit ou neuf lits de lave, successivement accumulés sur le rivage, s'élève la ville d'Aci ou Jaci Reale. Les abords du côté de la mer en sont rendus faciles au moyen de rampes qui descendent en pente douce sur le rivage. Les maisons, les places, sont régulièrement bâties. Une vieille tour, construite au moyen-âge à l'entrée de la ville, protége le petit port qui se trouve au pied de la hauteur. Du sommet on jouit de la vue des écueils des Cyclopes, de la petite île de Trezza, et d'autres îlots répandus sur la côte en masses pittoresques : les uns, tels que de hautes aiguilles effilées comme les clochers des églises gothiques, d'autres d'une forme plus grave commencent à se couvrir de végétation. Le détroit de Messine, qu'on embrasse ici dans toute son étendue, termine le tableau vers le nord. Au midi, l'œil s'arrête agréablement sur des lits de basaltes où la nature, reprenant ses droits, a répandu des champs de vignes et d'oliviers entrecoupés de palmiers et d'aloès, d[...] les tiges élégantes, balancées p[...] vents, répandent dans les airs l[...] parfums suaves.

On croit que le consul Aquiliu[...] tit Acis au même endroit où il [...] remporté une mémorable victoir[...] Athénion, chef des esclaves rév[...] et que des ruines de cette ville [...] truite par les Sarrasins, sortit l[...] derne Aci, aujourd'hui l'une des [...] importantes de l'île par son com[...] et son industrie. On rencontre [...] loin des murs, sur la route de Ca[...] des restes de thermes antique[...] considérables, à en juger par les r[...] nombreuses. Deux vastes salles [...] tées, d'inégale dimension, sem[...] avoir été les pièces les plus imp[...] tes. On voit encore dans les mur[...] sieurs rangs de tubes, destinés [...] doute à laisser échapper le surpl[...] vapeurs sulfureuses. Un aqué[...] conduisait les eaux minérales [...] source, connue des gens du pay[...] le nom de *Santa Venera*. De l[...] qu'à Catane, l'on n'aperçoit, pe[...] cinq milles, que laves et produi[...] caniques qui s'amoncèlent sur l[...] de la mer, et quelquefois s'ava[...] dans les flots comme des jetées [...] tesques. Bientôt on arrive au bor[...] torrent d'eau limpide qui s'éc[...] de l'Etna par des conduits cach[...] surgit à peu de distance de l[...] C'est l'ancien Amenanus dont S[...] a étudié les intermittences et q[...] gne les murs de *Catane*.

Suivant Thucydide, une colo[...] Chalcidiens, partie de Naxos, [...] chassé les Sycules d'un petit [...] qu'ils occupaient dans cet endr[...] bâtirent une ville, la première [...] de la treizième [...] auteurs disent [...] étaient Phé[...]

reçu le nom de Catina, à cause de son peu d'importance. D'après ces historiens, *caton*, en langue phénicienne, signifie petite. Les avantages de la position de cette ville, située sur un golfe qui formait, dans l'origine, un port commode au centre des côtes orientales de la Sicile, près du Symethus, le fleuve le plus considérable de l'île, et la fertilité des campagnes environnantes devaient compenser richement la crainte qu'inspirait ce volcan. Les éruptions étaient très-rares alors, puisque l'on compte plus de huit cents ans entre la première rapportée à l'époque de la fondation d'Athènes, et la seconde qui, selon Thucydide, eut lieu vers la soixante-treizième olympiade, c'est-à-dire sept cent soixante-dix environ avant Jésus-Christ. Les Chalcidiens furent chassés de cette ville par Phalaris d'Agrigente. Ce nom seul rappelle la plus atroce tyrannie ! Gélon, à la mort de ce monstre, s'en rendit maître, y envoya une colonie, et, voulant détruire jusqu'au nom de Catina, lui substitua celui d'Ætna qu'elle conserva peu de temps. Par suite des victoires de Ducetius, roi des Sycules, les anciens habitans de Catane retournèrent dans leur ville, et formèrent un nouveau corps de peuple. C'est à cette époque qu'eut lieu la célèbre et malheureuse expédition des Athéniens en Sicile : ils pénétrèrent dans Catane, grâce à la réputation d'éloquence d'Alcibiade. Celui-ci, s'étant rendu au théâtre pour haranguer le peuple, toute la ville s'y porta en foule. Thucydide rapporte que les gardes même abandonnèrent leurs postes pour venir écouter l'élève de Socrate. Nicias, profitant de cette circonstance, fit avancer sa flotte et s'empara de la place. Denis l'ancien, ayant traité avec Carthage et apaisé les séditions de Syracuse, fit la conquête de trois villes chalcidiennes, Naxos, Léontium et Catina. Plus tard, Mamercus le tragique, aussi mauvais citoyen que poëte médiocre, osa asservir sa patrie, qui ne dut sa liberté qu'à Timoléon, le vengeur des droits des peuples. Depuis cette heureuse époque, elle se gouverna par ses propres lois, jusqu'à l'arrivée des Romains, l'an de Rome 549. Valerius Messala, au nombre des dépouilles qu'il emporta de cette ville, envoya à Rome une horloge solaire qui fut placée près de la colonne rostrale, et fit long-temps l'admiration du peuple-roi. Marcellus, jaloux de faire oublier aux Siciliens le pillage de Syracuse, bâtit à Catane un gymnase digne par sa magnificence de la réputation du fondateur. Cette ville n'échappa ni à l'avidité de Verrès, ni aux dévastations de Sextus Pompée; mais Auguste releva ses murs et y envoya une colonie qui, jusqu'au temps de Théodose, fut une des plus florissantes de la Sicile. Depuis la mort de ce prince, Catane devint une arène sans cesse ouverte aux Grecs du moyen-âge, aux Sarrasins et aux Normands. En 1169, un violent tremblement de terre la renversa sans laisser une seule maison. Quinze mille habitans y périrent. Guillaume le Bon la fit reconstruire, mais le cruel Henri VI la détruisit presque entièrement, et passa au fil de l'épée tous les habitans soupçonnés d'avoir tramé contre son autorité. Une révolte plus réelle lui attira le même châtiment sous l'empereur Frédéric Barberousse, digne fils de Henri. La peste qui ravagea toute la Sicile en 1348 dépeupla cette malheureuse cité. Enfin, en 1669, elle avait repris tout son premier éclat, lorsqu'un immense fleuve de feu, sorti des flancs entr'ouverts de l'Etna, dévora les campagnes voisines, et, s'étendant sur une surface

de … longueur, vint englou-tir l… …ux habitans sous des torren… enflammées, se précipita da… …, combla le port, et y élev… …om …toire immense (P. 99). …e d'édifices que le feu … furent renversés par le trem… …ier terre de 1693, qui engloutit dix-… mille personnes.

C'est ains… …ie, passant de désastres en désastres, Catane est parvenue au vingt-sixième siècle de son existence, conservant toujours son nom et sa place. Ce n'est pas sans admiration que l'on voit cette ville, si souvent victime de la fureur des hommes et des feux des volcans, soutenir avec courage cette lutte continuelle, et, nouveau Phénix, renaître de ses cendres plus belle que jamais. Telle est cette Catane que l'on voit aujourd'hui rivaliser avec Palerme et Messine, et présen… dans l'uniformité de ses édifi… dernes, dans l'ensemble de se… ges et alignées, l'aspect régulier de ces nouvelles villes d'Allemagne, sous le plus beau ciel du monde. Où chercher les causes de cette existence indestructible, si ce n'est dans les deux plus grands principes de la vie des nations, l'amour du territoire et de l'industrie! sentimens plus profondément gravés dans l'âme du Catanais que dans celle des autres Siciliens.

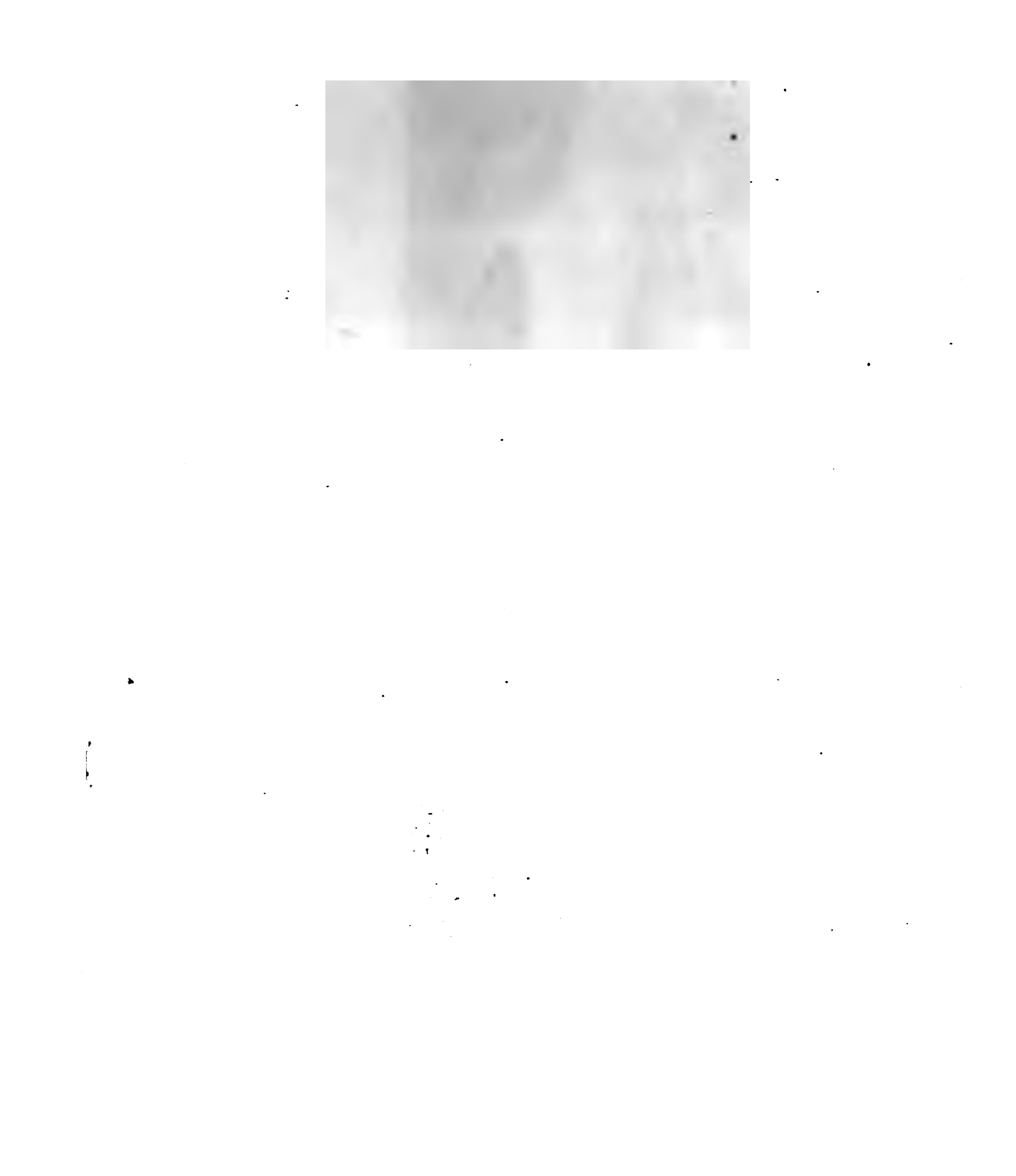
Catane a donné naissance à Charondas, législateur de Thurium, qui vit plusieurs villes de la Sicile et de la grande Grèce adopter ses lois, qu'il cimenta de son sang. Xénophanès de Colophon y reçut le droit de cité. Stésichore, exilé d'Hymère, y vint chercher un asile et un tombeau : ce monument donnait son nom à la porte Stésichorée, aujourd'hui *Porta d'Aci*. Catane est souvent nommée dans les anciens auteurs. *Quis Catinam sileat*, a dit Ausone; et Ciceron, dans la Verrine *de signis*, lui donne les épithètes de grande, élégante et riche. Il reste un grand nombre de monumens tant grecs que romains; mais peu sont dans un état de conservation satisfaisant; la plupart, comme Herculanum, sont engloutis sous les laves. Les principaux sont le théâtre et l'amphithéâtre, monumens célèbres, non-seulement par leurs restes, mais aussi par plusieurs passages des anciens. Nous avons déjà dit qu'Alcibiade harangua le peuple sur ce théâtre, qui se trouve aujourd'hui enfoui sous des amas de décombres et de lave; aussi n'est-ce qu'avec bien de la peine que l'on peut en saisir l'ensemble. On est souvent forcé de descendre dans les caves des habitations élevées sur ses ruines. On lui donne 310 pieds dans sa plus grande …endue. Il est construit de blocs de …ve très-larges, superposés sans ci…ent. A en juger par la quantité de …arbres, de granits, de stucs qu'on en a retirés, il a dû être magnifique. Près du grand théâtre s'en trouve un plus petit, qu'on dit assez judicieusement être un odéon, c'est-à-dire un théâtre consacré spécialement à la musique, tel que celui de Pompeï. Son diamètre est de 145 pieds. D'après les lettres de Théodose, on voit que du temps de ce prince, qui donna toujours des preuves de son respect pour les anciens monumens, une grand partie de l'amphithéâtre existait encore, et qu'il n'en permit la démolition que pour céder aux instances des Catanais, qui le lui représentèrent comme un amas de décombres, et sollicitèrent la permission de les employer à la reconstruction de leurs murailles; ce qui leur fut accordé. C'est ainsi que les deux étages supérieurs furent détruits.

Un homme dont le nom est à ja-



Falzon del. Audot edit. E. Rouargue sc.

Catania. Lava del 1669.





Catania. Piazza dell' Elefante. *Catane. Place de l'Eléphant.*



Falcon del. Audot edit. E. Rouargue sc.

Catania. Piazza del mercato. *Catane. Place du marché.*

uni à celui de Catane, un homme l'antiquité eût élevé des statues, des autels, véritable ami des cesetdeslettres, protecteur éclairé rts, et, ce qui est mieux encore, enfaiteur, le père de ses concis, don Ignazio de Palernò, prince scari, découvrit ces précieux resconsacra sa vie entière à tirer Cade ses ruines. Sans lui, peut-être erait-on encore l'existence du teme Cérès, dont parle Cicéron, en reiant à Verrès d'avoir enlevé de nuit tue de la déesse, profanant ainsi ce naire qui n'était ouvert qu'aux es et aux matrones. C'est encore à vant infatigable que l'on est redede la découverte du laconicum, iypocaustum, du sudatorium, et res salles, des thermes, des aquéde la basilique, du forum, des tures publiques et d'un grand ıre de bains particuliers et de cis, que son génie savait découvrir les masses de laves et de terre qui chaient. Enfin il ne laissait échapucun fragment, aucune pierre qui ittester l'antique splendeur de sa e, employant avec libéralité son nse fortune à ces curieuses invesons. Le monument le plus préqu'il ait laissé est assurément le musée recueilli par ses soins et igue persévérance; collection qui soutenir avantageusement la comson avec les plus belles du genre. ntiques ne sont pas les seuls obqu'il ait rassemblés; on voit chez n beau cabinet de physique et un d'histoire naturelle.

moderne Catane s'élève sur les les des anciens édifices : ce n'est ans raison qu'on en a comparé la tion à celle de Portici. Les murs ırent construits par Charles v. monumens publics offrent une sotte profusion d'ornemens de mauvais goût, qui font regretter la noble simplicité des édifices antiques. On y remarque deux places principales; l'une carrée (Pl. 100), est entourée de portiques et de monumens publics, parmi lesquels on distingue le palais de l'université, fondé en 1440, par Alphonse v, roi d'Arragon et de Sicile. La seconde (Pl. 100), moins régulière, est plus vaste et plus magnifique. Au centre s'élève une belle fontaine de marbre blanc surmonté d'un obélisque de forme octaèdre, ce qui est assez rare, et supportée par un éléphant de lave d'un travail moderne. Je ne pense pas non plus que l'obélisque soit d'une antiquité bien reculée; on croit néanmoins qu'il ornait la *spina* du cirque découvert en 1820, mais dont on a été obligé d'abandonner les fouilles commencées, à cause des dépenses exorbitantes qu'elles nécessitaient.

On ne peut passer sous silence le couvent des Bénédictins, construit vers le milieu du siècle passé, sur les dessins de Contini. La richesse de ce vaste monument et la noblesse de son escalier de marbre le placent au rang des plus beaux monastères de l'ordre de Saint-Benoît, le plus riche comme on sait de toutes les communautés religieuses. On y admire l'orgue de l'église, chef-d'œuvre d'un modeste prêtre calabrais, qui demanda pour seul récompense d'être enseveli au pied de son ouvrage : belle pensée, qui peint bien tout l'amour que l'artiste mit à son œuvre! La bibliothèque, le musée d'antiques et d'histoire naturelle, méritent d'être visités avec attention. L'université possède aussi de belles collections, et en outre un médailler précieux. Ces musées publics ne sont pas les seuls de la ville; plusieurs maisons particulières sont riches dans

dont l… sent les plus vives doule… e fois au pied du cratère… e, quoique rapide, est bea… ns pénible; et si le sol mou… ue … ermet pas de poser le pied, … t quitte pour faire deux … s le chemin. Je ne pus … cm… e comparer mon compagnon de voyage qui me précédait, à ces écureuils enfermés dans des cages cylindriques, qui courent toujours sans changer de place.

J'étais tourmenté de la crainte que le jour ne parût avant notre arrivée au sommet; heureusement il n'en fut pas ainsi, nous gagnâmes la cime, un bon quart d'heure avant le lever du soleil, et je pus jouir de ce spectacle unique dans tout son grandiose. On n'attendra pas de moi que je le retrace. Je ne pense pas même que l'écrivain le plus éloquent tente avec succès de le peindre, que l'imagination la plus riche puisse en approcher. Les étoiles du côté de l'orient disparaissaient dans la lueur blanchâtre qui précède l'aurore. Les montagnes de la Calabre se découpaient sur le ciel en teintes vigoureuses. Lucifer, messager de lumière, brillait de ses feux chatoyans. A l'occident il faisait nuit encore. Malgré la grandeur du phénomène qui grondait à mes pieds, avides de saisir toutes les phases de la création nouvelle se développant à mes yeux, mes regards ne pouvaient se détacher du ciel. Quelques légers nuages bordaient l'horizon, et s'y balançaient comme un voile étendu sur ce pompeux mystère; mais bientôt, à travers un océan d'opale, de pourpre et d'or, s'élance avec majesté l'astre qui répand sur le monde la lumière et la vie. Frappés d'extase, nous restions immobiles, quand le guide nous avertit de porter nos regards au couchant. Alors toute la Sicile apparut à nos pieds sous la forme d'un mont gigantesque dont l'Etna était le sommet. De ce point, l'Erix, le Dinnamar, le Rosso; les montagnes les plus élevées, semblaient autant de collines. Nous voyons la lumière en éclairer d'abord les cimes, puis s'étendre par gradation sur les flancs et s'épandre en torrent jusqu'au fond des vallées. Au nord, l'archipel éolien couronnait la Sicile de ses rochers de turquoise : à nos pieds, les vertes campagnes de l'île, coupées des fleuves qui la parcourent en longs filets d'argent et la fertilisent, couvertes de riches troupeaux, et la mer dont les flots d'azur caressent avec amour les heureux bords qu'elle encadre. Au loin, Malte, comme un point noir sur les confins d'un horizon de trois cents lieues. Quelle majesté ! quelle grandeur! quelle scène imposante ! Mes genoux fléchissaient sous moi, j'adorais l'Éternel. Qu'il vienne ici, l'athée, et son orgueil s'abaissera devant ces merveilles, et son cœur, sinon ses lèvres, confessera le Créateur. Ah ! que je compris mieux le guèbre adorant le soleil; celui-là du moins a des yeux !

On jouit sur l'Etna d'un effet d'optique surprenant, et que la position isolée de ce colosse des volcans peut seul produire : je veux parler de l'immense pyramide d'ombre de la montagne. Tandis que toute la Sicile est dans la lumière, cette ombre, qui se projette à plus de cent milles dans la direction d'Agrigente, tient dans la demi-teinte un quart du tableau, et forme un contraste frappant avec les parties éclairées; puis, s'accourcissant graduellement à mesure que l'astre s'élève, elle finit par disparaître.

Notre attention se porta ensuite sur le cratère. Il se présente ici sous l'aspect d'un gouffre de deux mille toises de tour, le double du Champ-de-Mars à Paris.

Il est circonscrit par des bords escarpés que les commotions des volcans ont bizarrement découpés; son plan irrégulier s'abaisse vers l'orient. A l'opposite s'élève un cône que l'on ne peut apercevoir que du sommet : c'est de là que surgit la colonne de fumée qui se perd dans l'espace. Un torrent de lave s'échappait des flancs de ce nouveau cratère et se précipitait dans le grand, d'où s'élevaient de moment en moment des bouffées de vapeurs sulfureuses qui nous empêchaient d'apercevoir le fond du gouffre. Les parois sont recouvertes de matières scorifiées, de soufre et d'alun pur. De distance en distance on aperçoit pendant l'obscurité sortir d'entre les crevasses des flammes bleues qui colorent les laves noirâtres d'une teinte infernale. Tous nos efforts pour descendre dans le cratère furent inutiles. Nous fîmes jeter les hauts cris à notre guide quand nous lui en parlâmes. Un Anglais qui, l'avait tenté peu de temps avant nous, avait failli éprouver le sort du philosophe d'Agrigente. Il était six heures quand nous pensâmes au départ. Le froid, les vapeurs qui nous asphyxiaient, le vent surtout dont l'impétuosité menaçait sans cesse de nous précipiter, nous contraignirent de quitter la place. Nous ne songeâmes même pas à dessiner: l'impossibilité était absolue. Quinze minutes suffirent pour nous rendre à la tour du Philosophe. On appelle ainsi un reste de fabrique antique qui se trouve au bas du grand cône. Les savantes recherches des archéologues sont venues échouer sur ces ruines informes. Les uns y ont vu un observatoire d'Empédocle ou de l'empereur Adrien, d'autres un temple à Cérès, d'autres enfin une construction du moyen-âge, servant de tour de guet aux Normands pour veiller à la sûreté de l'île. Cette supposition est la moins probable, puisque de cet endroit on ne peut découvrir tout au plus que la dixième partie de la Sicile ; encore faut-il que les nuages ne s'y opposent pas, ce qui arrive assez souvent ici. Nous achevâmes nos provisions dans la maison des Anglais, et ayant repris nos montures presque mortes de froid, nous regagnâmes le bourg de Nicolosi, après avoir fait une courte visite à la grotte des Chèvres, cavité que les eaux ont creusée dans les boursouflures des laves qui entrecoupent la *reggione nemorosa*. Ce site est agreste, les arbres qui y croissent, grêles et rabougris, sont en partie couverts des noms des voyageurs qui entreprennent l'ascension de l'Etna; on y jouit d'un beau coup d'œil. Nous ne nous arrêtâmes à Nicolosi que pour reprendre les mulets que nous y avions laissés et nous rafraîchir, et à six heures du soir nous dînions à Catane à la *Corona-d'Oro*, chez le brave signor Abbate, dont les instructions nous avaient été fort utiles pour notre voyage à l'Etna.

Le peu d'intérêt que me promettait la route par terre de Catane à Syracuse, et la crainte du mauvais air répandu presque toujours dans les plaines basses et marécageuses qu'il fallait traverser, me firent préférer le voyage par mer. Je louai donc une speronara, qui mit à la voile le lendemain de ma descente de l'Etna. Nous longeâmes des îles plates et monotones jusqu'à Augusta, à sept lieues de Catane. Nous y dînâmes et j'allai en toute hâte parcourir la ville. Je n'y vis rien de remarquable : les marins m'attendaient pour quitter le port aussi impatientés que moi d'arriver. Je profitai des loisirs de la traversée pour recueillir les souvenirs que l'histoire nous a conservés sur l'ancienne capitale de la Sicile.

SYRACUSE.

A[illegible] Corinthe, un des Héraclid[illegible] cette ville non loin des mar[illegible]acos, un demi-siècle environ [illegible] la fondation de Rome, sept cents ans avant notre ère. S'étendant peu à peu, ses murs finirent par embrasser cinq villes, et même six, en comprenant Olympicum, célèbre par le temple de Jupiter. La partie la plus ancienne, le berceau de la rivale de Rome et d'Athènes, occupa d'abord la petite île d'Ortygie, qui n'est plus aujourd'hui que le tombeau de cette ancienne Pentapolis, de la ville quintuple des anciens, renfermant dans une enceinte de huit lieues plus de douze cent mille habitans dont la richesse était passée en proverbe. Tout cela, disait-on à celui qui faisait apparat de ses richesses, ne vaut pas la dixième partie de la fortune d'un Syracusain. Cent mille hommes, dix mille chevaux, cent cinq vaisseaux, défendaient ses murailles. Après Ortygie, séparée du continent par un pont, s'élevait Acradine, la plus riche des cinq villes; puis Tyché dominait au nord un des trois ports. Néapolis, la ville neuve; et Olympicum s'étendaient sur le versant occidental de la colline, sur les bords de l'Anapis; et les Epipoles, placées sur le point nord le plus élevé, défendaient leurs quatre sœurs ou plutôt les dominaient. Trois ports étaient ouverts à tous les vaisseaux de l'univers : le Trogyle au nord, à l'est le petit port ou *Portus Marmoreus,* au sud le grand port, le *Sicanium sinus* de Virgile, vaste bassin où combattirent plus de cent vaisseaux. Les Syracusains étaient excessifs en tout, talens, vices et vertus. Denys l'ancien et Archimède sont les deux types du caractère national.

Athènes ne pouvait voir sans envie la puissance et la richesse d'une colonie de Corinthe; persuadée d'ailleurs par l'éloquence d'Alcibiade et de Gorgias, elle porta la guerre en Sicile. Il faut lire dans Plutarque le récit de cette déplorable expédition. Nicias et Démosthènes, qui en étaient les chefs, payèrent de leur tête l'un sa faiblesse et l'autre son avidité. Carthage ne fut pas plus heureuse qu'Athènes dans une entreprise contre Syracuse. Denys l'ancien refoula ses cohortes barbares dans les sables brûlans de l'Afrique; mais comme tant d'autres chefs militaires, il abusa de ses succès pour asservir le peuple sous la puissance de la soldatesque, toujours soumise à qui la conduit à la victoire. Il mourut après trente ans de tyrannie, 368 ans avant Jésus-Christ, laissant un fils si célèbre depuis par sa cruauté et par sa conduite vacillante et perfide à l'égard de Platon qu'il avait attiré à sa cour. Enfin le chef de l'académie quitta la Sicile. Dion, son élève et beau-frère de Denys, ayant rassemblé en Grèce, où il était exilé, un petit corps de troupes, força le tyran d'abandonner Syracuse. Quand un peuple est parvenu à un certain degré de corruption, il arrive souvent que la philosophie, même sur le trône, échoue dans ses plans de réforme. Dion se fit des ennemis et perdit bientôt sa popularité. La légèreté des Syracusains offrait en outre un avantage continuel aux sourdes intrigues de Denys, et l'an

ant Jésus-Christ, il parvint à
iérir sa puissance, qu'il ne garda
ant que deux ans : Timoléon, à
des Corinthiens, alliés fidèles
r colonie, chassèrent Denys
ujours. Forcé d'abandonner ses
, il vint exercer sur les enfans de
ie la tyrannie qu'il ne pouvait
ercer sur des hommes. Syracuse
endant vingt ans de la liberté,
ce qu'Agathocle, sorti de l'ob-
comme les Denys, vint enchérir
tyrannie de ces derniers. A sa
ette ville respira quelque temps
règne de Hiéron II. L'alliance
prince avait contractée avec les
is mettait Syracuse à l'abri de
dité de ces conquérans; mal-
sement Epicyde et Hippocrate,
cesseurs, moins prudens que
éférèrent l'amitié de Carthage,
it cause de la ruine totale de leur

dius Marcellus fut choisi par
t pour châtier l'alliée infidèle.
trois ans entiers, le génie
Archimède opposait une bar-
aux légions romaines ; lors-
nuit, les Syracusains célébrant
stères de Diane, leur divinité
rice, les assiégeans, qui entre-
it des intelligences dans la place,
rent de la négligence des gardes
parèrent de la ville qui fut, pen-
ois jours, abandonnée à la rage
nqueur. Rome, embellie de ses
lles, conserva Syracuse sous sa
ice jusqu'à l'invasion des barba-
i démembrement de l'empire, la
it partie de l'empire d'Occident :
suivit la fortune. Justinien la
iux Vandales; les Sarrasins aux
urs grecs; enfin, à l'époque de
ation de la dynastie normande,
ma un nouveau corps de nation
ndante. L'histoire de Syracuse
n'a cessé, depuis ce temps, d'être liée
à celle de Sicile.

J'arrivai à *Syracuse* vers six heures du soir; mes yeux cherchaient vainement sur la côte les restes de cette ville, jadis si imposante : ils n'aperçurent que la triste *Sirausa* sortant de la mer semblable à un sarcophage immense, au milieu d'une ceinture de bastions, ouvrage de Charles V, bien plus menaçant que terrible. Peu de villes présentent d'abord moins de vestiges de leur grandeur passée. A cela près du théâtre, de l'amphithéâtre, et d'un petit nombre de colonnes bien frustes, ses ruines ne sont plus que poussière; les fragmens mêmes ont disparu. A peine quelques ornières creusées par les chars indiquent-elles de loin en loin la trace des rues où se pressait la foule des habitans d'une ville qui fit couler les larmes du vainqueur.

Sicanio prætenta sinu jacet insula contra
Plemmyrium undosum; nomen dixere priores
Ortygiam. Alphæum fama est huc Elidis amnem
Occultas egisse vias subter mare; qui nunc
Ore, Arethusa, tuo Siculis confunditur undis.
ÆNEID., *liv*. III.

En face de Plemmyre assailli par les mers,
Une île est élevée au sein des flots amers:
Ortygie est le nom qu'elle eut aux premiers âges;
Ce nom lui reste encor. C'est sur ces beaux rivages
Qu'Alphée, amant fidèle et voyageur heureux,
Suivant secrètement son penchant amoureux,
Et, quittant sans regrets l'Élide sa patrie,
Se glissait sous les eaux vers sa nymphe chérie:
Tous deux au même lit murmuraient leurs amours;
Tous deux dans la même onde allaient finir leurs cours.
Leurs berceaux sont divers; leurs tombeaux sont les mêmes.
Trad. de DELILLE.

Je savais qu'Aréthuse était bien changée, la beauté même des nymphes est si passagère! Je voulus pourtant que ma première visite fût pour elle. Mon guide me dirigea à travers des rues sales, à l'extrémité méridionale de l'île, sur les bords d'un cloaque infect. C'est là, me dit-il. — Où donc? — Ici même. Et je regardais, et je

l'y … voyais, dans
me … que bourbeuse,
qui s'é … luits dégradés,
quatre … res plus noires
que l … , barbotant, et
etant … ards hébétés, à
traver … hes de cheveux
qui l … sage. Bien triste,
e m'e … s … rant ce vers de
Pétra …

Vedova scor … sta negra.

Oh! veuve inconsolable en noirs habits de deuil

Son Alphée avait disparu. Ne cherchez plus ces amans qui mêlaient les baisers de leurs ondes pures. *Incorruptarum miscentes oscula aquarum.* (Ausone.)

Ce début m'avait découragé; je visitai pourtant la cathédrale dédiée à la Vierge. C'est l'ancien temple de Minerve, presque aussi méconnaissable. J'allai voir des fragmens de l'enceinte de Tychè, le théâtre dont l'aspect pittoresque mérite seul la visite de l'étranger, tant les siècles et les maçons de Charles-Quint ont dégradé ce monument si célèbre par les triomphes de Timoléon. Mais sous Charles, la Sicile comprenait-elle Timoléon? On prétend que l'on voit encore les traces de dix-huit portes de l'ancienne Syracuse: je n'ai pas été si heureux de les apercevoir. Il faut avouer qu'il y a des archéologues merveilleusement doués: c'est ainsi, par exemple, que celui qui m'accompagne n'hésite pas à reconnaître, dans un mauvais fossé circulaire qui entoure un tertre de vingt pieds carrés, les circonvallations qui défendaient le palais de Denys.

Ici, comme à Pompeï, comme à Herculanum, c'est dans le fond de la terre qu'il faut chercher les vestiges de la vieille cité. Des aquéducs souterrains, souvent à trois étages, parcourent cette ville et la partagent en des ramifications nombreuses qui portaient l'eau dans les différentes rues. Mais les *latomies* « les carrières » sont ce qui surprend davantage. Ainsi que Paris, Rome et Naples sont sorties de leurs catacombes, Syracuse est sortie de ses latomies. « Admirable ouvrage des » rois et des tyrans, » dit Cicéron après les avoir visitées, « profondeurs im- » menses creusées dans le rocher par » des bras innombrables. Vainement » on voudrait imaginer une enceinte » plus escarpée, plus sûre, et mieux » gardée. » Un autre passage des Verrines: *Carcer ille qui est a crudelissimo tyranno Dionysio factus Syracusis quæ Latomiæ vocantur*, nous indique l'usage véritable de ces carrières transformées en prison. Là périrent des milliers d'Athéniens, malheureux restes de l'expédition de Nicias. Une de ces carrières, car on en compte jusqu'à douze répandues dans Acradine Neapolis et Tychè, porte encore le nom de latomie du philosophe, de Phyloxène, dont la noble franchise osa braver dans le tyran l'amour-propre du poëte. Qui ne connaît ce mot: *qu'on me ramène aux carrières!* Ces vastes excavations, la plupart à ciel découvert, ont souvent cent cinquante pieds de profondeur, et s'étendent à plusieurs milles. On y voit de distance en distance des masses perpendiculaires, isolées, telles que de hautes tours. A droite et à gauche, sont d'autres cavités en forme de grottes, dont la coupe conique se termine en pan coupé, et quelquefois en arête, telles que l'oreille de Denys (Pl. 101). Les latomies ayant été disposées pour y renfermer des prisonniers, on fut obligé d'y conduire des eaux: plusieurs restes d'aquéducs subsistent encore; on a même cru voir des instrumens de tor-



Light del.

Orecchio di Dionigio. *Oreille de Denis.*



Vogel del. Audot edit. E. Rouargue sc.

Siracusa. Latomie.

ture dans des anneaux fixés aux parois. Le temps ici, loin d'avoir étendu ses ravages, a tellement embelli ces lieux par les plantes qui croissent sur une légère couche de terre végétale, et dans les fissures des rochers, que les gens du pays leur ont donné le nom de *Paradiso*.

C'est pourtant dans ce paradis, quel contraste! que se trouve *l'oreille de Denys*, cette invention infernale. On prétend que le tyran, caché dans l'ouverture qu'on aperçoit au sommet, et qui correspond à la voûte de la grotte, profitait des aveux, des menaces que la douleur arrachait à ses nombreuses victimes, et se délectait à entendre leurs gémissemens. Peut-on savourer ainsi la cruauté? mais non, soyons justes même avec les tyrans, repoussons cette fable atroce que l'antiquaire Mirabella a faussement appuyée de l'autorité de Michel-Ange de Carravage qui jamais n'a été en Sicile. La configuration de cette grotte profonde, exactement semblable à celle des anciens serpens de nos églises, et la propriété qu'ont les parois de répercuter les sons, produisent un retentissement, un écho qui en fait un vaisseau acoustique colossal et le plus puissant qu'on connaisse. Les hommes prédisposés à accueillir l'extraordinaire en tous genres, ont adopté la fable qui fit de ce lieu un observatoire de torture; enfin, si l'on veut voir dans la configuration de cette grotte la forme d'une oreille, ce ne peut être que celle d'une oreille d'âne. Un autre phénomène dont on n'a pas assez parlé, c'est l'effet de la lumière dans les vastes sinuosités de cette grotte. Les molécules lumineuses y font naître des accidens plus merveilleux que les vibrations des ondes sonores. Tantôt, tombant en riches faisceaux, elles contrastent avec d'énormes masses d'ombres, et tantôt, se divisant à l'infini, elles frôlent ces parois lisses et humides, s'y réfléchissent, viennent rejaillir en teintes douces et produire toute la richesse harmonieuse du clair obscur, bien plus admirable que l'effet des voix ou la détonation d'une arme à feu qui retentit ici comme la foudre dans les gorges de l'Etna.

Les latomies des Capucins (Pl. 101), dans Acradine, sont pour le peintre un sujet non moins digne d'étude et d'admiration. Sur le bord d'un lit de calcaire, profondément excavé, se trouve le saint asile des religieux. On descend par une rampe dans les jardins du couvent qui occupent le fond de ces anciennes carrières, où la patience et l'art ont vaincu la nature, et transformé en séjour délicieux une vallée de douleur et de larmes. Peu à peu l'industrie des cénobites a recouvert de terre ce tuf infertile. Les durs rochers ont reçu dans les interstices l'orange, le cédrat, l'olive, la vigne et le grenadier, qui maintenant tapissent de verdure des rocs jadis brûlés du soleil. Des gazons arrosés par les eaux qui s'échappent des conduits antiques, des bosquets de jasmins, de roses odorantes, des treilles que la vigne enlace de ses élégans méandres, embellissent aujourd'hui les cruelles prisons où les soldats d'Athènes gémissaient au souvenir de la douce patrie qu'ils avaient quittée pour toujours. Comme les latomies de Néapolis, celles-ci sont flanquées de vastes cavités: on y voit de temps en temps gravés sur le roc des caractères grecs à peine lisibles. L'imagination s'efforce d'y retrouver les vers d'Euripide, que les malheureux captifs chantaient pour implorer un soulagement à leur misère. Quelques-uns furent assez heureux pour fléchir leurs

our en Grèce, ils
nage au poëte de la
ur avaient méritée.
des latomies des
des rochers gigan-
avons parlé. Des
ns antiques le cou-
là se tenaient des
ières elles-mêmes,
s captifs : victimes
ervaient d'instru-

ace de t-
mens que la voix de l'histoire e s-
sante; c'est là qu'elle fait reten à notre âme des notes qu'on ne peut oublier. Une page de Plutarque, lue dans les latomies, se graverait en caractères indélébiles dans l'âme de l'être le plus oublieux. Assis à l'ombre de ces rochers à pic, j'éprouvais un plaisir indicible à me rappeler les souvenirs que Polybe nous a conservés.

Quatre cent cinquante ans avant notre ère, les Athéniens, brûlant de se rendre maîtres de la Sicile, cette riche contrée, rassemblèrent sous les ordres de Nicias, d'Alcibiade et de Lamaque, l'armée la plus puissante et la flotte la plus nombreuse qu'ils eussent jamais mise en mer. Tel fut le zèle des Athéniens pour cette entreprise, que plusieurs s'enrôlèrent volontairement ; d'autres équipèrent des vaisseaux pour leur propre compte, et tous calculaient à l'avance les profits de la conquête. Les généraux, d'accord avec l'aréopage, avaient déjà décidé du sort des vaincus, et le plan du nouveau gouvernement de l'île était arrêté. Les citoyens de Syracuse et de Sélinonte devaient être traînés en esclavage, et des tributs considérables imposés aux autres villes.

Les généraux, accompagnés d'une foule immense de citoyens et d'étrangers, conduisirent l'armée au Pyrée que l'on avait choisi pour le point de d
Tout le port était rempli de vais
dont les proues étaient décorées
nemens guerriers et de trophées
nuages d'encens s'élevaient au ci
parfums de toute sorte brûlaien
des vases d'or et d'argent qui bor
le rivage, d'abondantes libatio
cessaient de couler pour rend
dieux propices à l'entreprise. La
mit à la voile, toucha l'île de Cr
montra à Tarente, à Métapon
dans les autres parties de la
Grèce. Cette nombreuse armée
qua à Rhège en Calabre, dont e
vita les habitans à prendre part
pédition. Elle fut accueillie p
habitans de Naxos, et força ce
Catane à contracter une allianc
Athènes contre Syracuse.

Alcibiade, ayant été rappel
répondre à une accusation dirigé
tre lui, se réfugia à Sparte; les
généraux ses collègues furent
chargés du commandement. Ils
rigèrent sur Egeste, s'emparère
prime-abord de la petite ville Hy
et, ayant obtenu des Egestain
somme assez considérable, ils re
nèrent à Catane. La première ba
fut gagnée par les Athéniens;
cette victoire leur coûta la perte
de leurs généraux; Lysimaque y
la mort. Les Syracusains ayant ol
un puissant renfort de Lacédémo
les autres villes de Sicile ayant éq
tous les bâtimens capables de ter
mer, ils résolurent de risquer une
taille navale. La première action
indécise, et chaque parti s'attrib
victoire; celles qui suivirent fu
fatales aux Grecs. La peste se rép
dans les rangs de ces derniers, do
camp avait été assis dans une situ
malsaine. Démosthènes, que les
miers désastres avaient attiré en Si

attre; ... aient les bâti-
iens e ... n de grapins,
t força ... s de se mesurer
omme ... vent après avoir
as ... n équipage, ils
... pour en atta-
quer ... sion devint gé-
nérale ... ni entendre les
comm ... ir les signaux :
... rticulier obéis-
... s. Les gémissemens
des blessés, les chants religieux qui s'élevaient des murailles, les exhortations des spectateurs, leurs cris de joie et de tristesse, suivant les vicissitudes du combat, le choc des vaisseaux qui se précipitaient les uns contre les autres, ou s'échouaient sur le rivage, les monceaux de morts et de mourans, les débris des vaisseaux fracassés flottant sur les ondes, tout contribuait à former un tableau le plus terrible et le plus imposant que l'imagination puisse enfanter. Les Syracusains ne perdirent que huit vaisseaux, soixante de ceux des Athéniens furent coulés à fond, et le reste brûlé. Après ce désastre, l'armée essaya une retraite par terre; mais la route de Catane ayant été fermée par l'ennemi, une partie fut contrainte de se rejeter sur la plaine d'Helorus. Là ils furent resserrés entre le fleuve Asinarus et l'armée des Syracusains qui les attaquaient; dix-huit mille furent taillés en pièces, et sept mille, chargés de chaînes, furent enfermés dans les latomies. Nicias et Démosthènes furent condamnés à mort peu de temps après par les Syracusains.

Dans l'enceinte d'Acradine se trouvent encore les *catacombes* « le grotte di san Giovanni. » On veut à toute force les distinguer des latomies. Je pense que, dans le principe, les unes et les autres étaient des carrières qui ne différaient que par le mode d'exploitation. On a vu que les latomies sont à ciel découvert : on sait que les catacombes se composent d'une suite de souterrains. Quant à leurs usages, quelle en est la dissemblance? Les catacombes devinrent des sépultures pour les morts, et les latomies des tombeaux pour les vivans! Restait-il en effet aux prisonniers aucun espoir d'en sortir? On peut descendre d'une haute muraille, à l'aide de cordes ou de draps liés; Benvenuto Cellini, le baron de Trenk, Latude, de nos jours, et tant d'autres l'ont fait; mais qui tenta jamais de gravir des rochers escarpés de cent cinquante pieds de hauteur!

L'histoire ne nous aurait conservé aucun témoignage de l'immense population de Syracuse, ses catacombes seules en fourniraient la preuve. Cette ville, je parle des catacombes, car on peut lui donner ce nom, quoiqu'habitée par des morts, étend ses profondes rues souterraines à plusieurs milles au-dessous d'Acradine, de Tyché et de Neapolis. On y descend ordinairement par l'escalier de l'église de Saint-Jean hors des murs, temple pauvre, délabré, abandonné aux soins d'un misérable ermite. Une petite église souterraine, en forme de croix grecque, forme l'entrée principale d'une des quatre catacombes de Syracuse. Les ornemens dénotent une ignorance complète des arts du dessin. Tout respire ici le mauvais goût des bas temps. Berceau du christianisme en Sicile, cette chapelle est dédiée à saint Marcian, qui cimenta de son sang les bases de la religion qu'il venait de poser. Ces murs ont vu son supplice.

Telle fut la destinée des catacombes, creusées au sein de collines calcaires qui fournirent à la construction des villes qui les couvrent; elles servirent de sépulture aux premiers habitans.



Bambagia.	Papiro.	Aloè.	Cannamelle	Opuntia.
Coton.	Papyrus.	Aloès.	Canne à sucre	

:ard elles offrirent un asile aux
:ux mystères, aux partisans des
lles croyances qui vinrent sous
ıûtes obscures adorer, mourir et
er au lieu de leur supplice. Si
ıcepte les catacombes d'Égypte,
uve dans toutes les autres, à Pa-
Rome, à Naples et à Syracuse,
ignes nombreux du séjour des
ers fidèles qui ne réussirent pas
ırs à effacer les traces laissées
urs prédécesseurs. Ainsi l'on voit
ombe et le rameau d'olivier, paci-
symboles, remplacer ici les ima-
s gentils; ou bien le monogramme
ırist, sur le revers de la tablette
ıt gravées des prières aux dieux
: car ici-bas, comme au-dessus,
nérations se succèdent.

crainte de s'égarer dans un laby-
: de rues, de places, d'impasses,
rrefours et de ruelles, éclairés
nent à de longs intervalles par de
nds soupiraux, a empêché de
urir entièrement cet asile de la
Aussi ignore-t-on s'il communi-
ıvec les trois autres catacombes.
es côtés de ces vastes souterrains
ɔratiqués des caveaux, les uns car-
l'autres circulaires et des niches
gales dimensions pour déposer
rnes ou des sarcophages. On y
les tombes isolées dans de longs
lors qui en contiennent plus de
ıante. Souvent les voûtes sont
s, quelquefois en arceaux ou en
s, sans qu'aucune règle soit ob-
e. De la première ville on descend
une autre qui se trouve au-dessous.
ces cryptes tout est merveille!
tres murs, d'autres places, d'au-
souterrains qui se perdent dans
:urité silencieuse, composent le
ıd étage de cette nécropole qu'ar-
ıt, le croirait-on! des aquéducs
: nombreuses fontaines.

Cinq heures passées dans ce dédale de tombeaux m'avaient inspiré mille idées sombres qui pesaient sur mon âme. Je voulus les dissiper par des images riantes : je gagnai donc le bord de la mer, et, traversant le grand port, je fis gouverner vers l'Anapis. Ce fleuve s'épanche par une embouchure de cinquante pieds garnie de joncs, de cannes, de roseaux et d'autres plantes aquatiques, dont les teintes, réfléchies par les eaux, présentaient le plus beau mirage. Les cris et le vol des troupes d'oiseaux, chassés de leur retraite par le bruit des rames, animaient ce charmant tableau. L'eau d'une pureté sans égale coule lentement sur un lit de sable fin parsemé de jolis coquillages et de pierres diversement colorées, où se jouent mille petits poissons. Les bords se rapprochant peu à peu, à quelques cents pas plus loin nous naviguâmes au milieu d'une forêt de plantes, où nous nous frayions un passage en les écartant de la main. Les plus élevées se recourbaient sur nos têtes en voûtes mouvantes, et formaient autour de la barque un boudoir verdoyant, qui changeait à mesure que nous avancions, et paraissait nous suivre. C'est ainsi que nous arrivâmes au confluent de la *rivière de Cyane*. Elle coule ombragée d'innombrables bouquets de papyrus, dont les tiges élancées supportent une touffe élégante qui retombe en longs flocons de soie (Pl. 102).

Cyane, épouse chérie d'Anapis, s'opposa vainement au rapt de Proserpine. Pluton la toucha de son sceptre, et ses beaux membres se fondirent en une onde lympide qui précipite ses flots silencieux dans le lit de son triste époux.

Que les jeunes écrivains, blasés (disent-ils) sur ces allégories qu'ils

ınt à peinı s, cherchent à y déver-
ıer le ridicule, jamais leurs gnomes, eurs vampires n'auront le charme de ces belles inventions, et l'homme de goût, quelle que soit son école, dira toujours :

> Savante antiquité, beauté toujours nouvelle,
> Mouvement du génie, heureuses fictions,
> Environnez-moi des rayons
> De votre lumière immortelle :
> Vous savez animer l'air, la terre et les mers;
> Vous embellissez l'univers.

On se plaît à placer sur les bords de la fontaine Cyanée, dans les mystérieux bosquets de ses papyrus, la scène que raconte Athénée à la fin du douzième livre de son Banquet. « Deux riches Syracusaines, des feux du jour » évitant la chaleur, vinrent goûter dans » ces eaux les plaisirs d'un bain frais. Le » cristal des ondes leur découvrit des » charmes qu'ailleurs elles n'auraient pu » voir. Jeunes et belles, elles disputèrent » sur leur perfection : chacune voyant le » mérite de sa rivale sans pouvoir juger » du sien, elles convinrent de prendre » pour arbitre un jeune pasteur de ces » rives. Il serait difficile d'exposer les » raisons qui firent pencher l'heureux » berger pour l'aînée des deux sœurs. On » saura seulement que, plus heureux » que celui du mont Ida, il aima celle » qu'il avait couronnée et devint son » époux. Son frère obtint la plus jeune. »

Heureuses de leur union, reconnaissantes du bonheur qu'elles devaient à Vénus, les Callipyges, c'est ainsi que Syracuse les avait surnommées, élevèrent un temple à la beauté, sous le nom de *Callipygon*. On a tiré de ses ruines la Vénus du musée de Syracuse.

Cette statue, que dis-je ! cette jeune déesse, la plus belle conception de l'art grec, vient de sortir du bain. Elle pose sur la jambe droite, la gauche est légèrement fléchie. D'une main elle soutient la draperie qui va l'envelopper, et porte l'autre vers ses charmes les plus secrets, sans pourtant les couvrir encore. Gracieusement cambrée, elle tourne la tête en arrière et paraît diriger ses regards sur les appas qui méritèrent la victoire. Son sein à peine éclos, tout son beau corps semble frémir de la fraîcheur de l'eau. Partout est la vie, partout la grâce, partout la volupté, dans ce bras mollement arrondi, dans le délicieux contour de cette gorge naissante, dans ces lignes onduleuses qui modèlent les sinuosités de son torse divin, de ces hanches, de . . . . Mais quelle folie à moi de décrire un chef-d'œuvre dont on ne peut parler qu'avec des cris d'admiration, qu'avec des soupirs d'amour!

VAL D'ISPICA, BISCARI, ALICATA, PALMA.

La Vénus et une assez belle statue d'Esculape sont les seuls objets bien remarquables du musée de Syracuse. J'avais vu tout ce que la ville renferme d'intéressant ; je songeai à continuer mon voyage. Un matin donc, avant le lever du soleil, nous dirigeâmes notre route au sud, à travers une plaine plantée d'oliviers énormes et de riches vignobles qui produisent un vin muscat très-renommé. Nous suivions la direction de l'ancienne voie hélorienne dont parle Thucydide ; mais je n'en vis aucun vestige. C'est la même route



Chatelet del. Audot edit. E. Rouargue sc.

Val d'Ispica.

parcourut l'armée des Athéniens ès la défaite de Nicias. A cinq es de Syracuse l'aspect du pays ient plus sauvage. A neuf heures s déjeunions sur les bords du Casile, l'ancien Cacyparis. Un peu s loin, on traverse l'Hercisus, imé Miranda par les gens du pays. is ses flots se noyèrent les débris l'armée de Nicias, poursuivis par Syracusains sous les ordres de lippe, général de Lacédémone. els souvenirs! un torrent, aujourii presque sans eau, engloutit les es d'une armée qui devait conquéoute la Sicile et peut-être le monde er. Pendant cinq milles, la mer est dée de roches calcaires escarpées, ju'à l'embouchure de l'Hélorus, qui ne son nom à une ancienne ville t on voit à peine les traces. Cette trée, une des plus fertiles de l'île, la Tempé hélorienne d'Ovide. it y rappelle l'*exsupero prœpingue gnantis Helori* (Æneid., lib. III), 'on peut dire avec Fazello : *Perpen ibi est ver*, « ici règne un prinps éternel. » La canne-à-sucre y t dans son état natif. Les plantais du nouveau monde ont presque abandonner la culture de ce préix roseau. On n'en retire aujourii que du rhum nullement inférieur elui de la Jamaïque, et une espèce mélasse connue sous le nom de *'e nero*. Nous avions traversé *Avola* es immenses plaines d'amandiers; s *Noto*, capitale d'une des trois ndes divisions de la Sicile : *le val Noto*. Cette ville, bâtie jadis au nmet d'une montagne aride, a été onstruite dans la vallée depuis elle fut renversée, ainsi qu'Avola, le tremblement de terre de 1693. semble, à voir Noto, que les habis n'aient songé qu'à expier les péchés qui leur avaient attiré ce châtiment du ciel, tant ils ont construit d'églises et de couvens. Du reste, ici comme à Catane, on remarque dans les édifices une profusion d'ornemens sans goût. Nous employâmes le reste de la journée à visiter la ville, et le lendemain nous partîmes pour Rosolini, gros bourg de huit mille âmes, à quatre lieues de là.

Dès la pointe du jour, un guide que notre hôte nous avait donné vint nous éveiller pour nous conduire au *val d'Ispica*. Nous parcourûmes pendant dix milles une solitude sauvage où des caroubiers végétaient péniblement, de distance en distance, dans un sol pierreux. Mourant de soif, exténué de fatigue, je cherchais de tous côtés les délicieux ombrages dont on m'avait parlé. Déjà je commençais à craindre que notre cicérone ne nous eût égarés, lorsque tout à coup le terrain venant à manquer, mon œil plongea dans un vallon sinueux et étroit, dont la verdure, en serpentant, imitait le cours d'un fleuve. Nous mîmes pied à terre et descendîmes à cent pieds de profondeur en suivant la pente rapide du rocher. Un ruisseau limpide encaissé dans le tuf répand dans cette cavée la fraîcheur et la fertilité. Le lentisque, le châtaignier, l'alaterne, l'arbousier, le térébinthe, le troène, y forment de charmans bosquets. L'azérolier, le fusin, le sorbier, croissent sur ces rives et soutiennent des scolopendres, des lianes toujours en fleurs et des vignes sauvages, dont les pampres élégans se balancent d'un bord à l'autre en guirlandes de fleurs et de fruits, et se répètent dans les eaux.

Tout entier au plaisir de ce tableau ravissant, j'avais oublié mes fatigues, et j'oubliais l'objet de ma visite dans cette solitude, lorsque suivant le Bufaïdone,

ce joli ruisseau qui l'arrose, j'aperçus à ma gauche des cavités nombreuses disposées par étages, comme les alvéoles d'une ruche : c'était la ville que j'étais venu voir; ville d'un seul morceau, qui contiendrait plusieurs milliers d'habitans sur une étendue de deux lieues. Ces grottes, creusées dans le roc vif, sont incontestablement les premières demeures des aborigènes de la Sicile. Leurs formes dénotent une époque bien antérieure aux constructions pélasgiennes, puisqu'on n'y voit nul indice des premières notions de l'art de bâtir, nulle idée d'une figure régulière, d'un cercle, d'un carré. Je ne décrirai qu'une seule de ces curieuses demeures, située dans la partie la plus basse du vallon.

Dix ou douze chambres à la suite se présentent d'abord : une dizaine de degrés y donnent accès. Ce perron est à 8 pieds du sol : il est donc nécessaire de se servir d'une échelle pour y parvenir, moyen employé sans doute par les premiers habitans. L'échelle retirée, ils se trouvaient enfermés comme dans une forteresse. On parvient de la chambre d'entrée dans l'étage supérieur par une ouverture circulaire pratiquée au plafond, et de là on monte par un autre puits dans le troisième étage. Des trous creusés dans l'épaisseur du rocher servaient à recevoir des morceaux de bois. Cet escalier curieux était assez semblable aux échelles de nos poules.

Presque toutes ces demeures sont garnies des objets de première nécessité pour un peuple pasteur. On y voit des auges, des mangeoires pour les animaux, de petites niches creusées dans le roc pour contenir les vases, les lampes et d'autres ustensiles, et de plus grandes pour les couchers des habitans. On reconnaît la place du foyer. Des anneaux grossiers ménagés dans le tuf pouvaient servir à attacher les bestiaux. Je n'aurais pu croire que de notre temps des hommes vécussent dans ces antres, lorsque m'étant avancé davantage dans la vallée, je vis un groupe d'enfans, à peine couverts de lambeaux de peaux de chèvres, s'enfuir à mon approche, gagnant leurs retraites comme des souris effrayées, en appelant leurs parens à grands cris. Ces gens sortirent et paraissaient nous considérer avec plus d'étonnement que de crainte. Ils nous prirent pour des marchands d'orviétan qui, disent-ils, viennent vendre des charmes aux habitans de Spaccafurno, le village le plus voisin. Plusieurs se faisaient assez bien comprendre, mais le langage des plus âgés était tout-à-fait inintelligible. Quelques pièces de monnaie que j'offris aux enfans ne purent les engager à se laisser approcher : voilà, j'espère, une preuve bien certaine que la civilisation n'a pas encore pénétré dans ces gorges. Pourtant un foulard offert à leur mère parvint à l'humaniser, et son mari nous conduisit dans les endroits les plus curieux de la vallée. La planche 103 représente ce qu'ils nomment le château d'Ispica : c'est en effet l'habitation la plus importante. Je passai quelques heures fort agréables chez ces braves gens. Ils me parurent plus sauvages que farouches. Ils m'offrirent un repas que j'acceptai de grand cœur. Nulle part je n'ai trouvé le lait de chèvre aussi bon. Ils recueillent aussi du miel qui ne cède en rien à celui de l'ancienne Hybla, distante de trois milles d'ici. Les plantes aromatiques qui croissent sur les rocs répandent un parfum qui me rappela ce vers de la septième églogue :

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ.

Je quittais à regret ce séjour si sau-

, lorsqu'au détour du torrent je rouvai face à face avec la plus jolie té de compatriotes que j'eusse pu rer de voir dans les vertes allées Iontmorency ou de Ville-d'Avray. e aventure me rappela les dames ıises, en spencer rose, que M. de ieaubriand rencontra au sommet ?yramides de Memphis.

: costume des habitans du val d'Is-, en rapport avec leurs habitudes ɔrales (Pl. 105), se compose d'une : d'étoffe fabriquée par leurs fem-Ils en nouent une extrémité qu'ils ıt sur leur tête en guise de *sali-o*, manteau à capuchon très-com-en Sicile. Des peaux de chèvre e mouton, fixées au-dessus des hes, descendent jusqu'aux genoux. ıs de la jambe est enveloppé dans spardilles qu'ils arrangent avec

: ce vallon je me rendis à *Biscari*. roirait traverser un désert de l'A-e. La nature inculte paraît ici son état primitif, et seule elle :ous les frais de sa parure. Quel-troupeaux errans indiquent à : la présence de l'homme dans ces agnes. Biscari est une fort pe-'ille ou plutôt un village placé au ıet d'une hauteur : c'est le chef-le la principauté de ce nom. Elle 'objet de la munificence de don :io de Paternò, son seigneur. ; logeâmes dans l'hôtel-de-ville, de ses deniers. A sa mort, Bisca-tomba dans la misère d'où elle nençait à sortir. Le costume des ıes est très-pittoresque (Pl. 105). lescendant de Biscari on voit de ls champs de soude. Cette plante, on extrait, au moyen de l'inciné-n, un alcali nécessaire à la fabri-n du savon, se plaît dans les ter-sablonneux voisins du rivage de la mer. Ses feuilles, épaisses, rudes et épineuses, affectent une couleur rougeâtre; les tiges s'élèvent peu. On la sème au mois de mars; vers la mi-août on l'arrache, et on y met le feu après l'avoir entassée dans une grande fosse circulaire, profonde de trois à quatre pieds, au fond de laquelle un gril est pratiqué pour établir la libre circulation de l'air. Le résidu de la combustion forme une masse de cendres compactes, d'un gris foncé tirant sur le bleu. On la divise en fragmens d'un volume plus portatif; on l'emballe dans des nattes de sparte cousues en forme de poche, et on l'expédie pour Marseille, où les fabricans de savon en font une consommation considérable. L'Espagne en fournit aussi beaucoup, mais d'une qualité inférieure. On estime qu'un quintal de soude de Biscari donne par la combustion quarante-cinq à cinquante livres d'alcali

Bientôt on suit le cours du *Dirillo*, l'ancien fleuve Acathe, qui roule cette pierre précieuse que par corruption nous nommons agathe, et l'on gagne le bord de la mer. La côte, basse et découverte, nous laissait tout-à-fait exposés à un soleil brûlant : la marche, sur un sol tantôt sablonneux, tantôt couvert de galets ou d'algues amoncelées sur le rivage en bancs élastiques, était pénible. De loin en loin on rencontre des fortins qui défendent la côte contre les descentes des corsaires barbaresques, jadis très-fréquentes dans ces parages.

A *Terranova* la route devient plus facile et plus variée. Les ruines méconnaissables de l'antique Géla, si renommée pour ses vases peints, sont à huit cents pas environ du village. Antiphème de Rhodes et Entimus de Crète, tous deux débarqués à la tête de colonies différentes, se concer-

[illegible] quarante-cinq [illegible] at de Syracuse. L'em[illegible] ville, qui était [illegible] illes avant l'ar- [illegible] eurs, portait le nom [illegible] ndant la nouvelle colo- [illegible] du fleuve qui baignait [illegible] s.

[illegible] du côté du couchant, [illegible] *also*, l'Hymère [illegible] au pied d'*Ali-* [illegible] rissa...

de jolies maisons de campagne. A huit milles au-delà, on rencontre *Palma*, gros bourg de huit cents habitans. Il s'y fait un commerce important de soufre tiré des montagnes voisines. On remarque le costume des femmes (Pl. 105). Enfin on passe l'*Acragas* et l'on découvre, sur la crête des hauteurs, les temples d'Agrigente.

> Awful memorials, but of whom we know not!
>
> Rogers's, *Italy*.

[illegible] ns solennels de peuples inconnus!

AGRIGENTE.

J'ai toujours admiré l'idée sublime des anciens de placer leurs édifices sacrés sur la cime des monts, comme des médiateurs entre le ciel et la terre.

La beauté d'Agrigente a inspiré à Pindare les premières strophes de sa sixième pythique :

Peuple, écoutez mes chants que la lyre accompagne,
Je célèbre Agrigente et sa belle campagne,
Agrigente, chère à Vénus.

Les Grâces sur ses pas parcourent ces vallées,
Et souvent du sommet des voûtes étoilées
Ces bords sont chantés par Phébus.

Si l'on en croit Diodore, Dédale étant venu chercher un asile en Sicile, Cocalus, prince carthaginois, lui fit construire une forteresse pour renfermer ses trésors. Le célèbre architecte choisit un rocher escarpé de toute part, excepté d'un seul côté qu'il fortifia avec tant d'art que quatre hommes suffisaient pour en défendre le passage : ceci aurait eu lieu avant la guerre de Troie. Deux cents ans environ après la fondation de Géla, ses habitans vinrent occuper la forteresse de Cocalus, augmentèrent la ville et lui donnèrent le nom d'Acragas, du fleuve qui coulait au pied. Un territoire fertile et le voisinage de la mer en eurent bientôt fait une des villes les plus peuplées de la Sicile. Diogène de Laerce élève sa population à huit cent mille âmes. Grands amis des plaisirs, Empédocle disait, en parlant de ses concitoyens, qu'ils vivaient comme s'ils devaient mourir le lendemain, et qu'ils bâtissaient comme s'ils devaient vivre toujours.

L'opulence de cette ville, en éveillant l'avidité de Carthage, fut cause de sa perte. La quatrième année de la 93ᵉ. olympiade, Amilcar la dévasta de fond en comble. Elle se releva de ses ruines, mais ne parvint jamais au degré de splendeur qui l'avait illustrée. Soumise tour à tour aux Romains ou aux Carthaginois, elle devint la victime des querelles du moyen âge et n'est plus de nos jours que la pauvre Girgenti, cadavre décharné de l'émule de Syracuse. Quinze mille habitans, un évêque, quinze monastères, dix-sept confréries, quarante-cinq églises, voilà la ville moderne! Mais interrogeons l'histoire sur les vicissitudes de cette cité morte, dont les

aux sont les plus puissans té-
de sa grandeur passée.
igente, dit Polybe, surpasse
ue toutes les autres villes, non-
nent sous le rapport des avan-
mentionnés, mais encore par la
le ses murailles et par la richesse
nombre des édifices qui la déco-
Eloignée seulement de dix-huit
de la mer, elle possède tous les
ages que produit cet élément. La
et l'art concourent à rendre
place d'une sûreté sans égale;
murailles sont bâties sur un roc
s travaux des hommes et les jeux
nature ont taillé à pic; des ri-
l'entourent de différens côtés:
té du sud coule un fleuve qui
le même nom que la ville, et
sa roule ses eaux au sud-ouest.
adelle, qui occupe une hauteur,
le nord-ouest, est défendue
toute sa circonférence par une
nde vallée. Elle n'a qu'une seule
du côté de la ville. Au sommet
te colline est un temple dédié à
ve, un autre est consacré à Jupi-
abyrius, comme celui de Rhodes;
premiers Agrigentins descendent
colonie de cette île. Ce n'est
pas sans raison qu'ils donnèrent
e divinité le même surnom qu'elle
t dans la mère-patrie. La ville
reillement ornée de portiques
temples, parmi lesquels on dis-
celui de Jupiter Olympien,
sans être achevé, égale en splen-
en étendue et en élégance tous
numens de la Grèce.

vant Diodore, quatre cent six ans
J.-C., Agrigente s'attira l'inimi-
s Carthaginois, en refusant d'em-
r leur alliance et même de rester
s. Cette faute politique fut cause
nibal et Amilcar vinrent mettre
ge devant la ville. Le premier,
N.

ainsi qu'un grand nombre de ses soldats y moururent de la peste produite par les émanations putrides qui s'échappaient des tombeaux qu'ils avaient détruits pour en employer les matériaux. Néanmoins les Agrigentins, abandonnés à eux-mêmes et manquant de provisions, furent obligés d'abandonner la ville et de se réfugier à Géla, d'où ils se rendirent à Léontium qui leur fut cédé par les Syracusains.

Avant ce siége, qui dura huit ans, on voit, d'après Diodore, que les habitans, possesseurs d'immenses richesses, poussaient le goût de la magnificence et du luxe au plus haut degré. Aucun territoire n'est plus agréablement situé, ajoute-t-il, les vignes y sont d'une beauté et d'une hauteur extraordinaires; mais la plus grande partie de la campagne est plantée en oliviers qui fournissent une prodigieuse quantité d'huile que l'on vendait aux Carthaginois; car il y avait de ce temps fort peu d'olives en Libye, et les Siciliens retiraient de grandes richesses de Carthage par le commerce de ce fruit. C'est à l'aide de ces richesses que cette ville éleva ses superbes édifices (ici l'historien décrit le temple de Jupiter et les tombeaux). Tel était le luxe des Agrigentins, qu'ils élevaient des tombeaux aux chevaux qui avaient remporté le prix dans les courses, et même aux oiseaux favoris de leurs enfans. Un habitant d'Agrigente, Exénetus, vainqueur aux jeux, rentra dans la ville sur un char accompagné d'une nombreuse cavalcade et de trois cents chars traînés chacun par deux chevaux blanc de lait nourris dans Agrigente. Les enfans étaient élevés de la manière la plus efféminée. Leurs habits étaient composés des tissus les plus fins et les plus chers, surchargés d'or, d'argent et de pierres fines.

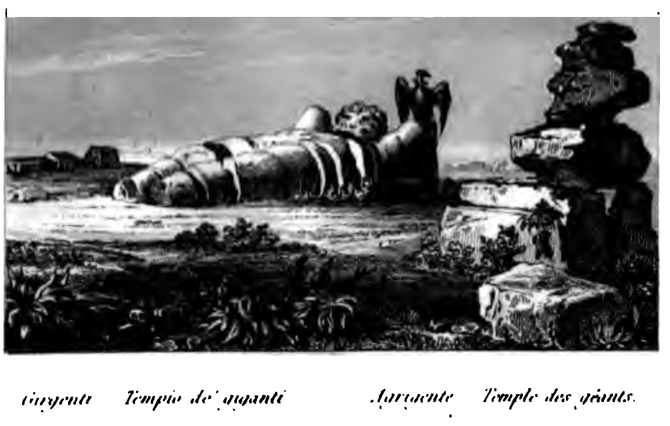
Gelli tleplushospitalier des vivait à cette époque. L domestiques stationnaient se aux portes de la ville pour engager les étrangers à se rendre chez lui. Cinq cents chevaliers de Géla ayant eu l'occasion de traverser Agrigente pendant l'hiver, Gellias non-seulement les reçut et les logea chez lui, mais à leur départ il fit présent à chacun d'un riche manteau. La description de ses caves et des vins qu'elles contenaient surpasse l'imagination. La figure de ce généreux citoyen ne correspondait pas à la libéralité de son âme, il était maigre et de petite taille. Ayant été chargé d'une ambassade pour la ville de Centuripæ, aujourd'hui Centorbi, à son entrée dans l'assemblée il fut accueilli par des éclats de rire; mais sans se déconcerter, il sut adroitement se venger par ce piquant sarcasme: « Messieurs, dit-il aux rieurs, Agrigente possède aussi des hommes bien faits et de belle apparence, qu'elle députe aux villes illustres de la Sicile; mais aux républiques de peu de considération, on leur envoie des hommes de ma taille ».

Le luxe et la molesse des habitans d'Agrigente s'étaient tellement accrus, que pendant le siége dont nous venons de parler, on publia un édit qui défendait à tout citoyen de garde dans la citadelle d'avoir plus d'un matelas, une couverture et deux oreillers.

Amilcar dépouilla Agrigente de toutes ses richesses, de ses statues et de ses précieuses peintures: les morceaux les plus curieux furent envoyés à Carthage, et le reste vendu à l'enchère. Parmi les trophées conservés par les vainqueurs, on remarquait le fameux taureau de Phalaris, que deux cent soixante ans plus tard Scipion rendit aux Agrigentins.

Soixante-un ans après le siége d'Agrigente, ou trois cent quarante-cinq ans avant J.-C., les Syracusains envoyèrent une députation à Corinthe, leur demander un chef capable de les délivrer de leurs tyrans étrangers et domestiques, et de rétablir la paix et l'harmonie dans l'île. La personne choisie pour cette entreprise, fut le brave et généreux Timoléon. Il purgea la Sicile de la foule des petits tyrans qui la désolaient, chassa Denys le jeune, gagna une victoire signalée sur les Carthaginois, les obligea de demander la paix, et de reconnaître le fleuve Lycus comme limite de leurs possessions. Assisté par Cephalus, célèbre législateur de Corinthe, il revit les lois de Dioclès et jeta les fondemens de la prospérité future par de sages règlemens et en appelant de nouvelles colonies pour repeupler les villes abandonnées de la Sicile et surtout Agrigente. Après un gouvernement de près de neuf ans, ce brave guerrier, cet homme d'état intègre et désintéressé, mourut à Syracuse, aimé et regretté de tous. Sa mémoire fut honorée et chérie par le peuple qui, cette fois, se montra reconnaissant. Une somme d'argent considérable fut votée dans une assemblée publique pour ses funérailles, et un anniversaire institué pour célébrer par des chants, des concerts et des jeux funèbres, le nom et les vertus de Timoléon le vainqueur des barbares et le libérateur de la Sicile.

Trois cent neuf ans avant Jésus-Christ, pendant qu'Agathocles tyran de Syracuse, fesait la guerre en Libye contre les Carthaginois, les Agrigentins conçurent le dessein d'asservir les autres villes de la Sicile, et de chasser les Africains de l'île. Ils choisirent pour général Xénodicus et l'investirent d'un



Girgenti Tempio de' giganti Agrigente Temple des géants.





Girgenti Tempio della concordia. Agrigente Temple de la concorde



pouvoir illimité. D'abord il eut quelques succès et paraissait devoir conquérir toute l'île. Mais le retour d'Agathocles vint déconcerter ses projets. Leptinus, général qui commandait les forces du tyran, tailla son armée en pièces. Xénodicus encourut la haine de ses concitoyens et fut obligé de chercher un asile à Gela : l'ambition et les projets de délivrance des Agrigentins furent déçus pour toujours.

Prenant Polybe pour guide, j'avais gravi avant l'aurore la roche Athénienne, la plus élevée des hauteurs d'Agrigente. Placé près des temples de Jupiter Atabyrius et de Minerve, mon œil embrassait une vaste étendue que termine la mer. L'aûbe naissante répandait une lueur mystérieuse et sacrée sur ces restes gigantesques épars çà et là dans la plaine.

Sous un ciel presqu'africain, au milieu de l'été, la lumière qui combat contre l'obscurité produit mille illusion dont l'imagination la plus froide a peine à se défendre. Bientôt le soleil par sa clarté magique vient tirer du chaos ces masses informes : les premiers rayons dorent la cime des monts, réveillent la nature assoupie, et semblent rappeler ces vénérables monumens à leur antique splendeur. Que de luxe! que de majesté! que de magnificence! Voilà les naumachies, les stades, les rues où se presse une foule opulente. La colonne surgit de ses ruines en majestueux portiques, et son fût élancé élève dans les cieux l'entablement sévère couronné d'un fronton qui se perd dans les nues. Voyez, de ces nobles colonnades, s'écouler de longues suites de pontifes célébrant les saints mystères. Quel tableau!.. Mais le jour a tout-à-fait paru, la triste réalité vient dissiper mes rêves. Ces places sont des champs incultes, ces rues des vallons déserts, ces temples des ruines, et ces pontifes de légères et blanches vapeurs rasant la terre, chassées par les vents du matin dans la profondeur des vallées, et que les feux du jour vont bientôt dévorer.

Un amas de débris est ce qui reste du temple de Jupiter Atabyrius. A peine voit-on les vestiges de celui de Minerve, quelques traces de celui de Cérès, et l'église de saint Blaise s'élève sur l'ancien temple de Proserpine. Une dixaine de colonnes de celui de Junon Lucine sont encore sur pied, et soutiennent une portion de l'entablement.

Le temple de la Concorde (Pl. 104) est le mieux conservé ; comme tous les autres, il est d'ordre dorique grec et du genre connu sous le nom de péryptère double, c'est-à-dire, que tout autour règne un portique. Fazello s'est appuyé sur une inscription trouvée dans le voisinage, et dont l'autorité est fort révocable, pour attribuer la consécration de cet édifice à la déesse Omonaïa; sans avoir réfléchi que l'inscription est latine, et qu'on ne connaît en grec qu'un autel élevé dans Olympie à cette divinité honorée plus particulièrement des Romains.

Ce morceau, du plus beau style, un des plus complets de la Sicile, est presqu'intact. La *cella* ou nef est entière à peu de chose près : elle est large de trente pieds et trois fois aussi longue. Le toit, la frise et la corniche des côtés sont détruits, ainsi qu'une partie du fronton. On entre dans l'intérieur par une porte ouverte au centre du *pronaos* façade antérieure. Sur les côtés, douze ouvertures ont été pratiquées, lorsqu'au moyen âge ce monument fut converti en une église, sous l'invocation de saint Grégoire, patron de Girgenti. L'édifice s'élève sur un stylobate ou perron à quatre faces for-

...é de cinq ... Le fronton pose ...r six colon... mposées de quatre ...onçons et co... ées de chapiteaux ...obles et simples : la seconde et la ...inquième sont en face des angles de la ...ef. Deux autres sont placées derrière ... troisième et la quatrième à droite et ... gauche de l'entrée, et contribuent à ...outenir la couverture du pronaos. Du ...ôté opposé, deux colonnes complè...ent le *prosaikon*, la partie postérieure. ...es murs de la cella sont entièrement ...us, leur distance des colonnes égale ...'entrecolonnement. Dans l'épaisseur ...es pilastres de la porte sont pratiqués ...les escaliers qui conduisent au som...met et dans les souterrains de l'édifice. ...ette particularité a fait croire au cé...èbre Winckelmann que l'édifice avait ...été dédié à Cérès, cela me paraît très-...probable. Toute la construction est ...composée d'énormes blocs superposés ...sans ciment avec un art admirable. De ...simples triglyphes forment les seuls ...ornemens de la frise et de l'architrave. Les colonnes posent sans bases sur le stylobate : elles ont dix-huit pieds dix pouces de haut et le chapiteau un pied dix pouces, en tout vingt pieds huit pouces. Le diamètre est de quatre pieds trois pouces. Le temple a cinquante-deux pieds de large et cent vingt-deux de long. Le stylobate, à sa base, est de cent cinquante-quatre pieds sur cinquante-cinq. Des restes de stuc, que le temps a épargnés, prouvent d'une manière incontestable que ce monument en était entièrement revêtu. Si l'on suit la route à l'ouest, on rencontre, hors des murs, des chambres sépulcrales creusées dans le roc : ce sont probablement les tombeaux violés par les Carthaginois. La peste étendit ses ravages dans leur camp. Annibal, leur chef, succomba. Amilcar, son successeur, ordonna de cesser les profanations, et pour calmer les mânes irrités, sacrifia un enfant à Saturne et plusieurs prêtres à Neptune. En parcourant toujours la même direction, on arrive à un monceau de ruines, restes du temple d'Hercule, situé près de l'ancien Forum, au dire de Cicéron qui le visita. La pureté de ces beaux fragmens excite encore l'admiration. On voit au midi le prétendu tombeau de Théron, morceau d'une architecture postérieure de beaucoup à la mort de ce prince. J'y remarquai la confusion des ordres ionique et dorique, ce qui me fait croire que c'est l'ouvrage d'un artiste des bas temps. On me montra d'autres débris décorés du nom de temple d'Esculape; mais je ne m'y arrêtai pas et je me hâtai vers le célèbre temple des géans ou de Jupiter Olympien.

Ici, du moins, on se reconnaît. L'exacte description de Diodore de Sicile ne laisse aucun doute sur la véritable consécration de ce majestueux monument, qui semble plutôt l'ouvrage des dieux que des hommes.

« Les édifices sacrés d'Agrigente, dit Diodore, et surtout le temple de Jupiter Olympien, témoignent de la magnificence des hommes de ces temps; car les autres monumens ont été la proie des flammes et des ravages fréquens dont cette ville fut victime. Le toit du temple de Jupiter allait être construit, lorsque la guerre vint arrêter cette entreprise. Plus tard, la ville ayant été détruite, les Agrigentins ne purent plus terminer cet édifice. Sa longueur est de trois cent quarante pieds, sa largeur de cent quatre-vingt-dix sur cent vingt de hauteur, sans comprendre le sous-bassement. C'est le plus grand de la Sicile, et son étendue lui permet d'entrer en comparaison avec ceux des étrangers (des Égyptiens). »

Bien qu'il ne soit pas achevé, on voit pourtant avec quelle magnificence il avait été construit. Les autres temples sont entourés de murs ou de portiques, celui-ci réunit l'un et l'autre genre. Des colonnes sont engagées dans l'épaisseur des murs; elles sont de forme semi-circulaire; la partie qui entre dans le mur est carrée. Elles ont vingt pieds de tour à l'extérieur, et la profondeur des cannelures est telle, qu'elles peuvent contenir le corps d'un homme, le diamètre intérieur est de douze pieds. Les portiques sont d'une largeur et d'une grandeur prodigieuses. Sur la partie antérieure, sont représentés les combats des géans, morceau de sculpture remarquable par sa dimension et l'élégance du travail. Du côté de l'occident, on voit la guerre de Troie, où chaque héros est reconnaissable à ses traits, et aux caractères propres à ses actions. » (Diod. l. xiii.)

Ce passage de l'historien de Sicile prouve que de son temps le temple existait encore; depuis il a été ravagé par les Barbares. Du vivant de Fazello, en 1401, trois géans encore sur pied avaient fait donner à ce monument le nom de *Palais des géans*. On dit que le roi Martin punit de mort le magistrat de Girgenti dont l'incurie avait laissé écrouler ces colosses. Les habitans en avaient placé la représentation dans le blason de leurs villes avec cette devise: *Signat Agrigentum mirabilis aula gigantium*. Houël, Denon, le marquis Haus, Carelli, Cokerell, Kenze, Hittorf et tant d'autres ont exercé leur imagination pour retrouver la vraie place de ces figures. Je penche pour l'opinion de ceux qui les ont adossées aux pilastres intérieurs qui formaient les portiques si admirés de Diodore. La description de cet écrivain a fait voir que ce temple est du genre pseudopériptère, c'est-à-dire, qu'il est environné d'un faux péristyle, il est en totalité un tiers plus grand que l'église de la Madeleine à Paris. On compte sur le segment de cercle qui forme la partie extérieure des colonnes, onze cannelures qui ont vingt-trois pouces d'ouverture à la base. Le fronton du pronaos s'élevait sur six colonnes; il y en avait sept au prosaïkon, la septième, manquant dans la face antérieure, laissait libre l'entrée du temple. Douze autres étaient placées de chaque côté. Les bas-reliefs dont parle Diodore ornaient probablement la frise latérale des portiques. Des cariatides étaient placées alternativement avec des atlas ou perses, comme on voudra les appeler. Ces figures avaient vingt-quatre pieds de haut environ; l'architecte les avait probablement exhaussées sur des piédestaux, afin qu'elles pussent soutenir l'architrave, puisque les pilastres n'avaient pas moins de soixante pieds.

Un artiste a réuni des fragmens d'un de ces colosses de manière à composer le dessin (Pl. 104).

On voit d'après ces détails, que c'est avec raison que Polybe, l. 9, ch. 5, compare ce majestueux édifice aux plus beaux temples de la Grèce. D'autres ruines gisent encore sur l'emplacement de l'antique Agrigente : ce sont les débris des temples de Castor et Pollux et de Vulcain. Des fragmens de murailles, de portes, de tombeaux, d'hippodromes, sont enfouis sous la végétation, et ressemblent plutôt à des carrières abandonnées, qu'à des vestiges de constructions détruites.

Les habitans de Girgenti conservent le goût pour les arts et les vertus hospitalières de leurs ancêtres. Plusieurs possèdent de beaux antiques trouvés dans le sol de l'ancienne ville. La cathédrale renferme un sarcophage pré-

cieux, ... ture d'Hippolyte est ... autres voyageurs ont ... e la mort de Méléagre ou d'Adonis. Je quittai Girgenti avec regret, mais le temps me pressait, il fallait partir.

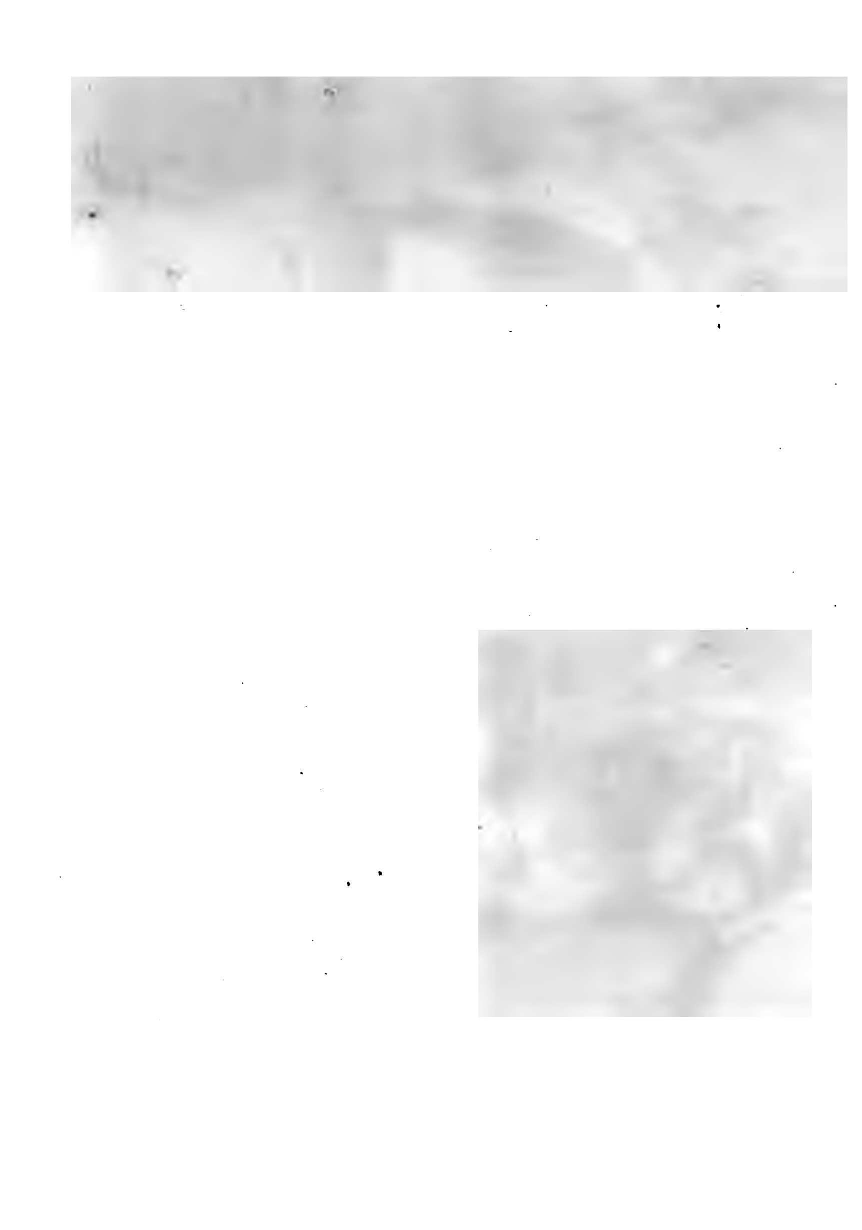
VOLCAN DE MACALUBBI, SCIACCA, L'ILE JULIA, SELINUNTE, MAZZARA, MARSALA, SEGESTE.

... ivre la route directe de ... un chemin vers le nord ... volca... des ... deux lieues environ ... trouve une plaine de q ... d'étendue qui s'abaisse ... Un vallon peu profond la ... côté. Des collines calcaires ... t de l'autre. On y remarque ... sources dont les eaux sont ... de qu ... s gouttes d'huile ... saison des p ... s. ... tellen ... la pe... L'eau dissou... composé et ce n'est bientôt plus qu'un vaste bourbier. De distance en distance on voit surgir des jets d'eau ou de boue. La sécheresse arrive-t-elle, alors une croûte se forme sur toute l'étendue, comme si le lac était gelé, puis cette superficie se crevasse, et de toute part, mais surtout du centre, on voit de petits courans d'air souterrain élever cette écorce terreuse, quelquefois jusqu'à deux pieds de haut, puis elle se rompt et les fragmens en sont jetés çà et là à l'entour du soupirail que l'air vient de s'ouvrir. Alors la boue s'échappe de cette ouverture, qui peut avoir quatre pieds de tour, et s'épand sur les parois comme la lave d'un volcan; car, en effet, ce phénomène est un volcan où l'air et l'eau produisent les effets du feu. Souvent la croûte résiste quelque temps aux efforts de l'air; alors le fluide s'accumule, finit par rompre son enveloppe et fait entendre une forte détonation. Si la pluie a été trop abon... nte pour que la croûte ne puisse se ... ner, ce petit lac est dans un état ... bullition continue. L'eau a une saveur salée et l'on y voit surnager des gouttes d'huile de pétrole qui répandent une forte odeur. Lorsque le dessèchement est parfait, on trouve sur le sol une grande quantité de sel muria... te déposé par les eaux. Si l'on pré... te une bougie aux courans d'air, il ... flamme à l'instant. Il est incon... able que les Macalubbi, mot arabe qui veut dire bouleverser, sont les torrens de boue dont parle Platon dans son Phédon. En effet, il arrive quelquefois que ce phénomène se développe avec une violence terrible et tout-à-fait analogue à ceux que présente l'Etna pendant ses éruptions. On parle encore dans le pays d'un de ces débordemens qui eut lieu en 1777.

Jusqu'à *Sciacca*, à quarante milles de là, la route est assez semblable à celle que j'avais parcourue quelques jours auparavant en venant de Biscari: elle longe le bord de la mer. Nous visitâmes en courant les ruines de Minoa, Héraclea, qui n'ont de beau que leurs vieux souvenirs. Nous vîmes aussi des habitations de Troglodites assez communes dans le sud de la Sicile; mais tout-à-fait abandonnées aujourd'hui. Sciacca est bâtie sur les ruines des an-



Costumi siciliani. *Costumes siciliens.*



cieus Thermæ selinuntiæ, et attribués à Dédale; sa position sur le versant du mont San-Calogero est très-pittoresque.

Nous vîmes dans cette ville plusieurs maisons renversées par un tremblement de terre qui agita la Sicile du 28 juin au 2 juillet 1831; c'est à la suite de ce phénomène que surgit la petite *île de Julia,* dans la mer de Sicile, entre Pantellaria et les bancs de Sciacca. Ce volcan sous-marin, qui a tout-à-fait disparu, fut aperçu pour la première fois le 8 juillet 1831 par le brigantin sicilien *Il Gustavo*; plusieurs autres bâtimens Siciliens le revirent pendant l'éruption. Le vice-amiral anglais Hotham y envoya un petit bâtiment, qui le 18 juillet détermina sa hauteur à quatre-vingts pieds, et sa circonférence à trois quarts de mille anglais. A cette époque cette petite île était circulaire et présentait une échancrure, par laquelle la mer communiquait dans le cirque intérieur. Le capitaine Saby de Mendiol la vit de loin le 3 août; elle paraissait assez basse, et il en sortait une fumée très-considérable. M. Hoffmann a publié à ce sujet un article intéressant dans les journaux allemands. M. de Humboldt en a rendu compte à l'académie des sciences, et nous lui empruntons les détails suivans :

« L'île de *Pantellaria* a souffert anciennement des tremblemens de terre très-considérables; mais depuis 1740, elle avait été exempte de secousses jusqu'en 1816, où elle fut agitée de mouvemens ressentis également sur les côtes opposées de la Sicile. Trois jours avant l'irruption du volcan, le même phénomène s'est reproduit, et un physicien qui observait en Sicile la direction des mouvemens, à l'aide d'un instrument très-précis, inventé pour cet effet, a constaté qu'ils avaient lieu du sud-ouest au nord-est, c'est-à-dire dans une direction parallèle à celle qu'affecte la ligne des volcans de cette contrée. On n'a vu sortir aucun feu pendant l'apparition des premières terres de *Nerita,* premier nom donné à cette île, mais le feu s'est montré quelque temps après. Ce volcan a fait saillie sur le banc même de Nerita dont la position était bien déterminée sur les cartes, et particulièrement sur celle du capitaine Smith. Comme les sondes s'y trouvent marquées, on voit qu'un changement considérable a eu lieu au fond de la mer, par suite de cet événement. Aujourd'hui en effet, dans le voisinage de l'île, on trouve le fond à environ quatre-vingts brasses, tandis qu'auparavant, il n'y avait que quinze à vingt brasses sur toutes ces parties où l'on fesait une pêche assez active de corail. Lorsque M. Hoffmann a visité Nerita, il a trouvé dans les rochers dont elle est formée beaucoup de pyroxène et presque pas d'amphibole; alors le volcan n'avait guère que quarante-huit pieds de hauteur, aujourd'hui il en a de cent cinquante à deux cents. »

On connaît l'exactitude des observations de M. de Humboldt; si donc on les trouve peu, ou pour mieux dire, nullement en accord avec celles que nous allons reproduire, il faut l'attribuer seulement aux changemens survenus depuis le rapport du savant prussien.

Un de nos géologues les plus distingués, M. Constant Prévost, partit de Toulon le 16 septembre 1831, pour aller reconnaître la nouvelle île, il s'embarqua sur le brick la Flèche, capitaine Lapierre. Le 25 au matin il se trouvait à la hauteur des côtes occidentales de la Sicile : quelques heures

après l[illegible] nala une terre qui se présent[illegible] l'aspect de deux pitons réuni[illegible] une côte basse. M. Constant Prévost, étant monté lui-même à la hune pour observer, remarqua une fumée blanche qui s'élevait de la partie comprise entre les deux hauteurs. Une odeur sulfureuse plus analogue à celle du lignite pyriteux en combustion qu'à l'hydrogène sulfureux, se faisait sentir, quoiqu'on fût encore à huit milles du volcan, qui apparaissait sous la forme d'une masse noire solide dont les bords étaient escarpés excepté d'un côté, d'où la vapeur s'échappait à la surface de la mer, à environ quarante pieds de distance. Les rochers paraissaient de nature basaltique, serpentine et porphyrique.

Le temps était contraire, et la lame très-forte ne permettait pas de mettre une embarcation à la mer; le 28 au matin la Flèche put approcher à deux milles de la nouvelle terre; alors on vit facilement la vapeur s'élever de la mer, et d'une cavité du côté du sud. Dans cette situation la sonde donnait de quarante à cinquante brasses.

M. Groulerdy, élève de première classe, s'étant mis à la nage avec deux marins de la Flèche, parvint à gagner le rivage. Il reconnut que l'île était recouverte de matière meuble et pulvérulente, telle que cendres, rapilli et scories; l'eau, même à une certaine distance du bord, était moins amère que d'ordinaire; elle avait un goût acide prononcé, sa couleur était d'un vert jaunâtre, sa température de 21 à 23° c. Une fumée noire s'élevait constamment du cratère central dont les orles étaient parsemées d'efflorescences blanches. Il était bordé de scories enduites de fer oxidé et rempli d'une eau roussâtre ou jaune-orangé, bouillante, et couverte d'une épaisse écume qui formait un lac de cent quatre-vingts pieds de diamètre.

Le 29, à dix heures, le temps permit d'effectuer le débarquement. M. Constant Prévost put faire le tour de l'île malgré les émanations vaporeuses qui rendaient la marche fort pénible sur un sol qui donnait de 81 à 85° c. de chaleur. Il trouva que la circonférence de l'île était de sept cents mètres et la hauteur de soixante-dix. Il recueillit des échantillons des différens produits volcaniques et deux bouteilles de l'eau du cratère, dont la chaleur s'élevait de 95 à 98° c. Une observation attentive de la structure de l'île lui fit prévoir sa prochaine disparition, suite certaine des éboulemens et des efforts des vagues qui devaient la transformer en un bas fond. L'événement ne tarda pas à confirmer cette prévision.

Pendant que M. Constant explorait ce volcan, M. Joinville, peintre attaché à l'expédition, en dessinait les divers aspects, et le capitaine Lapierre observait à bord de la Flèche. Cet officier reconnut que l'île n'était pas située sur le banc de Nérita, comme on l'avait pensé jusqu'alors; mais bien sur un fond de cinq à sept cents pieds d'eau. Il devenait donc important pour la sûreté de la navigation, de ne pas confondre. Aussi crut-on nécessaire de donner à cette nouvelle formation volcanique le nom d'île Julia. Ce nom, en rapport avec l'époque de son apparition, a l'avantage d'offrir une réunion de consonnances agréables et sonores, et en outre, étant compris également par les Français, les Anglais et les Italiens, on peut croire qu'il sera facilement adopté.

De Sciacca, nous fîmes une course aux étuves que renferme la montagne, et nous nous rendîmes à *Sélinunte*. A peine a-t-on passé le Corba ou Carabi,

l'ancien fleuve Alicus, la campagne n'est plus qu'un désert jusqu'aux temples, si l'on peut donner ce nom aux amas confus de débris qui se trouvent entre l'Hypsa et le Selinus. L'ache (sélinon en grec), répandue en abondance sur ces rives, a fait donner au fleuve et à la ville le nom que ces vestiges conservent encore. Hérodote, dans son sixième livre, nous a conservé l'histoire des premiers âges de cette république. La rivalité qui existait entre ses habitans et ceux d'Egeste fut cause de la ruine des deux cités, qui devinrent les victimes des étrangers appelés à leur défense. Sélinunte fut ravagée par Annibal. Plus tard elle fut rebâtie et s'éleva à un degré de splendeur qu'elle n'avait pas atteint d'abord; mais, l'an de Rome 268, les Carthaginois s'en emparèrent de nouveau et transférèrent les habitans à Lilybée.

Au neuvième siècle, elle fut ruinée par les Sarrasins, qui y débarquèrent le 15 avril 827. Ils tuèrent tous les habitans et donnèrent à la ville, qu'ils repeuplèrent, le nom de Beldel Braghit, qui signifie « *terra delle pulci*, terre des puces », nom que quelques cabanes conservent encore aujourd'hui à juste titre. Les dévastations des hommes et les ravages du temps n'auraient pu seuls transformer ces édifices en montagnes de débris, si les tremblemens de terre ne les eussent ébranlés jusques dans leurs fondemens, et n'eussent bouleversé tous les membres d'architecture. Leur représentation offre plutôt la ressemblance d'un amas de fragmens assemblés à plaisir par le dessinateur, pour composer un frontispice, qu'aux vestiges d'un temple (Pl. 104). Les sables de la mer qui s'amoncellent sur le rivage semblent se disputer la destruction des ruines de cette malheureuse ville. Ses membres épars sont répandus au milieu de marais dont les miasmes pestilentiels écartent le voyageur.

Deux Anglais, MM. William Harris et Samuel Angell, ont découvert, il y a quelques années, au milieu de ces décombres, des fragmens de métope du tympan du temple de Jupiter Agorius. Ils sont ornés de bas-reliefs plus remarquables par leur antiquité que par le fini de la sculpture, que l'on prétend antérieure à celle des Grecs.

La crainte du mauvais air nous fit quitter Sélinunte. Nous nous rendîmes à *Mazzara* par Castelvetrano. L'église, la *Collegiata*, renferme une belle statue de Gagini. On compte à Mazzara huit mille habitans, qui vivent dans l'aisance que leur procure le commerce. Je n'y vis d'intéressant que les sarcophages antiques de la cathédrale et le musée Grignano, assez riche. J'envoyai mes mulets m'attendre à Trapani et je louai une speronara qui devait m'y conduire, à la condition de me descendre à *Marsala*, l'ancienne Lilybée, où j'avais l'intention de passer quelques heures. Cette ville tire son nom de deux mots arabes qui signifient « *port de Dieu* ». C'est une des nombreuses villes bâties dans cette île par les Sarrasins, qui valent mieux que leur réputation, si l'on en juge par les édifices et les lumières dont ils ont couvert la Sicile quand toute l'Europe croupissait dans l'ignorance du moyen âge.

L'an de Rome 548, Scipion partit de ce port pour aller assiéger Carthage. Marsala, agrandie par les Normands, fut ravagée par Charles-Quint. Un groupe colossal représentant deux lions acharnés sur un taureau, est le seul reste d'antiquité que j'y ai vu. L'Anglais Thomas à Becket est le patron de cette ville. Il est assez extraordinaire que les Siciliens, si riches en

bi ient été chercher si loin
ce sai eur. Je remis les lettres
dont chargé pour des négo-
cians hefs d'une importante
exploi vignobles dont les pro-
duits soui nt en Angleterre une
conc ntageuse avec les vins
de M
Je r ai pour *Trapani*, autre
ville d m cé, aux pieds du mont
re ar le temple de Vénus
ment détruit, et com-
ias à celui de Paphos.

les ai
pani très-pit ques; elles p
autrefois les noms de Probantia, Egusa et Sacra; les deux dernières sont défendues par des fortifications, ainsi que le port et la ville de Trapani. On prétend que la forme courbée du rivage la fit appeler en grec *Drepanon* qui signifie une faux. Le corail, les marbres, les vins, les huiles et la m'ont paru les principaux objets d'exportation. J'y attendis impatiemment mon attirail de voyage, regrettant beaucoup les momens que j'aurais utilement employés ailleurs.

MANIÈRE DE VOYAGER EN SICILE.

On se plaint trop des fatigues et des privations que l'on éprouve en Sicile. Les routes, il est vrai, y sont assez peu commodes : une seule ligne, celle de Palerme à Messine, et c'est la moins intéressante, est parcourue par une diligence; mais on remplace facilement les voitures par la *littiga* « la litière » (Pl. 106). Elle est composée d'une caisse longue et étroite semblable à nos anciens vis-à-vis, deux personnes y tiennent à l'aise en se plaçant en face l'une de l'autre. L'intérieur n'est pas fort élégant; plusieurs conducteurs laissent même au voyageur le soin de se munir de coussins. Le dehors est bariolé de peintures et de dorures, qui donnent à ce véhicule un aspect original, il est supporté par de forts brancards qui posent sur deux ou trois mulets, dont un est placé derrière et deux devant. Il serait difficile pour les dames d'y monter sans l'aide d'une chaise; cependant, en donnant la main, ainsi que l'on fait quand on place sa dame en selle, on leur évite la difficulté : d'ailleurs les conducteurs, toujours très-
nplaisans, offrent leurs genoux
nme un appui solide au pied des
ageuses. Toutes ne peuvent pas
supporter facilement ce mode de trans-
rt, les unes se plaignent des nau-
es qu'occasionne d'abord le mouve-
nt d'oscillation, mais on s'y fait
ntôt; chez d'autres personnes, il
pr duit seulement un assoupissement.
homme monté sur un mulet chargé
bagages, ouvre la marche, tandis
in autre suit à pied, armé d'un long bâton ferré, dirige les mulets et se tient presque toujours près de la portière pour recevoir les ordres du voyageur; car le bruit continuel de sonnettes dont les harnais sont garnis, l'empêcherait d'entendre s'il s'éloignait. Les guides, véritables maîtres Jacques, sont tour à tour valets de chambre, cicéroni et cuisiniers. Ils remplissent ces emplois avec adresse : quelques-uns parlent anglais. Les voyageurs timorés adjoignaient autrefois à leurs guides un ou deux *campieri*, archers, qui veillent à la sûreté des routes de la Sicile, mais cette précaution est devenue inutile aujourd'hui. Tout l'attirail, dont je viens de parler coûte environ un louis par jour. Il est inutile de se charger d'une batterie de cuisine, comme j'ai vu des Anglais le faire; quoique les repas d'auberge ne soient plus les *siculæ*



Modo di viaggiare in Sicilia. *Manière de voyager en Sicile.*



:s d'Horace, on peut cependant y
:. Il est plus utile de se pourvoir
raps de lit et de couvertures, et
ncer bravement à tous les *im-*
menta qui font des bagages d'un
geur une ambulance de vivandière.

ıfin je dis adieu à Trapani, c'était imanche, le plus beau jour de la ine pour voyager. Les villages sont és, les paysans dans leurs atours essent sur la place publique, ils nt plus courbés contre la terre; les voyez face à face, et pendant vous regardent avec étonnement, , voyageur expérimenté, vous les z en revue. Les femmes surtout plus proprettes, plus pimpantes; des environs de Trapani ne uent pas d'élégance (Pl. 105). lix-huit milles à l'orient, en suime route aussi commode que les ıelles d'Angleterre, on trouve *Cami*, fondation des Arabes. Ce ans leur langue veut dire « forted'Euphème ». Il existe en Sicile ı douze villes ou villages dont les commencent par Calat, Calata lta, ce sont autant de souvenirs es Sarrasins y ont laissés. Guil: de Porcelet, gentilhomme prol, commandait cette place, lors ıssacre des Vêpres Siciliennes. Il n salut à sa modération et à sa réion d'équité. Philippe de Scalamouverneur du val de Noto, mérita d'être épargné. A une lieue envisur le Colle Barbaro, s'élève le e d'Égeste. Les Romains supersx firent précéder ce nom d'un S, éloigner l'idée affligeante que prét le mot *Egestas* « pauvreté ». istoire, qui vit de désastres, : dans les annales d'Égeste de tristes et nombreux alimens; l'origine de cette ville, comme celle de tant d'autres, est toute fabuleuse.

Aceste ou Égeste, son fondateur, naquit en Sicile d'une jeune Troyenne, que le fleuve Crymis avait séduite, en prenant la forme d'un beau chien. La richesse des campagnes fixa une partie des compagnons d'Énée. La nouvelle république devint rapidement une des plus florissantes de l'île. Une querelle à l'occasion d'une petite portion de territoire que lui disputait Sélinunte, devint l'origine des hostilités cruelles dont l'issue fut la ruine des deux états, toujours disposés à appeler à leur secours les Carthaginois ou les Grecs. Un sujet semblable, quelques prairies sur les bords du Mazarum, avaient allumé la guerre entre les Égestains et ceux de Lilybée; mais plus sages cette fois, ils avaient terminé leurs différens par une paix que Diodore rapporte à la troisième année de la 81ᵉ olympiade. Les discordes avec les Sélinontins forcèrent Égeste de s'allier à Léontium, dégoûté de la domination de Syracuse. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Athènes pour demander du secours, promettant des sommes énormes.

Les protecteurs voulurent d'abord s'assurer des richesses d'Égeste; ils envoyèrent à cet effet des députés qui trouvèrent dans le temple de Vénus Érycine une immense quantité d'urnes sacrées et profanes, en or et en argent, et de plus, un nombre presque égal d'autres vases précieux prêtés aux Égestains par les populations voisines. A l'arrivée de l'armée des Athéniens, Nycias reçut une avance de trente talens (vingt mille francs de notre monnaie). Aidé de la cavalerie d'Égeste, il ravagea *Hycare*, ville du voisinage. La vente des habitans produisit cent vingt talens, la célèbre Laïs était du nombre.

Son jeu lle n'avait que douze ans qua : transportée à Corinthe), a e à plusieurs auteurs qu'elle ét ecque; sa beauté est trop célèbre pour qu'il soit nécessaire d'en parler. *Pictores*, dit Athénée, *Corintho veniebant ut ejus mammas pectusque in suâ arte imitarentur.*

La défaite de Nycias plaça Égeste sous le joug de Sélinunte; mais elle implora la protection des Carthaginois. Annibal, l'ancien petit-fils d'Amilcar, vaincu à Hymère, rassembla cinq mille combattans, et détruisit Sélinunte, après huit jours d'assaut. Égeste qui se croyait devenue libre, fut soumise à Carthage jusqu'à la première guerre punique. De vains efforts pour conquérir son affranchissement, attirèrent sur elle le châtiment de ses maîtres. Les Africains rasèrent la ville et transportèrent à Carthage les plus précieuses dépouilles. Plus tard elle releva ses murailles; Leptinus, général de Denis, qui l'assiégea, fut forcé dans son camp, et contraint d'abandonner la place. Rome devait protéger une ennemie de Carthage; un vaste et riche territoire, et la liberté plus précieuse encore, lui fut concédé par le sénat. Cette ville eut le courage de refuser à Agatocles l'argent que ce tyran exigeait : sa vengeance fut terrible. Les citoyens les plus opulens furent mis à la torture, les bourreaux brisaient les os des femmes, leur arrachaient les seins. Les plus pauvres furent égorgés et leurs filles et leurs enfans vendus en Italie. Un seul jour suffit pour anéantir la malheureuse Égeste : et pour que ce souvenir du châtiment fût durable, le tyran défendit aux habitans de la nommer autrement que *Dicépolis*, « la ville du Châtiment. »

L'herbe couvre ses ruines : un petit théâtre et un temple sont les seuls monumens épargnés. Sur une colline isolée, au milieu d'un plateau agreste, bordée de hautes montagnes, s'élève solitaire le temple de Cérès (Pl. 104). Le toit seul a disparu, tout le reste est intact. Six colonnes sur chaque face et quatorze sur les côtés, en répétant celles des angles, posent sur un stylobate et supportent une architrave surmontée d'une frise garnie de triglyphes et de métopes presque carrés. Celles des frontons sont ornées de fleurons, les autres sont nues, ainsi que les tympans. Les colonnes ont trente pieds de haut, non compris un dé qui les élève de deux pieds et demi, elles ont près de six pieds de diamètre. Les assises des colonnes sont inégales et l'entrecolonnement varie quelquefois d'un pied, ce qui, cependant, ne nuit pas à l'eurythmie de l'édifice. Elles sont lisses ou, pour mieux dire, n'ont pas été cannelées; car on observe tout à l'entour une portion de pierre réservée pour les cannelures. Le ravalement de ce temple n'avait pas encore été commencé quand il fut abandonné, comme l'indiquent les parties ménagées pour faciliter le transport des pierres de taille sans endommager les arêtes. L'usage des anciens de revêtir de stuc leurs constructions de pierres calcaires, explique l'inégalité des tambours des colonnes. Ce n'est pas la seule irrégularité de cet édifice qui me semble d'ailleurs s'éloigner de la pureté du beau temps de l'architecture grecque. On n'a trouvé aucune trace de *Cella*, aussi plusieurs archéologues ont-ils pensé que ce monument était ouvert de tous côtés. Dans les environs de Ségeste, coulent le Scamandre et le Simoïs, deux ruisseaux à sec nommés ainsi par les Troyens qui vinrent habiter cette ville, en mémoire des bords qu'ils avaient dû fuir. A droite du Simoïs, ou plutôt du fleuve San-Bartolo.

meo, est la petite ville d'Alcamo, fondée en 828 par Al Kamate, chef sarrasin. Ses murs crénelés, ses tours, ses édifices mauresques, lui conservent le caractère de son origine. Déjà nous apercevons quelques casins, de riches villas, de jolies maisons de campagne qui nous annoncent les apparences d'une grande ville, de Palerme que je brûlais de revoir. Aussi le lendemain je partis sans retard, traversai Montréal sans m'y arrêter, et j'arrivai à Palerme assez à temps pour y dîner.

PALERME.

Sur la côte septentrionale de la Sicile, entre les monts Pellegrino et Catalfamo, une plaine vaste et féconde s'étend vers la mer en pente insensible. Une enceinte demi-circulaire formée par une suite de montagnes, dont les crêtes sourcilleuses et arides sont découpées comme les créneaux d'une forteresse du moyen âge que le temps aurait entamée, protège cette vallée contre les vents brûlans du midi. Le platane indigène, le ficus opuntia, l'aloës, le palmier, donnent au paysage une physionomie analogue à celle de l'Afrique, sa plus proche voisine. Une infinité de ruisseaux l'arrosent et répandent la fraîcheur et la fertilité dans mille vergers, dans mille bosquets d'orangers, de myrtes, de cédrats et de lauriers roses dont les parfums se mêlent dans les airs. C'est au milieu de cette corbeille de fruits et de fleurs, au milieu de cette *aurea concha*, de cette « conque d'or » que s'élève *Palerme* la fortunée « *Palermo felice* ». Les anciens représentaient le génie de Panorme assis dans une coquille, pour exprimer l'heureuse situation de cette ville. On voit sur ses médailles des épis, des grappes de raisin, la corne d'abondance et d'autres emblèmes de la fertilité de son territoire qui inspira souvent à Callias, à Diodore et à Hérodote les épithètes de vaste jardin, lieu ravissant, heureux rivage.

On a beaucoup disputé sur l'étymologie de Panormos, et l'on peut dire avec Horace : *adhuc sub judice lis est* « la cause est encore à juger ». On a mis tour à tour à contribution le chaldéen, le grec ou le phénicien. Tantôt ce mot voulait dire tout port, tantôt rade profonde, port de toutes les nations, tout jardin, refuge de tous, tout voir, vue tout autour, que sais-je! Enfin M. Lefebvre de Villebrune se fâcha tout rouge contre ceux qui n'écrivaient pas Panhorme avec une *h*, comme Cluvier, et prétendit que ce nom venait de deux mots puniques, *pan-horm*, qui signifient, dit-il, *rupes cingens* « enceinte de rochers ». Que la terre lui soit plus légère que sa dissertation sur cette enceinte de rochers. Et vous, messieurs les déchiqueteurs de mots, continuez vos doctes investigations, je ne doute pas qu'avant peu vous ne donniez une cinquantaine de nouvelles significations; mais permettez-nous de ne pas prendre parti dans vos graves querelles si utiles au progrès de la science.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Un si grave procès mérite d'autres juges.

La ville de Panhorme occupait au-

efois un[illegible]e presqu'île comprise ntre deux [illegible] de mer servant de port, que les alluvions et les tremblemens de erre ont fait disparaître depuis le quatorzième siècle. Dans celui qui se trouvait à l'ouest de la ville, se déchargeait Orèthe. Ce ruisseau, car, bien que es poètes en aient fait le roi des fleuves de Sicile, ce n'est qu'un modeste uisseau, a quitté son ancien lit couvert ujourd'hui de constructions, et coule l'est de Palerme en face de l'ancienne *Neapolis*. Les Grecs avaient donné ce nom à un quartier de Panhorme pour e distinguer de la vieille ville *Paleopolis*, celle que le port entourait et dont nous avons parlé d'abord. Thucydide rapporte que dans le premier siècle qui suivit la fondation de Rome, ors de l'arrivée des colonies grecques en Sicile, les Phéniciens, qui occupaient toutes les côtes, se retirèrent dans Panhorme, Solanthe et Motyes, villes de la partie occidentale de l'île. Leur alliance avec les Elyens, peuple du voisinage, et la facilité de se rendre de ces ports à la métropole, leur avaient fait préférer ces établissemens.

Plus tard Panhorme, sous la domination des Carthaginois, c'est-à-dire jusqu'à l'an de Rome 494, devint très-importante. C'était, suivant Polybe, la plus florissante des colonies puniques en Sicile. Cependant, tourmentés par cette inquiétude indomptable qui fut de tout temps un des traits les plus saillans du caractère de la nation, les Panhormitains eurent recours à Pyrrhus pour les aider à s'affranchir du joug des Africains. Le roi d'Épire vint mettre le siége devant la ville, la prit d'assaut, se rendit maître des fortifications élevées par les Carthaginois sur le mont Erecta, nommé plus tard le *Pellegrino*, et les refoula dans Lilybée. Pyrrhus ne jouit que deux ans du souverain pouvoir dont il s'était emparé. Il fut forcé d'abandonner sa conquête aux Carthaginois. Ceux-ci furent chassés de la Sicile par les consuls Aulus Attilius et Cneius Cornelius, lors de la première guerre punique, l'an de Rome 602. Diodore rapporte que le port de Panhorme était si vaste à cette époque, que deux cent cinquante vaisseaux romains purent y jeter l'ancre.

Asdrubal étant débarqué pour réparer les pertes de Carthage, passa l'Orèthe et obtint quelques succès, jusqu'à ce que s'étant approché des murailles de Panhorme il fut complétement battu par le consul Metellus, et laissa sur le champ de bataille vingt mille hommes et soixante éléphans tombés dans les piéges tendus par le vainqueur. Longtemps après ce désastre, Amilcar conduisit en Sicile une flotte de cinq cents vaisseaux et vint camper à six cent vingt-cinq pas des murailles de Panhorme, sous le mont Erecta, garda cette position pendant trois ans et causait des pertes considérables aux Romains.

Mais la victoire remportée près de l'île d'Eguse, par le consul Lutatius, ayant mis fin à la première guerre punique, Panhorme resta au pouvoir de Rome. Elle partagea avec constance la bonne ou la mauvaise fortune de la république, et devint sous les empereurs une des principales colonies. Quoique tributaire des Romains, Panhorme réparait par son industrie et la fertilité de ses campagnes les maux que la domination des étrangers lui avait causés, lorsque les prodigieuses invasions des barbares qui du nord se précipitaient sur l'empire romain expirant, comme des nuées de vautours sur un cadavre, la replongèrent dans de nouveaux malheurs. Les Vandales, les Hérules, les Visigoths, ravirent à Pan-

et à la Sicile ce qui avait échappé récédens dominateurs. Genséric it souvent victime de ses cruelles itions. Les vieillards, les fem- ; enfans mêmes, tombaient sous re des barbares ou bien étaient ; de fers, et même, pour arra- ce triste pays des tributs qu'il ivait plus payer, le vainqueur it de raser les villes, et souvent uivait la menace. Le fer et le feu nt pas les seuls moyens employés iiner la Sicile; les sages lois qui aient furent abolies et rempla- ar les coutumes barbares des s du Nord, et la civilisation fut e sous les mœurs dépravées soldatesque grossière. De là, dit e, la dépopulation de cette île. *lla quæ est in Siciliâ infrequen-* pendant la domination des bar- ut trop courte pour corrompre : des arts et des lettres.

s le règne brillant de Justi- l'empire d'Orient sortit enfin engourdissement. En 552, Béli- onduisit une armée sous les murs lerme occupée par les Goths. dans Procope, que ce général, : la difficulté de s'en rendre maî- r terre, fit entrer sa flotte dans 't, et ayant remarqué que les :t les antennes de ses vaisseaux aient les murailles, il y fit éta- es espèces de hunes d'où les s firent pleuvoir sur la ville des de traits, et forcèrent les Goths donner la place.

uis cette époque jusqu'en 827 la fit partie de l'empire d'Orient. Le : cette île fut peut-être encore plus ureux sous les empereurs chré- qu'il n'avait été sous les Goths et ndales. Ces princes, sans cesse ie aux querelles domestiques ou uses qui, pendant si long-temps, ensanglantèrent l'autel et le trône, l'abandonnaient souvent à d'avides pré- teurs ou à de lâches eunuques, toujours prompts à usurper, dans ces cours corrompues, les honneurs et les ri- chesses. Mais peut-être cette cupidité sauva-t-elle Palerme d'une ruine to- tale; car souvent elle racheta son salut au prix de l'or.

Telle était la situation de toute la Sicile en 827, lorsque le traître Eu- phème y appela les Sarrasins. Pen- dant le temps de la domination des empereurs d'Orient, qui dura près de trois cent cinquante ans, les arts et les lettres qui avaient tout-à-fait dis- paru de l'Italie s'étaient réfugiés en Sicile. Malgré les calamités des temps, à la fin du sixième siècle, c'était, au dire de saint Grégoire-le-Grand, le seul endroit du monde où l'on parlât com- munément le grec et le latin dans toute leur pureté. Quelques génies l'illus- traient encore : ainsi Pascal, évêque de Palerme, présida en 503 le célèbre con- cile qui se tint à Rome pour juger les différens du pontife Symmaque et de l'anti-pape Laurentius; Théophile de Sicile écrivait la description de sa pa- trie, ouvrage estimé de nos jours. Alors florissaient Elphide de Messine, sœur du pape Symmaque, poète grecque et latine, inventeur du mètre heptasyllabe employé dans les chants sacrés; Maxi- mien, évêque de Syracuse, ami de saint Grégoire; Epiphène, diacre de Catane, qui prononça le célèbre discours d'ou- verture du concile de Nicée en 787; Sergius de Sciacca, moine de saint Basile auteur d'un poëme grec es- timé; Pierre de Sicile, l'historien de l'hérésie des Manichéens; Artémius poète grec distingué et tant d'autres qui abandonnèrent leur patrie à l'arri- vée des Sarrasins. Doit-on s'étonner qu'à cette époque l'état ecclésiastique

fût plus éclairé que les autres? Au milieu des tourmentes politiques, les religieux, renfermés dans les asiles sacrés comme dans des ports de salut, pouvaient seuls travailler à la culture de l'esprit humain. On est redevable aux moines de Sicile de la conservation de plusieurs fragmens précieux de Dion Cassius, de Denys d'Halycarnasse, de Polybe, du commentaire d'Aratus sur l'astronomie, et nombre d'autres ouvrages.

Cette île avait alors une si grande influence, qu'en moins d'un siècle, de 679 à 768, elle donna six papes au monde chrétien. Les empereurs grecs entretinrent à Palerme le goût des arts : souvent ils y envoyèrent des architectes et d'autres artistes de Constantinople, où les arts jouissaient encore de quelque estime. Bélisaire fit élever des églises dans cette ville, à Messine et à Syracuse; et saint Grégoire, dont la mère était Sicilienne, suivit cet exemple et fonda, pendant sa préture, plusieurs riches monastères. Les marbres, les porphyres, les pierres précieuses, les sculptures, les mosaïques et l'or y brillaient de toute part.

Avant que les Pisans, les Génois et les Vénitiens fussent sortis de leurs ports, Palerme et Syracuse étaient déjà maîtresses des mers d'Orient, et c'est au commerce, plutôt qu'à la fertilité de son territoire, que la Sicile était redevable de ses immenses richesses. Les églises de Milan, de Ravenne, y possédaient des revenus exorbitans; ceux du patrimoine de saint Pierre, dans cette île, ne montaient pas à moins de quatre cent mille francs de notre monnaie, somme énorme pour cette époque, et que l'augmentation des denrées élèverait aujourd'hui à plusieurs millions. Narsès, Cassiodore, Théodoric, Ruffin et Charlemagne qui visitèrent la Sicile du sixième au commencement du neuvième siècle, furent émerveillés de son opulence. Cet empereur, de retour de la terre sainte en 810, se trouvant de passage à Palerme, y tint sur les fonts baptismaux le préteur grec qui commandait la Sicile, et bien que Charles revînt de l'Asie alors si somptueuse, il fut étonné des produits des arts et des manufactures, et du luxe qu'on déploya dans cette circonstance.

C'est surtout de l'invasion des Arabes que date la prépondérance de Palerme sur les autres villes de la Sicile. Cette place ayant été choisie par les émirs pour le siége de leur gouvernement, devint plutôt une ville arabe que chrétienne. « Il me semble en y entrant, dit le moine Théodose, que tous les mahométans du monde s'y sont rassemblés, tant est grande la population, le luxe des habillemens et la magnificence des édifices. »

On ne peut nier la puissante influence qu'a dû exercer sur les sciences, les arts et les mœurs des Palermitains cette nation, bien plus éclairée qu'on ne le croit généralement. Les palais de Cuba et de la Zisa aux environs de Palerme, d'autres édifices qui subsistent encore et plusieurs villes, ainsi que nous avons eu occasion de le remarquer dans ce voyage, témoignent assez du degré de perfection où les artistes arabes étaient parvenus.

La conquête des Normands fut moins favorable aux arts. Cependant ces rudes gentilshommes sortis de leurs grossiers manoirs ne furent pas insensibles aux nombreuses merveilles qui les environnaient. La religion leur prescrivait d'élever des temples, ils y employèrent les artistes arabes restés dans le pays. C'est à eux que nous devons cette magnifique cathédrale de Palerme et tant d'autres monumens.

)epuis la fondation de la dynastie de naison de Hauteville l'histoire de erme est étroitement liée à celle de icile. Quelquefois Messine lui a disé le titre de capitale, mais elle est jours restée de fait : « Caput regni, na sedes et corona regis, » jusqu'à énement de Charles III de Bourbon rône des Deux-Siciles.

lous esquisserons en quelques pale tableau des principales vicissies dont fut victime cette contrée : s commencerons notre récit au mot où une poignée de Normands, acllis à Salerne par Guimar, prince ace lombarde, parvinrent à chasser arrasins de la Sicile, et à délivrer r toujours leurs bienfaiteurs du odieux des infidèles.

es habitans de Salerne, pénétrés ervice que les braves Normands ient de leur rendre, étaient diss à les retenir en Italie ; mais les nt résolus à retourner dans leur ie, ils les comblèrent de présens. ue de ces trésors excita la cupidité urs compatriotes ; une partie d'enux s'embarqua pour la Sicile, dans oir d'y trouver la fortune. Ranulfut le chef de cette première expén. Il rendit plusieurs services imans aux princes tant grecs que ards, et obtint d'eux la permisde fortifier Averse, petite ville de mpanie. Tel fut le premier asile Normands : nous les verrons bien-'élancer de cet asile modeste sur s les contrées environnantes, et er un vaste royaume aux dépens Sicile et même de l'Italie.

rès Ranulphe, vinrent les fils de rède de Hauteville, dont la gloire aire laissa bien loin derrière eux de leurs compatriotes. La valeur rmées invincibles qu'ils fournist toujours, et l'effroi qu'ils répandaient parmi les habitans efféminés de l'Italie, contraignaient les petits souverains dont les dissensions troublaient cette contrée, à solliciter leur alliance et à se les attacher par des flatteries et des caresses. Maniassès, généralissime des forces grecques, rechercha leur secours dans son invasion de la Sicile, qui était alors entre les mains des Sarrasins. Avec leur aide, il remporta une victoire complète sur les Musulmans, et il aurait sans doute achevé la conquête de l'île, s'il avait pu réprimer la perfidie et l'avarice commune à sa nation. Tandis que les Normands étaient activement occupés à la poursuite de l'ennemi en déroute, les Grecs s'occupèrent à faire du butin ; ils le divisèrent entre eux sans vouloir en réserver la moindre partie aux étrangers qui avaient partagé les hasards de cette guerre.

Les Normands leur députèrent Ardouin pour leur représenter l'injustice d'une pareille conduite ; mais cet infortuné messager fut accueilli par les traitemens les plus ignominieux. Après l'avoir battu de verges en le promenant autour de leur camp, les Grecs le renvoyèrent couvert de sang à ses compatriotes. Au récit de cette aventure, les Normands poussèrent des cris de vengeance ; ils voulaient à l'instant même se précipiter sur les Grecs ; mais Ardouin, dont le vif ressentiment dédaignait des représailles ordinaires, comprima la violence de leur couroux. Il exposa ses projets, à son tour, aux chefs de l'armée ; et, d'après ses conseils, elle repassa secrètement le détroit de Messine. Les Normands n'eurent pas plutôt abordé la Calabre, qu'ils attaquèrent les villes et les cités principales des provinces impériales. Afin de suivre leur plan de guerre avec plus d'ordre et de régularité, ils élurent un

hef, et [illegible] en une corporaion cc [illegible] premiers chefs urent [illegible] ibarde; mais ensuite ils se placèrent sous le commandement de Guillaume Fier-à-Bras (Bras le Fer), l'aîné des fils de Tancrède.

Après la mort de Guillaume, ils furent successivement gouvernés par ses frères *Dreux* et *Onfroy*, qui agrandirent considérablement le cercle des possessions normandes. Mais le grand fondateur de cette dynastie fut Robert, quatrième fils de Tancrède, et surnommé Guiscard ou Wiscard, à cause de sa pénétration et de sa finesse. Ses conquêtes furent très-rapides et conduites avec la plus grande sagacité. Ses talens, comme administrateur, n'étaient pas inférieurs à son courage dans la guerre.

Le pape Nicolas II, désirant prouver qu'il avait quelque droit à disposer de la Pouille, accorda à Robert Guiscard (1059) l'investiture perpétuelle de cette contrée, avec le titre de duc. A la Pouille il joignit encore la Sicile, dans le cas où Robert parviendrait à s'en rendre maître. Ces deux souverains avaient besoin du secours l'un de l'autre pour résister à la puissance des empereurs d'Orient, et il n'est pas étonnant de les voir assurer les liens de leur amitié mutuelle par des concessions réciproques.

Robert ne pouvait pas prévoir les conséquences fatales que cette alliance aurait par la suite. Il promit donc obéissance et hommage à l'évêque de Rome, quoiqu'il n'eût pas l'intention de remplir sa promesse plus longtemps que ne l'exigerait l'état de ses affaires. Nicolas, de son côté, ne trouvait pas d'inconvéniens à accorder à Robert l'investiture de pays qui n'avaient jamais appartenu au Saint-Siége, et qui auraient pu d'ailleurs tomber entre les mains des Normands, sans qu'il eût eu moyen de s'opposer à leur usurpation ou de l'autoriser réellement.

Appuyé par la sanction du pape, Robert, aidé de Roger, le plus jeune de ses frères, envahit la Sicile, en chassa les Sarrasins, et quelque temps après acheva la conquête de tout le pays, appelé aujourd'hui royaume de Naples.

Hélène, fille de Robert, mariée à Constantin, fils de l'empereur Michel Duras VII, avait été renvoyée par Nicéphore III, et son mari fut renfermé dans un couvent. Cette querelle de famille avec l'empereur de Constantinople ouvrit un nouveau théâtre à l'esprit ambitieux de Guiscard. Après de nombreuses victoires, il parvint à pénétrer dans le cœur de la Grèce, et déjà il menaçait le trône des césars d'Orient d'une destruction prochaine, lorsqu'il fut rappelé soudainement en Italie par des dangers que courait le pape son allié. Robert accourut à Rome, chassa l'empereur Henri IV, qui avait réduit le pape à la dernière extrémité, et, après avoir prévenu le retour de calamités pareilles, il reprit l'exécution de son projet favori, la réduction de la Grèce. Mais à l'époque où ses entreprises étaient entourées de plus de gloire, il fut subitement arrêté dans sa noble carrière par une fièvre maligne.

Roger, fils de sa seconde femme, soutenu par son oncle Roger, comte de Sicile, prit en main les rênes du pouvoir, malgré les réclamations de Boemond, son frère aîné, qui, ne se sentant pas en état de résister, accepta les conditions qui lui furent imposées. Mais bientôt après, une occasion de vengeance se présenta, et Boemond, qui n'avait fait que dévorer en secret

.épit prêt à éclater au premier mo- t favorable, la saisit avec empres- ɜnt.

a ville d'Amalfi, profitant des ɜnsions qui s'étaient élevées par- es Normands, tenta de recouvrer ancienne indépendance; elle fut stie aussitôt par les forces réunies trois princes, Roger, Boemond et er leur oncle. Tandis qu'ils étaient ɜmble au siége de cette ville, Pierre aite y vint prêcher la première ɪade. Armé des bénédictions du ɜ, brûlant de zèle, il était pénétré ɜette onction religieuse, de cette e persuasive éloquence qui séduit ɪommes les plus éclairés dans les es de la plus haute civilisation. lle puissance ne devait pas avoir areil prédicateur à une époque de arie! Sa voix était accueillie avec eur: ses prédictions rencontraient out des âmes crédules; sa bannière ɜntourée de milliers de partisans. oemond, soit qu'il fût entraîné par ɪissance de Pierre, ou que les croi- ɜs eussent éveillé son enthousiasme ;ieux; soit plutôt qu'il fût mu par ésir de se venger, seconda les pro- du prédicateur éloquent, et, à la de la fleur de l'armée, fit voile r la Palestine, laissant son frère ɔn oncle devant les murs d'Amalfi, : une escorte à peine suffisante pour ɪrer leur retraite.

ɪ Roger succéda bientôt son fils llaume qui mourut sans enfans. ɪtes les possessions des Normands s les Deux-Siciles appartinrent ɜs à son cousin Roger, fils du pre- r comte de Sicile dont nous avons lé plus haut.

:e prince, dédaignant le titre de duc, il jugea au-dessous de l'état brillant ɜes affaires, revêtit celui de roi. Le ɔe, alarmé des progrès rapides des Normands, et, appréhendant quelque obstacle de leur part à ses projets d'agrandissement, appela à son secours l'empereur Lothaire, pour venir mettre des bornes à un pouvoir qui, si on ne lui opposait une puissante barrière, compromettrait l'indépendance de l'Italie.

Lothaire, à la tête d'une armée formidable, entra dans le nouveau royaume des Normands, et détruisit tout sur son passage. Roger, pendant ce temps-là, se retirait avec prudence pour rassembler ses forces militaires. La furie des agresseurs s'amortit tout à coup; l'inaction et les maladies les décimèrent. Le roi Roger à son tour chassa devant lui Lothaire son ennemi, reprit ville par ville toutes ses possessions, expulsa les Allemands du royaume, et fit même prisonnier le pape Innocent II, qu'il contraignit alors à reconnaître son titre de roi et même à lui donner l'investiture.

Roger détruisit à cette époque la dernière ombre de liberté qui existât encore dans quelques villes maritimes de l'Italie: il fit une invasion en Afrique, s'empara de Tunis, et opéra avec succès une descente en Grèce. Malgré ces avantages, il ne borna pas son ambition à la gloire militaire; il était attentif à l'administration intérieure de son royaume, et, à sa mort, il laissa chaque province dans un état si prospère, qu'à juger des événemens avec la vue d'un mortel, il pouvait se flatter avec raison d'avoir établi son trône sur des bases désormais inébranlables. Les résultats fâcheux de la négligence de son successeur démontrent combien les projets des hommes sont trompeurs, et avec quelle facilité un mauvais gouvernement peut en quelques momens renverser les plans les mieux combinés.

Le uillaume, fils de Roger ,mment infortuné, quoiq p quiété par les ennemis du dehors. Son indolence le mit sous la tutelle de ministres avides et corrompus ; cependant, lorsque les attaques étrangères réveillaient l'activité secrète qui était en lui, on voyait renaître dans sa personne l'esprit belliqueux de ses ancêtres, et il repoussait toutes les agressions avec le courage d'un Guiscard.

Dans une certaine circonstance, le pape et l'empereur le pressèrent vivement, mais il déjoua tous leurs projets. S'il avait eu autant de succès dans l'administration de son royaume que dans les rapports extérieurs, son règne aurait un tout autre caractère que celui dont il est empreint dans les chroniques de Sicile. Majone, son favori, gouverna le peuple avec tant de despotisme et d'oppression, qu'il contraignit les barons à conspirer contre lui. Ils assassinèrent le ministre, emprisonnèrent le monarque, et mirent la couronne sur la tête de son jeune fils. Mais cet infortuné ayant été tué, le courage des rebelles fut abattu, et Guillaume reconquit sa couronne, brûlant d'assouvir sa vengeance dans le sang des conspirateurs. Il passa tranquillement le reste de ses jours sur le rône : mais la paix dont il jouissait ne ut dissiper le noir chagrin auquel il tait toujours en proie. Accablé sous e poids de ses infortunes, malade 'ambition, sans amis, et incapale de quelque occupation louable, il rriva à la longue à un tel degré d'apahie, qu'il défendit expressément à eux qui l'entouraient de l'instruire e rien qui pût troubler son repos. e résultat d'une nonchalance aussi angereuse fut que sous son règne s officiers de la couronne exercèrent avec impunité les abus de la plus scandaleuse tyrannie. Guillaume descendit au tombeau, détesté de tous les gens de bien, et flétri par chacun de ses sujets du surnom de mauvais.

Les premières années du règne de son fils Guillaume furent troublées par les discordes des grands vassaux de la couronne ; mais lorsqu'il fut sorti des premières années de la vie, toutes les dissensions cessèrent : une administration douce, prudente et juste, une munificence vraiment royale pour les gens d'église, lui procura le précieux surnom de Bon. Ainsi il effaça glorieusement la tache que son père avait imprimée à son nom. La preuve la plus frappante que l'on puisse donner des titres qu'il avait à cette honorable épithète, est le désir exprimé par les habitans de la Sicile, dans toutes leurs contestations ultérieures avec leurs souverains, que les affaires fussent mises sur le même pied, et les lois observées avec la même impartialité qu'aux jours du règne du bon roi Guillaume.

Ce prince n'ayant pas de descendans directs, et voulant prévenir une guerre civile, donna Constance, fille posthume du roi Roger, en mariage à Henri de Souabe roi des Romains : quelque temps après il mourut. Il régna vingt-trois ans dans une paix et une tranquillité tellement profondes, que les historiens, qui se complaisent ordinairement dans le récit des scènes d'horreur et de sang, ne nous ont transmis aucune des particularités des dix dernières années de sa vie ; car, ainsi que le dit Montaigne : « Les bons historiens fuient comme eau dormante et mer morte, des narrations calmes, pour regaigner les séditions, les guerres, où ils savent que nous les appelons. »

Après la mort de Guillaume le Bon,

successeurs qu'il avait désignés : absens, les Siciliens, malgré la urée, appelèrent au trône Tan- comte de Lecce, fils naturel de r, frère aîné de Guillaume Ier. : ègne fut orageux et court; néan- s les Allemands auraient sans été complétement chassés de la e, si Tancrède, qui était un e aussi vaillant que bon, eût vécu long-temps pour se consolider un trône encore chancelant. La ur excessive qu'il ressentit de la d'un fils chéri et accompli, sur l il avait fondé toutes les espé- s de sa joie et de son bonheur fu- conduisit au tombeau ce ten- ère, et détruisit d'un seul coup ances de prospérité de cette fa- (1192).

illaume III, son autre fils, était jeune pour résister au pouvoir de i devenu empereur, et appuyé cours des barons toujours chan- . L'infortuné jeune homme fut é de se livrer lui-même à la dis- n de son rival, qui, sans obser- s promesses, le priva de la liber- la vue et de la virilité (1194).

nri VI, monstre de cruauté, en- indistinctement à la mort tous les ens de Tancrède, sans même ner les traîtres qui avaient dé- les étendards de Guillaume pour indre aux troupes impériales. reur brutale alla même jus- insulter au corps de Tancrède livra aux oiseaux de proie. La Si- t dévastée, les églises furent pil- leurs richesses transportées dans ontrées étrangères, et les rues ées du sang des plus illustres ci- s. Mais les Siciliens croyant dé- ir que l'empereur se proposait rminer toute la race normande, rent aux armes; la révolte fut générale. A la tête des conjurés on voyait Constance elle-même, incapable de supporter plus long-temps l'inhumanité de son époux. Henri fut chassé de l'île et forcé de souscrire aux conditions du traité le plus humiliant. Il ne survécut pas long-temps à cette disgrâce. L'impératrice mourut aussi peu de temps après lui, en laissant la couronne à Frédéric, son fils unique, encore en bas âge (1198).

Une minorité orageuse suivit la mort de l'impératrice Constance; mais grâce aux soins du pape Innocent III, qui gouverna le royaume en qualité de régent et de tuteur du jeune prince, les états de Frédéric furent entièrement conservés. Par l'influence de son excellent tuteur, il obtint le diadème impérial dès qu'il eut atteint l'âge nécessaire pour le porter. Mais cette cordiale amitié, qui dans le principe unit le pape et Frédéric, ne fut pas de longue durée. L'animosité qui exista plus tard entre ces deux princes fut d'autant plus violente, qu'ils avaient eu d'abord l'un pour l'autre un plus vif attachement. Pendant une longue suite d'années, ils se persécutèrent tous deux avec un acharnement constant. Ces hostilités occupèrent une grande partie de la vie de l'empereur, et furent une source de dissensions et de troubles qu'il légua à la Sicile, et qui plus tard amenèrent la ruine de la maison de Souabe dans cette contrée.

Dans l'espoir d'apaiser le pontife, Frédéric s'embarqua pour guerroyer en terre sainte; mais à peine eut-il mis le pied en Palestine, qu'il apprit que Grégoire IX avait dégagé plusieurs barons de l'empire du serment d'obéissance, et qu'il envahissait le royaume de Naples. A cette nouvelle, Frédéric se hâte de conclure la paix avec les infidèles et retourne en Italie. Accablé

par les dissensions intérieures, flétri par les anathèmes du pape, fatigué de déjouer les complots de tous ses adversaires, Frédéric mourut non sans qu'on ait accusé quelques personnages, entre autres Manfred, un de ses fils naturels, de l'avoir empoisonné. Néanmoins on n'a pas de raisons suffisantes pour admettre la réalité de ce parricide.

Dès que la mort de l'empereur fut connue, le pape renouvela ses attaques, espérant trouver le royaume sans défense ; mais l'arrivée subite de Conrad, fils et héritier de Frédéric, déjoua tous les projets du pontife. Conrad réprima les factions, s'empara de Naples et exerça les plus grandes cruautés contre ses adversaires. Son règne ne dura que quatre ans, et sa mort est aussi attribuée par les écrivains ecclésiastiques à Manfred, son ennemi mortel (1254).

Conradin, fils unique de Conrad, était en Allemagne au moment de la mort de son père; le pape s'empara de son royaume; mais le pontife en fut chassé par Manfred, régent pour son neveu. Le bruit se répandit que Conradin était mort, et Mainfroy prit alors les rênes du gouvernement en son propre nom. Le pape reconnaissant la supériorité des talens militaires de Mainfroy, et voyant que ses anathèmes avaient peu de pouvoir sur un prince qui affichait la plus grande incrédulité, prit une autre méthode, et offrit la couronne de Sicile à tout prince qui parviendrait à chasser de ce royaume *l'usurpateur excommunié qui l'occupait dans ce moment.*

Le premier qui fut jugé capable de réaliser l'exécution de ce plan, fut Charles d'Anjou, frère de Louis IX (saint Louis), roi de France. Il accepta l'offre, soit qu'il y fût excité par son

;ile à Pierre d'Aragon qui y avait
[ues droits par sa femme. D'ail-
, on aurait recours, en cas de
n, à Paléologue, empereur de
tantinople, et au pontife Nicolas,
l'appui n'était pas douteux. Il
lire dans les historiens anciens,
Fazellius, par exemple, le ré-
étaillé des démarches multipliées,
négociations habiles de Procida
s'assurer les secours de ces deux
es. Il effraya l'empereur Paléolo-
n lui faisant croire que les Fran-
armaient contre sa puissance.
quille de ce côté, il revenait dans
e apprendre aux conjurés le
s de ses entreprises, lorsqu'en
in il apprend de la bouche de
ues matelots pisans que Nicolas,
fe romain, était mort dans un
ge sur mer, et qu'il avait été rem-
par Martin IV, tout dévoué à
use des Français. Cette nouvelle
ause d'abord quelque crainte ;
bientôt, reprenant courage, il
suit sa route, et aborde à Tra-
Là, il confie aux grands de l'état
ret de tous les projets qu'il avait
isés. Pendant ce temps, le roi
e, pour éloigner les soupçons des
s princes de la chrétienté sur le
able but de son armement, équipe
flotte, et proclame hautement le
t d'une guerre sacrée. Cet arme-
prenant toutefois une extension
onsidérable, le pontife Martin in-
Pierre à lui en déclarer les motifs
. Pierre répondit qu'il ne man-
ait pas de les faire connaître dans
sion, et comme l'envoyé du pape
tait auprès de Pierre : « Dites à
maître, répondit le roi impa-
é, que je brûlerais ma tunique, et
secouait avec violence, si elle était
oitié dans mes secrets. »
roi Charles fit à dessein des ou-
vertures à Pierre : « Je vous offre
mon appui, lui mandait-il, si vous
vous proposez de guerroyer contre les
Sarrasins. — Je n'ai point encore ré-
solu cette expédition, répondit Pierre,
car je manque des secours d'argent né-
cessaires pour l'entreprendre. » Char-
les lui envoya, au récit des historiens
français, vingt mille écus d'or, lui pro-
mettant une somme bien plus considé-
rable encore si la guerre sacrée devait
avoir effectivement lieu. Tandis que
Pierre organisait ainsi une levée de
boucliers, Jean Procida se rendit au-
près des habitans de Palerme, de Mes-
sine et des chefs de la Sicile. Il régla
avec eux le plan d'un complot d'exé-
cution périlleuse, mais pleine de
gloire, disait-il. Il s'agissait d'exter-
miner en un temps tous les Français
qui se trouvaient alors en Sicile. Tous
consentirent à prendre part à cette
conjuration. Il fut convenu d'un com-
mun accord que le jour de Pâques, aux
premiers tintemens des cloches de vê-
pres, tous les Français, sans distinc-
tion de rang, d'âge ni de sexe, se-
raient massacrés. Après s'être exhortés
mutuellement à la prompte et coura-
geuse exécution de leur projet, les
conjurés se séparèrent, et Procida se
mit à parcourir les bourgs et les vill-
ges afin d'exciter les Siciliens à la haine
du nom français. On prétend même
que pour remplir ce rôle de manière à
n'éveiller aucun soupçon, il feignit
une grande difficulté de parler, et se
servit d'un roseau creux dont il appli-
quait une extrémité à sa bouche et
l'autre à l'oreille des passans, auxquels
il faisait ainsi parvenir la connaissance
de ses projets et de l'époque précise
de l'exécution du complot.

L'an 1282, le troisième jour d'avril,
le signal du massacre des Français fut
donné dans Palerme par les cloches

qui sonnai s. La Sicile tout entière parut ulever en un seul moment contre ennemi sans défiance : on vit les religieux franciscains et dominicains prendre part à cette formidable insurrection. En vain quelques malheureux s'étaient enfuis vers un rocher inaccessible nommé Spirlingue, croyant y trouver leur salut. On les laissa mourir de faim. Les enfans furent écrasés contre les pierres des édifices : des monceaux de cadavres étaient entassés dans les temples. Enfin dans l'espace de deux heures huit mille Français furent massacrés.

Quelques historiens rapportent différemment les circonstances qui ont accompagné cette horrible boucherie. Ils prétendent que des habitans de Palerme se trouvant réunis au nombre de six cents environ dans l'église du Saint-Esprit, avec leurs femmes et leurs enfans, eurent beaucoup à souffrir des insultes des soldats français. L'un d'eux s'étant oublié au point l'outrager publiquement une femme noble de la ville, excita tellement l'indignation des Palermitains qu'ils le apidèrent. Ce meurtre fut pour eux e signal d'excès plus grands encore ; :n quelques instans un esprit ardent le rébellion s'empara de tous les cœurs :t éclata avec une fureur subite.

Quoi qu'il en soit, après le massacre, onsacré dans l'histoire sous le nom le Vêpres siciliennes, quatre armées urent formées par les habitans pour xpulser les Français de tous les autres oints de la Sicile. L'une d'elles se mit n marche vers *Calatafimi*, où vivait n Français nommé le chevalier Guilaume Porcelet. C'était un homme iste et universellement estimé. Il dut a vie à sa bonne réputation. Le gouverneur du Val-de-Noto fut aussi épargné : ce sont les seuls qui échappèrent au désastre sans exemple qui fondit sur leurs compatriotes.

Les insurgés offrirent la couronne à Pierre d'Aragon. Une longue guerre fut le résultat de toutes ces catastrophes. Charles, depuis cette époque, n'éprouva que des malheurs et finit par mourir de chagrin.

A sa mort, son fils aîné était prisonnier ; lorsqu'il eut recouvré la liberté, il fit quelques tentatives inutiles pour chasser les Aragonais de la Sicile, conclut la paix avec eux ; et comme il était naturellement bon et modéré, il employa tous ses soins à la prospérité de son royaume de Naples (1309).

Son second fils Robert lui succéda, quoique Charles Martel, roi de Hongrie, qui était l'aîné, et que la mort avait enlevé avant son père, eût laissé des enfans. Charibert, roi de Hongrie, fils de Charles Martel, réclama ses droits, et les deux parties intéressées dans cette querelle se soumirent d'un commun accord à l'arbitrage du pape. Un décret du pontife confirma Robert dans la possession du trône. On l'accusa d'avoir empoisonné son frère pour s'assurer la couronne.

Son règne fut long et paisible, malgré les tentatives des ennemis du dehors ; mais, dans le cercle de ses intérêts domestiques, sa vie n'offre qu'une suite d'infortunes. Ayant perdu son fils unique, et voulant éviter les troubles qu'aurait pu faire naître sa succession, il donna Jeanne Ire. sa petite-fille, et héritière du royaume, à André de Hongrie, prince sans talent, avec lequel la pauvre princesse ne pouvait manquer d'être malheureuse. Les infortunes que Robert prévoyait accablèrent sa constitution déjà attaquée et hâtèrent sa mort (1343).

André se montra tellement insupportable à la reine et au peuple,

qu'une conspiration contre ses jours s'ourdit en peu de temps. Il fut assassiné à Averse. Les historiens modernes prétendent que sa femme n'est pas étrangère à ce meurtre.

Le veuvage de Jeanne fut court. Louis de Tarente, du sang royal, prince doué des plus brillantes qualités, fut son second mari. Bientôt après tous deux furent obligés de fuir devant le roi de Hongrie, maître de Naples, et qui, pour venger la mort de son frère, avait envoyé à la mort plusieurs grands personnages du royaume de Sicile. Le conquérant fut heureusement rappelé en Hongrie par des dissensions intestines, et Jeanne put repasser en Italie. Son troisième mari fut Jacques d'Aragon, et le quatrième Othon de Brunswick.

Cette princesse étant avancée en âge, et ayant perdu tout espoir d'avoir des enfans, désigna pour son héritier Charles de Duras son cousin. Ce prince, qui suspectait les projets d'Othon, et redoutait l'inconstance de la reine; d'ailleurs, impatient d'être en possession de la couronne, rassembla une armée, attaqua Naples, prit la reine et la fit, dit-on, mettre à mort (1382).

Lorsque Charles avait envahi les états de Jeanne, cette princesse était sans généraux expérimentés. Aussi à cette époque avait-elle appelé à son secours, et adopté Louis d'Anjou, fils de Jean, roi de France; mais il arriva trop tard pour être d'aucun secours à sa bienfaitrice. Cependant il s'assura des possessions qu'elle avait en France, et sans doute il serait parvenu à conquérir le royaume de Naples sans la mort qui vint interrompre sa carrière.

Charles de Duras, qui demeurait ainsi paisible possesseur de ce royaume, n'était cependant pas satisfait de son heureux sort; il prêtait l'oreille aux mécontens de la Hongrie qui avaient conçu le projet de désigner Marie, le seul enfant de son ancien ami et protecteur le roi Louis. Il écouta leurs propositions, se rendit en Hongrie où il fut proclamé roi. Mais peu de temps après, le parti de la reine, revenu de sa stupeur et de sa consternation, l'assassina dans son palais (1386).

Le royaume de Naples échut alors en partage à son jeune fils Ladislas pendant la minorité duquel les troubles furent continuels. Lorsqu'il fut en âge de gouverner, il trouva les partisans du duc d'Anjou maîtres des trois quarts du royaume; et, pour le retirer de leurs mains, il eut besoin de tout son courage et de tout son bonheur. Depuis ce temps, il joua un grand rôle dans les troubles de l'Italie, fit la loi à Rome, à un grand nombre de petits souverains, et aspira même à la conquête de la Hongrie.

Le pape, alarmé de tant de prospérité, appela contre ce prince, Louis II d'Anjou, qui battit Ladislas à Ceparano. S'il avait su profiter d'une pareille victoire, il aurait pu ruiner sans retour le parti de son adversaire; mais s'étant reposé au lieu de poursuivre les ennemis défaits, il leur donna le temps de se reconnaître et de réunir des forces trop supérieures pour qu'il pût leur résister. Ladislas, délivré de cette manière de ses ennemis étrangers et domestiques, s'abandonne aux plaisirs, et finit ses jours dans les excès de la plus avilissante débauche (1414).

Jeanne, sa sœur unique, femme dissolue, et la plus corrompue de toutes les princesses qui aient existé depuis Messaline, lui succéda : nulle vertu ne balançait ses vices. Sans cesse livrée à ses désirs et aux favoris qui les servaient, sa vie fut une longue suite de débauches, de malheurs et de troubles.

Ferdinand VII, et dans ces derniers temps celui de Ferdinand Ier. Ayant été entraîné dans la coalition européenne contre la république française, il fut expulsé de ses domaines en deçà du phare, en 1802, et contraint de se retirer en Sicile jusqu'en 1814, où il revint à Naples reprendre possession du sceptre de ses aïeux. François Ier., son fils, lui succéda en 1825; il laissa la couronne à Ferdinand II, son fils, aujourd'hui régnant. Ce prince est monté sur le trône le 8 octobre 1830.

Nous nous sommes étendus sur quelques passages des annales de la Sicile; l'histoire contemporaine est un sujet scabreux. Telle que l'arche sainte, le profane n'y doit toucher. Je me hâte donc de passer à la description de Palerme; les monumens n'en veulent pas à la vérité.

A l'extrémité occidentale de Palerme, se trouve le *nouveau port*, ouvert du côté du levant. En y entrant, on voit à gauche la citadelle de Castel-à-Mare, à droite le môle, jetée de cinq cent cinquante toises environ, terminée par une tour où s'élève un fanal. Un château placé à l'autre extrémité, défend à la fois cette construction et le port. Le rivage est couvert à droite et à gauche d'édifices et de magasins pour le service de la marine. Plus loin, vers le levant, la plage décrit une courbe agréable bordée de riches palais, de promenades et de villas délicieuses dont l'aspect riant contraste admirablement avec les rochers sauvages et les lignes sévères du mont Pellegrino (Pl. 107).

Après avoir joui du ravissant spectacle de la marine, je commençai mes courses dans la ville. Deux principales rues la traversent dans toute son étendue; leurs axes se coupent en angles droits presqu'au centre et forment une place octogone, régulière, et décorée de statues, de fontaines et d'autres ornemens dans le style de la renaissance italienne. Une de ces deux rues, ouvrage du vice-roi Macheda qui lui donna son nom, s'appelle aussi *Strada nuova;* elle s'étend de l'ouest à l'est : l'autre, plus belle, porte le nom de *Cassaro*.

Lorsque les émirs se fixèrent à Palerme, ils choisirent pour demeure un vieux château situé à l'extrémité orientale de la ville, sur une hauteur qu'ils fortifièrent, et lui donnèrent le nom de *Cassaer*, mot arabe qui signifie citadelle. De là le nom de rue qui y conduit. Cet édifice devint depuis l'expulsion des Sarrasins le séjour des rois de Sicile. Robert Guiscard et le comte Roger l'entourèrent de nouvelles murailles. Roger Ier., roi de Sicile, y éleva une église à saint Pierre, sur l'emplacement qu'on nommait en arabe *Ioaria*, c'est-à-dire, le préau, endroit destiné aux danses et aux divertissemens. Il y fit construire aussi deux tours, l'une nommée *la Pisana*, renfermait les joyaux et le trésor de la couronne; l'autre, qu'on appelait *la Greca*, servait de prison publique. Mesure fort imprudente, puisque dans les temps de trouble la populace ne manquait jamais d'assiéger le palais pour délivrer les prisonniers. Guillaume I, jaloux d'éclipser la magnificence du roi son père, reconstruisait de fond en comble cette royale demeure, lorsque la mort le força de laisser à son fils la gloire de terminer le *Palazzo nuovo* (Pl. 108).

Ce palais construit en larges pierres de taille, avec un soin remarquable, resplendissait à l'intérieur de marbre, de porphyre, de dorures et de mosaïques. Dans les règnes suivans, le caprice des souverains et les injures des temps occasionèrent de grands changemens : si bien qu'aujourd'hui,



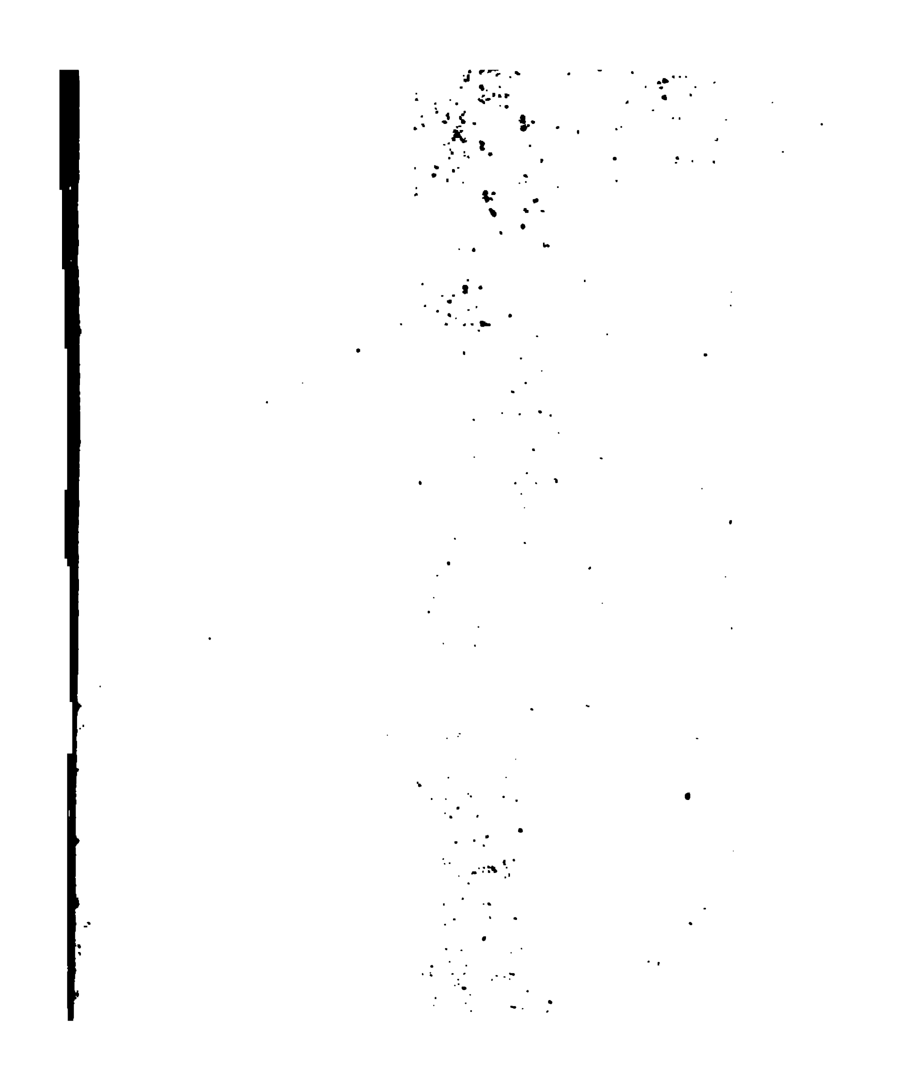
Lenormand del. Audot édit. E. Rouargue sc.

Palermo. La Marina.



Grundmann del. Andoe dir. Aubert sc.

Palermo. Palazzo Butera alla Marina.





Angelini — Aubel edit. — E. Rouargue sc.

Palermo. Largo del Real Palazzo. — Palerme. Place du Palais Royal.





109.



Gilio del. Audot edit. E. Rouargue sc.

Palermo. Cappella Reale. *Palerme. Chapelle Royale.*

st plus qu'une masse informe et armonie. Le marquis de Vigliena, oi de Sicile, éleva la façade qui le la mer. Don Juan de Vega, sous ite d'embellir l'aspect de la ville, nolir la tour *Rossa* dont le comte avait flanqué un des côtés. Le Santo-Stéfano fit décorer la rincipale de peintures représen- couronnement de Pierre d'Ara- de médaillons ornés de sujets s à l'histoire de Sicile, et des por- des vice-rois qui gouvernèrent île depuis 1488. On y conserve ux célèbres béliers de bronze s à Syracuse. La *porta nuova* droite du spectateur), arc de he érigé à Charles V, à l'occa- le ses victoires en Afrique, est e à un angle du palais. Ce mo- it ayant été endommagé par la , fut reconstruit en 1668 : à l'angle é, s'élève la statue de Philippe III.

deux parties les plus inté- tes du palais royal de Palerme ssurément la chapelle et l'ob- oire fondé par le prince de anico, un des derniers vice-rois ile. Il fit bâtir, en 1790, deux séparées par une terrasse ; l'une nt le cercle, l'autre l'instrument ssages construit par Ramsden, direction du célèbre Piazzi, qui dit exprès à Londres. On sait us le ministère de Pitt des mem u parlement d'Angleterre s'op- nt vigoureusement à l'exporta- le ce précieux ouvrage. C'est à de ces instrumens que le 1er. jan- 801 Piazzi vit pour la première planète de Cérès, et fit les vertes qui le placèrent au rang erschell et des Arago.

hapelle royale (Pl. 109), paroisse utes les personnes qui habitent is, est un des plus précieux mo-numens des arts du douzième siècle. Le comte Roger en jeta les fondemens en 1129. Il en poussa les travaux avec tant d'ardeur, que trois ans après ils étaient complétement achevés. On y parvient par un escalier de marbre blanc de construction plus moderne. Une riche porte de bronze, d'une belle architecture, y donne entrée. Le fronton, décoré de mosaïques précieuses et de peintures du seizième siècle, annonce la richesse de l'intérieur du temple. Il est de forme presque carrée et divisé en trois nefs par des arcs en ogive qui posent sur des colonnes antiques, de marbre, de granit ou de porphyre ; car elles diffèrent par la matière et par leurs proportions. Ce sont autant de débris de divers édifices de la ville antique. Le bas des murailles est revêtu de marbre blanc et de porphyre, et tout autour règne une riche frise de pierres dures. Guillaume le Mauvais fit embellir la partie supérieure de riches mosaïques dans le goût byzantin, représentant des passages de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Ces ouvrages, quoique très-faibles sous le rapport du dessin et de la composition, sont empreints d'un certain caractère symbolique que l'on chercherait vainement dans les productions des temps plus modernes. L'éclat des couleurs, l'or répandu à profusion, la raideur même des figures, qui sont plutôt des types conventionnels que des représentations fidèles de la nature, tout cela inspire à l'âme un sentiment de respect bien favorable au développement des idées religieuses.

Le plafond est composé de poutres fort élégamment sculptées et recouvertes de dorures éclatantes, de riches peintures, de rosaces et de caissons dans lesquels on remarque des inscriptions en langue arabe disposées



Gilio del. Audot dir. E. Bouargue sc.

Palermo. Cattedrale.

de Roger, premier roi de Sicile, ceux de l'empereur Henri VI, de Constance de Hauteville, son épouse, de Frédéric II de Hoenstanfen, leur fils, si digne du nom de grand, de l'impératrice Constance d'Aragon qu'il épousa en 1209, et de grand nombre de princes et d'archevêques. Ces derniers occupent l'église souterraine dédiée à tous les saints. Des statues de Gagini, principaux ornemens de la tribune, la méridienne tracée par le savant Piazzi et le riche tabernacle de lapis-lazuli dans la chapelle du Saint-Sacrement, m'ont paru les objets les plus précieux de l'église principale.

J'ai déjà dit que les plus grandes beautés du temple étaient à l'extérieur. La façade méridionale (Pl. 110) est surtout remarquable par la richesse et la bonne entente de son architecture. Un vaste parvis, entouré de balustrades et décoré de statues d'une pauvre exécution, sépare ce monument de la rue du *Cassaro*. L'entrée de l'église s'ouvre sous un porche élégant composé de trois arceaux en ogive savamment combinés, surmontés d'une frise et d'un tympan enrichis de bas-reliefs d'un bon style et de quatre statues de marbre qui ne manquent pas d'un certain mérite. L'édifice est de forme oblongue et flanqué de quatre tours élevées terminées en aiguille. Toute cette construction est composée de pierres carrées jointes sans ciment, quoique leur dimension ne dépasse pas vingt pouces, ce qui me paraît sans exemple ou du moins fort rare.

Un nombre infini de colonnes de différentes matières, toutes précieuses, et un luxe bien entendu d'ornemens décorent cet édifice, terminé par un couronnement crénelé qui contribue à lui donner un caractère tout particulier. Le fini des détails est d'une délicatesse telle que l'on croirait plutôt avoir sous les yeux l'œuvre d'un orfévre que d'un sculpteur. L'on est stupéfait d'une si grande profusion d'ornemens qui ne produit ni confusion ni lourdeur, et l'on a peine à se rendre compte de la richesse et de la solidité, de l'abondance et de la variété, de la légèreté et de la grâce, de l'originalité et de l'élégance qui règnent dans toute cette composition architectonique : si bien que la vue et l'âme sont à la fois occupées sans fatigue et diversifiées sans confusion. Mais il ne faut pas chercher dans cet édifice le grandiose de l'art égyptien, ni l'ingénue simplicité des Grecs, ni la noblesse élégante des Romains, mais un goût plus pompeux, plus fastueux que pur, et plutôt oriental qu'italien ou grec. Comme dans tous les ouvrages des époques de transition qui participent à la fois du goût qui s'éteint et de celui qui va naître, on reconnaît ici le style des Sarrasins mêlé à celui des artistes du Nord. Aussi peut-on avec raison donner à cette architecture le nom d'arabo-normande.

Lorsque je sortis de la cathédrale, il pouvait être cinq heures après midi : c'est l'instant de la journée où les Palermitains, ayant achevé la sieste et fait leur seconde toilette, sortent, les uns pour leurs affaires et les autres, c'est le plus grand nombre, pour leurs plaisirs. Encore habitué au silence et à la solitude des villes de la province, je fus frappé de la quantité de voitures et de l'immense population qui remplissaient le Cassaro. Il est vrai que l'approche de la fête de sainte Rosalie, si tumultueusement célébrée à Palerme, avait attiré un grand nombre d'étrangers; mais néanmoins, je me souviens que la première fois que je vis cette ville, en venant de Naples,

je fus presqu'aussi étonné de cette affluence, quoique je fusse habitué à la foule immense qui inonde la rue de Tolède et Chiaja au moment de la promenade.

La capitale de la Sicile compte cent soixante-dix mille habitans, resserrés dans une surface tout au plus égale au huitième de Paris. On peut s'imaginer combien cette population doit être bruyante et confuse; aussi ne s'entend-on pas dans les rues principales. L'encombrement de la voie publique résulte surtout de ce que les trottoirs sont occupés par des gens de métier travaillant en plein air, suivant l'usage du Levant. Il faut que la position géographique de la Sicile soit bien favorable à l'adoption des mœurs orientales, ou que l'influence des Mahométans ait été bien grande autrefois, puisque plus de sept siècles après leur expulsion, on s'aperçoit encore des traces de leur séjour. Les rues de Palerme avec leurs enseignes éclatantes, la physionomie africaine de ses habitans, les nombreux marchands de sorbets, de cédrats, de limons, de dates, de pastèques, des fruits du cactus, les fontaines à chaque pas, les *cantastorie*, espèces de rapsodes à la manière des conteurs arabes dont certes ils tirent leur origine, enfin jusqu'aux balcons des couvens qui, semblables aux harems, occupent le comble des édifices, donnent à cette ville un aspect tout-à-fait oriental.

La plupart des terrasses des palais et maisons du Cassaro sont louées à des communautés de femmes, souvent fort éloignées de là. A certaines heures du jour les religieuses, et leurs élèves s'y rendent par des galeries pratiquées sous les rues et les places, et qui souvent passent au-dessous des édifices. Elles viennent jouir du coup d'œil de la promenade, cultiver quelques jardinets et donner la pâture à des tourterelles et de blanches colombes recluses comme elles.

Des grilles dorées les défendent contre les regards des curieux, qui souvent par leurs indiscrétions ont fait interdire pour quelque temps ces divertissemens bien innocens.

La Planche 111 représente un de ces balcons : la vue est prise de l'angle d'une petite rue qui communique au Cassaro.

Je crois que l'on a des idées bien fausses sur l'intérieur des monastères de filles. Jamais peut-être les règles n'ont-elles été si strictement observées, c'est du moins ce que m'ont dit des personnes bien instruites. On prétend qu'elles expient aujourd'hui leur amour pour les plaisirs un peu trop mondains qu'elles se permettaient autrefois. On parle de collations recherchées, de concerts, de fêtes brillantes où les étrangers étaient admis; mais l'indiscrétion des invités ayant éveillé l'attention des supérieurs, on mit un terme à ces divertissemens. Je crains bien que mes compatriotes n'aient été pour une bonne part dans ces intempérances de langue, et par conséquent cause de la vie toute cénobitique qui a succédé à ces temps de plaisir.

Je profitai du reste de la journée pour visiter le couvent des capucins placé dans une situation ravissante, à une petite lieue de Palerme. Cet ancien séjour d'Antoine de Padoue est de la plus grande simplicité; on y remarque même un certain désordre qui, sans être un effet de l'art, n'en est que plus pittoresque. Les jardins, mal tenus, ont tous les charmes de la nature échevelée. Les lauriers, les cédrats, les myrtes, les jasmins s'entremêlent confusément et forment des berceaux touffus rafraî-






Lenormand del. — Audot edit. — E. Rouargue sc.

Sta Maria alla Catena. — Palermo. — Catacombe.

chis par des courans d'eau vive qui s'épanchent librement çà et là.

Je regrettai que l'heure avancée ne me permît pas de rester plus long-temps dans cet asile des premiers chrétiens, et je me fis conduire aux catacombes que j'étais venu voir. Un vaste souterrain du couvent (Pl. 112) a reçu cette destination. On y parvient par un escalier obscur. Toutes les murailles sont garnies de niches occupées par des cadavres desséchés dont la peau et les muscles contractés par le temps et collés sur les os produisent des jeux de physionomie horribles. L'un paraît en proie à des douleurs atroces, l'autre accablé d'un sommeil agité, celui-ci semble rire et celui-là d'une colère affreuse. Souvent ces corps, mal retenus, s'affaissent, se courbent et prennent cent postures grotesques et repoussantes. Tous sont habillés, les religieux sont rangés dans des espèces de guérites, les séculiers dans des cercueils dont les couvercles s'ouvrent à volonté.

Le deuxième jour de novembre, les familles qui tiennent à honneur de reposer dans ces cryptes viennent visiter leurs morts, chercher dans ces physionomies décharnées quelques restes des traits qui leur furent chers, et choisir le lieu de leur dernier séjour. Ces momies m'ont paru mieux conservées que celles que j'avais vues à Rome et à Naples, et bien plus nombreuses que celles de la tour Saint-Michel à Bordeaux. Je n'aurais pu choisir un moment plus favorable pour les visiter. Le jour était près de finir, le soleil à l'horizon lançait à travers les croisées qui éclairent ces voûtes quelques rayons mourans sur cette scène de terreur qui m'absorba bientôt tout entier. Je ne méditais plus, immobile, l'œil fixe, je regardais sans voir, lorsque le glas de l'angélus fit vibrer les vitraux, et je crus entendre retentir à mon âme ces paroles funèbres :

Memento homo quia pulvis es et in p ulvere reverteris.

Homme, souviens-toi que tu n'es que poussière, et qu'eu poussière tu retourneras un jour.

J'avais fait une provision suffisante de mélancolie. Je m'y laisse aller volontiers au retour, mais en voyage c'est ce que je redoute le plus après les douaniers, l'Anglais superbe et le Français bavard. Aussi, pour chasser mes idées noires, je revins à pied à Palerme. Un clair de lune magnifique, l'aspect du pays si riant et le bruit de la folle Palerme, toute parée, toute brillante, toute vive comme une jeune fille qui court au bal, me rendirent bientôt ma gaieté.

On m'avait beaucoup parlé de l'église de *Santa-Maria alla Catena* (Pl. 112); les peintres m'en disaient grand bien, les architectes tout le mal possible, c'était une grande raison pour la visiter. Ce nom lui vient de ce que, placée à l'entrée de l'ancien port, on attachait à une de ses murailles la chaîne énorme qui servait à en fermer la passe. D'autres prétendent que sous le roi Martin, vers le commencement du quinzième siècle, au moment où l'on conduisait au supplice trois malfaiteurs, un orage des plus violens vint à éclater; ces malheureux s'échappent, se réfugient dans un petit oratoire, asile inviolable bâti à cette époque, sur l'emplacement de l'église de Santa-Maria alla Catena. Chassés par la faim, ils quittèrent leur retraite et se laissèrent appréhender de nouveau. Interrogés, ils répondirent que pendant la nuit la Mère de Dieu leur avait apparu, avait brisé leurs chaînes et les avait bénis. On crut au miracle, la grâce fut accordée aux protégés de la madone, et le roi, accompagné de

la reir toute sa cour, se rendit en gra ipe à la chapelle, pour honorer la inte-Vierge. Bientôt le modeste o ire fut transformé en riche église t donné à des religieux théatins.

En 1745, cet ordre employa des sommes énormes en prétendus embellissemens de mauvais goût en peinture et dorure, qui la surchargent plutôt que de l'orner. Le portique est composé de huit colonnes de différentes sortes de marbres, elles supportent cinq arceaux, savoir : deux su flancs et trois sur la façade, cel milieu plus grand que les autres. atrium ou porche est élev soubassement où conduit u double, orné d'une balustrad pilastres, composés de trois superposés, garnissent les angl façade et s'élèvent au-dessus d'u qui la couronne. La grande est supportée par des colonnes de tique, de granit d'Égypte, de serpentin, de porta-sante, de cipollin et d'autres marbres précieux. Mais si les peintres ont raison de trouver cette église pittoresque, les architectes n'ont pas tort de s'élever contre le manque d'ensemble et surtout le mauvais goût de la foule des prétendus artistes qu'on y a employés. Près de Santa-Maria alla Catena est la statue de Philippe V.

La description des églises et des autres curiosités de Palerme demanderait un ouvrage spécial, et certes la matière ne manquerait pas à qui voudrait remplir plusieurs volumes. On me permettra, à moi qui n'ai que quelques pages, d'indiquer sommairement les plus remarquables. La terrasse de la *Marina* et le jardin public, qui porte le même nom, sont les promenades favorites; les orangers et les citronniers, trop jeunes encore, n'y répandent pas assez d'ombre. Des bassins nourrissent des plantes aquatiques, des volières ouvertes contiennent des oiseaux privés dont le ramage égaie les promeneurs. Le jardin botanique est tenu avec le plus grand soin; le monument qui s'élève au milieu est un pastiche d'architecture *messidore*, qui passait pour grecque en France l'an X de la république. Il est dans le style de la rue des Colonnes et de la barrière de la Chopinette. M. Dufourny a donné à lerme une bien mauvaise idée de tre goût dans l'art de bâtir. Les ar tes verront avec plus d'intérêt la ntaine du Préteur, au milieu de la ace du Sénat, les églises de l'*An lo custode*, de Saint-Joseph, de *livella*, de Saint-Tite et surtout lle de Saint-Simon ou de la Martona; l'architecture de cette dernière t une heureuse combinaison des sty grec du bas-empire, arabe et nor ınd. On y admire une richesse surprenante de marbres précieux, et d'ailleurs quel est le Français qui ne la visitera pas s'il sait que sous ses voûtes, en 1193, se réunit la noblesse sicilienne pour prêter serment à Pierre d'Aragon de terminer cette terrible révolution, dont le signal avait été donné par la cloche des vêpres si tristement célèbres?

Le palais de Butera-Wilding est le plus bel édifice particulier de Palerme; ses magnifiques appartemens meublés avec un luxe et une recherche dignes d'un souverain, ses vastes promenades qui rivalisent avantageusement avec la *Marina*. La villa Wilding enrichie de tout ce que l'opulence éclairée peut rassembler, est un jardin anglais dessiné avec goût, où les productions des climats les plus éloignés sont étonnées de se trouver réunies et se reproduisent sur le même sol à ciel

découvert. Là le gangarou de la Nouvelle-Hollande et l'ibis d'Égypte parcourent les mêmes allées, et l'ananas du Brésil croît à l'ombre du pin d'Écosse. Le palais de la Zisa, construction arabe bien conservée, est vis-à-vis la villa Wilding. Le médecin et le philosophe ne doivent pas manquer de visiter l'établissement formé par M. Pisani pour le traitement des maladies mentales. Les gens de l'art, en le plaçant au premier rang des institutions de ce genre, ne font que lui rendre justice.

J'avais l'intention de quitter la Sicile aussitôt après les fêtes de sainte Rosalie : quelques jours me restaient encore, j'en profitai pour visiter les environs de Palerme. Je commençai par la charmante vallée des *Colli*, abritée du vent du nord par le monte Pellegrino. *La Favorita*, résidence royale bâtie dans le goût chinois, s'élève sur le penchant de la montagne. Je l'ai trouvée bien au-dessous des louanges emphatiques des Palermitains. La villa du prince de Belmonte se distingue parmi les nombreuses maisons de plaisance répandues dans cette vallée, et rivalise avec les casins ou plutôt les palais de la Bagaria, joli village à l'orient de Palerme, devenu célèbre par le goût dépravé qui présida à la décoration du palais du prince Palagonia, dont la tête fêlée inventa plus de monstres que l'Arioste, le Dante ou Milton n'en imaginèrent. Il faudrait être triplement cuirassé contre le dégoût qu'inspirent ces sottes compositions pour décrire ce palais tel qu'il existait du temps du prince fondateur. Qu'on se figure un vaste édifice rempli de plusieurs centaines de statues monstrueuses, moitié homme, moitié poisson, quadrupède ou oiseau, tous produits d'une imagination déréglée qui rappelle ces vers :

Immolant la nature au caprice de l'art,
Elle compose un tout de traits pris au hasard.
Sur un cou de cheval place une tête humaine,
Le couvre de longs crins, de plumes ou de laine,
Puis un buste de femme au sein voluptueux,
S'allonge et se replie en serpent tortueux.

HORACE, *Épître aux Pisons*. *Trad.* de DARU.

Enfin, pour éviter l'embarras de décrire ces conceptions fiévreuses et en donner une idée au lecteur, je ne lui dirai pas de laisser courir son imagination, mais seulement que le pauvre prince Palagonia poussa si loin sa passion pour les monstruosités, que sa femme étant enceinte, il suppliait le ciel de la faire accoucher d'un monstre.

Il ne fut guère moins exagéré dans sa manie pour les cornes, il lui en fallait à tous prix, il les faisait ramasser partout, les payait au poids de l'or. Ses caves, ses galeries, ses cours, ses salons, ses greniers, sa chambre à coucher, salle à manger, chapelle, boudoir, enfin tout en était encombré. *Talmente*, me disait un vieux serviteur, *vedete che miracolo! à Palermo non si vedevano più corne!*

Les princes de Butera, Valguarnera, Trabia La Cattolica et d'autres seigneurs siciliens possèdent à la Bagaria des villas dont le bon goût fait un contraste bien frappant avec le palais dont nous venons de parler.

On peut recommander aux amateurs de points de vue le couvent de Sainte-Marie de Jésus à une petite lieue de la ville, l'ancien monastère de Saint-Martin, le musée, la bibliothèque, l'escalier d'albâtre et les autres richesses qu'il renferme. Les agronomes parcourent avec intérêt la vallée de Boccadifalco, charmante résidence où le dernier roi François Ier. s'occupait d'agriculture avant son avénement au trône.

Non loin de là est *Montréal* ou *Morréale*, que j'avais réservée pour

ma dernière excursion. Cette petite ville, siége d'un archevêché, est éloignée de deux lieues au plus de Palerme. Une belle route, bordée de bancs de marbres, de fontaines et de trottoirs, traverse des champs et des vergers rians et fertiles. A peu près à moitié chemin on aperçoit *la torre della Cuba*, ancien palais des émirs, habité par les premiers rois normands et transformé depuis en quartier de cavalerie.

On parvient au monastère par une montée rendue facile par des travaux qui coûtèrent mille onces d'or à l'archevêque Testa. Cette pieuse fondation remonte au milieu du règne de Guillaume II. La Sainte-Vierge lui ayant apparu en songe, lui découvrit un trésor et lui ordonna d'élever sur l'emplacement d'une ancienne forteresse des Maures, une église dont elle-même traça le plan. Le dévot monarque se hâta de remplir les volontés de la Mère de Dieu, fit jeter en 1174 les fondemens de l'église que l'on voit aujourd'hui, y adjoignit un monastère de bénédictins et obtint du pape Alexandre III la création d'un évêché dont le titulaire devait toujours être choisi parmi les fils de saint Benoit. L'abbé du célèbre couvent de la Cava près de Salerne, sur la demande du roi, envoya cent moines de son ordre, en accusant d'un ton bien piteux la perversité des temps qui ne lui permettait pas d'en rassembler un plus grand nombre pour cette *colonie*.

La *cathédrale de Montréal* (Pl. 113) est bien digne de la magnificence de Guillaume le Bon. Le nom de l'architecte ne nous est pas parvenu. Il est possible, à en juger par le style de la construction, que ce soit un de ces artistes arabes que les vainqueurs surent retenir en Sicile par la crainte ou par les présens. L'entrée du temple est ornée d'un porche élégant, soutenu par des colonnes de marbre. De riches portes de bronze, ouvrage de Buonanno de Pise, représentent des passages de la Bible; l'inscription porte la date de 1187.

Le premier objet qui frappe la vue en entrant dans l'église, est un immense buste du Christ qui occupe une vaste niche au-dessus de l'autel d'argent massif. Cet ouvrage en mosaïque sur un fond d'or produit un effet imposant. Les yeux énormes semblent lire dans votre âme, et vous vous croyez face à face avec le Très-Haut. L'incendie qui ravagea cette église en 1811 a un peu endommagé ce précieux travail. Dix-huit magnifiques colonnes de granit partagent l'église en trois nefs et soutiennent les arcs en ogive qui portent la couverture. Les chapiteaux, tirés de monumens antiques, ne sont pas toujours en rapport avec les fûts. Huit sont d'ordre corinthien; les volutes sont remplacées par des cornes d'abondance, ce qui pourrait faire croire qu'ils viennent d'un ancien temple dédié à Cérès. Le pavé est composé de compartimens en marbre de couleur, et de figures d'hommes, d'animaux ou de plantes. Les murs sont décorés, comme la chapelle du palais royal, de marbre dans le bas et de mosaïques dans la partie supérieure. Le chœur est revêtu de porphyre et de marbre. On conserve dans cette église les cendres de Guillaume le Mauvais, renfermées dans un sarcophage de porphyre environné de six colonnes qui supportent un dais dans le goût de l'époque. Son fils voulut aussi reposer sous ces voûtes qu'il avait élevées. Une modeste tombe de marbre blanc lui fut érigée en 1575, près de quatre siècles après sa mort, par l'archevêque Ludovic Torres.



Chiesa di Monreale. Eglise de Montreal.



Chiostro di Monreale. Cloitre de Montreal.

abbaye contiguë à l'église est d'une
esse en rapport avec la magnificence
e monument. Le cloître est tout-à-
dans le goût mauresque, on se
ait plutôt dans une cour de l'Al-
ra ou sous les portiques d'un pa-
les califes, que dans un séjour de
ites. De riches colonnes accou-
soutiennent les arceaux d'un galbe
nt qui règne autour d'un jardin
et embaumé (Pl. 113).

mmer les bénédictins, c'est rap-
à la fois l'amour de la science et
rts, et le souvenir des services
s à l'esprit humain par les Mabil-
les Calmet et les Montfaucon. Les
tions formées par les pères de
réal, la bibliothéque surtout et
édailler sont bien dignes de la
ation de leur ordre. Ils s'énor-
issent avec raison de posséder le
d'œuvre de Pietro Novello, dit
rréalèse et surnommé le Raphaël
cile. Ce tableau, principal orne-
du grand escalier, représente
Benoît donnant la bénédiction à
aume le Bon. L'artiste s'y est peint
son père et sa fille, héritière de
lens.

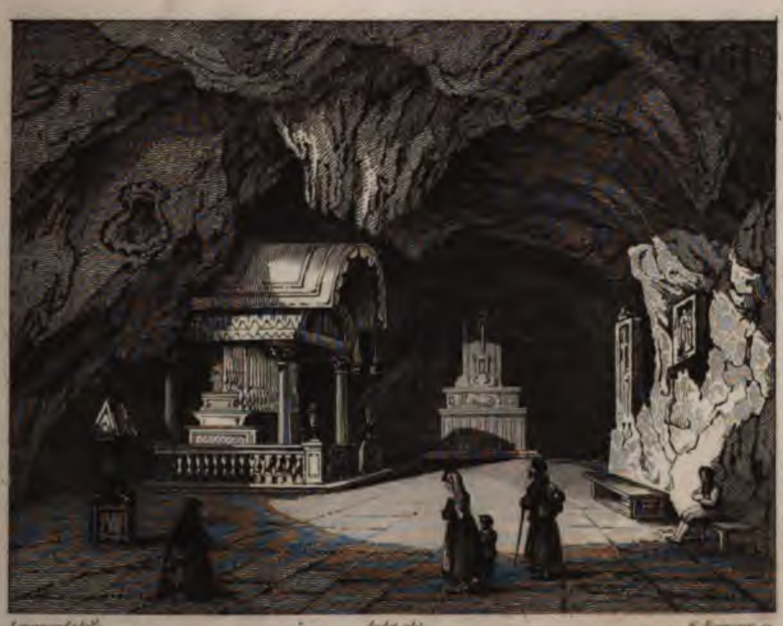
tait tard lorsque je me disposai à
rner à Palerme ; le noble bénédic-
ui m'avait accompagné dans ma
à son couvent m'offrit l'hospita-
our la nuit. Je l'acceptai avec
r, charmé de jouir du lever du
qui, de cet endroit, devait être
able. Non-seulement je fus trom-
ns mon attente, car il plut une
e partie de la nuit et de la ma-
: mais, ce qui est pis encore, je
i de me trouver sans logement à
etour à Palerme. Depuis quelques
l'affluence des étrangers était telle
s arrivans avaient la plus grande
du monde à se loger. En descen-
de voiture je vis sous le vesti-
bule de mon hôtel mes malles et tout mon attirail de voyage ; je m'informai de ce qui avait pu provoquer ce déménagement, on me répondit qu'un Anglais arrivé dans la nuit s'était emparé de l'unique chambre que j'occupais, et sans façon aucune, avait remplacé mes bagages par les siens. Je lui rendis la pareille, et je m'attendis à sa visite.

En effet, bientôt je le vis entrer chez moi, me faire ses excuses et me dire qu'il avait cru que l'hôte, en assurant avoir loué la chambre, tâchait seulement de lui en imposer afin d'en exiger davantage. Nous nous mîmes à causer. Il se rendait à Malte, et ne savait, disait-il, quel parti prendre pour la traversée, n'ayant pu trouver de bâtiment chargé pour cette destination. Il ajoutait qu'il serait charmé de rencontrer un compagnon de voyage pour partager la dépense d'une tartanne qu'on fréterait. C'était précisément l'occasion que je cherchais depuis mon arrivée. Je lui dis que volontiers je serais de la partie, et les deux hommes qui, un quart-d'heure avant, se souhaitaient aux cent diables, se quittèrent en se donnant la main. Le soir mon Anglais avait terminé le marché pour soixante onces d'or. J'en devais payer quarante, ayant le droit de garder la tartanne à mes ordres pendant mon séjour à Malte, et de revenir à Palerme. Mon compagnon restait à la cité Valette, où il était employé du gouvernement en qualité de médecin. Le départ fut fixé le lendemain du dernier jour des fêtes de sainte Rosalie.

J'ai souvent eu occasion de parler du monte Pellegrino, célèbre par la retraite d'Amilcar Barcas, et plus encore par celle de la patrone de Palerme. La fête de cette sainte est l'époque de l'année qu'il faut choisir pour



Carro di S.ta Rosalia. *Palermo.* *Char de S.te Rosalie.*



Palermo. *Grotta di S.ta Rosalia.*

est vraiment émerveillé de tout cet éclat obtenu par de si petits moyens.

La journée se termine par un feu d'artifice tiré à la *Marina* et par l'illumination des deux grandes rues, ce qui produit un coup d'œil unique, de la place octogone d'où l'on embrasse toute l'étendue de Palerme.

Le lendemain, à six heures de l'après-midi, a lieu la course des chevaux *barberi*, libres, tous parés de rubans et de panaches. Rien n'est beau comme l'émulation qui les anime, les efforts et les ruses qu'ils emploient pour se devancer. Neuf heures sonnent, et le char, qui la veille était resté au palais, retourne au rivage, tout resplendissant d'illuminations qui se jouent sur les dorures et lui donnent un aspect de féerie. Le troisième jour, nouvelle course, nouvelle illumination et feux d'artifice pendant tout le reste des fêtes. Le quatrième, les places et toutes les églises sont brillantes de bougies, plus de douze mille étincellent dans la cathédrale en girandoles, en guirlandes et en dessins de mille sortes. Rien ne peut rendre l'effet prodigieux de ces lumières. Je ne puis y comparer que l'illumination du théâtre de Saint-Charles à Naples, les jours de grand gala ou celle de Saint-Pierre de Rome.

Le lendemain au soir toute la ville paraît en feu et retentit des symphonies des orchestres en plein vent, placés de distance en distance. A dix heures, les portes de la cathédrale s'ouvrent et laissent sortir une innombrable procession. Les confréries, les corporations, se groupent autour de leurs saints protecteurs, représentés par des statues dorées, revêtues d'étoffes brillantes où l'argent, l'or, les pierres précieuses, étincellent en ramages. Cette foule de saints dorés s'écoule : une châsse d'argent s'avance, ce sont les reliques de sainte Rosalie. Oh! c'est alors qu'il faut voir l'enthousiasme, d'abord retenu impatiemment comme le coursier qui naguère frappait du pied le pavé du Cassaro, l'enthousiasme s'accroît, éclate et gronde. Ce sont des transports, des cris, des tonnerres de hurlemens qui couvrent le bruit des orchestres et assourdiraient un cyclope.......

Les saints passés, la foule se dissipe, le lampion s'éteint en fumant, et il ne reste des cinq fêtes que le souvenir, qui deviendra bientôt pour les Palermitains le sujet des conversations de toute l'année.

Rien ne me retenait plus en Sicile, ou pour parler avec plus d'exactitude, le temps me pressait trop pour que j'y fisse un plus long séjour. Nous devions partir immédiatement après les fêtes, mais nos marins fatigués nous demandèrent un jour de répit qui ne leur fut accordé qu'à regret par mon impatient compagnon de voyage.

Je fis mes adieux à Palerme par une dernière visite au palais d'Orléans (Pl. 114 *bis*). Cette gravure est une fidèle réduction d'un charmant souvenir de notre ami M. Joinville; son joli tableau ne peut manquer d'attirer l'attention des connaisseurs.

Le 17 de juillet nous mîmes à la voile par un vent du sud assez violent qui contraria notre marche et nous poussa droit sur *Ustica*, petite île à quarante milles au nord de Palerme. Elle a pour base un gisement volcanique recouvert d'une couche de terre végétale mêlée de détritus, produits des éruptions de cet ancien volcan, qui rendent le sol très-fertile. La petite ville de Santa-Maria, bâtie en 1700, n'offre rien d'intéressant, si ce n'est ses fortifications élevées pour la défendre contre les descentes des corsaires barbaresques. Le





MALTE.

Pour épargner au lecteur le lourd ennui de cette traversée, dont quelques bons dîners arrosés de vin de Marsala furent les seuls événemens dignes de souvenir, je le conduirai sans retard sous les bastions de la *cité Valette* (Pl. 115), sans même nous arrêter à Pantaleria, l'antique Cossyra, petite île moins grande que Paris et peuplée de trois mille cinq cents habitans, qui vivent, dans la crainte de Dieu et des deys de Tunis, du produit de leurs vignes et de leurs champs de cotonniers. Et s'il a la patience de parcourir ces pages, en attendant que les préposés du port aient vérifié notre police de charge, je rappellerai à ses souvenirs les points les plus importans de l'histoire de Malte.

Les îles de Malte et de Goze furent connues des anciens sous les noms de Melita et de Gaulos, et sont souvent mentionnées dans les écrits qui nous sont parvenus. Depuis Homère, plus de cinq cents auteurs ont composé des ouvrages spéciaux sur cet archipel dont la circonférence totale est tout au plus de vingt lieues. Les Phéniciens paraissent avoir possédé l'île de Malte dès les temps les plus reculés, ainsi que le prouve ce passage de Thucydide : « Les Phéniciens occupaient presque toutes les côtes de la Sicile et en outre, pour les intérêts de leur commerce, les autres petites îles adjacentes ; » on lit aussi dans Diodore : « Dans la mer au sud de la Sicile sont trois petites îles qui chacune ont une ville et un port qui offre aux vaisseaux battus par la tempête un abri sûr. La principale se nomme Melita, c'est une colonie des Phéniciens qui, lorsqu'ils naviguaient pour leur commerce jusqu'à l'Océan occidental, relâchaient dans cette île attirés par la bonté du port ». La troisième île, dont il est ici question, est Cumin, qui forme avec les rochers de Cuminetto et de Folfona l'archipel de Malte.

Plus tard, les Carthaginois, leurs descendans et leurs rivaux, attirés par les mêmes avantages que ces ports offraient, s'en emparèrent et y laissèrent plusieurs monumens puniques; ces îles éprouvèrent le sort de la Sicile, furent soumises aux Romains, et, à la chute de l'empire, passèrent sous la puissance des Sarrasins.

En 1089, Malte et les autres îles voisines furent conquises par Roger, comte de Sicile, sur le roi de Tunis. En 1530, cette île faisait partie de la monarchie espagnole, lorsque Charles-Quint la céda aux chevaliers de Rhodes. Depuis, ces religieux ont pris le titre de chevaliers de Malte. Comme à dater de cette époque les annales de l'île sont intimement liées à l'histoire si intéressante de l'ordre de Jérusalem, on me permettra de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les vicissitudes de cette religion.

En 1048, lorsque l'Europe enflammée d'un saint zèle se déversait sur l'Asie et venait expier, sur les dalles du saint Sépulcre, les crimes commis à huit cents lieues de là, des gentishommes d'Amalfi, émus de compassion pour les mauvais traitemens dont les

infid[illegible] [illegible]blaient les pèlerins, profitèrent [illegible], relations que leur commerce [illegible] procurait auprès du soudan d'Egypte, et obtinrent la permission de bâtir, près du tombeau du Christ, un hospice où les Chrétiens pussent se remettre de leurs fatigues : ils y construisirent une chapelle sous le nom de Saint-Jean-l'Aumônier. L'établissement subsista des aumônes qu'on recueillait en Italie et ailleurs. Bientôt on se trouva en état de bâtir un second hospice pour les femmes ; tels furent les faibles commencemens de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui devint plus tard le boulevart de la chrétienté et dont les bases, minées de nos jours par l'incrédulité, devaient s'écrouler sous le souffle de l'homme du siècle.

Le nombre des hospitaliers s'accrut considérablement vers le commencement du douzième siècle ; un Français, nommé Gérard, qui était à la tête de cette sainte institution, leur proposa de prendre un habit religieux ; il leur donna des règles simples qui tendaient toutes à l'utilité des pauvres et des pèlerins reçus dans les hospices ; le pape confirma ces statuts.

Raymond, d'une illustre maison de Dauphiné, succéda à Gérard ; son zèle ne se borna pas aux soins qui avaient occupé son prédécesseur. Les pèlerins couraient les plus grands risques sur les chemins infestés de brigands, et souvent n'arrivaient à l'hospice que dépouillés et maltraités. Raymond, se trouvant à la tête d'un grand nombre d'hospitaliers, résolut de marcher contre les infidèles, et de purger les chemins des bandits, sans néanmoins que ces nouvelles fonctions dispensassent les religieux de leurs vœux et des autres devoirs qu'ils s'é[illegible]taient imposés. La plupart des hospita[illegible]liers étaient d'anciens croisés restés da[illegible] le pays ; ils acceptèrent avec joie la pr[illegible]position de leur chef et quittère[illegible] volontiers une vie sédentaire pour r[illegible]prendre leurs habitudes guerrière[illegible] Raymond les divisa en trois classes ; [illegible] première comprenait les nobles et ceu[illegible] qui étaient capables de porter les arme[illegible] les prêtres composaient la seconde [illegible] remplissaient leurs fonctions ordina[illegible]res ; la troisième était formée des frèr[illegible] servans, qui devaient s'occuper d[illegible] emplois auxquels les chevaliers les ap[illegible]pelleraient.

L'ordre était déjà assez nombreu[illegible] sous Raymond, pour être aussi par[illegible]tagé en huit nations qu'on appell[illegible] *langues*. A chacune d'elles est affecté[illegible] une des grandes charges de l'ordre[illegible] Raymond fut le premier grand-maître[illegible] Les revenus, produits des libéralité[illegible] des souverains de l'Europe, étaien[illegible] partagés en deux parts ; la premièr[illegible] était appliquée aux dépenses nécessités par les malades, la seconde aux frais de la guerre.

Les biens de la religion étaient administrés par des officiers nommés commandeurs du titre de leur commission, *commendamus vobis*, etc. Ceux-ci étaient surveillés par des prieurs qui visitaient les commandeurs ; les baillis étaient des commandeurs subalternes, qui prenaient à bail les commanderies et les régissaient. On ne doit cependant pas les confondre avec les grands baillis qui étaient supérieurs aux commandeurs eux-mêmes, et ne relevaient que du grand-maître.

« L'histoire de Malte, dit le savant d'Anquetil, est remplie de hauts faits d'armes, tant généraux que particu-

liers. Quant à ce qui s'est passé dans l'intérieur de cet ordre, rivalités, jalousie de gouvernement, ruse pour se supplanter, malgré la franchise militaire dont se targuent les chevaliers, ce sont de véritables intrigues de cloître, qui ne méritent d'être rapportées, qu'autant qu'elles ont produit quelqu'événement remarquable et influé sur la constitution de l'ordre.

Gilbert Assalis, quatrième grand-maître anglais, employa les armes de l'ordre en faveur du roi d'Angleterre, dans une guerre qui n'était pas *guerre sainte*, et fut obligé de se démettre. La première possession de l'ordre est le château de Margat, sur les confins de la Palestine. Ils s'y retirèrent après la prise de Jérusalem par Saladin, et y fixèrent leur principale résidence jusqu'en 1192. Ils en acquirent une plus assurée dans la ville d'Acre, dont la prise fut en grande partie leur ouvrage. On leur donna le nom de chevaliers de *Saint-Jean-d'Acre*.

Alphonse de Portugal, onzième grand-maître, voulut réformer le luxe et d'autres désordres qui s'étaient introduits; et ne réussit pas dans son entreprise. Il abdiqua en 1207; mais il n'en fut pas moins, dit-on, empoisonné. L'anarchie se mit dans l'ordre. Les hospitaliers et les templiers, autre ordre militaire dont on parlera, se battirent; mais la nécessité de tenir tête aux Sarrasins les réunit, et rétablit la règle chez les hospitaliers. Alors les biens affluèrent dans l'ordre de la part des princes contens de ses services dans la Palestine, et les priviléges honorifiques de la part des souverains pontifes. Le seizième grand-maître étendit les domaines en Palestine, et y fortifia plusieurs châteaux qui devinrent le point d'appui des chrétiens dans la Palestine. Les Sarrasins n'en prirent jamais aucun, qu'en passant sur les cadavres sanglans des chevaliers qui les défendaient. Ils s'y faisaient tous tuer.

Après la prise d'Acre par les infidèles, à la fin du douzième siècle, Jean de Villiers, Français, vingt-et-unième grand-maître, se retira avec son ordre dans l'île de Chypre. On offrit aux chevaliers des retraites en Italie et ailleurs; mais ils ne voulurent pas s'éloigner de la Terre-Sainte, où ils comptaient toujours rentrer. En attendant, ils armèrent des bâtimens pour convoyer des pèlerins qui allaient visiter les saints lieux. Ils revenaient avec des prises considérables faites sur les corsaires infidèles qui croisaient pour enlever les pèlerins. Ainsi commença la course qui fut dans ce temps la principale ressource des chevaliers, parce que plusieurs princes, les regardant comme inutiles depuis la perte de la Terre-Sainte, avaient arrêté leurs revenus dans leurs royaumes. Aussi les chevaliers murmuraient-ils quand leurs grands-maîtres n'étaient pas assez ardens pour ce genre de guerre très-lucratif.

En 1308, Foulquet de Villaret, Français, vingt-quatrième grand-maître, obtint, par l'estime qu'on avait pour lui, de grands secours des princes chrétiens, tira son ordre de l'île de Chypre, dont le roi le tenait en sujétion, et l'établit dans l'île de Rhodes, dont il fit la conquête. Ils en prirent le nom de *Chevaliers de Rhodes*. Les petites îles qui environnaient Rhodes formaient comme un royaume, rendu plus puissant par les débris des richesses des templiers, dont Villaret eut l'adresse de s'appliquer une partie. Il vécut trop en souverain, et se donna des airs de puissance absolue. L'ordre le déposa. Le pape le rétablit. Après s'être procuré l'honneur de re-

d'Égypte. Les Sarrasins et les Turcs trouvaient toujours les chevaliers prêts à les combattre dans toutes les expéditions qu'ils voulaient entreprendre. L'opiniâtreté des agressions et des résistances fit concevoir, dès 1428, aux Musulmans, le dessein de prendre Rhodes, et de chasser de leurs mers ces ennemis embarrassans. Les tentatives de ce projet se réalisèrent en 1480, sous Pierre d'Aubusson, trente-huitième grand-maître.

Le grand-visir Paléologue, renégat grec de la maison impériale, fut chargé du siége, par Mahomet, conquérant de Constantinople. Il descendit à terre avec une grande armée munie de tout ce qui était nécessaire pour une opération aussi importante. Le renégat n'épargna ni le sang de ses soldats, ni ses trésors, ni les trahisons. Il voulut faire empoisonner ou assassiner le grand-maître, et peu s'en fallut qu'il ne réussît. Il chercha à gagner les habitans par des promesses et à les effrayer par des menaces. Les assauts se succédaient rapidement, mais toujours sans succès par la valeur inébranlable des chevaliers, et la bravoure des soldats amenés par eux de toutes les parties de l'Europe, et invincibles sous de tels chefs. Il essaya d'engager le grand-maître à une capitulation, en lui remontrant le triste état de la place, que les murailles étaient rasées, les tours abattues, les fossés comblés. « La » ville, répondit l'intrépide d'Aubus- » son, est assez forte tant qu'elle sera » défendue par les chevaliers. Nous » n'avons tous qu'un même cœur, un » même esprit, pour unique objet, la » défense de la foi, l'honneur et la » gloire de notre ordre. Des hommes » qui ne craignent point la mort sont » plus forts que les murailles et les » bastions. »

N.

Cependant quelques chevaliers, émus de la peinture faite par l'envoyé de Paléologue des horreurs commises dans une ville prise d'assaut, le pillage, le meurtre, l'incendie, le déshonneur des femmes et des filles, inclinaient à traiter. D'Aubusson, instruit de ses dispositions, les fait venir, et, comme s'ils n'eussent plus été ses frères, il leur dit : « Messieurs, si quelqu'un de vous ne » se trouve pas en sûreté dans la place, » le port n'est pas si étroitement blo- » qué que je ne trouve moyen de vous » en faire sortir ; » et après une courte pause, avec un air d'autorité et d'indignation, « mais si vous voulez de- » meurer avec nous, qu'on ne parle » jamais de composition, ou je vous » ferai tous mourir. » Ces paroles foudroyantes couvrirent ces chevaliers de honte et de confusion. Ils se jetèrent à ses pieds, et lui promirent d'expier par leur sang ce mouvement de faiblesse. Il leur donnait l'exemple. Le poste le plus périlleux était toujours le sien. Le visir chargea douze de ses plus braves soldats de pénétrer jusqu'au grand-maître dans un assaut, et de le débarrasser de ce redoutable adversaire. Ils lui portèrent cinq coups qui ne furent pas mortels. Son sang qui coulait anima les chevaliers. Ils précipitèrent les Turcs du rempart, les poursuivirent jusque dans le camp, d'où ils regagnèrent leurs vaisseaux en tumulte, et dans une déroute complète.

La réputation d'Aubusson a reçu une tache par la conduite qu'il tint à l'égard de Zizim. Ce prince chercha à Rhodes un asile contre la mauvaise volonté de l'empereur Bajazet, son frère. Il fut bien reçu. Le grand-maître prit toutes les précautions pour le mettre à l'abri du poignard, du poison et des autres embûches que son frère lui tendait ; mais il prêta l'oreille aux offres

ii u monarque ottoman, et, ı ne somme considérable et c tages pour l'ordre, il con- st. se rendre geôlier du prince, doı l aurait pu se servir pour allumer ı ıerre civile chez les Turcs. Zizim s gnit hautement de ce vil marché; m ı n'était pas à la fin de ses peines. L ne demanda aussi à l'avoir entre se ins pour le bien de la chrétienté, d l, et pour tenir les Turcs en res- p ıntre la parole donnée à Bajazet d r toujours l'infortuné prince, p lequel il payait une grosse pen- sio l'Aubusson le livra, sans inté- rê ·on : mais pourquoi fut-il nom- me car dignité si peu propre à un guer omme lui? A quel titre obtint-il tant de faveurs pour son ordre, entre autres la réunion de ceux du Saint-Sépulcre et de Saint-Lazare, à celui de Saint-Jean? Il fut dans le principe cause de la mort du prince musulman qu'Alexandre VI, pour une somme de trois cent mille ducats, fit, dit-on, empoisonner. Il est cependant plus vraisemblable que ce crime fut commis par le sultan. La plupart des historiens assurent ce fait, et les Turcs eux-mêmes l'attribuent à leur souverain.

La brave défense de d'Aubusson ne ralentit pas le désir qu'avaient les Turcs de s'emparer de Rhodes. Soliman, leur empereur, fit connaître ouvertement qu'il était déterminé à s'attacher à cette conquête. L'ordre lui opposa Villiers-de-l'Ile-Adam, Français, quarante-deuxième grand-maître, élu en 1521. Il s'occupa sans relâche des préparatifs nécessaires pour repousser l'invasion qui le menaçait. Après des invitations amicales, Soliman envoya sommation au grand-maître de lui abandonner l'île. Il lui promettait en ce cas toutes sortes de bons traitemens et de faveurs. « Mais si vous ne d
» férez pas promptement à nos ordr
» disait-il, vous serez tous passés
» le fil de notre redoutable épée, et
» tours et les murailles des bastions
» Rhodes seront réduits à la haut
» de l'herbe qui croît aux pieds de tou
» ces fortifications. » Ce cartel fut
puyé par une forte armée. Aussi
après son débarquement, elle c
mença ses travaux contre la pla
mais les soldats, vigoureusement
poussés à plusieurs assauts, se déc
ragèrent.

Soliman, instruit des murmure accourt lui-même, débarque à la t de quinze mille hommes choisis, place sur un tribunal élevé, et ordon que toutes les troupes, sans arm paraissent devant lui. Il les fait en ronner de son escorte. Après de v reproches, faits avec des regards t ribles, et d'un ton altéré par la colè à un signal convenu, les quinze mi hommes tirent leurs sabres, et les ti nent suspendus sur la tête des co pables. Les généraux se jettent à s pieds, le supplient de pardonner; to implorent à grands cris sa miséricor Le sultan se laisse apaiser. « A vot
» prière, dit-il, je suspends la pu
» tion des coupables; qu'ils aille
» chercher leur grâce dans les bastio
» et sur les boulevarts des ennemis.
L'assaut, après cette scène, fut te rible, et fut suivi d'autres aussi acha nés. Cependant Soliman aurait bi pu n'être pas plus heureux dans s entreprise que Mahomet, s'il ne s' tait pas trouvé un traître dans la vill dans le conseil même, enfin le cha celier de l'ordre, qui lui donnait av de tout ce qui se passait, et lui dicta les mesures qu'il devait prendre. I jalousie seule, le dépit de n'avoir p été élu grand-maître, poussa ce rel

gieux à cette perfidie. A la vérité il fut découvert et puni; mais ayant été chargé des approvisionnemens de vivres, et de munitions de guerre, la ville, par sa trahison infâme, se trouva dans un état de dénûment qui hâta sa reddition.

La capitulation, aussi avantageuse que pouvait l'espérer une ville réduite aux dernières extrémités, fut observée fidèlement. Soliman traita le grand-maître avec égards et distinction. Villiers, accablé de chagrins, n'en veilla pas moins à la sûreté de ceux qui abandonnaient l'île. Outre les chevaliers, plus de quatre mille habitans suivirent la fortune de l'ordre. Le grand-maître s'embarqua le dernier, après avoir donné l'ordre à ceux qui s'écartaient de le rejoindre à Candie. Quand tout le monde fut à peu près réuni, il partit pour l'Italie, et s'arrêta en chemin à Messine. Son arrivée avait été annoncée publiquement ; toute la ville se trouva sur le rivage. Au milieu du pavillon ordinaire de la religion il avait arboré une bannière sur laquelle était représentée la Sainte-Vierge, tenant son fils mort entre ses bras, avec cette légende : *Afflictis spes ultima rebus; ma dernière ressource dans l'affliction*. Tout le monde avait les yeux attachés sur ce vénérable vieillard. Le vice-roi lui offrit, de la part de l'empereur Charles-Quint, la ville et le port de Messine, pour entrepôt de sa flotte. L'archevêque, les grands, les nobles, le peuple, par une triste et muette admiration, lui témoignèrent la part qu'ils prenaient à sa situation.

On le conduisit au palais, dans un morne silence. Le regret d'avoir été obligé de remettre entre les mains des infidèles une île où ses prédécesseurs avaient régné avec tant de gloire pendant près de deux cents ans, se manifestait dans toutes ses actions, dans tous ses discours, et jusque dans ses regards; mais sa douleur n'ôtait rien à sa vigilance. Il prodiguait ses soins aux malades et aux blessés, et leur procurait tous les secours qui étaient en son pouvoir. Quand sa colonie se fut un peu rétablie, il se remit en mer, débarqua dans le golfe de Baies, et alla voir ce qu'il pouvait espérer du pape. Il ne tira d'Adrien VI que des promesses, et serait resté dans l'état le plus embarrassant si la mort n'eût enlevé ce pape, peu affecté des maux de l'ordre. Il fut remplacé par Jules de Médicis, qui avait été lui-même religieux de Malte. Le premier service que ce pape rendit à l'ordre fut une bulle, qui défendit aux religieux de s'en séparer; par-là il empêcha la dissolution, qui paraissait inévitable.

Il leur fixa ensuite pour séjour Viterbe, place de l'état ecclésiastique, en attendant qu'on eût trouvé quelque lieu plus convenable. Après beaucoup de négociations, dans lesquelles le désintéressement de Charles-Quint ne brille pas, il leur céda l'île de Malte, à la condition onéreuse de se charger de la défense de la ville de Tripoli, qui exigeait une forte garnison et une grande dépense. Ne pouvant trouver mieux, le grand-maître accéda à de pareilles propositions. L'ordre prit possession de l'île en 1530, et en a tiré le nom de *Chevaliers de Malte*, qu'ils portent encore aujourd'hui. Villiers-de-l'Ile-Adam s'appliqua à fortifier l'île, qu'on trouva sans défense. Il mourut dans un âge très-avancé. On grava sur son tombeau : *C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune.*

Les précautions prises par l'Ile-Adam, pour fortifier la nouvelle demeure de l'ordre, servirent à faire échouer une

secon[...]rise de Soliman. Piqué de ce[...]prétendus corsaires, dont il vou[...]ger les mers en prenant Rhode[...]ntinuaient à les infester, il donna[...]re à Sinan Bassa, qu'il envoyai[...]siéger Tripoli, de détruire en passa[...]nid de pirates ; mais quand Sinan eut mis pied à terre, et qu'il eut considéré attentivement la situation du château Saint-Ange et ses boulevarts, il dit à un corsaire, qui le pressait de former son attaque : « Vois-tu ce château? Certainement l'aigle ne pouvait » jamais choisir, pour placer son nid, » une pointe de rocher plus escarpée ; » il faudrait avoir des ailes comme lui » pour y venir, et toutes les forces du » monde ne pourraient jamais l'y forcer. » Cependant, pour ne pas désobliger entièrement ce corsaire, qui était fort puissant, Sinan ravagea l'île, et mit le siége devant la capitale. La bonne contenance des assiégés le força de se retirer.

Soliman fit encore contre l'ordre, en 1565, sous Jean de Lavalette, quarante-septième grand-maître, une tentative qui a été l'attaque la plus importante que la religion ait essuyée. Un homme qui imaginerait dans son particulier les événemens imprévus et bizarres qui peuvent avoir lieu dans un siége, ne pourrait rien inventer de plus extraordinaire que ceux qu'a tracés la plume de l'historien de Malte. On ne peut montrer plus de fermeté, de bravoure, d'activité, que le grand-maître et ses chevaliers. Lavalette fut blessé sur la brèche : quand on voulut le faire retirer, il répondit : « Puis-je à soixante-onze ans finir plus » glorieusement qu'avec mes frères ? » Repoussés avec la dernière opiniâtreté, les Turcs se retirèrent sans doute pour ne plus reparaître sur cette terre imbibée de leur sang. Lavalette, sur le principal emplacement qui avait été le théâtre de sa gloire, bâtit une ville appelée de son nom, la cité Valette. Le couvent et la résidence des chevaliers y ont été transportés ; comme il ne fallait pas laisser languir l'ouvrage, quand l'argent manquait on payait avec une monnaie de cuivre qu'on reprenait en donnant la valeur première, lorsque l'argent revenait. On y lisait : *Non æs, sed fides*, le métal n'y fait rien ; c'est la confiance.

La religion conclut avec les Turcs, en 1724, une trève de vingt ans, à charge d'être renouvelée si les parties en convenaient. Pendant sa durée, les Maltais devaient jouir, dans les états du grand-seigneur, des mêmes priviléges que les Français. On stipula l'échange et le prix des esclaves. Le sultan ne pouvait secourir les Barbaresques, et le traité devait être nul dès qu'un prince chrétien aurait guerre avec la Porte. »

Depuis long-temps l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, affaibli par la perte de ses commanderies d'Angleterre et d'Allemagne, ne pouvait faire face aux dépenses que nécessitaient le luxe des grands officiers et les abus introduits dans le gouvernement. Déjà son trésor était épuisé, lorsque l'assemblée nationale décréta la suppression de l'ordre, et réunit aux domaines de l'état les biens qu'il possédait en France. Ce dernier événement mit le comble à sa détresse. Il vécut quelque temps d'emprunt ; mais cette ressource manqua bientôt. Le grand-maître, Emmanuel de Rohan, crut alors apporter un remède efficace à la situation difficile où se trouvait l'ordre, en le plaçant sous la protection de Paul Ier., empereur de Russie. Ce souverain promit en effet des sommes très-considérables qui devaient rétablir les finances du gouvernement, en échange

rques distinctives des croix de ean-de-Jérusalem, qui lui furent ies en grande pompe, ainsi qu'aux es de la famille impériale. Déjà e payement de trois cent mille llait être effectué par la Russie; des chevaliers se ranimait; leur naître, Homspech, s'apprêtait à la marine, quand les volontés ance anéantirent soudainement e célèbre, et l'expulsèrent d'une la possession faisait sa force.

parte, chargé du commande- l'expédition destinée à la con- s l'Égypte, reçut du directoire le s'emparer de Malte au nom publique. Malgré le pacifique des plénipotentiaires du con- Rastadt, les chevaliers pré- t ces desseins; et déjà l'île é mise en état de défense; les maltaises furent armées au de sept mille hommes; les pos- ibués par le grand-maître entre s militaires de l'ordre. Toutes ires nécessaires pour soutenir e furent prises avec un grand l. Mais ces préparatifs ne pu- me retarder de quelques jours iête de Malte.

juin 1798, les vigies des forts ent la première division de la ui devait transporter en Égypte ueur de l'Italie; le 9, les Fran- arquèrent à la cale de la Made- trois jours plus tard ils en- en maîtres dans la capitale. De 'ordre célèbre de Saint-Jean-de- m cessa de régner à Malte; une tration provisoire fut établie, résidence du commandeur Ran- chevaliers reçurent l'ordre de île, et le grand-maître lui-même préparatifs de départ. Homs- nbarqua dans la nuit du 17 au n'emportant avec lui, de toutes ses richesses, qu'un morceau de la vraie croix, le bras de saint Jean, donné par Bajazet à d'Aubusson, et une image de la Sainte-Vierge de Philerme. Cependant la capitulation, signée par Bonaparte, garantissait à la religion une rente annuelle de trois cent mille francs, et des sommes considérables en échange de ses propriétés. Les soldats et les matelots passèrent sur la flotte française, et les chevaliers se dispersèrent en Europe avec la jouissance d'une modique pension que leur assura la république. Ainsi fut éteint un ordre dont la valeur avait souvent lutté contre toutes les forces de l'empire ottoman, et qui, par les services éminens qu'il rendit à la chrétienté, compta long-temps dans la balance européenne. En vain quelques chevaliers tournèrent encore leurs regards vers l'empereur de Russie; en vain Paul Ier. accepta, le 29 novembre 1798, les insignes des grands-maîtres de Saint-Jean-de-Jérusalem : la religion n'existait plus, son ombre seule avait pu survivre à la conquête de Malte par la France.

Paul qui se flattait d'un vain espoir d'en restituer l'éclat dans l'intérêt de sa propre grandeur, eut un instant le dessein de reprendre Malte. Elle devenait entre les mains des Français une position militaire importante, que leurs ennemis ne pouvaient céder de plein gré. Mais une rupture avec l'Angleterre, qui devait concourir à cette conquête, contraignit Paul à abandonner son entreprise. L'amiral Nelson se chargea de réaliser plus tard ces projets, avec le concours d'une flotte portugaise, commandée par le marquis de Nirza.

Le général Vaubois, gouverneur de Malte, n'avait sous ses ordres que quatre mille hommes que Bonaparte lui avait laissés. Avec des forces aussi

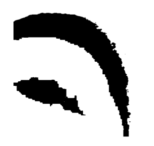
ins. Il les fit arrêter à l'instant
les interroger sur des manœuvres
il ignorait encore le but. Gugliel-
[ui ne put les justifier, fut con-
d'avouer sa perfidie. Ainsi les
e mille Français, renfermés dans
itale de Malte, avaient non-seu-
t à se défendre contre les forces
nées des escadres anglaise, na-
ine et portugaise, mais encore
des trahisons ourdies au sein
de la ville!
endant le jour était arrivé où le
ge de la garnison ne pouvait suf-
lutter contre un ennemi terrible,
ine, dont la fureur allait sans
croissante. Les flottes qui te-
la mer, et les travaux entrepris
s assiégeans pour assurer les ré-
du blocus, empêchaient tou-
es convois partis de Toulon d'ar-
à Malte; rarement la vigilance
glais était mise en défaut; aussi,
mois de mai 1799, les objets de
nmation étaient-ils devenus d'une
presque incroyable. Le porc frais
déjà trois francs quarante centi-
livre, le fromage trois francs.
alades ne pouvaient parvenir à
urer une poule à moins de vingt-
ancs, et malgré le prix exorbi-
ue l'on mettait à ces denrées, il
ncore très-difficile d'en trouver. A
orrible détresse se joignit, pour
it de malheur, un nouveau fléau.
rtalité se répandit parmi les sol-
et les hôpitaux militaires comp-
bientôt six cents malades, qui,
part attaqués du scorbut, mou-
avec une effrayante rapidité.
général Vaubois déploya dans
circonstance l'activité la plus
d'éloges et la sollicitude la plus
elle. Sans cesse dans les hôpi-
pour prévenir ou réformer les
inspecter la boulangerie, visiter
les malades; rien de ce qui pouvait leur apporter quelque soulagement ne fut négligé par lui. Une boisson préparée avec de la drèche, qui était abondante, devint un remède excellent. Le général Vaubois fit également fabriquer à la même époque une nouvelle espèce de monnaie avec différens métaux pour faire face aux dépenses de la garnison. Au milieu de toutes ces souffrances, quoique les assiégés fussent affaiblis de cinq cents hommes emportés par la maladie, quoique la population fût réduite de quarante mille âmes à treize mille par les émigrations des habitans, la disette des vivres s'accroissait néanmoins avec une incroyable rapidité. Dans le mois de septembre 1799, une poule valait jusqu'à soixante francs, et l'on payait un œuf quatre-vingts centimes. La livre de sucre ne coûtait pas moins de vingt-deux francs, et celle de café vingt-six.

Des prix aussi élevés peuvent donner la mesure de toutes les privations que devaient endurer la garnison française et les habitans restés dans la métropole. Il est impossible d'imaginer combien ces malheureux recherchaient les alimens les plus rebutans, la chair d'âne et celle du mulet. Cependant la constance des soldats les soutint encore durant une année dans une place qui paraissait devoir se rendre au premier jour et ne fut vaincue que par la nécessité. Tous les efforts furent tentés pour prolonger la durée de la défense dans l'espoir d'un secours qui ne put jamais arriver. Enfin l'argent manqua totalement dans le trésor; les soldats se trouvèrent subitement réduits à la demi-solde, et les administrations cessèrent d'être payées. Bientôt les militaires ne purent toucher aucune espèce de paye : les distributions de vins et d'eau-de-vie furent également sus-

pendues. De temps en temps le général Vaubois faisait néanmoins remettre aux officiers et aux soldats des gratifications afin de soutenir leur constance. Malgré ces faibles secours, les Français, dont le courage semblait grandir avec la misère, étaient réduits à vivre en partie des légumes que leur donnaient les jardins que la nécessité leur avait fait cultiver dans les fortifications de la ville. Quelquefois le découragement s'emparait d'eux; mais aussitôt les succès de leurs compatriotes dans une autre partie du monde ranimaient leur énergie, et tous brûlaient de partager au moins l'éclat de leurs victoires par une défense héroïque.

Tant de constance semblait enfin devoir obtenir une récompense glorieuse. Un grand convoi se préparait à Toulon; plusieurs bâtimens de guerre devaient l'escorter; de jour en jour il était plus impatiemment attendu dans la place, et déjà chacun se livrait à l'espérance de le voir paraître, quand on apprit que les Anglais l'avaient intercepté. A peine le général Vaubois eut-il eu connaissance de ce funeste événement, qu'il désespéra d'être jamais secouru d'une manière efficace. Les officiers de terre et de mer furent assemblés pour délibérer sur ce qui restait à faire. Le résultat de ce conseil fut à peu près nul. On résolut seulement d'armer *le Guillaume Tell*, et de l'expédier en France avec les bouches inutiles et les malades pour soulager la garnison. Il devait aussi réclamer une dernière fois les secours du gouvernement.

Cependant les assiégeans n'avaient point cessé d'envoyer des parlementaires dans la place sous différens prétextes; leurs sommations furent toujours accueillies avec la même fermeté. Tandis qu'on se disposait à mettre à la mer *le Guillaume Tell*, l'amiral portugais eut occasion de juger par lui-même des dispositions héroïques de la garnison. Il demanda et obtint une conférence avec le général Vaubois, qui le reçut au fort Manoel, entouré de tous les officiers de l'état-major. L'amiral se retirait après une courte entrevue, dans laquelle furent seulement échangées quelques phrases insignifiantes. Au moment où il s'embarquait pour se rendre à sa flotte, il entendit crier de tous côtés : *Vive la république! point de capitulation!* Une manifestation aussi éclatante de l'opinion des soldats le convainquit sans peine de l'inutilité des négociations; et, de concert avec l'amiral Nelson, il redoubla de rigueur dans l'observation du blocus, afin de contraindre les assiégés à se rendre. Les troupes de terre étaient trop faibles pour tenter un assaut. Aussi les amiraux alliés préféraient-ils continuer patiemment un blocus, qui tôt ou tard devait amener la reddition de la place. En effet, l'état des habitans devenait chaque jour plus affreux. Ils étaient réduits à sept mille cinq cents. Ce fut alors que le général Vaubois permit de reprendre l'usage des cloches, défendu depuis la conspiration de Guglielmo, dans laquelle elles devaient servir de signal. On ne pourrait imaginer la joie, l'enthousiasme que cette décision produisit chez les Maltais. On voyait ces malheureux, appelés par leur son dans les églises, se précipiter avec une ferveur qui égalait leur misère, et, chose non moins remarquable à la même époque, leur goût pour les plaisirs semblait puiser encore plus de vivacité au sein de la détresse. Les comédiens avaient quitté Malte, chassés par la famine. Aussitôt une troupe d'amateurs fut organisée, et les représentations furent sui-



vies avec une ardeur incroyable. On se portait avec une avidité égale, soit aux spectacles, soit aux temples. C'est presque toujours dans la détresse que le peuple recherche avec plus d'empressement l'éclat des réjouissances publiques : mais, hélas! leur luxe et leur pompe ne sont trop souvent que le manteau d'un jour jeté sur les haillons de la misère, qui le lendemain reparaissent plus hideux ! *Le Guillaume Tell* sortit du port, au coucher du soleil, sous les ordres du contre-amiral Decrès. Mais ni l'obscurité de la nuit, ni le silence qui s'observait à bord, ne purent le soustraire à la vigilance des postes avancés du Coradin et de la Marse. Des signaux partaient en même temps de ces deux positions ennemies, et *le Guillaume Tell*, après un combat où toute la valeur de la vieille marine française brilla avec un nouvel éclat, fut contraint de céder à la force et au nombre. Toute espérance de secours fut désormais ravie aux assiégés, et il fallut songer à se rendre. Déjà les hommes n'avaient plus pour nourriture qu'une livre et demie de pain par jour. Les femmes en recevaient une seulement; les enfans de trois ans jusqu'à douze trois quarts de livre, et ceux audessous de trois ans une demi-livre.

Une bombarde, partie de Toulon depuis vingt-quatre jours, arriva heureusement à Malte à la fin de juin 1800, chargée de vin, d'eau-de-vie, de légumes et de lard, et aida les assiégés à supporter leur misère pendant quelque temps encore. A cette époque, les poules avaient entièrement disparu, ainsi que les chiens et les chats, les ânes, les mulets et les chevaux. Il restait encore des rats dont la valeur était exorbitante. On en a vendu jusqu'à trois francs. Ce dernier secours consommé, il ne fut plus possible de résister à la rigueur d'une pareille disette, et d'attendre les résultats que promettait la bombarde nouvellement arrivée. Aussi, après les premiers momens donnés à la joie que répandit dans l'île la nouvelle du changement politique survenu en France, après la proclamation du gouvernement consulaire, qui fut accueillie avec enthousiasme par la garnison, le général Vaubois proposa la reddition de l'île de Malte aux Anglais. Les conditions honorables qu'il y mit furent acceptées; l'amiral Nelson prit possession de l'île au nom de son gouvernement, et deux jours après l'entrée de l'ennemi dans la place, les Français l'évacuèrent entièrement. Malte est restée depuis cette époque au pouvoir de l'Angleterre, et maintenant que le commerce du Levant a cessé d'être l'apanage exclusif de la marine britannique, les habitans de cette île ne trouvent plus d'alimens à leur activité et à leur industrie. Le fort de La Valette n'est plus qu'un lieu de repos pour les navires. Aussi la pauvreté est-elle grande à Malte, malgré les moyens d'existence que la garnison anglaise peut fournir encore aux habitans : ils se hâtent d'émigrer dès qu'ils en trouvent l'occasion. La plupart se rendent en Afrique où leur langue, qui approche beaucoup de celle des Arabes, leur procure de grands avantages. Ils échappent ainsi à la misère qui règne à Malte, où souvent la population manque des choses les plus nécessaires à la vie.

Les Anglais ont importé à Malte cet esprit d'ordre et de sage liberté qui caractérise leur nation : pas de ces lenteurs, de ces petites taquineries qui attendent toujours le voyageur sur le continent à son passage d'une frontière ou au port de son arrivée. La cérémonie de notre débarquement s'effectua

Lavalette renferme une bibliothèque publique, où l'on trouve quelques antiquités; elle a aussi un hôpital, fondé par les religieux de Saint-Jean, qui, suivant une coutume usitée jusqu'au seizième siècle parmi le clergé, joignaient des connaissances médicales à l'étude du sacerdoce, et offraient aux malades le baume spirituel et les secours temporels. Depuis que cette pieuse institution a disparu, l'hôpital est tombé entre les mains des laïques, dont le zèle est, dit-on, moins vif, et la charité moins ardente que ceux des anciens infirmiers religieux.

Les principales villa des grands-maîtres étaient celles du Boschetto et de Saint-Antoine. La première, flanquée de tours aux quatre angles, a l'apparence d'un château fort. L'architecture de cet édifice se ressent, comme on le voit, des occupations belliqueuses des fondateurs. Il est inhabité maintenant, ce qui lui donne une physionomie triste et mélancolique. Cependant, à l'occasion de quelques fêtes, et durant les beaux jours de l'été, les paysans viennent y danser et rendre aux environs un peu de vie et de gaieté. Dans la vallée que domine le château, s'étend un joli bosquet d'orangers, dont l'ombrage abrite les plaisirs des habitans. Leur affluence est si grande dans certaines circonstances, et leur goût pour les fêtes célébrées dans cet endroit est si vif, que les Maltaises, en se mariant, exigent, dit-on, de leurs fiancés une promesse écrite de les conduire ponctuellement aux fêtes annuelles du Boschetto et de Saint-Grégoire, célébrées au casal de Zeitun, à quelque distance de la cité Valette. Cette coutume se retrouve aussi en Italie, où le culte et les pratiques extérieures de la religion ont une si puissante influence sur l'imagination des habitans.

L'aspect des campagnes autour des villes et des villages de Malte est poudreux; on aperçoit çà et là quelques bouquets de verdure. La terre légère qui compose le sol de l'île produit une poussière si épaisse qu'il est absolument impossible de se promener à pied ou de monter à cheval. Pour obvier à cet inconvénient, on se sert de petites voitures couvertes (Pl. 118), traînées par un seul mulet, sous la conduite d'un muletier qui va constamment à pied, et cela pendant des journées entières du plus fatigant voyage; puisqu'ils sont plus que personne exposés à la poussière et aux rayons solaires réfléchis de toutes parts par les roches blanches de l'île.

Cette couleur est généralement celle de toutes les pierres qu'on emploie pour bâtir, ce qui contribue, ainsi que la rareté des chevaux et des voitures dans l'intérieur des villes, à donner aux rues un grand air de propreté. La diversité infinie de formes et d'aspect que présentent les maisons; les balcons pittoresques où les Maltaises viennent s'asseoir et prendre le frais; dans les rues le costume noir des habitans, surtout des femmes, ordinairement revêtues du faldet, ou grand voile en taffetas noir, qui contraste avec l'éclat et la blancheur des édifices environnans; les souvenirs qui surgissent en présence de quelques-uns de ces édifices; les canons, les draperies, les vaisseaux, les nègres, les Africains, les Turcs, les turbans, les cimeterres, les cuirasses, brillant au milieu des croix de Malte qui les dominent encore de toute leur puissance historique, tout cet ensemble exalte l'imagination.

Quand les chevaliers de Saint-Jean prirent possession de Malte, elle comptait à peine dix mille âmes. Depuis, sa population s'est élevée jusqu'à cent trente mille, en comprenant l'île de Gozzo.



Malte. Débarcadère de la Cité Valette.



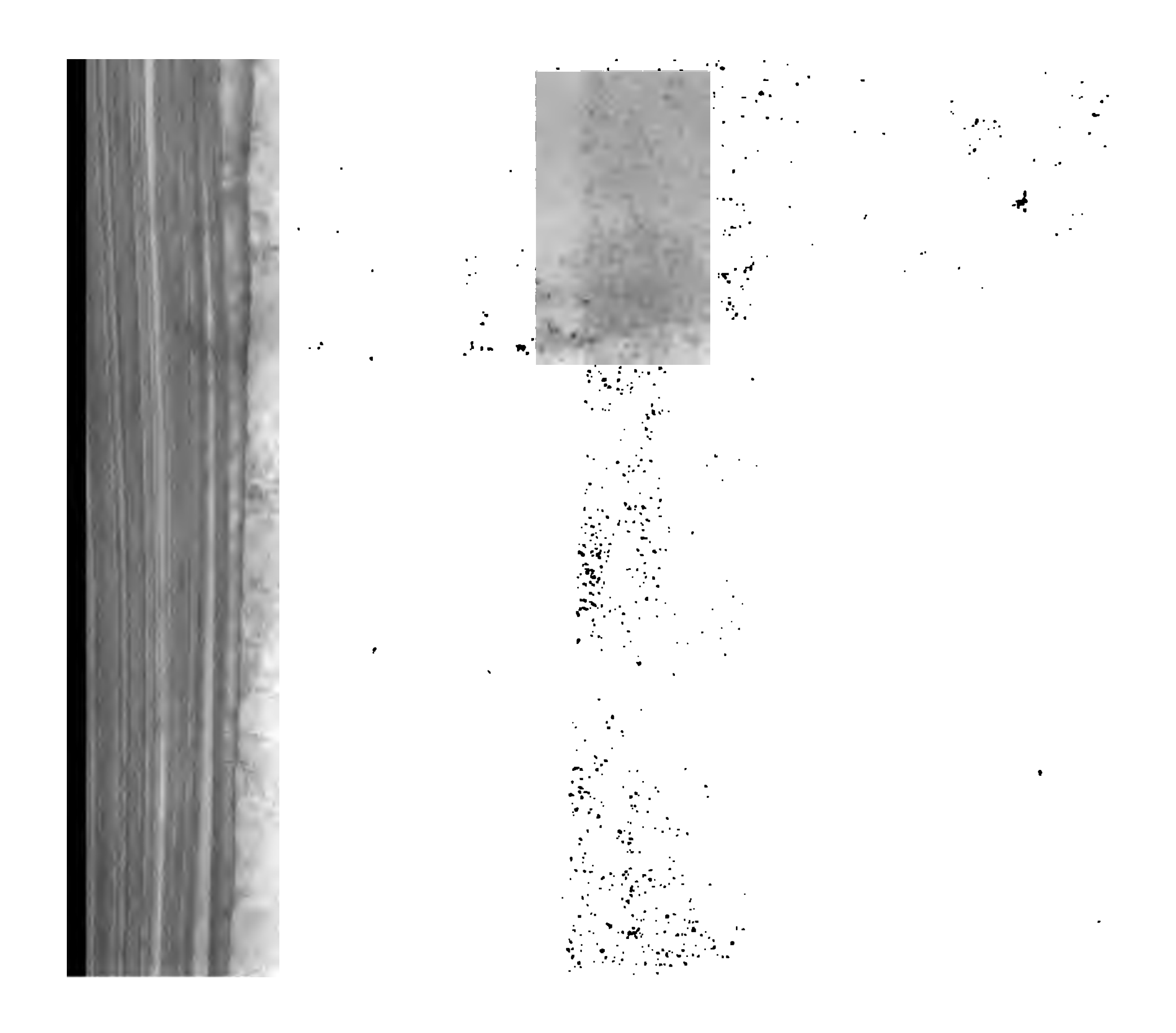
Audot édit. Aubert sc.

Malte. Pierre du Général.



A. Mossaro del. Audot édit. E. Rouargue sc.

Malte. Vue générale du Port.





L. Mesnier del. Audot édit. E. Rouargue sc.

Malte. Vue générale du Port.

